THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

ROME MODERNE

IMPRIMERIE
JULES CLAYE ET Ce
Rue Saint-Benoît, 7

Genaro del. Ch. Colin sc.

LES CHRÉTIENS DANS LE CIRQUE

ROME

DEPUIS

L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

JUSQU'A NOS JOURS

PAR

MARY LAFON

PARIS

FURNE ET Cie, ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

1853

IG808
M3

104837
'07.

ROME SOUTERRAINE

ET BYZANTINE

CHAPITRE PREMIER

LES CATACOMBES.

Chrétiens. — Effroi de l'Aristocratie et de la Caste sacerdotale. — Persécutions. — Saint Pierre et saint Paul, martyrs. — Supplices. — Catacombes. — Les soixante-douze Régions cimetériales; leur étendue. — Inscriptions. — Cubicula ou Cryptes funèbres. — Baptistères. — Églises. — Fresques des monuments souterrains. — Caractère mystique des peintures. — Sujets principaux gravés sur les marbres des tombes. — Le Christianisme dans les ténèbres des Catacombes. — Ses douleurs. — Sa beauté. — Sa victoire. — Édit de 311 qui lui permet de revoir le jour.

Il y avait longtemps qu'une idée nouvelle troublait Rome. Deux ans après la mort de Caligula, un pauvre Juif, aux sandales poudreuses, entrait un soir dans la capitale des nations, par la porte Capène. Après avoir essuyé son front chauve ruisselant de sueur, il descendit au Forum, passa, en faisant un signe mystérieux, devant le temple du Capitole, et laissant à droite le cirque de Flaminius et le grand autel d'Hercule, il se rendit, par le pont Fabricius, au quartier de ses compatriotes, dans la région Transtibérine. Là, jetant, comme les autres pêcheurs, ses filets dans le Tibre, car les apôtres vivaient du labeur de leurs mains, pendant huit ans Pierre travailla et prêcha l'Évangile au peuple. Beaucoup crurent à sa parole : une petite église se forma, et tous les jours quelques esclaves en grossissaient les rangs, lorsque enfin l'empereur Claude, réveillé sur son tribunal par les cris des pharisiens du Trastévéré, s'irrita et chassa de la ville juifs et chré-

tiens. L'exil ne fut pas long. Aussitôt qu'Agrippine eut empoisonné son époux pour donner l'empire à son fils, les bannis revinrent. Peu de temps après leur retour, et lorsque le nombre de ceux qui croyaient en Christ se multipliait de plus en plus, le bruit se répandit que l'apôtre de l'Orient, le célèbre Paul, arrivait à Rome chargé de chaînes. Tous les membres de la société fraternelle, Prisca et Aquila, ses disciples, Phœbé, l'esclave corinthienne qui avait apporté en l'an 58 son épître aux frères de Rome, Marie, Tryphena et Tryphosa, pleines de zèle pour la foi, Andronicus et Junia, ses parents, Herodion, son cousin, Amplias, Grachys, Philologue, Hermès, Urbanus et Rufus, ses amis, allèrent au-devant du saint sur la voie Appienne, jusqu'à la station des Trois-Tavernes. C'est au milieu de ce cortége d'élus que Paul fit son entrée à Rome, par la même porte que saint Pierre. Conduit devant le préfet du prétoire Burrhus, le tailleur de cuir de Tarse obtint la faveur de louer un logement dans la ville et d'y vivre à son gré, sous la garde d'un licteur attaché à sa chaîne. Pendant cette demi-captivité qui dura deux ans, il pouvait recevoir tous ceux qui accouraient pour l'entendre, et annoncer, comme Pierre dans le Trastévére, le royaume du Fils de Dieu.

Quand les deux apôtres regagnèrent l'Orient, le grain évangélique avait germé dans Rome païenne, et déjà sept églises, toujours pleines de ceux que le patriciat foulait aux pieds, s'élevaient, humbles et pauvres, sur les sept collines; mais bien qu'on les aperçût à peine au pied des temples étincelants de marbre et d'or des Dieux, la caste sacerdotale et le sénat s'alarmèrent. Le christianisme naissant leur apparut comme un monstre plus horrible encore que dangereux. Au Théâtre, au Cirque, au Champ-de-Mars, dans les thermes, dans les temples, on ne parla bientôt plus que de la folie des Galiléens. « Une secte a surgi, disait-on, qui prêche ouvertement le mépris des Dieux et le renversement de leurs autels. Ces athées repoussent comme impie la religion de nos aïeux, parlent d'un roi appelé Christ avec lequel ils doivent tous régner un jour, refusent de prier pour le salut de César, de lui donner le nom de seigneur, de jurer par son génie. C'est une race adonnée aux maléfices, étrangère, barbare, ténébreuse; muette en public, elle est pleine de paroles dans les lieux obscurs. Ces imposteurs, ces désespérés, ces séducteurs, ces sophistes, ces con-

teurs de paraboles, ces mauvais démons, ces hommes coupables de tous les crimes, sacriléges, perdus, ennemis de la nature entière, ne connaissent pas le mariage, se plongent dans d'infâmes débauches, et, ce qui est horrible à dire, vivent de chair humaine. Malgré la peine de mort portée contre tous ceux qui tiennent des assemblées nocturnes, ils se réunissent le soir du Jour du Soleil pour initier leurs prosélytes. Un enfant, couvert de pâte faite pour tromper les yeux de ceux qui ne connaissent pas ce mystère, est placé devant l'initiateur. Le prosélyte, frappant aveuglément, tue cet enfant sans le savoir. Alors, ô crime épouvantable! ces tigres altérés boivent son sang, se partagent ses membres, et scellant leur pacte avec le meurtre, se garantissent mutuellement le silence par la complicité du crime.

« Rien n'approche de leurs banquets, dont tout le monde parle. Le Jour du Soleil, ils s'assemblent secrètement avec leurs frères, leurs mères, leurs sœurs. Là, tous les âges et tous les sexes sont mêlés. Là, dès que le festin s'échauffe et que la ferveur de l'ivresse allume les désirs impurs, un chien, attaché au candélabre, et qu'on excite en lui jetant des morceaux de viande, éteint, en s'agitant, la lumière, et crée des ténèbres monstrueuses. Voilà pourquoi ils s'efforcent de cacher avec tant de soin, de dérober à tous les yeux la divinité qu'ils adorent; voilà pourquoi ils n'ont pas de temples, point d'autels, point de simulacres visibles; voilà pourquoi ils se gardent bien de parler en public et de se réunir au grand jour.

« Ce n'est pas seulement une idole absurde qu'ils honorent, mais un mort, Christ, qui, après une fin ignominieuse, a été fait dieu. Aussi la croix est pour eux un objet sacré, c'est l'autel de tous les scélérats qui encensent ce qu'ils ont mérité. Ajoutant à ces chimères les visions les plus insensées, tous disent qu'ils ressusciteront après la mort, et que des cadavres sont déjà revenus à la vie. Ils défendent de brûler les corps, comme si en les dérobant aux flammes, on empêchait le temps de les dissoudre dans la terre. Ils ne veulent pas mettre de couronnes sur les tombeaux; ils fuient les spectacles et les festins publics, et ont horreur des mets consacrés et des libations. Contempteurs de Jupiter, ils maudissent son culte, et vont prier sur les tombes des suppliciés; magiciens, de quelques forfaits qu'un pervers soit souillé, s'il vient à eux et se confesse, ils répandent sur lui un peu d'eau, et sou-

dain ce criminel est absous. Vil ramas d'apprêteurs de laine, de tisserands, de cordonniers, de misérables sortis du fond le plus infime de la plèbe, les Chrétiens, ainsi s'appellent ces hommes flétris de tous les opprobres, se déclarent audacieusement les ennemis des Dieux, de César, du sénat, des lois, du genre humain [1]. »

Qu'on se figure le sentiment de stupéfaction et d'horreur que dut produire une semblable définition sur la société païenne! Elle s'émut comme un seul homme, et voua tout son mépris, toute sa haine à ces ennemis publics, l'exécration du monde, *odium generis humani.* La multitude, dont le jugement s'arrête toujours aux objets extérieurs, ne vit, dans les chrétiens, que les contempteurs de ses idoles et de ses prêtres; elle crut sincèrement tout ce que lui disaient ces derniers, et détesta les hommes de la foi nouvelle, comme impies, comme incestueux, comme vivant de chair humaine. Mais tandis qu'elle écoutait avec stupeur les récits du sacrifice de l'enfant, et des incestes nocturnes, tandis que sa colère s'exaltait à ces crimes imaginaires, les patriciens qui avaient, pour ainsi dire, le monopole de l'intelligence, étaient préoccupés plus sérieusement. Maîtres de la société, et accoutumés à la guider en aveugle par la religion, c'est avec de vives alarmes qu'ils durent voir se lever des hommes qui proclamaient le vide de cette religion et en démontraient l'absurdité. D'un coup d'œil, l'aristocratie entrevit les conséquences du christianisme. Elle comprit avec promptitude que ces idées nouvelles amèneraient, tôt ou tard, l'insurrection des classes serviles, et qu'il était urgent de les étouffer au berceau. Ce qui l'irritait le plus dans la perspective de ce péril, c'était que des hommes de la vile plèbe, sans études, sans lettres, étrangers à tout art qui n'était pas mécanique, eussent l'audace de penser autrement que les patriciens, de refuser de l'encens à leurs Dieux, de ne pas fêter le jour natal de César, et de faire, par la pureté de leurs mœurs, la critique la plus amère du sensualisme romain.

Ce dernier grief, qui semblait le plus grave aux yeux des patriciens et des empereurs, sera l'éternel honneur du christianisme. En effet, depuis que les deux cités juives disparurent dans le lac de soufre, jamais la corruption humaine n'avait débordé à ce point. Le palais impérial était devenu un lieu infâme, chaque maison monumentale

1. Arnobe Minutius Felix, Cæcilius.

une école de vice, chaque esclave un ministre ou une victime de la débauche de ses maîtres. Plongée dans des excès sans nom, l'aristocratie s'efforçait d'oublier sa dégradation politique dans la dégradation morale, et depuis trois siècles elle épouvantait le monde païen lui-même par l'impudeur de son matérialisme et l'audace de ses passions. Cet abrutissement bestial devait créer tôt ou tard une réaction. Au spectacle de ces désordres, les milliers d'hommes retenus à la porte des palais patriciens par la chaîne de l'esclavage et le collier de fer de la misère, finirent par s'indigner. Leur âme se révolta contre ce long et odieux avilissement de la créature de Dieu. A ce moment les disciples du Christ parurent. Pauvres et opprimés comme ceux qu'ils venaient instruire, le pêcheur de Césarée, le tailleur de cuir de Tarse, jetèrent à ces masses déjà détachées de leurs maîtres et frémissantes d'un vague espoir l'idée qui allait régénérer le monde et qui se résume en ces mots : opposer l'âme à la matière!

« Frères, disait saint Paul, nous savons que toute créature soupire après un temps meilleur, comme si elle souffrait les douleurs de l'enfantement; mais je vous le dis : ceux qui vivent pour la chair ne peuvent plaire à Dieu; il faut vivre par l'âme. Si vous respectez l'esprit de Dieu qui est en vous, vous vivrez; mais si vous vivez selon la chair, vous mourrez sans espoir de résurrection. Tuez par l'âme les actes de la chair, et vous vivrez de la vie éternelle; car tous ceux qu suivent l'esprit sont fils de Dieu et héritiers de Jésus-Christ. Frères, la nuit s'avance, le jour s'approche, dépouillez la robe des ténèbres et prenez l'armure de l'aube [1]. »

En prêchant ainsi aux hommes le dédain des choses matérielles et l'excellence des biens de l'âme oubliée jusqu'alors; en disant que le corps, comme tout ce qui tient à la terre, est de la boue, que l'âme seule émane des cieux comme la lumière, les apôtres arrachaient les deux gonds antiques sur lesquels tournaient la religion et l'empire. Les patriciens ne s'y trompèrent pas; car, au premier mot de la doctrine évangélique, sénat, empereur et clergé s'unirent à l'instant contre l'ennemi commun, bien décidés à l'écraser. L'incendie de Rome sous Néron offrait un excellent prétexte; on l'attribua aux chrétiens, et ce monstre eut deux voluptés bien dignes de lui, le

1. Épître aux Romains.

tableau de la ville en flammes et les tortures de ceux qui vivaient chastement. Le jour, ces infortunés étaient couverts de peaux de bêtes sauvages et déchirés par les chiens; la nuit, revêtus de tuniques soufrées et enduites de bitume, ils servaient de candélabres à ses orgies obscènes. Rappelés par les cris des martyrs, saint Pierre et saint Paul se hâtèrent de quitter l'Orient et revinrent à Rome se jeter dans la gueule du tigre. Bravant la mort qui les attendait, ils élevèrent la voix avec courage et firent des prosélytes jusque dans le palais impérial. Furieux que ses affranchies osassent s'envelopper d'un voile pudique, Néron jeta les deux vieillards dans la prison Mamertine. Ils y continuèrent leur mission : la colonne à laquelle était lié le pêcheur devint une chaire, la source qui jaillit dans le souterrain un baptistère; leurs geôliers eux-mêmes, Martinianus et Processus, y reçurent la foi.

Le premier soin des néophytes fut de délivrer les apôtres. Voilà neuf mois que vous êtes dans les fers, leur dirent-ils; Néron vous a oubliés; fuyez! portez ailleurs la parole du Christ. Les deux vieillards quittèrent donc la prison Mamertine; mais leurs pieds étant engourdis et meurtris par les fers, ils ne purent se traîner qu'avec peine à la porte Appia [1]. Là saint Pierre, accablé de fatigue, s'endormit un instant, et vit Jésus qui s'avançait vers lui. « Où vas-tu, Seigneur? lui dit-il dans son rêve. — A Rome, me faire crucifier une seconde fois, répondit le fils de Dieu. » Pierre s'éveille en sursaut; il raconte le songe à Paul, et tous deux, l'interprétant comme un avertissement céleste, reprennent le chemin de la ville. Au second milliaire ils rencontrèrent les bourreaux. Le bruit de la conversion des gardiens de la prison Mamertine s'était déjà répandu; Néron avait ordonné le supplice des *séducteurs* et voulait y présider lui-même. Il parut bientôt suivi d'une foule immense. Mais telle était déjà la puissance de l'idée qu'il venait tenter de noyer dans le sang de ses propagateurs, que ces deux vieillards, couverts de tuniques poudreuses et déchirées, attiraient tous les regards de la foule, qui ne voyait plus la pourpre impériale, et qui, pour admirer et contempler avidement ces captifs chargés de chaînes, oubliait le diadème d'or et le char d'ivoire de César [2].

1. Où est maintenant la petite église *Domine quo Vadis*.
2. Saint Chrysostôme, *Homélie* IV, p. 565.

Avant d'arriver aux eaux Salviennes, mille cris s'élevant à la fois sollicitèrent une faveur de Néron : c'étaient les juifs transtevérins qui, voulant aussi leur calvaire, demandaient à voir crucifier au delà du Tibre le premier disciple de celui que leurs frères avaient crucifié à Jérusalem. Néron y consentit, et la douceur de mourir ensemble fut ravie aux deux apôtres. Quand les bourreaux les séparèrent, saint Paul dit à saint Pierre : « Paix à toi, fondement des églises et pasteur des agneaux et des brebis du Christ! — Va, lui répondit saint Pierre, va en paix, prédicateur des bons, chef des justes et médiateur du salut! » Après cet adieu, saint Paul, qui était citoyen romain et ne pouvait périr d'un supplice infamant, eut la tête tranchée dans la plaine des eaux Salviennes le 29 juin de l'an 66 de Jésus-Christ. Le même jour, saint Pierre, attaché à une croix, la tête en bas, sur le sommet du Mont Doré (Montorio), au-dessus du cirque de Néron, rendait témoignage à son maître.

Quand il eut expiré sur la croix, un de ses disciples, nommé Marcellus, aidé de deux matrones romaines, Anastasia et Bassilissa, auxquelles Néron fit depuis couper la langue et les pieds, détacha son corps, l'embauma, et courut le cacher dans les cryptes du Vatican. La même nuit, une autre patricienne, la noble et courageuse Lucine, recueillait le cadavre mutilé de saint Paul et l'ensevelissait pieusement dans les grottes de ses jardins, qui bordaient la voie d'Ostie. Deux jours après, elle suivit avec toute sa famille les geôliers des apôtres au tribunal du préteur. Celui-ci, interpellant d'abord Martinianus et Processus avec calme, commença par leur demander s'il étaient devenus assez insensés pour abandonner les dieux qui étaient adorés à Rome depuis si longtemps; et leur promettant d'oublier ce moment d'erreur, il les pressa de reprendre leurs colliers militaires. Mais Martinianus, élevant la voix : « Nous avons choisi, répondit-il, ceux de la milice céleste. — Amis, reprit le préteur, renoncez à votre démence, et adorez ces Dieux immortels que vous vénérez depuis le berceau. — Nous sommes chrétiens, » dit alors Martinianus. Malgré cet aveu, qui était un arrêt de mort, le préteur continua de les prier, de les exhorter avec douceur, et il ne fit signe aux bourreaux qu'en les voyant inébranlables. Alors on leur meurtrit le visage avec une pierre; les tourmenteurs les accablèrent de coups; des scorpions de fer leur déchirèrent tous les membres sans qu'un

signe de faiblesse réjouit les païens. Lucine, étanchant le sang de leurs plaies avec son voile, leur criait à chaque torture : « Courage, soldats du Christ ! soyez fermes ! ne perdez pas dans un instant une éternité de bonheur. » Ne pouvant triompher de leur constance, le préteur leur fit trancher la tête, et ordonna que les cadavres seraient abandonnés aux chiens. Mais l'intrépide Lucine veillait, et elle les cacha dans une carrière ouverte sur ses terres [1]. Tels furent les premiers confesseurs du Christ.

De 66 à 303, c'est-à-dire pendant 237 ans, la rage des païens ne s'endormit à de rares intervalles que pour se réveiller plus sanguinaire et plus barbare. Tout ce que la férocité humaine peut inventer de supplices fut épuisé contre les chrétiens : les croix, les roues, les chevalets, fléchissaient sous le poids des cadavres; les cirques et les amphithéâtres étaient teints de leur sang; où le fer s'était émoussé à force de frapper, on employait le feu, le plomb fondu, l'huile bouillante. Les uns étaient jetés aux bêtes, les autres traînés par des chevaux fougueux sur des pointes d'acier et des lames tranchantes; ceux-ci brûlés ou écorchés vifs, ceux-là précipités dans des fournaises. Les plus jeunes, liés à une colonne et battus de verges ou de fouets plombés, mouraient ensuite par l'épée ou la corde; les plus faibles, déchirés avec des peignes et des râteaux de fer, déchiquetés avec des tenailles rougies, souffraient des tortures atroces tant qu'il leur restait un souffle de vie; les plus fermes étaient écrasés sous des pressoirs comme la vendange, jusqu'à ce que le sang coulât où coulaient avant des flots de vin. On les cousait dans des peaux de taureaux fraîches qui, exposées à l'ardeur du soleil, étouffaient lentement la victime en se retirant. On les rôtissait sur des lits de braise; on les plongeait la tête en bas dans des chaudières, où bouillonnaient des flots de poix, d'huile et de résine; on leur serrait les flancs et la poitrine entre des lames incandescentes; on les enfermait dans des bœufs d'airain que les bourreaux chauffaient avec des torches, et Rome païenne tressaillait de joie, car les cris des chrétiens livrés à ce supplice imitaient, disait-elle, les mugissements du taureau [2].

Quant aux femmes, battues jusqu'au sang, lapidées, décapitées,

1. In prædio suo, juxta locum ubi plexi sunt... (Ruinart, *Acta Martyrum sincera.*)
2. Mamachi, Thom. Maria, *Antiquitates christianæ*, tome III. — Aringhi, *Roma sotteran.*, p. 688.

exposées nues dans un filet, au milieu du cirque, à la fureur des vaches des Maremmes ou condamnées au plus odieux des outrages sous les arcades sombres de l'amphithéâtre Flavien, quand les gladiateurs leur avaient coupé les pieds, les mains, la langue ou les mamelles, elles étaient éventrées comme des brebis, et leurs cadavres remplis d'orge jetés en pâture aux pourceaux[1].

Douze empereurs après Néron suivirent ce plan de terreur sauvage; Domitien l'adopta par orgueil, Trajan par déférence pour les prêtres des Dieux, Adrien par cruauté. Sous Antonin, Marc-Aurèle et Commode, la persécution devint si ardente que les chrétiens ne semblaient plus pouvoir trouver un asile sur la terre. Encore plus impitoyables, Septime Sévère, Maximin et Décius frappèrent tant de têtes que les fontaines mêmes regorgeaient du sang des martyrs. Gallus en inonda les amphithéâtres pour se rendre Apollon propice; Valérien, pour se concilier le paganisme; Dioclétien, pour plaire à Galérius. Et comme si le despotisme impérial eût tenté un effort suprême, les chrétiens furent poursuivis à cette époque avec un tel redoublement de fureur, que toutes les prisons étaient pleines de proscrits et toutes les places de bûchers en flammes[2].

Que faire alors? où cacher Dieu? où trouver un coin pour l'adorer en paix et déposer les restes chéris des martyrs? La cruauté des empereurs proscrivait les chrétiens partout. Repoussés par le genre humain, ils cherchèrent un refuge dans les entrailles de la terre. Ce moyen de salut fut conseillé probablement par les Hébreux baptisés. C'était un usage immémorial en Israël au temps des périls. Quand les prophètes étaient persécutés, ils se cachaient dans les cavernes du mont Oreb. Élie y vécut longtemps. Les grottes de la fontaine de Rozel servirent d'asile pendant la passion aux apôtres eux-mêmes. Inspirés par cette tradition, les chrétiens se dérobèrent d'abord à la rage des persécuteurs en descendant auprès des chefs glorieux de leurs martyrs dans les cryptes du Vatican et des jardins de Lucine. Mais leur nombre augmentant toujours, car le christianisme était comme ces forêts qui repoussent plus épaisses à mesure qu'elles sont abattues par la cognée, les grottes vaticanes et du chemin d'Ostie ne purent plus les

1. Les mêmes, in ibid.
2. Theodoretus, *Sermo* IX. — Lucius Cæcilius, *De mortibus persecutorum*. — Justin, *Apologie*. — Boldetti, *Osservazioni sopra i cimeteri*, p. 233.

contenir. Il fallut des retraites plus vastes : on les trouva dans les Arènes.

Les *Arenariæ* étaient les sablières de Rome. C'était avec la pouzzolane extraite de leurs flancs que l'immense cité avait fait le ciment de tous ses édifices. Les chrétiens purent donc disparaître en foule dans l'ombre de leurs galeries. Mais si l'espace ne manquait pas, la sécurité leur manqua bientôt. Ouvertes de toutes parts et composées de voûtes assez larges pour que les bêtes de somme eussent la facilité de s'y mouvoir en venant chercher la pouzzolane, les *Arenariæ* ne tardèrent pas à devenir d'autant plus dangereuses que les païens pouvaient les parcourir sans obstacle et en fermer les issues. Pressés alors par l'urgence et la gravité du péril, et dirigés sans doute par ceux de leurs frères condamnés avec les esclaves aux travaux souterrains, les chrétiens ouvrirent des puits et se mirent à ouvrir secrètement un nouveau refuge sous les sablières.

Ce travail ne fut pas difficile. La nature du terrain était si favorable aux mineurs, qu'ils pouvaient creuser rapidement et sans crainte [1]. Des galeries d'un mètre, de six décimètres, et le plus ordinairement de huit décimètres de largeur et d'une hauteur qui varie, selon les lieux, entre quatre, six et treize palmes romains, furent poussées dans tous les sens. Bien que travaillant dans les ténèbres, on observait une surprenante régularité : quatre ou cinq voies principales creusées en forme de croix grecque, forment en général les plans de cette cité mystérieuse. Sur ces quatre ou cinq grandes lignes tirées, pour ainsi dire, au cordeau se croisaient, en se rattachant l'une à l'autre, cinquante ou soixante voies secondaires se communiquant toutes et occupant une superficie de plusieurs milles. Quand l'asile souterrain fut achevé, on y pratiqua un étroit soupirail pour donner passage aux corps des martyrs.

Lorsque les bourreaux avaient fait leur office, et que les restes mutilés des confesseurs gisaient dans le sang abandonnés aux chiens, des hommes qu'attendaient les mêmes supplices venaient chercher la dépouille mortelle de leurs frères et la portaient dans leur retraite ténébreuse. Là, à la lueur d'une lampe de terre cuite, illustrée du mono-

1. La roche volcanique à laquelle aboutissaient les puits profonds de trois à quatre mètres forme trois bancs superposés de pouzzolane pure de tuf granulaire et de tuf lithoïde. La pouzzolane pure est une roche arenacée qu'on transforme en sable en la séparant du ciment.

gramme du Christ, ils ouvraient sur la paroi d'une galerie une tombe de la longueur du cadavre, l'y déposaient en le baignant de larmes, et muraient ensuite l'ouverture avec des briques posées debout et revêtues de chaux. Là le martyr était distingué du simple catéchumène couché à côté, au-dessus ou au-dessous de lui : mais la distinction ne consistait pas dans des sarcophages, ni dans des urnes cinéraires de cristal ou d'albâtre; un petit vase de la forme la plus modeste rempli de son sang, une palme gravée sur la chaux fraîche avec la pointe du compas qui avait mesuré sa tombe, voilà le monument du martyr. Dans ce lieu de repos commun nul autre signe ne blessait l'égalité chrétienne.

Les hommes, héroïquement dévoués, qui bravaient cent mille fois la mort pour rapporter et ensevelir dans ces corridors sombres les corps souvent putréfiés des saints, formaient à juste titre la première classe des clercs. Chaque église en avait une douzaine qui, à l'exemple de Tobie, rendaient les derniers devoirs aux morts du Seigneur. Ces fossoyeurs ne voyaient plus la lumière dès que la persécution avait commencé. La nuit, ils erraient au péril de leur vie au pied des croix et des bûchers; le jour, luttant aux faibles lueurs de leur lampe contre l'horrible puanteur des galeries mortuaires et leurs ténèbres, ils bouchaient celles qui étaient pleines et allaient plus loin en creuser de nouvelles. Grâce à ce dévouement d'autant plus admirable qu'il devait rester ignoré et que Dieu seul en était le témoin, les morts chrétiens trouvèrent enfin un asile contre les profanations du paganisme : ils reposèrent en paix. Aussi, pour bien définir sa destination principale, les chrétiens appelèrent ce lieu sans lumière et sans bruit, *cimetière*, du mot grec qui veut dire : place où l'on dort. Ils lui donnèrent également le nom de *Catacombes*, qui signifie : auprès des grottes.

La cruauté des empereurs allant toujours croissant, et une foule toujours plus nombreuse de néophytes prenant la place de ceux qui tombaient dans ce combat sublime, on fut forcé de multiplier les cimetières. Peu à peu chaque groupe d'églises eut le sien : il se trouvait des sablières sur les quatorze voies publiques qui menaient à Rome : toutes cachèrent les fossoyeurs du Christ, et quatorze nouveaux cimetières entre-croisèrent bientôt leurs réseaux sous les voies Appienne, Ardéatine, Aurelia, Cornélie, Flaminia, Labicane, Latine, Salara, Pré-

nestine, Portuense, d'Ostie, Nomentane, Tiburtine et Valérienne. Puis à mesure que la persécution envoyait des morts et forçait les vivants à se cacher près de leurs tombes, d'autres cimetières furent creusés à côté des premiers, et, liant leurs voies aux voies primitives, constituèrent cette Rome souterraine qui s'étendait invisible sous toutes les collines et entourait la Rome des faux Dieux d'un réseau immense.

Rome souterraine se divisait en soixante-douze régions principales. Sur la rive droite du Tibre, la première, où dormait saint Pierre au milieu des martyrs de Néron, commençait au plateau du Vatican, et, se plongeant sous la voie Cornélia, se développait à droite et à gauche dans la roche volcanique du mamelon qui tourne la Madone delle Fornaci. Le cimetière de Seconda et de sainte Ruffine, situé à la forêt blanche (silva candida), et celui de ce jeune Marius, tribun militaire, qui vécut assez, dit son épitaphe, en donnant sous Adrien sa vie pour le Christ, tendaient ensuite vers la campagne à quelques milles de distance : puis un cimetière qui longe le Tibre unissait les cryptes vaticanes aux cimetières du Janicule appelés de Saint Pancrace, de Callépode, de saint Jules, du pape Félix et des geôliers martyrs de la prison Mamertine, Processus et Martinianus. Reliés par des communications secrètes, ils allaient s'enchaîner, en passant sous le relèvement de la voie Aurélia, aux catacombes du Monte Verde[1].

Vis-à-vis les catacombes du mont Verdoyant (Monte Verde) se déployaient, de l'autre côté du Tibre, autour du tombeau de saint Paul, celles de Lucine, l'illustre patricienne qui l'ensevelit; de Timothée, son disciple bien-aimé; de Commodilla, de Saint-Zénon et de Cyriaque. Le vaste cimetière de Lucine rayonnait sous toutes les collines des eaux salviennes et sous les voies Ardéatine et d'Ostie. Il touchait aux cimetières de Sainte-Balbine, de Saint-Marc, de Saint-Damase, de Saint-Marc et de Saint-Marcellin, de Sainte-Domitilla, nièce de Domitien, et de Nérée et Achillée, ses esclaves; et par leurs étroits corridors, tous entrecroisés, il se rattachait aux régions du midi de la voie Appia, qui étaient au nombre de dix-huit, dédiées aux premiers athlètes de l'Église militante[2].

1. Et inveniebatur ibi innumerabilis multitudo martyrum. (*Notitia ecclesiastica urbis Romæ et Codex Soliburgensis.*

2. Prétextat, Calixte, Cécile, Sébastien, Sixte, Lucine, Zephirinus, Soter, Eusèbe, Marcellus, Urbain, Janvier, Felicissimus, Agapitus, Tiburtius, Valerianus, Maximus et Cirinus.

Un cimetière percé dans les entrailles du Cœliolus (monte d'Oro), prolongement du mont Cœlius, et qui passait à côté du tombeau des Scipions en obliquant sous la voie Latine, servait de communication entre les régions de cette voie consacrées à saint Apronien, à sainte Eugénie, aux martyrs Gordien et Epimaque, Simplicius et Servilianus, Tertullinus, Spartus et Quintus, et celles de la voie Appia.

Sous la voie Labicane, qui venait après la voie Latine et la porte triomphale de Claude, il y avait au lieu appelé *inter duas lauros* (entre les deux lauriers) le cimetière de Saint-Marcellin et de Saint-Pierre l'Exorciste, devenu plus tard celui d'Hélène mère de Constantin, et celui des quatre saints couronnés; puis on trouva sous la voie Prénestine le cimetière de Saint-Castol, qui poussait ses couloirs obscurs par delà la voie de Tibur jusqu'aux rameaux inextricables des catacombes de Sainte-Cyriaque au champ Véranien (*campus Veranus*) et de Saint-Hippolyte. A partir de ce point, le cimetière de Saint-Nicomède s'allongeait au nord du camp du prétoire, entre la voie Tiburtine et la Nomentane, et aboutissait à celui de Sainte-Agnès. En face, mais assez loin et au delà de l'Anio, avaient été creusées les régions, dites *ad Nymphas*, de saint Alexandre, pape, de saint Primus et de Félicien, auprès des arcades Nomentanes.

Celles de sainte Félicité, de saint Saturnin, de saint Chrysante, des sept Vierges saintes, de sainte Hilarie, de Giordano et de saint Sylvestre, rampaient à l'est sous la voie Salara. Elles s'entrelaçaient avec les catacombes de Priscilla, composées de six régions cimetériales qui avaient été excavées le long de la pente occidentale du mont des Jardins, dans la partie où le plateau s'éloigne des murs, et descendaient, en suivant le tuf granulaire de la colline jusqu'au cimetière de Saint-Valentin. Celui-ci, placé au nord sous la voie Flaminia, complétait cette ligne ténébreuse de circonvallation en faisant face au Tibre et aux catacombes du Vatican, en amont du fleuve, comme les catacombes de Saint-Paul faisaient face en aval à celles du mont Verdoyant.

Telle était l'enceinte de Rome souterraine, dont on peut se représenter l'étendue par ce seul fait que ses voies cimètériales égalent douze cents kilomètres [1]. Dans chacune de ces régions, ou catacombes,

1. Mille dugento chilometri de lunghezza. Ciascun cimetero a una empiezza di venti chilometri con

il y avait place pour cent mille cadavres[1]. Or, les Césars persécuteurs fauchant les martyrs comme l'herbe et chaque néophyte voulant reposer à côté des saints, ces ruches de la mort se remplissaient vite : d'un autre côté, comme les chrétiens refoulés dans les cryptes par le fer et le feu n'avaient ni d'autres tombes, ni d'autres toits, ni d'autres temples, il en résulte que l'intérieur des catacombes présentait le tableau le plus saisissant, le plus majestueusement empreint d'une grandeur sublime et sombre que l'imagination humaine ait rêvé.

Dans les deux parois de ces galeries ténébreuses et muettes, où il ne peut passer qu'un homme de front, les morts étaient ensevelis horizontalement et murés. Du sol à la voûte il y avait d'ordinaire six rangs de tombeaux, quelquefois quatre seulement là où le tuf granulaire manquait d'épaisseur ; on trouvait sur d'autres points, comme au cimetière de Sainte-Callépode, sept et neuf rangs, et même jusqu'à treize, comme à celui de Sainte-Agnès. Tous ces tombeaux, excavés régulièrement et mesurés au compas, présentaient la même hauteur et la même longueur, et n'étaient coupés de distance en distance que par quelques rayons de tombes de deux ou trois pieds, destinées aux enfants et aux adultes. En parcourant avec la lampe ces noirs corridors dont le silence et l'éternelle nuit glaçaient le cœur de saint Jérôme, les nouveaux chrétiens lisaient sur les tombes de leurs prédécesseurs toute l'histoire de l'Église.

« Perpetuus, qui a bien mérité de Christ, son Dieu ; il vécut XXV ans : Léontia, sa mère, l'a déposé à cette place en paix. — Julia, en paix à côté des saints. — Protus dort ici dans le Saint-Esprit. — Pierre, qui vécut XIX ans en Christ, fut déposé ici en paix sous le consulat de Philippe. » Voilà les inscriptions gravées le plus ordinairement sur la plaque de marbre ou la chaux des sépulcres. Celles des martyrs n'étaient ni plus longues ni plus pompeuses. Sur les tombes au-dessus

centamila sepolcri. P. Giuseppe Marchi, *Monumenti delle arti cristiane primitive nella Metropoli del cristianismo.*)

Baronius, tome II, an 226, donne, d'après les manuscrits du Vatican et le livre des Pontifes, un aperçu géographique des cimetières souterrains. A l'aide des découvertes faites depuis et des Martyrologes, le Père Marchi a pu dresser un tableau plus étendu et plus complet. Nous adoptons donc entièrement sur ce point l'opinion de l'illustre savant, et nous sommes heureux de saisir cette occasion pour lui exprimer toute notre reconnaissance de l'empressement bienveillant qu'il a mis à nous guider lui-même dans ces obscures régions et des renseignements précieux qu'il nous a donnés, à la lueur du *cerino*, dans les cryptes de Sainte-Agnès.

1. Antonio Bosio, *Roma sotterranea.* — Il Severano, Aringhi, Boldetti, Marangoni, Bottari.

desquelles apparaissaient des coquilles incrustées, des ampoules vermeilles de sang, des palmes, des colombes ou de petites couronnes dessinées à la pointe du style, on lisait avec émotion :

« Primitius, qui vécut XXXIII ans, après avoir, martyr inébranlable, souffert plusieurs épreuves, repose en paix. — Les martyrs Simplicius et Faustinus, dont la passion a fini dans les eaux du Tibre, ont été déposés dans ce cimetière. — Alexandre n'est pas mort; son corps est dans ce tombeau, mais lui vit au-dessus des astres. Il a terminé sa vie terrestre sous l'empereur Antonin, que les chrétiens avaient servi, et qui a payé leur fidélité avec la haine. Ne voulant plier le genou que devant le vrai Dieu, Alexandre a été conduit au supplice. O temps cruels ! où l'on ne peut être sauvé, même au fond des cavernes ! quoi de plus misérable que notre vie, et quoi de plus affreux que notre mort, après laquelle nos parents et nos amis ne peuvent même ensevelir nos restes. »

Après ces cris de douleur qu'arrachait de temps en temps aux chrétiens la rigueur des persécutions, la résignation évangélique reprenait le dessus et dictait des épitaphes d'une sérénité sublime :

« A Pampinus, mon disciple, qui a bien mérité de Christ. — Moi, Secunda, j'ai élevé cette chapelle (*cupella*) à la mémoire de ma fille, Secundine, qui laissa ce monde pour la foi avec son frère Laurentinus. Ils partirent en paix[1]. » Puis éclatait sur d'autres tombes cette fraternité chrétienne qui dans l'Église du Fils de Dieu, ne voyait que les enfants d'un même père. Ainsi auprès d'un chrétien riche et noble comme Thrason, on apercevait la place de Donatus, qui demeura dans la Suburra, et qui tissait le lin (*lintearius*) ; côte à côte des matrones illustres comme Lucine, comme Plautilla qui donna son voile à saint Paul pour lui servir de bandeau, comme Domitilla, cousine de Domitien, dormait en paix la plébéienne Pollecla, marchande d'orge sur la voie Neuve, et la glorieuse palme des martyrs décorait la tombe de la pauvre Antessie, balayeuse des rues[2].

Ces voies étroites, habitées surtout par les morts, étaient les rues de Rome souterraine : les CUBICULA ou chambres funèbres, les CRYPTES, les CATABATIQUES, les BAPTISTÈRES et les ÉGLISES en étaient les monuments.

1. Vieille pierre cimétériale.

2. Catacombes de Sainte-Cyriaque sur la voie Tiburtine (route de Tivoli). — Au tombeau d'Antessie il y a une palme. L'inscription de Pollecla est tracée sur la chaux à Saint-Calyxte.

En descendant aux étages inférieurs, car chaque cimetière en avait quatre ou cinq creusés l'un au-dessous de l'autre, on arrivait à ces cavernes. Les chrétiens appelaient CUBICULA des réduits creusés dans le même terrain que les galeries et pouvant contenir une douzaine de fidèles. Ces réduits, arqués à la partie supérieure et qui étaient tantôt carrés, tantôt ovales, tantôt octogones ou hexagones, présentaient intérieurement trois arcades taillées dans le tuf : une en face de la porte, et les deux autres à droite et à gauche[1]. Sous ces arcades, fermées à la moitié de leur hauteur par un mur naturel reposaient les corps des martyrs. Les CRYPTES ou chapelles avaient été construites sur le même plan, ainsi que les CATABATIQUES dont la voûte seule était plus surbaissée : on ne distinguait bien les chapelles construites par l'Église, des chambres mortuaires construites par les fidèles, qu'à la grandeur de la niche circulaire du fond, qui, servant d'autel, avait trois pieds d'élévation au-dessus du sol et très-fréquemment deux chaires pour les diacres, grossièrement sculptées dans la pierre.

Les églises, plus longues que larges, mais qui ne pouvaient contenir plus de cent chrétiens à la fois, se reconnaissaient à leurs chaires de tuf durci, à la hauteur de la voûte, aux consoles taillées dans le banc solide des parois, et qui portaient les lampes, à la faible lucarne ouverte d'à-plomb au-dessous de la porte, afin de donner passage à l'air extérieur. Un grand bassin bordé d'un sarcophage en tuf renfermant, comme au cimetière de Saint-Pontien, des corps de martyrs, ou une fontaine cachée dans le couloir le plus profond, comme à Saint-Pancrace, et dont l'eau semblait jaillir des cieux sur le front du catéchumène, étaient les seuls baptistères des catacombes.

Toujours humides à cause du voisinage de l'eau et de l'action de l'air extérieur, les baptistères, à quelques exceptions près, et les églises, n'avaient pu être décorés par le pinceau des catéchumènes; en revanche, les cryptes hautes ou basses et les chambres mortuaires, se trouvant dans des conditions opposées, étaient toutes ornées de

1. Nous disons *arqués* pour conserver le sens du mot italien *arcuati*. Ces voûtes sont en encorbellement : il suffit de jeter les yeux sur celle des Thermes de Caracalla dans le *Spoliarium* et sur celle du portique de la basilique de Maxence pour voir que cette forme architecturale est non pas gothique ni romane, mais purement antique. Il en est de même pour les niches des *cubicula* et des *bisomes*, *trisomes* ou *quadrisomes*, c'est-à-dire des sépultures particulières pour deux, trois et quatre corps, qui sont une imitation parfaite des niches en arcade des columbaria ou sépulcres païens communs, ainsi que le démontrent sans réplique les tombeaux qui viennent d'être découverts sur la voie Appia.

fresques et d'emblèmes religieux. Là se révélaient les mystères, les angoisses, les espérances du christianisme naissant et proscrit. De même qu'ils avaient sur le corps certaines marques pour se reconnaître, les chrétiens avaient pour s'entendre une langue à part, empruntée aux figures de l'Évangile. Les païens ne pouvaient comprendre pourquoi tous ceux qui étaient soupçonnés de suivre la loi nouvelle portaient des poissons gravés en relief sur leurs anneaux : l'initié seul savait que ce signe exprimait le baptême. Jésus ayant appelé ses apôtres pêcheurs d'hommes, les chrétiens, lorsqu'ils avaient puisé une autre vie dans l'eau du baptistère, se donnaient le nom de *pisciculi*, petits poissons. L'Église pour eux était une colombe : quand ils voulaient figurer des martyrs, ils peignaient des agneaux.

Les sujets peints quelquefois avec un goût exquis, le plus ordinairement tracés à l'ocre, mais d'une main hâtive et tremblante, à la lueur des lampes qui décoraient les parois revêtues de chaux des cryptes et des chambres funèbres, consistaient dans une suite d'allégories expressives répétant sous mille formes ces deux idées : ce que les chrétiens avaient à souffrir, et ce qu'ils espéraient. Ainsi dans tous les cimetières on trouvait Abel tué par Caïn; les trois enfants de l'Écriture, jetés dans la fournaise, Daniel au fond de la fosse aux lions, Jonas englouti par la baleine, Élie dans les cryptes du mont Oreb; une foule de lions, d'ours, de taureaux et de tigres rappelant les tortures du Cirque; et à côté de ces symboles de la persécution païenne, un ange arrêtant le bras d'Abraham au moment où il va sacrifier son fils, Noé recevant à la fenêtre de l'Arche la colombe qui lui rapporte le rameau verdoyant, Pharaon englouti par les flots, Moïse faisant jaillir la source du rocher, des oiseaux prenant leur vol vers les cieux, et quatre fleuves, heureux emblèmes des quatre évangélistes, qui inondaient la terre.

Jésus-Christ réveillant Lazare à la prière de Marthe, des colombes allant manger dans une corbeille de fleurs, et les vierges sages des catacombes de Sainte-Agnès, symbolisaient l'espoir de la vie future; de même que le bon pasteur, ayant une brebis sur les épaules ou des agneaux à ses pieds, était la personnification de ce chef céleste et adoré pour lequel mouraient les chrétiens. Une croix entourée de perles, de fruits, de guirlandes, où douze colombes figuraient les Apôtres; des esquisses de la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Divin

ou agenouillée devant l'ange, la Samaritaine, les portraits de saint Pierre et de saint Paul, ornaient en mille endroits ce panthéon chrétien. Les peintres des Catacombes représentaient saint Paul avec un front chauve et une longue barbe, tantôt à la droite, tantôt à la gauche de saint Pierre; ils leur mettaient à tous deux un rouleau de papyrus dans les mains et les séparaient par une couronne de laurier ou le monogramme du Christ; souvent ils les plaçaient, le pêcheur au gouvernail et le tailleur de cuir à la poupe, sur un navire agité par les flots, dans lequel le néophyte le moins instruit reconnaissait l'Église.

Tels étaient les monuments et les ornements de Rome souterraine. Par leur caractère, simple et sombre, ils s'harmonisaient bien avec la vie et la religion que venaient y cacher les chrétiens. Cette vie funèbre et cette religion évangélique étaient là sublimes, l'une de résignation et de courage, l'autre de pureté et d'amour. Quand l'orage des persécutions forçait les fidèles de s'enterrer dans les catacombes, ils y souffraient un martyre plus lent et non moins cruel que celui des bourreaux. Aux tourments de la faim et de la soif (car peu de cimetières possédaient des sources, et les frères avaient beau imiter le zèle de Palmatius, le pain manquait sans cesse), s'ajoutait le spectacle des douleurs de ceux qui leur arrivaient mutilés, le manque d'air, et l'épouvantable putréfaction des cadavres. Malgré les précautions des fossoyeurs, qui se hâtaient de remplir de terre les galeries mortuaires, la décomposition des corps, hâtée par l'humidité du terrain, viciait si vite le peu d'air respirable, que la plupart trouvaient au fond des cryptes une mort plus affreuse que celle qu'ils avaient cru fuir [1].

Quand la persécution se ralentissait, Rome souterraine, avec son grand silence, son obscurité et ses morts, prêtait une admirable poésie à la religion nouvelle. Dans les ténèbres des catacombes, le jeune christianisme contrastait singulièrement, par sa simplicité, avec la pompe et l'éclat des cérémonies païennes. Les chrétiens descendaient dans les cimetières, le Jour du Soleil, qu'ils appelèrent du Seigneur (*dies dominica*, dimanche), parce que Dieu se reposa le septième jour,

1. Manuscrits Basil. Fontis Olei (*Archives de Sainte Marie de Trastévère*). Gettavano ne' corridori già pieni di corpi morti quella massa di terreno che richavavano da questi scavi laterali chiamato *loculi*. (Bottari, *Roma sotterranea*).

après avoir créé le monde. Pour éviter jusqu'aux apparences de cette promiscuité monstrueuse que les païens, dans leurs calomnies, reprochèrent aux saints, deux issues opposées s'ouvraient dans chaque région cimétériale. A l'heure des réunions communes, les hommes arrivaient d'un côté, et les femmes de l'autre, couvertes d'un voile. On priait, tourné vers l'orient, ce qui faisait dire aux idolâtres que les chrétiens adoraient le soleil; les prières, adressées à Dieu pour soi d'abord et les hommes en général, finies, les *égoumènes*, nommés indifféremment clercs, diacres, épiscopes, bénits, parfaits ou serviteurs de Dieu, célébraient les baptêmes et les mariages. Ensuite celui des clercs qui présidait l'assemblée présentait le pain et la coupe pleine d'eau et de vin. Tous les frères participaient à cette communion, même les enfants à la mamelle, auxquels les païens, qui n'ignoraient pas cette particularité, faisaient sucer, pour les souiller, du pain trempé dans le sang des victimes.

Après avoir rapporté à Dieu le père la gloire et les louanges de toutes choses, le clerc offrait, au nom du Fils et du Saint-Esprit, l'*eucharistie*, c'est-à-dire la reconnaissance pour les grâces que les chrétiens avaient reçues de leur bonté. Alors les frères témoignaient leur approbation, en criant d'une commune voix : *Amen!* Les diacres distribuaient le pain et le vin consacrés, quêtaient pour les pauvres, et allumaient d'autres flambeaux pour l'agape. L'*agape*, ainsi appelée d'un mot grec qui veut dire amour, était une cène que les fidèles faisaient ensemble avant de se séparer. Venus souvent d'une grande distance, ils fortifiaient leur cœur, selon l'expression de l'Écriture, avec un morceau de pain, et ne sachant s'ils se retrouveraient vivants dans les cimetières, en se quittant ils échangeaient un baiser d'adieu. C'était ce repas frugal que les calomniateurs du christianisme transformaient en orgie, parce qu'ils ignoraient qu'on n'y buvait pas même de vin; en festin de Thyeste, parce qu'ils entendaient dire à leurs esclaves qu'ils venaient de manger le corps et de boire le sang du fils de Marie; et en débauche monstrueuse, parce que les chrétiens, se regardant tous comme des frères, s'en donnaient le nom, et se saluaient au départ par des baisers mutuels, d'autant plus purs, comme l'écrivait Octavius dans sa Réponse aux Païens, que la plupart de ceux qui célébraient l'agape avaient fait vœu de chasteté.

Foulé, pendant près de trois siècles, aux pieds de ses bourreaux,

et devenu un objet d'horreur pour la société romaine, le christianisme souffrit ces calomnies de tous les jours, ces persécutions de tous les règnes, ces angoisses de toutes les heures, avec un calme qui ne se démentit pas un insant. Se transmettant fidèlement la même haine, les douze Césars les plus absolus et les mieux obéis de Rome, employèrent tous les moyens de répression imaginables pour étouffer, disaient-ils, cette exécration publique. Ce fut en vain. L'idée évangélique se trouva plus forte que leur pouvoir, et après deux cent soixante ans de proscriptions, après l'avoir poursuivie avec rage et frappée sans relâche et sans pitié, partout où elle avait paru, il fallut retirer le glaive des flancs tout meurtris de l'Église. La chair avait brisé le fer, l'âme avait vaincu la matière, la plus grande autorité qui ait dominé le monde fléchissait devant une conviction, et, pour la première fois, les maîtres de Rome faisaient la paix après une défaite.

Dioclétien, qui avait maintenu durant vingt ans, d'une main ferme, l'influence romaine et repoussé vigoureusement les Barbares, ne pouvant exterminer les chrétiens, que le plus énergique de ses trois lieutenants, Maximien Hercule, a figurés sur ses médailles par une hydre écrasée sous sa massue, et s'apercevant d'ailleurs que les satisfactions d'orgueil que donnent le pouvoir suprême ne valent pas le bonheur d'une vie paisible, venait de quitter l'empire, en 304, pour son jardin de Salone. Sa retraite imitée par Maximien Hercule laissait le premier rang aux deux Césars qui portaient la pourpre derrière eux, Galérius et Constance, sur nommé Chlore ou le Pâle. Ceux-ci se partagèrent l'empire, mais Galérius se fit, dans ce partage, la part du lion, car, en abandonnant à Constance les Iles Britanniques et la Gaule, il gardait l'Italie, l'Afrique et la meilleure partie de l'Orient. Comme ses prédécesseurs, il abhorrait les chrétiens et s'était toujours montré leur persécuteur violent et implacable : or, par une sorte d'expiation providentielle, ce fut lui qui leur donna la paix. Forcé par le progrès de l'idée évangélique, de descendre jusqu'à cette plèbe infime, qualifiée naguère le rebut de l'espèce humaine, l'autocrate du Palatin signa, l'an 311, et fit signer au César des Gaules un édit conçu en ces termes :

« L'empereur César Galérius Valérius Maximinianus, Auguste, souverain pontife, l'Invincible, le Germanique, le Sarmatique, l'Égyptien, le Thébain, le Persique, le Carpique, le Médique, qui a été vingt fois

tribun, huit fois consul, père de la patrie; et l'empereur César Valérius Flavius Constantinus, Auguste, pieux, heureux, invincible, grand pontife, empereur et tribun pour la cinquième fois, consul, père de la patrie; aux habitants de leurs provinces, salut :

« Toutes les fois que nous prenons une mesure dans l'intérêt de la République, elle a pour but de rappeler les hommes au respect des mœurs et des institutions de nos aïeux. Fidèles à ce principe, nous avons fait tous nos efforts pour inspirer des idées plus saines aux chrétiens et les ramener aux autels de leurs pères. Ils étaient pris en effet d'un tel vertige de folie et d'orgueil, qu'on les voyait non-seulement déserter le culte des dieux de la patrie, mais que chacun d'eux, selon son caprice, inventait un nouveau mode d'honorer la Divinité et prétendait former une secte. Voulant rétablir la paix qu'ils ne cessaient de troubler par leurs disputes, nous rendîmes un édit pour qu'ils eussent à retourner au culte des ancêtres. Il y en eut alors un grand nombre qui souffrirent avec opiniâtreté des tourments cruels et la mort, et qui ne fléchirent pas, comme nous l'espérions, devant la crainte.

« Considérant donc aujourd'hui que la plupart de ces insensés, persistant dans leur égarement, refusent aux dieux immortels l'encens qui leur est dû et ne peuvent célébrer les cérémonies du culte chrétien, pour leur montrer notre humanité et les admettre aux bienfaits d'une clémence qui brille sur tous, nous avons résolu de donner dans cette circonstance une nouvelle preuve de douceur et de philanthropie[1]. Nous permettons en conséquence aux chrétiens de se réunir librement dans les lieux où ils avaient coutume, avant nos édits, de tenir leurs conventicules; et nous défendons *qu'on les force à l'avenir de faire ce qui est contraire à leur discipline.* De leur côté, ils reconnaîtront cette faveur en adressant des prières à leur Dieu pour notre salut et celui de la République, et pour que l'ordre n'étant plus troublé dans l'empire ils puissent vivre en paix dans leurs maisons[2]. »

1. φιλανθρωπίαν. C'est le mot d'Eusèbe.
2. Eusèbe Pamphile, *Histoire ecclésiastique*, liv. VIII, édition de 1672.

CHAPITRE II

CONSTANTIN.

Effets de l'édit des Césars. — Joie des proscrits. — République chrétienne. — Les deux sociétés en présence. — Le César païen et le César chrétien. — Bataille des Roches rouges. — Arc de triomphe. — L'Empereur ne veut pas sacrifier à Jupiter. — Le Labarum et la Victoire. — Oracle sibyllin. — Fureur de Rome. — Constantin quitte l'Occident.

Après cette palinodie des empereurs, les chrétiens ne se cachèrent plus. Ils sortirent des catacombes, en dégagèrent les issues secrètes et montrèrent avec orgueil cet obscur berceau de l'Église baigné pendant trois siècles de larmes et de sang. Rome païenne alors resta frappée de stupeur en voyant, tout à coup cette autre Rome dont les régions souterraines s'étendaient sous toutes ses voies, minaient tous ses faubourgs, et l'enveloppaient de leurs réseaux ténébreux. Tremblante pour les dieux de ses pères, elle se serra avec plus de zèle et d'amour autour de leurs autels.

Les chrétiens, de leur côté, profitèrent de ce premier rayon de liberté religieuse pour se reconnaître et s'organiser publiquement à la face de Jupiter. Ils avaient fait de grandes pertes. Des trente chefs qui s'étaient mis successivement à leur tête après la mort de saint Pierre, et qui partageaient la paix des martyrs au fond des catacombes, dix-neuf dormaient dans des linges sanglants [1]. La première pensée des chrétiens fut pour ces généreux athlètes, auxquels ils devaient leur triomphe; ensuite ils laissèrent éclater toute leur joie. Jamais pareil bonheur n'avait brillé sur leurs visages. Aux rayons de

1. Linus, Cletus, Évariste, Alexandre, Sixte Ier, Télesphore, Iginus, Pius, Anicetus, Victor, Calyxte, qui répara et orna, sous Héliogabale et Alexandre Sévère, les catacombes connues sous son nom. — Pontianus, le parrain de celles du *Monte Verde;* Fabianus, qu'une colombe avait désigné aux suffrages de ses frères en venant se poser sur sa tête; — Cornelius; Lucius, son ami, Sixte II, le maître chéri de saint Laurent; — Félix, qui avait préparé sa fosse dans les catacombes de San-Pancrazio; — Eutichianus, qui avait enseveli à lui seul trois cent quarante-deux martyrs; — Marcellus, étouffé par l'ordre de Galérius, sous les immondices du palais impérial.

ce soleil de paix qui venait de dissiper tout à coup l'affreuse nuit dans laquelle elle était plongée, l'Église du Christ apparut illuminée et souriante comme la colline Hortulane dans les blancheurs de l'aube. Les voies, les rues et les places étaient couvertes d'une foule innombrable, que l'allégresse enivrait. Partout on entendait chanter avec transport ces hymnes et ces psaumes si longtemps murmurés à voix basse dans la terreur des souterrains.

A chaque pas on rencontrait des groupes de proscrits, les uns sortant des mines, les autres arrivant de l'exil. La joie du retour avait effacé toutes leurs peines. Heureux et fiers du passé, confiants sans réserve dans l'avenir, ils reprenaient possession de leurs demeures avec un front si rayonnant, que les païens eux-mêmes, qui naguère avaient demandé leur mort, étaient les premiers à les féliciter de leur courage. Justement rigoureuse, la voix du peuple séparait alors l'ivraie du bon grain. Les confesseurs, dont le cœur n'avait pas fléchi devant les bourreaux, et qui revenaient mutilés ou meurtris par les chaînes, étaient reçus avec enthousiasme, pressés dans les bras de tous et reconnus unanimement pour chefs. C'est à leurs pieds que venaient se jeter, en versant des torrents de larmes, ceux dont la foi avait fait naufrage, et que les frères ne reconnaissaient plus.

Mais il est rare que les succès inespérés n'entraînent pas hors des limites de la modération ceux qui les obtiennent. Dans la première effervescence du triomphe, les chrétiens, qui osaient à peine se regarder la veille, étaient continuellement réunis en public après l'édit, et déjà ils ne songeaient, par cet esprit de réaction et de vengeance qui révèle une des faiblesses de l'humanité, qu'à rebâtir sous les yeux des païens des églises plus belles et plus hautes que celles qu'on avait rasées[1]. Il eût paru naturel qu'une sorte de reconnaissance accueillît les bienfaits de Galerius : ce fut le contraire qui arriva. Un an avant sa mort, l'empereur signa un nouvel édit de paix, dans lequel il confirmait le premier et ajoutait les dispositions les plus favorables aux chrétiens : tous les biens confisqués par les proconsuls, réunis au domaine impérial ou donnés à leurs créatures par les empereurs précédents, devaient être restitués. Cet édit qui accordait une liberté de conscience absolue, n'excita qu'un frémissement de colère. Un si

1. Templaque rursus à solo in immensam altitudinem erigi et longè majore splendore quam illa quæ priùs expugnata fuissent. (Eusèbe, *Hist. ecclesiast.*)

large fleuve de sang avait coulé entre le christianisme et le paganisme, que les hommes des deux croyances étaient séparés à jamais. La vieille question du riche et du pauvre, du maître et de l'esclave, cachée dans l'enseignement chrétien, contribuait encore à la rendre irréconciliable. Nous avons vu de quels éléments se forma le christianisme. La prédication primitive n'avait germé que dans les derniers rangs du peuple. A l'exception de quelques patriciennes, qui prouvèrent par leur héroïsme avec quelle promptitude le cœur de la femme s'ouvre aux grands sentiments et bat sous l'aile des idées généreuses, l'Église du Christ, comme le rappelle avec orgueil saint Jérôme, ne s'était recrutée que dans la vile multitude (*vili plebiculâ*).

Par sa doctrine de liberté, d'égalité et de réhabilitation, l'Évangile groupait autour du plus infâme instrument des supplices, devenu l'arbre triomphal de la nouvelle religion, ces millions d'esclaves et de frumentaires que l'aristocratie tenait à si grande distance dans la misère et l'oppression. Après les palinodies impériales et lorsqu'ils regardèrent autour d'eux pour se compter, les réfugiés de Rome souterraine se trouvèrent au bas de l'échelle sociale, et ils y restèrent. Pendant la lutte ils avaient été forcés de se rallier étroitement pour s'entendre, se prêter secours, et résister avec ensemble. Or, cette organisation fraternelle et vivement hostile à la religion, aux lois et aux mœurs de la métropole des faux dieux, ils s'empressèrent de la fortifier quand ils jouirent de la tolérance.

Il y eut donc dès ce moment à Rome deux peuples, deux gouvernements, deux intérêts opposés en présence. La société antique, composée des nobles, des chevaliers, des magistrats de la classe sacerdotale, des prétoriens, des corporations qui, occupant le haut de l'empire, possédant presque exclusivement la propriété, l'or, le pouvoir, le prestige des souvenirs avec César pour couronne vivante, représentait les douze siècles de jouissances et de triomphes : la société nouvelle recrutée chez les plébéiens, au fond des classes sacrifiées, dans cet immense troupeau d'esclaves qui, sous le fouet du maître, attendait toujours un autre Spartacus, possédant peu, mais formidable par le nombre et la communauté d'idées et de but, représentait avec son symbole infamant, la croix, et douze siècles de pleurs et de supplices. Mortellement ennemies après la trève accordée par Galerius, elles allaient recommencer ce combat qui durait depuis

deux cent soixante ans et qui devait finir par la transformation ou l'extermination et la ruine de Rome ancienne.

Le polythéisme en effet, blanchi de vieillesse, ne pouvait que mourir; ardent et jeune, le christianisme voyait devant lui la conquête du monde. L'un s'attachait avec ténacité à toutes les ruines du passé, il niait le mouvement violent qui entraînait l'empire et persistait à proclamer l'autocratie universelle de Rome lorsque Rome gardait à peine dans ses murs un tiers de l'autorité, un seul pan de la pourpre impériale. L'autre, au contraire, maudissant les temps et les institutions antiques, soutenait que les uns devaient être mis en oubli et les autres changées; qu'il fallait renouveler la face de la terre et reformer l'empire à moitié dissous, non plus avec la force et la guerre, mais avec la fraternité et l'amour. Pour appliquer ces idées et remplacer par la civilisation de l'Évangile la civilisation païenne qui se mourait, comme Galerius, rongée d'ulcères, il ne fallait aux chrétiens que le pouvoir. L'ambitiond'un César le leur donna.

Tous les partis sont doués d'un merveilleux instinct pour deviner et choisir le chef qui doit les faire triompher. Rome avait alors un empereur nommé Maxence qui, se voyant sacrifié comme son père Maximien Hercule à la fortune de Galerius, profita, en 306, de l'éloignement de ce dernier pour s'élever au trône des Césars sur les bras des soldats du prétoire. Aussi brave que son père, il battit successivement le neveu de Galerius et le tyran Alexandre qui s'était emparé de l'Afrique : Rome lui dut les thermes du Palatin, la construction du cirque de la voie Appienne, qu'on a toujours improprement appelé de Caracalla et que son fils Romulus dédia en 310 [1], de plus le beau temple de Vénus et de Rome, et la basilique élevée en face du versant oriental du Palatin.

Odieux au peuple sur lequel il lançait ses prétoriens au moindre murmure, et abhorré des patriciens dont il déshonorait toutes les femmes, il montrait la plus grande indulgence aux chrétiens, dans l'espoir de se les rendre favorables. Mais, malgré ses avances, ceux-ci, que révoltait son paganisme, se détournaient de lui avec horreur.

1. Dans les fouilles de 1825 on trouva l'inscription dédicatoire au nom de Romulus, fils de Maxence : elle est maintenant encastrée sous l'arc de la porte principale et confirme le passage de l'anonyme édité par Eckard. — En 1828, dans un bloc détaché du temple de Rome, on trouva une médaille d'argent qui présentait de face la tête ornée de lauriers de Maxentius, avec ces mots en légende : Maxentius P. F. August., et au revers le temple de Rome; et cette inscription : Conserv. Urbis suæ.

Tous leurs regards étaient fixés sur son beau-frère. Constantin, fils du César Constantius, l'un des meilleurs lieutenants de Dioclétien, avait été acclamé à la mort de son père par les légions de la Grande-Bretagne et de la Gaule. Continuant habilement la politique de son père qui, par une tolérance très-adroitement ménagée lors de la persécution dioclétienne, s'était acquis la reconnaissance de l'Église, il était devenu en peu de temps l'espoir du christianisme, formidable alors dans l'empire

Sûr de voir les chrétiens se presser autour de ses aigles, et appelé d'autre part sous main par le sénat, quand eut il dompté les Bretons et refoulé les Franks dans leurs forêts, Constantin tourna sa pensée vers Rome. Mais à ce moment s'éleva pour lui une question très-grave, à la solution de laquelle tenaient non-seulement son triomphe ou sa chute, mais ce qui importait bien plus aux générations futures, le nouveau destin de l'univers. Deux puissants partis se partageaient Rome : où prendrait-il son point d'appui ? — dans celui du passé, ou dans celui de l'avenir?... Si l'on en croit le vieil Eusèbe, la délibération fut longue, et la préférence de Constantin ne se détermina que par des motifs purement personnels. Car, se disait-il en prenant ce parti, mon père, qui adora un seul Dieu, jouit d'un bonheur constant jusqu'à la fin de sa vie, tandis que les empereurs qui en reconnaissaient plusieurs, après avoir éprouvé de grandes infortunes, sont morts misérablement. Constantin en conclut que pour vivre heureux comme son père il fallait s'attacher au culte d'un seul Dieu, et aller combattre Maxence sous les auspices de celui des chrétiens [1] ; mais rien ne transpira de cette grande résolution.

Trop habile pour s'aliéner le paganisme la veille du combat, Constantin cacha ses desseins avec soin en marchant contre Maxence : chrétien au fond du cœur, il était pour les chrétiens un ami et un futur prosélyte, et pour les païens le souverain pontife, le premier protecteur de leurs dieux. Les avantages de cette position ralliant les deux partis lui donnèrent la victoire. Maxence, dont les légions avaient déjà reculé à Suze et à Vérone, essaya vainement d'arrêter son rival à neuf milles de Rome : abandonné des siens au premier choc sur le champ de bataille des Roches rouges (Saxa Rubra), et

1. Eusèbe Pamphile, évêque de Césarée, *Vie de Constantin*, liv. I.

chaudement poursuivi, il se noya en fuyant au pont Milvius, où il avait fait placer comme défense un ponton à bascule qui céda sous lui et l'engloutit. Constantin entra donc à Rome au milieu de l'allégresse générale. L'immense population de cette ville accourut pour applaudir à son triomphe et insulter à la tête de Maxence, qu'on portait sur une pique devant son char.

Maître de Rome, Constantin, par un édit daté de Milan, confirma les édits de Galerius en faveur des chrétiens. Mais son adhésion au christianisme se borna, pour le moment, à cet acte d'équité. Toutes ces poétiques visions de labarum et de croix lumineuses n'ont brillé que dans l'imagination du bon évêque de Césarée. Quatorze ans après la bataille des Roches rouges, personne ne savait au juste quelle religion professait réellement Constantin. Tenant la balance du pouvoir égale entre les deux cultes pour continuer à se concilier les deux partis, il trompait, avec la dissimulation du caractère oriental qu'il avait sucé au sein de sa mère Héléna, la crainte et l'espoir des deux camps ennemis, en publiant dans la même année deux édits, l'un pour prescrire d'observer religieusement la célébration du dimanche, et l'autre pour régler, comme souverain pontife du paganisme, les cérémonies des aruspices[1]. Déconcertés par ce système d'équilibre politique, les païens et les chrétiens examinaient attentivement la conduite de Constantin, mais avec des dispositions bien différentes : les uns, par un mouvement de zèle et de vanité, exagéraient les preuves et l'évidence de sa foi ; les autres, au contraire, jusqu'au moment où leurs craintes se changèrent en certitude, s'efforçaient de cacher à tous et de se cacher à eux-mêmes que le chef de l'empire et de la religion allait trahir les dieux de Rome[2].

Tant que Licinius, qui avait épousé sa sœur, posséda l'Orient, c'est-à-dire la plus belle moitié de l'empire, Constantin fut impénétrable; mais à peine ce rival, attaqué à l'improviste sous prétexte qu'il persécutait les chrétiens, eut-il subi le sort de son beau-frère Maxence, que, fort de l'autocratie impériale réunie sur sa tête, Constantin ne dissimula plus. A son retour à Rome, ses véritables sentiments éclatèrent. C'était en 326. En réjouissance de sa victoire, deux solennités, la dédicace d'un monument et la célébration des Vicennales, l'atten-

1. *Code Théodosien*, liv. II, tit. VIII, lex 1.
2. Gibbon, *History of the decline and fall of the roman empire.*

daient sur la voie Sacrée et au Capitole. Emporté par cette fièvre d'adulation et de bassesse qui a rendu son servilisme immortel, le sénat ne crut pas avoir assez fait en effaçant le nom de Maxence de sa superbe basilique et en lui substituant celui de Constantin ; pour éterniser le souvenir du désastre du Pont Milvius, il venait d'élever, en face de l'amphithéâtre Flavien, un arc de triomphe à trois portes. Huit colonnes de marbre de Numidie, soutenant chacune la statue d'un soldat barbare, en décoraient les deux façades : il était orné de magnifiques bas-reliefs, débris d'un ancien arc de Trajan, et d'autres sculptures, d'un style corrompu par la décadence des arts, représentant grossièrement la prise de Vérone, l'événement du pont Milvius, l'empereur, couronné par la Victoire, foulant les Barbares aux pieds de son cheval, Rome assise, des fleuves, des nymphes et les saisons, emblèmes de l'éternité. Le char triomphal du vainqueur, attelé de quatre chevaux de bronze, en couronnait le faîte. Il portait l'inscription suivante, écrite sur l'attique en lettres d'airain :

A l'Empereur César Flavius Constantin très-grand,
Pieux, heureux, auguste, le Sénat et le Peuple Romain
Ont dédié cet Arc insigne de triomphe
En reconnaissance de ce qu'il a délivré généreusement,
Avec son armée, et vengé la République opprimée
Par un tyran et sa faction.
Que les années suivantes passent comme les dix et les vingt dernières ! [1]

Cet arc, tout couvert des symboles du paganisme et dans lequel on ne découvre d'autre trace de la religion qu'aurait professée l'empereur depuis quatorze ans, qu'une allusion timide et ambiguë interpolée quelques siècles plus tard [2], fut dédié devant Constantin, par les prêtres de la majorité de son peuple. Comme il n'avait pas encore renoncé publiquement au culte de ses aïeux, Constantin se tut ; car s'il eût refusé son adhésion aux sacrifices, les païens, qui tenaient note de tous ses actes, en auraient instruit la postérité ; mais lorsque le sénat, les chevaliers, les magistrats, les pontifes et l'armée le menèrent au

1. Cette inscription est un des témoignages les plus importants de l'histoire ; car, en constatant la part que prirent Constantin avec son fils à une fête purement païenne, elle recule à la date fixée par Zozime la conversion de cet empereur et met à néant toutes les fables placées avant 327.

2. On substitua ces mots *instinctu divinitatis mentis*, qui sont d'une latinité très-douteuse, à la formule du rituel païen ; mais, pour opérer ce changement, il fallut détacher la partie du marbre qui contenait les premières lignes : or celle qu'on mit à la place trahit encore aujourd'hui le faussaire, car elle ne s'adapte nullement à la table primitive.

Capitole pour adresser aux dieux les vœux décennaux et vicennaux, c'est-à-dire pour les remercier de la prospérité dont il avait joui pendant les dix premières années et les dix dernières de son principat, au lieu de prendre l'encens des mains des prêtres, il se détourna avec mépris, et, proférant les paroles les plus outrageantes à la majesté de Jupiter, quitta le Capitole. Le sénat et surtout la caste sacerdotale, restés fidèles aux autels de leurs pères, se voilèrent d'horreur. Un cri d'indignation et de colère, parti de toutes les bouches, maudit le déserteur, et les flamines racontèrent ainsi au peuple l'histoire de sa conversion. Quand il eut fait étrangler, dirent-ils, dans l'ivresse de ses triomphes, le frère de sa sœur Commoda, quand il eut égorgé son propre fils Crispus et ordonné d'étouffer dans la vapeur de ses thermes l'impératrice Fausta, qui avait trahi, pour le sauver, son père et son frère, il vint implorer du flamine dial des lustrations expiatoires. Le prêtre de Jupiter ayant répondu qu'il n'en avait point pour laver de tels crimes, il s'est adressé à ces impies qui se vantent d'effacer avec un peu d'eau tous les forfaits dont un homme est souillé [1].

Il n'en fallut pas davantage pour rendre Constantin l'exécration de Rome païenne. Elle se leva comme un seul homme pour maudire ce traître qui, du haut du trône des Césars, donnait publiquement la main aux chrétiens, et conspirait ainsi la ruine de la société antique et de l'empire. Constantin, alors soutenu en ses desseins par l'ardeur de réaction qui entraînait les chrétiens malgré eux, et poussé en avant avec plus de violence encore par les résistances qu'il rencontrait et les outrages dont il était accablé, mesura son énergie sur les obstacles à vaincre et foula tout aux pieds.

Rome eut beau frémir de colère, la Victoire disparut des monnaies; les dieux furent jetés hors du palais d'Auguste, ouvert à deux battants aux confesseurs et aux évêques; les aigles elles-mêmes, dont les légions suivaient depuis douze siècles le vol triomphal, cédèrent la première place au labarum. Un christ, tissu en fils d'or sur un voile de pourpre qui flottait à l'antenne d'une longue lance dorée, mena désormais les Romains au combat. Mais ce qui acheva d'irriter le vieux parti national tout puissant encore, ce fut quand Constantin

1. Zozime, *Hist.*, liv. II.

refusa de célébrer les jeux auxquels la tradition attachait la conservation de Rome et de l'empire.

Il était dit dans les livres sibyllins : toutes les fois que le temps, en mesurant le cours de la vie mortelle, marquera cent dix ans, souviens-toi, ô Romain, car l'oubli te serait fatal! souviens-toi de faire des sacrifices aux dieux immortels dans ce champ que le Tibre baigne de ses ondes [1]. Constantin n'ignorait pas que ce temps était accompli, et il oublia volontairement la célébration des jeux séculaires, malgré les instances du peuple et du sénat. Rome en conclut que l'ennemi de ses dieux voulait la ruine de l'empire, et les malédictions éclatèrent autour de l'empereur avec une telle furie qu'il dut songer à choisir un autre séjour [2].

Ce fut alors qu'exaspéré par ces outrages, Constantin s'empara d'une idée vieille déjà de plusieurs siècles dans le monde romain. Depuis la conquête de l'Orient, de sourdes rumeurs circulaient parfois dans la ville. On disait tout bas qu'il était question de transporter le siége de l'empire à l'autre bout de l'univers. Alexandrie était même désignée comme la future métropole. Suétone assure que les conjurés prêtèrent ce projet à César : Antoine l'avouait hautement; on soupçonna Caligula, Néron et Titus d'en nourrir l'arrière-pensée. Soit pour servir sa vengeance et celle du nouveau peuple qu'il adoptait en dégradant une ville ivre de sang chrétien, soit qu'il désespérât de l'Occident, déjà pressé de toutes parts par les enfants du Rhin et du Danube, Constantin mit ce projet à exécution. Vers la fin de septembre de 326, emmenant avec lui tous ceux qui suivent le soleil du pouvoir, et emportant en Orient l'unité, la force et l'activité du gouvernement, il transféra le siége de l'empire à Byzance, qui fut appelée, par un décret spécial, Cité de Constantin (Constantinople) et seconde Rome.

1. Ast ubi mortalis longissima venerit ætas
Vitæ centenis denis redeuntibus annis,
Sis, Romane, memor, nec te ulla oblivia fallant,
Sis memor, ut facias diis immortalibus, illo
Rem sacram in campo quem Thibridis adluit unda.

2. On afficha un distique à la porte du palais, où on le comparait à Néron.

CHAPITRE III

PRÉFETS DE LA VILLE.

Préfecture urbaine. — Attributions des Préfets de Rome. — Juges des choses sacrées et persécuteurs des Chrétiens. — Ils remplacent les Empereurs. — Caractère de leur administration. — Le neveu de Constantin et Magnentius. — Vigueur des Préfets. — Troubles religieux. — Le fils de Constantin. — Réaction païenne. — Émeutes. — Les Magiciens et les Empoisonneurs. — Symmaque et Théodose. — Lutte de la Victoire et de la Croix. — Les Usuriers du IVe siècle. — Stilicho. — On rétrécit de moitié l'enceinte de la ville. 406. — Tableau moral de Rome.

Le départ de Constantin et son séjour à Byzance n'exercèrent pas d'abord sur les destinées de Rome l'influence que l'histoire leur attribue. Bien que dépouillée à moitié du titre de capitale du monde romain, la vieille cité des triomphes ne perdit rien de son prestige à l'éloignement des Césars. A peine si elle s'aperçut de leur absence, à laquelle les longues guerres et les déplacements forcés des chefs de l'empire l'avaient accoutumée depuis longtemps. Constantin eut beau, pour donner le change à l'esprit des peuples, diviser sa ville en quatorze régions et former des curies, des tribus et un sénat; comme en transportant l'image de ces grandes institutions dans la nouvelle Rome, il ne pouvait y transporter les douze siècles de gloire de l'ancienne, Byzance ne fut, pendant quatre-vingts ans, que l'ombre de sa rivale. L'empire seul était blessé à mort par ce changement, qui, en reculant le centre du pouvoir quand il devenait si nécessaire de le maintenir près des Alpes, livrait d'avance l'Occident aux Barbares.

Rome, au contraire, délivrée de ceux qu'elle appelait ses tyrans, se crut indépendante et libre comme avant l'usurpation impériale. L'admirable constitution de la République avait si bien prévu toutes les éventualités et rencontrait tant de respect et d'obéissance, que l'autorité changea de nom et de main sans la moindre difficulté. La transition s'opéra sur-le-champ par cette voie légale qui plaisait tant

au peuple. L'empereur parti, le préfet de la ville le remplaça, et les choses restèrent sur le même pied que la veille. Le peuple conservait sa royauté nominale, son froment quotidien, ses thermes, ses théâtres, et le sénat se retrouvait debout avec la majesté de ses attributions, qui, n'étant plus effacée à demi par celle de César, semblait plus haute et plus illustre. Le seul effet remarquable de cette révolution, fut de ressusciter tout à coup le pouvoir des consuls pour en armer la préfecture urbaine.

Cette magistrature, que nous avons entrevue à peine jusqu'ici, était née avec Rome. Tacite en attribue l'idée à Romulus, qui institua, dit-il, les préfets pour remplacer les rois absents. Sous la république, ils remplacèrent les consuls; ceux-ci n'ayant plus occasion de s'absenter pendant l'empire, l'importance des préfets s'abaissa comme les faisceaux; ils tombèrent au sixième rang des grandes magistratures, et placés après les questeurs, les édiles, les préteurs, les légats et les proconsuls, ils n'eurent plus à s'occuper que de la célébration des féries latines et des soins secondaires de police et d'édilité. Mais dans une ville de quatre millions d'âmes, ces détails administratifs constituaient une immense autorité. Le préfet de Rome était chargé de surveiller l'arrivage, et la distribution du blé des frumentaires; il contrôlait les poids et les mesures, sur lesquels était gravé son nom; il fallait que sa vigilance embrassât à la fois les marchés du vin et de la viande, les pistrines ou boulangeries, les moulins, les aqueducs et les spectacles; il avait la direction des travaux publics, la nomination des chefs des corporations et des décuries, le soin des testaments et des successions ouvertes à Rome. Comme arbitre des choses sacrées, il fut revêtu plus tard d'une puissance judiciaire qui s'étendait hors de la ville, en vertu d'un décret d'Auguste, jusqu'au centième milliaire, seule limite de son ressort administratif [1].

1. Il avait sous ses ordres ceux qu'on nommait les officiers de la ville (officiales urbis), c'est-à-dire le préfet de l'annone ou froment public, le centenier du port, les naviculaires, les tabulaires, les appariteurs, les boulangers, les inspecteurs de la chair de porc, les mesureurs, le préfet de ces gardes appelés Vigiles parce qu'ils répondaient la nuit de la sûreté de la ville, le maître du cens chargé d'évaluer les biens des citoyens, les curateurs du port, des aqueducs et des cloaques, ceux des grands travaux qui avaient dans leur département les cirques, les amphithéâtres et le Champ-de-Mars, les curateurs des édifices attachés à chaque forum, aux bibliothèques, aux théâtres, aux basiliques, aux curies, aux arcs de triomphe, les curateurs des statues, le tribun des *choses brillantes*, élu pour entretenir la propreté et l'élégance des bains, des temples, des forums et des voies, et pour l'aider dans les moindres attributions un vicaire ou pro-préfet. — Voir Cujas, Godefroi : *Digeste*, liv. I, tit. XII.

Un luxe magnifique relevait l'éclat de cette dignité : comme les Romains aimaient à imposer le respect par le déploiement de leur splendide opulence, le préfet portait la trabée sénatoriale, le manteau de pourpre, les calcei ou bottines diversicolores, l'une de pourpre, l'autre de drap d'or, et ne paraissait en public que dans un char traîné par quatre chevaux blancs. Magistrats éminemment utiles sous les premiers Rois, bien que leur charge ne durât qu'un an, les préfets laissaient, en général, de bonnes traces de leur passage au pouvoir urbain. Rome, reconnaissante, a écrit sur le marbre les noms de ceux qui l'administrèrent avec équité. Après Deuter, nommé par Romulus, Marcius Numa, neveu du bon roi, Lucrétius, père de la victime de Tarquin, beaucoup d'autres moins connus, se succédèrent dans ce poste d'honneur. Jules César, Mécène, l'ami d'Auguste; Agrippa, le favori de Tibère, le fils de Germanicus, Néron encore enfant, ce Pédanius sur la tombe duquel, en 61, on égorgea quatre cents esclaves, parce que l'un de ces infortunés l'avait frappé; l'intègre et juste Pégasus, qui, si l'on en croit Juvénal[1], consolait Rome des scandales de Domitien; Rutilius Gallicus, assis sur son tribunal du matin au soir, et que Stace appelle une tête d'un poids immense[2]; Clytius Attilius, l'ami de la bonne foi, et les préfets *jurisconsultes* se signalèrent pendant un siècle par leur excellente administration et leur sévérité pour les chrétiens[3].

De 193 à 327 on cite dans les cent trente-quatre préfets qui occupèrent successivement ce poste éminent, Almechius, qui fit brûler sainte Cécile; Sabinus, à cause de sa mort funeste, car il périt lapidé

1. *Satire* VI.

2. Cervix ponderis immensi

3. Par un singulier jeu du hasard, celui qui ouvre la liste des persécuteurs était, dit-on, chrétien ou néophyte baptisé en 116, d'après le martyrologe, par Alexandré, Hermès fut arraché de son char doré et précipité avec une pierre au cou dans le Tibre; son successeur, Busbiæ Macer, dont ses ennemis mêmes louaient l'intégrité, fit payer cher cette conquête aux malheureux chrétiens; il fut imité dans sa bonne administration et dans ses rigueurs par le clarissime Gabinus, qui, en 121, répara avec tant de soin les rives du Tibre; par Lucius Vérus, l'ancien tribun militaire; Vulteius Asiatinus, surnommé, en 133, le pieux et l'honnête; Modestus, qui eut soin des voies et des cloaques; Clarus, le plus docte des jurisconsultes, au dire d'Aulu-Gelle; Orfitus, qu'on ne voulait pas remplacer, en 150; Julianus Severus, qu'Eutrope appelle un noble et grand jurisconsulte, *virum nobilem et juris peritissimum;* Marcus Genialis, dit, en 162, le preteur tutélaire; Urbicus, l'adorateur d'Appollon; Publius le Sévère, sous lequel souffrit sainte Felicité; Junius Rusticus, qui, en 167, condamna saint Justin; Priscus l'illustre, mort comblé d'honneurs; le rigoureux Fuscianus; Helvius Pertinax, qu'Hérodien présente comme l'homme le plus digne d'admiration de cette époque, par son caractère et ses vertus; Lupus, qui réhabilita les victimes de Commode, et Bassus, auquel l'empereur Sévère confia Rome en allant combattre, en 193, Pescennius Niger.

par le peuple; Censorinus, parce qu'il avait combattu vaillamment les Barbares avant de ceindre la trabée; Ulpien, parce que, non moins cruel que Décius, il versa le sang d'une foule de martyrs; Celerinus, parce qu'il fit enterrer vivants dans les arènes de la voie Salara deux saints, Chrysante et Daria; Draccus et Magnentius, instruments trop aveugles de la fureur dioclétienne, et Symphronius, bourreau de cette Agnès, la gloire et la fleur des vierges romaines [4].

Celui qui tenait les rênes de la préfecture au départ de Constantin s'appelait Anicius Julianus, et il eut fort à faire, ainsi que son successeur Optatianus, pour conserver la paix publique. Dans le premier feu de son ressentiment, l'empereur avait voulu retrancher la moitié du blé des frumentaires. Il résulta de cette mesure, qu'on fut bientôt forcé de rapporter, et de la nouvelle destination donnée à la flotte nourricière d'Égypte, des troubles et des mouvements que nous allons voir recommencer toutes les fois qu'une mauvaise mer ou les vents contraires empêcheront les vaisseaux d'arriver à Ostie. Moins heureux encore en 330 et en 332, Probianus, qui avait été consul, et Paulinus, de l'illustre famille Anicia, dont le nom était populaire à Rome, car son père fit restaurer les îles de la corporation des corroyeurs, durent remplir tous deux pour obéir aux ordres de l'empereur une étrange mission. Poussant l'avidité fiscale plus loin que Caligula, qui avait taxé les courtisanes, Constantin imposa la nature dans ce qu'elle a de moins libre, et taxa les excréments. Un impôt, appelé le *chrysargire*, fut ajouté à ceux qui écrasaient déjà les contribuables romains.

Cinq ans après, Constantin mourut, et sa mort montra combien les hommes oublient vite et comme ils sont prompts à bénir la mémoire de leurs tyrans. Certes, si jamais empereur avait mérité les exécrations d'une ville, c'était Constantin, par la haine qu'il témoignait à Rome et le mal qu'il lui avait fait. Loin de là, quand le préfet Valérius Proculus, qui était en outre augure et grand pontife, vint, au commencement de juin de 337, apprendre au peuple que le fondateur de Byzance était mort et qu'il lui avait légué, à l'imitation d'Auguste, une somme considérable, le peuple versa des larmes et

4. Il conte Lorio (*De Præfecto Urbis*). Edouard Corsini (*De Præfectis Urbis*). Gruter (*Inscriptions*). Fabretti (*idem*). Fersius (*De Præfecturâ sacri Prætorii*).

poussa des cris de douleur. Les thermes, les marchés, les cirques furent fermés en signe de deuil. Les païens, dont il avait déserté le culte, en firent un dieu; malgré, ses exactions et son parricide, les chrétiens en firent un saint : l'histoire seule, restant digne au milieu de ces bassesses, et juste au milieu de ces mensonges, écrivit une partie de la vérité sur sa tombe dans ce résumé : Pendant les dix premières années de son principat, Constantin agit en grand homme; en voleur pendant les douze suivantes, et dans les dix dernières en enfant.

L'administration du préfet Apronianus, qui, en 339, mérita une statue d'airain; celle de Mavortius, homme d'une énergique fermeté; de Probianus, célèbre par le tremblement de terre de 346, et celle de Limenius, préfet à la fois de la ville et du prétoire, maintinrent la paix durant les douze années écoulées entre la mort de Constantin et la guerre civile.

Constantin, en mourant, avait partagé l'empire entre ses fils et ses parents. Les légions massacrèrent ces derniers, et ses trois fils Constantin, Constans et Constantius eurent seuls l'Orient et l'Occident. Ils en firent trois lots : le premier, composé de l'Espagne, des Gaules, des îles Britanniques et d'une partie des Alpes, échut à Constantin; Constans prit l'Italie, l'Afrique et ses îles, la Dalmatie, la Macédoine, le Péloponèse et le reste de la Grèce; Constantius reçut en partage l'Asie et la Thrace. Les cendres de leur père n'étaient pas encore refroidies, que les deux aînés s'attaquaient. Constantin, à peine âgé de vingt-cinq ans, était tué auprès d'Aquilée, dans une embuscade que lui tendit son frère Constans, et celui-ci, qui n'en comptait pas vingt, passa aussitôt les Alpes pour aller se faire reconnaître par les sujets et les soldats du mort. Bien que les légions ne fussent pas difficiles en fait de violence, elles détestaient, comme tous les Romains, les crimes de famille. Ce jeune homme imberbe, teint du sang de son frère, de l'empereur auquel elles obéissaient depuis trois ans, dut leur inspirer un sentiment d'horreur qui ne tarda pas à se changer en mépris quand elles reconnurent son incapacité, et en rébellion quand elles virent qu'au lieu de marcher aux Barbares et de défendre vaillamment les frontières de l'empire, il donnait tout son temps aux chasses et aux festins. Entendant leurs murmures, les chefs conspirèrent, et le 18 janvier 350, à un repas que donnait Marcellinus, comte

des largesses sacrées, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son fils, Magnentius parut tout à coup dans la salle avec le diadème impérial.

Magnentius, chef des Joviens et des Herculiens, deux légions d'élite formées par Dioclétien et Maximien Hercule, naquit dans ces camps d'au delà du Rhin placés au milieu des Barbares. D'abord soldat, il avait passé par tous les grades de la milice, et s'était élevé par son mérite aux plus hautes dignités militaires. C'était un chef ferme et vaillant, aussi énergique avec ses propres troupes que devant les Barbares, et qui, dans ces temps d'anarchie et de dissolution sociale, ne craignait pas, au péril de sa vie, de faire sentir à ces farouches légions le frein de la discipline militaire. Opposer un tel homme à cette effigie d'empereur nourri par des eunuques et énervé avant le temps sous le doux ciel de Constantinople, c'était être sûr du succès. En voyant revêtu de la pourpre le seul de leurs chefs qui fût digne de la porter, les légions applaudirent. Constans, abandonné de tous, voulut fuir en Espagne, et fut tué au pied des Pyrénées, comme il avait tué son frère au pied des Alpes. L'Afrique, la Sicile, l'Italie et Rome proclamèrent le César que la Gaule avait proclamé, et presque au même instant Magnentius se trouva maître de l'Occident. Il choisit aussitôt pour préfet de la ville éternelle un patricien nommé Titianus, aussi remarquable par sa capacité que par son courage.

A peine ce nouveau préfet avait-il pris la trabée, que voici la guerre civile qui éclate aux portes de Rome. Un des neveux de Constantin appelé Népotianus, échappé au fer des légions, en apprenant la révolution des Gaules, crut que le moment était favorable pour réclamer l'héritage de son oncle. Il ramasse à la hâte tous les bandits, les gladiateurs, les insolvables que les édits des préfets avaient chassés de Rome, et, portant la pourpre et la couronne d'or, il se présente audacieusement, le 3 juin 350, sous les murs de la ville, à la tête de ces brigands, demandant qu'on lui ouvrît les portes et qu'on le reconnût pour l'héritier de Constantin. Les citoyens coururent lui porter eux-mêmes la réponse du Sénat et du peuple. Mais dédaignant de pareils ennemis, ils étaient sortis en tumulte et mal armés : les bandits de Népotianus, qui se battaient avec le courage d'hommes qui n'ont à perdre et qui peuvent gagner un magnifique butin, refoulèrent au premier choc les défenseurs de la cité. Ceux-ci étaient con-

duits par un préfet du prétoire nommé Anicetus, homme indigne de sa charge, qui, perdant la tête à la vue de ce désordre, rentra dans la ville avec les premiers qui avaient fui, et en fit précipitamment fermer les portes. Ainsi abandonnée au fer ennemi, l'armée civique fut écrasée : impitoyables comme à l'amphithéâtre, les gladiateurs égorgèrent tout. La trahison leur ayant ouvert le lendemain ces portes que la peur avait fermées trop vite, ils portèrent leur chef au palais des Césars et réalisèrent ensuite le rêve de Catilina. Pendant vingt-huit jours, les rues, les maisons, les places, les temples, furent inondés de sang. Tandis que ses sicaires égorgeaient et pillaient, Népotianus prenait le nom de Constantin II et croyait déjà, dans les rêves de son orgueil, à la durée de ce pouvoir surpris.

A la nouvelle de ces événements, un vaillant lieutenant de Magnentius avait franchi les Alpes. Quand il parut aux portes de Rome, l'empereur des gladiateurs en sortit pour l'attaquer. Mais cette fois il n'avait pas affaire à des soldats urbains et au faible Anicétus : l'impétuosité présomptueuse des bandes de l'aventurier enorgueillies de leur victoire, se brisa sans les ébranler sur les piques des légions. Le lieutenant de Magnentius vengea cruellement les morts, et entra le soir même à Rome au milieu de ses vétérans qui portaient au bout d'une pique la tête de Constantin II.

Peu de jours après Magnentius arriva. Malgré son énergie, il ne put d'abord retenir ses cohortes, composées en grande partie de Germains et de Gaulois qui abhorraient le nom de Romain. Pour détourner le coup qui le menaçait le sénat s'empressa de s'agenouiller aux pieds de Magnentius, l'appelant le libérateur de Rome, le restaurateur de la liberté, le conservateur de la République. L'habile soldat de fortune, qui avait à sauver l'Occident de la guerre civile et de la guerre étrangère, profita de cet enthousiasme pour obliger les patriciens et les chevaliers à verser au trésor public la moitié de la valeur de leurs propriétés. Ce décret lui aliéna tous les riches. Tant qu'il n'avait frappé que les personnes, le patriotisme patricien ne s'était pas ému; mais quand il toucha, dans l'intérêt du salut commun, aux fortunes, tout ce qui possédait lui devint hostile. Aussi, deux ans plus tard, en apprenant que ce chef héroïque, luttant sur les bords de la Drave avec trente-six mille Gaulois et Germains avait été accablé par le nombre, les mécontents firent soulever Rome où il

ne restait pas un soldat, et le sénat proclama maître de l'empire le dernier fils de Constantin, adolescent, faible et chétif, qui, lors du combat de la Drave, s'était tenu blotti toute la nuit, tremblant de peur, dans une église avec son évêque arien. Constantius le remercia par deux décrets où reparaissaient la duplicité et le double jeu politique de son père : dans le premier, il prescrivait sous des peines sévères le respect des tombeaux qui, depuis seize ans, étaient l'objet de dégradations incessantes de la part des chrétiens surtout; pour empêcher cette impiété et mettre fin aux violations nocturnes, Constantius replaçait les tombeaux sous la garde des pontifes païens et les recommandait à leur vigilance. Dans le second édit, en revanche, il ordonnait de transporter hors de la curie où se réunissait le Sénat cet autel de la Victoire qu'Auguste y avait élevé et qui était regardé comme le palladium de Rome païenne.

Si le peuple ne se révolta pas, c'est que le préfet, Céréalis, parvint à le distraire avec ses constructions; mais l'année suivante, en 354, le mécontentement qui fermentait dans les cœurs éclata sous l'administration de Vitrasius Orfitus. Ce magistrat gouvernait avec arrogance. On apaisa la sédition en exilant le préfet, et l'empereur pourvut au bon ordre par la nomination de Léontius. Celui-ci fit d'abord tout ce que doit faire un homme de bien pour la tranquillité de Rome : accessible à chacun et d'une justice rigoureuse dans ses arrêts, il était, au fond, d'un naturel doux et humain, quoique les obligations de sa charge lui donnassent l'apparence d'un juge sévère. Mais, malgré sa bonté, il ne transigeait pas avec son devoir. En 355, un motif des plus futiles fut cause d'une émeute. Il avait fait arrêter un aurige du Cirque. Pour ravoir son favori, le peuple s'insurgea contre le préfet, cherchant à l'effrayer par ses clameurs. Impassible sur son tribunal, Léontius fit saisir les chefs du tumulte et les exila. Cet acte de vigueur imposa aux mutins, qui se retirèrent, mais pour revenir plus nombreux et plus ardents quelques jours après.

Léontius était au Septizonium, à côté duquel Marc-Aurèle avait bâti des bains magnifiques. En entendant les cris de la foule qui venait l'assaillir, ces amis de la paix qui tremblent au moindre péril le conjurèrent de se dérober par la fuite à la colère du peuple. Léontius, souriant de mépris, les laissa prendre le parti qu'ils lui conseillaient et resta assis tranquillement sur sa chaise d'ivoire; il soutint, impas-

sible et ferme, les cris, les regards et les menaces des séditieux. Parmi ceux qui tendaient le poing vers lui en le couvrant d'outrages, Léontius remarque un homme dont les mains étaient crispées de rage. Il lui demande, sans s'émouvoir, s'il ne s'appelle pas Pierre Valdomer : celui-ci ayant fait insolemment une réponse affirmative, il le montre à ses licteurs, en leur ordonnant de le pendre, les mains liées derrière le dos, aux colonnes du Septizonium. Jamais exemple de rigueur n'eut un effet plus prompt : en voyant son chef se balancer dans les airs, le peuple qu'il implorait à grands cris prit la fuite et ne revint plus [3].

La même année, Léontius dut réprimer un désordre d'un autre genre. Les disputes théologiques préoccupaient l'empereur bien autrement que les progrès des Germains et des Perses : au moment où ces fières nations pressaient les deux flancs de l'empire, Constantius, adoptant les misérables subtilités des ariens, laissait défigurer le christianisme qui s'était présenté aux hommes sous une forme si simple et si claire. Au lieu d'employer son autorité à réconcilier les deux partis, il encourageait et propageait, par des querelles de mots, les différences ridicules qui excitaient sa curiosité. Les voies étaient couvertes d'une foule d'évêques qui ne cessaient d'aller d'une province à l'autre pour assister à des assemblées nommées *synodes*, et ces orgueilleux présidents (antistites) épuisaient les chevaux de poste par les courses rapides et multipliées qu'ils faisaient afin de réduire les dissidents à leur opinion [1]. Un schisme, combattu par l'archevêque d'Alexandrie Athanase, divisait alors l'église latine et l'église grecque : irrité que l'évêque de Rome, Libérius, soutînt Athanase contre son sentiment, l'empereur ordonna de le bannir et de mettre l'arien Félix à sa place. Une intrusion aussi violente du pouvoir séculier dans les affaires ecclésiastiques ne pouvait passer sans protestation. Les chrétiens se révoltèrent : ils défendirent la théologie à main armée, et le préfet fut forcé, pour introniser le successeur de Libérius, de marcher dans le sang et sur les cadavres.

Comme le calme se rétablissait dans les esprits, l'impératrice de Constantinople, Eusébia, fit annoncer son arrivée. Le sénat, en toges blanches, sorti avec le peuple, la reçut avec magnificence, et l'impé-

1. Ammien Marcellin, liv. XV.

ratrice, de son côté, paya largement l'enthousiasme des pères et les acclamations des plébéiens. Ce voyage avait pour but de sonder les dispositions de la population, et de préparer le terrain à son époux qui voulait triompher de Magnentius, comme Constantin avait triomphé de Maxence. Le sénat s'étant prêté avec empressement à cette fantaisie impériale, Constantius vint, en 357, par la voie du Nord, et suivit, pour entrer à Rome, le même chemin que son père. Le préfet Orfitus n'avait rien oublié pour qu'il trouvât un bon accueil : semé d'avance à pleines mains, l'or du trésor promettait l'enthousiasme; mais on avait compté sans le caractère national. Par nature, le peuple de Rome était railleur. Il admira volontiers ces brillants cavaliers dont les casques, faits avec art, semblaient autant de dragons ouvrant, comme pour dévorer l'ennemi, une gueule sanglante : il battit des mains à l'aspect des cataphractaires couverts, eux et leurs chevaux, d'armes si bien jointes, qu'ils paraissaient des statues ambulantes; mais lorsque après ces corps d'élite superbes de tenue et à la tête d'une armée nombreuse qui marchait enseignes déployées, il aperçut tout à coup, sur un char incrusté d'or et de pierreries, un homme chétif et pâle portant le manteau de pourpre des triomphateurs et la couronne impériale, il ne put s'empêcher de rire : après avoir joint leurs acclamations aux fanfares des trompettes, plébéiens et patriciens se moquaient gaiement de leur César, et critiquaient sa petite taille, sa laideur, et jusqu'à son immobilité. Constantin, en effet, prenant cette affectation pour de la dignité, se tenait droit et raide sur son char, l'œil fixe et les bras tendus, et aussi immobile que les images de bronze. Les Romains remarquaient en souriant qu'il se baissait seulement en passant sous les arcs de triomphe, comme s'il eût craint d'en toucher la voûte avec son front.

Suivant la voie Flaminia, il traversa le Champ-de-Mars et monta au Forum, précédé du sénat et des magistrats, et suivi de cette population immense encore dont la rumeur troublait son faible cerveau. Arrivé vis-à-vis des Rostres et apercevant à la fois le Capitole, le Forum, le Palatin et les splendeurs monumentales de la région de la Paix, il s'arrêta ébloui. Le préfet le conduisit au palais des Césars, d'où il descendit bientôt pour parcourir la ville : le grand Cirque, le Colisée, le temple de Jupiter Tarpéien, les aqueducs, les thermes, les

amphithéâtres furent les aussi objets de son admiration. Ensuite on lui montra le Panthéon, le Théâtre de Pompée, celui de la Paix, et enfin le Forum de Trajan, une des merveilles du monde. Là, en avouant qu'il était impossible de rien imaginer de plus beau, il dit au persan Hormisdas qui l'accompagnait qu'il avait envie de faire exécuter une statue équestre pareille à celle de Trajan. « Tu le pourrais sans doute, lui répondit le philosophe, mais il faudrait auparavant lui bâtir une écurie aussi belle. »

Constantius resta un mois à Rome. Tous les jours, conduit par le Sénat qui marchait devant lui la joie au front, car on le voyait subjugué, il parcourait les rues, visitait les temples, lisait les inscriptions gravées en l'honneur des dieux, se faisait raconter l'histoire de ces monuments, et donnait des louanges aux fondateurs. Rome païenne triomphait : il célébra des jeux, assista et applaudit aux courses du Cirque, maintint les Vestales, conféra le sacerdoce à plusieurs patriciens, conserva intact le fonds destiné aux sacrifices, et pour ajouter quelque chose aux magnificences de la ville, il résolut de faire dresser un obélisque dans le grand Cirque. Apporté d'Égypte, dans un navire que manœuvraient trois cents rameurs, ce monolythe remonta le Tibre jusqu'au neuvième milliaire : là on le mit sur des rouleaux, et il fut traîné lentement par la porte d'Ostie jusqu'au Cirque Maxime, où des milliers d'hommes parvinrent, à force de bras, à l'enlever au milieu d'une forêt de mâts et à le dresser sur l'épine monumentale.

Les païens triomphaient, et les chrétiens frémissaient de colère de voir le fils de Constantin, oubliant la croix, donner la main à l'idolâtrie et rallumer le feu de ses autels : ils se tinrent donc à l'écart, maudissant l'hérétique, et laissèrent faire les femmes. Parées comme aux jours solennels, celles-ci coururent au palais redemander leur évêque banni. Devenu clément, sans reconnaître qu'il avait été injuste, l'empereur consentit au retour de Libérius pourvu qu'il approuvât l'arianisme, condition que l'exilé se hâta d'accepter, à la grande surprise des orthodoxes.

La conduite de Constantius avait prouvé une fois de plus combien il est difficile d'échapper à l'influence des hautes classes quand on n'a pas un génie supérieur : entraîné par le courant de l'opinion, sauf le rétablissement de l'autel de la Victoire, il avait tout accordé au paganisme : il en résulta que la vieille religion du Capitole se retrempa

dans cette adhésion inattendue. En 359, le préfet Orfitus, qui voulut bien accepter le pouvoir urbain une seconde fois, à la prière du Sénat et du peuple, dédia un autel à Apollon.

L'année suivante apporta un autre bonheur au parti païen. Toujours prêtes à se lever contre l'autocrate de Constantinople, qu'elles ne connaissaient que de nom, les légions de la Gaule venaient de choisir un autre empereur. Elles avaient proclamé Julien dans le palais de Lutèce. Julien était un débris de cette famille impériale égorgée par l'armée. Échappé par miracle avec son frère Gallus, il avait eu jusqu'alors à défendre tous les jours sa vie contre les inquiétudes et les soupçons de Constantius. Son frère venait d'être assassiné par les ordres de ce tyran à qui l'avenir faisait peur, et lui-même aurait péri depuis longtemps, si une main invisible n'avait sans cesse écarté le poignard de son sein. L'impératrice Eusébia, le couvrant de cette vigilance si active et si tendre dans la femme qui aime, lutta avec une persévérance infatigable contre les mauvais desseins de l'eunuque Eusèbe qui gouvernait le faible empereur et le poussait au crime. Après le meurtre de Gallus, elle l'éloigna du danger par un exil en Grèce; et quand elle fut parvenue à désarmer un moment la haine de son époux, elle en profita pour obtenir qu'il fût créé César, et envoyé dans les Gaules.

Une influence d'un grand poids dans les conseils de l'empereur avait secondé en cette circonstance les efforts d'Eusébia et décidé peut-être le succès dont ils furent couronnés. Le parti païen tout entier, c'est-à-dire l'élite et la majorité de la société romaine, fondait en effet les plus hautes espérances sur Julien, et s'occupait sans relâche de le porter au pouvoir. Guidé par un rhéteur, ce jeune homme avait reçu à l'école philosophique d'Ecébole, de Nicoclès, et de Libanius, l'éducation la plus propre à le rendre un instrument aveugle de la réaction que méditait le paganisme. On l'avait imbu avec soin de toutes les idées des sophistes, qu'il adopta sincèrement dans l'enthousiasme irréfléchi de la jeunesse. A ces premières semences les païens mêlèrent habilement les ferments de la vengeance et de l'ambition; puis, lorsqu'ils furent certains de manier selon leurs vues cette âme façonnée de leurs mains, ils lui laissèrent entrevoir leurs projets. Julien, s'y étant associé comme le voulaient ses maîtres, avec le dévouement d'un disciple et la ferveur des convictions qu'ils

lui avaient inspirées, devint César, et, sous ces auspices, partit pour la Gaule, où son entrée fut saluée par ces paroles prophétiques d'une vieille aveugle de Vienne : « Celui qui passe ici relèvera nos temples. »

Rome païenne accueillit donc avec enthousiasme la nouvelle de sa proclamation; elle battit des mains à la lecture de la lettre qu'il avait écrite au Sénat, et reçut son préfet comme elle l'aurait reçu lui-même. Le César philosophe, la remercia de la sympathie qu'elle lui montrait en achetant de ses deniers assez de blé pour que la famine ne reparût pas de longtemps dans ses murs. Aussi quand il voulut partir pour sa fatale expédition de Perse, Rome reconnaissante le conjura d'y renoncer. La sibylle, lui écrivit-elle, te menace d'un grand péril, si tu sors avant une année de Constantinople. Mais bien qu'il professât le respect le plus sincère pour les dieux et leurs ministres, Julien n'écouta pas cette fois la sibylle, et mal lui en prit, car, le 26 juin 363, il fut tué par une flèche qui n'était pas partie, dit-on, des rangs ennemis. On apprit presque en même temps à Rome sa mort et celle de Jovien son successeur, et que le fils d'un cordier de Belgrade, Valentinien le Blond, avait été proclamé Auguste.

Les chrétiens de Rome recevaient de temps en temps le contre-coup de ces schismes affligeants, de ces divisions déplorables qui avaient allumé pour des mots, en Orient surtout, une guerre furieuse dans l'Église du dieu de paix. En 368, l'Espagnol Damas et le diacre Ursicinus, élevés tous deux à la fois par les suffrages du peuple sur la chaire de saint Pierre, se la disputèrent les armes à la main. Le combat fut sanglant : dans la seule basilique de Sicininus, on ramassa cent trente-sept cadavres. Désespérant de rétablir la paix, le préfet Juventius, qui possédait toutes les qualités du bon magistrat et qui avait tout fait pour prévenir les troubles, abandonna Rome et remit l'autorité dans les mains plus vigoureuses de Prétextatus. Celui-ci, dont Ammien Marcellin a dit que par un rare privilége il se faisait craindre sans se faire haïr, chassa Ursicinus de la ville, et sut inspirer une telle crainte aux deux partis, qu'ils ne remuèrent plus. Il avait eu le bonheur de calmer la sédition, un lieutenant de Valentinien fut chargé de la punir. Malheureusement Valentinien ignorant comme tout homme élevé alors sous la tente, croyait sérieusement à la magie et aux maléfices. Il nomma Maximinus, un Barbare comme lui d'origine et de nature, vicaire du préfet, et lui donna pour mis-

sion de poursuivre à outrance ceux qui s'adonnaient aux enchantements.

Maximinus s'adjoignit un ancien gladiateur hongrois appelé Léon, et les bourreaux manquèrent bientôt à la tâche. Après avoir frappé les chrétiens sans pitié et versé des torrents de sang, ces deux Barbares se précipitèrent à leur tour sur les païens comme deux tigres échappés des souterrains du Cirque. L'avocat Marinus eut la tête tranchée parce qu'il avait, disait-on, invoqué l'art magique pour se faire aimer de la belle Hispanilla; le sénateur Céthégus eut le même sort, parce qu'il était accusé d'adultère. Une légère faute fit bannir l'adolescent Olypius; Aymétius fut condamné à une amende qui lui emporta tous ses biens; Amantius, son ami, moins heureux, perdit la tête; Lollianus, fils de l'ancien préfet Lampridius, envoyé en exil, en appela à l'empereur, qui l'envoya au supplice. Deux sénateurs, convaincus d'avoir composé des philtres, furent exécutés malgré les réclamations du Sénat; et ce peuple, nourri dans le respect des grands, vit avec stupeur deux illustres patriciennes, Flaviana et Clarite traînées au bûcher sans pouvoir même obtenir, malgré leurs cris et leurs prières, un voile pour couvrir leur nudité : barbarie que le bourreau expia quelques jours après dans les flammes. Le fer qui fauchait les têtes les plus hautes tombait avec plus de furie encore sur les plébéiens, et n'épargnait pas même les délateurs. Quand ces misérables tenaient leur salaire, comme on leur avait promis de les garder du fer et du feu, on les tuait à coups de fouets plombés : les chevalets de la torture étouffaient les plaintes, le fer toujours levé du bourreau glaçait les cœurs, et cette Rome, jadis si impétueuse et si fière, courbait la tête et tremblait devant un bout de corde flottant au balcon du prétoire [1].

L'année suivante heureusement, la douceur d'Olybrius fit oublier cette tempête. Sous Principius, en 370, et surtout sous Ampélius d'Antioche, en 372, l'autorité rentra dans les voies de la justice pacifique. Le premier de ces gardiens de Rome promulgua l'édit de Valentinien contre les étudiants. D'après ce règlement sévère, nécessité par la licence des écoles, tout étudiant en arrivant à Rome devait présenter au préfet une lettre du magistrat de son pays, contenant

1. Ammien Marcellin, liv. XXVIII.

son nom, le lieu de sa naissance, son âge et les qualités de ses parents. Il était tenu de déclarer ensuite à quel genre d'études il entendait se vouer, et dans quelle maison il avait fixé sa demeure. A partir de ce moment, surveillé par le préfet, s'il fréquentait trop souvent les spectacles, s'il courait les tavernes et les lieux suspects, il était averti d'abord, et ensuite chassé de Rome. Mais en même temps, par une sage compensation l'édit assurait l'avenir des étudiants studieux en les recommandant, au moyen d'un registre où leur conduite et leurs progrès étaient notés mois par mois, à l'attention de l'empereur. Le même magistrat fit afficher au Forum une autre loi qui défendait de mêler par des mariages le sang romain au sang barbare.

Un débordement extraordinaire du Tibre fournit à celui qui le remplaça, en 374, l'occasion de montrer son zèle et son activité. Grâce à la vigilance déployée par le préfet Claudius, personne ne souffrit, quoique toutes les parties basses de la ville fussent inondées : des barques, réunies en nombre suffisant, portaient des vivres de maison en maison. Claudius restaura plusieurs édifices, et entre autres le grand portique contigu aux bains d'Agrippa, qu'on appelait du *Bon Événement* parce qu'il était voisin du temple consacré à ce dieu dans la onzième région.

A Claudius Sévérus succéda, vers 385, l'illustre Symmaque, après quinze préfets dont les plus remarquables furent Petronius Probus, l'ami d'Ausone; Arborius, son neveu; Magnus, dont l'éloquence parvint, dans une famine, à faire nourrir les pauvres par les riches[2]. Symmaque, l'un des premiers écrivains et des meilleurs orateurs de son temps, était la colonne du paganisme; souverain pontife, il maintenait avec tant de rigueur la discipline antique et les rites même barbares du vieux culte, qu'il fit enterrer vive, en cette année 385, une Vestale infidèle à ses vœux. Convaincu que le salut de l'empire et de Rome tenait à la conservation du polythéisme, il fit, pour en reculer la chute, des efforts inouïs. Amis jusqu'alors ou indifférents, les empereurs n'avaient pas touché ouvertement aux autels des dieux; il n'y avait eu d'atteint par les édits que le fameux autel de la Victoire. Comme préfet de la ville et comme grand pontife, Symmaque en

1. Muratori, *Inscriptions*, page 264.
2. Gruter, *Inscriptions*, page 1102.

demanda le rétablissement à Théodose, devenu Auguste par le choix du fils de Valentinien, et il déploya dans sa lettre une éloquence et une chaleur qu'on ne retrouvait plus que dans les oraisons antiques.

Mais Théodose était chrétien : la seule réponse qu'il fit à Symmaque fut l'ordre donné à son successeur d'agrandir et d'orner la basilique de Saint-Paul. Symmaque ne se rebuta pas ; quatre ans après il allait, au nom du Sénat, porter la même demande à Milan, où Théodose avait fixé sa résidence. Irrité de sa véhémence et de son opiniâtreté, Théodose lui donna des fers, et, déterminé à mettre dans la balance sa couronne impériale à la face de Rome pour la faire enfin pencher du côté du christianisme, il prit le chemin de la ville de Jupiter avec son fils Honorius. Le 13 juin 389 fut le jour de son entrée et de son triomphe ; il alla d'abord au Sénat présenter aux clarissimes Honorius, qui n'avait que cinq ans ; de là, il passa au Forum, où, du haut des rostres, il jeta de l'argent au peuple. Les jours suivants, il entendit dans la curie le panégyrique de Pacatus l'Agenais, qui fit de ses exploits et de sa victoire contre l'assassin du fils de Valentinien Ier un tableau étincelant de mouvement et de couleur. Puis, après avoir vu Rome sans autre escorte que le peuple, il réforma par des décrets divers abus, et entre autres un que le hasard lui signala.

Depuis longtemps les usuriers, qui usurpent tout, s'étaient emparés des pistrines publiques ; obtenant des criminels pour en tourner les meules, ils faisaient des gains énormes. Mais il arrivait souvent que ces misérables, épuisés par un travail forcé, la mauvaise nourriture et le manque d'air, périssant trop vite au fond des souterrains, des milliers de chaînes étaient vacantes. Pour suppléer alors aux criminels qui manquaient, et aux esclaves qui coûtaient trop cher, les usuriers s'avisèrent du moyen suivant : ils ouvrirent à côté des pistrines des tavernes vinaires ; là ces louves, que par respect pour la débauche l'œil des préfets faisait semblant de ne pas voir lorsqu'elles erraient la nuit dans l'ombre des amphithéâtres, attiraient souvent des passants vicieux ou avinés. Mais à peine avaient-ils posé le pied dans ces bouges, que des trappes s'ouvrant tout à coup les précipitaient dans les souterrains. Surpris sans défense et mis à la chaîne, ils étaient condamnés à tourner la meule dans ces ténèbres, sans espoir de revoir le jour. Le hasard fit découvrir cette abominable exploitation.

Un des soldats de Théodose, pris au même piége, tombe dans les caveaux, et s'y voyant entouré de spectres accourus pour le garrotter, se jette sur eux le poignard à la main; il en tue plusieurs, et force les autres, au milieu des cris de joie des victimes, de le laisser sortir. L'empereur, instruit aussitôt, punit sévèrement les auteurs de ces barbaries, et en prévint le retour par les prescriptions les plus rigoureuses.

Après ces réformes, il en vint à l'objet principal de son voyage. Le Sénat fut réuni, et l'empereur lui proposa d'abandonner le paganisme. A cette déclaration, prévue cependant, un long murmure s'éleva dans la Curie : le préfet, Aurélius Victor, recueillit ensuite les voix, qui toutes furent négatives, et résuma en ces termes l'opinion du sénat :

« Le culte que tu veux proscrire est aussi ancien que Rome : notre ville subsiste avec gloire, depuis plus de 1200 ans, sous la protection de nos dieux; il y aurait donc de l'imprudence à les abandonner pour adopter une religion nouvelle, dont les effets seraient peut-être moins heureux. »

Théodose n'insista pas; mais en partant il lança la flèche du Parthe au paganisme dans un édit qui désormais défendait au Trésor de faire les frais des sacrifices. Redoublant alors de zèle pour sauver leurs dieux, les païens ne s'en montrèrent que plus ardents et plus fidèles. Deux ans plus tard, le préfet Olypius livrait un martyr aux gladiateurs, et, en 392, Rutilius Lachanius, père du poëte, ranimait la ferveur du vieux culte et inondait de sang ses autels. Irrité de ces manifestations qui ressemblaient à un défi, Théodose, en 394, envoya Stilicon, le meilleur de ses généraux, annoncer à Rome qu'il venait d'associer son fils Honorius à l'empire. Celui-ci, pour plaire aux chrétiens et assouvir sa cupidité, enleva les lames d'or qui décoraient les portes du temple de Jupiter Capitolin. Aussi avide que son époux, Séréna, femme de Stilicon et nièce de l'empereur, s'empara d'un collier magnifique dont la statue de Rhéa était ornée, et fit chasser du temple une vieille vestale qui lui reprochait son impiété. Ces profanations consternèrent les païens, et le préfet Caïus Patruinus, pour détourner la colère des dieux, éleva, en 397, un autel à Jupiter Stator. Le peuple, ainsi bravé, murmurait depuis longtemps, lorsque la faim appela la révolte. L'empire commençait sa triste agonie. Théodose était mort laissant le monde romain à deux enfants.

Arcadius, avec un tuteur, devait gouverner l'Orient; Honorius, pupille de Stilicon, l'Occident. Le comte d'Afrique, Gildo, méprisant tuteurs et pupilles, résolut de se rendre indépendant, et commença par retenir la flotte qui nourrissait Rome. Une insurrection était imminente, si Stilicon ne l'eût prévenue en flattant la vanité romaine. Honorius écrivit sous sa dictée une lettre au Sénat pour lui expliquer les faits et lui demander conseil. Fier d'un honneur qu'il ne recevait plus, le Sénat prit la ruse au sérieux, déclara Gildo banni de la république, et décida qu'il serait poursuivi à main armée. Il restait à écarter la famine de Rome. Le sénat vota des prières publiques. Heureusement, la ville avait un bon préfet, et tandis que les pères conscripts s'en rapportaient aux dieux, Florentinus ne s'en rapportait qu'à lui-même, et diminuait autant que possible les rigueurs du fléau.

Jubentius, le meilleur, à ce qu'il paraît, de ceux qui le suivirent, éleva, en 399, un monument pour apprendre à la postérité que son invincible empereur Honorius avait vaincu le rebelle Gildo par l'épée de ses lieutenants, et deux ans après Honorius fit ériger à son tour, dans le forum de Trajan, une statue dorée en l'honneur du préfet Peregrinus Saturninus, qui depuis sa première jeunesse avait dignement servi la république dans la paix et dans la guerre, comme tribun militaire, comme comte de premier ordre, et comme juge des choses sacrées. Cette manie monumentale était un des symptômes de la mort prochaine de l'empire. On n'avait jamais plus tourmenté le marbre et l'airain que dans ce siècle de faiblesse et de décadence. Au lieu de faire des choses grandes, les hommes d'alors dédiaient des autels votifs ou coulaient des statues. On eût dit qu'ils voulaient cacher derrière les monuments la dégradation de leurs maîtres. Lorsqu'en 402 l'empereur d'Occident, qui avait déjà reculé jusqu'à Milan devant les Barbares, abandonna cette jeune métropole de Théodose pour reculer jusqu'à Ravenne, le préfet Longianus lui éleva une statue, en l'appelant invincible, triomphateur, parce qu'il avait permis de rétablir les murs, les portes et les tours de Rome qui tombaient en ruines.

Cette enceinte, commencée par Aurélien l'an 272 de l'ère nouvelle, et terminée par Probus en 282, avait, selon Vopiscus, historien contemporain, cinquante milles de développement[1]. Honorius, ou plutôt

1. Et le chiffre est incontestable, car le savant Casaubon l'ayant vérifié sur tous les manuscrits de Vopiscus, le trouva constamment énoncé en toutes lettres.

Stilicon, son ministre, pensant bien qu'il serait impossible de défendre une place aussi forte, fit pour Rome ce qu'il faisait pour l'empire, et réduisit l'enceinte à un circuit de vingt milles[2]. Les nouveaux murs, bâtis au bruit des pas de l'ennemi, accusaient partout la précipitation avec laquelle ils avaient été élevés. On avait oublié le respect si grand jusqu'alors des tombeaux, et profité, pour se clore plus vite, de tous les monuments. Ainsi, dans cette fortification improvisée, le préfet Longinianus avait enveloppé le tombeau des Domitius vers la porte du Peuple, le camp du Prétoire, l'amphithéâtre militaire, les substructions du palais de Lateranus entre la porte Métrone et la porte Latine, l'arc de Drusus à la porte Appia, et la magnifique pyramide de Cestius.

Honorius accorda bientôt une autre faveur à la ville. Rome, qui se plaignait de n'avoir vu que trois de ses empereurs depuis le départ de Constantin, reçut la visite du quatrième dans les premiers jours de décembre de 403. Stilicon vint lui montrer un instant cet enfant énervé et quand il eut jeté en son nom de l'argent à la plèbe et fait célébrer quelques jeux au Cirque, il le renvoya se cacher dans les marais de Ravenne, et courut, le drapeau de l'empire à la main, arrêter et fouler aux pieds deux cent mille Barbares. En revenant des Alpes, il chassait tant de prisonniers devant son cheval de guerre, qu'on ne vendait chaque enfant du Rhin et du Danube qu'une pièce d'or (14 francs). A ce triomphe, la vieille Rome tressaillit; en faveur de sa bravoure, elle oublia l'impiété du vaillant Stilicon, et le préfet de cette fatale année 406 lui dressa devant les rostres une statue d'argent et d'or en mémoire de ses combats et de sa gloire impérissable[3].

Hélas! cette victoire était le dernier sourire de la fortune. Le maître de la cavalerie avait beau avoir le bras énergique, comme une mer qui a rompu ses digues, l'invasion barbare montait toujours. Derrière les cent mille cadavres amoncelés dans les défilés de Fiesole, on vit bientôt apparaître les Goths. Al-Rich, Le fort, venait venger Radagast, et, en écoutant avec attention, on entendait déjà dans le lointain les pas des Alains, des Suèves et des Vandales. Le génie d'un homme seul ne pouvait donc plus sauver l'empire comme au temps de Ma-

1. Olympiodore, dans le fragment conservé par Photius, dit que lorsque les Goths prirent la ville, le géomètre Ammon en mesura les murs et trouva qu'ils avaient vingt milles de circuit.

2. Gruter, page 413.

rius : pour refouler la barbarie du Nord, il eût fallu le patriotisme de l'ancienne Rome, mais cette Rome n'était plus, et celle de 406 n'en reflétait pas même l'ombre.

La première, dont le nom sera célèbre tant qu'il restera un homme sur la terre, s'éleva au-dessus des peuples, parce qu'elle était fondée sur l'honneur et sur la vertu. Sous les mamelles symboliques de la louve, Rome avait les lances et les dards à la main; elle grandit au milieu des périls, et, après avoir franchi les mers et les montagnes, se couvrit dans son âge mûr de couronnes et de trophées. La vieillesse venue, elle n'eut plus besoin que de son nom pour vaincre. Descendant alors de son char de triomphe, elle en donna les rênes aux Césars, comme la veuve qui remet les soins du patrimoine paternel à ses enfants, et ne songea plus qu'à se reposer à l'ombre de ses vieux lauriers et de ses monuments. Quoique la statue de la Liberté fût à demi voilée au Capitole et que les centuries et les tribus n'eussent plus rien à faire au Champ-de-Mars, la sérénité des premiers temps brilla de nouveau sur le front de Rome. On la reconnaissait partout comme maîtresse et souveraine. Le sénat était craint et obéi, et le nom Romain entouré de respects et d'honneurs. Mais les rayons de ce passé illustre furent malheureusement obscurcis par les descendants des héros. Oubliant ce que Simonide disait avec tant de raison et de vérité : *On ne peut vivre heureux si l'on ne pense à la gloire de la patrie*, les fils des grands hommes du Panthéon et du Capitole songèrent bien plus à posséder des statues qu'à les mériter comme leurs pères. Les uns mettaient toute leur ambition à conduire des chars et à fléchir sous le poids des toges médiques tissues de fils d'or et d'argent; les autres ne travaillaient qu'à reculer les bornes de leurs immenses patrimoines, et à s'entourer de monceaux d'or dans ces mêmes lieux où leurs ancêtres, qui firent Rome si puissante, mangeaient le même pain que les plus pauvres et portaient la laine de leurs brebis.

Cette vie efféminée et voluptueuse avait transporté au bord du Tibre les mœurs de Sybaris. La musique remplaçait la science et les lettres : les instruments étaient plus prisés que les livres. Les lieux consacrés jadis à l'étude retentissaient du son des flûtes; les bibliothèques des basiliques étaient vides et muettes comme les tombeaux, tandis qu'on s'étouffait au Cirque et au théâtre. Aussi, au lieu de philosophes on avait des chanteurs au lieu d'orateurs des émules de Bathylle et des

mimes, au lieu de généraux des histrions. Ce monde nouveau était si cher à Rome, qu'une famine ayant obligé le préfet de renvoyer les étrangers, on chassa tous ceux qui enseignaient les lettres, les arts, les sciences, la philosophie et la morale, pour garder trois mille danseurs et autant de baladines.

Comme un malade miné par la gangrène, si la Rome de 406 avait le haut du corps déjà tout noir, les extrémités tombaient en lambeaux. Transformée misérablement par les vices et la paresse, la plèbe n'était depuis longtemps que la larve du peuple romain. Le grand Cirque était devenu sa demeure, son forum et son temple. Sous les arcs de triomphe, au pied des monuments de leurs pères et jusque sur les degrés où le rationnaire leur jetait tous les jours le pain de l'annone, on ne rencontrait que groupes bruyants qui disputaient avec chaleur, et dans lesquels on applaudissait à ces orateurs de carrefours, qui affirmaient avec l'autorité de leurs cheveux blancs que l'Empire était perdu.

Ainsi, faiblesse et corruption dans les classes supérieures de la société, abrutissement complet par le vin, par le jeu et la misère, énervement du cœur et du corps par des siècles d'oisiveté dans la classe inférieure, voilà le tableau que présentait Rome à l'arrivée des Barbares.

CHAPITRE IV

LES BARBARES.

Invasions germaniques. — Goths de l'Ouest ou Wisigoths. — Rançon de Rome. — L'empereur des Barbares. — La Voix mystérieuse. — Alaric à Rome pour la troisième fois. — Prise et sac de la Ville. — Le jeune Goth et la Matrone romaine. — Placidia. — Les deux Césars d'Occident, en 410. — Le Poëte de Rome. — Les Huns. — Etzel ou Attila. — La Famille impériale. — Vandales. — Sac de Rome par Genseric, en 455. — Les Suèves. — Sac de Rome par Ricimer, en 472. —Augustule. — Le Solitaire des Alpes. — Prise de Rome par Odoacre, en 476.

Depuis quelques années, des trombes, des météores, des éclipses de soleil frappaient l'esprit des Romains, si enclins à la superstition, et semblaient présager cette invasion et la ruine de la ville. Il faut entendre la parole brève et voilée des contemporains pour se représenter la terreur qui pesait sur toutes les âmes, et le découragement où elles étaient tombées. « D'innombrables nations, sorties d'entre les plus barbares, écrivait saint Jérôme, ont brisé les barrières du Danube; les Quades, les Vandales, les Sarmates, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Burgondes, les Alemanes, ravagent le centre de l'empire. Hélas! les yeux se dessèchent à force de pleurer! Qui le croira? qui osera l'écrire? Rome va combattre dans ses murs, non pour sa gloire, mais pour son salut. »

En présence de ces désastres, les païens disaient, de leur côté : « L'apparition des chrétiens dans le monde a déchaîné tous les fléaux contre les hommes. Les Dieux ne s'occupent plus de leur tâche immortelle; ils laissent flotter au hasard les rênes célestes, et l'ordre de l'univers est renversé. Furieux des outrages dont on accable leurs autels, ils suscitent, pour nous punir, des pestes, des sécheresses, des invasions, des grêles qui désolent l'empire. » La décomposition rapide que cet empire subissait était encore accélérée par la division, de jour en jour plus profonde et plus implacable des esprits; toute l'activité, toute l'énergie se dépensaient dans les querelles religieuses,

et, à ce moment suprême où le danger éclatait si menaçant, les païens juraient qu'ils ne suivraient point le Christ du Labarum, et demandaient qu'on remît la Victoire sur son autel et sur les vieux drapeaux de Rome, et les chrétiens, penchant secrètement pour les Barbares qui adoraient la croix, auraient mieux aimé mourir que de marcher dans les rangs des idolâtres qui la blasphémaient.

Nul lien moral ne rattachait donc au gouvernement cette société scindée en deux partis irréconciliables; elle ne pouvait tenter aucun effort vigoureux, et, par sa désunion même, elle demeurait livrée, pieds et poings liés, aux Barbares. Un seul homme la préservait encore en Italie. Devant l'épée de Stilicon, toujours tournée vers les Alpes, s'arrêtaient les enfants du Nord. Le lâche Honorius leur ôta cette crainte. A l'heure où le secours de ce grand homme devenait le plus nécessaire, il le fit assassiner, et se coupa, comme le dirent ses eunuques eux-mêmes, le bras droit avec la main gauche. Stilicon mort, les Goths parurent.

C'est une destinée singulière que celle de ce peuple. Parti des bords de la Baltique, et fixé le long du Danube, pendant longtemps il vécut de la guerre, aux dépens des contrées septentrionales et à la solde de Rome. Un jour de l'année 375, une masse de Huns et d'Alains fondit sur lui et le rejeta sur la rive gauche du fleuve, suppliant les légions qui gardaient l'autre rive de l'y laisser passer. On en référa à l'empereur Valens, qui y consentit : deux cent mille hommes se réfugièrent donc sur les terres de l'empire. Mais il fallait payer le passage. L'indigne corruption des Romains les força de racheter leurs armes avec l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, avec la liberté de leurs enfants. L'avarice des chevaliers les pressura, leur vendit de mauvais vivres au poids de l'or. C'en était trop pour la fierté des Barbares. Ils se précipitent sur ces hôtes perfides, les écrasent auprès d'Andrinople, et brûlent sur le champ de bataille Valens lui-même refugié dans une chaumière. Puis, après ces terribles représailles, ils envahissent l'Italie à la suite d'Al-Rich ou Alaric.

Les uns disent qu'ils venaient venger la mort de Stilicon, appelés par son fils; les autres, que la faim seule les poussait en avant. Ils ne demandèrent en effet à l'empereur de Ravenne, que du blé pour eux, et le titre de maître de la milice pour leur chef. Honorius ayant rejeté avec dédain les deux demandes, Alaric tourna la bride de son cheval

vers Rome, et tout son peuple le suivit. Tant pour affamer la ville que pour remplir le premier objet de son expédition, il assiégea d'abord et prit le port d'Ostie, où se trouvaient tous les magasins de l'annone. Ses balistaires interceptant ensuite le cours supérieur du Tibre avec leurs machines, et ses cavaliers voltigeant sur toutes les voies et ne laissant rien passer, la famine, et la peste, sa hideuse compagne, décimèrent bientôt le peuple. Alors les esclaves, Barbares d'origine pour la plupart, sortirent en foule et se rendirent sous les tentes de leurs compatriotes. Comme ils partaient, un débat violent s'éleva entre les hommes des deux cultes. Les chrétiens disaient que la résistance était inutile, et que Dieu voulait punir la prostituée des Sept-Collines de ses meurtres et de ses abominations. Les païens prétendaient, de leur côté, qu'il suffisait, pour chasser l'ennemi, de sacrifier au Capitole et dans les autres temples.

Des devins étrusques, venus à Rome sur l'invitation du préfet Pompeianus, répondirent du salut de la ville, pourvu qu'on accomplît leurs rites mystérieux; ils avaient, disait-on, sauvé Narni en opposant aux barbares le feu céleste et les éclairs : le préfet exécuta leurs prescriptions, mais le ciel n'eut, malgré leur promesse, ni foudres ni tempêtes, et à défaut des Dieux, il fallut recourir à l'intervention du Sénat. Les plus vénérables par l'âge et par le nom allèrent donc marchander la paix au camp des Goths. Ceux-ci la mirent à un prix si exorbitant, qu'un reste d'orgueil réchauffa le cœur des clarissimes : « Si la gloire du peuple romain est menacée, dirent-ils fièrement, il sortira pour la défendre! — Tant mieux! répondit le roi barbare! plus l'herbe est épaisse, plus il est aisé de la faucher! » Tremblants à l'idée seule de voir luire cette terrible faux gothique, les négociateurs demandèrent à voix basse ce qu'il exigeait. — « Tout votre or, tout votre argent, tous vos esclaves! — Et que laissez-vous donc aux Romains? s'écrièrent-ils alors. — La vie! dit Alaric. »

Les négociateurs débattirent longtemps la rançon de Rome, et ne l'obtinrent, après les plus tristes supplications, qu'en mettant dans la balance du nouveau Brennus cinq mille livres d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille peaux teintes en écarlate, trois mille livres de poivre, et en laissant comme otages, sous la tente d'Alaric, les fils des plus nobles familles. Pour payer cette paix honteuse, il avait fallu dépouiller les temples et fondre la

statue d'or de la Valeur militaire. En voyant ce palladium de la vieille Rome couler dans le creuset, les aruspices se voilèrent, et, véridiques cette fois, ils annoncèrent, d'une voix brisée par les sanglots, que c'en était fait du nom romain.

Le Sénat s'était engagé, en outre, à obtenir de l'empereur les concessions qu'en réclamait Alaric. Pour exécuter ce dernier article de la capitulation, il envoya des députés à Ravenne, mais leurs instances furent inutiles : Honorius ne voulut rien accorder. A la prière de l'évêque Innocentius, il consentit seulement à faire partir pour Rimini son préfet du prétoire; Alaric l'y attendait, à la tête de son armée. L'entrevue eut lieu sous la tente du vainqueur. Tous les chefs d'Alaric étaient présents. Invité à communiquer les intentions de l'empereur, le préfet Jovius lut imprudemment une lettre hautaine, dans laquelle Honorius le laissait maître d'accorder du blé et de l'argent, mais en refusant avec dédain de donner au vainqueur de ses légions le titre de maître des deux milices. A cet affront, les chefs des millenies gothiques frémirent de colère, et sans même répondre au préfet, Alaric fit sonner les trompettes, et, levant son camp, reprit la route de Rome.

Comme la première fois, il commença par se rendre maître d'Ostie et du cours supérieur du Tibre : cette opération suffit pour ramener les sénateurs dans son camp. Ils tremblaient tous en pénétrant sous le tentorium barbare splendidement décoré des dépouilles de leurs palais; mais Alaric venait vider une simple question d'honneur et se venger à Rome du dédain du César de Ravenne. A la grande surprise des sénateurs, il n'exigea d'eux qu'une chose, c'était qu'ils proclamassent empereur Attalus préfet de la ville. Obéi à l'instant, le chef des Goths laissa le César qu'il venait de faire, jeter de l'argent au peuple du haut du palais impérial et promettre dans un discours pompeux au Sénat qu'il rétablirait l'empire et saurait reconquérir l'Afrique et l'Égypte; puis le lendemain il le livra, paré du diadème et de la pourpre, aux risées de ses compagnons en le forçant, de servir à table ces guerriers qui l'avaient vaincue et rançonnée.

Dévorant ces outrages par ambition, Attalus se vengeait de son servilisme en rejetant insolemment l'offre d'Honorius, qui lui proposait de partager l'Occident. Il voulait toute la couronne impériale, et peut-être l'aurait-il posée sur son front si la famine n'eût renversé

ce roi d'un jour. Visités tous les jours par les Goths et ne se remplissant plus au moyen des arrivages d'Afrique, les greniers du port furent bientôt vides : il y eut alors une telle disette à Rome, que le peuple en fut réduit à vivre de châtaignes et qu'on soupçonna un grand nombre de citoyens de se nourrir de chair humaine. Cette circonstance calma la colère d'Alaric : Honorius lui ayant offert des vivres, il renoua ses relations avec la cour de Ravenne et sacrifia l'empereur de Rome aussi facilement qu'il l'avait créé. Convoqués dans son camp, le Sénat et le peuple romain le dégradèrent par son ordre avec le même empressement qu'ils avaient mis à l'acclamer, et quand Alaric eut foulé aux pieds sa pourpre, il alla trouver l'empereur de Ravenne. Celui-ci, non moins fourbe que lâche, l'attendait avec un guet-à-pens. Comme tous les Barbares, les Goths étaient d'une fidélité scrupuleuse dans leurs engagements : ce qu'ils avaient promis ils le tenaient avec loyauté. Trompés sans cesse par les Romains et surtout par cette race dégénérée qui portait dans la politique la perfidie native du sang grec, on les voyait à chaque instant retomber dans les mêmes piéges, parce qu'avec la simplicité de leurs mœurs primitives ils s'abandonnaient à la mauvaise foi de leurs ennemis. Mais s'il était facile de les tromper, il ne l'était pas d'échapper au premier mouvement de leur colère; à ce nouvel outrage d'Honorius, Alaric ne dit qu'un mot : à Rome!...

Les barbares répondirent à l'appel des trompettes par des cris de joie et des acclamations furieuses, et au commencement du mois d'Auguste de 410, les longues files de leurs centaines se déroulèrent sur la voie Salara. Des bruits effrayants et sinistres, d'épaisses volées de corbeaux précédaient cette armée descendant des Apennins comme un de ces nuages sombres annoncés par le tonnerre et d'où va éclater la tempête et la mort. Ému de ces rumeurs qui montaient jusqu'à sa cellule, un solitaire descendit sur la voie Salara, et se présentant tout à coup devant Alaric, il mit la main sur la bride de son cheval et le conjura de s'arrêter en lui montrant le fleuve de sang qu'il allait verser et les horreurs que ses hordes commettraient dans leur furie. Mais le pieux vieillard eut beau mouiller ses pieds de larmes, il eut beau faire entendre les supplications de la ville innocente des perfidies d'Honorius, Alaric fut inflexible. Pâle, frissonnant déjà de la fièvre qui le conduisait au tombeau, et l'œil fixe, car il se débattait contre les hal-

lucinations d'un délire produit par la maladie, le chef barbare murmura seulement ces paroles : « Ce n'est pas ma volonté qui me guide, mon père; je vais parce que j'entends sans cesse une voix mystérieuse qui me dit tout bas : marche, et va détruire Rome! »

La dernière fois qu'il était venu, il avait brisé les fers de quarante mille esclaves; aussi quand il parut devant la porte Salara, ceux qui restaient la lui ouvrirent. Alors le saccagement commença. Alaric avait dit à ses soldats : Que chacun enlève aux Romains tout ce qu'il pourra emporter! Pendant trois jours et trois nuits ce mot d'ordre fut exécuté à la lettre. A l'approche de l'ennemi, les riches païens avaient pris la fuite; les chrétiens s'étaient réfugiés dans les deux basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, construites depuis la fin du IVe siècle sur les tombeaux des deux grands apôtres. Trouvant les palais abandonnés, les Goths se chargèrent de butin et le pillage ne cessa que lorsque leurs chevaux fléchirent sous le poids des vases ciselés, de l'or, de l'argent et des étoffes précieuses.

Les Barbares vengèrent dans ces trois jours lugubres la honte de leurs frères sculptés avec la corde aux mains sur l'arc de triomphe de Constantin et la colonne Trajane. La revanche fut d'autant plus violente que dans la ruine de cette orgueilleuse cité, qui avait voulu river ses fers aux bras de toutes les nations, les fils de ceux que les triomphateurs avaient traînés tant de fois sur la voie Sacrée, voyaient autre chose que du butin; ils voyaient l'indépendance, la vengeance et la liberté. Victimes de la société romaine, qui les écrasa pendant des siècles sous son despotisme, qui les déshonora par ses débauches à la face de l'univers, lorsqu'ils la tinrent sous leurs pieds ils exercèrent de terribles représailles. Leur épée se baigna dans le sang patricien, et la lueur de l'incendie allumé dans les maisons monumentales éclaira tristement pendant ces trois nuits la violence faite aux matrones. Ivre de fureur et de meurtres, le Barbare avait oublié jusqu'à son horreur de la débauche, et pour dissiper ce délire il aurait fallu que toutes les femmes eussent déployé le courage de la chrétienne de Saint-Pierre.

Digne descendante de Lucrèce et de Virginie, cette femme courait rejoindre son époux, réfugié dans la basilique de la rive droite. Sa beauté frappe un des gardes d'Alaric, qui se précipite à sa poursuite, l'atteint et veut lui ravir l'honneur. Repoussant le Barbare, elle lutte

avec tant d'énergie qu'il tire son épée et, après l'en avoir menacée à plusieurs reprises, la frappe au cou. Quoique la blessure ne fût pas grave, en un clin d'œil elle se vit couverte de sang; courbant alors la tête : Tue-moi, dit-elle, tu ne me déshonoreras pas! A ces paroles, le Barbare s'arrête honteux de lui-même. Plein d'admiration pour la chaste énergie de cette femme, il la relève, la conduit à la basilique, et lui donne en la quittant six pièces d'or pour acheter des vivres[1].

Lorsque Alaric l'abandonna, Rome n'était plus qu'un cadavre gisant au milieu des ruines; la majeure partie des maisons et un grand nombre d'édifices avaient été détruits par le feu. Tous les esclaves étaient partis avec les Goths, qui emmenaient en outre une multitude de prisonniers, parmi lesquels se trouvait la sœur d'Honorius lui-même, Galla Placidia. La beauté vraiment impériale de cette illustre fille de Théodose fut le salut de Rome. Comme les devins l'avaient prédit, Alaric venait de mourir après avoir vu le Capitole : son peuple, lui ouvrant une tombe inviolable au fond du Busentino, dont deux cent mille bras détournèrent un instant les eaux, l'avait couché pour toujours, selon les traditions scythiques, à côté de son cheval de guerre. Élu par le suffrage unanime des chefs, Ataulf le Doux, son beau-frère, ne voyait que Placidia. Sous le charme de cette passion si nouvelle pour lui, le Barbare amoureux soupirait après le repos : au lieu de revenir sur ses pas pour raser Rome et bâtir avec ses débris, comme le demandaient ses compagnons, une ville gothique, il traita sous main par l'entremise de sa sœur avec Honorius, et trahissant au profit de leurs ennemis les destinées des Goths, les entraîna malgré leurs murmures au delà des Alpes.

Rassuré par leur départ, le faible empereur de Ravenne ordonna de repeupler Rome; mais on ne lui obéit sérieusement que deux ans après, en 412. Avant cette époque il n'y avait dans la ville que le petit nombre de chrétiens qui purent trouver un asile sous le toit des deux basiliques. Le préfet de 412, Epiphanius, reconstruisit le secretarium du Sénat, qui avait été brûlé jusqu'aux fondements, et déploya tant d'activité pour effacer les traces de ce grand désastre, que lorsque Honorius visita la ville dans cette même année 412, on ne se serait pas douté, dit Orose, un peu trop jaloux de voiler les calamités de

1. *Historia Miscella*, liv. XIII. — Philostorge, *Fragments d'histoire ecclésiastique*. — Sozomène, *idem*. — Socrate, *idem*.

l'empire, des ravages de 410. Sur la foi de ses eunuques, qui regardaient pour lui, Honorius ne vit rien; et au milieu des débris de la vieille capitale, il ne songea, lui le lâche et vil empereur, qu'à exercer une vengeance aussi inutile qu'odieuse dans ce moment. Attalus, cet autre fantôme impérial, que les Goths traînaient dans leurs bagages, lui avait été livré par Ataulf : il le fit amener au Forum, devant son tribunal, et après avoir ordonné qu'on lui coupât deux doigts, l'exila dans l'île de Lipari.

Le vaisseau qui l'y transportait rencontra un autre prétendant : c'était le comte d'Afrique, Héraclianus, qui, après avoir retenu pendant deux ans le blé destiné à la nourrir, venait avec sept cents navires chargés jusqu'au bord, proposer à la ville éternelle de lui donner l'empire pour du pain, ce que Rome aurait fait sur-le-champ si un autre lieutenant d'Honorius n'eût renvoyé à coups de traits ce César frumentaire. La fidélité de Marinus et le courage de Constance, vaillant général devant lequel l'invasion s'arrêta, donnèrent quatorze ans de paix à Rome. Le préfet Aginatius Faustus en profita pour réparer le temple de Minerve, dont le toit, lors du sac d'Alaric, s'était abîmé dans les flammes. Pendant ce temps Honorius, qui avait payé les services de Constance avec la main de Placidia, veuve d'Ataulf, rendue par les Barbares après mille outrages, voyant mourir ce second époux, chassait sa sœur, et allait enfin terminer à Rome, en 423, sa vie d'idiotisme et d'opprobre. On lui éleva, auprès de la basilique de Saint-Pierre, un mausolée qui, plus heureux que sa mémoire, a été détruit par le temps.

Cette ombre impériale évanouie, Rome s'aperçut à peine qu'un enfant de cinq ans, le fils de Placidia, succédait, en passant sur le cadavre d'un empereur militaire, à l'idiot de Ravenne. Elle eût même regretté le comte Johannes, qui du moins était un homme, si derrière l'Auguste au maillot elle n'avait vu, appuyé sur son épée, un chef de la taille des Magnentius et des Stilicon. Le patrice Aétius avait toutes les qualités du grand capitaine. Nourri dans les camps et sous la tente des Barbares, il pliait ces volontés sauvages avec autant d'ascendant que les esprits de ses soldats : d'abord employée dans l'intérêt de son ambition, la confiance qu'il avait su leur inspirer finit par devenir le dernier refuge des Césars d'Occident. Ils ne pouvaient combattre seuls; leurs légions, énervées et décimées, tenaient à peine devant l'ennemi :

aucune confiance ne ranimait cette antique valeur qui avait soumis l'univers. L'habileté du général consistait donc, en ces circonstances extrêmes, à remplacer par des auxiliaires les soldats dont il manquait, et à battre les Barbares avec des Barbares. En les opposant ainsi les uns aux autres, tout le profit de la guerre était pour l'empire. Ce plan conçu, Aétius l'exécuta avec un bonheur qui fit illusion aux Romains. La victoire fuyait Rome depuis si longtemps, que le bruit de quelques succès dus aux cavaliers Huns ranima l'espérance et l'antique foi du peuple dans les destinées de la patrie. Dans ces basiliques dont les murs noircis portaient encore les traces de l'incendie allumé par les Goths, sur ce Forum où étaient imprimés les pas d'Alaric, au pied de ce Capitole vide de ses richesses, des milliers de voix répétaient ces beaux vers de Rutilius :

« Lève ta tête triomphante, ô divine Rome ! entrelace de lauriers tes cheveux blanchis par une mâle et vigoureuse vieillesse ; secoue fièrement les tours qui forment ton diadème : que ton bouclier d'or répande des feux étincelants ; étouffe le souvenir de tes dernières pertes ; que tes plaies cicatrisées ne te causent plus de douleur. Tu as perdu des batailles, mais jamais le courage ni l'espoir ; tes défaites mêmes t'enrichissent. C'est ainsi que les astres ne disparaissent que pour rentrer plus brillants dans la carrière, que la lune n'achève son cours que pour le recommencer avec un nouvel éclat. Allia ne tarda pas à punir Brennus de l'incendie de tes maisons ; les Samnites payèrent chèrement le joug sous lequel tes légions avaient passé ; Pyrrhus n'eut l'honneur de te vaincre que pour fuir ensuite devant toi ; Annibal pleura sur ses triomphes. Semblable à ces corps qui remontent toujours sur l'eau, victorieux des efforts qu'on fait en vain pour les submerger, ou telle qu'un flambeau qui jette une lueur plus grande à mesure qu'on l'incline, tu te relèves plus glorieuse que jamais de l'abaissement où l'on t'avait réduite. Tes lois règleront l'univers jusqu'aux derniers âges : toi seule es à l'abri du ciseau des Parques, quoique tu touches à ton douzième siècle ; ta durée égalera celle de la terre et du ciel, car ce qui détruit les autres empires sert à fortifier le tien. On dirait que tu reçois de tes malheurs une naissance nouvelle. Il en est temps ! immole à ta gloire une nation sacrilége ! fais enfin fléchir les perfides Goths sous le joug, et remplis ton trésor des richesses de ces Barbares ! »

On respira ainsi trente ans à l'ombre des lauriers d'Aétius. En 442 seulement, un tremblement de terre troubla un instant cette longue trêve. Un grand nombre d'édifices sacrés et de monuments s'écroulèrent, et les portiques de l'est, le podium et les gradins de l'éternel Colisée lui-même, furent renversés. Le préfet Rufus Cécina Lampadius répara l'amphithéâtre, et son successeur, Perpenna Magnus Quadratianus, suivant cet exemple, releva, l'année suivante, et rétablit dans leur splendeur première les thermes de Constantin, qui ne formaient depuis Alaric qu'un monceau de cendres et de ruines. Tel était l'état de la ville lorsque les mauvais instincts de la fille de Placidia rappelèrent les Barbares en Italie.

Il y avait alors dans les steppes du haut Danube, un peuple que sa laideur et sa férocité rendaient l'effroi et l'horreur du monde. Petits, noirs, et hideux avec leurs yeux imperceptibles et leur nez de singe, les Huns ajoutaient encore à la difformité particulière de leur race en coupant dès le berceau les joues aux mâles, pour qu'en ensanglantant chaque jour le sein de leurs mères ils s'habituassent à la douleur. Effrayants avec ce visage plat et cicatrisé, ils excellaient à conduire un cheval et à tirer de l'arc, et déployaient une intrépidité qui tenait plus de la bête féroce que de l'homme. Le chef de ce peuple était Etzel, ou Attila. Agé alors de cinquante-six ans, le célèbre fils de Mandros offrait bien le type de sa race : sa taille était courte, sa poitrine large, sa tête énorme. Il avait des yeux de sanglier, peu de barbe, un nez aplati, et, sous une forêt de cheveux blancs, le teint hideux et noir du Kalmouck. Ce fut à ce monstre qu'Honoria envoya secrètement son eunuque pour lui offrir son lit et l'empire. Attila, qui avait déjà rançonné l'empereur d'Orient, accourut à cet appel en Italie, et préluda à son hymen par la dévastation et le carnage. Rome tremblait : elle en fut quitte pour trois années d'angoisses, il ne vint pas; non que celui qui s'appelait dans son message la Terreur du monde et le Fléau de Dieu eût reculé devant les prières de l'évêque Léon : en faisant massacrer à Troyes Memorius et ses compagnons, le chef païen des steppes avait montré l'accueil réservé aux chrétiens. Il n'alla pas à Rome parce qu'il savait qu'il trouverait en chemin Aétius, le terrible adversaire des champs catalauniques; et surtout, comme le dit Paul Diacre, parce qu'il avait peur d'éprouver le sort d'Alaric, et de mourir après avoir pillé la ville.

Il est des familles maudites, nées pour être la honte et la ruine des peuples qui les souffrent. Depuis un demi-siècle, celle de Théodose dégradait et perdait l'empire. Aussi lâche qu'Honorius, le fils de Placidia ne se servit qu'une seule fois de son épée : ce fut pour assassiner par derrière le grand homme qui depuis trente ans imposait aux Barbares, comme son oncle avait assassiné Stilicon. Les conséquences de ce crime ne se firent pas attendre. Les vétérans d'Aétius ayant rencontré le meurtrier au Champ-de-Mars, se jetèrent sur lui et l'égorgèrent : le préfet Maximus prit sa pourpre et sa veuve; mais celle-ci, qui était de la trempe d'Honoria et qui préférait l'énergie brutale des Barbares à la mollesse efféminée des Romains, sachant que le chef des Vandales, Genseric, venait de renvoyer sa femme à son père, après lui avoir fait couper le nez, lui envoya offrir sa main et le pillage de Rome pour dot. C'était montrer une proie au vautour. L'eunuque qui porta ce message fut devancé à son retour par la flotte de Genseric. Parti de Carthage sans perdre un instant, il traverse la Méditerranée, aborde à Ostie, en brise les portes, et court à Rome avec des hordes innombrables de Maures et de Vandales.

A cette nouvelle, l'effroi gagne tout le monde : on ne songe pas à la défense, mais à la fuite. Riches et pauvres se hâtent de quitter la ville; les voies ne sont pas assez larges pour cette multitude de fuyards. L'empereur lui-même, entraîné par le torrent, se hâte de quitter le Palatin; mais en descendant du Palais Augustal, il est saisi par ses propres officiers, qui le massacrent, le mutilent, et vont jeter ses restes sanglants dans le Tibre, auprès du temple de Vesta. Le jour même, 12 juin 455, Genseric entrait à Rome. Saint Léon était vainement allé à sa rencontre sur la voie Ostiense; bien que les Vandales fussent chrétiens, leur chef repoussa le pontife et n'épargna pas plus les églises que les temples. Pendant quatorze jours et quatorze nuits Genseric pilla tranquillement la ville. Tout ce qu'elle contenait encore de précieux, tout ce qui avait échappé à la rapacité des Goths, tous les ornements des temples païens et des basiliques, tout, jusqu'aux vases d'or du temple de Jérusalem, conservés dans le palais impérial, jusqu'aux tuiles de bronze doré qui recouvraient encore la moitié du temple de Jupiter capitolin, tout devint la proie des Barbares. En quittant la cité vide et désolée, Genseric chassait devant ses hordes qui pliaient sous le poids du butin et devant la longue file de chars où

Bonarque del. — Imp. de Gustave Lorain, rue Hautefeuille, Paris. — Villmann sc.

LES BARBARES DANS ROME.

étaient entassées les dépouilles du monde, toute la partie valide de la population réduite en esclavage. La misérable Eudoxia, cause de tout le mal, menait, avec ses deux filles destinées à la couche des chefs barbares, ce lugubre convoi parti de Rome qui, par un de ces retours dont la Providence a seule le secret, allait aborder à Carthage.

Après ce désastre, Rome se trouva sans habitants et l'empire d'Occident sans chef : il ne manquait plus à l'une et à l'autre que de recevoir un maître de la main des Barbares. Cette dernière humiliation ne leur fut pas épargnée. Au premier bruit du meurtre de Maximus, le général des deux milices, Avitus l'Arverne, chargé de défendre avec une poignée de soldats ce que l'empire possédait encore dans les Gaules, s'était empressé de se rendre à Toulouse, auprès de Theudrich, roi des Goths de l'ouest et son ancien disciple.

Ce prince, qui avait fait monter sur le trône les mœurs simples des Goths, alla au-devant de lui avec son frère, et ils entrèrent tous les trois dans la ville en se tenant par la main. La nuit fut employée à répéter les rôles d'une comédie politique certainement arrangée d'avance. Au point du jour Theudrich réunit le conseil des douze vieillards. Ces chefs, courbés sous le poids des ans, mais d'un esprit encore vert, portaient les sales vêtements qui caractérisaient la nation. Une toile noire et grasse luisait sur leur dos amaigri; les peaux dont ils étaient couverts descendaient à peine à mi-jambe, et leur *hosan* ou bottine était noué autour du genou avec une corde. Lorsque ces conseillers, décorés d'une pauvreté si honorable, se furent assis, Avitus demanda la parole, et dit :

« J'aurais désiré, je l'avoue, vivre libre de tout souci dans les champs de mes pères, et jouir enfin de ce doux repos que j'ai peut-être mérité, après avoir rempli trois fois la charge de maître des milices, et quatre fois celle de préfet du Prétoire. Mais Maximus, notre prince, m'ayant nommé de nouveau, à mon insu, j'ai accepté avec joie l'office qu'il m'a conféré, parce qu'il me fournissait l'occasion de venir vers vous. Je demande que les traités anciens soient maintenus comme ils l'auraient été au temps où je me mêlais des affaires des Goths. Jamais, ô Roi ! je n'ai donné un conseil qu'on n'ait suivi; mais la fortune m'a enlevé mon bon génie : il est mort avec ton père. Tu étais bien jeune lorsque mes avis le tirèrent d'un mauvais pas sous les murs de Narbonne. Ces vieillards qui m'écoutent t'ont vu tout enfant

dans mes bras, et ils me voient aujourd'hui te demandant un gage de cet amour d'autrefois. Si tu n'as plus ni souvenir ni amour, ferme ton cœur et refuse-moi la paix que j'implore [1]. »

Un murmure peu favorable sans doute accueillit ce discours ; mais Theudrich se hâta de l'étouffer en répondant :

« Soit dans le sénat, soit dans le monde, je ne connais pas, noble général, d'homme plus illustre que toi. J'accorderai donc la paix, je m'efforcerai même de réparer le mal que mon aïeul Alaric a fait à Rome, mais à une seule condition, c'est que tu prendras le titre d'Auguste. Pourquoi baisser les yeux? Nous ne voulons pas te faire violence, nous discutons. Si tu deviens son chef, je suis l'ami de Rome ; si tu es son empereur, je la sers. Songe bien que tu n'enlèves le pouvoir à personne. Il n'y a plus d'Auguste dans le palais impérial, et tu es forcé d'accepter l'autorité pour ne pas la laisser périr [2]. »

Avitus feignit de sortir du conseil accablé de tristesse, et se plaignit de sa destinée en racontant aux nobles qui l'avaient suivi les propositions de Theudrich. « Ce qui redouble mes chagrins, ajoutait-il, c'est qu'elles vont se répandre dans toute la Gaule et que les clarissimes me forceront de les accepter. » Ces mots adroitement jetés furent compris. Les patriciens, les officiers et les fonctionnaires qui formaient son cortége se mirent à le supplier de se dévouer au salut de l'empire. On le presse, on le conjure, on se jette à ses pieds : on dit que le lieu, le jour, l'heure même est favorable. Un tribunal de gazon est dressé à la hâte, les quelques soldats de son escorte l'entourent en poussant des acclamations, et l'on y porte Avitus, on l'y pare du collier militaire, en quelque sorte malgré lui. Revêtu de la pourpre à Arles, ce nouveau César, partit ensuite pour aller régner sur les ruines de Rome.

C'était assurément un triste bonheur, il n'en jouit pas longtemps. Deux ans plus tard, Majorien, envoyé par l'empereur d'Orient, arrachait la pourpre des épaules de ce vieillard et le forçait d'aller cacher sa vieillesse et sa honte à Plaisance sous une chape d'évêque. Renversé à son tour et massacré à Tortone par le Suève Ricimer, Majorien, en 461, laissa cette pourpre fatale à Sévère, qui la porta quatre ans et l'abandonna souillée de poison au jeune Anthémius. Celui-ci

1. C. Sollii Sidon. Apoll. panegyric. Avit.
2. Voir notre *Histoire du Midi de la France*, tome I, page 259.

était le gendre du patrice Suève. Mais Ricimer, qui ne pouvait souffrir d'égal, quitte tout à coup Milan à la tête de ses Barbares et vient déployer ses tentes au pont Milvius. La ville se partage aussitôt, comme au temps de César et de Pompée, entre le gendre et le beau-père. Tous deux en ayant appelé à l'empereur de Constantinople, celui-ci envoya sur les lieux Olybrius qui, au lieu de mettre d'accord les deux prétendants, commença par se faire Auguste. Assiégé dans Rome par ce nouveau rival qui lui disputait le diadème, et au dehors par Ricimer dont les bannières flottaient déjà sur le tombeau d'Adrien, Anthémius n'eut bientôt plus d'espoir qu'en Bilimer, autre Barbare créé par lui patrice des Gaules. Au premier appel de son maître, celui-ci accourut en effet avec sa milice : Ricimer l'attendait dans une excellente position militaire : appuyant sa droite au môle d'Adrien, son centre au cirque de Néron et sa gauche au Vatican, couvert d'un côté par le Tibre, de l'autre par l'escarpement de la montagne, il présentait à l'ennemi, qui ne pouvait l'aborder que par la plaine étroite que serrent le fleuve et les pentes du Vatican et du Monte-Mario, un front formidable. En venant s'y heurter courageusement, Bilimer fut écrasé. Ricimer remplit de cadavres la vallée et le Tibre, puis la tête de Bilimer à la main, il escalada les remparts. On était alors au commencement du printemps de 472 : les sommets de la colline Hortulane, du Janicule, se couvraient de verdure et de fleurs, et, par une amère dérision du hasard, cette douce renaissance de l'année arrivait au moment de la désolation de Rome. Maître de la ville, Ricimer assouvit d'abord sa vengeance en décapitant lui-même Anthémius. Ses Barbares assouvirent ensuite leur cupidité en imitant leurs précurseurs. Préservant du pillage, par prévoyance, les deux seules régions où il s'était établi, leur chef leur abandonna les douze autres. Quand il mourut, au bout de trois mois, des fatigues de la campagne, il ne restait plus dans ces malheureuses régions que la faim et la peste. Les deux qu'ils avaient épargnées les nourrirent encore quatre mois, au bout desquels Gondibar, neveu d'un patrice qui s'était fait nommer maître de la milice par Olybrius, voyant que la peste venait d'emporter ce triste César, en alla créer un autre aussi impuissant à Ravenne. Déposé en 473, le successeur d'Olybrius cédait ce nom dérisoire d'empereur à Nepos; celui-ci en était dépouillé en 474 par Oreste, qui le donnait à son fils Romulus en 475.

Avec cette fatale année allait finir l'empire d'Occident. Le même jour qu'Oreste, ancien secrétaire d'Attila, proclamait Auguste ce fils que Rome, toujours railleuse malgré ses désastres, surnomma si justement Augustule, Odoacre passait les monts avec une nuée de nouveaux Barbares qui venaient comme des chacals au cadavre de l'Empire romain.

Parti du fond de la Hongrie avec des masses d'Hérules aux joues pâles, et de Turcilinges vêtus de peaux, Odoacre traversait les Alpes Noriques : on lui montra la cellule d'un solitaire nommé Sévérinus dont le pieux renom remplissait ces montagnes. Le chef barbare arrête son armée, et va demander à la grotte sainte la bénédiction de Sévérinus : il l'obtint, et lorsque, pliant sa grande taille pour sortir de la cellule, il avait déjà la tête hors de la porte, voici les paroles qu'il entendit : « Va maintenant en Italie, va, toi qui es couvert de viles peaux de bêtes : bientôt tu ne sauras que faire de la soie et de l'or[1]. » Cette prophétie s'accomplit. Battu, pris et tué à Plaisance, Oreste emporta dans sa tombe le dernier espoir de l'empire. Alors Odoacre vint à Rome, s'en proclama le roi en 476, et força le timide Augustule à se dépouiller humblement à ses pieds de ces insignes impériaux que des Romains ne devaient plus revêtir.

Telle fut la revanche des Barbares; telle fut la fin de l'empire de Rome après cinq cent six ans de durée. D'Auguste à Augustule, en y comprenant les tyrans, cent douze empereurs portèrent la pourpre, et dans cette multitude de souverains, à l'exception de cinq ou six, on ne rencontre pas un seul homme qui ait songé sérieusement au bien public. La passion du pouvoir suprême pour la grande autorité qu'il donnait et les trésors dont il rendait maître, l'ambition de s'élever au gouvernement du monde pour apparaître un moment sur ce faîte auguste couronné des rayons de la vanité, un égoïsme féroce, une soif ardente de jouissances à satisfaire aux dépens de l'honneur et de la dignité du genre humain, voilà tous les mobiles des Césars. Jamais gouvernement plus misérable et plus pervers n'a pesé sur les hommes.

La république était pleine d'excellents germes, mais les autocrates les étouffèrent ou leur firent produire des fruits amers. En dépouillant

1. *Historia Miscella.*

les peuples de leurs droits, ils avaient pactisé avec les aristocraties, qui étaient devenues leurs intermédiaires et leurs instruments. Cette alliance du despotisme et des intérêts d'un seul avec l'orgueil et l'avidité d'une classe privilégiée qui ne pouvait nourrir son luxe qu'en écrasant les gouvernés, conserver son influence qu'en les opprimant, monter aux honneurs qu'en flattant le maître; cette alliance composa la pire des administrations. Rome ne fut utile qu'en répandant à pleines mains sur les nations, dans son but despotique, ces magnifiques semences de civilisation et de christianisme qui avaient mûri dans son sein; mais, la mission remplie, elle aurait dû mourir, car si cette légion maudite d'empereurs fût restée dans le néant, des torrents de sang et de larmes n'auraient pas coulé pendant cinq siècles, et l'humanité, traînée tous les jours à la boucherie des batailles, n'eût pas gémi de tous les maux qu'on peut souffrir sur terre.

CHAPITRE V

GOTHS ET BYZANTINS.

Gouvernement des Barbares. — Tableau monumental de Rome après les invasions. — État moral de la population. — Arrivée des Ostrogoths. — Théodoric. — Génie barbare. — La tête de Symmaque. — Le Sénat du VIe siècle. — Le Devin israélite. — Arrivée des Byzantins. — Bélisaire. — La voie Appia. — Trahison du Sénat. — Il livre Rome aux Byzantins. — Witigis. — Premier siége de Rome. — Les Tours d'assaut. — Tombeau d'Adrien. — La fosse de la porte Salara. — Le pape Vigil. — Franks. — Baduela. — Totila. — Second siége de Rome. — Les Isauriens de la porte Asinaria. — Lettre de Bélisaire. — Rome dépeuplée. — Troisième siége de Rome. — Les Isauriens de la porte Saint-Paul. — Les Cavaliers du môle d'Adrien. — Le Bœuf d'airain. — L'eunuque Narsès. — Chute de l'empire des Goths. — Triomphe des Byzantins. — La Quenouille de l'Impératrice.

Au gouvernement des empereurs, l'expression la plus raffinée de la civilisation romaine, succéda donc tout à coup, en 476, le gouvernement des Barbares : un fait étrange se produisit alors. Par un de ces contrastes que l'histoire doit signaler, il arriva précisément le contraire de ce qui était à prévoir. A peine, en effet, les Césars eurent-ils disparu dans cette boue sanglante sur laquelle ils rampaient depuis si longtemps, que la douceur, la justice et le respect de l'homme revinrent avec le pouvoir des chefs vêtus de peaux. Honorius avait mutilé son compétiteur : sa sœur Placidia s'était acharnée avec rage sur le rival de son fils, le comte Johannes, qui, lié par ses ordres sur un âne, fut lapidé et décapité dans l'amphithéâtre. A la grande surprise des Romains, l'enfant des steppes, Odoacre, laissa Augustule se retirer en paix dans une villa et lui donna même de quoi y vivre honorablement. Ensuite, au lieu de l'accabler comme ses frères du Danube, il tendit une main amie à la veuve éplorée des Césars, couchée encore sur la cendre et les ruines.

Triste et navrant spectacle que présentait alors Rome ! Malgré les efforts du préfet Asellus et le zèle d'Innocentius Audax s'efforçant, mais en vain, de relever les régions dévastées par les Suèves, la soli-

tude et le deuil planaient sur l'immense cité. Les grands monuments seuls avaient peu souffert. Le forum romain était intact : il n'y manquait à l'angle oriental que la magnifique basilique Emilia; mais depuis 386, elle était ruinée, et ses belles colonnes de marbre phrygien ornaient l'église de Saint-Paul. Quant aux deux forum de César et d'Auguste, la hache barbare n'y avait point laissé de trace. On voyait toujours dans le premier la statue du conquérant des Gaules sur le cheval de bronze que Lysippe avait fondu pour la statue d'Alexandre, et le beau temple de Vénus : dans le second, chef-d'œuvre architectural du siècle d'Auguste, on admirait encore la célèbre statue d'ivoire d'Apollon et quatre tableaux d'Apelle, Castor, Pollux, la Victoire et le portrait d'Alexandre.

Il en était de même pour les deux centres de la magnificence antique, le forum de Nerva et celui de Trajan. Quoique les défaites de leurs pères y fussent gravées, les Barbares étaient passés sans la toucher au pied de la colonne ; ils n'avaient renversé ni la statue de Trajan, qui en surmontait le faîte, ni la statue équestre de cet empereur, érigée au milieu du portique du forum, ni celle en bronze doré, de leur compatriote Méroband, vaillant général de Gratien [1]. Debout dans sa majesté monumentale, le forum de Nerva offrait toujours à l'admiration des vainqueurs le grand temple (*eminentior*) de Minerve, construit par Domitien; celui de Nerva, consacré par Trajan à la mémoire de son bienfaiteur; le petit sanctuaire de bronze de Janus, et les statues érigées par Alexandre Sévère aux quatorze empereurs qui avaient obtenu les honneurs de l'apothéose [2].

Les trois grandes basiliques étaient intactes. La Julia déployait comme avant ses cinq nefs soutenues par de solides pilastres, et ses deux étages de portiques. La basilique Ulpia n'avait pas perdu une seule de ses quatre-vingt-seize colonnes de granit gris. Celle de Maxence, si injustement appelée de Constantin, élevait au bord de la voie Sacrée ses voûtes gigantesques et son portique tourné vers l'amphithéâtre Flavien.

1. Ce forum avait onze cents pieds de long et s'étendait jusque sur la place de Venise, le palais Torlonia et la place des Saints-Apôtres.

2. D'après le plan de Palladio (*Arch.*, liv. IV, ch. 8), ce forum avait trois cent cinquante pieds de long et cent soixante-quinze de large, et s'élevait entre la rue della Salara Vecchia, celles del Sole, di Tor de' Conti et la rue Bonella.

On avait à regretter plusieurs temples : celui d'Esculape, où les mauvais maîtres faisaient déposer les esclaves vieux ou malades qu'ils ne voulaient pas soigner, était tombé sous la pioche des esclaves eux-mêmes. Du temple de la Fortune forte, sur la rive gauche du Tibre, il ne restait plus que la base. Le temple d'Apollon Palatin avait été brûlé; celui de Claude, aux immenses portiques, situé auprès du Colisée; celui de la Concorde avec la vigne colossale qui en ombrageait les murailles; celui de Diane Aventine, célèbre par sa statue d'Endymion, et le temple périptère d'Hercule, étaient en ruines. Genserich avait achevé de dépouiller et de découvrir l'admirable temple de Jupiter Capitolin; mais tous les autres, quoique fermés pour la plupart et nus, survivaient à leurs dieux et à leurs prêtres. Les édifices sacrés du Capitole continuaient à surpasser, selon l'expression des Barbares eux-mêmes, ce que l'esprit humain avait pu créer de plus beau[1]. Ils avaient pillé, mais ils n'avaient pas détruit le temple de Cérès et de Proserpine, le premier qui fut décoré par les artistes grecs; le temple de Vénus et de Rome, dont les murs et le toit de marbre, éclatants de blancheur, bordaient tout l'escarpement de la voie Sacrée, ni cet élégant et poétique sanctuaire de Vesta et de Cybèle, qui s'élève au bord du Tibre, comme le type du bon goût et de la perfection antique.

Les lignes monumentales des aqueducs n'étaient rompues sur aucun point : alimentés avec la même abondance que la veille des invasions, les thermes ne portaient pas la moindre trace des désastres de Rome. Les thermes d'Antonin ou de Caracalla présentaient dans leur intégrité cette voûte magnifique du bain commun, qui était regardée comme l'une des merveilles du monde; les deux chevaux de marbre et les colosses qu'on attribua longtemps à Praxitèle et à Phidias, indiquaient les thermes de Constantin, et, quoique lors de l'incendie des jardins de Salluste par Alaric, le vent eût porté quelques étincelles sur les thermes de Dioclétien, cette masse colossale qui se développait de l'est à l'ouest sur une ligne de treize cents pieds de long, et du sud au nord sur une largeur de douze cents pieds, semblait indestructible comme ses grandes colonnes de granit.

Les théâtres et les amphithéâtres ne renfermant rien qui pût tenter

1. Capitolia celsa conscendere hoc est humana ingenia superata vidisset. (Cassiodore, *Var.*, lib. VII, *Ep.* 6.)

la cupidité des vainqueurs, avaient aussi échappé aux ravages de l'invasion. Au lieu de les briser, le public étranger s'était assis sur leurs gradins, non pour écouter les scènes de Térence ou de Plaute qu'il n'aurait pas comprises, mais pour assister dans le Colisée à la chasse des bêtes féroces. Nul doute que les gladiateurs n'eussent ému les Goths et les Vandales; mais ces spectacles sanglants, qui avaient résisté à l'édit de 325 et au décret impérial de 397, étaient abolis depuis 401. Ce que l'autorité de Constantin, de Julien et d'Arcadius n'avait pu faire, fut obtenu par le dévouement d'un pauvre moine du nom de Télémaque. Il était venu d'Orient à Rome exprès pour arrêter cette effusion de sang humain qui baignait l'arène depuis tant de siècles. Se jetant dans le cirque au milieu des gladiateurs, il s'efforçait, par ses discours et par ses larmes, de les empêcher de combattre. Les spectateurs furieux le tuèrent à coups de pierres, et son cadavre fut le dernier qui sortit par la porte des morts.

Les Goths et les Vandales avaient ouvert les portes de bronze des tombeaux; mais quand ils eurent pris les urnes d'or, d'argent ou de matières précieuses qui s'y trouvaient, ils les refermèrent et ne touchèrent surtout ni au mausolée d'Auguste ni à celui d'Adrien, le plus magnifique monument funèbre du monde. Rome était pleine des trophées de leurs anciens vainqueurs, ils les respectèrent, et les dix arcs de triomphe étalaient toujours, comme les colonnes Trajane et Antonine, l'orgueil de cette cité conquérante qui venait d'être conquise à son tour.

Tel était l'aspect monumental de Rome après les invasions : superbe encore, il faisait ressortir plus douloureusement, l'affaiblissement et la misère de la population. Comme toute société fondée sur l'oppression du genre humain, quand les Barbares lui eurent repris ses esclaves, la société romaine fut un temple sans colonnes, elle s'écroula. Les Lucullus de la veille devinrent alors les mendiants du lendemain. Plus malheureux que les plus pauvres, car il ne restait pas même à leurs bras amollis la ressource du travail, ces infortunés fuyaient les ruines de leur villa ou la maison solitaire et nue de leurs pères. L'île obscure de quelque faubourg cachait leur pauvreté, un petit champ et un jardin formaient tout leur domaine. Quoique le malheur les frappât également et les ployât sous la même nécessité, tous ne savaient pas supporter leur sort avec le même courage. La plupart,

traînant leurs misérables haillons de forum en forum, semblaient promener le tableau de la ruine de Rome, afin de l'exposer aux risées des Barbares.

Les chrétiens seuls, puisant leur constance dans l'Évangile, s'inclinaient à mesure qu'ils se sentaient frappés, et considéraient cette terrible catastrophe comme une expiation et une récompense future[1]. « Si nous étions sages, disaient-ils, nous devrions nous féliciter de notre destinée. Ces palais riants où abondaient toutes les délices, cette fortune florissante que paraient à l'envi les honneurs, et qui s'appuyait sur des milliers de clients, en nous échappant si promptement ne nous laissaient qu'un repentir. Grâce aux pensées meilleures de la vieillesse, nous reconnaissons que tout cela nous a éte enlevé pour notre bonheur, afin que, privés des biens terrestres et périssables, nous puissions conquérir l'éternité de Dieu. »

La justice et la douceur du gouvernement barbare relevèrent peu à peu cette société si cruellement abattue. Douze ans de paix cicatrisèrent ses blessures, et, en 484, Rome voyait reluire les beaux jours de Titus sous l'empire d'Odoacre, lorsqu'un bruit sinistre vint troubler tout à coup ce bonheur et réveilla la terreur et les vieilles alarmes. Les Goths de l'est (Ostrogoths) étaient restés jusqu'alors dans leurs steppes. Tandis que leurs frères de l'ouest (Wisigoths) rançonnaient Rome à la suite d'Alaric et fondaient le royaume de Toulouse, ils continuaient, eux, à errer dans les prairies du Danube et semblaient se contenter des terres abandonnées par les émigrants. Le jour où ils s'y trouvèrent trop à l'étroit, ils marchèrent sur les Hérules et les chassèrent de celles qu'ils occupaient; apprenant ensuite plus tard que ceux-ci s'étaient fait en Italie un établissement magnifique, ils résolurent d'aller s'en emparer comme ils s'étaient emparés de leurs steppes. En demandant pour la forme la permission au César de Constantinople, maître nominal de ce qui fut l'empire, ils partirent au commencement de l'hiver de 488. Un chef de la noble race des Amales, Théodoric, les conduisait. Comme il n'avait pas de vaisseaux, il fut forcé de faire le tour de la mer Adriatique en côtoyant la rive gauche. Tel était l'ordre de la marche : la jeunesse, plus agile et plus légèrement armée, courait à l'avant-garde; venaient

1. Paulini, *Eucharisticon*.

ensuite les cavaliers d'élite; et le gros de la nation, femmes, enfants, vieillards, après lesquels roulaient lentement ces grands chariots hauts comme des maisons, et qu'on appelait *plaustra*, se trouvait avec les bœufs et les troupeaux, entre les cavaliers et les vétérans, dont plusieurs avaient suivi Attila.

Ces masses lentes et profondes, refoulant les Gépides qui voulaient leur barrer le passage, arrivent au pied des Alpes Juliennes. Du haut des remparts d'Aquilée, Odoacre voit se dérouler la longue file de leurs chariots couverts de neige : l'hiver était dans toute sa rigueur; une âpre gelée durcissait la plaine; les cheveux, la barbe des hommes et les crinières des chevaux étincelaient, aux rayons du soleil, de glaçons et de givre. Odoacre juge le moment favorable; sans leur donner le temps de se reconnaître, il sort de la ville et va droit aux Goths, qui allumaient leurs feux. Aussitôt les trompettes sonnent. Les chefs se pressent autour de Théodoric, dont la voix mâle et fière remue tous les cœurs, et qui porte déjà au front avec la joie du combat la certitude de la victoire. Son coursier hennit de bonheur devant la tente, et, creusant du pied la neige, en fait voler un tourbillon autour de lui. A ce moment suprême accourent la sœur du roi et sa vieille mère. Elles approchent muettes et cachant leurs larmes; mais Théodoric, en les voyant :

« Tu sais, ma mère, s'écrie-t-il, que celui qu'ont porté tes entrailles n'est pas inconnu aux nations. Voici un jour qui te rendra fière de ton fils. Il faut se précipiter au milieu des flèches pour que l'honneur de nos aïeux ne meure pas en ma personne; car on ne peut se parer de la gloire des morts si l'on n'imite leur exemple. Mon père est là devant mes yeux agitant son épée et me montrant la plaine. Hâte-toi donc, ma mère; vite, mes plus beaux vêtements! mes ornements les plus précieux et les plus riches! Que j'aille, magnifiquement paré, au combat! Que ceux qui ne me connaissent pas encore par ma vigueur me reconnaissent à la splendeur de mes habits! Que le brave qui m'abattra s'applaudisse de sa fortune![1] »

On combattit, et Odoacre fut vaincu; il le fut sur l'Adda; il le fut encore à Vérone, et n'eut bientôt plus d'autre asile que les murs de Ravenne. Mais la ville était imprenable; il s'y défendit trois ans et

1. Ennodii, *Panegyricus*.

n'en ouvrit les portes que lorsque les deux peuples du Nord firent la paix. L'Italie devait être partagée également entre les Goths et les Hérules; les deux races se fondaient sur le terrain de la conquête; mais la fusion ne pouvait devenir complète et durable que par la mort de l'un des chefs. Égorgé dans un festin en 493, Odoacre laissa la couronne et l'Italie à l'heureux vainqueur de Vérone.

Ce meurtre fut le dernier battement de la barbarie dans le cœur de Théodoric : comme le lion qui perd sa férocité quand son ennemi gît sanglant à ses pieds, le roi des Hérules mort, celui des Goths se transforma. Le chef à demi sauvage des hordes du Danube disparut, et l'on vit avec surprise sur le trône de Ravenne le plus doux, le plus juste et le meilleur des rois. Rome, qui s'était soumise la première à son pouvoir, s'applaudit alors de l'avoir pour maître. Inclinant sa couronne devant la vieille souveraine de l'univers, Théodoric ne songea qu'à réparer ses maux, à la consoler de ses pertes et à relever son prestige. Le sénat n'existait plus que de nom; il lui rendit ses attributions, et le rétablit, en ce qui touchait la ville, dans son ancienne autorité. Les greniers du peuple, si longtemps vides, se remplirent de nouveau : vingt-cinq mille muids de blé furent accordés par an aux frumentaires, et deux cents livres d'or envoyées au préfet pour réparer le palais impérial et les murs.

En nommant à ce poste, qui paraît avoir été vacant sous le principat d'Odoacre, des magistrats hommes de bien, le roi barbare leur disait : « Considérez combien il est honorable pour vous de gouverner une ville telle que Rome, dont la tête blanche fléchit sous les lauriers. Appliquez-vous donc à justifier ma confiance par votre zèle et vos bons soins. Fuyez l'avarice, suivez l'équité, chérissez la modération, et ne vous laissez pas emporter par la colère. Une gloire que je vous envie, c'est le bon gouvernement de Rome. [1] »

Il écrivait dans le même style, noble et digne, au sénat, tantôt pour lui apprendre à qui il avait confié les faisceaux de la magistrature urbaine, tantôt pour lui notifier le choix du consul qu'il élisait pour l'Occident (l'autre était créé pour l'Orient par l'empereur de Byzance), tantôt pour lui annoncer la nomination d'un sénateur. Dans ces circonstances, ce chef de peuplades sauvages s'exprimait avec une élé-

1. Cassiodore, *Variarum*.

vation et un respect pour les travaux de l'intelligence, qu'on trouverait aujourd'hui sur peu de trônes. « La science des lettres est glorieuse, disait-il en nommant sénateur l'écrivain Armentarius, d'abord parce qu'elle corrige les mœurs des hommes, ensuite parce qu'elle égale, en les remplaçant, les grâces de la parole [1]. » Le droit naturel, né sous la tente des tribus, était gravé au fond de son cœur et lui inspirait les sentiments les plus généreux :

« Mon désir et ma volonté, écrivait-il aux fonctionnaires, est de rendre justice à tout le monde, mais de protéger surtout ceux qui ne peuvent se protéger eux-mêmes. Bienveillance complète donc et large secours aux faibles ! Mettez la crainte de ma colère devant l'insolence des oppresseurs. Récompenser le mérite, c'est la meilleure preuve du bon sens de ceux qui gouvernent. Je n'approuve pas la croyance des juifs; mais je n'ai aucun pouvoir sur les religions, car on ne peut forcer un homme à croire. »

Empruntant ensuite ces images de la vie primitive à travers lesquelles passe presque toujours, en s'y colorant de poésie, la pensée du sauvage :

« Les oiseaux, disait-il aux Romains pour les engager à effacer la trace des invasions, les oiseaux errants sans cesse dans les airs ont des nids qu'ils aiment; les bêtes fauves chérissent leurs sombres repaires; les poissons eux-mêmes se plaisent dans les creux de leurs rochers, et vous n'aimeriez pas Rome, vous qui avez le bonheur d'être ses enfants ! » L'admiration que la grande cité inspirait aux Barbares éclate dans les discours de Théodoric, étonné et presque honteux d'être le souverain d'une telle ville. « Rome est le miracle du monde; qu'on relève ce qui est abattu, que les ruines disparaissent; tout doit être grand et beau dans son sein. Je ne veux pas que mes yeux soient blessés par le spectacle de murs détruits à moitié ou noircis : ce qu'on ne verrait pas dans une ville ordinaire, choque et indigne dans Rome. Je ne veux rien souffrir d'informe ni de médiocre dans la cité qui mérite toujours les éloges de l'univers. [2] »

Grâce à l'ardeur qu'il déploya pendant sept ans pour réparer, lui le descendant d'Alaric, les ravages de ses ancêtres, Rome secoua ses débris et ses cendres; elle se repeupla, et lorsqu'il y vint, en l'an 500,

1. Cassiodore, lib. III.
2. Cassiodore, lib. I et lib. III.

il la retrouva dans toute sa magnificence. « Que Rome ne soit ingrate pour personne », avait-il dit un jour; elle ne le fut pas pour lui. La population tout entière ayant à sa tête les magistrats et le clergé, sortit à sa rencontre comme au temps des triomphes. Au lieu d'aller au Capitole, Théodoric se rendit d'abord à la basilique de Saint-Pierre; on le conduisit ensuite au sénat, où l'orateur Ennodius lut un panégyrique pompeux de forme, mais d'une vérité rigoureuse quant au fond. Puis il donna des jeux splendides dans l'amphithéâtre Flavien. Les magnificences de Rome le frappèrent vivement; il s'arrêta avec une admiration qui n'était pas feinte devant le forum de Trajan et les sommets illustres du Capitole; mais comme la nature barbare perçait toujours sous cette enveloppe polie de civilisation gréco-romaine, ce qui excita surtout son enthousiasme, c'est la perfection avec laquelle les chevaux étaient représentés. « Ces coursiers de bronze, disait-il, ont les naseaux ouverts, les muscles contractés, les oreilles hautes comme s'ils allaient prendre le galop. On croirait qu'ils sont au moment de partir, même en voyant que ce n'est qu'un métal inerte.[1] »

Un quart de siècle après ce voyage Théodoric songeait encore à l'embellissement de Rome. Les deux édits suivants, adressés aux Goths et aux Romains, montrent sa vigilance à cet égard et sa sollicitude. « Veiller à l'entretien des villes est un soin qui honore l'autorité royale, car il est glorieux de réparer dans les vieilles cités les ravages du temps. On les embellit ainsi pendant la paix, et l'on pourvoit d'avance à la nécessité des guerres. Nous ordonnons donc par le présent édit à tous ceux qui ont des matériaux ou des pierres taillées dans leur champ de les livrer sans retard pour la réparation des murs de Rome, parce que rien ne doit être plus précieux à l'homme que l'intérêt de sa cité. Tu exigeras, disait-il au préfet Sabinianus, une prestation annuelle de vingt mille briques pour le port, les remparts et les édifices : les monuments, en effet, que la sagesse a élevés sont éternels quand la vigilance les conserve.[2] »

De pareils hommes devraient vivre des siècles et ne jamais vieillir : l'âge fut fatal à Théodoric; sa raison se troubla en arrivant à la vieillesse. L'illustre Boëtius, auteur de la *Consolation de la philosophie*, qui avait été consul et patrice, devint l'objet de ses soupçons.

1. Cassiodore, *Variarum*.
2. Cassiodore, lib. 1.

Celui qui avait dit : « Nous détestons les oppresseurs, ce n'est pas la force qui doit régner, c'est la justice, » rêvant des complots qui n'existaient que dans son imagination, livra Boëtius aux bourreaux. Le philosophe eut le crâne serré si violemment avec des cordes, que les yeux lui sortirent de la tête ; les bourreaux l'assommèrent à coups de bâton et décapitèrent son beau-père Symmaque. Celui-ci était l'ami particulier du roi ; sa mort dut achever d'ébranler le moral de Théodoric, car peu de jours après, dans la tête monstrueuse d'un poisson qu'on avait servi sur sa table, il crut voir celle de Symmaque, dont les regards furieux le menaçaient, dont les dents semblaient prêtes à le mordre. A cette horrible hallucination il se sent saisi d'un froid mortel, on l'emporte dans la chambre royale, on l'accable de couvertures pour rappeler la chaleur ; soins inutiles ! Malgré l'art et l'empressement de son médecin Elpidius, le vieillard frissonnant expire en détestant sa cruauté [1].

Théodoric ne laissait qu'une fille. Amalasontha, femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur, tout à fait digne de son père, mit son jeune enfant Athalaric sur le trône, et après avoir, en 526, annoncé l'avénement de ce roi de dix ans à l'empereur d'Orient, au sénat et au peuple de Rome, elle gouverna en son nom avec l'énergie de Clovis, son oncle, et la sagesse de son père Théodoric. Malheureusement pour la paix de l'Italie ce gouvernement ne dura que huit années. Son fils étant mort, elle donna le trône avec sa main à l'un de ses parents nommé Théodat, qui n'eut rien de plus pressé que de la reléguer, en 534, dans une île du lac de Bolsène, où on l'étrangla par ses ordres.

Ce forfait épouvanta Rome : tremblants déjà, mais pour leur propre sûreté, les sénateurs envoyèrent des évêques en députation à Ravenne ; ils rapportèrent une réponse peu rassurante. Théodat se plaignait avec hauteur, traitait les craintes de la population de puériles et blâmait amèrement le sénat. « Chassez, leur disait-il, ces soupçons qui n'auraient jamais dû naître dans votre ordre. Il est fâcheux d'être obligé de rappeler à ses devoirs un corps chargé de gouverner le peuple. » A ce peuple aussi effrayé que le sénat, car il entendait parler de guerre, il promettait de continuer et d'augmenter même la

1. Ῥείπνοῦντι δε οἳ ὀλίγαις ἡμέραις ὕστερον ἰχθύος μεγάλον χεφαλὴν οἱ θεράποντες παρετίδεσαν αὐτῇ θενδερίχῳ ἔδόξε κεφαλῇ Ξυμμάχον νεοσμαγοῦς εἶναι..... (Procope, *Guerres gothiques*, lib. I.)

subvention frumentaire; mais ni ses promesses ni ses encouragements ne ramenèrent la sécurité dans les esprits. On venait d'apprendre vaguement que l'empereur de Byzance Justinien se disposait, sous prétexte de la venger, à profiter de l'assassinat d'Amalasontha pour envahir l'Italie et reprendre Rome. Bientôt cette nouvelle fut publique, et Théodat, qui, fils dégénéré des Amales, pâlissait à l'idée du combat et avait épuisé tous les moyens de conjurer ce péril, recourait, comme dernier espoir, à l'intercession des Clarissimes. Les pères conscripts de 536 écrivirent donc à sa prière et envoyèrent à Justinien la lettre suivante, où s'est peint au naturel dans son avilissement et sa bassesse le sénat du VIe siècle :

« A Justinien Auguste le sénat de la ville de Rome.

« Il nous paraît convenable et nécessaire de supplier aujourd'hui un prince clément pour la sécurité de la République. C'est à vous en effet que nous devons nous adresser pour sauver notre liberté, car de tous les biens que vous ont donnés les dieux il n'en est pas de plus grand que ce pouvoir d'accorder tout ce qu'on vous demande. Nous vous conjurons donc, très-clément empereur, et nous tendons vers vous du sein de la Curie nos mains suppliantes pour que vous accordiez la paix à notre roi et que nous ne vous devenions pas odieux nous jadis si fiers de votre bienveillance. Votre faveur sera notre bouclier : assurez par une alliance la paix de l'Italie. Nous en deviendrons l'orgueil et l'amour, si vous exaucez notre prière. Si elle ne peut toucher votre cœur, écoutez l'humble supplique de la patrie :

« Si je te fus jamais chère, ô le plus pieux des souverains, aime mes défenseurs; ceux qui me gouvernent doivent se concerter avec toi pour m'épargner des maux dont tu gémirais le premier; ne sois pas cause de ma mort, toi qui as toujours été la joie de ma vie. Ne viens pas ruiner par la guerre ceux que tu devrais plutôt défendre avec toutes tes armées. J'ai eu plusieurs rois, mais je n'en ai eu aucun aussi lettré que Théodat. J'ai été conduite par des hommes sages, mais jamais par un homme aussi fort d'intelligence et de savoir. Je chéris cet Amale, nourri par mon sein, homme énergique, formé par mes leçons, cher aux Romains par sa prudence, respecté des nations étrangères par sa valeur.

« Écoute donc mes vœux et ma prière. O noble triomphateur, dompte les mouvements de ta colère. Il est plus beau de céder au cri

général qu'à son ressentiment. » Voilà ce que Rome vous dit par la voix de ses sénateurs : si ce n'est pas assez, relisez la très-sainte lettre de saint Paul et de saint Pierre; vous ne refuserez pas aux instances de ces bienheureux défenseurs de la ville, ce que leur ont tant de fois accordé les Barbares eux-mêmes[1].

Justinien répondit à cette prosopopée en envoyant Bélisaire avec une flotte en Italie. Avant de le faire partir, fidèle à la vieille politique de Byzance qui, fondée par la ruse, consistait à battre des Barbares avec les Barbares, il s'était assuré le secours des Franks. « Les Goths, avait-il écrit aux chefs, non contents de nous avoir enlevé violemment l'Italie, viennent de nous accabler d'outrages : forcé de prendre les armes pour venger notre dignité, nous comptons sur vos bras et sur vos armes, car vous êtes nos frères catholiques, et il convient que nous marchions ensemble contre ces ariens. » Pour donner plus de poids à ce motif religieux, Justinien eut le soin de joindre à sa lettre une forte somme d'argent; elle fut distribuée par son envoyé aux leudes franks, qui, ne doutant plus de la légitimité de ses griefs, promirent de passer les Alpes. Pendant ce temps, Mundus, maître de la milice, entrait en Dalmatie en suivant la route tenue autrefois par Théodoric, attaquait et battait les Goths sur la rive droite de l'Adriatique au moment même où Bélisaire les menaçait avec sa flotte sur la rive gauche de la Méditerranée.

Pour défendre les deux flancs de la monarchie gothique pressés à la fois par deux chefs rompus au métier des armes, il eût fallu un homme de la trempe d'Alaric : or il n'était pas dans le palais de Ravenne. Après mille bassesses inutiles, car il ne put obtenir la paix qu'il sollicitait à genoux, au lieu de se mettre à la tête de ses cavaliers, Théodat consultait les devins. Un de ces imposteurs, juif de nation, lui conseilla un moyen étrange d'interroger le destin. Trente porcs divisés en trois dizaines furent enfermés dans trois étables différentes. On nomma les premiers Goths, les seconds Romains, les troisièmes Grecs. Au bout de quelques jours Théodat entra avec le juif dans les étables : les animaux de la première étaient tous morts, à l'exception de deux; de ceux de la seconde auxquels on avait donné le nom de Romains il en restait sept vivants, mais leur poil était

1. Cassiodore, *Variarum*, lib. XI.

tombé. Les porcs grecs ne semblaient pas avoir souffert. Théodat en conclut que les Goths périraient presque tous dans cette guerre; que Rome perdrait son antique splendeur avec la moitié de ses citoyens, et qu'un triomphe peu sanglant couronnerait les armes de Byzance[1].

Tandis que Théodat payait ce tribut aux superstitions de son temps, Bélisaire, qui venait de surprendre Naples, marchait rapidement sur Rome. Regardé comme le plus grand général de l'empire, illustré par ses victoires contre les Vandales, Bélisaire avait sur les chefs de la nation qu'il venait combattre deux grands avantages : la finesse et la vivacité d'esprit du Grec, puis l'habitude de la guerre. La guerre dans ce siècle avait un caractère particulier; elle consistait plutôt en surprises qu'en opérations réglées, en escarmouches qu'en batailles. Lorsque les Barbares qui l'entendaient plus franchement en venaient aux mains; ils se rangeaient dans la plaine en face de leurs ennemis, et les deux masses armées luttaient là corps à corps jusqu'à ce que la plus brave eût écrasé l'autre. Par tradition et par nature, les Grecs devaient adopter le système opposé; ils compensèrent en effet leur infériorité numérique par la discipline, et donnèrent partout à l'esprit le rôle que la force brutale jouait chez les Barbares. En venant attaquer un État qui s'étendait sur les deux rives de l'Adriatique, qui embrassait toute l'Italie et allait toucher par les établissements des Goths de l'ouest (Wisigoths) jusqu'aux Pyrénées, Bélisaire n'avait avec lui que sept mille hommes : quatre mille Grecs et trois mille Isauriens. Quand il prit le chemin de Rome, il ne laissait à Naples qu'une garnison de trois cents fantassins.

Cependant les choses étaient bien changées depuis quelques mois. Furieux de la lâcheté de leur chef, les Goths avaient lavé dans son sang la gloire souillée des *Fils du Ciel :* ils venaient de mettre le sceptre et l'épée dans des mains vigoureuses; Witigis, le plus vaillant de leurs milleniers, avait réuni tous les suffrages. A peine acclamé, il écrivit de Reggio où il se trouvait alors, au pape Silvérius, au sénat et au peuple romain, pour leur rappeler les bienfaits de Théodoric et les engager à reconnaître en lui restant fidèles le bon gouvernement des Goths. Le peuple, le sénat et le pape s'engagèrent par un serment solennel de ne jamais trahir les Goths; mais comme Witigis

1. Procope, *Guerres Gothiques*, lib. I, 7.

en se rendant à Ravenne n'avait laissé que quatre mille hommes dans la ville, il n'eut pas plus tôt passé la porte Flaminia que le pape Silverius prenant sur lui l'odieux du parjure, persuada au sénat de se tourner du côté des Byzantins. Les Clarissimes oubliant, dans leur égoïsme, que trois cents de leurs enfants ou de leurs amis répondaient à Ravenne de leur fidélité, envoyèrent secrètement à Bélisaire, pour lui dire qu'ils livreraient Rome, un autre traître, Fidelius de Milan, comblé de bienfaits par Amalasontha.

Bélisaire se mit aussitôt en marche; cinq jours lui suffirent pour arriver sur les plateaux volcaniques d'Albano. De l'escarpement où s'élève encore avec ses blocs de marbre noyés dans un massif de ciment le tombeau colossal de Julia, fille de César, il aperçut enfin l'immense plaine couverte de villas et de monuments que la mer éblouissante comme un miroir d'argent encadre à gauche, que l'Apennin serre à droite et dont Rome forme le fond. Là commençaient à se déployer les grandeurs monumentales de la ville. A partir d'Albano, la route que suivaient les Grecs se déroulait entre une double ligne de tombeaux. A chaque pas les monuments funèbres de la voie Appia que Bélisaire avait à sa gauche excitaient son admiration et sa surprise. Cette voie célèbre bordée en effet dans toute sa longueur, depuis les pentes d'Albano surtout, de mausolées magnifiques, était pour Rome ce qu'était l'atrium pour les palais des patriciens, un sanctuaire où les morts illustres recevaient les premiers le visiteur. Des tombeaux grands comme des temples, plus élevés que les plus hautes tours, aussi vastes que les rotondes des thermes, et offrant toutes les formes architecturales, se succédaient toujours plus riches, toujours plus imposants; puis, entre les blocs gigantesques d'autres tombeaux de cinq ou six pieds de haut seulement, espacés à distance égale, étalaient leurs inscriptions lugubres, leurs bas-reliefs et une foule immense de bustes qui, en les regardant avec leurs yeux de marbre, semblaient demander aux Byzantins ce qu'ils venaient faire dans la ville éternelle.

Après avoir longtemps cheminé au milieu des morts, Bélisaire vit tout à coup les murs de Rome, et tournant à sa gauche il se trouva devant une porte située entre deux tours rondes; c'était la porte Asinaria, ainsi appelée à cause du nom de son architecte Asinius, et parce que les ânes chargés d'herbes et de légumes y passaient d'habitude.

Les traîtres l'ouvrirent, et le 9 décembre 536 Bélisaire entra dans cette Rome qui était depuis soixante ans au pouvoir des Barbares. Comme il entrait du côté du midi, les Goths sortaient du côté du nord. Leur duc Leuderin les avait abandonnés. Bélisaire, afin que le transfuge touchât plus vite le salaire de sa trahison, l'envoya porter les clefs de la ville à l'empereur, et pensant bien qu'il ne tarderait pas à revoir les Goths, il songea sans perdre un moment à la défense de la place. Les murs, ruinés sur plusieurs points, furent réparés à la hâte et munis de créneaux; il s'empressa de les environner en outre d'un fossé large et profond. Qui fut bien surpris à la vue de ces préparatifs? ce fut le sénat : ne voyant de péril prochain que dans l'armée byzantine, il avait trahi les Goths pour éviter la guerre, et voilà que la ville allait en devenir le théâtre. Les Clarissimes se plaignirent avec amertume à Bélisaire, qui les traitant en maître, loin d'écouter leurs remontrances, leur ordonna de faire apporter sur-le-champ dans les greniers publics pour le joindre à celui qu'il venait de tirer de Sicile, tout le blé de leurs domaines.

Comme ils exécutaient cet ordre à contre-cœur et lentement, Witigis parut sur la rive droite du Tibre. Quelques livres d'or distribuées aux fils de Clovis avaient renoué les liens de la vieille alliance, et les Goths pouvaient disposer de toutes leurs forces. Witigis marchait donc à la tête d'une armée dont l'historien Procope, dans le but de relever la gloire des Byzantins, a évidemment exagéré le chiffre, mais qui devait se composer de trente à quarante mille hommes. Débouchant dans les premiers mois de 537 par la voie Flaminia, Witigis se trouva arrêté au Ponte-Molle qu'on appelait encore Pont Milvius, par un fort que Bélisaire y avait fait construire. La nuit tombait, l'armée était fatiguée d'une longue marche, aussi remit-on l'attaque au lendemain. Mais les défenseurs de la tour ne l'attendirent pas; terrifiés par le tumulte et le bruit des voix de cette multitude campée dans la plaine et par le grand nombre de feux qu'ils voyaient s'allumer de toutes parts, ils profitèrent des ténèbres pour prendre la fuite, et, n'osant retourner à Rome, gagnèrent la Campanie. A l'aube, les Goths s'approchent; ils n'aperçoivent personne aux créneaux, et, brisant à coups de haches les portes de la tour, ils passent le Tibre.

Une masse de cavalerie, principale force de leur armée, était déjà sur la rive gauche lorsque Bélisaire, qui, ignorant l'événement du

Pont Milvius, sortait de la ville avec mille chevaux pour choisir l'emplacement d'un camp au bord du fleuve, tombe tout à coup au milieu de l'ennemi. Les premiers cavaliers de chaque parti se mêlent et se chargent. Bélisaire montait un cheval que les Byzantins nommaient *Phalion*, parce qu'entièrement noir il avait le front étoilé de blanc; quelques transfuges qui combattaient au premier rang l'ayant reconnu, le montrent aux Goths en disant : Voilà Bélisaire! — Aussitôt les plus braves, éperonnant leurs coursiers jusqu'au sang, se disputent l'honneur de lui porter les premiers coups. Une forêt de lances menace sa poitrine. Mais ses braves doryphores, gardes intrépides et fidèles, ne l'abandonnent pas. Serrés autour de leur chef, ils forment avec leurs boucliers un mur de fer contre lequel viennent se briser les épées et les lances : ils frappent en même temps et avec une telle énergie que, malgré des pertes cruelles, un moment ils font plier les Goths. Mais le vieux Witigis accourt avec les centaines d'élite; les chants des scaldes, la voix du chef, le frémissement des clairons, enflamment les fils des Amales; ils se précipitent de nouveau, culbutent les Byzantins, et les forcent de gagner à toute bride les hauteurs aujourd'hui couvertes par la villa Borghèse. Vivement poursuivis, les cavaliers de Bélisaire regagnent la ville au galop; malheureusement ils trouvent fermée la porte du Pincio vers laquelle ils tendaient. Ils avaient beau crier aux soldats de garde d'ouvrir, ceux-ci, dans la crainte que l'ennemi n'entrât avec eux, s'y refusaient obstinément. Penchés avec terreur au haut de la tour, ils étaient troublés à ce point qu'ils méconnurent Bélisaire lui-même, dont le visage était à la vérité souillé de poussière et de sang, et que si, ne prenant conseil que de la gravité du péril, il n'eût repoussé l'ennemi par un retour offensif où éclatait plutôt le désespoir que le courage, ils l'auraient laissé prendre ou périr sous la porte Pinciane.

Le plus grand trouble régnait dans la ville : tremblants derrière les feux que Bélisaire avait ordonné d'allumer sur les remparts, les Romains n'osaient ni lancer une flèche, ni répondre un seul mot à Vacin, l'un des chefs supérieurs des Goths qui vint tout seul à la porte Salara leur reprocher leur trahison. Mais s'ils étaient déjà consternés après cette escarmouche, ils le furent bien plus sérieusement les jours suivants en voyant les dispositions des Goths. Witigis, chargeant son lieutenant Marcias de l'investissement de la rive droite, avait établi sur

la rive gauche six camps retranchés qui, à partir de la porte Flaminia jusqu'à la porte appelée Prénestine, faisaient face au mur et bloquaient Rome en se liant par des fossés et des levées de terre. Ses camps mis à l'abri d'une surprise, il fit une opération qui semblait devoir amener seule la reddition de Rome. Les quatorze aqueducs dont les arceaux versaient tous les jours les eaux dans la ville, furent coupés par ses ordres. Les thermes, les fontaines, les réservoirs publics et les moulins qu'alimentait cette masse d'eau se trouvèrent tout à coup à sec. S'inquiétant peu de la perturbation qu'un événement si imprévu jetait dans les habitudes, les besoins et l'hygiène de Rome, Bélisaire ne se préoccupa que d'une chose, la suppression des moulins. Pour rendre le mouvement à ces meules si nécessaires, il imagina de les transporter sur des barques ancrées côte à côte au milieu du Tibre ; les roues furent suspendues entre ces barques accouplées, et la force du courant seule les fit tourner comme auparavant.

Mais l'invention de Bélisaire si ingénieuse, et si utile qu'elle est encore pratiquée sur le Tibre, n'avait pas calmé l'irritation des habitants. Furieux des privations que leur imposait la guerre, ils ne cessaient d'éclater en malédictions contre les Byzantins ; Witigis, qui en fut instruit, saisit cette occasion pour sommer le général de Justinien de mettre un terme à cette lutte inégale. « Maître de la milice, lui dit Alben, l'envoyé de Witigis, les hommes ont sagement donné son nom à chaque chose, ce qu'ils appellent courage n'est pas la témérité. Le courage qui se déploie à propos trouve dans la mort une gloire immortelle ; la témérité, au contraire, tombe avec opprobre dans le péril où elle s'est jetée aveuglément. Vois notre force et ta faiblesse, et n'accable pas plus longtemps de misères cette Rome que Théodoric laissa si heureuse et si grande. »

A ces mots se tournant vers les sénateurs assis en silence et le front baissé autour de Bélisaire : vous avez, leur dit-il, payé les bienfaits des Goths par l'ingratitude et la trahison ; les voici cependant qui par ma voix vous offrent aujourd'hui la bienveillance et la protection d'autrefois. Bélisaire, les clouant sur leurs siéges d'un regard, se hâta de renvoyer Alben avec une réponse courte et embarrassée, dont le vrai sens était dans ces derniers mots : tant que je serai vivant, vous n'entrerez pas dans la ville. Acceptant le défi, Witigis entreprit alors d'y entrer de force.

Le lendemain, au lever du soleil, des tours de bois, portant sur quatre roues massives et traînées par des buffles et des bœufs gris des maremnes aux grandes cornes, roulaient lentement vers les murs, dont elles égalaient la hauteur. Les Romains frémissaient déjà; mais le chef byzantin sourd aux reproches que lui adressaient les plus hardis et aux murmures de ses propres soldats, attendit que les tours arrivassent au bord du fossé. Prenant alors un arc, il visa le centenier qui guidait les buffles, et le visa si bien que la flèche lui traversa le cou. Voyant le blessé tomber dans un ruisseau de sang, les Romains poussèrent un cri de triomphe. Aussitôt les soldats, au signal de Bélisaire, ayant fait pleuvoir une grêle de traits sur les tours, tuèrent les buffles qui les traînaient. Forcé de les abandonner, Witigis alla renouveler l'attaque du côté de la porte Prénestine, où le mur, qui était celui de l'ancien *Vivarium*, parc des bêtes fauves du cirque, offrait peu d'épaisseur; il envoyait en même temps à son lieutenant l'ordre d'essayer d'entrer dans la ville vers le môle d'Adrien.

Ce tombeau, qu'un mur d'enceinte supplémentaire rattachait au rempart, était encore l'un des plus magnifiques monuments de Rome. Revêtu de plaques de marbre de Paros si bien jointes qu'elles ne semblaient former qu'un massif, il était entouré de superbes grilles de bronze et orné de quatre portes ciselées du même métal, de quatre chevaux d'airain doré posés aux quatre coins, d'un taureau et de paons de bronze également recouverts d'or, et d'une infinité de statues d'une beauté et d'une perfection admirables [1]. Abrités par le portique construit entre le pont Élien (Saint-Ange) et la basilique de Saint-Pierre, les Goths lancèrent tant de flèches sur le môle d'Adrien, que ceux qui le défendaient disparurent des balustrades. Saisissant ce moment, les Goths appliquèrent leurs échelles contre le soubassement carré du tombeau, et ils l'auraient escaladé si les soldats postés dans la rotonde supérieure ne s'étaient avisés de précipiter sur les premiers assaillants une des grandes statues du couronnement. Trouvant ce moyen bon, ils continuèrent à l'employer en brisant tous les autres chefs-d'œuvre, pour en faire rouler les débris sur la tête des

1. C'est Procope qui dit cela (*Guerres Gothiques*, liv. I, 22), et une preuve qu'il n'a rien exagéré, c'est que la seule de ces statues qu'on ait découverte par hasard dans les fossés, le fameux *Faune* des Barberini, passe pour le morceau le plus précieux de la sculpture antique. Voir aussi *Pietro Mallio*, Hist. basil. Santi Petri, ch. VIII, p. 130.

ennemis ; et ce que la statuaire antique avait produit de plus rare et de plus parfait périt anéanti en un clin d'œil par une poignée de soldats qui appelaient les Goths barbares.

Witigis fut moins heureux encore que son lieutenant à l'attaque du Vivarium ; mais les échecs ne le rebutaient pas : toujours prêt à combattre, il repoussait avec vigueur les assiégés quand ils osaient paraître. Ce brillant courage, que rien n'altérait, était relevé par une générosité que bien des généraux modernes n'imiteraient pas. Quand le pain manqua dans la ville, Bélisaire n'y voulut plus de bouches inutiles. Une multitude de femmes, de vieillards, d'enfants et de gens sans ressource, fut chassée sans pitié. Witigis pouvait l'arrêter aux portes et augmenter ainsi la détresse des assiégés. Il la laissa passer et se diriger vers Naples par la voie Appia, que ces malheureux couvraient tout entière. Ce sentiment chevaleresque animait les soldats comme le chef. Dans une sortie, un Romain, serré de près, tomba en fuyant auprès de la porte Salara dans une crypte profonde, d'où il ne put sortir. N'osant crier, car il entendait les rumeurs du camp ennemi établi à peu de distance, il passa la nuit au fond de cette fosse. Le lendemain, un Goth, fuyant les traits des remparts, y tomba à son tour. Le danger commun les fit amis. Après s'être juré que le plus heureux sauverait l'autre, ils poussèrent tous deux des cris perçants. Les Goths, dont les tentes étaient voisines, accoururent à ce bruit. Leur compatriote leur ayant appris ce qui lui était arrivé, ils s'empressèrent de jeter une corde que le Romain saisit. En voyant apparaître un soldat de Bélisaire, les Goths reculèrent de surprise. Mais lorsqu'il eut raconté le pacte fait avec leur frère d'armes et que celui-ci retiré de la fosse eut confirmé le récit du Romain, les épées se baissèrent, les rangs s'ouvrirent, et le chef, montrant les murs, lui dit : « Va ! tu es libre ! [1] »

Treize mois se consumèrent ainsi en assauts infructueux, en combats, ou en surprises déconcertées par la vigilance de Bélisaire. Au bout de ce temps, soit que le découragement eût gagné ses troupes ou qu'il reculât devant la peste qui ravageait Rome, Witigis leva le siége et reprit la route de Ravenne. Il n'avait pas fait un mille sur la voie Flaminia, que le maître de la milice, fier de son triomphe, mon-

1. Procope, *Guerres gothiques*, liv. II, 1.

trait aux Romains, en exécutant militaiement les ordres du César byzantin, quel tyran ils s'étaient donné. Le pape Silverius lui avait ouvert les portes de Rome. Sans les conseils du pontife, le sénat, incertain et temporiseur par nature, se serait difficilement décidé à trahir les Goths. Pour reconnaître ce service, Bélisaire le déposa. Un diacre de Constantinople, nommé Vigil, lui était venu avec une lettre de l'impératrice Théodora, qui, séduite par la promesse de deux cents livres d'or, priait le mari de sa favorite de faire un autre pape. Bélisaire n'hésita pas. Feignant de croire que Silverius songeait à livrer une porte à l'ennemi, il le manda brusquement à son palais du Pincio, lui reprocha avec aigreur sa prétendue trahison, et, sans vouloir l'entendre, le livra aux soldats, qui, lui arrachant ses habits pontificaux, le couvrirent d'un froc et le traînèrent à Ostie, où on l'embarqua pour la Sicile. Après cette scène, il convoqua le clergé et le peuple, et leur ordonna d'élire sur-le-champ Vigil.

L'habileté politique du maître de la milice se déployait encore avec plus de succès contre les Goths, les plus droits et les plus sincères des hommes. Moins par la force de ses armes que par celle de ses intrigues et de sa tactique astucieuse, en 539, Bélisaire avait tellement fatigué les Goths qu'ils étaient sur le point de céder la moitié de l'Italie à Justinien. Les Franks, qui entendirent parler de ce projet, se hâtèrent de franchir les Alpes sous le commandement de Théodobert. Persuadés qu'ils viennent enfin à leur secours, les Goths les accueillent comme des frères; partout on s'empresse de les laisser passer et de leur fournir des vivres. Ils arrivent ainsi jusqu'au Pô; les stationnaires du pont ouvrent les barrières en poussant des cris de joie; mais, quand ils eurent dépassé le fleuve, dépouillant tout à coup la dissimulation dont ils s'étaient couverts, les loups d'Austrasie se jettent sur ces gardiens trop confiants comme sur des agneaux. Ils les égorgent, n'épargnent ni leurs femmes ni leurs enfants, et, selon la coutume idolâtre de leurs aïeux, précipitent ces cadavres ensanglantés dans le Pô, comme prémices de la guerre. Pris entre les Franks et les Byzantins, les Goths se tournent vers ces derniers et demandent la paix. Au moment où leurs députés partaient pour le camp de Bélisaire, ceux de Théodobert se présentaient à Ravenne devant Witigis. « Partagez l'Italie avec nous, dirent-ils au conseil de la nation; nous sommes cinquante mille dans les plaines Ligures;

lorsque vos mains auront touché les nôtres, nous lèverons nos haches, et au coucher du soleil il ne restera pas debout un seul guerrier de cette race perfide, l'ennemie mortelle des Germains ! [1] »

Le conseil était bon, et la perte des Byzantins certaine ; mais comment se fier à des alliés qui les avaient trahis si odieusement la veille ? Le sang versé dans la Ligurie criait encore vengeance ; les Goths n'écoutèrent que leur colère, et, repoussant les Franks, ils traitèrent avec l'empereur. Ce ne fut pas la faute de Justinien si la bonne foi manqua comme d'ordinaire à la paix. Il la voulait sincèrement, car elle lui donnait la moitié de l'Italie ; mais Bélisaire ne la voulut point, parce qu'elle amoindrissait son triomphe. Toutefois, malgré ses intrigues, elle fut signée dans Ravenne. Witigis, qui, comme tous les vieillards, soupirait après le repos, échangea la vie agitée et rude du champ de bataille contre l'existence calme et entourée d'honneurs, de Patrice à Constantinople [2]. Le secrétaire de Bélisaire, Procope, assure que les Goths offrirent l'empire d'Occident à son maître, et qu'il le refusa. Cet enthousiasme pour l'Ulysse de Byzance est complétement démenti par les faits. La soumission particulière de Witigis et de quelques-uns de ses chefs ne modifia en rien l'état des choses. La masse de la nation était pour la guerre, et la guerre continua. Deux chefs, dont la tête tomba violemment sous l'épée gothique, en laissèrent à la fin de 541 l'honneur à Baduela.

Baduela qu'on avait justement surnommé l'énergique (*Totila*), semblait être né pour caractériser la valeur brillante, la noblesse d'âme et la poétique beauté des races danubiennes. D'une taille élégante et élevée, il était remarquable, comme tous les Amales, par son front large et entouré d'une forêt de cheveux blonds bouclant naturellement, ses yeux bleus et ses longs cils qui en se baissant ombrageaient la moitié de ses joues. Un nez d'aigle, des lèvres fines et vermeilles, la fraîcheur et le coloris de la pomme sauvage fondus sur une peau plus blanche que le lait, ajoutaient au charme de sa physionomie douce et fière tout à la fois.

Tel était le nouveau roi des Goths. La fortune militaire aime les jeunes chefs. Cinq ans après qu'on l'eut acclamé, Baduela, vainqueur

1. Procope, *Guerres Gothiques*, liv. II, 28.
2. Jornandès, *De Rebus Geticis*.

sur tous les points, avait repris aux Byzantins, avec Vérone et Naples, la plupart des villes qu'ils occupaient, et il arrivait devant Rome. Bloquée plus étroitement que la première fois, la ville manqua bientôt de vivres. Une famine affreuse, augmentée par l'avarice du gouverneur grec Bessas, qui accaparait le blé pour le vendre sept pièces d'or la livre, réduisit bientôt la population aux dernières extrémités; le peuple ne se nourrissait que d'orties et d'herbes bouillies, de chevaux morts et d'excréments. Aussi, exténués et pâles comme des ombres, on voyait ces malheureux errer péniblement dans les rues à la recherche des cadavres. Désespéré et ne pouvant résister aux cris de ses cinq enfants qui lui demandaient du pain, un père de famille les mena sur l'un des ponts, et, quittant ses vêtements, se précipita dans le Tibre, après les avoir embrassés en pleurant[1]. Le Byzantins permirent alors aux citoyens de quitter la ville : ces affamés sortirent en foule, mais ils périrent presque tous sous le fer de l'ennemi.

Tandis que ces choses se passaient à Rome, Bélisaire accourut avec une flotte chargée de blé et parut enfin dans le Tibre; mais Baduela l'avait déjà fermé, et après s'être heurté inutilement contre les poutres flanquées de tours qui barraient le fleuve, le général de Justinien dut redescendre en toute hâte au port où l'un de ses meilleurs lieutenants s'était fait battre. Cette retraite le perdit. En voyant fuir leur ancien chef, quatre Isauriens, de garde à la porte Asinaria, résolurent de suivre la fortune. La nuit venue, ils se glissent le long du rempart, au moyen d'une corde attachée aux créneaux, et, se rendent sous la tente de Baduela, offrant de lui livrer la ville. Après s'être assuré que cette proposition ne couvrait pas un piége et que l'exécution en était facile, une nuit que des Isauriens étaient de garde, Baduela fait prendre les armes à ses soldats, puis il s'approche dans le plus grand silence de ces remparts où la trahison seule veillait. Parvenu sous la porte Asinaria, il s'arrête et ordonne aux quatre des plus vigoureux de saisir une corde jetée par les Isauriens et de monter dans la ville. Les Goths n'hésitent pas : munis de haches, ils se laissent hisser sur les tours et ont bientôt brisé les leviers de bois et de fer qui arc-boutaient la porte. Les deux battants

1. Procope, *Guerres Gothiques*, 17-18.

ouverts, toute l'armée entra. Aussi prudent que brave, Baduela se contenta de la ranger en bataille le long du rempart et attendit le jour. Les Byzantins, eux, ne l'attendaient pas. Au premier bruit de l'entrée des Goths, ils avaient fui par une autre porte. Les vieux chefs pressaient Baduela de les poursuivre. Eh ! pourquoi? répondit le héros amale ; est-il un spectacle plus doux que la fuite de l'ennemi ?...

Au point du jour, il se rendit pour remercier Dieu à la basilique de Saint-Pierre. Le pape Pelagius l'y salua le premier, en tendant les mains, de ces paroles suppliantes : « *Parce tuis, Domine !* Seigneur, pardonne à tes enfants ! Comment! dit le roi goth en souriant, car il n'avait pas trop à se louer du pontife, tu t'abaisses, Pelagius, jusqu'à prier un Barbare !... » Oui, reprit celui-ci sans s'effrayer; Dieu m'ayant fait ton serviteur, je te répète : Seigneur, pardonne à tes esclaves !.. Sa prière fut accueillie. Sur un mot de Baduela, les représailles qui avaient commencé s'arrêtèrent. Quand le glaive rentra dans le fourreau, soixante Romains avaient péri : ce furent les seules victimes. Les compagnons de Baduela lui demandaient la tête de Rusticiana, fille de Symmaque, qui, pour venger son père, avait renversé la statue de Théodoric ; il la refusa. Les jeunes guerriers lui demandaient les belles patriciennes, il leur rappela les chastes mœurs de leurs aïeux et ne souffrit pas qu'on outrageât une seule femme.

Mais en réservant la vie des hommes et l'honneur des femmes, il abandonna tout le reste au soldat. Épuisée par les souffrances du blocus et la famine, Rome fut mise au pillage. Baduela, qui se proposait de la détruire jusqu'aux fondements, attendait seulement qu'elle fût vide : il avait abattu déjà un tiers de l'enceinte, et allait attaquer les monuments, lorsqu'il reçut la lettre suivante que Bélisaire lui écrivait d'Ostie :

« On reconnaît les hommes d'une haute intelligence et d'un grand cœur au soin qu'ils prennent de conserver les monuments des villes, comme on reconnaît les ignorants et les barbares à la rage qu'ils ont de les renverser en laissant à la postérité ce triste souvenir de leur passage. De l'aveu de l'univers, par sa magnificence et sa grandeur, Rome est la reine de toutes les villes. Ce n'est ni un grand roi ni un seul siècle qui l'ont décorée de cette splendeur. Il a fallu cent empereurs, des milliers d'hommes illustres, un long temps, des richesses immenses, le travail et le génie des meilleurs architectes et des plus

célèbres artistes pour la faire ce qu'elle est aujourd'hui. On dit que tu veux détruire l'œuvre la plus admirable des hommes qui ont vécu avant nous, et priver la postérité du plaisir qu'elle doit trouver à la voir. Songe à l'opprobre éternel que cet acte de barbarie imprimerait sur ta mémoire ; songe à la gloire de ton nom qui ne brillera sur ta tombe que s'il n'est pas souillé [1]. »

Baduela lut plusieurs fois cette lettre, et, l'ayant méditée attentivement, il finit par renoncer à son dessein. Rome échappa donc à la destruction, mais pour devenir une épouvantable solitude. En la quittant, les Goths la dépeuplèrent. Tous les habitants, sans exception, furent emmenés en esclavage, et pendant plus de quarante jours les loups errèrent seuls dans ses rues désertes [2].

Pendant ce temps, quoique retenu dans son camp par la fièvre, Bélisaire suivait en silence les mouvements de l'ennemi. Le 25 janvier 548, il part avant l'aube du Port situé sur la rive droite du Tibre, à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve, et, remontant rapidement la voie Tortueuse, il rentre avec ses troupes dans la ville abandonnée. Baduela, comme nous l'avons dit, avait démoli un tiers de l'enceinte, tout le côté méridional. Il s'agissait d'abord de fermer cette immense brèche; mais comme il avait peu de temps à perdre et que les Goths étaient à Tivoli, le maître de la milice fit bâtir à la hâte un mur sans ciment avec tous les matériaux qui lui tombèrent sous la main : pierres, briques, débris de tombeaux, fragments de granit, marbres brisés par la masse gothique, tout fut entassé pêle-mêle. Renforçant cette fortification improvisée d'une rangée de pieux qui l'appuyaient à l'extérieur et d'un fossé profond, en vingt-cinq jours Bélisaire parvint à se clore : les portes seules, dont les Goths avaient emporté jusqu'aux pentures, restaient ouvertes; il les remplaça par des palissades et des soldats d'élite, et se prépara courageusement à faire front à l'ennemi. Celui-ci ne tarda pas à savoir ce qui se passait. Descendant aussitôt des plateaux de Tivoli, Baduela accourt avec son impétuosité ordinaire; il s'élance comme un lion

1. Procope, *Guerres Gothiques*, liv. II, 22.

2. Romanos senatores secum habens, cæteros cives *omnes* cum uxoribus, liberisque in Campaniam misit, nec Romæ quemquam morari passus, urbem reliquit penitùs vacuam. (Procope, *Guerres Gothiques*, liv. III, 22.) Post quam devastationem quadraginta aut ampliùs dies Roma fuit ita desolata ut nemo ibi hominum nisi bestiæ morarentur. (*Chronique du comte Marcellin.*)

contre les clôtures de cette espèce de parc, où il ne croyait trouver qu'un troupeau timide, et partout, chaque fois qu'il l'attaque, il est repoussé. Alors éclata tristement l'inconstance et l'ingratitude de l'esprit humain. Tant qu'il avait marché de victoire en victoire, son peuple l'avait honoré comme un dieu ; c'était le héros de la nation, le très-grand, l'invincible. A la première apparence d'un revers, les chefs murmurèrent ; on lui reprocha durement d'avoir épargné Rome. « Si tu l'avais mise au niveau de l'herbe, le sang de tes soldats, lui disaient-ils, ne coulerait pas inutilement devant ses murs. » Baduela les laissa dire, et jugeant que la conquête de ces murailles ne valait pas la peine qu'elle allait coûter, il regagna son camp de Tivoli.

Mais au printemps ses tentes se déployèrent de nouveau le long du Tibre. Le pain de l'annone, qu'ils étaient sûrs d'y retrouver, avait ramené tous les Romains échappés au glaive ou aux chaînes : trois mille Byzantins d'élite croyaient pouvoir défendre la ville, et leur chef Diogène, afin de montrer sa résolution de tenir longtemps, venait de semer du blé sur les ruines de la malheureuse cité. Ce blé ne devait pas mûrir pour Diogène. Quelques Isauriens mécontents offrirent à Baduela de lui livrer la porte Saint-Paul, moyennant la récompense accordée naguère à leurs camarades de la porte Asinaria. Le marché conclu, le roi des Goths attend la nuit, puis quand les ténèbres couvrent la ville, il place un fort détachement en embuscade sur la route de Centumcellas[1], par laquelle les Byzantins s'étaient échappés la première fois et range le gros de l'armée en face de la porte Saint-Paul. Après avoir pris ces dispositions, il envoie à la première veille deux canots remplis de soldats qui remontent lentement le Tibre. Arrivés au pied du rempart de l'Aventin, les Goths sonnent tous à la fois de la trompette. A ces fanfares, les soldats de garde effrayés quittent leurs postes pour accourir tumultueusement au bruit. Les Isauriens restent seuls à la porte Saint-Paul et l'ouvrent à Baduela. Ceux des Byzantins, qui, espérant atteindre Civita-Vecchia, sortirent par la porte Septimiane, tombèrent dans l'embuscade et furent tous taillés en pièces.

Il y avait dans la ville un vaillant duc de cavalerie, nommé Paulus, qui possédait toute la confiance de Bélisaire. Ralliant cinq cents de

1. Civita Vecchia.

ses cavaliers, il eut le temps de gagner le tombeau d'Adrien : le pont étant étroit, et le tombeau presque inexpugnable, il repoussa d'abord tous les Goths qui se présentèrent. Malheureusement il n'y avait rien dans le tombeau que les murailles. Ses soldats souffrirent la faim pendant vingt-quatre heures : au bout de ce temps, ne pouvant se déterminer à tuer leurs chevaux, et bloqués si étroitement qu'il ne leur restait plus d'espoir, ils résolurent de mourir en braves dans les rangs ennemis ; ils s'arment donc et s'embrassent tous comme adieu suprême avant de marcher à la mort. Mais Baduela les observait : digne de comprendre cet héroïsme, il leur envoya proposer à l'instant de prendre parti dans ses troupes ou de se retirer la vie sauve mais sans leurs chevaux. Cette condition les lui donna tous, à l'exception de deux qui avaient leurs femmes et leurs enfants à Constantinople et qu'il combla de présents. Pour ne pas se séparer de leurs fidèles compagnons, les cavaliers de Paulus passèrent dans ses rangs.

Alors Baduela se souvint de la lettre de Bélisaire. Arrêtant les chefs à barbe blanche qui marchaient vers les monuments la hache dans une main et la torche enflammée dans l'autre, il décida dans son esprit que Rome ne périrait pas. Une population nouvelle, mêlée de Goths et de Romains, sembla sortir de terre à sa voix. Quelques mois plus tard il célébrait cette résurrection inespérée par des jeux magnifiques, et les échos si longtemps muets du grand cirque et de l'amphithéâtre Flavien retentissaient de cris de joie et d'acclamations poussées dans les deux langues. Si Justinien eût moins tenu à sa prééminence nominale, la paix aurait refleuri pendant un siècle peut-être sur ce sol dévasté. Baduela, ce qui paraît étrange pour un Barbare, l'implorait en quelque sorte dans l'intérêt de l'humanité ; mais l'époux de Théodora repoussa la main qu'il lui tendait par-dessus l'Adriatique, et, irrité contre Bélisaire, mit à la tête de l'armée d'Italie un autre général.

Vingt-six ans auparavant, un pâtre de la campagne romaine chassant à coups de lance devant son cheval un troupeau de taureaux, traversait sur le soir le Forum de la Paix. Au milieu de ce Forum jaillissait une vieille fontaine, ornée d'un bœuf d'airain. Le seul bœuf qui se trouvât dans le troupeau, tournant à gauche, courut à la fontaine et monta lourdement sur la statue. Aussitôt un paysan étrusque, devin

comme tous ses compatriotes, qui était appuyé là sur son bâton recourbé, prédit qu'un jour le maître de Rome serait soumis par un eunuque. A l'arrivée de Narsès, le nouveau général des Byzantins, un sénateur rappela cette prédiction. Toutefois il y avait peu de probabilité qu'elle se réalisât. Mutilé dans sa jeunesse, Narsès, Arménien de naissance, avait passé la meilleure partie de sa vie au milieu des femmes du sérail, occupé à tourner le fuseau. Le hasard ayant attiré sur lui les regards de Justinien, il eut l'adresse de capter sa faveur et se fit nommer préfet du trésor. De ce poste où rien ne pouvait révéler son aptitude militaire, il passa subitement, à la grande surprise de ses ennemis, au commandement des armées, et, en mettant le pied sur le champ de bataille, cet eunuque, chétif et pâle, s'y montra soldat intrépide et grand capitaine.

C'était pour la seconde fois qu'il descendait en Italie : la première, n'ayant pas voulu plier sous l'autorité de Bélisaire, il avait regagné Constantinople sans combattre. En 552, il prouva glorieusement que les Byzantins pouvaient vaincre sans le maître de la milice. Narsès, l'eunuque, accomplissait quatre-vingts ans lorsqu'il rencontra Baduela au pied de l'Apennin, dans une plaine qu'on nommait *les tombeaux des Gaulois*. Les deux armées en vinrent aussitôt aux mains; pendant a chaleur du combat la lance d'un Gépide perça la poitrine de Baduela, qui faisait des prodiges de valeur. Dans le sang de ce grand chef tomba la bannière des Goths. Le brave Théia, élu auprès de son cadavre, essaya vainement de la relever. Emporté par ce torrent de mauvaise fortune, il périt, après une résistance sublime, au pied du Vésuve, et quand ils virent sa tête au bout d'une lance byzantine, les Goths découragés s'arrêtèrent et se soumirent. Sous l'influence des superstitions de leur race, ils regardaient ce dernier malheur comme un arrêt du destin.

C'est ainsi que fut renversé l'empire des Goths après soixante-quatre ans de durée. Maître de toute l'Italie, en 553, Narsès fixa son séjour à Rome, et y régna sous le nom de l'empereur jusqu'en 567. Cette année-là il reçut la récompense de ses services. Célèbre par son ingratitude et les cruautés que lui inspirait Théodora, Justinien avait payé les fatigues et la gloire de Bélisaire en le dépouillant de ses richesses et lui faisant crever les yeux. Narsès, qui avait vu le sauveur de Rome tendre la main à la porte appelée de son nom *Beli-*

saria, en implorant une obole[1], devait bien penser que son tour viendrait. Quinze ans après qu'il eut conquis l'Italie à l'empereur de Byzance, sur les plaintes du sénat, humilié d'être rejeté derrière cet eunuque, il reçut, du successeur de Justinien, Justin II, l'ordre de revenir à Constantinople. « Il est temps, avait dit l'impératrice Sophie, que Narsès reprenne sa quenouille ! » — « Je vais la reprendre, répondit l'eunuque à ceux qui lui répétèrent ce propos, mais pour lui filer un écheveau qu'elle ne démêlera pas facilement. » Et joignant l'effet à la menace il appela les Lombards.

1. Depuis la première moitié du XVIIIe siècle, il est de mode en histoire de nier la cécité de Bélisaire : Muratori, dit-on, a démontré la fausseté du fait dans ses *Annales d'Italie*, et sans autre examen on répète en passant l'opinion de Muratori. Or, le compilateur de Modène, très-suspect du reste en matière historique, car il fourmille d'erreurs, n'a rien démontré, si ce n'est la vérité du fait qu'il conteste. Un écrivain de 1200, plus près de six siècles des évenements que Muratori, Tzetzès nous a appris ce fait : Volaterrano Pietro Crinito, Pontanus et le cardinal Baronius lui-même l'ont adopté et confirmé. Maintenant sait-on comment Muratori le détruit ? Avec ce passage de Théophane : *l'Empereur rendit plus tard à Bélisaire les biens et les honneurs qu'il lui avait ôtés.* » Comme il ne pouvait pas lui rendre la vue, il est évident que ce passage corrobore au contraire le récit de Tzetzès : nous ajouterons à cette observation une preuve nouvelle et qui nous semble concluante, c'est que dans la porte du Pincio, dite jadis *Belisaria* et maintenant murée, se trouve encore aujourd'hui une pierre portant ces mots en caractères qui remontent au moyen âge : DATE OBOLVM BELISARIO.

CHAPITRE VI

LOMBARDS ET FRANKS.

Origine des Longobards. — Arrivée de ce peuple en Italie. — Exarques de Ravenne. — Ducs de Rome. — Le pape Grégoire Ier. — Phocas usurpateur. — L'eunuque Éleuthère. — L'exarque Isaac et le trésor de Latran. — Révolte du duc de Rome. — Troubles religieux de 644. — Les Monothélites. — L'eunuque Calliopas et le pape Martin. — Pillage artistique de Rome par l'empereur de Constantinople. — Élections pontificales. — Affaiblissement de l'influence Byzantine. — L'Empereur au nez d'or. — Troubles religieux de 726. — Les Iconoclastes. — Léon l'Isaurien proscrit les images. — Rome les défend. — Lettres de Grégoire II. — Appel du Pape et du Peuple romain aux Franks. — Étienne II et le fils de Charles Martel. — Pepin, roi des Franks, élu Patrice de Rome. — Il donne au Saint-Siége et au Peuple romain l'exarchat de Ravenne et la Pentapole, mais s'en réserve la souveraineté. — Charlemagne. — Le Roi, l'Armée et la Couronne de fer. — Second voyage de Charlemagne à Rome. — Les assassins de Léon III. — Le Pape mutilé. — Charlemagne à Rome pour la troisième fois. — Le jour de Noël de l'an 800. Il est élu par les grands, le clergé et le peuple, et proclamé à Saint-Pierre empereur d'Occident. — Autocratie des Césars franks. — Invasion des Sarrasins. — Ils pillent Saint-Pierre et Saint-Paul. — Le jugement d'un mort — Barbarie du IXe siècle.

QUAND ils sortirent des neiges scandinaves pour chercher des terres et se rapprocher du soleil, les Lombards, ou plutôt les Longobards, s'appelaient *Winiles*. Voici comment les légendes du Nord, racontées par les vieillards, expliquaient ce changement de nom. Conduits par des chefs de vingt ans, Ibor le Brave et Ayon à la blonde chevelure, les Winiles arrivèrent un jour sur les *feld* ou terres libres des Vandales, et y plantèrent leurs tentes. Les Vandales envoyèrent alors un guerrier demander le tribut en montrant une flèche ensanglantée. C'était offrir le servage ou le combat. Ibor et Ayon prirent les armes, mais comme les Vandales avaient imploré le secours de Woden, le Jupiter des Scandinaves, Gambara, la mère des jeunes héros, monta secrètement au palais du dieu et supplia Frèya, sa femme, de donner la victoire aux Winiles. « Que les femmes de ta nation, répondit la déesse du ciel, ramènent leurs cheveux sur le visage, et après les y avoir croisés en forme de barbe, qu'elles se trouvent devant l'armée, avant

le lever du soleil. » Aussitôt que Woden s'éveilla et qu'il eut tourné selon sa coutume ses yeux vers l'orient, il s'écria tout surpris : « D'où sortent donc *ces longues barbes?* — C'est un peuple, reprit Frèya, auquel tu ne peux pas refuser la victoire puisque tu viens de lui imposer *un nom;* » Pris au piége tendu par sa femme, Woden rendit victorieux ceux qu'on nomma depuis Longobards, de ces deux mots germaniques *Lang-baërt*, longue barbe[1].

A travers cette fiction fantastique et brillante, il est facile de voir la vérité. Employant la ruse, pour grossir leurs rangs aux yeux de l'ennemi, les Winiles avaient dû aux longs cheveux de leurs femmes le surnom dont ils se montrèrent si fiers plus tard. Par une sorte de reconnaissance ils consacrèrent la tradition de ce fait en se rasant la tête et ne gardant sur les tempes que deux mèches flottantes, qui se confondaient avec leur barbe que le fer ne touchait jamais, et rappelaient glorieusement dans leurs idées barbares le stratagème des aïeules.

Ces hommes aux longues barbes habitaient depuis quarante-deux ans la Pannonie ou Hongrie actuelle, lorsqu'ils reçurent le message de Narsès. Ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient la voix de l'eunuque. Ainsi que tous les maîtres de la milice, ses prédécesseurs, Narsès était en relation avec les tribus barbares les plus éloignées de l'empire et les plus braves. Dix-sept ans auparavant mille cavaliers longobards avaient suivi son drapeau quand il marchait contre Baduela. Mais ces farouches auxiliaires déployèrent une telle sauvagerie dans leur façon d'entendre la guerre, tuant, pillant et brûlant sans distinction tout ce qui se rencontrait sur leur passage, que Narsès, qui entendait conquérir l'Italie et non la dépeupler, se hâta de leur remplir les mains d'argent et de les congédier[2].

Le jour où ce vieillard voulut se venger de l'ingratitude de Justin II et des sarcasmes de l'impératrice, il songea donc aux Longobards. De Naples, où il s'était retiré, il leur dépêcha des émissaires qui, montrant à l'assemblée de la nation les riches productions de l'Italie, engagèrent vivement les chefs, de la part de Narsès, à quitter la pauvre et froide Pannonie et à venir s'emparer du plus beau pays de

1. Paul Warnefrid, d'Aquilée, dit Paul Diacre, parce qu'il était revêtu de cette dignité ecclésiastique. *De Gestis Langobardorum*, liv. I, c. 8.
2. Procope, liv. IV, c. 32.

la terre. La réponse des Longobards n'était pas douteuse. Alboin, chef général du peuple, ne prit que le temps d'avertir les Saxons, ses alliés, qui accoururent au nombre de vingt mille avec leurs femmes et leurs enfants, et les deux nations, emmenant tout leur bétail et leurs troupeaux, et traînant sur des chars ce qu'elles possédaient d'outils et d'instruments de labourage, se mirent en route le lendemain de Pâques 569, pleines de joie et d'espérance. Des montagnes du Frioul, ce torrent de nouveaux Barbares se répand tout à coup dans la Vénétie, et passant sur Aquilée, Vicence, Vérone et Mantoue, vient battre les murs de Pavie. La famine de l'année précédente, la peste et la mort de Narsès, qui, mis dans un cercueil de plomb avant l'arrivée des Longobards, n'avait pu voir leur triomphe et sa vengeance, décourageaient tellement les Byzantins qu'ils cédèrent partout le champ de bataille et se cachèrent derrière les murs des cités.

L'empereur de Constantinople, croyant assurer la défense de l'Italie, venait cependant d'y instituer un pouvoir aussi grand que celui qui fut exercé par Bélisaire et par Narsès. Le titulaire de ce pouvoir illimité, en tout ce qui touchait l'administration et la guerre, portait le nom d'*Exarque*, et il avait fixé son séjour à Ravenne, la cité imprenable à cause de ses marais, commandant de là souverainement à toutes les villes qui restaient encore fidèles au César d'Orient. Rome était l'une de ces villes : bien tristement déchue de sa vieille splendeur elle formait un duché dont la circonscription ne dépassait pas sur le papier les bornes de sa campagne et qui se réduisait en réalité à l'enceinte de ses murs. Un lieutenant de l'exarque, appelé indifféremment *duc* ou *cartulaire*, y représentait l'empereur et commandait la milice. Il y avait un préfet au palais administrant au nom du César Byzantin, un sénat au Capitole parlant toujours au nom du peuple; mais comme de ces trois pouvoirs les deux premiers, rouages rompus de vétusté, agissaient déjà dans le vide et que le troisième manquait de vigueur, une autorité nouvelle, destinée à les absorber tous, s'élevait peu à peu dans la basilique vaticane.

Armés de l'idée religieuse, dont la pointe devait s'émousser plus d'une fois comme celle des flèches grecques sur les poitrines cuirassées de fer des Barbares, mais qui, à tout prendre valait mieux que le drapeau sans soldats et l'épée sans tranchant de l'exarque, les papes

s'emparèrent résolûment au VIe siècle de l'office que ne remplissaient plus les empereurs et se firent les défenseurs de Rome. Depuis les jours néfastes de Baduela elle n'avait pas essuyé pareille tempête. Pendant vingt-sept ans les Longobards la tinrent enfermée dans un cercle de fer et de feu. Ils avaient paru sous ses murs en 573, en 600 ils y étaient encore, et Rome, souvent sans chef, presque sans troupes, vivant à grand'peine du blé qu'on envoyait de Constantinople, ne voyait autour de ses remparts qu'un morne désert et des ruines. Partout on n'apercevait que traces des Barbares : on n'entendait partout que gémissements. Ces terribles faucheurs à la longue barbe, au crâne rasé, aux larges habits décorés de franges diversicolores qu'ils s'honoraient de porter tachés de sang, fauchaient la génération de ce malheureux siècle comme un champ d'épis mûrs. Plus de cités, plus de villas, plus de châteaux, plus d'églises où ils avaient passé ! Des tourbillons de fumée et de flammes en marquaient la place ! Inculte et solitaire, la campagne était abandonnée aux bêtes des bois, et ceux des habitants qui avaient échappé au glaive ou qui ne traînaient pas chez les Longobards la chaîne de l'esclave, accouraient à chaque instant, pâles de terreur ou mutilés, raconter avec des sanglots le massacre de leurs parents et les excès de ces Barbares[1].

Pendant ces ravages, quatre exarques, Longin, Smaragdus, Romain et Callinique, s'étaient succédé à Ravenne ; quatre empereurs avaient ceint tour à tour le diadème byzantin ; quatre rois longobards s'étaient transmis la couronne de fer, quatre papes les clés de saint Pierre. Une femme exerçait alors sur les Longobards l'influence qu'Amalasuntha, fille de Théodorich, exerça au commencement du VIe siècle sur les Goths. Chérie et vénérée de son époux, le jeune Hagiulf, aux yeux bleus, qu'elle avait fait roi dans l'assemblée générale de la nation en lui offrant une coupe de vin, Théodelinde était chrétienne. Le pape Grégoire Ier, surnommé le Grand par l'histoire à cause de sa haute naissance et de l'ardeur qu'il déploya dans ces mauvais jours pour le salut de Rome, mit heureusement à profit le zèle de la royale néophyte.

La paix que Rome implorait à grands cris fut accordée à ses instances : il en remercia aussitôt la belle reine par ces deux épîtres, l'une à son adresse, l'autre à celle de son époux :

1. Saint Grégoire, *Homélie*, liv. II, et *Dialogues*, liv. III, c. 38.

« Nous venons d'apprendre, par notre fils bien-aimé, Probus, la chaleur et l'empressement que Votre Excellence a mis, selon sa coutume à nous procurer la paix. Vous ne pouviez trouver une meilleure occasion pour montrer à tous, les sentiments chrétiens et la beauté de votre âme. Aussi nous sommes-nous hâté de rendre grâce à Dieu tout-puissant, qui incline votre cœur aux œuvres saintes et l'avons-nous supplié de continuer à éclairer votre esprit de ses rayons en vous inspirant toujours ce qui lui est agréable. Ce n'est pas un petit mérite, en effet, ô fille très-excellente, que d'avoir arrêté cette effusion de sang humain qui rougissait la terre depuis si longtemps. Recevez-en donc nos sincères actions de grâces, et que la miséricorde de notre Dieu vous récompense sur cette terre et dans les cieux. Il ne nous reste en vous saluant d'une dilection paternelle qu'à vous dire d'exhorter votre très-excellent époux à ne pas repousser l'alliance de la République chrétienne, et à vous conjurer de maintenir cette concorde si précieuse entre les deux partis. »

« Nous remercions Votre Excellence, disait-il au roi Hagiulf, d'avoir accordé la paix à nos prières; en nous la donnant vous prouvez que vous aimez Dieu, qui en est le père et vous épargnez le sang de ces malheureux laboureurs dont le travail nourrit les hommes. Nous vous supplions donc en vous saluant d'un amour paternel de nous conserver ce trésor et de prescrire à vos chefs de garder fidèlement la foi jurée par Votre Excellence[1]. »

En ne signant que des lettres semblables le pape Grégoire n'eût pas encouru le blâme de la postérité. Mais toute chose suit ici-bas la loi invisible et immuable de son principe. Fille de l'insurrection contre l'autorité, pendant de longs siècles la papauté pencha naturellement vers ceux qui attaquaient ou renversaient les pouvoirs établis. Cette propension constante à se porter au-devant de la force n'aurait donc rien de surprenant ni de blâmable si derrière sa sympathie pour les usurpateurs heureux n'apparaissait toujours un intérêt humain. Mais en 602, Grégoire Ier prouva par sa conduite combien les inspirations de cet intérêt temporel étaient fatales à l'honneur des représentants des Apôtres. Un soldat de fortune nommé Phocas, ambitieux, énergique et hardi, venait de renverser du trône de Constantinople l'empereur Maurice : toute légitimité ayant com-

1. Paul Diacre, *De Gestis Langobardorum*, liv. IV, c. 3.

mencé par une usurpation, il usait du droit du génie en s'emparant d'un sceptre que ne pouvaient plus tenir les mains débiles de Maurice. Le pape, en l'acclamant, ne devait donc étonner personne, si des circonstances particulières n'avaient rendu l'acclamation étrange. Phocas avait fait égorger, avec les raffinements de barbarie propres au Bas Empire, l'empereur Maurice et ses cinq fils. Un ruisseau de sang le séparait du pape, ennemi et juge de l'homicide : Grégoire Ier le passa, il enjamba ces cadavres, et se hâta d'écrire à Phocas : *Les empereurs comme toi sont les fils de la République de Dieu*[1] *!...*

La flatterie, ce vice incurable de l'homme, ne s'en tint pas là : quoique l'exarque fût sans cesse aux pieds des Longobards, qu'il ne parvînt à obtenir tous les ans la paix qu'en payant trois cents livres d'or, qu'une épouvantable famine eût désolé Rome en 604, que l'anarchie y divisât les esprits à tel point, en 606, que dix mois s'écoulèrent avant qu'on pût élire un pape, Smaragdus osa changer toute cette honte en gloire, tous ces désastres en prospérités; il osa élever, en 608, une colonne triomphale de marbre blanc, avec cette inscription que l'indignation publique mutila plus tard, en épargnant le monument :

Au très-bon, au très-clément, au très-pieux
Prince, notre seigneur Phocas, Empereur,
Éternel, couronné par la main de Dieu, triomphateur
Toujours Auguste,
Smaragdus, employé du palais Sacré,
Patrice et Exarque d'Italie,
Admirateur de sa clémence,
Pour les innombrables bienfaits que son amour
A versés sur l'Italie, pour la paix qu'il lui a procurée,
Pour sa liberté qu'il a maintenue,
A érigé une statue de bronze plaquée d'or à sa majesté
Sur cette grande colonne, indestructible monument
De sa gloire et de sa piété [2].

Malgré les hyperboles de Smaragdus tout allait au plus mal en Italie. On avait à Constantinople un nouvel empereur, Héraclius, qui tua Phocas et prit sa place; on avait à Ravenne un nouvel exarque, Lemigius, ni meilleur ni plus mauvais que le précédent, mais on

1. Imperatores vero Reipublicæ Domini liberi sunt.... (*Epist.* 51.)
2. Elle fut découverte en 1813 par les soins du gouvernement de Napoléon et restaurée en 1818, d'après les indications de l'antiquaire Fea.

n'avait ni l'ordre ni la paix. Fatigués d'obéir à des lâches qui ne savaient qu'acheter des trêves avec l'or qu'ils arrachaient à l'Italie, les Romains d'origine s'insurgèrent, et, en 615, massacrèrent Lemigius. L'eunuque Éleuthère vint le venger : timides comme les daims de la Sabine devant les lances des Longobards, les Byzantins devenaient des tigres avec ceux que le désespoir poussait à prendre les armes. Après avoir écrasé les révoltés de Ravenne et fait jouer la hache jusqu'à ce que les bras du bourreau tombassent de fatigue, l'eunuque Éleuthère, que le pape Deusdedit comblait de félicitations, eut l'idée de se faire empereur. Le moment lui semblait favorable : les hordes des Huns et des Avares campaient sous les tours de Constantinople; aux tremblements de terre qui signalèrent l'an 618 succédaient comme d'habitude la famine et la peste; sûr de ne pas rencontrer d'autres ennemis, l'exarque séduit ses soldats avec l'argent du trésor et marche à leur tête vers Rome. Le sénat l'y attendait pour le proclamer; mais en chemin ses soldats réfléchirent; craignant que l'entreprise n'eût un mauvais dénoûment pour eux, ils résolurent de gagner leur pardon. A la halte de Lucioli, pendant qu'Éleuthère, endormi sous les voiles de soie de sa tente, rêvait qu'il commandait à l'Occident, ses doryphores lui coupèrent la tête et l'envoyèrent dans un sac au César de Constantinople[1].

A l'ambition près, l'exarque Isaac, son successeur, suivit fidèlement ses traces. Pendant vingt ans il pressura les Romains et paya le tribut aux Longobards. Extorquer chaque année trois cents livres d'or aux contribuables de l'exarchat n'était pas une tâche facile. Isaac parvint à la remplir cependant, mais en épuisant toutes ses ressources, ce qui était dangereux en négligeant la paie des soldats. En 639, ceux de Rome ne recevant plus rien, s'insurgèrent. Isaac leur fit dire alors par le duc Maurice qu'il lui était impossible de leur donner une pièce de cuivre, mais qu'il y avait dans le trésor de Saint-Jean-de-Latran une prodigieuse quantité d'argent et d'or qui, ne servant à rien, lui semblait ne pouvoir être mieux employée qu'à payer la milice chargée de la défense et de la garde de la ville. Aussitôt ils courent en tumulte au palais de Latran et cherchent à forcer les portes du trésor. Mais la famille du pape Severinus était là en armes et opposait une

1. Rossi, *Istoria di Ravenna*.

résistance désespérée. Pendant trois jours elle tint ferme : le troisième, le fer et la hache ouvrirent le chemin à Maurice. Comme il était en même temps *cartulaire* de l'empereur, il procéda légalement et se contenta d'inventorier et de marquer de son sceau toutes les richesses que renfermait le trésor, puis il avertit Isaac. Celui-ci ne se fit pas attendre. Chassant de la ville sous divers prétextes les membres influents du clergé qui auraient pu soulever le peuple, il s'empara de ce riche trésor, calma les murmures des soldats en leur livrant quelques vases sacrés, et s'assura l'impunité auprès de l'Empereur par l'abandon d'une part du butin[1].

Quelque temps après, en 644, Isaac voulut refuser le tribut aux Longobards, moins par un mouvement d'honneur que par avarice, mais il fut attaqué et battu du côté de Modène. On méprise toujours ceux que la fortune abandonne : le duc de Rome, Maurice, conçut aussitôt le projet de profiter de son échec pour le remplacer. Il commença par répandre adroitement le bruit que l'ambition d'Éleuthère avait traversé le cerveau de son successeur et qu'il songeait à usurper l'Empire. Ce fut dans la première amertume de la défaite qu'Isaac reçut cette nouvelle. Il s'empresse aussitôt de renouveler la vieille trêve avec les barbares et confie au meilleur de ses généraux, Donus, le soin de le venger du traître. Donus accourt vers Rome à marches forcées; à la vue de ses dragonnaires la peur glace subitement ces Grecs amollis par la paix, et ces Romains indignes de fouler le sol de leurs pères : ils passent tous de son côté sans s'inquiéter de ce que devenait le duc Maurice. Celui-ci, resté seul, avait pris la fuite et s'était réfugié dans l'église de Sainte-Marie à la Crèche, aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure. On l'arrache de l'autel, auquel il s'attachait avec désespoir, et les mains chargées de chaînes, le cou dans un collier de fer, on le conduit à l'exarque. Celui-ci ne voulut revoir que sa tête, qui fut coupée avant d'entrer à Ravenne et fichée sur un pal qu'on planta au milieu du cirque[2].

Ce trouble, domestique pour ainsi dire, apaisé, il s'en éleva un autre dans Rome d'un ordre différent, mais d'un caractère plus dangereux. Ergotant sans cesse pour satisfaire la subtilité creuse de leur esprit, les théologiens d'Orient, inventeurs inépuisables d'héré-

1. Anastase le Bibliothécaire, *Vie du pape Severinus*.
2. Rubeus, *Hist. Ravennæ*, liv. IV.

sies, avaient jeté un nouveau brandon de discorde dans l'église du Christ. Ils soutenaient que le Messie n'avait eu qu'une volonté. Grand émoi en Occident lorsque cette opinion, qu'on appelait *monothélisme*, y fut connue. Après avoir longtemps écrit et disputé avec aigreur, les théologiens latins adoptent l'opinion contraire et décident solennellement que Jésus-Christ étant homme et Dieu tout ensemble, en raison de ses deux natures, avait eu deux volontés. Cette décision allume une guerre effroyable. Les deux camps se forment : l'Empereur se met à la tête de l'Église d'Orient, le pape est le chef de celle d'Occident. A l'ordre envoyé, en 647, de Constantinople, de ne reconnaître qu'une volonté dans Jésus-Christ, le pape Théodore Ier, bien que Grec de naissance, répond en convoquant dans la basilique de Saint-Pierre tous ses évêques et ses clercs : puis, s'agenouillant devant l'autel du premier des Apôtres, et mettant au bout de sa plume une goutte du sang de Jésus-Christ prise dans le calice consacré, avec cette encre mystérieuse et sortie, disait-il, des veines de Dieu même, il écrivit l'anathème contre les Monothélites[1].

L'empereur Constantin III régnait alors à Constantinople. Furieux de l'audace du pape, il donna l'ordre à son exarque de tuer Martin de Todi, qui déployait sur la chaire pontificale autant d'opiniâtreté que Théodore. L'exarque Olympio, qui avait remplacé Isaac à Ravenne, vint donc à Rome, en 652, et tenta de faire assassiner Martin dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Mais, au moment de frapper, le meurtrier recula devant l'odieux d'un tel forfait : il fallut que l'empereur, qui ne voulait pas en avoir le démenti, chargeât l'eunuque Calliopas de se rendre à Rome avec une armée. Arrivé le 15 juin 653, il fut reçu au palais impérial par une députation du clergé, à la tête de laquelle le pape, malade en ce moment, n'avait pu marcher. Calliopas, en s'excusant des fatigues du voyage, témoigna un si vif regret de ne pouvoir lui demander sa bénédiction apostolique, qu'une entrevue fut arrêtée pour le dimanche suivant dans la basilique de Latran. Ce jour-là le peuple s'y étant porté en foule, Calliopas ne crut pas prudent d'entrer dans la basilique; il préférait agir à coup sûr et en courant le moins de danger possible. Dans cette vue, il envoya le lendemain son cartulaire dire au pape qu'il venait d'apprendre qu'on avait fait des amas d'armes dans le palais pon-

1. Anastase le Bibliothécaire, *Vie du pape Théodore.*

tifical. Le pape exigea que le cartulaire en fit la visite à l'instant même : on le conduisit partout, et cet officier, en effet, ne trouva rien. Rassuré contre la résistance qu'il redoutait, Calliopas, quelques heures après, pendant que le vieux pontife, dont ces secousses aggravaient la maladie, était couché devant l'autel de la basilique de Latran, où le clergé avait porté son lit, envahit tout à coup l'église avec une multitude de soldats, armés d'épées, de boucliers, portant l'arc tendu, la lance haute et ébranlant les voûtes de la basilique au bruit de leurs clameurs. Le clergé recule d'effroi devant cette soldatesque effrénée, qui refoulait tout à coups d'épée. Alors Calliopas lit un ordre de l'empereur enjoignant aux clercs et au peuple de déposer Martin de Todi et de l'envoyer à Constantinople. Les clercs s'écrient en vain : « Anathème à quiconque dit que Martin a changé un seul point dans la foi ! Anathème à tous ceux qui ne persévèrent pas dans la foi catholique ! » Les soldats vont droit au pape, arrachent brutalement ce vieillard du lit dressé devant le tabernacle, et le jettent dans une barque qui le transporte à Messine et de Messine à Constantinople [1].

Martin de Todi, exilé et remplacé, car tremblant à la voix de Calliopas, le peuple romain avait élu docilement son candidat, l'empereur Constant, qui venait de succéder à Constantin III, voulut voir si les Longobards seraient aussi faciles à soumettre que les clercs de Rome. Au printemps de 663, il part de Constantinople avec une nombreuse flotte, et vient débarquer à Tarente. Bien qu'il traitât rudement le clergé, l'empereur n'était pas moins esclave des idées superstitieuses de son temps que le dernier de ses sujets. A peine débarqué, il courut à la cabane d'un ermite qui possédait, disait-on, le don de prophétie, et lui demanda quel serait le succès de sa prise d'armes contre les Longobards?... Ce peuple, répondit le lendemain l'ermite, est invincible en ce moment, car une reine née au delà des Alpes a construit sur les limites du pays qu'il habite une basilique à saint Jean-Baptiste, et c'est pourquoi le saint défend les Longobards; mais il viendra un temps où l'on négligera cet oratoire, et alors périra sous ses ruines la fortune de la nation [2]. Malgré cet arrêt décourageant, Constant

1. Labbe, *Conciles*, t. 6. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. IV, p. 94.

2. Paul Diacre, liv. V, c. 4. C'est l'église actuelle de Monza, où les empereurs d'Autriche prennent encore la couronne de fer.

poursuivit son entreprise. Il avait abordé sous le pied de la botte italique : envahir cette extrémité de la monarchie longobarde n'était pas difficile ; en peu de jours et sans obstacle, il parvint jusqu'à Bénévent ; mais il trouva des murs si bien gardés qu'il fut contraint de rebrousser chemin. Il se dirigeait vers Naples, mais les cavaliers de Grimoald le forcèrent de prendre en courant la route de Rome.

En apprenant son arrivée, quoique cet empereur lui arrivât battu et la lance des Longobards aux reins, la vieille servilité de Rome s'éveilla. Le pape Vitalianus et son clergé, qui ne se souvenaient plus, à ce qu'il paraît, de l'attentat de Saint-Jean-de-Latran, allèrent au-devant de lui à six milles au delà des portes, et le conduisirent en triomphe, le mercredi 5 juillet 663, dans la basilique de Saint-Pierre. Constant y fit sa prière et laissa de riches présents à cette église et à celle de Sainte-Marie-Majeure. Le dimanche suivant il revint processionnellement avec toute son armée à la basilique vaticane d'où le clergé en corps était sorti pour le recevoir. On chanta une messe solennelle ; il offrit un pallium de soie broché d'or, puis on le conduisit à Saint-Jean-de-Latran. Le peuple romain était dans l'ivresse de revoir un empereur ; sa joie ne dura pas longtemps. Après avoir visité les églises et s'être arrêté quelque temps dans la basilique Julia, Constant se mit à dépouiller la ville de tous les objets d'art en marbre et en bronze que les Barbares avaient respectés. Tableaux, statues, bas-reliefs, trophées, quadriges d'airain des arcs-de-triomphe, tout fut emporté par ce bandit avide de pillage ; il enleva jusqu'aux tuiles de bronze doré qui couvraient le Panthéon, et ne laissa dans cette ville, heureuse de le saluer douze jours avant de ses acclamations, que les obélisques dont il ne savait que faire et quelques statues équestres, trop lourdes pour être arrachées de leurs socles de marbre [1].

Ni cette spoliation qui imprime une tache indélébile sur la mémoire de Constant, ni une incursion des Franks qui traçaient peu à peu avec leur sang la route d'Italie pour leurs frères, ni le chant de victoire des Longobards que chaque succès rapprochait du Tibre, ne pouvait émouvoir la Rome du VIIe siècle. Des événements plus intéressants pour elle absorbaient son attention. Tantôt c'était le schisme du

1. Paul Diacre, liv. v, c. 2. Anastase, *in Vitaliano*.

siége de Ravenne qui l'occupa neuf ans [1], tantôt c'était un concours immense de pèlerins qui accouraient de tous les points de la chrétienté déposer pour le pardon de leurs péchés des monceaux d'or et d'argent sur les tombeaux des apôtres; tantôt le déluge désastreux de 675, tantôt enfin la peste de 680 qui sévit avec tant de furie, que l'empereur Constantin, dit *Pogonat* ou *le Barbu*, successeur de Constant, exempta les papes de la redevance qu'ils payaient à leur avénement, et qui s'élevait à trois mille sols d'or. A ces calamités succédèrent les troubles religieux de 686 et de 687.

L'élection des papes se faisait alors sur de larges bases. Toute la population de Rome concourait à la nomination du pontife, et, par un vieux souvenir de l'ancienne constitution, était divisée à cet effet en trois ordres : le clergé, le peuple et l'armée. En 685, la division éclata entre le premier et le troisième ordre. Le clergé avait pour candidat l'archiprêtre Pierre, l'armée le prêtre Théodore. Afin d'empêcher les clercs de procéder à l'élection, les soldats avaient placé un corps de garde à la porte de la basilique de Latran; les clercs s'étaient alors réunis dans celle de Saint-Étienne. On essaya d'amener un rapprochement entre les deux ordres; ce fut en vain, chacun s'obstinait dans son choix. Quelques gens sages proposèrent alors, comme moyen terme, de choisir un autre candidat. Sortant d'embarras par cette porte, le clergé donna ses voix à un vieillard nommé Conon, Thrace d'origine, qui obtint ensuite les suffrages du peuple et peu après ceux de l'armée [2].

Calmée momentanément par ce choix qui avait le caractère d'une trêve, la discorde se ralluma bientôt plus violente dans les esprits deux ans après. Le vieux Conon s'acheminait rapidement vers la tombe. Avant même qu'il y fût descendu, Pascal, un archidiacre ambitieux et riche, se rendit secrètement à Ravenne, et là il offrit cent livres d'or à l'exarque Platyn s'il voulait le faire élire pape. L'acceptation n'était pas douteuse : le pacte conclu et le pape mort, Platyn écrivit au duc de Rome de mettre la tiare pontificale sur le front de Pascal. L'armée, docile aux ordres de son chef, vota aveuglément

1. Muratori, *Annali d'Italia*, t. IV, p. 147.

2. L'archevêque Maurus, se fondant sur ce que Ravenne était la métropole politique de l'Italie, prétendait qu'elle en fût aussi la métropole religieuse. Agnellus, t. III. *Rerum Italicarum*. — Rubeus, *Hist. de Ravenne*, liv. IV.

pour l'archidiacre; mais le clergé, opposant comme en 685, lui préféra l'archiprêtre Théodore. Voilà deux papes élus par deux factions rivales qui en viennent aux mains. Théodore, plus diligent, s'empare du palais de Latran et s'y fortifie; l'autre accourt avec les soldats, l'y assiége, et les traits et les pierres commencent à voler des deux parts. Honteux d'assister à un tel spectacle, tandis que les deux rivaux se disputaient le palais de Latran avec l'acharnement de l'ambition jalouse, les magistrats, plusieurs officiers de la milice, et la plus saine partie du clergé, suivis d'une foule immense qu'indignait ce combat sacrilége, se réunirent au sacré palais, et, après mûre délibération, ils décidèrent qu'on choisirait un troisième pape. Cette détermination prise, Sergius fut élu à l'unanimité et porté sur-le-champ en triomphe à Latran.

Trop faibles pour résister à ce nouveau compétiteur, Théodore et Pascal se soumirent et lui donnèrent le baiser de paix. Mais en reculant devant les poignards levés sur lui, Pascal n'avait pas perdu tout espoir : un de ses fidèles allait apprendre ces événements à l'exarque de Ravenne et le supplier de venir à Rome. Platyn suivit le messager de si près que la milice, instruite de son arrivée, n'eut pas le temps de se rendre pour le recevoir au lieu accoutumé; elle le rencontra sous la porte Flaminienne. A peine au palais, il s'efforça de détacher les trois ordres du pape Sergius et de les ramener vers l'archidiacre. Mais, malgré ses menaces, la majorité résista. L'exarque alors, qui n'entendait pas perdre les bénéfices de son marché, refusa d'approuver l'élection du nouveau pape, à moins qu'il ne lui payât les cent livres d'or promises par Pascal. Le pauvre prêtre de Sainte-Suzanne eut beau protester et crier qu'il ne devait rien. Comme il voulait rester sur le saint siége, et que l'exarque se montrait inflexible, il fallut mettre dans la balance byzantine les candélabres et les couronnes du tombeau de saint Pierre. Platyn ne reconnut Sergius pour vicaire de Dieu que lorsque le plateau chargé d'or emporta les poids et toucha la terre[1].

Ce précédent ne pouvait laisser dans l'esprit du pape un grand dévouement pour l'empire. Soit qu'il se souvînt des cent livres d'or ou qu'il n'obéît qu'au mouvement de sa conscience, lorsqu'en 692,

1. Anastase, *Vie du pape Conon.*

Justinien II lui adressa de Constantinople les statuts d'un concile appelé *in Trullo*, parce qu'il avait été tenu sous le dôme du palais impérial, il refusa de les approuver. Ce concile avait pour but de permettre aux prêtres mariés avant l'ordination de garder leurs femmes. Justinien II voulut employer l'autorité, sans réfléchir que l'autorité n'est qu'un mot où manque la force; il croyait qu'un seul de ses gardes suffirait pour lui amener Sergius : l'événement prouva le contraire. Ce que l'exarque Calliopas avait exécuté sans peine à la tête de ses troupes devint impossible pour l'écuyer Zaccharie tombant seul à Rome, inconnu et sans action sur la milice. Les soldats, naturalisés en quelque sorte par leur long séjour dans la ville, le chassèrent eux-mêmes en le couvrant d'outrages. Ils ne montrèrent pas plus de respect, en 701, pour l'exarque Théophylacte, successeur de Platyn. Le représentant impérial dut attendre, devant les portes fermées à son approche, le bon plaisir de cette soldatesque insolente et qu'on poussait sous main à la révolte. Ce n'était pourtant pas faute de sévérité que Justinien II laissait s'affaiblir l'influence impériale en Italie. Ce tyran, surnommé *Rhinotmète*, parce que l'un de ses rivaux lui avait fait couper le nez, ordonnait en souvenir de sa mutilation, dit un historien, une cruauté ou un supplice toutes les fois que le besoin de se moucher le forçait d'ôter son nez d'or. Les querelles pour la suprématie épiscopale s'étant renouvelées au commencement du VIIIe siècle entre le prélat de Ravenne et celui de Rome, il ne trouva pas de moyen plus prompt de les apaiser que de faire crever les yeux à l'archevêque et de mander le pape à Byzance. Le pape, en 709, était un Syrien qui s'empressa d'obéir. Trois ans après son retour on apporta à Rome la tête de Justinien II. L'écuyer de Philippique, celui qui l'avait renversé, venait la montrer avec son nez d'or pour annoncer l'avénement du nouveau maître [1].

L'exposition de ce hideux trophée porta malheur à Philippique; ceux qui veulent que l'autorité suprême soit toujours forte et grande doivent se garder de l'avilir quand ils se vengent de leurs rivaux. Les huées qui accueillaient la tête sanglante et mutilée de Justinien montèrent jusqu'au trône : quel respect pouvait obtenir un prince qui, en montrant à ses sujets la tête de son prédécesseur, les faisait

1. Théophane. Nicephore, *Chroniques*. — Cedrennus, *Annales*. — Zonaras, *Hist.*

songer que dans quelques jours peut-être ils verraient la sienne sur la même pique? Au premier ordre qu'il donna, l'empereur fut désobéi. Monothélite, il voulait plier Rome à sa croyance; elle repoussa ses décrets. Pour montrer leur mépris, le pape et ses clercs firent peindre dans le portique de Saint-Pierre les six conciles qui fixaient la foi latine; pour montrer son audace quand l'exarque Rizocope donna, en 712, un successeur au duc de Rome, le peuple l'accueillit à coups de pierres. Mais le nouveau duc, par une exception déjà rare chez ceux de Byzance, était un homme énergique. Il marcha droit au palais, et, rencontrant la faction, qualifiée du nom de Chrétienne, en armes sur la voie Sacrée, il l'assaillit si vigoureusement que, sans l'intervention du pape qui envoya ses clercs les plus vénérables, avec les saints Évangiles et les croix, pour séparer les combattants, les orthodoxes étaient taillés en pièces. Lorsqu'ils se retirèrent derrière les croix du clergé, ils laissèrent la voie Sacrée jonchée de cadavres[1]. Cet état d'hostilité prit fin cependant : une réconcilation eut lieu entre Rome et l'empereur Anastase, secrétaire de Philippique, arrivé au pouvoir en crevant les yeux à son maître. La paix religieuse, chose extraordinaire à cette époque, dura douze ans; deux exarques, Scholastique et Paul, conservèrent la paix civile en la payant chaque année le prix convenu aux Longobards, et sauf les terreurs de l'inondation de 716 qui dura sept jours, fit crouler une infinité de maisons, et couvrit les rues et les places d'arbres déracinés, le repos de la ville ne fut pas troublé[1].

Un si long calme présageait des orages; effectivement, une scission violente éclata dans l'Église sous le règne de Léon l'*Isaurien*, en 726, à propos de l'hérésie des *iconoclastes*. Ces réformateurs, qui avaient le grand tort aux yeux des catholiques de penser comme Mahomet, se proposaient de ramener le culte chrétien à sa pureté primitive, en détruisant partout les images des saints qu'on entourait d'une sorte d'idolâtrie. Ils reprochaient à leurs adversaires de ressusciter le paganisme dont l'antique regain couvrait le champ du Christ. En effet, on se réfugiait alors dans les églises comme on se réfugiait auparavant dans les temples. Les princes demandaient des présages aux solitaires chrétiens, comme leurs prédécesseurs en demandaient aux

1. Anastase, *Vie du pape Constantin*.

augures; l'eau bénite remplaçait l'eau lustrale; la violation des tombes était comme autrefois déclarée impie. On croyait aux fées nocturnes, à ces hommes dont parle Pétrone qui se métamorphosaient soudain en loups, à ces voix des âmes qui gémissaient dans l'air. Les lumières étincelaient toujours la nuit dans les chapelles, les termes étaient parés de fleurs au printemps, et l'on ne manquait pas de planter le peuplier de mai, et de célébrer chaque année en l'honneur des morts les féralies ou repas funèbres.

Les iconoclastes n'avaient donc pas tort de désirer que l'Église empruntât moins au culte vaincu : avaient-ils raison en voulant la forcer à rompre définitivement ce lien du passé, et le sacrifice qu'ils exigeaient était-il possible?... c'est ce qui semble plus douteux. Dès qu'elle eut ouvert ses portes aux païens, l'Église ne fut plus maîtresse chez elle. Son culte, tout moral et tout philosophique, pouvait conserver sa primitive simplicité dans un petit cercle d'adeptes instruits, mais il devait la perdre forcément en tombant au milieu de masses ignorantes et imbues des anciennes superstitions. Il y eut dès lors, dans le principe, obligation et sagesse à donner une signification nouvelle et édifiante aux vieilles croyances du polythéisme qu'on était impuissant à détruire. Les hommes habitués à l'intervention constante de la Divinité avaient besoin de prodiges. La foi s'étant déplacée, ils ne les demandèrent plus aux autels baignés du sang des victimes ou à la feuille frémissante des chênes, mais aux tombes, aux reliques, à la mémoire de ces athlètes courageux qui avaient fondé le christianisme. De là le culte des images.

Rien de plus respectable dans l'origine, rien de plus beau dans son but que ces hommages pieux au courage et aux vertus des saints; malheureusement l'ignorance des temps était si grande que les images, transformées peu à peu en idoles, finirent par usurper l'encens qui n'est dû qu'à Dieu. Les réformateurs qui les proscrivaient se conformaient donc rigoureusement à ce précepte de l'Ancien Testament : « Tu n'adoreras aucune image de la créature ni celle taillée de main d'homme. » Iconoclaste zélé, l'empereur Léon, dit l'Isaurien, fit enlever des églises de Constantinople toutes les images des saints qu'on brûla publiquement par son ordre, et il écrivit au pape de purifier de la même manière les basiliques de Rome. Pour se figurer l'émoi que dut produire cette lettre dans la métropole catholique,

il faut songer que Rome ne vivait déjà que du culte des saints. Les dons des pèlerins qui accouraient de tous les points de l'Europe aux tombeaux des apôtres, formaient pour ainsi dire l'unique source de sa richesse : aussi n'y eut-il qu'une voix pour maudire l'empereur et pour applaudir à l'énergique protestation du pape Grégoire II.

« Tu as dit dans ton insolence et dans ton orgueil, écrivait-il à Léon en 727, j'irai à Rome, je briserai l'image de bronze de saint Pierre, et ce Grégoire qui ose me résister, à moi qui suis tout à la fois empereur et pontife[1], je le ferai traîner chargé de fers à Constantinople, comme l'un de mes prédécesseurs y fit traîner le pape Martin. Il est vrai que nous sommes bien petit devant toi et bien faible charnellement. Nous n'avons ni chevaux bardés de fer, ni soldats armés pour nous défendre. Mais la mort plane toujours sur la tête des tyrans qui abusent de leur pouvoir. L'Occident, qui ne cesse d'apporter sur sa tombe les fruits de sa foi, n'abandonnera pas saint Pierre. Rome est assez forte et assez loin de Constantinople pour se rire de ta colère; et quant au pape, s'il s'éloigne seulement de vingt-quatre stades, tu poursuivras le vent[2]. »

Ce langage, auquel les empereurs n'étaient pas encore accoutumés, faillit coûter cher à Grégoire II. Trois assassins que Marinus, alors duc de Rome, avait, dit-on, armés, essayèrent, en 728, mais en vain, de venger Léon. Leur première tentative échoua; la seconde leur fut fatale : l'exarque Paul voulut employer la force : la force ne réussit pas mieux que la perfidie : on le repoussa, le peuple irrité chassa Marinus de la ville, et Luitprand, roi des Longobards, profitant de l'irritation des esprits et de la haine qui éclatait partout contre les briseurs d'images, entra tout à coup dans l'exarchat de Ravenne et en pilla les principales villes. L'exarque Eutychès, successeur de Paul, eut alors fort à faire. Le pape avait excommunié l'empereur et enjoignait aux catholiques de refuser le tribut; les Longobards campaient sous le môle d'Hadrien; on parlait de l'intervention de ce terrible Charles Martel, l'effroi des Sarrazins, que Grégoire II appelait à grands cris au secours de l'Église. La querelle des images, loin de se refroidir, s'enflammait de plus en plus aux colères des chrétiens occidentaux et à l'obstination de l'empereur. Quatre-vingt-treize évêques, réunis

1. βασιλεὺς καὶ ἱερονς εἰμί...

2 Lettre du pape Grégoire à Léon. (Baronius, *Annales ecclésiastiques*, t. XII, p. 351.)

en concile dans la basilique vaticane, s'étaient prononcés à l'unanimité, en 731, pour la conservation de ces images proscrites. Léon les défendit aussitôt sous peine de mort. Cet aveugle acharnement, imité par son fils Constantin *Copronyme*, qui trouva devant lui un pape non moins résolu que le précédent, Grégoire III, enleva Ravenne et Rome aux Byzantins.

Gagnant toujours du terrain à la faveur de ces discordes, et refoulant peu à peu le dernier exarque et ses Grecs, en 741, les Longobards avaient fait tant de chemin qu'ils se trouvaient sous les murs de Rome. Quand le peuple les aperçut, il s'effraya et non sans raison, car la situation était difficile. L'empereur de Constantinople ne pouvait rien pour son salut. On connaissait l'astuce et l'avidité des Longobards qu'il fallait toujours gorger d'or pour avoir la paix. Dans cette extrémité, Grégoire III, se tourna vers la France. Deux *missi* ou envoyés apostoliques, l'évêque Anastase et le prêtre Sergius, partirent chargés de présents pour aller implorer Charles Martel. Avec les chaînes de saint Pierre et les clefs de son tombeau, ils apportèrent au chef des Franks un décret par lequel le sénat et le peuple romain, renonçant à l'obéissance de l'empereur d'Orient, se plaçaient sous la protection de son épée en le nommant consul, c'est-à-dire souverain de Rome [1]. Dans une lettre confiée au Frank Authard, l'un des fidèles de Martel, le pape avait consacré en ces termes le choix du peuple et du sénat : « Je te conjure, ô fils très-cher, par le Dieu vivant et véritable, et par les clefs très-saintes de la confession de saint Pierre que nous t'avons envoyées comme marques du pouvoir souverain (*ad regnum*), de ne point préférer l'amitié du roi des Longobards à celle du prince des apôtres [2]. »

Au point de vue religieux un refus semblait impossible; mais la religion aux yeux des chefs franks, obscurcie par la fumée des camps,

1. Epistolam cum decreto Romanorum principum illi prædictus præsul Gregorius miserat *quod sese populus Romanus* relictâ imperatoris dominatione ad suam defensionem et invictam clementiam convertere voluisset. (*Annales de Metz.*)

2. Baronius, *Annales ecclésiastiques*, ann. 740 : Vieux annaliste des Franks, publié par Dom Martène, *Collection des Monuments*, t. v, col. 888. — Les continuateurs d'Aimoin et de Frédégaire, *id.* Duchesne, t. III. Rerum Franc., *id.*

Le dimande del Papa erano come i Padri *Ruinart* e Pagi han dimostrato che Carlo Martello volesse imprendere la difesa contra de Longobardi poi che in recompensa esso Papa co' i Romani gli offerivano la *Signoria di Roma* col titolo di *Console* o di *Patrizio*. (Muratori, *Annal. d'Italia*, t. IV, p. 242.)

n'était pas encore assez belle pour les séduire. Karl, le Marteau de Thor, comme l'appelaient ses leudes, se serait bien gardé de se brouiller pour les clefs de saint Pierre avec les Lombards ses alliés. Leur roi, Luitprand, était le père d'honneur de son fils Pépin; il l'avait adopté en 735, à Pavie, à la manière barbare, en lui coupant les cheveux; et comme en présence des Arabes qui menaçaient l'Europe vers les Pyrénées et les Alpes, le même intérêt réunissait les chefs des deux peuples placés sur la route de l'islamisme, les diviser en ce moment était impossible; Charles Martel dut se borner à une intervention morale, et tout porte à croire que la paix accordée, en 742, aux Romains en fut le résultat. Pendant cette paix, qui dura dix ans et qui n'empêcha pas les Lombards de chasser les Byzantins des derniers châteaux qu'ils tenaient dans le duché de Rome, le nouveau pape Zacharie avait conçu un grand dessein. Oubliant ce que Grégoire II disait à Léon l'Isaurien : préposés au gouvernement céleste des Églises, les pontifes ne se mêlent pas des affaires de la République[1], il songeait en s'appuyant sur les chefs des Franks, à constituer un domaine temporel au Saint-Siége et à succéder à l'empereur : ce projet, que la mort l'empêcha de suivre, allait réussir dans la main de son successeur, Étienne II, avec l'aide du fils de Martel.

Pépin voulait remplacer les Mérovingiens à Paris, comme Étienne voulait remplacer les empereurs à Rome. Liés d'avance par la double usurpation qu'ils méditaient, le maire du palais et le pape s'entendirent au premier mot. Étienne ordonna de tondre l'énervé Childéric, sacra solennellement Pépin, en 754, dans la basilique de Saint-Denis, donna le titre de patrice à ses deux fils, Charles et Carloman, et fulmina une excommunication héréditaire contre le peuple frank si jamais il prenait des rois dans une autre famille. Pépin, de son côté, passa les Alpes aussitôt avec ses Austrasiens, battit Aïstolf, roi des Lombards, et le força de signer un traité dans lequel il s'engageait à rendre aux Romains Ravenne et toutes les places du duché de Rome conquises sur les Byzantins. Mais la foi des traités à cette époque ne survivait pas à la victoire. Pépin eut à peine descendu le mont Cenis qu'Aïstolf ravageait la campagne romaine et brûlait les maisons élevées auprès de Saint-Pierre. Dans cette extrémité, Étienne II, écrit

1. Ecclesiis præpositi sunt Pontifices à Reipublicæ negotiis abstinentes. (Baronius, *Annales ecclés.*, t. XII, p. 351.)

l'abbé Fleury, auteur de l'Histoire ecclésiastique, adressa au roi des Franks une lettre où il faisait parler saint Pierre comme s'il eût été sur la terre. « Je vous adjure, disait le prince des apôtres, par le Dieu vivant de ne pas souffrir plus longtemps que les Longobards désolent ma ville de Rome et mon peuple, si vous ne voulez pas que votre corps et votre âme soient déchirés dans le feu éternel par l'ongle des démons. En m'obéissant promptement vous recevrez un grand salaire en cette vie, vos ennemis seront écrasés par ma colère; vous vivrez longtemps jouissant des biens de ce monde et obtiendrez les palmes de la vie future. Dans le cas contraire, sachez que, par l'autorité de la Trinité sainte et la grâce de mon apostolat, vous serez tous exclus du royaume de Dieu [1]. »

Cette fiction n'aurait pas suffi pour rappeler les Austrasiens en Italie, sans l'espoir du pillage, l'attrait d'un immense butin, et sans les projets ambitieux de leur chef. L'ancien maire du palais avait assez d'intelligence pour comprendre qu'en affaiblissant les Lombards il préparait un nouveau trône à ses enfants. Envahissant donc l'Italie une seconde fois, en 755, il enferma Aïstolf dans Pavie, et l'y tint assiégé jusqu'à ce que le roi lombard eût renoncé à son droit de conquête sur l'exarchat de Ravenne, et la pentapole ou les cinq villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, Ancône. Lorsque les comtes d'Aïstolf eurent remis à Fulrad, abbé de Saint-Denis et représentant du vainqueur, les clefs de toutes les villes cédées, Pépin les livra, selon les uns, à saint Pierre ou au Saint-Siége; et, selon les autres, les rendit au peuple romain [2]. Quoi qu'il en soit, et sous quelque forme que la donation ait été faite, elle impliquait formellement, comme tout acte féodal, la suzeraineté des rois franks sur tous les pays donnés ou rendus [3]. Ces nouveaux seigneurs étaient obligés de défendre l'Église et le peuple romain; mais, ainsi que l'ont établi, avec les historiens les plus véridiques, Fréhérus et le père Pagi, ni Rome, ni le pape ne reconnaissaient d'autre souverain [4].

1. Cajetani Cenni. (*Monumenta dominationis Pontificiæ.*)

2. Chronique de Moissac, Eginhard, Marianus, le moine de Fulde, Sigebert, moine de Gembloux, disent que Pépin *erepta Romanis restituit*...

3. Patriciatus ecclesiæ Romanæ seu patricii Romanorum nomen duo quædam amplectebantur et *juridictionem* quâ Reges Francorum ex consensu pontificis *et populi Romani* potiebantur et defensionem quam ecclesiæ Romanæ polliciti erant. (P. Pagi, *Vie de Grégoire III*, parag. 17.)

4. Patriciatum Romanum *cum urbe Roma* regibus Francorum integrè subjectum fuisse, neque

Le hasard renverse souvent les meilleures combinaisons politiques : au moment où l'homme se croit le maître des événements, ils tournent et vont aboutir à un résultat imprévu. En invoquant l'intervention de Pépin, Étienne II n'avait en vue que l'intérêt du Saint-Siége : il arriva cependant que, par un effet tout contraire, au lieu de profiter au pape, cette intervention profita au peuple. Le peuple de Rome, placé entre les empereurs de Constantinople auxquels il obéissait par habitude et les Lombards dont il voyait sans cesse briller les armes à ses portes, n'avait pas encore eu le temps de songer d'une manière sérieuse à son indépendance. Cette idée lui vint naturellement quand les derniers liens qui le rattachaient encore par les Exarques à l'empire furent brisés, quand il ne redouta plus les Lombards et qu'il se trouva soumis seulement en apparence aux Francs trop éloignés pour gêner son action et aux papes trop faibles pour le dominer. Alors le courant démocratique, arrêté depuis huit siècles par la vieille digue des Césars, se précipita de nouveau dans son ancien lit et la République sortit de sa tombe [1]. Mais cette République de la Rome moderne, fille informe du moyen âge, gardait peu de traits de la démocratie de Rome antique. Composée d'une masse oisive et turbulente que nourrissait l'aumône du pape et des riches, d'un clergé indisciplinable et presque toujours hostile à son chef, et des arrière-petits-fils des patriciens qui osaient encore s'appeler sénateurs, elle portait dans son sein les plus âcres ferments de division et de désordre, et ne montrait de l'unité, de l'ensemble et de l'énergie, que pour attaquer la papauté. Forcer le successeur des apôtres à se renfermer dans les limites de son royaume spirituel et à laisser le gouvernement civil aux laïques, tel fut le but de la République nouvelle. Comme les rois de l'Orient vers l'étoile mystique, elle marcha constamment vers ce but. A mesure qu'elle va se développer, se transformer, mourir momentanément pour ressusciter encore, nous la verrons sans cesse, à travers les siècles, lutter corps à corps, lutter avec acharnement contre la papauté sa rivale. A partir de ce moment, il y aura toujours guerre

Pontifices sibi quicquam in eo juridictionis aut ditionis arrogasse constat. (Eckard, *Rerum franc.* lib. 25, c. 38.)

Paul Diacre, écrivant à Charlemagne qui n'était pas encore empereur, lui disait : « Vous trouverez très-harmonieux les noms des portes et des voies de votre ville de Rome » (*Civitatis vestræ Romuleæ*).

1. *Idem.* Lettres du pape Étienne. — Charlemagne, comme l'a très-bien remarqué Muratori, ne prenait pas le titre de Patrice du *Saint-Siége*, mais *des Romains*.

entre le Vatican et le Capitole, pour savoir qui doit gouverner du sénateur ou du pontife, et si en face de la statue de la religion dressée à Saint-Pierre on ne peut pas relever sur les roches capitolines la statue de la liberté?

Cette guerre commença en 766; et les deux partis déployèrent dans leur première rencontre toute la violence et la sauvagerie du moyen âge. Le pape Paul Ier venait de passer à meilleure vie. A cette nouvelle le duc Toton, gouverneur de Nepi, accourt à la tête d'un rassemblement de montagnards du Soracte et de Monterosi, s'empare de la porte Saint-Pancrace, et fait élire dans sa maison son frère Constantin qui n'était même pas prêtre. Ce *pape des paysans* resta sur la chaire de saint Pierre un an et un mois. Au bout de ce temps, le *primicier* ou premier dignitaire du palais pontifical nommé Christophore, et son fils Sergius qui remplissait les fonctions de *sacellaire* (sacristain), appelèrent les Lombards, tuèrent le duc Toton et forcèrent Constantin à se réfugier dans l'église de Latran où il ne tarda pas à capituler. Le prêtre Valdipert avait profité du tumulte pour porter au trône pontifical un religieux de Saint-Vito. Instruit qu'un autre recueillait les fruits de sa victoire Christophore vole avec les Lombards à Latran, en arrache le nouveau pape, lui substitue un de ses amis, Étienne III, et livre les deux intrus à ses gens qui, après leur avoir crevé les yeux, les firent expirer dans les tortures. Un an plus tard la justice de Dieu le frappait à son tour à la même place et de la même manière. En 767, le camérier du pape le mit entre les mains des bourreaux, qui lui ôtèrent les yeux et la vie [1]. Voilà l'ordre qui régnait à Rome, lorsque le pape Adrien III, sérieusement menacé par les Lombards, implora le secours du fils de Pépin.

Devenu seul chef des Franks par la mort de son frère et la fuite de la veuve de ce dernier qui s'était réfugiée auprès de Didier avec ses deux enfants, Charlemagne entreprit cette expédition bien moins pour la défense de l'Église et de Rome que pour le butin et la vengeance.

Didier avait donné asile à ses neveux et à son plus grand ennemi Hunold, duc d'Aquitaine; il montrait un vif ressentiment du dédain de Charlemagne qui venait de répudier sa fille; il s'agissait donc de

1. Melchior Cesarotti, Vite dei primi cento Pontefici, p. 188.

prévenir un péril prochain en allant l'étouffer : à Pavie le petit-fils de Martel n'hésita point. L'aigle n'ouvre pas ses grandes ailes avec plus de rapidité et fond moins vite sur sa proie. On l'attendait encore à l'entrée des défilés des Alpes, que, suivant à travers les rochers, les précipices et les neiges séculaires, la route des héros, il franchissait tous les obstacles et apparaissait dans la plaine. C'était, disent les contemporains, toujours sous l'impression de surprise et de terreur dont les Lombards furent saisis à cette vue, c'était comme une forêt mêlée de lances et d'épées qui semblait sans fin et marchait vers Pavie. Chaque fois que les machines de guerre, les phalanges des leudes, chevauchant l'épée haute, ou les évêques et abbés avec leurs bannières, dominaient cette masse épaisse, les habitants, accourus sur le rempart, demandaient aux transfuges : Est-ce Charlemagne?... Non, répondaient ces traîtres, pas encore ! — On vit enfin comme un nuage à l'horizon, et alors parut Charlemagne, la tête armée d'un casque de fer, les mains cachées par des gantelets de fer, la poitrine, les épaules et les cuisses couvertes de fer, élevant sa lance et pressant d'un genou que le fer protégeait les flancs de son coursier noir entièrement bardé de fer. Tous les leudes qui le suivaient, armés de la même manière, ressemblaient à des statues équestres; aussi quand le soleil, frappant tout à coup sur ces armures, en fit jaillir des gerbes d'éclairs, les Lombards furent glacés d'effroi ! Et les transfuges, immobiles et pâles, eurent à peine la force de leur dire : C'est Charlemagne[1].

Tout plia devant lui; son nom suffit pour conquérir le champ de bataille, la peur ouvrit à son approche les portes des places, et il ne resta bientôt plus à Didier que les murs de Pavie. Laissant à ses comtes le soin de les forcer, Charlemagne partit pour Rome. Prévenus à temps, les magnats et les sénateurs étaient allés à sa rencontre, bannières déployées, jusqu'à trente mille pas de la ville. Au Ponte Molle, où il arriva le samedi saint, 2 avril 774, il trouva les centuries de la milice en armes, et toute la population, qui, agitant des palmes et des rameaux d'olivier, l'accueillit en chantant des hymnes et poussant des acclamations!... En apercevant la ville sainte, Charlemagne descendit de cheval et se rendit à pied avec ses leudes à la basilique de Saint-Pierre : le pape l'y attendait depuis le matin à la tête

1. Récit du moine de Saint-Gall, qui écrivit sous la dictée du soldat Adalbert, témoin oculaire. (*Recueil des Historiens de France*, par le bénédictin D. Bouquet, t. v, p. 131.)

de tout le clergé, au haut des degrés, que le roi baisa tous. Puis il embrassa le pape, le prit par la main et entra dans l'église en gardant la droite, suivi de tout le clergé qui chantait : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Le lendemain des fêtes de Pâques, à la prière du pape et du sénat, le jeune patrice (il n'avait alors que vingt-sept ans) confirma la donation faite par son père, mais en se réservant, comme lui, la souveraineté des pays donnés en fief[1]. Pendant ce temps, son oncle Bernard entrait à Pavie et achevait de lui gagner cette célèbre couronne de fer qu'il ceignit avant son départ dans le bourg de Monza, où l'archevêque de Milan le sacra, selon la coutume lombarde, roi d'Italie.

Six ans après cette intronisation, Charlemagne, déjà maître d'une grande partie du continent, était de retour à Rome et y faisait baptiser, le 15 avril 781, le plus jeune de ses enfants. En sortant de l'urne de porphyre, cet enfant fut sacré par le pape roi d'Italie. Son frère reçut l'onction pontificale comme roi d'Aquitaine, puis le géant carlowingien repassa les Alpes pour aller refouler dans leurs forêts les Saxons en Germanie, battre les Aquitains sur la Garonne, rejeter les Arabes au delà de l'Èbre, et il ne revint, dans sa chère métropole du Tibre, qu'en 800. Bien des événements étaient survenus dans ces vingt années : tandis que ces Franks, au cœur plus dur devant le péril que le fer qui chargeait leurs poitrines, l'élevaient au faîte de la puissance et de la gloire, des légats lui apportant les clefs du tombeau de saint Pierre et le drapeau aux six roses, emblème de la vassalité des papes, lui apprenaient que Léon III avait succédé au pontife Adrien son ami. Charlemagne ne tarda pas à voir le nouveau pape. Un de ces actes de violence dont Rome chrétienne était trop souvent le théâtre le lui envoya, en 799, à Paderborn.

Comme Cristophore et son fils, trente-trois ans auparavant, le primicier Pascal et le sacellaire Campule avaient conspiré contre leur maître. Léon III, le jour de saint Marc, 25 avril, suivait à cheval la procession des grandes litanies, lorsque par la ruelle des couvents de Saint-Étienne et de Saint-Sylvestre débouchent tout à coup les conjurés à la tête d'une troupe de scélérats armés de poignards et de

1. Les seigneurs et les évêques, qui l'accompagnaient en grand nombre, souscrivirent aussi cet acte. On se rappelle que le roi s'y réservait la *souveraineté* des domaines qu'il abandonnait aux Papes. (Gaillard, *Histoire de Charlemagne*, tom. I, p. 275.)

bâtons. Saisis d'effroi, peuple et clergé prennent la fuite. Alors les assassins renversent le pape de son cheval et le dépouillent, en déchirant ses vêtements pontificaux, tandis que le primicier et le sacellaire s'efforçaient, à coups de poignards, de lui arracher la langue et les yeux; ils le laissèrent au milieu de la rue à demi mort et baignant dans son sang. Mais, un instant après, l'ayant vu de loin donner quelque signe de vie, ils accourent de nouveau, l'accablent d'une grêle de coups et l'entraînant dans l'église du monastère, où sur les marches mêmes de l'autel, ils le criblent de blessures et lui coupent la langue. Ainsi mutilé et moribond, il fut jeté dans la prison d'un couvent voisin d'où quelques serviteurs fidèles l'enlevèrent pendant la nuit; ils venaient chercher son cadavre et furent bien surpris de le trouver respirant encore. On le descendit, comme saint Paul, avec des cordes du haut des murs de la ville, et Albin, son camérier, le porta dans la basilique vaticane. A la nouvelle de cet attentat, les Franks du duché de Spolette s'étaient mis en marche; arrivé à Saint-Pierre, leur chef Winigis prit respectueusement le blessé, le conduisit à Spolette, et quand il put supporter le voyage, car, par un hasard si merveilleux, que les contemporains le prirent pour un miracle, aucune blessure n'était mortelle, il le fit escorter jusqu'à Paderborn.

Charlemagne avait rangé son armée sur deux rangs pour le recevoir; le vieillard mutilé passa au milieu, et, aux exclamations d'horreur et de pitié qui s'élevaient de toutes parts sur son passage, il dut avoir bonne espérance. Sa cause était gagnée d'avance, en effet. Par le conseil d'Alcuin, Charlemagne confia le pape à deux archevêques germains, quatre évêques d'au delà du Rhin et de la Gaule et trois comtes franks qui le ramenèrent dans son palais de Latran; puis, afin de rétablir Léon III sur le siége pontifical, sans blesser la population qui n'était pas du côté du pape, il suivit de près ses légats et arriva à Rome, le 24 novembre de l'an 800. Là, il entendit, dans une assemblée composée de prélats et de leudes franks, les accusateurs du pontife qui dut se laver par un serment muet, en posant l'Évangile sur sa tête, des nombreux méfaits qu'on lui reprochait. Le pape absous, Charlemagne s'occupa d'une affaire plus importante et qui était le but secret de son voyage.

Dans le but de se concilier sa faveur, les chefs du clergé, les sénateurs et les nobles de Rome lui avaient dit à son arrivée : « Il n'y a plus

Jacquand del. Ch. Colin sc.

CHARLEMAGNE COURONNÉ ROI D'ITALIE.

maintenant d'empereur; ce titre va périr, car une femme occupe le trône de Constantinople. Puisque Dieu t'a donné les Gaules, la Germanie et l'Italie qui formaient autrefois l'empire d'Occident, prends le titre d'Auguste qui t'est décerné aujourd'hui par toute l'Europe chrétienne. Charlemagne répondit humblement qu'il était prêt à se soumettre aux décrets de Dieu [1]. En conséquence, deux jours après, lorsqu'il assistait dans la basilique de Saint-Pierre, pleine d'une foule immense, à la messe de Noël, le pape lui posa une couronne sur la tête, et aussitôt l'église retentit de cette acclamation poussée par dix mille voix : « A Charles, Auguste, couronné empereur de la main de Dieu! longue vie et victoire!... » Pendant qu'il feignait la surprise le pape répandit sur son front l'huile sainte, ensuite il l'adora selon la coutume antique, et tous se prosternèrent comme le pontife aux pieds du nouveau César [2]. C'est ainsi que fut rétabli l'empire d'Occident, rois cent vingt-quatre ans après sa chute; c'est ainsi que le titre d'Auguste, fondé sur le droit de conquête et consacré par l'élection, investit de la souveraineté légitime de l'Italie et de Rome les rois franks et leurs héritiers.

Ce diplôme impérial, scellé de la grande épée de Charlemagne, ne pouvait être et ne fut contesté par personne. Il n'en était pas de même de la donation faite à saint Pierre. Huit ans après que le césar frank eut quitté Rome avec ces leudes couverts de fer et ces archevêques militaires qui, transformés en paladins et couronnés du nimbe fabuleux des chroniques, devaient s'imprimer pour toujours dans l'imagination des peuples, Léon III écrivait à Aix-la-Chapelle qu'on ne lui laissait lever aucun tribut sur l'exarchat de Ravenne. Charlemagne envoya aussitôt deux *missi* qui, loin d'accueillir les réclamations du pontife, établirent dans toutes les villes des juges et des comtes pour rendre la justice et percevoir les impôts au nom de l'empereur. Deux actes non moins significatifs complétèrent bientôt la pensée du conquérant, et montrèrent à l'Occident que sa souveraineté sur Rome et l'Italie était sans conditions et sans limites, et qu'il la léguait à ses successeurs telle que l'avait créée son épée. En 811, voyant venir la mort, il dicta son testament à Éginhard, et ne manqua pas de compter

1. *Chronique de Moissac*, *Recueil des Historiens de France*, t. v, p. 78. — Chroniq. de Lambert d'Irsfe'd; d'Herman le Raccourci, de Scott, de Théophane.

2. A pontifice more antiquorum principium adoratus est. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. iv, p. 380.)

Ravenne et Rome dans les vingt et une métropoles que renfermait l'empire; puis, au mois d'août de 813, réunissant dans sa chère cité d'Aix-la-Chapelle la plupart des comtes, des nobles et des évêques franks, il leur proposa de déclarer Auguste son fils Louis le Débonnaire. L'assemblée féodale répondit par une acclamation unanime. Le grand empereur, s'adressant alors au jeune césar, l'exhorta paternellement, selon Thégan, l'un des témoins de cette scène, à servir Dieu, à honorer ses prêtres, à aimer le peuple et à choisir de bons ministres; ensuite il lui ordonna de prendre la couronne qui était placée au milieu de l'autel et de la mettre sur sa tête. Quelques mois plus tard on descendait Charlemagne dans les caveaux de sa basilique bien-aimée : les Franks avaient un nouvel empereur et les Romains un nouveau pape.

Celui-ci, qui prit le nom d'Étienne IV, s'empressa de faire prêter au peuple romain le serment de fidélité dû à l'empereur. L'année suivante il le sacra à Reims, et, en 823, son successeur sacra Lothaire, petit-fils de Charlemagne, à Rome. D'un caractère ardent et fier, Lothaire, associé à l'empire par son père Louis le Débonnaire, allait élever rudement sa couronne au-dessus de saint Pierre et du Capitole. Son premier soin fut de casser, en 824, tous les juges de Rome qu'il remplaça par des magistrats franks. De cette année jusqu'à 829, aucun des trois papes qui portèrent successivement l'anneau du pêcheur ne fut consacré sans que l'élection eût été approuvée par l'empereur, selon l'antique usage. Enfin, le pouvoir impérial était si fort et celui du pape si faible à Rome, que l'abbé du monastère de Farfa, situé dans la Sabine, ayant porté plainte à l'empereur contre le pontife, Louis le Débonnaire donna l'ordre à deux de ses *missi* d'examiner l'affaire et de juger selon l'équité. L'évêque Joseph et le comte Léon, qui se trouvaient alors à Spolette, se transportèrent donc à Rome et ouvrirent le plaid dans le palais même de Latran en présence du pape Grégoire IV, du bibliothécaire du Saint-Siége, du duc de Ravenne et de plusieurs prélats romains. Invité à exposer ses griefs, l'abbé Ingoald dit qu'il réclamait un domaine dont les papes Adrien et Léon s'étaient emparés de force, et qu'ils refusaient de restituer. Les *missi* ayant interrogé l'avocat du pape, celui-ci répondit que le Saint-Siége possédait légitimement les biens réclamés. On somma l'avocat de l'abbé de produire ses preuves, et il déroula tant de parchemins que, malgré les

affirmations de son adversaire, démenties d'ailleurs par une foule de témoins, les *missi*, après avoir lu chartes et diplômes, condamnèrent le pape dans son propre palais [1].

Grégoire IV avait encore cet outrage sur le cœur, lorsque Lothaire l'emmena en France dans le dessein d'épouvanter son père. Le bruit se répandit, en effet, au *Champ du Mensonge*, près Roffiac, où Louis le Débonnaire et ses trois fils se rencontrèrent, que le pape venait excommunier le vieil empereur; mais les évêques franks, rudes prélats, qui avaient presque tous les flancs serrés par la ceinture militaire, ne s'effrayaient pas pour si peu. « Si le pape, dirent-ils tranquillement, vient avec l'excommunication, il s'en retournera excommunié. » Telle était alors la situation du pape : du côté des évêques s'il s'agissait d'une question d'intérêt ou d'orgueil il ne voyait que des ennemis; du côté des empereurs il trouvait sans cesse des maîtres jaloux et sévères. En 844, on avait consacré, avant d'en avoir reçu la permission de France, le successeur de Grégoire. Lothaire, furieux, envoie Louis II, son fils, à Rome avec une armée, et l'évêque de Metz. En entrant dans la campagne romaine, le farouche prélat mit tout à feu et à sang; aussitôt les magistrats sortent en pompe avec des palmes et font neuf milles pour acclamer le fils de l'empereur. Les écoles, la milice et les corporations suivaient, selon la coutume, avec leurs bannières en chantant des cantiques et en criant : Vie et victoire au roi d'Italie! Entre ce cortége triomphal et l'armée qui marchait, silencieuse et la lance haute, Louis II arrive à la basilique de Saint-Pierre devant laquelle le pape l'attendait avec son clergé. Là, le pontife et le jeune roi s'embrassèrent. Louis entra dans l'église en tenant la droite comme son aïeul; ils allèrent se prosterner ensemble au tombeau de l'apôtre; puis quelques jours après, pendant que l'armée coupait les blés autour de Rome et fauchait les prairies, le pape sacra Louis II en présence des archevêques, des évêques et des barons qu'il avait amenés de France, et fit prêter serment de fidélité à son père par toute la noblesse et le peuple romain [2].

Deux ans avaient passé à peine sur cette leçon impériale quand, au mois d'août de 846, les guettes placées au rempart du midi donnèrent l'alarme en tremblant. C'étaient les Sarrazins qui, s'élançant à l'im-

1. Mabillon, appendice du tome II des *Annales Bénédictines*.
2. Anastase, *Vie du pape Sergius II*.

proviste de leur tour de Misène, avaient remonté le Tibre malgré le petit fort construit quatorze années auparavant par Grégoire IV sur les ruines d'Ostie. Ces hardis pirates, dont le turban vert, les croissants et les lances ornées de banderoles faisaient trembler l'Italie depuis un quart de siècle, débarquèrent intrépidement devant la basilique de Saint-Paul, la pillèrent, et, trouvant les portes de Rome fermées, tournèrent la proue de leurs vaisseaux vers la rive droite, et allèrent assaillir Saint-Pierre. Située hors des murs comme celle de Saint-Paul, la basilique vaticane n'avait pour défense que de faibles barrières et sa sainteté. La hache brisa les portes, et la mémoire vénérée de l'Apôtre n'arrêta pas les fils du Prophète. Se précipitant en tumulte sur ces degrés que les pèlerins ne montaient qu'à genoux et qui avaient été touchés par les lèvres de Charlemagne, les pirates maures traversèrent avec d'affreux blasphèmes le grand portique appelé *le paradis*, et entrèrent comme une trombe dans la nef triomphale. Là, ces mécréants au front noir s'arrêtèrent éblouis. A travers les colonnes des cinq nefs ils voyaient briller des richesses immenses. Les douze colonnettes apportées, dit-on, de Jérusalem qui entouraient le tombeau de saint Pierre, soutenaient une grille d'argent, une architrave d'argent, des statues d'argent; un autel d'argent massif était posé sur le sépulcre; partout étincelaient les ornements, les statuettes, les images, les croix les vases d'or; la nef du milieu en resplendissait, car elle avait pour plafond les tuiles de bronze doré du temple de Vénus. Tout fut emporté par les pirates. Quand ils déployèrent les voiles de leurs barques surchargées de butin, les iconoclastes auraient été contents; il ne restait plus à la porte de la basilique vide et complétement nue, que les deux statues solitaires de saint Pierre et de saint Paul [1]. Pour prévenir une seconde catastrophe, le pape Léon IV reprit le projet de l'un de ses prédécesseurs et entoura de murs la basilique, le palais de Charlemagne et les maisons circonvoisines. La nouvelle enceinte prit le nom de son fondateur : on l'appela cité Léonine, et le 28 juin de 852, veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, le pape la bénit solennellement à la tête de ses cardinaux, de ses évêques et de tous les clercs, qui en firent le tour en procession nu-pieds et la tête couverte de cendres.

1. *Chroniques du Mont-Cassin*, liv. I.

Tranquilles de ce côté, les Romains virent bientôt éclater un autre orage : Louis II avait remplacé son père sur le trône impérial. Non moins jaloux de sa souveraineté, il avait toujours l'œil tourné vers Rome. Or, au commencement de juillet 855, le maître des milices, Daniel, vint lui révéler un complot tramé par quelques nobles de la ville. « Pourquoi, lui avait dit Gratianus, ne rappelons-nous pas les Byzantins, qui repousseraient les Maures?... Pourquoi ne pas affranchir la patrie du joug de ces Franks?... » L'empereur vole aussitôt à Rome avec une troupe d'élite. Son arrivée surprit étrangement le pape et le sénat de Rome. En apprenant pourquoi il était venu si vite, ils cherchèrent à le calmer par de douces paroles; mais, sans se prendre au miel de leurs discours, Louis II convoqua sur-le-champ tous les nobles de Rome dans le palais même du pape. Là, Daniel montrant Gratianus dit à l'empereur assis au milieu des barons : « Cet homme me conseillait de soustraire Rome à votre obéissance et de la livrer aux Grecs! » A ces mots tous les nobles se levèrent en criant : « Daniel ment! » Ils se sentaient d'autant plus forts que le maître de la milice n'avait d'autres preuves que sa parole; aussi fut-il condamné comme calomniateur et livré à Gratianus, qui n'aurait pas adouci la rigueur de la loi romaine si l'empereur n'eût sauvé Daniel en le retirant de ses mains.

Cette révélation laissa de mauvaises traces dans l'esprit de Louis II : persuadé que les pontifes s'associaient aux projets des nobles, il devint soupçonneux à leur égard et se trouva plus disposé à les traiter en vassaux rebelles. L'occasion s'étant offerte en 863 de déployer son autorité, il la saisit avec plus de passion peut-être que de justice. Il s'agissait à la vérité d'un fait touchant la famille impériale. Nicolas Ier avait excommunié le roi de Lorraine, qui préferait à sa femme une concubine. L'arrêt était juste; mais comme il frappait son frère, l'empereur en fut indigné, et prit comme un furieux le chemin de Rome avec ses troupes.

Au bruit de sa marche Nicolas avait ordonné un jeûne général, une procession et des prières pour qu'il plût à Dieu de désarmer le bras du *Nauman* Carlovingien. La procession commençait à monter les degrés de la basilique vaticane lorsque l'empereur arriva. Sans dire une parole, ses soldats se jettent aussitôt sur le peuple et sur le clergé, les accablent de coups, brisent les croix et les bannières, et n'épar-

gnent pas même une croix d'or donnée à l'église de Latran par sainte Hélène, qui renfermait du bois de la vraie croix. Cette relique précieuse fut rompue et foulée aux pieds. Le désordre augmentait à mesure que l'armée entrait dans la ville ; elle y pillait, elle y forçait les femmes jusque dans les couvents, elle y massacrait comme si Rome eût été prise d'assaut. Glacé d'effroi, le pape s'enfuit du palais de Latran, et, se jetant précipitamment dans une barque, courut par le Tibre à Saint-Pierre, où il passa deux jours et deux nuits sans prendre aucune nourriture. Il est probable que l'empereur obtint ce qu'il voulait de ce vieillard terrifié, car le roi de Lorraine ne quitta pas sa concubine, et les Franks, en partant, laissèrent, dit l'annaliste d'Italie, un écrit des plus insolents contre le pape sur le tombeau de saint Pierre[1].

Cette violente péripétie de la lutte que le Saint-Siége soutenait opiniâtrément contre l'empire ne corrigea pas le clergé romain. En 867, le pape Nicolas étant mort, les cardinaux, qui s'arrogeaient dès cette époque le droit de choisir le pontife en daignant permettre au clergé inférieur et au peuple de voter comme eux, profitèrent de l'absence des *missi* impériaux pour élire le curé ou cardinal de Saint-Marc, connu sous le nom d'Adrien II. Les représentants de l'empereur virent dans cette précipitation un acte de lèse-majesté, et il paraît que Louis II fut du même avis, car Lambert, fils du duc de Spolette, ne tarda pas à se montrer avec ses Franks. La malheureuse Rome paya comme toujours pour les ambitieux : elle fut saccagée. Le peuple souffrit moins cependant que l'Église et les nobles. La fureur de Lambert tombait principalement sur les églises et sur les demeures des grands. Se conformant sans doute aux ordres qu'il avait reçus il exila plusieurs évêques et emmena comme ôtages les fils des premières familles.

Au milieu de ces événements le IXe siècle, âge d'injustice, de violence et de sang, s'acheminait vers sa fin à travers le fer et le feu. Le dernier jour du mois d'août 875, l'empereur Louis II mourut à Brescia. Charles le Chauve se hâta de passer les Alpes et vint recevoir à Saint-Pierre cette couronne augustale qui ne devait voiler que deux ans sa calvitie. En 880, elle ceignit le front du dernier descen-

1. *Annales Bertiniani.*

dant de Charlemagne. En moins d'un siècle la source de ce sang illustre s'était tarie; les rejetons du terrible Martel, du vaillant Pépin, de l'héroïque Charlemagne fléchissaient sous la gloire de ces vieux noms énervés et débiles autant que les Mérovingiens. Plus de ce génie demi sauvage, mais plein de verve et de vigueur, dans les conseils, plus d'énergie sur le champ de bataille. Les enfants n'avaient hérité que de la faiblesse de leurs mères : les lions avaient fait un daim. Le dernier fils de Charlemagne était Charles le Gros !

Aussi quand ils virent cette déchéance, les hauts barons de la féodalité, encore à genoux devant la race de Martel, se relevèrent tous. En 888, Béranger, duc du Frioul, se proclama roi d'Italie et prit la couronne de fer. En 891, Guy, duc de Spoleti, se proclama Auguste et prit la couronne impériale. Dans l'espace de dix ans l'Italie eut trois rois et Rome quatre empereurs. Après Guy, son fils, Lambert saisit le sceptre d'or et le porta glorieusement. Le roi de Bavière, Arnolf, qui vint le lui disputer l'année suivante, entra par la brèche à Rome et n'y conquit qu'un vain titre. Séparés par la mort qui les coucha l'un et l'autre dans la tombe au moment où ils allaient combattre, les deux rivaux furent remplacés par le fils d'Arnolf et le fils de Boson, venus pour continuer ce duel acharné entre les Franks de l'est et ceux de l'ouest, le premier de la Germanie et le second de la Provence. Dans son dévouement insoucieux et banal Rome trouva des acclamations pour tous ces maîtres. Les papes, de leur côté, consacrèrent sans hésiter toutes ces ambitions. Étienne V versa l'huile pontificale sur le front de Guy; Formose couronna Lambert et Arnolf: Louis III reçut le diadème impérial des mains de Benoît IV. Il est vrai que les vapeurs violentes qui chargeaient l'air du siècle inspiraient alors aux hommes d'étranges idées. Tout ce que le moyen âge, tigre couvert de sang et de reliques, avait de férocité brutale au cœur, éclatait dans les actes les plus saints. Chef d'une faction opposée à celle de Formose, Étienne VI, qui n'avait pu se venger du pape vivant, voulut au moins se venger, quand il lui succéda, du pape mort. En 896, il réunit à Latran un concile composé de ses créatures, devant lequel on cita le défunt dans les formes. Bien empêché de comparaître, l'accusé fut condamné par contumace. Mais cette flétrissure ne pouvait suffire à la haine de l'ardent Étienne. Il ordonna d'exhumer le cadavre et le fit apporter dans la salle du concile vêtu de ses habits

pontificaux. A la vue de ce corps tombant en lambeaux, car il y avait huit mois qu'il était dans la bière, le pape s'élance de sa chaire pâle de rage et apostrophe ces tristes restes que faisaient mouvoir par moments, comme si Formose eût été vivant, la putréfaction et les vers :

« Pourquoi, dit-il, mortel ambitieux, as-tu quitté l'évêché du Pont pour envahir le trône de Saint Pierre?... »

Le mort ne répondant pas à cette accusation, le concile le condamna sur son silence. Alors Étienne, le déclarant indigne du pontificat et de tous les ordres, commanda de dépouiller le cadavre de ses ornements et de le vêtir d'une robe de bure. Il lui fit ensuite trancher la tête et couper les trois doigts qui avaient donné la bénédiction. Ces débris mutilés et le corps furent précipités sous ses yeux dans le Tibre[1].

Il est des actes si odieux qu'ils révoltent dans tous les temps : devant la vengeance du pape Étienne VI le moyen âge lui-même recula d'horreur. Mais comme la force était sa seule loi, il punit cet acte barbare par une autre barbarie. Le peuple indigné traîna l'implacable pontife en prison et se chargea de son supplice. Tandis qu'on l'y étranglait lentement, le roi Béranger faisait crever les yeux à l'empereur Louis III, et par une juste expiation tombait à son tour sous le poignard d'un assassin, si bien que la domination des Franks proprement dits, déjà mortellement atteinte quand les bourreaux aveuglèrent le dernier rejeton de Charlemagne, finit réellement avec la vie de Béranger, le dernier représentant de la féodalité française. Le roi d'Italie et l'empereur de France morts, Rome se trouva libre du joug étranger : mais cette indépendance ne dura qu'un instant; au lieu de s'affranchir elle descendait seulement un degré dans la servitude. Rome n'échappait à l'empire que pour devenir la proie de la féodalité. Elle s'était endormie en 900 mère des Césars d'Occident, elle se réveilla en 901 vassale des comtesses et des comtes de Tusculum.

1. Luitprand, Ticeneus, *Histor.*, liv. I, c. 8, p. 438. — Amalricus Austerius, *Vitæ Pontificum.* — *Anecdotes italiennes*, p. 212.

ROME FÉODALE

ET PAPALE

CHAPITRE VII

LES COMTES DE TUSCULUM.

Origine des comtes de Tusculum ou Frascati. — Théodora. — Le gouvernement de Rome tombe en quenouille. — Marozie. — Le château Saint-Ange. — Meurtre du pape Jean X. — Le Sénateur de Rome. — Le roi Hugo. — Le fils de Marozie. — Les Empereurs d'Allemagne. — Lutte entre le Pape et l'Empereur. — Vengeances féodales. — La Poule blanche. — Châtiment bizarre du Préfet. — Vengeance pontificale. — Le vieux Crescentius. — Meurtre du Pape Benoît VI. — Maliface. — Caractère de la République de Rome au moyen âge. — Tyrannie des comtes de Tusculum. — Vengeance impériale.

Les comtes de Tusculum, comme tous les grands barons d'Italie à cette époque, étaient les descendants des anciens chefs goths établis dans le pays ou les fils des commandants laissés dans les postes importants par Charlemagne. Selon la coutume des conquérants, lorsqu'ils abandonnèrent les riants plateaux de Frascati pour venir s'emparer à Rome des thermes Alexandrins dont ils firent leur palais, ils épousèrent des Romaines. Les belles patriciennes ne s'effrayaient pas du naturel inculte mais énergique de ces hommes qui ne connaissaient que leur épée. Elles mêlèrent donc sans peine le vieux sang latin au sang frank, et de ce mélange il sortit une race mixte unissant à la corruption héréditaire, à la vivacité d'esprit, aux passions ardentes des mères, toute la chaleur et la force du sang paternel. Tels étaient les comtes de Tusculum qui allaient jouer le premier rôle à Rome

sur la scène politique du xe siècle, mais qui, par une singularité remarquable, ne devaient y paraître qu'après leurs femmes. La célèbre Théodora s'y montra la première.

C'était un de ces admirables types de l'aristocratie romaine qui, par la pureté des traits, l'élégante noblesse des formes et la richesse sensuelle de l'organisme donnaient l'idée de la beauté antique telle que l'ont fièrement modelée les artistes des césars. Qu'on se figure cette femme, la plus belle de son siècle, trônant dans les salles splendides encore avec leurs murs incrustés de marbre et leur pavé en mosaïque des thermes Alexandrins ou traversant comme la Flore du Capitole le bosquet de platanes. Les chefs des factieux qui déchiraient Rome et l'Église tombèrent à ses pieds; elle en profita pour les désarmer tous. Théodora et Marozie, sa fille et sa seule rivale furent pour la ville et l'Église deux anges non de chasteté, mais de paix. Grâce à leur influence, la concorde s'établit entre des hommes qui ne semblaient, comme les enfants de Cadmus, nés que pour se détruire; elles étouffèrent ces haines atroces qui ensanglantaient et souillaient tour à tour le palais pontifical. Ce dernier résultat, qu'on eût cru impossible en ce siècle, fut obtenu à la vérité par des moyens peu canoniques. Théodora avait pour amant l'archevêque de Ravenne, Marozie était la maîtresse du pape Sergius. Quand le monde, selon l'expression du panégyriste Frodoard, eut *triomphé sept ans d'avoir un tel pontife*, Théodora fit élire l'archevêque de Ravenne qui prit le nom de Jean X. L'amour ou la reconnaissance de ce pape pour Théodora ont vivement scandalisé le cardinal Baronius, auteur des Annales ecclésiastiques. Cependant l'histoire doit dire que Jean X gouverna l'Église avec fermeté et justice, sut réunir pour le bien commun les princes rivaux qui se partageaient l'Italie, et conduisit lui-même, en 916, une croisade de Grecs et de Franks contre les Sarrasins campés au bord du Garigliano. Dans cette expédition il mérita la gloire de vaillant capitaine, en vengeant si vigoureusement sur les pirates la spoliation de Saint-Pierre que pas un n'échappa au collier de fer[1].

Malheureusement cette victoire prouvait qu'il était plutôt fait pour porter l'armure d'acier que l'anneau de l'apôtre et son pacifique

1. Simonde de Sismondi, *Hist. des Républiques Italiennes du moyen âge*, p. 143.

trirègne. Ne trouvant pas dans le sénat le respect et l'obéissance qu'il en attendait comme pontife, il essaya d'effrayer les nobles en se débarrassant par le poignard du plus turbulent d'entre eux, Albéric, marquis ou chef de la frontière, alors appelée *Marche* de Camérino, et comte de Tusculum; cet Albéric était le gendre de Théodora. Marozie, sa veuve, irritée d'ailleurs de longue main contre l'amant de sa mère, résolut de tirer vengeance de ce meurtre, et pour agir plus sûrement, elle chercha à s'emparer du tombeau d'Adrien qu'on nommait château Saint-Ange, à cause de la chapelle bâtie depuis 608 au sommet du monument et dédiée à l'archange Michel. Aussitôt qu'elle fut établie dans cette position inexpugnable qui, dominant le Tibre et commandant toute la ville, était regardée, au moyen âge ainsi qu'aujourd'hui, comme la clef de Rome, Marozie offrit sa main et la suzeraineté de la ville à Guy, duc de Toscane. Elle ne lui aurait apporté que le château Saint-Ange en dot que Guy l'eût épousée avec empressement. Ce mariage la rendit assez forte pour tenir trois ans en échec le pape Jean X. Incapable de maîtriser la violence de son caractère et surtout de plier sous les lois d'une femme, le pape attaqua probablement le premier ou menaça ses deux ennemis. Ceux-ci, allant au devant du danger, envahirent une nuit le palais de Latran à la tête d'une troupe de ces hommes d'armes qui suivaient alors les bannières seigneuriales. On égorgea d'abord, sous les yeux du pontife, Pierre son frère et son conseiller intime; puis les vassaux de Marozie traînèrent le pape dans le souterrain du château Saint-Ange et l'y étouffèrent sous des coussins [1].

Plusieurs années après ces représailles, Marozie, qui venait de faire périr l'un des successeurs de Jean X en prison, et d'avancer peut-être la fin de l'autre, mit, en 930, sur le trône pontifical un fils qu'elle avait eu du pape Sergius, et qui s'appela Jean XI. Sous le nom de ce jeune homme doux et timide, elle gouvernait l'Église aussi arbitrairement que Rome, quand son second époux mourut. Elle se hâta d'en choisir un troisième. Plus épris du château de Saint-Ange que de sa beauté, Hugo, malgré l'abîme incestueux qui les séparait, selon la loi chrétienne, s'unit sans répugnance à la femme de son frère. Dans la pensée de Marozie, cette alliance consolidait pour longtemps

1. Frodoard (*Chroniques*). — Le cardinal Baronius, *Annales ecclésiastiques*.

sa domination sur la ville; c'était compter sans l'inconstance de la destinée. Ce mariage, qui devait assurer son triomphe, car il ornait son front de la couronne de fer, Hugo étant roi d'Italie, devint sa perte. Elle avait un autre fils, adolescent encore, qui portait le nom de son premier époux, Albéric, le comte de Tusculum. Un jour que, par l'ordre de sa mère, il remplaçait le page du roi et lui tendait l'aiguière d'argent, par précipitation ou à dessein, il s'acquitta si maladroitement de cet office, que Hugo, tout inondé, ne put retenir un premier mouvement de colère. Frappé au visage, le jeune Albéric sort en pleurant et court se plaindre de cet affront à ses parents et aux anciens amis de son père. Les nobles, qui ne voulaient pas d'un maître trop puissant, s'emparent avec joie de ce prétexte pour chasser Hugo. Ils ferment les portes, font sonner les cloches, et mènent le peuple soulevé au bruit du tocsin droit aux thermes Alexandrins. Hugo s'était réfugié dans le château Saint-Ange; il y fut cerné avant d'avoir eu le temps d'y introduire un corps de troupes campé hors des murs. Perdant la tête, il profita des ténèbres pour se glisser le long des remparts à l'aide d'une corde et s'enfuit en Lombardie. Marozie, qui maudissait sa lâcheté, ouvrit les portes du château à son fils; mais l'adolescent que les nobles saluaient déjà du titre de consul et de sénateur de Rome, leur prouva qu'il sortait de bonne race féodale en jetant sa mère dans les fers et le pape son frère sous les verroux de sa forteresse [1].

Hugo ne pouvait dévorer ce double outrage. Il revint avec une armée, en 933; mais il trouva que Rome n'était pas, comme lui, fille de la peur. Après quelques ravages autour des murs, forcé de regagner Pavie, il reparut sept ans plus tard, et dévasta si bien la campagne, que le nouveau comte de Tusculum, dont tous les contemporains vantent le bon gouvernement, lui proposa de faire la paix; pour la rendre plus durable il épousa sa fille Alda. Ce fut une concession inutile, Hugo ne voulait pas la paix, il voulait l'influence de son gendre. La guerre continua donc pour savoir à qui resterait la domination de Rome, et le patrice l'emporta sur le roi. Jusqu'en 954 Albéric gouverna la ville du haut de son château Saint-Ange avec une autorité absolue. Tout puissants sur le parchemin, les papes en réalité

1. Frodoard (*Chronique de l'église de Rheims*).

n'eurent pendant cette période aucune initiative, même dans leur domaine spirituel ils n'agissaient que sous son inspiration; c'était le comte de Tusculum qui administrait, qui percevait les impôts, qui rendait la justice. Il laissait figurer leurs noms en tête des actes publics; mais à ce vain honneur se réduisit pendant vingt-deux ans tout le pouvoir des papes[1].

Albéric régna ainsi jusqu'en 954. Dès que les moines de Farfa, qui lui devaient tant de reconnaissance, eurent emporté son cercueil, Octavius son fils lui succéda sans opposition, bien qu'il portât la robe de clerc et qu'il n'eût que dix-huit ans. Au bout de quelques mois le pape Agapet II mourut; le jeune comte de Tusculum se souvint alors qu'il était prêtre, et se fit élire à sa place. S'il faut en croire le cardinal Baronius, Luitprand et l'auteur français de l'Histoire de l'Église, ce pontife imberbe qu'on nomma Jean XII laissa trop voir sous la dalmatique papale, le petit-fils de Marozie. Il vendit au plus offrant les ordres de l'Église, les abbayes et les évêchés. Passionné jusqu'à la folie pour la chasse, il avait un grand nombre de chevaux qu'il ne nourrissait pas de foin et d'orge, mais de noisettes, de pistaches, de raisins secs et de figues trempées dans d'excellent vin. Ni sa jeunesse, ni son amour des plaisirs bruyants ne l'empêchaient pourtant de songer à l'intérêt de Rome. Deux tyrans se disputaient alors la couronne d'Italie, et la liberté de la vieille ville courait grand risque d'être étouffée au milieu de leurs luttes. Dans le but d'écarter ce péril, de jour en jour plus menaçant, Jean XII imagina d'opposer à l'ambition des deux rivaux un pouvoir assez fort pour les écraser l'un et l'autre, et assez éloigné pour protéger Rome sans l'asservir. Il offrit en conséquence le titre d'empereur au roi d'Allemagne sous des conditions très-nettement formulées, qu'au mois de décembre 961 Othon accepta en ces termes :

« Si Dieu permet que j'aille à Rome, j'exalterai autant qu'il me sera possible la sainte Église et toi qui es son chef; et jamais de mon consentement, par mes conseils ou ma volonté, tu ne perdras ni la vie, ni les membres, ni ta seigneurie. Je ne rendrai à Rome aucun juge-

1. Scorgiamo da questo e da altre simili documenti de' Papi d'allora che Alberico lasciava a i Romani pontefici l'onoré d'essere nominati ne gli atti publici come se fossero eglino i Padroni di Roma e del suo ducato, quando si sa di certo ch'egli la faceva da Principe assoluto nel temporale quegli Stati. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. v, p. 344.

ment, je ne conférerai aucun bénéfice sans avoir pris ton avis et celui du peuple romain. Tout ce que je pourrai conquérir du domaine de saint Pierre, je te le restituerai, et en nommant mes ducs et mes comtes, je leur imposerai l'obligation, sous la foi du serment, de défendre de tout leur pouvoir les terres de l'Église[1]. »

A la nouvelle de ces conditions si favorables à Rome, on joncha de buis le paradis de saint Pierre, et le 2 février 962, Othon, suivi de son armée et d'un grand nombre d'évêques et de barons, y fit son entrée au milieu d'une foule immense. Le fils de Marozie déploya pour son couronnement, une magnificence incroyable, et le nouveau César fut si satisfait qu'il versa dans le trésor de Latran l'argent, l'or à pleines mains. Ce fut ainsi que l'empire passa aux princes d'Allemagne ou plutôt aux Franks de l'est, car les Allemands d'alors n'étaient encore que des Français établis au delà du Rhin, et Othon portait le titre de roi de la France orientale; celle d'occident était la France d'aujourd'hui. Nous venons de dire qu'Othon avait été magnifique dans sa reconnaissance. Ces profusions blessèrent au vif les ennemis du pape; ils se sentirent tout à coup révoltés d'un genre de vie qu'ils toléraient depuis longtemps et coururent dénoncer à l'empereur, qui se trouvait à Pavie, les désordres de leur pontife. « C'est, lui dirent-ils, un débauché sans frein et sans honte, qui du saint palais de Latran fait la sentine de tous les vices. » Pour la première fois peut-être la haine n'exagérait pas; mais la mémoire des bons offices de Jean XII était trop fraîche encore. Othon ne put se montrer rigoureux : « C'est un enfant, répondit-il aux accusateurs; les bons exemples le corrigeront; qu'il soit repris avec douceur par les gens de bien et il quittera la voie du mal. » Après l'avoir couvert publiquement de son indulgence, il l'avertit en secret et avec assez de sévérité pour que le jeune pape en conçût un amer ressentiment. Dissimulant toutefois, il envoya un noble et un clerc à Pavie qui promirent à l'empereur qu'il s'amenderait. Pendant que ces nonces en prenaient l'engagement en son nom, Jean appelait à Rome Adalbert, duc de Toscane, le plus ardent ennemi d'Othon.

Cette fois, comme toujours, la colère avait été mauvaise conseillère. Avant que le pape et son allié fussent en mesure de lui résister,

1. Le cardinal Baronius (*Annales ecclésiastiques*).

l'empereur était accouru; la faction opposée au pape lui ouvrit la porte Flaminienne, et il fallut que Jean entrât dans le château Saint-Ange et cédât à ses ennemis la ville, le palais de Latran et la basilique de Saint-Pierre. Du haut de sa formidable tour, au commencement de novembre 963, il vit une foule d'évêques d'Italie et d'Allemagne, presque tous les cardinaux, la plupart des officiers du Saint-Siége et un grand nombre de nobles qui marchaient sur les pas de l'empereur vers l'église du grand apôtre. Le lendemain, un prélat vint lui apprendre que le concile général était réuni, le sommant d'y comparaître. Cité deux fois dans les mêmes termes, Jean fit la même réponse : « Je sais que vous voulez élire un autre pape, mais si vous avez cette audace je vous excommunie tous. » Peu effrayé de la menace, le concile passa outre, et donna la parole aux ennemis de Jean XII. Ils l'accusèrent alors de plusieurs crimes, entre autres d'avoir épousé sa nièce, d'avoir ordonné un diacre dans une écurie, et d'avoir invoqué, en jouant aux dés, la protection de Jupiter, de Vénus et des autres faux dieux. Sur ces griefs il fut solennellemen déposé et remplacé par un laïc honnête et probe qu'on nomma Léon VIII.

Le sang de Marozie bouillonnait dans le cœur de Jean à ces outrages. Un mois écoulé à peine il essaya de se venger en attaquant l'empereur. Le 3 février 964, ses partisans, les *Tuscolani*, barricadèrent les ponts du Tibre; on s'y battit avec acharnement et le sang germanique y coula en telle abondance qu'Othon, bien que triomphant, car les empereurs sont rarement les plus faibles dans les chroniques, ne tarda pas à quitter Rome. Jour néfaste que celui de son départ pour le pape Léon! Othon ne fut pas au delà du Ponte-Molle que les Tuscolani détruisaient son ouvrage. En arrivant à son camp de Spolette, il y trouva Léon VIII qui avait eu le bonheur d'échapper, mais aussi nu qu'un mendiant. Moins diligents ou moins heureux, ses partisans payèrent pour lui à Rome. Jean fit couper la main droite au cardinal-diacre qui avait rédigé la sentence du concile; les doigts, le nez, la langue au premier archiviste Azzon, et livra aux bourreaux, qui le battirent cruellement de verges, Oger, évêque de Spire et confident d'Othon. Quant à ses accusateurs, ils périrent tous par le glaive ou la hache. Frémissant de colère à ces nouvelles, Othon reprit le chemin de Rome avec son armée, mais

il eut beau hâter sa marche, celui qui ne laisse aucun crime impuni l'avait devancé. Quand il arriva à Latran, il n'y trouva plus qu'un cadavre. Frappé mortellement à la tempe par une main inconnue, dans ses courses nocturnes, Jean XII n'était rentré au palais pontifical que pour y mourir.

Avant de quitter la ville d'où une peste affreuse le chassa, Othon avait défendu d'élire désormais le pape sans la permission de l'empereur. Léon VIII étant mort en 965, on n'osa pas enfreindre sa défense, et deux nonces, le proto-archiviste du Saint-Siége et l'évêque de Sutri, lui furent envoyés pour demander *quel était l'homme qu'il voulait faire pape*[1] ? Othon leur désigna Jean XIII, évêque de Narni, qui réunit tous les suffrages, excepté ceux des partisans de la maison de Tusculum. Autant par orgueil que par un reste de patriotisme, les Tuscolani protestèrent avec énergie contre cette intervention de l'empereur dans une élection qui devait rester pure de toute influence étrangère. Puis comme Jean XIII était méprisé du peuple qui l'appelait *la poule blanche*, parce qu'il avait les cheveux blancs depuis l'adolescence, ils résolurent de le chasser. Pierre, comte de Tusculum, frère ou cousin du petit-fils de Marozie et alors préfet de la ville, s'entendit sous main avec les décurions de la cité et Roffred, comte campanien. Celui-ci accourut avec ses hommes au jour fixé et l'emmena sous bonne garde en Campanie. Un tel mépris de l'autorité impériale exigeait une éclatante vengeance; elle ne se fit pas attendre. Au commencement de 966, Othon, qui était toujours sur le chemin de Rome, reparut de nouveau avec ses Allemands. Il commença par exiler au delà des monts les consuls de la ville et par faire pendre les décurions; il mit ensuite le préfet instigateur de tous ces désordres entre les mains du pape. C'était une belle occasion pour Jean XIII d'imiter celui qui guérit la blessure de Malchus, mais les papes du moyen âge connaissaient mieux la loi du talion que l'Évangile. Lorsque Jean XIII tint le préfet, il commanda qu'on lui coupât la barbe, et qu'on la suspendit comme trophée, dans l'ancien Forum, au cheval de bronze de Domitien. Cet ordre exécuté, on attacha le patient tout nu sur un âne, la tête tournée du côté de la queue de l'animal qu'il était forcé de tenir comme une bride. On lui empanacha

1. Pro instituendo quem vellet pontifice. (Adam de Brême.)

la tête avec des plumes pour le punir de ses sarcasmes contre le pape, et, dans cet équipage on le promena avec une sonnette au cou dans toutes les rues de Rome en le flagellant à chaque carrefour. Ne pouvant châtier de la même manière Roffred et un autre noble qui étaient morts, le pape fit ouvrir leurs tombes et jeter les cadavres dans le Tibre.

Qui sème le vent recueille la tempête : de ces ossements profanés allaient naître d'autres violences. Toute la famille de Marozie n'était pas dans le sépulcre ou dans l'exil. Derrière les murs du château Saint-Ange il restait encore un frère de la célèbre patricienne. Tant que l'empereur vécut, le vieux Crescentius ou Cencius, comme l'appelait le peuple en abrégeant son nom, parut aussi insensible que les statues oubliées sur le monument. Mais, aussitôt qu'Othon eut payé le tribut funèbre, Cencius se réveilla. Sortant tout à coup du château Saint-Ange, où les ennemis de sa famille le croyaient enterré, il monte au palais de Latran suivi d'un groupe de farouches vassaux, saisit le pape qui s'y trouve, c'était Benoît VI, et lui ôte la vie comme l'avaient perdue les décurions de la cité avec la corde. Il avait pour complice un cardinal nommé Boniface Ferruci, qui s'éleva au trône papal en mettant le pied sur le cadavre de Benoît. Mais il ne l'occupa qu'un mois. Le frère de Marozie avait un parent qu'il voulait faire pape; Boniface dut bientôt quitter Rome et s'enfuit à Constantinople, emportant le trésor pontifical et tous les vases sacrés de la basilique de Saint Pierre.

La piété des pèlerins qui affluaient à Rome quand les Sarrazins ne fermaient pas trop hermétiquement les Alpes, eut bientôt réparé cette perte, et sous le gouvernement de Cencius ou de son fils onze années s'écoulèrent sans troubles. Le désordre ne recommença qu'en 984, au retour de Boniface Ferruci. Soit qu'il fût enhardi par la mort d'Othon le Roux, soit qu'il eût des intelligences avec le comte de Tusculum, Boniface, ou plutôt, comme l'appelait Gerbert, *Maliface*, arrive comme à l'improviste, tue le pape Jean XIV et prend audacieusement sa place. Il la garda quatre mois. Vers la fin d'avril un coup de poignard l'envoya rendre compte de ses meurtres et de ses vols au tribunal de Dieu. Il était si abhorré que le peuple se jeta sur son cadavre, le traîna dans toutes les rues, et, après l'avoir déchiré à coups de lance, l'abandonna aux chiens sous la statue de Marc

Aurèle. C'est là que le clergé vint le chercher le lendemain pour lui donner la sépulture.

Cencius supporta trois ans son successeur : au bout de ce temps il le chassa et ne consentit à lui rouvrir les portes de Rome que lorsqu'il apprit que le pontife offrait au jeune Othon III la couronne portée par son père et son grand-père seul moyen pour les papes de briser le cercle dans lequel les reléguait inflexiblement la constitution politique de Rome. Formée comme autrefois des deux éléments les plus opposés, l'aristocratie et la démocratie, la République de Rome au moyen âge offrait une cohésion, un ensemble de vues, une unité d'action qui surprennent dans ces temps sauvages. L'esprit municipal, rejeton immortel de la vieille liberté romaine, et le souffle d'indépendance qui passait parfois sur le Forum dans le souvenir des aïeux, avaient-ils seuls fait ce miracle? On pourrait le croire. Car les peuples comme les enfants apprennent tout par tradition et par habitude. La tradition du moyen âge qui survivait à Rome même, c'était que le peuple d'autrefois avait été libre : le peuple d'alors voulait donc être libre, et il se croyait dans la voie de ses pères en choisissant les décurions de ses quartiers et les chefs de ses corporations, en élisant ses sénateurs et ses papes et gardant le droit d'acclamer les empereurs. Suivant assez docilement les nobles, car l'antique et religieux respect du patriciat vivait toujours au fond du cœur de ces hommes, tous fils d'esclaves, d'affranchis ou de clients, les Romains, ouvriers ou bourgeois, qui formaient la masse du peuple au moyen âge, se tenaient en général vis-à-vis de l'Église dans une froideur mêlée de défiance. Il était rare qu'ils se portassent de son côté. Les papes, forcés dès lors de chercher un point d'appui ailleurs, appelaient à grands cris les rois d'Allemagne, qui les couvraient d'une protection réelle en échange d'un titre idéal.

A l'insu du consul Cencius et du sénat, Grégoire V reprit donc le projet de ses prédécesseurs, et la reconnaissance lui en aurait fait un devoir quand bien même elle n'eût pas été conseillée par la politique, puisqu'il n'était monté sur la chaire de Saint-Pierre qu'à la recommandation d'Othon III, son cousin, recommandation appuyée par une armée : Othon reçut donc la couronne impériale dans le courant d'avril 996, à deux pas de la tombe de marbre qui renfermait les cendres de son père, et le 1er mai il tint un plaid hors de la porte

Saint-Laurent. Dans ces assises féodales, dont le but était d'effrayer les Romains, on fit comparaître Cencius, et les conseillers de l'empereur soufflèrent à leur maître le discours le plus sévère et le plus menaçant. Le comte de Tusculum l'écouta en souriant; il entendit parler d'exil, de châtiment, de pardon accordé à la seule considération du pape avec un calme ironique, et pour montrer aux Allemands le cas qu'il faisait de leur colère, à peine le jeune empereur eut-il quitté Rome que Cencius enleva au pape tout ce qu'il possédait, et quand il l'eut fait habiller en pèlerin, *nudus omnium rerum*, dit l'annaliste d'Hildesheim, il le chassa.

Ainsi provoqués à la face de l'Italie, les Allemands ramassèrent le gant. Ils ramenèrent à Rome le jeune empereur, qui rencontra en entrant dans la ville l'antipape, jeté à sa vengeance comme victime expiatoire : on lui avait coupé le nez et la langue et arraché les yeux. Le mutilé, touchant son visage ruisselant de sang, demandait par gestes à ces barbares une pitié qu'il n'obtint pas. Féroces par nature, les Tudesques firent achever ce malheureux et coururent assaillir le château Saint-Ange. Mais là leur bravoure échoua. Repoussés à chaque escalade ils garantirent la vie et ses biens à Cencius s'il rendait le fort. Oubliant cette fois sa prudence ordinaire et se confiant en la parole de l'empereur, le comte de Tusculum sortit, et le soir on voyait son corps pendu aux créneaux du château Saint-Ange.

CHAPITRE VIII

LES GRANDS PAPES DU MOYEN AGE.

SYLVESTRE II ET GRÉGOIRE VII.

Gerbert d'Aurillac. — Dangers de la science au moyen âge. — La Tête de bronze. — Le Palais d'or. — Les Empereurs allemands. — La Sunamite. — Le Moine de Cluny. — Un Pape allemand. — Hildebrand gouverne l'Église. — Les antipapes. — Grégoire VII. — Tableau de la Société chrétienne au XIe siècle. — Plan de réforme de Grégoire. — Il veut mettre l'autel sur le trône. — Excommunication d'Henri IV par les évêques d'Italie. — Excommunication du Pape par les prélats d'Allemagne. — Le légat de l'Empereur à Latran. — Amende honorable de Canossa. — Défaillances de Grégoire VII. — Réaction allemande. — Henri à Rome. — Le Pape appelle Robert Guiscard. — Incendie et sac de la ville.

Le triomphe d'Othon fut court; il avait cru *décapiter* la république et la féodalité : il ne tua qu'un homme. Avant que le crâne de Cencius n'eût blanchi au sommet du château Saint-Ange, la cloche du capitole sonnait à toute volée et les Romains, accourant en armes à ce signal, chassaient l'empereur de la ville. C'était une première expiation, mais trop incomplète pour un siècle qui ne savait de l'Évangile que ces mots : œil pour œil, dent pour dent!... Lorsqu'il s'enfuit, en 1001, Othon emmenait à titre de concubine Stéphanie, la veuve du mort. Mais peu après elle l'empoisonna et revint à Rome pour exercer plus tard, comme Locuste, les mêmes représailles sur le pape.

C'était un Français du Midi qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Fils d'un pauvre laboureur et moine du couvent de Saint-Gérard d'Aurillac, Gerbert était sorti de sa cellule pour faire l'éducation du roi Robert et plus tard celle de l'empereur Othon III. Nommé archevêque de Reims, la haine de Hugues Capet le força de résigner son siége et de se retirer auprès d'Othon, qui s'empressa de lui donner l'archevêché de Ravenne et le fit élire pape en 999. Gerbert avait changé son nom en celui de Sylvestre II. Avec toute l'instruction qui pouvait germer sous la voûte des cloîtres, il possédait la clef des

sciences enseignées alors à Cordoue. Heureux, en effet, comme ces hommes prédestinés qui viennent à temps pour recueillir l'héritage moral de plusieurs générations, Gerbert d'Aurillac arriva par hasard au moment où les travaux des Arabes avaient réuni les rayons épars de la science, et il eut le bonheur de leur dérober ce faisceau lumineux.

Soit avant d'être pape, soit en dirigeant le monde chrétien, Gerbert ou Sylvestre II connut et employa toutes les idées mises en circulation par le paganisme, le christianisme et la religion de Mahomet. Il y avait en lui trois hommes très-distincts : le littérateur païen qui, puisant à la vieille source toujours jaillissante de l'antiquité, composait, à l'exemple de Quintilien, un traité de rhétorique et des épitaphes en vers; le scolastique ou maître des écoles, auteur du traité du *Raisonnable* et du *Raisonnant;* enfin l'élève de Cordoue, pour lequel la géométrie et l'astronomie n'avaient plus de secrets, et qui, faisant luire dans les ténèbres de son temps le flambeau ravi aux sages de l'Orient, écrivait un traité élémentaire sur les mathématiques et un livre sur la théorie des Sphères. Doué, en outre, comme la plupart des fils de ceux qui vivent du travail des mains, d'une adresse merveilleuse, Gerbert était mécanicien, et quand son esprit fléchissait, fatigué de ses longues méditations, il demandait des distractions aux outils de son père et fabriquait sa fameuse horloge, son abaque, son instrument pour observer l'étoile polaire; ce qui ne l'empêchait pas de trouver du temps pour perfectionner le jeu de l'orgue et de voir le premier la miraculeuse puissance de la vapeur.

C'était plus qu'il n'en fallait pour le placer à la tête d'une époque où l'esprit humain dormait encore sous un épais brouillard; c'était même trop, car ses contemporains, effrayés de tant de savoir, n'hésitèrent pas à le prendre pour un magicien. Lorsqu'à son retour d'Espagne, il décrivait, le soir, sous la sombre arcade du cloître les merveilles de Tolède ou de Cordoue, les moines se regardaient à la dérobée en frémissant; quand leurs yeux tombaient par hasard sur les figures géométriques qu'il traçait, ils s'arrêtaient terrifiés, et si en passant devant sa cellule, ils l'entendaient lire un livre arabe, tandis que son orgue à vapeur modulait ses sons harmonieux, ils prenaient la fuite en disant : Gerbert est avec le diable!

Tout le moyen âge se peint dans le récit suivant murmuré à voix

basse par ses ennemis : Lorsque Gerbert, disaient-ils, en vertu d'un pacte infernal, fut élevé au trône apostolique, il commença de fouiller en tout sens le vieux sol de Rome pour chercher les trésors enfouis par les païens. On le voyait sans cesse au milieu des ruines, et jamais homme né de mère n'entendra raconter sans frémir ce qui lui arriva dans ces lieux déserts. En errant un jour, selon sa coutume, hors de Rome, il trouva dans les débris du Champ-de-Mars une statue de bronze ayant l'index de la main droite étendu comme pour désigner un point. Le front de la statue portait cette inscription : « Frappe ici ! » Prenant ces deux mots à la lettre, des chercheurs de trésors avaient souvent entamé à coups de hache cette tête de bronze. Gerbert attendit qu'il fût midi, et quand le doigt de la statue projeta son ombre il marqua la place avec un pieu. La nuit suivante, escorté d'un seul serviteur qui portait une lanterne, il revint secrètement au même lieu : aux mots étranges qu'il murmura, le sol se fendit et livra un large passage. Le maître et le serviteur descendirent alors dans un magnifique palais dont les murs, les plafonds, les colonnes étaient d'or massif. Des chevaliers d'or jouaient avec des dés d'or sur une table d'or. Un roi d'or était couché avec une reine du même métal devant un repas servi par des esclaves dans des vases dont le travail exquis surpassait encore la richesse. Dans l'intérieur de ce palais brillait une escarboucle si merveilleuse qu'elle en éclairait toutes les salles. Ses rayons éblouissants se réfléchissaient sur un enfant d'or placé vis-à-vis et tenant un arc avec sa flèche. Gerbert ayant voulu toucher à quelques-unes de ces richesses, toutes les images se mirent à marcher vers lui et à frémir. Il reconnut son imprudence et s'arrêta ; le serviteur plus hardi, pensant qu'un larcin ne serait pas remarqué, s'empara d'un poignard d'un prix inestimable, et le cacha sous sa robe. Aussitôt toutes les statues frémirent et se levèrent ; l'enfant d'or décocha sa flèche contre l'escarboucle qui s'éteignit, et les deux audacieux se trouvèrent tout à coup plongés dans les ténèbres. Mais Gerbert ordonna alors à son serviteur de remettre l'objet dérobé à sa place, et il leur fut permis de sortir du palais, mais comme ils étaient venus, les mains vides [1].

Qu'on songe à l'autorité que de telles croyances, dans un tel siècle,

1. Vincent de Beauvais (*Speculum historiale*, p. 197, ch. 48).

devaient donner à la parole de Gerbert. Il en profita pour réprimer l'insolence de la féodalité qui tenait l'Église à la gorge et la serrait jusqu'à l'étouffer. Ce n'était pas seulement à Rome qu'elle jetait des cris; partout il y avait lutte, parce que l'intérêt entretenait la querelle partout. Les évêques étant plus riches que les barons, la féodalité ne pouvait vivre en paix avec l'Église. A chaque instant les chefs des abbayes ou les évêques en appelaient au pape. Ils trouvèrent dans Sylvestre II un énergique défenseur. Par devoir et par caractère le pape était l'ennemi-né du pouvoir féodal. La tiare avait beau décorer leurs fronts, ces fils du peuple n'oubliaient pas leur origine. Sous la pourpre pontificale battaient des cœurs pleins de haine et de ressentiment contre les nobles, et quoique leur dévouement appartînt d'abord à l'Église qui les avait faits grands, il sentaient encore à leur indignation qu'un sang plébéien coulait dans leurs veines. Inflexible avec les puissants de son siècle, le fils du pauvre laboureur d'Aurillac les fit trembler; quand un baron était cité à Rome, il s'y rendait plus mort que vif. En 1002, le vicomte de Limoges, ajourné pour excès commis sur la personne de son évêque, comparut le jour de Pâques devant la cour papale. Les cardinaux examinèrent l'affaire en présence du pontife, et comme la féodalité avait besoin d'un exemple terrible, ils décidèrent que tout homme qui mettait la main sur un prélat méritait d'être écartelé et son corps jeté aux bêtes. En conséquence on livra le vicomte à l'évêque Grimoard pour qu'au bout de trois jours il lui appliquât cette peine. Mais le surlendemain, soit que ce fût chose convenue d'avance, ou bien que Grimoard reculât devant l'exécution d'un jugement semblable, la veille du jour fixé ils sortirent secrètement de Rome et retournèrent en hâte à Limoges.

Bien qu'elle eût déjà mis au tombeau Othon, son meurtrier, Stéphanie ne croyait pas Cencius assez vengé. Après avoir frappé le jeune empereur, voulant immoler aux mânes de son époux une autre grande victime, elle empoisonna le pape. Que pouvait-elle craindre?... L'ignorance monacale n'était-elle pas là comme le dragon sculpté sous le porche des cloîtres pour souffler son venin et voiler le forfait?... On raconta que Gerbert avait fondu, avec l'aide du diable, une tête magique dont les lèvres d'airain s'ouvraient pour répondre en un monosyllabe à chaque question qu'il lui adressait. Ainsi, lorsqu'il l'avait interrogé pour savoir s'il deviendrait pape; Oui, avait murmuré la tête. Quand

il demanda plus tard, Mourrai-je avant d'avoir chanté messe à Jérusalem?... la tête magique fit entendre un Non! L'ami du diable, ajoutait-on, comptait pour jouir d'une longue vie sur cette prédiction, mais elle vient de s'accomplir à son insu. Il est allé célébrer les saints mystères à Sainte-Croix en Jérusalem; et l'esprit du mal, qui aime les équivoques, a déclaré le pacte fini et emporté son âme. Ce qui prouve combien il a fallu de temps et d'efforts pour éclairer les hommes, c'est que cette fiction absurde n'est pas morte avec le moyen âge. Quatre siècles après l'empoisonnement de Sylvestre II, Platina, auteur d'une Vie des papes, répétant le libelle du cardinal schismatique Brunon qui vivait sous Grégoire VII, écrivait les lignes suivantes :

« Le malheureux Gerbert, se sentant saisi du froid mortel avoua, aux assistants le commerce qu'il avait eu avec le démon et la prédiction qui lui avait été faite, les avertissant de profiter de son exemple, et de ne pas se laisser séduire par les artifices de l'esprit infernal. Puis il demanda qu'après sa mort son corps fût mis sur un char à deux chevaux et inhumé dans l'endroit que les chevaux désigneraient en s'arrêtant d'eux-mêmes. Ses dernières volontés furent ponctuellement exécutées. On inhuma Sylvestre dans la basilique de Latran, parce que ce fut devant cette église que les chevaux s'arrêtèrent[1]. »

Le pape et l'Empereur morts, l'étoile des comtes de Tusculum brilla de nouveau à Rome. En 1003, le fils de Stéphanie et de Cencius, réintégré dans les dignités de son père, avait repris les clefs du château Saint-Ange, et gouvernait la ville en maître absolu sous le titre de préfet. Installé au palais de Charlemagne qui touchait la basilique de Saint-Pierre, il exerça, de concert avec son frère Jean qu'il avait créé patrice, cette souveraineté féodale jusqu'en 1014. Cette année-là les tours s'ébranlèrent, la terre d'Italie trembla sous les pieds des barons. Un souffle impétueux de colère contre la tyrannie des nobles s'était élevé et amassait au-dessus de toutes les grandes cités un sombre et terrible ouragan. Les peuples avaient vu la liberté dans leurs rêves, et ils la trouvaient si belle qu'ils en poursuivaient l'image à bras ouverts. Refoulé par ce mouvement dont l'un de ses rivaux profitait pour le chasser de Rome, Benoît VIII, le sixième successeur de Gerbert, se hâta de recourir au vieux et unique moyen de salut des pontifes : il s'enfuit

1. Platina, *Vie des Papes*, p. 120.

en Allemagne, offrit la couronne impériale au roi Henri II, et celui-ci, pour la recevoir à Saint-Pierre y ramena le pape à la tête d'une armée. Les choses se passèrent avec le cérémonial ordinaire. Le 14 février 1014, précédé et suivi, dit le chroniqueur Raoul Glabert, de douze sénateurs, dont six avaient le *menton complétement rasé*, tandis que les autres portaient de *longues barbes*, Henri II se présenta devant la basilique vaticane. Sur le seuil, les cardinaux l'arrêtèrent, selon la coutume, pour lui demander s'il promettait d'être le défenseur et l'avocat du Saint-Siége et de rester fidèle au pape et à ses successeurs; à sa réponse affirmative faite avec une grande dévotion, les portes s'ouvrirent et Benoît VIII lui donna ainsi qu'à la reine l'onction et la couronne impériale[1].

Quoique les nobles n'aimassent pas à se voir soumis à l'autorité, purement nominale cependant des Césars allemands, ils se pressèrent des premiers autour de l'empereur. Le préfet Cencius lui fit dignement les honneurs du palais de Charlemagne; mais à ces démonstrations, trop vives pour être sincères, et à l'escorte des douze sénateurs se réduisit toute sa souveraineté. Quelques-uns de ses soldats ayant voulu visiter Rome furent repoussés au pont Saint-Ange; ils mirent l'épée à la main, et un combat où coulèrent des flots de sang s'engagea entre les gens de Cencius et les Tudesques. Ces derniers eurent le dessous et le blâme. Henri punit trois frères qui avaient été les auteurs du désordre et les emmena chargés de fers en Germanie. Après son départ rien ne fut changé dans le gouvernement de la ville. Le patrice Jean, frère de Cencius et son successeur dans le consulat urbain et la préfecture féodale, ajouta seulement à ses nombreux titres celui de Vicaire de l'empereur; mais le vicaire était plus puissant que le maître, et il le prouva bien en 1024. Il s'agissait de remplacer Benoît VIII; Jean vendit la tiare à l'un de ses parents que le même jour vit laïque et pape. Outre le scandale de ce marché, légitime objet des colères de l'historien ultramontain Baronius, le nouveau pape était un ingrat qui, mordant comme le serpent le sein qui l'avait réchauffé, rappela les Allemands en Italie en faisant briller aux yeux de leur chef la couronne impériale. Ce nouveau chef s'appelait Conrad. Élu roi d'Allemagne, à Mayence, sur la tombe de Henri II, le mercredi

1. Ditmar, *Chroniques*, liv. VII.

saint de l'an 1027 il arrivait à Rome avec son armée, le dimanche suivant il était proclamé Auguste, et le lundi, après une mêlée affreuse et une émeute de douze heures qu'excita la brutalité d'un Tudesque, les Romains libres, pieds nus, et leurs esclaves portant le collier d'osier des condamnés à mort, venaient faire amende honorable aux pieds du César allemand [1].

Cet orage passé, les comtes de Tusculum, chefs de la branche aînée, car autant qu'on peut l'entrevoir dans l'épaisse nuit de ce siècle, et à la lueur si faible des chartes et des chroniques, les nobles portant le nom de Cencius ou de Jean appartenaient à la branche cadette; les comtes de Tusculum, disons-nous, se retrouvèrent comme auparavant, les seigneurs de Rome. Le siége pontifical étant devenu vacant en 1033, Albéric y plaça, en achetant les suffrages, un de ses fils qui n'avait que douze ans. L'enfant grandit au palais de Latran, et sa nature, héréditairement vicieuse, inclina tellement vers la débauche et les passions mauvaises, que le pape Victor III, ainsi qu'il l'avoue dans ses Dialogues, ne pouvait songer, sans horreur, aux excès de ce monstre. Ils devaient être grands, puisque les nobles, assez peu scrupuleux en pareille matière, le chassèrent deux fois. Deux fois rétabli, la première par les armes de l'empereur, la seconde par l'influence de sa famille, il consentit, en 1044, à descendre du trône papal à condition qu'on lui rendrait l'argent qu'il avait payé pour y monter. L'archiprêtre Gratien accepta ce marché qui, *à la honte de l'époque*, souleva peu d'opposition. Le peuple romain du moyen âge, *comme celui de la république et de l'empire*, vendait publiquement, sans rougir, son vote au plus offrant, et, quand il s'assemblait pour choisir entre les candidats à la papauté, il ne demandait pas quel était le plus digne, mais quel était le plus riche. Un tel état de choses devait engendrer de déplorables conséquences ; aussi, en 1046, trois papes canoniquement élus se disputaient à la fois le palais de Latran.

Il n'appartenait qu'à l'empereur de faire cesser ce désordre, mais l'empereur étant couché depuis peu dans la tombe, Henri III son fils et son héritier se chargea de ce soin. Il passa les Alpes, et, après avoir reçu à Milan la couronne de fer des mains de l'archevêque Guido, il convoqua un concile général à Sutri. Le jour où ce concile s'ouvrit, un

1. Arnold, *Histoire de Milan*, liv. II, ch. 3.

ermite perça jusqu'à l'empereur, mit un billet dans sa main et disparut. Le billet contenait ces trois lignes :

Une Sunamite a pris trois époux,
Toi qui es tout-puissant, ô roi Henri,
Brise le triple lien illégitime de la Sunamite.

L'allégorie était transparente : comme tout bon Allemand du moyen âge, Henri III ne brillait pas par la perspicacité, mais il lui eût été difficile de méconnaître l'Église romaine dans la Sunamite, et dans les trois maris, Benoît IX, Sylvestre III et Grégoire VI, élus par des voies illicites. Il suivit le conseil de l'ermite et fit nommer, à la place des trois simoniaques, l'évêque de Bamberg. Les tendances dominatrices des Germains et *les prétentions de ces enfants des brouillards et des neiges sur le pays du soleil* se manifestaient avec trop d'audace pour n'être pas repoussées violemment. En effet, le pape qu'ils firent élire en 1047, et celui qui le remplaça l'année suivante furent empoisonnés. S'opiniâtrant d'autant plus qu'on lui résistait davantage, Henri fit alors élever sur la chaire apostolique, par les prélats allemands réunis à Worms, Brunon son cousin, évêque de Toul.

Après les fêtes de Noël de 1044, le nouvel élu partit vêtu en pèlerin pour la capitale du monde catholique. Il était accompagné ou plutôt conduit dans ce voyage par un moine du cloître de Cluny, appelé Hildebrand. Fils d'un pauvre forgeron de Soano, ce moine cachait sous la laine de son froc la plus ambitieuse mais aussi la plus grande pensée de ce siècle. Les évêques de la Germanie regardèrent d'abord avec dédain ce Toscan souffreteux et chétif, dont la pâleur excitait la pitié, dont la stature bien au-dessous de la médiocre appelait le sourire. Mais quand le nain prit la parole et que de ce corps frêle il sortit tout à coup une voix pleine de vigueur et d'éloquence, les prélats allemands, frappés de surprise, éprouvèrent une partie du frisson qui glaçait leurs prédécesseurs en écoutant Gerbert.

Ce n'était donc pas sans dessein que Brunon marchait derrière ce moine. Il lui restait un abîme à franchir : les Romains abhorraient les Tudesques et tenaient surtout, autant par esprit de nationalité que par intérêt, au droit de choisir le pape, droit consacré par le temps et devenu en quelque sorte un privilége populaire. Apaiser l'orgueil irrité, imposer silence à la haine historique et immortelle de l'Italien pour

l'homme du Nord, et forcer le clergé romain à ouvrir les portes de Saint-Pierre devant ce représentant d'une race odieuse, voilà le miracle qu'il fallait faire. Facile aux empereurs germains qui l'opéraient à la tête de vingt mille hommes, ce miracle paraissait impossible dans la position où se trouvait l'élu de Worms, n'ayant pour trésor que son bourdon de pèlerin, et pour armée que le moine de Cluny. Ce moine suffit pourtant : avec sa seule intelligence il fut aussi fort que les empereurs avec leurs armées. Par son conseil, Brunon se présenta humblement, sans aucune marque de la dignité pontificale, au clergé romain, sollicitant, non une confirmation, mais une élection nouvelle. C'était, disait-il, l'empereur son cousin qui lui avait imposé ce fardeau : tandis qu'il les priait de l'en décharger et de le rendre à sa chère cité de Toul, Hildebrand parcourait la ville, poussant les moines, parlant aux nobles, et racontant au peuple qu'une voix du ciel avait fait entendre ces mots au moment où le pape approchait de Rome : *Je viens avec des pensées de paix et non avec des pensées d'affliction.* Qui eût osé résister à la voix de Dieu ?... L'élection germanique fut confirmée par acclamation, et Brunon, prenant le nom de Léon IX, créa Hildebrand cardinal-diacre du Saint-Siége, et, comme s'il avait partagé avec son protecteur les clefs de saint Pierre, lui confia le gouvernement de l'église de Saint-Paul [1].

Quand un homme d'une volonté énergique parvient à s'imposer une fois, la voie du pouvoir va toujours s'élargissant devant lui : il n'a qu'à vouloir pour y marcher en maître. Léon IX mort en 1055, Hildebrand mania les esprits avec tant d'adresse qu'on l'envoya en Allemagne avec la mission d'élire un pape de concert avec l'empereur ; il fit choisir l'évêque d'Eischtadt, gouverna l'Église trois ans derrière ce fantôme pontifical, et, lorsqu'il s'évanouit dans la tombe, le remplaça, malgré la vive opposition des comtes de Tusculum, par un autre Allemand. Les protestations s'élevèrent aussitôt avec la même violence contre cette suprématie, et dans la masse du clergé, et dans les rangs de la noblesse. Les colères des comtes de Tusculum se traduisirent par un schisme ; et une de ces luttes où la passion humaine coule à pleins bords éclata sous la pression trop despotique d'Hildebrand, entre la féodalité ecclésiastique et la féodalité militaire. Représentée par les

1. Platina, *Vie de Grégoire VII.*

cardinaux, la *féodalité ecclésiastique* accepta le combat offert et le soutint six ans. On vit alors, de 1058 à 1064, quatre papes nommés par les deux partis se disputer violemment la tiare. Celui des nobles, bien que le plus fort, finit par être le plus sage. Fatigué de l'assaut sacrilége donné à l'Église de Dieu, il remercia ses amis et leur déclara que, renonçant au Saint-Siége, il n'aspirait plus qu'à regagner paisiblement sa ville de Parme. Pour obtenir la permission de sortir de Rome, il lui fallut payer trois cents livres d'argent à Cencius, fils du préfet. En échange de cette rançon, Cencius lui abandonna un cheval boiteux des Maremmes, avec lequel il s'éloigna, protestant et non sans raison, qu'il ne lui prendrait plus envie de revoir l'eau du Tibre[1].

Une trêve de neuf années suivit le départ de l'évêque de Parme. La féodalité était tranquille, l'Église gardait le silence : on eût dit que les deux partis, pour recommencer la bataille, attendaient qu'on eût descendu Alexandre II dans le caveau pontifical. Aussitôt, en effet, que le souffle du printemps de 1073 eut éteint la vie du vieillard, un événement depuis longtemps prévu annonça que le retour des hostilités était prochain et que le feu de la lutte, comme un incendie immense, allait se rallumer sur tous les points de l'Europe. Le jour même où l'on enterrait Alexandre à Saint-Jean-de-Latran, un grand tumulte s'éleva tout à coup, et la foule s'emparant d'Hildebrand et le portant au siége du défunt, le proclama pape d'une voix unanime. Quoique personne n'en fût plus digne, cet honneur lui arriva d'une façon si violente qu'il accabla un homme dont la constitution chétive et brisée par l'âge pliait au moindre choc. La mort d'Alexandre, écrivait-il aux évêques pour leur annoncer son élection, m'a frappé en roulant comme un rocher jusqu'au fond des entrailles. Ils se sont tous jetés sur moi ainsi que des insensés, et je peux bien dire avec le prophète : « Je suis venu sur les abîmes de la mer et la tempête m'a englouti. J'ai eu beau crier et me plaindre, ma voix devenue rauque a expiré sur mes lèvres : la crainte et le tremblement m'ont saisi et je me suis senti entouré de ténèbres. » Malade encore d'émotion et de surprise, il écrivit à peu près dans les mêmes termes à l'empereur Henri IV, qui, malgré les avertissements de ses évêques et de ses

1. Le cardinal d'Aragon, *Vie d'Alexandre II.*

barons, confirma l'élection. Il ne tarda pas à s'en repentir. Une fois assis sur la chaire de saint Pierre, le vieillard, infirme et mourant, ressuscita sous les traits d'un homme, jeune de vigueur morale et de génie, qu'on appelait Grégoire VII. Montrant alors à l'Europe chrétienne que s'il avait le corps d'un nain il avait l'âme d'un géant, le fils du forgeron de Soano saisit le glaive spirituel, et, le brandissant du haut du Vatican comme l'épée flamboyante de l'archange, il déclara fièrement la guerre aux palais et aux châteaux. Ce n'était pas trop si 'on voulait sauver l'Église et arrêter la féodalité dans sa voie de vice et de sang.

En effet, entraînées par une sorte de délire, l'une et l'autre, selon l'expression des pieux solitaires, semblaient s'être jetées comme *deux vierges folles dans les bras du démon*. Les prêtres, élevant au-dessus de tous *les cornes de l'orgueil*, brûlaient d'ajouter à la tyrannie sacerdotale la toute-puissance des rois : les presbytères étaient pleins de leurs concubines, les porches des basiliques de leurs enfants. Les prélats achetant et vendant leurs mitres, passaient les jours dans les forêts à courir les daims et le cerf, et les nuits à table ou au jeu. On reconnaissait les évêques à leurs cheveux bouclés et parfumés, à leurs belles fourrures, à leurs vêtements de pourpre ou de soie écarlate, à l'or qui brillait sur les harnais de leurs chevaux et la cape de leurs soldats, et chose dont la papauté s'indignait enfin, au luxe de leurs femmes! Malgré leur épaisseur, les murs des cloîtres avaient été traversés par l'air corrompu du siècle.

N'ayant d'autres lois que leurs passions en face d'un clergé corrompu et qui foulait aux pieds pudeur et discipline ecclésiastique, la plupart des nobles vivaient sans frein et sans remords. Les notions du bien et du mal s'étaient effacées de leurs cœurs; ce que nous appelons vol, parjure, débauche, ils le nommaient en riant butin, adresse, divertissement. Le baron usurpait, tuait, pillait l'Église, écrasant le faible, punissant lâchement l'innocent des crimes du fort, et quand il avait mis le feu aux cabanes des laboureurs, surpris quelque tour abbatiale ou détroussé les pèlerins, il attaquait comme un loup affamé son voisin le plus proche. Quant aux rois, indifférents à ces désordres, en profitant même pour accroître leur pouvoir, ils vendaient les biens et les dignités de l'Église et foulaient aux pieds comme une vile servante cette vénérable fille du Christ.

Aussi, du fond de ce siècle de fer qui n'était qu'un gouffre d'envie, d'injustice et d'effroyable sensualisme, le peuple au désespoir tendait de tous côtés les bras vers Rome. Les évêques dignes encore de ce titre, ne cessaient de crier au pape : « Si Rome ne lui ouvre pas une voie nouvelle, le monde est perdu. Il faut que la réforme parte de Rome, comme de la pierre angulaire du salut de l'humanité; contre la tempête qui menace d'engloutir l'univers il n'est qu'un seul port, l'Église romaine. Oui, cette réforme doit commencer par le haut clergé, car le mal n'est jamais plus contagieux que lorsqu'il dévore la tête du sacerdoce. Il faut des actes et non des mots; il faut que les successeurs de saint Pierre tracent la voie nouvelle et l'éclairent de leurs vertus[1]. »

Depuis vingt ans, ces plaintes, poussées par des milliers de voix, retentissaient aux oreilles d'Hildebrand : Grégoire VII les trouva dans son cœur, et le projet que ses devanciers n'approuvaient qu'en tremblant, il le mit à exécution lorsqu'il eut la tiare sur le front. Malheureusement, l'esprit de caste vint attaquer dans son germe, et arrêter dans son développement, cette idée de réforme qui pouvait renouveler la face du monde. L'esclavage n'était pas mort avec la société païenne : ce fait odieux, révoltant, qui transformait l'homme en objet vénal, et la population des campagnes en bétail de labeur, avait survécu à la ruine de l'ancienne société. En vain les esclaves avaient fondé la civilisation du Christ, en vain, comme les martyrs des Catacombes, ils en avaient cimenté les premières pierres de leur sang; ils ne s'appartenaient pas plus sous le règne moral du divin crucifié que sous l'empire brutal de Jupiter. Les prêtres, les évêques, les abbés du moyen âge, huit cents ans après la chute du paganisme, possédaient, à titre servile, un aussi grand nombre de leurs semblables qu'en avaient possédé les flamines, les augures, les pontifes de la vieille Rome. Des milliers de misérables serfs croupissant dans des masures visitées chaque jour par la fièvre, la famine et la peste, ou arrosant de sueurs et de pleurs cette terre qui n'était bonne qu'une fois pour eux, quand elle les recevait morts dans son sein, gémissaient de père en fils depuis des siècles sur la glèbe féodale. Des cœurs de fer se seraient attendris au spectacle de leurs misères. Ce ne fut pas cet abus infâme

1. Pierre Damien.

du droit du plus fort, la propriété humaine, que Grégoire VII songea d'abord à réformer. En jetant un seul mot, du haut de la chaire de saint Pierre, au milieu de ces masses pleines d'une sourde colère, il aurait pu les soulever et les précipiter contre la tyrannie seigneuriale, qu'elles auraient emportées comme des torrents dans leurs flots furieux. Au lieu de prendre ce parti, qui l'eût conduit droit à son but par le chemin de la justice, Grégoire VII ne vit point les larmes des pauvres chrétiens : les seuls abus qui le frappèrent furent ceux dont le peuple ne souffrait pas : l'habitude où étaient les rois de disposer des bénéfices, l'usurpation des terres de l'Église, et l'indépendance du clergé ; et, par une conséquence naturelle, son plan de réforme ne tendit qu'au triomphe du Saint-Siége sur la noblesse, la royauté et l'Église d'Occident.

Rendre la papauté supérieure à toute puissance temporelle; mettre l'autel au-dessus du trône, l'épée des princes au-dessous des clefs de saint Pierre, le front des rois aux pieds des papes, qui, y tenant la place de Dieu, devraient seuls gouverner la terre; établir que sans pape il n'existe pas de royaume, et que tout gouvernement qui s'éloigne de lui tombe et se brise comme un vase d'argile; proclamer que le monde est éclairé par deux lumières : celle du *soleil*, figurant l'autorité pontificale, et celle de la *lune*, symbole de l'autorité royale, et que, de même que le second de ces astres ne reflète que les rayons du premier, de même le pouvoir royal ou impérial ne peut refléter que le pouvoir du pape; poser enfin, comme un dogme fondamental, que l'Église romaine étant la mère des autres Églises d'Europe, tous ses enfants, empereurs, rois, princes, lui devaient un égal respect, une même obéissance, et qu'il dépendait d'elle de leur conférer ou de leur retirer le pouvoir de les instituer ou de les déposer à son gré : tel fut le manifeste que lança Grégoire VII.

Pour réaliser ce rêve, l'un des plus grands qu'ait jamais enfanté l'esprit humain, il était nécessaire de détacher le clergé des gouvernements auxquels il tenait par les liens de famille, en le ramenant au célibat, et d'enlever en même temps aux rois le droit de nommer les évêques et de conférer les abbayes. Un concile où les archevêques, les évêques, les abbés d'Italie se rendirent en foule, fut convoqué, en conséquence, à Rome, le 6 de mars 1075. On y décida, sous l'inspiration de Grégoire, que l'autel serait désormais interdit aux prêtres

mariés et aux prélats incontinents : que personne ne pouvait conserver une évêché achetée à prix d'argent, que ce trafic des choses saintes appelé *simonie* méritait l'anathème, et qu'on frapperait d'excommunication les rois qui auraient l'audace de donner ou vendre à l'avenir les bénéfices ou les évêchés. Ce dernier décret touchait en passant le roi de France, et allait frapper, comme la pierre lancée par une fronde, Henri d'Allemagne au front. Le Goliath germanique se sentit atteint et frémit de colère : tous les Allemands partagèrent son émotion. La querelle était nationale : l'homme du Midi voulait secouer le joug de l'homme du Nord, l'Italie osait menacer l'Allemagne ! — Un concile ! un concile ! et punissons ces insensés ! — A ce cri, poussé par l'empereur et répété avec enthousiasme de Munster à Mayence, de Brême à Ratisbonne, de Spire à Strasbourg, évêques et barons accoururent à Worms. On y déroula, contre Grégoire, une fulminante liste d'accusation, et il fut déposé, à l'unanimité, comme assassin, comme sacrilége, comme nécromancien et comme simoniaque.

Ceci se passait le 23 janvier 1076. Quelques jours après, un clerc de Parme, nommé Roland, légat de l'empereur, montait au palais de Latran, où se trouvait en ce moment réuni un nombreux synode, et, après avoir annoncé à l'assemblée qu'il venait de la part de Henri, il apostrophait le pape en ces termes : « L'empereur mon maître, et tous les évêques d'Allemagne et d'Italie t'ordonnent de quitter sur-le-champ les clefs de saint Pierre et le gouvernement de l'église romaine, que tu as usurpé : car nul ne pouvait t'élever à cette dignité éminente sans l'approbation des évêques et la confirmation impériale. » Puis, se tournant vers les évêques : « Mes frères, ajouta-t-il, j'ai à vous annoncer, au nom de l'empereur, qu'il vous attend aux fêtes prochaines de la Pentecôte, pour vous donner un pape de sa main ; car celui-ci est un loup dévorant et non le pasteur de l'Église. »

A ces mots, l'évêque du Port, homme violent, s'élança de son siége en criant : Qu'on le saisisse ! Les épées romaines brillèrent ; mais Grégoire, couvrant le légat de son corps : « Mes enfants, dit-il avec calme, ne troublez point la paix de l'Église. Voici les temps sombres dont parle l'Écriture, où il y aura des hommes superbes et désobéissants. Il faut qu'il arrive des scandales : le Sauveur a dit lui-même qu'il nous envoyait comme des brebis au milieu des loups. Puisque le précurseur de l'Antechrist s'est levé contre l'Église, soyons modé-

rés et doux : ce double esprit est la sagesse. Nous avons assez longtemps vécu en paix : Dieu veut recommencer à arroser la moisson du sang des saints : préparons-nous au martyre si la défense de l'Église l'exige, mais que rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ. »

Après ces paroles, il prit des mains du légat la lettre de l'empereur, et la lut tout haut d'une voix ferme ; elle était ainsi conçue :

« Henri, roi par ordre de Dieu et non par usurpation, à Hildebrand, qui est un moine perfide et non un pape.

« Tu as mérité ce salut par ta conduite, car il n'est aucun ordre dans l'Église qui ne porte des marques de ta malédiction. Tu n'as pas eu honte d'outrager les chefs de l'Église et de les fouler aux pieds comme des serfs. En écoutant tes injures contre les oints du Seigneur, la multitude a applaudi, et, fier de sa faveur, tu as jugé dès lors que tu savais tout, et que les autres ne savaient rien. Or, comme tu n'as cherché à employer cette prétendue science, illusion de l'orgueil, qu'à détruire au lieu d'édifier, nous pouvons penser que saint Grégoire, dont tu profanes le nom, prophétisait ta démence quand il a dit : Souvent le nombre de ceux qui obéissent remplit de superbe l'âme de celui qui commande, et il croit savoir plus que tous en voyant qu'il peut plus que tous. Nous avons, nous, supporté tout cela pour conserver intact l'honneur du Saint-Siége. Prenant notre humilité pour de la peur, tu n'as pas craint alors de te soulever contre la puissance royale que nous tenons de Dieu, et tu as osé menacer de nous la ravir, comme si le droit de disposer des trônes était en ta main et non en celle de Dieu. C'est pourtant notre Seigneur Christ qui nous a donné la couronne, et qui ne t'a pas donné la tiare. Tu l'as dérobée par l'astuce, la fraude et par tous les moyens que réprouve la religion. Par l'or, tu as gagné la faveur du peuple : l'or te procura le fer ; le fer t'a mis sur la chaire de paix où tu n'es monté que pour déchaîner la discorde et la guerre. Condamné par tous les évêques, frappé d'anathème, déposé par notre jugement, descends ! descends du siége que tu as usurpé ! que la place de saint Pierre soit occupée par un autre qui ne cherche point à couvrir la violence du manteau de la religion, et à corrompre la doctrine de l'Évangile. Moi, Henri, roi par la grâce de Dieu, je te le dis avec tous nos évêques : Descends ! faux pontife ! descends ! [1] »

1. *Annales Saxonnes.*

Cette lecture souleva une telle tempête parmi les partisans du pape et frappa les timides d'une si grande stupeur que Grégoire, habile à pressentir l'esprit des hommes assemblés et à deviner leurs impressions, remit la séance au lendemain. L'acte qu'il allait accomplir imprimait à la réunion un caractère solennel. Il s'y présenta d'un air grave et sombre, et regardant ceux qui attendaient en silence un dénoûment dont ils s'effrayaient au fond du cœur, il montra un œuf de pierre autour duquel on voyait se replier un serpent noir armé d'une épée et d'un bouclier, et leur dit : « Un serpent, croyant dévorer l'œuf de *Pierre*, brisa ses dents et se blessa lui-même à mort ! » Une acclamation universelle ayant accueilli l'allégorie, il se leva alors et prononça lentement ces paroles, qui retentirent sous les voûtes de Latran comme les éclats de la foudre :

« Bienheureux Pierre, prince des Apôtres, incline vers nous ton oreille du haut des cieux, et daigne écouter le serviteur que tu as nourri depuis son enfance et délivré jusqu'à ce jour des piéges des méchants qui me haïssent parce que je te suis fidèle. Tu m'es témoin, ainsi que ma seule Reine, la mère de Dieu, le bienheureux Paul, ton frère, et tous les Saints, que l'Église de Rome m'a mis malgré moi le gouvernail dans les mains, que ce n'est point l'or qui m'a fait monter sur ton siége, et que j'eusse mieux aimé mourir dans l'exil que d'usurper ta place par des moyens humains. M'y trouvant par ta grâce et sans l'avoir mérité, je pense donc qu'il t'a plu et qu'il te plaît en ce moment que le peuple chrétien m'obéisse et me reconnaisse le pouvoir que tu m'as transmis de lier et de délier sur la terre.

« Dans cette confiance, pour l'honneur et la défense de ton Église, au nom de Dieu tout-puissant, de son Fils et du Saint-Esprit, et en vertu de ton autorité apostolique, je défends à Henri, fils de l'empereur Henri, qui s'est élevé contre ton Église avec un orgueil inouï, de gouverner le royaume d'Allemagne et l'Italie, et je relève tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont prêté. Je défends à tous ses sujets de lui obéir, car celui qui attaque l'Église mérite de perdre la dignité dont il est revêtu, et parce qu'il s'est montré rebelle comme chrétien et qu'il a refusé de fléchir devant le Seigneur, je le charge d'anathèmes, afin que les peuples se souviennent que tu es Pierre, que sur cette pierre Dieu a édifié son Église, et qu'elle ne craindra jamais les portes de l'enfer. »

C'était un grand et hardi langage : l'événement le justifia. Henri comptait beaucoup d'ennemis parmi les barons d'Allemagne; ils ébranlèrent les forts et firent peur aux faibles. Au moment où ce prince se préparait à tirer une vengeance éclatante du pontife, il apprit que la couronne était près de tomber de son front s'il n'obtenait la révocation de l'anathème. Son parti fut bientôt pris : immolant la passion à la politique, il passe tout à coup les Alpes et va chercher l'absolution aux genoux de son ennemi. Au bruit de son arrivée, Grégoire s'était retiré avec l'enthousiaste Mathilde, comtesse de Toscane, la fille la plus ardemment dévouée, la plus puissante protectrice du Saint-Siége, dans la forteresse de Canossa. Le 22 janvier 1077, Henri s'y rendit sans défiance, et, laissant son escorte de l'autre côté du fossé, il entra seul; mais, le pont relevé, il dut s'en repentir amèrement. La forteresse avait trois enceintes; on l'arrêta dans la seconde, et les soldats de Mathilde le dépouillant, par ordre du pape, de tous ses vêtements, l'y laissèrent couvert d'une simple tunique de moine. Abandonné là trois jours et trois nuits, la tête découverte et pieds nus, sur la neige et la glace, il jeûnait jusqu'au soir; et en voyant les fenêtres étincelantes de lumière des chambres de Grégoire VII et de Mathilde, il se rappela probablement plus d'une fois le songe de son père. Ce pontife, qui abusait alors de la victoire, avait été son précepteur. L'empereur Henri III le vit une fois en rêve, assis à table avec son fils, mais il avait des cornes qui semblaient s'élever jusqu'au ciel, et avec lesquelles il roula le jeune prince dans la boue. Effrayé de ce songe, l'empereur fit jeter Hildebrand dans un cachot, où il serait resté sans les prières de l'impératrice. Or, quand il tremblait de faim et de froid sur la neige dans l'enceinte glaciale de Canossa, Henri dut bien maudire la clémence de sa mère. Le quatrième jour enfin, grâce aux prières de Mathilde, le pape permit que ce prince vînt presser ses genoux, et il leva l'excommunication en lui imposant les conditions les plus hautaines.

Après ce triomphe, Grégoire VII crut tout facile. Ses légats allèrent signifier sa volonté aux quatre coins de l'Europe. C'était lui, disait-il dans ses lettres pontificales, qui avait recueilli l'héritage de l'ancienne Rome. D'un trait de plume il établissait une monarchie universelle. L'Espagne, la France, le Danemark, la Russie, la Dalmatie, la Corse, la Sardaigne, l'Italie méridionale, l'Angleterre,

n'appartenaient qu'à lui au su et au vu de tous; il s'efforçait de se le persuader; il croyait peut-être même quelquefois que cette grande chimère, qu'il poursuivait avec tant d'ardeur, allait devenir une réalité; mais alors la raison paraissant à l'improviste soufflait sur ses illusions, et il ne lui restait que l'amer sentiment de l'inutilité de ses efforts. Ne pouvant se dissimuler, quand il comptait avec lui-même, l'impuissance cachée sous ces phrases sonores, car tandis qu'il gourmandait les rois, le préfet Cencius allait le prendre publiquement à la gorge au pied de l'autel de Sainte-Marie-Majeure et le traînait dans sa tour, il fléchissait alors, et son découragement s'épanchait avec une douloureuse éloquence dans le sein des amis de sa jeunesse, de ses anciens compagnons de Cluny :

« Si tu voyais, écrivait-il à l'abbé de ce monastère, les fatigues qui brisent jour et nuit mon corps, les tribulations qui ne cessent de battre mon âme, tu te sentirais ému d'une fraternelle pitié, il sortirait de ton cœur des flots de larmes, et tu te jetterais aux pieds de Jésus pour le supplier de délivrer un malheureux. Que de fois je l'ai conjuré avec ardeur ou de me tirer de ce monde ou de me donner le pouvoir de servir la commune mère. Mes yeux ont beau se tourner vers l'Occident, vers le Midi ou vers le Nord, j'aperçois à peine quelques évêques gouvernant le troupeau du Christ plutôt par amour que par ambition; quant à des princes qui préfèrent l'honneur de Dieu et sa justice à un vil lucre, je n'en découvre nulle part. Les hommes au milieu desquels je suis, qu'ils s'appellent Romains, Lombards ou Normands, sont, comme je le leur dis tous les jours, pires que des païens. Si je n'avais l'espoir de passer bientôt à une vie meilleure, et la croyance que je suis utile à l'Église, je ne resterais pas une heure dans cette Rome où les tempêtes m'assiégent continuellement. Le voyageur brisé de fatigue et dévoré par une soif ardente n'aspire pas avec plus d'impatience au repos, à l'eau rafraîchissante de la source, que mon âme n'aspire à la patrie où sont payées la peine et la douleur. J'attends celui qui me tient enchaîné à Rome, mais en lui disant à chaque instant hâte-toi ! ne tarde pas davantage; pour l'amour de la bienheureuse Marie et de saint Pierre, délivre-moi de ma prison [1]. »

1. Labbe, *Conciles*, tome X.

Ce vœu ne devait pas être exaucé; le calice qu'il repoussait par un juste pressentiment, approchait de ses lèvres; aux derniers jours de sa vieillesse, il allait le vider jusqu'à la lie. La faiblesse de Henri à Canossa avait indigné ses sujets; évêques et nobles, peuple et bourgeois se retiraient de lui avec mépris; les portes des villes se fermaient à son approche, les ponts-levis des châteaux ne se baissaient que lentement et à regret pour lui donner l'hospitalité, et quand il traversait presque seul ces villages où son arrivée avait été saluée par des acclamations si enthousiastes, il ne trouvait partout que froideur et silence. Tombant sur son cœur ulcéré par les humiliations subies, ce dédain qu'il rencontrait à chaque pas l'exaspéra jusqu'à la rage. Il se retourna pour se jeter comme un loup furieux sur le pape; et s'il avait pu le saisir il l'aurait mis en pièces. Mais ce qui dut briser l'âme de Grégoire beaucoup plus que des représailles auxquelles il fallait s'attendre, c'est qu'il s'opéra tout à coup un revirement complet dans l'opinion publique en faveur de Henri. Tout le monde lui revint quand on fut convaincu qu'il voulait se venger du pape. Déployant aussitôt ce courage qui n'avait fléchi qu'une fois dans la cour de la citadelle de Canossa, il écrasa les Saxons révoltés. La lance de Godefroi de Bouillon, l'un de ses fidèles, cloua, dans les marais teints de sang de Mersebourg, un empereur que le pape avait fait élire à sa place, pendant que les évêques allemands et lombards élisaient Guibert de Ravenne à la place de Grégoire. En 1081 il conduisit lui-même cet antipape à Rome à la tête de son armée.

Voilà où avaient abouti les vastes projets de Grégoire. Son plan d'autocratie apostolique, effrayant météore, des sphères où il plana un instant comme un globe de feu retombait tristement éteint sur les lances des Allemands. La chute était d'autant plus douloureuse qu'il ne pouvait opposer à son ennemi que la féodalité romaine, race sans foi ni loi, et les Normands de Robert Guiscard, bandits établis depuis soixante-six ans dans la Pouille et excommuniés par lui. Henri se présenta deux fois devant les murs de Rome : la première, il abattit le paradis de saint Pierre et ruina la cité Léonine; la seconde, il noua des intelligences avec les nobles, qui s'engagèrent par serment à forcer Grégoire de le couronner empereur ou à confirmer l'élection de Guibert. Ils allaient tenir leur parole, lorsque Robert Guiscard envoya trente mille écus d'or qui réchauffèrent leur zèle pour Gré-

goire. Essayant de sortir d'embarras par une subtilité italienne, ils proposèrent à Henri de le faire sacrer par le pape, pourvu qu'il donnât quelques signes de repentir, ou de contraindre le pontife à lui passer la couronne impériale au moyen d'un fil du haut du château Saint-Ange. L'empereur, ayant repoussé avec indignation ces deux propositions, dont l'une révoltait son orgueil et l'autre était ridicule, alla châtier les Normands, et revint pour la troisième fois victorieux et plus acharné au commencement de février 1084. En son absence, les nobles avaient dépensé l'or de Guiscard, le peuple criait qu'il ne voulait plus combattre pour le pape; on lui ouvrit la porte de Saint-Jean le jeudi avant les Rameaux, qui tombaient cette année-là le 24 mars.

Grégoire VII était toujours dans le château Saint-Ange. A travers les meurtrières de ce fort, regardé comme inexpugnable, il vit, le jour de Pâques, Henri se rendant pompeusement à Saint-Pierre, où l'antipape Guibert le sacra empereur. Henri ne perdait pas de temps. Le lendemain de son couronnement, il exigeait cinquante otages des nobles de Rome, et attaquait le Capitole, nid féodal de la famille Corsi. Les murs de l'antique palladium de Rome furent escaladés et abattus, les Corsi chassés, et l'empereur dressa ses machines contre le château Saint-Ange et contre le Septizonium, dans lequel s'était retranché le neveu de Grégoire. Singulier jeu de la destinée! deux monuments païens servaient de refuge aux héritiers de ceux qui avaient tué le paganisme. L'oncle ne sauvait sa liberté et sa vie que grâce aux murailles du tombeau d'Adrien, et le neveu aurait payé l'outrage de Canossa de sa tête sans la formidable solidité du tombeau de Septime.

Le bélier commençait pourtant à l'ébranler, quand Robert Guiscard arriva. Grégoire, qui l'appelait à grands cris, et qui, au dire de Richard de Cluny, lui gardait la couronne impériale, crut voir surgir un Macchabée; il n'avait évoqué, hélas! qu'un esprit de ténèbres. Maître de Rome, car Henri s'était retiré devant les trente mille fantassins et les six mille cavaliers qui suivaient les bannières normandes, Robert entra par la porte Flaminia, que la trahison lui ouvrit, et trouvant tout le peuple en armes et toutes les rues barricadées, il mit le feu à la ville. Propagé par le vent du nord, l'incendie s'étendit rapidement; en un clin d'œil toute la cité, du château Saint-

Ange au Capitole, et de Latran au Colisée, devint la proie des flammes. A travers cet épouvantable bûcher se précipitèrent alors comme des démons les hommes de Guiscard : le fer à la main, le blasphème aux lèvres, ils joignirent aux horreurs de l'incendie tous les excès d'une soldatesque effrénée. Femmes, filles, religieuses, furent sacrifiées à leurs passions brutales, à côté des cadavres de leurs pères et de leurs époux. On vit ces barbares couper les doigts à leurs victimes pour s'emparer plus promptement de leurs anneaux. Pendant ce temps le feu, dont personne n'arrêtait les progrès, se propageait partout. A l'exception de quelques grands édifices, en peu d'heures tout ce qui restait de la vieille Rome, n'offrit plus qu'un monceau de ruines. Robert délivra le pape et le ramena pendant le saccagement à Latran ; là Grégoire VII, que la passion de la vengeance avait aveuglé, excommunia encore sur ces débris l'empereur et l'antipape Guibert son rival ; puis, fuyant cette malheureuse cité, il partit avec les Normands, ne laissant derrière lui, comme réveil de ses grands rêves, que deuil, murs croulants et cendres fumantes !

CHAPITRE IX

L'ÉGLISE, LA FÉODALITÉ ET LA RÉPUBLIQUE.

Le pape Urbain II. — L'antipape Guibert. — Pierre l'Ermite au Colisée. — Les Croisades. — L'empereur Henri V. — Les Pierleoni. — Un Pape français. — Arnold de Brescia. — Renaissance de la République. — Le solitaire de Clairvaux. — Indifférence du peuple pour la papauté. — Mort d'Arnold de Brescia. — Frédéric Barberousse. — Le pape Alexandre III. — Désastre de Tusculum. — Traité de paix entre la République et le Saint-Siége. — Ruine de Tusculum. — Le pape Innocent III. — Giovanni Capoccio, chef du peuple. — Guerre des rues au moyen âge. — Le grand concile de Latran. — Le comte Raimond de Toulouse. — Le pape Innocent IV fixe son séjour à Lyon. — Le Bolonais Brancaleone. — Charles d'Anjou, vassal du pape. — Mort de Conradin. — Les Orsini et les Colonna. — Grandeur soudaine des Colonna. — Le Jubilé universel. — Le Pape à Avignon.

Comme s'il eût voulu venger le sac et l'incendie de Rome, Dieu frappa, presque coup sur coup, le Pape et le bandit normand. A la fin de mai 1085, on enterrait Grégoire VII à Salerne, dans l'église de San Matteo : à la fin de juillet, la galère qui rapportait le cadavre de Robert Guiscard, mort à Corfou, était brisée par la tempête sur les côtes d'Otrante. Mais on a beau descendre dans la tombe les restes d'un grand homme, *ce qu'on entoure d'aromates et de parfums n'est que l'enveloppe périssable de la vie :* le corps seul est scellé sous le marbre, et, tandis qu'il y devient poussière, son esprit continue à briller parmi les vivants comme l'éclatant rayonnement qu'on voit encore après le coucher du soleil. Du fond de son mausolée, Grégoire VII régnait toujours. En mourant, il avait nommé son successeur; c'était Didier, abbé du Mont-Cassin, son ami et son confident. Les cardinaux se hâtèrent de confirmer son choix, mais la succession d'Hildebrand imposait de si grands devoirs, que le vieillard, effrayé, la répudia. Ne pouvant vaincre sa résistance, les cardinaux employèrent la ruse pour l'attirer à Rome, et la violence, quand il y fut, pour le faire pape. En lui tenant les bras, on parvint à lui mettre la *cape rouge*, malgré ses cris et ses pleurs. On n'avait

pas eu le temps de le revêtir de la *cape blanche*, quand le préfet de l'empereur, accourant au bruit de cette scène, le chassa de la ville. Il y revint deux fois, malgré lui, en deux ans : la première, le jour des Rameaux de 1087, ramené par le fils de Robert Guiscard, qui prit Saint-Pierre d'assaut et le fit consacrer, les armes à la main ; la seconde, le 11 juin de la même année, au milieu des soldats de Mathilde. Vingt-sept jours après, au son des cloches qui annonçaient la fête de saint Pierre, le peuple, marchant avec les partisans de l'antipape, repoussait les Toscans et forçait l'infortuné Didier, réfugié dans l'île du Tibre, à s'enfuir de nouveau vers le Mont-Cassin, où il trouva dans le tombeau la fin de ses angoisses[1].

A ce vieillard faible et timide succéda un moine français, plein de talent, d'énergie et d'ardeur. Urbain II, ancien chanoine de Reims, et depuis évêque d'Ostie, était le second candidat désigné par Grégoire VII. A la vigueur d'intelligence qu'il déploya sur la chaire de saint Pierre, on vit bientôt qu'il méritait le premier rang. Il se chargeait d'un fardeau difficile à porter. Jamais le ciel de l'église romaine n'avait été plus sombre. L'orage y grondait toujours du côté de l'Allemagne : au-dessus de Rome, il était déchiré à chaque instant par des éclairs. Urbain ne s'épouvanta point. Il commença par se concilier les Frangipani, seigneurs du littoral d'Astur et d'Antium, qui, occupant le Colisée, l'Arc de Constantin, celui de Titus, une partie du Palatin, le Septizonium et le grand Cirque, jouaient déjà l'ancien rôle des comtes de Tusculum, et, à la tête de leurs hommes d'armes, il expulsa l'antipape. Cet obstacle écarté, il restait l'empereur. Pour lui créer, en Allemagne, un antagonisme sérieux, Urbain maria la célèbre Mathilde à Welf ou Guelf V, fils du duc de Bavière. Guelf devenu, par cette alliance, le chef du parti catholique en Europe, donna son nom à tous ceux qui soutenaient la cause du Saint-Siége. On appela, dès ce moment, en Italie, *Guelfi* ou Guelfes les partisans du Pape, et *Ghibellini* ou Gibelins ceux de l'empereur dont la famille était originaire de Weibling, château du diocèse d'Augsbourg.

Les deux partis ne tardèrent pas à se rencontrer sur le champ de bataille. Relevant le gant que lui jetait, du haut de la chaire de

1. Paul Diacre, *Chroniques du Mont-Cassin*, liv. III, ch. 78.

marbre, le continuateur de Grégoire VII, Henri prit l'offensive, avec son activité accoutumée. En 1089, il passa sur le ventre des Guelfes d'Allemagne, dispersa ceux d'Italie, rétablit l'antipape Guibert, et après avoir tenté de surprendre, en passant, la forteresse de Canossa qui lui fut encore fatale, car il y perdit sa bannière, il bloqua Mathilde dans le château de Montavio, et contraignit Urbain de s'enfermer dans le Colisée. L'antipape Guibert tenait le Capitole, la basilique et le palais de Latran, le château Saint-Ange et Saint-Pierre. Gagnés par l'or de l'empereur, tous les nobles, à l'exception des Frangipani, s'étaient déclarés pour lui. Insoucieux et mobile de sa nature, le peuple suivait le torrent. Urbain II, prisonnier dans le vieil amphithéâtre, ou errant, en fugitif, d'Anagni à Canossa, semblait toucher au dernier terme de la mauvaise fortune. On le croyait écrasé sous le pied d'Henri; c'est au moment même où ses partisans désespéraient de lui, qu'il se releva, comme le lutteur antique, plus fort qu'avant sa chute.

Depuis qu'il était pape, le projet de Grégoire VII n'avait cessé d'occuper son esprit. Plus éclairé que celui qui l'avait conçu, et trop rudement détrompé par l'expérience pour en croire la réalisation possible, en luttant avec une idée contre la force, il sentait que l'Église n'obtiendrait la victoire qu'en parvenant à soumettre au joug chrétien cette force brutale, ou à la briser. Il était urgent de trouver un remède au mal. Chaque jour la situation devenait plus grave. La féodalité, parvenue à son plus haut point de développement, et fière de sa vigueur, menaçait d'étouffer l'Église. La loi évangélique n'était plus qu'une lettre morte; l'Europe, en état continuel d'hostilité, était livrée au plus affreux désordre. Si l'empereur foulait aux pieds la papauté, si les rois riaient de ses menaces, les nobles, reniant Dieu du matin au soir, promenaient partout le fer et la flamme. Il fallait donc, sous peine de mort temporelle, enchaîner cette violence du pouvoir civil, ouvrir largement, pour l'affaiblir, les veines de la féodalité, et, afin d'arracher des flancs de l'Église ces lions furieux qui la déchiraient, trouver une arène lointaine où leur rage pût s'exercer sans autre péril que pour eux-mêmes [1].

Un jour qu'il promenait ses pensées sous les arcades du Colisée,

1. Voir le discours d'Urbain à Clermont (Labbe, *Sacro-sancta Concilia*, t. I, p. 514). — Le moine

alors son refuge et son seul palais, Urbain vit tomber à ses pieds un pèlerin arrivant de Jérusalem. C'était un ermite d'Amiens, appelé Pierre, qui lui apportait une lettre dans laquelle le patriarche de la ville sainte implorait, à grands cris, du secours contre les musulmans. Le moyen qu'il cherchait depuis si longtemps brilla aussitôt à ses yeux comme l'étoile de Bethléem. L'arène lointaine était trouvée. Pierre l'Ermite venait de jeter sur ces ruines de l'amphithéâtre Flavien, jadis baignées de flots de sang, l'idée des croisades qui allait en faire couler des torrents pendant deux siècles, et précipiter, à la voix du pape, l'Occident sur l'Orient. Cette idée avait tout ce qu'il fallait pour saisir l'imagination et passionner sur-le-champ le cœur des hommes : outre les deux points lumineux et magnifiques de poésie et de foi qu'elle offrait dans le lointain, le tombeau du Christ à reconquérir sur les infidèles, et la porte des cieux ouverte pour les combattants, elle venait dans le monde à son heure.

D'une part, en effet, les esprits étaient déjà familiarisés avec ces sortes d'expéditions où l'on avait vu souvent les barons de la féodalité chercher en Espagne une expiation morale en allant combattre les Maures; et de l'autre, les mœurs musulmanes avaient si bien réagi sur le christianisme que les chrétiens ne faisaient qu'imiter les Sarrasins dans les deux pratiques les plus importantes de leur religion. De même que depuis longtemps les musulmans accomplissaient le pèlerinage de la Mecque, pour saluer le tombeau de Mahomet, les chrétiens allaient accomplir le pèlerinage de Jérusalem pour saluer le tombeau de Jésus-Christ. A l'instar des imans qui avaient prêché si longtemps l'*algihed* contre les infidèles, les évêques prêchaient la guerre sainte contre les Sarrasins. Dire comment ces idées étaient descendues d'Espagne sur la terre chrétienne, ce serait expliquer comment le vent prend en passant les graines qui ont mûri sur un champ et les sème dans un autre. Le fait existait, il ne s'agissait plus que de l'agrandir, et de lancer sur le chemin de la Palestine, déjà frayé par le comte d'Angoulême et d'autres nobles pèlerins, toute cette indomptable féodalité. La lettre du patriarche de Jérusalem

Robert, *Histoire de Jérusalem*, liv. I, p. 2. — Guillaume de Tyr, *Hist.*, liv. 1, p. 641.— Albert d'Aix, *Histoire de Jérusalem*, liv. I, p. 1. — L'abbé Guibert, *idem*, liv. II, ch. VII. — Hauteserre (*de Ducibus et Comitibus Provincialis Galliæ*, p. 115). — Foulques de Chartres (*Gesta peregrina Francorum*, p. 1).

arrivait fort à propos pour l'accomplissement de ce grand projet. Urbain en fit son manifeste, et après l'avoir lue, le 1er mars 1095, au concile de Plaisance où assistaient deux cents évêques, quatre mille clercs et trente mille laïques, il alla prêcher la croisade à Clermont.

Le discours qu'il y prononça, pendant l'octave de Saint-Martin, sur la place publique, était éloquent et plein de force ; mais il avait le tort de laisser percer trop clairement le but de l'Église : aussi fut-il accueilli avec froideur. L'enthousiasme imaginé plus tard, le fameux *Dieu le veut*, et ces milliers de barons s'empressant de prendre la croix, n'existèrent que dans l'imagination des chroniqueurs modernes. C'est avec beaucoup de peine qu'Urbain réussit à trouver un chef; et comme il n'y avait au concile aucun personnage d'assez haute naissance pour conduire l'armée, le pape fut forcé de choisir Adhémar, évêque du Puy, qui, dit Robert Lemoine, se fit prier longtemps[1]. Le nouveau projet ne commença de remuer sérieusement les masses que lorsque les évêques de retour dans leurs diocèses, se mirent à parcourir les paroisses appelant le peuple à la guerre sainte. Cette multitude de serfs qui couvrait la glèbe de l'Église et de la féodalité civile, prêta l'oreille à l'ardente prédication des prélats. En entendant dire qu'elle pouvait briser sa chaîne, et aller vivre au loin dans l'indépendance avec la perspective des cieux ouverts, si le sort était contraire, et l'espoir d'un riche butin s'il favorisait l'entreprise, elle se leva tout entière. Aussi comme la croix rouge émancipait l'homme et le dérobait, pour toute la durée de l'expédition, au pouvoir arbitraire de son seigneur en l'élevant à la dignité de soldat de Dieu, le serf se hâta de la coudre sur l'épaule droite.

Alors s'accomplit véritablement la parole évangélique : *Je ne suis point venu porter la paix ici bas, mais la guerre.* Les maris se séparaient de leurs femmes, les fils quittaient leurs pères, les pères délaissaient leurs enfants : il n'y avait pas de lien assez cher qui pût retenir les esprits et les empêcher de suivre ce courant immense. Ces populations engourdies par la servitude sortaient de leur abrutissement à la voix des prêcheurs, et, heureuses de changer de place et d'existence, se précipitaient vers les sables de la Palestine qui devenaient pour la seconde fois la terre promise. Entraînés par le

1. Ille itaque licet invitus suscepit. (Robert le Moine, *Hist. de Jérusalem.*)

mouvement, les vieillards, les enfants, les femmes grossissaient les flots de l'émigration : les moines eux-mêmes enfermés dans les cloîtres en brisaient les portes, et avec des croix saignantes incisées au front, comme marques de la mission divine, ils venaient joindre les Croisés [1].

Les seuls indifférents étaient ceux qu'il importait surtout de faire partir. Soit qu'ils répugnassent aux excursions lointaines, ou, ce qui est plus probable, qu'ils eussent deviné le but de l'Église, les barons ne se pressaient pas de gagner Jérusalem. La politique du pape et des évêques tendit alors à les y contraindre. Forcés de céder à l'opinion devant les anathèmes du saint-siége, la désertion en masse de leurs vassaux, et l'impérieuse injonction des rois, qui secondaient, à peu près dans le même dessein que le pape, le mouvement des croisades, les barons furent entraînés. Mais en partant les uns avaient fait testament en faveur de l'Église, les autres lui avaient engagé leurs fiefs pour trouver de l'argent : en sorte que lorsque les bannières féodales flottèrent sur le chemin de Jérusalem, non-seulement l'Église était certaine de regagner la meilleure partie du terrain perdu, non-seulement la société chrétienne, délivrée de ces éléments de violence, respirait enfin l'air de la paix, mais ces hommes naguère ennemis, n'ayant d'autre mot d'ordre que la croix, allaient devenir sous la main désarmée du vicaire de Dieu un levier formidable.

Le premier usage que fit le pape de son influence sur les Croisés fut tout personnel. Rome étant occupée par des infidèles non moins coupables à ses yeux que les fils du Prophète ; il y appela l'armée qui suivait à Jérusalem Hugues le Grand, frère du roi de France, Robert comte de Flandre, le duc de Normandie et Eustache de Boulogne. Ces chefs intrépides chassèrent les Gibelins de toutes leurs positions, et ne laissèrent à l'antipape que le château Saint-Ange d'où on le vit sortir en 1099 dans un cercueil. La mort, qui pacifie tout, avait terminé le schisme. Pendant qu'on portait le corps de Guibert à Ravenne, on portait la nuit, par le Tibre, celui d'Urbain à Saint-Pierre. L'armée de la croisade partie, les Gibelins avaient repris le dessus et relégué, comme avant, le pape dans le Colisée. Sur ces entrefaites la nouvelle de la prise de Jérusalem arriva à Rome, et y causa une émotion que

1. Voir notre *Histoire du Midi de la France*, t. II, p. 192.

Pascal II, le successeur du pape mort, sut habilement mettre à profit pour réfréner la féodalité romaine. Agissant avec vigueur contre les Colonna, seigneurs de l'ancien pays des Èques, qui faisaient, en 1100, leur première apparition dans l'histoire, il abattit les créneaux de leurs tours : agissant avec adresse contre les Corsi qu'il avait chassés du Capitole, il leur enleva par surprise les clefs du château et de la basilique de Saint-Paul. Mais cette victoire de la papauté s'arrêta bientôt. Enfermé dans un cercle toujours menaçant, le pape eut beau tourner pour en sortir, il continua à trouver sans cesse devant lui les lances des nobles romains ou l'épée de l'empire [1].

Pascal avait courbé les uns un moment, il avait fièrement bravé l'autre : en 1107, la féodalité romaine redressait sa tête plus orgueilleuse que jamais ; en 1111, l'empereur, cet Holopherne de la papauté, remontait en maître les degrés de Saint-Pierre. Fils de l'ardent antagoniste de Grégoire VII, Henri V d'Allemagne venait chercher à Rome l'onction pontificale ; il fut reçu avec le cérémonial accoutumé. Au milieu des chants, des cris d'allégresse et aux applaudissements de la foule à laquelle il faisait jeter l'argent à pleines mains, Henri arriva devant Saint-Pierre ; mais, moins confiant que son père à Canossa, il ne voulut pas y mettre le pied avant que ses gardes n'eussent pris possession des portes, des murs et des tours. Dès que les Romains furent remplacés par ses Allemands, il s'avança vers le pape qui lui ouvrit ses bras et l'embrassa, puis ils entrèrent dans la basilique par la porte d'argent, et allèrent s'asseoir sur deux chaises dressées au centre de la roue de porphyre.

Là, avant de procéder au couronnement, le pape supplia le roi d'exécuter la convention qu'ils avaient conclue depuis quelques mois, l'un à l'insu de ses évêques, et l'autre à l'insu de ses cardinaux. Aussitôt Henri se retira dans la sacristie pour prendre le conseil de ses barons ; et tout le clergé, se groupant autour du pontife, lui fit demander par un cardinal quelle était cette convention ? Pascal ayant répondu que dans le but de terminer la querelle qui divisait le Saint-Siége et l'empire, il avait consenti à abandonner à la couronne tous les biens possédés par l'Église, à condition que l'empereur renoncerait de son côté au droit de nommer les évêques et les titulaires des abbayes, il

1. Pandolfe de Pise (*Vie de Pascal II*). — L'abbé d'Ursperg (*Chroniques*).

s'éleva un tumulte effroyable. Tous s'écrièrent à la fois qu'un hérétique et un impie avait pu seul songer à dépouiller l'Église, et qu'ils ne le souffriraient pas. Troublé par leurs menaces et par leurs cris, le pape ne savait que répondre; aussi, quand l'empereur, vint le sommer de tenir sa parole, lui annonçant que ses barons approuvaient leur concordat, il resta muet. Indigné de ce silence qu'il regardait comme un outrage pour son souverain, un comte allemand l'apostropha en ces termes :

« A quoi bon tant de discours? Sachez, saint Père, que l'empereur notre maître veut recevoir la couronne comme l'a reçue Charlemagne. » Pascal se hâta de répondre qu'il ne pouvait la donner ainsi. A ces mots, les évêques eux-mêmes, heureux de trouver un prétexte pour rompre le traité, se rangèrent du côté de Henri, qui, plein de fureur, fit saisir le pape sur sa chaire de marbre et le confia, sous bonne garde, au patriarche d'Aquilée. Il n'en fallait pas davantage pour soulever le peuple contre les Allemands. Les cloches sonnent, on s'arme en tumulte, on court assaillir avec fureur celui qu'on acclamait avec enthousiasme quelques heures auparavant. Le choc fut rude et sanglant : renversé de son cheval et foulé aux pieds, sans l'avidité des Romains, plus empressés à dépouiller les morts qu'à profiter de la victoire, Henri restait sur le champ de bataille. Après les avoir chargés de nouveau à la tête d'un corps de troupes fraîches, il les força, l'épée dans les reins, de reculer vers le Tibre, où se noyèrent ceux des pillards qui ne voulurent pas renoncer à leur butin. Les Romains devaient recommencer le combat le lendemain, mais il ne les attendit pas. Décampant de Saint-Pierre pendant la nuit, il gagna le Soracte avec son prisonnier dont une captivité de deux mois brisa la résistance [1].

Pascal s'était à peine tiré des mains de l'Empereur en versant sur son front l'huile sainte, qu'il retomba dans celles des nobles de Rome. Une famille nouvelle, élevée par la puissance de l'argent, commençait à marcher de pair avec les vieilles familles féodales élevées par la force du fer. Fils d'un Juif renégat de Transtevère, qui fut, dit Orderic Vital, un exécrable usurier (*iniquissimum fœneratorem*), les Pierleoni voulaient remplacer les Frangipani, comme ceux-ci avaient

1. Donizo (*Vie de Mathilde*). — Pandolfe de Pise (*loco citato*).

remplacé les comtes de Tusculum. Ils s'étaient établis dans le théâtre de Marcellus, qui, hérissé de tours, présentait une masse aussi solide et un front aussi menaçant que le vieux Colisée. Forts de cette position et de leurs richesses, en 1116, ils achetèrent le titre de préfet au pape Pascal. Le moyen âge avait en horreur les juifs et l'usure. En apprenant que le pape voulait lui imposer pour préfet un Pierleoni, la population tout entière se souleva. On élut précipitamment le fils du préfet défunt, bien qu'il sortît à peine de l'enfance, et le parant du manteau de pourpre, on le conduisit au pape pour qu'il confirmât le choix du peuple. Inflexible malgré sa faiblesse et son grand âge, le pape refusa. Il comptait sur les Pierleoni : sa confiance le trompa. L'or, cette fois, fut le plus faible. Conduit par les Tolomei, parents du jeune préfet, le peuple ensanglanta la semaine Sainte et chassa Pascal. L'énergique vieillard revenait avec une armée deux ans après. Brisé par ces rudes secousses, il expira dans sa litière au pied des murs de la basilique vaticane, au moment où les pierriers dressés par ses ordres allaient les battre en brèche [1].

Il fallait du courage pour prendre sa place. Gélasius s'y résigna par dévouement, mais le sol de Rome était si brûlant, que le même jour vit son élévation, son abaissement et sa fuite. Pris à la gorge, dans l'église de Latran, par le gibelin Frangipani, qui le traîna comme un criminel au Colisée, il n'en sortit, réclamé les armes à la main par les Pierleoni, la milice des douze régions et les Transtevérins, que pour apprendre l'arrivée de l'empereur Henri V. C'était tomber du léopard au lion, car l'Auguste allemand venait en ennemi. L'infortuné Gélasius, accablé par l'âge et les infirmités, n'eut que le temps de se réfugier dans une galère qui, descendant le Tibre à toutes rames, le porta à Gaëte, et de Gaëte en France, où il trouva le repos dans la mort.

Un Français le vengea. Les Gibelins triomphaient; Henri leur avait laissé un antipape. Guy, archevêque de Vienne, élu, au delà des Alpes, par une douzaine de cardinaux qui avaient accompagné Gélasius, renversa dédaigneusement ce rival, releva le pouvoir abattu du Saint-Siége, rendit le courage et la prééminence aux Guelfes, et fit trembler les nobles devant les lances de ses Normands. Par malheur, il vécut trop peu [2]; aussi quand il fut mort, la salutaire terreur qu'il inspirait

1. Pandolfe de Pise (*ibidem*). — Le père Pagi (*Critique de Baronius*)
2. Foulques de Bénévent (*Chroniques*).

s'évanouit, et le feu des discordes féodales se ralluma bien plus ardent qu'auparavant. Les cardinaux avaient usurpé le droit de tous en se substituant à l'Église qui, réunie en corps, pouvait seule élire légitimement son chef; les nobles à leur tour dépouillèrent les cardinaux de ce privilége. Aussitôt que Guy, connu dans l'histoire sous le nom de Calixte II, fut couché sur le lit funèbre, Léon Frangipani envoya dire aux cardinaux que le lendemain il apporterait à Latran le manteau rouge qu'il destinait à Lambert, évêque d'Ostie. Poussés sous main par les Pierleoni, les prélats se réunissent secrètement le soir même, 13 décembre 1123, dans l'église de Saint-Pancrace, et élisent pape le cardinal de Sainte-Anastasie; ils entonnaient le *Te Deum*, lorsque Léon Frangipani parut avec ses hommes. Allant droit au nouveau pontife, il lui arrache la cape rouge, la met lui-même sur les épaules de Lambert et le montre au peuple qui l'acclame et l'appelle Honorius II[1].

Battus cette fois, les Pierleoni ne tardèrent pas à prendre leur revanche. Un petit-fils de l'usurier juif aspirait à la tiare; il se fit élire par sa faction pendant que le pape du parti opposé luttait contre la mort et que la plupart des cardinaux, tremblants devant les lances des Frangipani, choisissaient Innocent II. Les bandits du théâtre Marcellus et ceux du Colisée s'étant ainsi jeté le gant au pied de la chaire de l'apôtre, le sang coula; mais les Pierleoni furent les plus forts. Forcé de se réfugier au Colisée, d'où les Frangipani le chassèrent eux-mêmes quelques jours après en voyant leurs tours s'ébranler sous le choc du bélier et des pierres, Innocent II s'enfuit en France, laissant les clefs pontificales aux mains du petit-fils du juif. Celui-ci, auquel son parti donnait le nom d'Anaclet II, les garda neuf ans : les Frangipani avaient beau protester tout bas, Rome était pour lui et soutenait sa cause avec tant de fidélité, que Lothaire III, élu roi d'Allemagne après la mort d'Henri V, ayant essayé de rétablir son rival par les armes, échoua honteusement en 1133. Bloqué sur l'Aventin avec ses cavaliers, il vit la basilique de Saint-Pierre, mais il n'en toucha point le seuil. Innocent II ne put lui donner la couronne impériale qu'à Saint-Jean de Latran, et, cette demi-consécration accomplie, ils repartirent tous les deux, l'un pour l'Allemagne et l'autre pour Pise, où il attendit que la mort d'Anaclet lui rendît les clefs de saint Pierre.

1. Le cardinal d'Aragon (*Vie d'Honorius II*).

Cet événement arriva en 1138, mais il venait déjà trop tard. En rentrant à Rome, Innocent II y trouva un adversaire bien autrement redoutable pour lui-même et la papauté que le petit-fils de l'usurier juif. Un disciple d'Abailard, Arnold de Brescia, élève de cette illustre université de Paris qu'on appelait l'*institutrice des nations*, semait hardiment les idées françaises sur le vieux sol de Romulus. Déjà, par l'indépendance de son esprit et son audace, il avait fixé l'attention de saint Bernard, et du fond de son cloître de Clairvaux, l'ombrageux tuteur de l'Église suivait avec une vigilance mêlée d'alarmes les mouvements de ce jeune homme, comme on observe de loin avec effroi les ondulations d'un reptile. En apprenant qu'Arnold avait quitté Paris pour visiter l'Allemagne, il écrivit à l'évêque de Constance :

« Si le père de famille savait à quelle heure viendra le larron, il veillerait pour ne pas se laisser surprendre. Or, je te dis que le larron est venu et qu'il rôde, dans l'ombre de la nuit, autour de la maison du Seigneur confiée à ta garde. Je veux parler d'Arnold de Brescia, qui serait digne de prendre place parmi les anges si sa doctrine était aussi pure que sa vie; mais c'est un homme qui ne mange ni ne boit et ne vit que du sang des âmes. Le Seigneur nous le désignait d'avance en disant : *Vous les verrez accourir vers vous couverts d'une peau de brebis; mais prenez bien garde, car ce sont des loups ravisseurs*[1]. »

Quand il sut qu'Arnold était à Rome, il se hâta de prévenir le Saint-Siége : « Craignez l'enfant de Brescia, disait-il dans son style étincelant de métaphores bibliques; ses discours sont plus doux que le miel et ses doctrines plus dangereuses que le poison. C'est un scorpion avec une tête de colombe. Brescia l'a vomi, la France l'a banni, l'Allemagne honni, il faut que Rome le maudisse[2]. » Trop tard encore venait cet avertissement. Arnold avait élevé la voix, et Rome, au lieu de le maudire, l'écoutait avec avidité. Voici ce qu'il prêchait au peuple en 1140 : « Vos pères étaient libres et vous êtes esclaves; ils avaient triomphé de l'univers et vous ne pouvez soumettre Tivoli et Viterbe. Retournez-vous, pour imiter leurs grands exemples, vers les statues des morts; retrempez dans la liberté vos âmes toujours fortes; relevez le Capitole et rétablissez la République des consuls avec le sénat

1. Sancti Bernardi, abbatisprimi Claræ Vallensis, *Opera*, epistola 145.
2. *Idem*, tome I, p. 188. Epistola, 146.

qui en était la tête, le peuple qui en était le cœur et le bras, et l'ordre équestre qui en était l'épée[1]. »

S'adressant ensuite aux nobles, il leur disait : « La lèpre de la corruption dévore l'Église ; si le clergé ne perd pas ses richesses, elles le perdront. Il est contre l'Évangile, il est contre les anciens canons, les vieilles lois apostoliques et les décrets des conciles, qu'un ecclésiastique possède de l'or et des terres. Aux prêtres le domaine spirituel, et le domaine temporel aux laïques. Tous les biens du clergé doivent revenir au prince, aux seigneurs et aux pauvres[2]. »

Déposées dans des esprits ardents, ces idées germèrent avec rapidité : tout à coup, au milieu de l'été de 1142, le peuple et les nobles réunis prennent les armes, courent au Capitole, et, abolissant la dignité préfectorale, proclament la souveraineté du peuple et confient le gouvernement à un sénat organisé sur les mêmes bases que celui de l'ancienne République. Cette révolution, accomplie sans excès, n'avait pour ennemis que ceux contre lesquels elle s'était faite. Le pape Innocent II était mort de chagrin en la maudissant ; son successeur, Lucius II, tenta de l'étouffer au berceau. A la tête de la milice pontificale, il marcha, le 24 février 1144, sur le Capitole, et peu s'en fallut qu'il n'y surprît le sénat assemblé ; heureusement pour la jeune République, on eut le temps de sonner la cloche d'alarme : le peuple accourut à ce signal, et Lucius, repoussé avec sa milice, tomba le front brisé par une pierre sous les remparts qu'il voulait conquérir. Quand un parti essaie de triompher par surprise et qu'il succombe, la défaite lui est fatale. Irrité de cette agression, le peuple chassa le nouveau pape, pilla les trésors des cardinaux et des chefs opulents du clergé, ruina leurs palais et démolit jusqu'à la dernière pierre les tours des nobles qui refusèrent de prêter serment à la République. Il mit ensuite garnison dans la basilique Vaticane et, pour remplacer les consuls, élut, de concert avec le sénat, un chef militaire qui prit le titre de patrice. Tous ces mouvements avaient eu lieu en l'absence d'Arnold : à son retour, trouvant la liberté au Capitole, il crut qu'elle allait s'élancer du haut de ce mont immortel pour voler,

1. Andava costui predicando che si dovea rifabricare il Campidoglio, rimettere in Roma non solo il senato ma anche l'ordine equestre come fu al tempo degli antichi Romani. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. VI, p. 405.)

2. Othon de Frisingen, *Chroniques*, liv. VII, ch. XXVII. — Gunther, *In Ligurino*, liv. III.

comme la victoire autrefois, d'un bout de l'univers à l'autre. Ébloui par les généreuses illusions de la jeunesse, il crut voir un moment Rome redevenir la maîtresse du monde : et l'éloquence du cœur est si puissante, qu'il enivra de son espoir les Romains du XIIe siècle, et leur fit oublier, ce qu'il se cachait peut-être à lui-même, que les nationalités mortes ne ressuscitent pas.

Tel était l'état des choses à Rome : personne n'y songeait au pape, qui aimait mieux vivre dans l'exil que de reconnaître la République nouvelle et son sénat, lorsque la voix de saint Bernard s'éleva de Clairvaux plaidant la cause du Saint-Siége. L'autorité de l'illustre solitaire était grande : le monde chrétien, qu'il dirigeait du fond de sa cellule, s'y pliait sans murmure, et l'obéissance des rois, la déférence respectueuse des papes, fortifiait encore en lui cette inflexibilité d'opinion naturelle à l'homme qui vit seul. En cette occasion cependant la gravité des événements adoucit l'âpreté de son langage. Il avait compris que pour ramener au bercail de la papauté ces brebis rebelles, ce n'était pas le bâton qu'il fallait, mais la flûte mélodieuse du bon pasteur. S'adressant donc aux nobles, aux magistrats et à tout le peuple de Rome, l'abbé de Clairvaux se fit petit devant l'insurrection et ne laissa parler que l'humble frère Bernard. Sa lettre, qu'on lut au Capitole, était ainsi conçue :

« O peuple illustre et sublime, un être qui mérite à peine le nom d'homme par sa faiblesse et l'exiguïté de sa taille ose t'écrire aujourd'hui. Ce n'est pas sans rougir que j'ai pris la plume en considérant mon humilité et ta grandeur, mais il vaut mieux faillir aux yeux des hommes qu'être condamné pour son silence au tribunal de Dieu. Il a dit en effet lui-même : Signale les crimes de mon peuple, et je me verrai glorifié devant la face de l'Éternel si je peux me rendre ce témoignage : j'ai fait entendre ta vérité et n'ai point caché ta justice dans mon cœur. C'est pourquoi, tout en rougissant de mon audace et de mon indignité, je ne crains pas du fond des montagnes de m'adresser au glorieux et célèbre peuple de Rome pour l'avertir de ses périls et lui remontrer son péché ; qui sait si la prière d'un pauvre reclus ne fléchira point ceux qui ont résisté aux menaces des puissants et aux armes des forts ? Le peuple de Babylone, égaré un jour par des vieillards iniques, ne revint-il pas dans le bon chemin à la voix d'un enfant ? Si je suis un vieillard par les années devant les

hommes, je ne suis qu'un enfant par les mérites aux yeux de Dieu, et il peut donner à ma voix la force de ramener dans les sentiers de la justice le peuple qui s'en est écarté.

« Voilà, nobles Romains, la première excuse de ma démarche : si elle ne suffisait pas, si les esprits ardents s'irritaient de ma présomption, je leur répondrais que l'égalité règne dans les rangs de ceux qui défendent la même cause : il n'y a dès lors ni grands ni petits : il y a des frères. Lorsque le mal est dans la tête tout le corps souffre, et le membre le plus vil a le droit de se plaindre. Or, je vous le demande, Romains, la papauté, tête vénérable de l'Église, n'est-elle pas douloureuse en ce moment à tous les chrétiens? et ne puis-je élever la voix pour dire que je souffre? Quel est l'homme faisant le signe de la croix qui ne se glorifie de cette tête sainte glorifiée au prix de leur sang par tous les princes de la terre? Tout chrétien est blessé de l'outrage fait aux apôtres, et de même que leur parole retentit dans tout l'univers, de même tout l'univers souffre et gémit de leur blessure.

« A quoi songez-vous donc, Romains, en ce moment, et quelle fureur insensée vous aveugle?... Renverser le Saint-Siége au mépris des rois qui le défendent et de Dieu qui l'a mis si haut! mais c'est détruire votre gloire! Ne voyez-vous pas que vous abattez une tête qui est celle de Rome et du monde?... Vos pères ont rendu la Ville l'honneur de l'univers, vous allez, vous, l'en rendre la fable. Voilà que vous avez chassé de la cité qu'il illustrait l'héritier de saint Pierre : voilà que vous avez démoli les maisons et pillé les biens des cardinaux et des ministres du Seigneur. O peuple léger et inconséquent! ô facile et folle colombe! Ne pensais-tu pas par cette tête? N'y voyais-tu pas avec ces yeux?... Que serait Rome sans la papauté? Un tronc mutilé, un corps sans chef, un front sans yeux, un visage de ténèbres. Ouvre donc les yeux, peuple misérable, ouvre-les vite et regarde les calamités et la ruine que te prépare ta folie. On a dépouillé les églises : ornements sacrés, vases d'or et d'argent, images des saints, la main des impies a tout ravi : que t'en reste-t-il maintenant? le remords de voir la demeure du Seigneur nue et profanée. Ah! malheur! trois fois malheur! non à tes glaives mais aux lèvres perfides qui t'ont séduit! malheur à la langue menteuse qui t'égara! Rassemble-toi donc à ma voix, troupeau si déplorablement dispersé; regagne ton pâturage et reviens repentant vers le pasteur des âmes [1].»

1. Saint Bernard, *Epistola* 243.

A travers le voile biblique dont saint Bernard couvrait sa pensée, l'argument le plus propre à frapper les Romains, celui de l'intérêt qu'ils avaient à conserver le saint-siége était habilement mis en saillie. Toute grande institution jetant une grande lumière décore en effet de son éclat la ville où elle resplendit. Mais la papauté, qui aurait dû étinceler comme un phare immense du haut des sept collines et rayonner sur tout le monde chrétien, obscurcie à chaque instant par les schismes, tremblait ou s'éteignait trop souvent au souffle des passions humaines pour éblouir un peuple incrédule et railleur, et des nobles, païens de cœur comme leurs pères. Le pape empruntait alors plus de grandeur à Rome qu'il ne lui en donnait. En quittant la ville il ne pouvait emporter ni ses monuments ni ses glorieux souvenirs, ni les tombeaux des apôtres : aussi les Romains voyant toujours affluer les pèlerins à la basilique Vaticane et à celle de Saint-Paul, ne prirent nul souci de l'absence de leurs pontifes. On ne s'opposait pas à leur retour, mais on les chassait sans pitié toutes les fois qu'ils voulaient protester. Eugène III, Anastase de la Sabine et Adrien IV trouvèrent successivement l'exil au bout de leurs résistances. Si l'on en excepte les Frangipani, les Tolomei et une branche des Pierleoni, qui repoussaient la liberté à coups de traits des créneaux du château Saint-Ange où ils s'étaient retranchés, les nobles, faisant tous partie du nouveau sénat, marchaient d'accord avec le peuple et défendaient avec ardeur la République. Toujours au milieu d'eux, Arnold les animait de son esprit et voyait de jour en jour le grain de senevé tombé de sa main devenir un arbre magnifique, lorsque, au plus beau moment de sa croissance, mourut au pied de cet arbre l'homme qui l'avait planté.

Quinze années de bonheur et de paix intérieure s'étaient écoulées depuis le rétablissement de la République : un acte de violence perdit Arnold et faillit faire crouler l'édifice qu'avait élevé sa sagesse, et que l'union des nobles et du peuple conservait. Au commencement de 1145, le cardinal de Sainte-Podenzana, allant au palais pontifical, fut insulté par quelques disciples d'Arnold et mortellement blessé. En arrivant à Latran, il expira entre les bras du pape[1]. Depuis son exaltation, Adrien IV frémissait de colère de ne pouvoir fouler aux pieds et cette République, l'hydre de la papauté, et ce sénat, rival temporel

1. Godefroy de Viterbe (*Chroniques*).

du Saint-Siége, et cet Arnold, si grand à Rome que le pape derrière lui ne semblait plus qu'une ombre reléguée à Latran. Il s'empara donc de ce meurtre, non plus pour fulminer l'anathème contre les rebelles, car les foudres de l'excommunication se brisaient, sans les effleurer, sur ces cœurs endurcis, mais pour déployer comme Jacob la robe sanglante de son fils et demander vengeance. Un ambitieux l'entendit de l'autre côté des Alpes et accourut. Conrad III, roi d'Allemagne, était mort sans poser sur son front la couronne impériale. Frédéric Barberousse, son neveu et son héritier, qui ne voulait pas emporter le même regret au tombeau, réclama cette couronne en 1155, et le pape la lui promit, à condition que la République serait détruite et Arnold mis entre ses mains. Peu après, Frédéric Barberousse livrait à l'ancien préfet le malheureux Arnold, que lui vendit un seigneur de la Campanie. Ce magistrat, qui était un Pierleoni, dans sa rage impie et sacrilége, fit crucifier et brûler vif le fondateur de la République nouvelle. Puis, quand la passion du martyr fut finie, comme le peuple attendait religieusement le départ des bourreaux pour recueillir ses cendres, il commanda qu'on les jetât dans le Tibre[1]. Telle fut la palme sur la terre d'Arnold de Brescia. Il sema et féconda de ses cendres des idées utiles au bonheur des hommes, et après un supplice infamant, rien ne resta de lui qu'un souvenir triste et doux chez les bons et une mémoire calomniée de siècle en siècle par les méchants.

La République cependant n'était pas morte avec son fondateur. Tandis que Frédéric Barberousse disputait à Sutri avec le pape, qui ne voulait pas descendre de sa mule que ce prince ne lui tînt l'étrier, les ambassadeurs de la démocratie romaine vinrent le complimenter et lui offrir d'accepter sa souveraineté sous trois conditions : qu'il reconnaîtrait le sénat et confirmerait les priviléges de la ville; qu'il donnerait cinq mille livres d'argent au peuple pour sa bienvenue, et qu'avant toute chose il jurerait de maintenir le gouvernement temporel de Rome sur les bases antiques, à l'exclusion absolue des papes[2]. En entendant ces conditions posées avec la fierté républicaine des anciens temps, Frédéric répondit aigrement, qu'il s'émer-

1. Appensusque cruci flammaque cremante solutus. (Ligurinus.)
Strangulat hunc laqueus ignis et unda vehunt. (Godefroi de Viterbe.)

2. E sopra tutto che tornasse il governo temporale di Roma come era ne' secoli vecchi con esclusione de' Papi. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. vi, p. 434.)

veillait de voir des sujets dicter des lois à leur souverain. « Rome est à moi, leur dit-il; j'en suis le maître au même titre que Charlemagne et ses successeurs franks et germains. » Les députés étaient loin d'admettre cette prétention; ils se retirèrent, et Barberousse les suivit avec son armée. Par le conseil d'Adrien IV, il avait eu le soin de lancer en avant un corps de cavalerie qui surprit la cité Léonine et s'empara de Saint-Pierre. Grâce à cette précaution, le 18 juin 1155, il put recevoir dans la basilique la couronne impériale. Mais la cérémonie était à peine terminée que, au bruit des chants du clergé et des acclamations de l'armée tudesque qui montaient jusqu'au Capitole, le peuple avait couru aux armes. A midi les portes furent ouvertes, et, sortant en foule, il envahit la cité Léonine et fondit sur les Allemands. Une mêlée affreuse s'engage aussitôt; le sang coule à torrents et la nuit seule arrête le carnage. Il eût recommencé le lendemain, mais ni Frédéric ni Adrien ne jugèrent prudent de continuer le combat. Quand les Romains revinrent à la charge plus furieux que la veille, l'empereur et le pape étaient sur la route de Tivoli.

Tant que les idées ou les intérêts qui agitent quelquefois les nations pendant des siècles n'ont pas atteint leur développement, les hommes appelés à les faire prévaloir, retombant dans les mêmes situations que leurs prédécesseurs, les imitent si exactement qu'il semble qu'on retrouve les mêmes personnages dont le nom seul est changé. Comme l'empereur Henri IV après l'affront de Canossa, Frédéric Barberousse après l'affront de Sutri ne songea plus qu'à se venger du pape. L'intérêt les avait unis, l'orgueil les divisa. En sortant de Saint Pierre ils étaient rivaux, au premier choc d'amour-propre ils furent ennemis. Lorsqu'une esquinancie, gagnée sous les frais ombrages de sa villa d'Anagni, l'emporta, le 1er septembre 1159, Adrien IV passant, pour se venger, du côté des républicains aussi facilement que Grégoire VII était passé du côté des Normands, s'occupait de nouer une ligue avec la démocratie de Milan contre Barberousse. Les cardinaux ne laissèrent pas le saint-siége longtemps vacant. Le 4 du même mois ils ouvrirent le scrutin, le 7 ils proclamaient Alexandre III soutenu par les Frangipani. Un certain Octaviano, cardinal de Sainte-Cécile, était le candidat de l'empereur. Fort de l'appui de Barberousse, bien qu'il n'eût obtenu, dit Baronius, que deux voix, il se jette sur Alexandre, lui arrache le manteau rouge, et le

déploie sur ses épaules au milieu des cris et des huées. Il le garda malgré la colère des prélats et l'opposition des Frangipani, parce que le vide s'était fait autour du Saint-Siége.

Trop habitués à ces scènes scandaleuses pour s'en émouvoir, les Romains virent en effet avec une égale indifférence le triomphe de l'antipape Ottaviano, et la fuite d'Alexandre III, qui se réfugia en France et fixa son séjour à Sens. Après quatre ans d'exil toutefois, l'habileté de son vicaire et l'or qu'il semait à poignées dans les mains des nobles rendirent son retour possible. Le 22 novembre 1165, il arriva sur une galère sicilienne à l'embouchure du Tibre et descendit dans la petite cité d'Ostie. Le lendemain, les sénateurs suivis d'une foule immense de clercs et de laïques portant des rameaux d'olivier, vinrent l'y chercher processionnellement, et le conduisirent jusqu'à la porte de Latran, où l'attendaient les cardinaux parés de leurs manteaux sacrés, les juifs avec la sainte Bible, les juges et la milice, bannières déployées. Jamais, selon Romuald de Salerne, chroniqueur contemporain et témoin oculaire, on ne vit plus vive allégresse ni peuple plus heureux.

C'était un grand pas de fait pour Alexandre, mais il était encore loin du but où il tendait. Frédéric Barberousse ne l'avait pas reconnu. Le schisme qui aurait dû mourir avec Ottaviano continuait dans la personne de Pascal, une de ses créatures. Retenu dans le nord de l'Italie par sa lutte sauvage contre les républiques italiennes et surtout contre l'héroïque cité de Milan, Barberousse ne semblait pas s'être aperçu du retour d'Alexandre. Deux motifs graves l'y firent enfin songer, en 1167. Entraîné par la haine aveugle que lui inspiraient ses voisins, le peuple de Rome avait mis le siége devant Tusculum, dans l'intention hautement proclamée, s'il prenait la ville, de n'y pas laisser pierre sur pierre. Trop faible pour résister, Rainon, le seigneur de cette ancienne villa de Cicéron, demanda du secours à Barberousse, qui lui envoya dix mille cavaliers allemands et bourguignons, l'élite de son armée. La prudence eût conseillé aux Romains d'éviter le combat : ils avaient en effet ravagé si cruellement cette délicieuse campagne dominée par la Ruffinella, que le manque de fourrage eût éloigné seul la cavalerie ennemie. Confiants dans leur nombre et dans leur courage, ils prirent le parti contraire et payèrent cher cette témérité. Chargés par une nombreuse cavalerie bardée de fer, qui, descendant au galop

les rampes de la colline, tomba sur eux comme une trombe, les Romains furent écrasés. Ils ne périrent pas tous, dit naïvement le chroniqueur de Reischersperg, mais ils perdirent cinq mille hommes tués ou faits prisonniers. Consterné de ce désastre, qu'il comparait, dans ses terreurs, à la bataille de Cannes, le pape se hâta d'appeler les Normands de Sicile, et la présence de cette armée étrangère dans la Pouille eut pour effet d'y attirer aussitôt Barberousse.

Les soldats du roi de Sicile ne tinrent pas longtemps devant lui : il les dispersa comme le vent disperse la paille de l'aire, et marcha immédiatement après sur Rome. Le 24 juillet 1167, il donnait l'assaut à la basilique de Saint-Pierre. Il est bien remarquable que la querelle se vida simplement entre l'empereur et le pape. Spectateurs impassibles, les Romains n'y prirent aucune part. Barberousse battit pendant une semaine les murs de l'église avec ses machines : le huitième jour, furieux de la résistance que lui opposaient les milices rurales du Saint-Siége, il mit le feu à l'église de Sainte-Marie adossée à la basilique, et, à la vue des flammes, les vassaux du pape capitulèrent. La situation d'Alexandre III devenait critique. Instruit qu'une négociation était ouverte entre l'empereur et les nobles, il commença par quitter Latran, et se retira au Colisée dans le château des Frangipani. Comme il y entrait, deux galères siciliennes remontaient le Tibre et venaient jeter l'ancre auprès du temple de Vesta. Elles lui apportaient, de la part du jeune roi de Palerme, son chaleureux partisan, de l'argent et des troupes. Alexandre prit l'argent et renvoya les hommes, dont il croyait pouvoir se passer : puis il donna, pour réchauffer leur zèle, la plus grosse part des deniers siciliens aux Frangipani et aux Pierleoni, et fit distribuer le reste aux gardiens des portes. Inutile munificence ! L'empereur ayant confirmé le sénat et reconnu la République, le peuple et tous les nobles, à l'exception des *loups du Colisée* et des *vautours juifs* du théâtre de Marcellus, se déclarèrent pour lui, adoptèrent son antipape et forcèrent le pontife légitime à se réfugier à Gaëte.

Les fièvres de l'automne, qui prirent cette année-là un caractère tellement pestilentiel que les bras des vivants ne suffisaient plus pour ensevelir les morts, chassèrent promptement l'empereur Barberousse, mais Alexandre III n'en revint pas plus vite. Dix ans s'écoulèrent avant que le traité de Tusculum, conclu le 12 mars 1177 entre le Saint-Siége

et le sénat, lui permît de revoir la basilique de Saint-Pierre. Ce traité, dont le cardinal d'Aragon exagère les dispositions favorables à l'Église, contenait de son aveu la reconnaissance formelle du sénat [1]. Un seul événement avait ému la ville dans ces dix années. Manuel, empereur d'Orient, avait eu un jour le cerveau traversé par l'un de ces rêves que font souvent les ambitieux. Il s'était bercé de l'idée chimérique de courber de nouveau l'Italie sous le joug byzantin : et ce projet, qui eût exigé, pour réussir, le génie d'un Narsès, il espérait, dans les arcanes cauteleux du caractère grec, l'accomplir à l'aide d'une jeune fille. La renommée lui avait porté un peu grandi en chemin le nom des Frangipani. Sachant que la papauté ne s'appuyait à Rome que sur cette famille, il crut qu'il n'avait qu'à se l'attacher par les liens du sang pour renouer la chaîne impériale qui avait uni Rome et Constantinople. En 1170, il envoya donc sa nièce suivie d'un magnifique cortége à Othon Frangipani. Le seigneur du Colisée accepta la femme et la dot qui, selon le chroniqueur de Fossanova, était des plus riches : et après avoir épousé la princesse grecque aux pieds du pape, il la conduisit en triomphe dans les ruines du vieil amphithéâtre où cette malheureuse victime de la politique dut regretter plus d'une fois les brises du Bosphore [2].

Quant au rêve de l'empereur Manuel, il s'évanouit comme une fumée dans les airs. Le temps n'était plus où le chef des Frangipani aurait pu le réaliser en ce qui touchait Rome. La République y tenait trop vigoureusement en échec la féodalité. L'influence seigneuriale et le pouvoir pontifical pliaient alors et s'effaçaient de la façon la plus complète devant l'autorité de son sénat. Rien n'était plus haut que le Capitole : lorsque le pape Lucius III, successeur d'Alexandre, parut l'oublier, le peuple le lui rappela deux fois à la manière de ces temps barbares : la première, au commencement de 1181, en le contraignant de s'enfuir à Velletri ; la seconde, quatre ans plus tard, en lui envoyant, liés à rebours sur des ânes et coiffés de mitres, une centaine de prêtres auxquels on avait crevé les yeux, n'en épargnant qu'un seul pour mener ces infortunés aux pieds du pape [3]. A cette horrible vue,

1. Le cardinal d'Aragon (*Vie d'Alexandre III*).
2. Jean de Ceccano (*Chroniques*).
3. Chronica Aquicintina. — Guillaume de Nangis. — Multi ex suis excæcantur mitrati super asinis aversis vultibus ponuntur et uti juraverunt se Papæ taliter repræsentantes. (Franciscus Pipinus, *Vie de Lucius III*.)

Lucius avait levé les mains au ciel et jeté sa voix dans toute la chrétienté pour demander justice : Dieu resta sourd et les chrétiens ne répondirent pas. Se voilant alors la face, de découragement, Lucius descendit dans la tombe et légua le soin de réconcilier la papauté avec la République à son troisième successeur, Clément III, car les deux premiers ne sortirent pas de Vérone et de Pise. Clément III, ancien évêque de Palestrine et Romain de naissance, connaissait mieux ses compatriotes que les cardinaux étrangers qui l'avaient précédé sur la chaire de saint Pierre, aussi accepta-t-il sans hésiter les deux conditions que le peuple mit à la paix, la reconnaissance de la liberté et la ruine de Tusculum. Moyennant cette double concession, un traité, qui définit clairement et fixa la position respective du Saint-Siége et du peuple, fut signé à Rome le 31 mai 1188. Voici cette pièce importante qu'on appela concorde :

«Le sénat et le peuple romain au très-saint père et seigneur Clément, par la grâce de Dieu, souverain pontife et pape universel, salut et fidèle service : — Pour affermir sur des bases immuables la dignité du sénat et du peuple romain et faire chose utile à la République, en éteignant les discordes qui divisent la plus illustre des villes et notre sacro-sainte religion, tant dans l'intérêt du Saint-Siége que dans celui de la cité, nous avons formulé et couché solennellement par écrit l'accord suivant. Nous vous rendons la ville, le sénat et le droit de faire battre les deux tiers de la monnaie : nous vous restituons la basilique de Saint-Pierre, et nous obligeons à remettre entre vos mains les autres églises et les évêchés quand vous aurez versé les sommes pour lesquelles nous les avons engagés afin de soutenir la guerre. Nous défendrons, toutes les fois que l'intérêt du Saint-Siége s'y trouvera lié, les priviléges et l'honneur de la ville. Tous les sénateurs aujourd'hui vivants et ceux qui leur succéderont vous jureront paix et fidélité à vous et aux papes futurs. Quand nous aurons détruit Tusculum, toutes les terres et tous les biens des vaincus seront livrés à l'église romaine. De votre côté, vous continuerez à donner aux sénateurs et à leurs officiers les bénéfices et les cures qu'ils ont coutume de posséder. Vous indemniserez, ainsi que vous l'avez promis, ceux qui ont essuyé perte ou dommage dans la lutte soutenue par les partisans du Saint-Siége contre la ville ou dans la guerre de Tusculum.

« Vous donnerez tous les ans cent livres pour l'entretien des murs

de l'excellentissime Rome : et quand nous aurons pris Tusculum, il nous sera permis de raser les siens jusqu'aux fondements sans qu'ils puissent jamais être rétablis ni par vous ni par d'autres. Si cette ville maudite n'est pas tombée aux kalendes de janvier en notre pouvoir, vous la frapperez d'excommunication et vous joindrez les milices du patrimoine rural de Saint-Pierre à l'armée du peuple romain. Sous ces réserves, nous sénateurs, garantissons au nom du peuple la paix et la sécurité à votre personne sacrée, et à tous les évêques et cardinaux de votre cour, sans préjudice des droits des citoyens romains qu'ils revendiqueront de bonne foi et sans malice. Par une juste réciprocité, vous promettrez et ferez promettre à tous vos cardinaux et à vos évêques d'observer religieusement et à toujours la convention qui vient d'être conclue entre l'Église, le sénat et le peuple romain. Soyons également fidèles à nos serments. Le sénat a consacré ce traité de paix par un décret, et il voue d'avance ceux qui l'enfreindront à la haine de ses membres et à la terrible vengeance du peuple romain[1]. » Moins de trois ans après cet accord, signé par neuf sénateurs conseillers et quarante-sept sénateurs ordinaires, Tusculum était forcé et détruit, et pendant que les malheureux habitants, échappés au fer, élevaient sur le penchant de la colline ces coteaux de feuillage appelés *frascati*, qui devaient remplacer l'ancienne cité de Cicéron et laisser un nom de triste mémoire à ce lieu, le plus délicieux de la campagne de Rome, les papes profitaient de la paix dont ils jouissaient enfin à Latran pour recommencer leur lutte contre les empereurs.

Qu'on remarque cette fidélité inébranlable, cette persistance tenace dans les traditions du Saint-Siége ! Les pontifes ont beau mourir, l'idée qu'ils laissent à Latran y reste réchauffée sans cesse dans le sein de la papauté comme un œuf d'aigle, que chacun de ces rois ailés des montagnes viendrait couver à son tour. Tel de ces vieillards, qui n'eut souvent qu'un jour à vivre, marchait résolûment dans la voie tracée par son prédécesseur. Ainsi, en 1191, au moment où il eût semblé plus prudent de consolider une paix fondée sur le sable, car Dieu seul pouvait enchaîner les passions féodales et l'inconstance naturelle du peuple de Rome, le pape Célestin III, plus hardi que le vieux Clément, reprit l'idée de Grégoire VII. Le fameux Barberousse, qui s'était si

1. Muratori, *Antiquates Italicæ Medii Ævi*, t. III, p. 785.

bien vengé de l'humiliation que lui imposa Adrien IV en se faisant tenir l'étrier, entraîné malgré lui en Orient par le torrent des croisades, venait de trouver la mort dans les eaux glaciales du Salef. Le 15 avril 1191, son fils Henri VI, à la tête d'une nombreuse armée, se présenta devant la cité Léonine. On lui en ouvrit les portes par l'ordre du pape; mais celles de Rome restèrent fermées. Le peuple, y veillant en armes, ne voulut pas qu'il entrât un seul Allemand. A ce refus, qui réduisait à un vain titre sa souveraineté impériale, Célestin III ajouta un nouvel affront que le père de ce César n'eût pas subi : s'asseyant dans la chaire pontificale, il affecta de tenir entre ses sandales le diadème d'or qui servait au couronnement des empereurs. Henri et sa femme Constance, à genoux devant lui, baissèrent humblement la tête, et le pontife leur donna successivement la couronne avec les pieds. Puis, pour faire sentir au nouvel élu qu'il avait le droit de le précipiter du trône s'il s'en rendait indigne, au moment où la couronne touchait la tête de l'empereur, le pape la renversa d'un coup de pied. Les cardinaux, s'empressant de la relever, la replacèrent sur la tête d'Henri. [1]

Si le vieux Célestin, qui touchait aux portes du tombeau, avait fait oublier par cet acte de dédain l'humiliation de Canossa et l'étrier de Sutri, que ne devait-on pas attendre du pontife qui lui succéda? Fils du comte de Segna, Innocent III arrivait au pontificat à la fleur de l'âge : il n'avait que trente-sept ans, et l'audace ne lui manquait pas plus que la volonté pour poursuivre cette pensée de suprématie universelle, que poursuivaient toujours les héritiers de Grégoire VII. Depuis la renaissance de la République, la préfecture n'existait plus. Rome cessant de reconnaître le pouvoir impérial qui les instituait, les préfets avaient été supprimés comme inutiles. Innocent III entreprit de les rétablir. Aussitôt après sa consécration, en 1198, il investit solennellement, un Pierleoni, du titre de préfet, se fit prêter le serment de fidélité que l'empereur imposait à ces magistrats. [2]

Cet empiétement passa sans protestation, car lorsque Innocent l'es-

1. Sedebat Celestinus in cathedra pontificali tenens coronam auream imperialem inter pedes suos, et imperator inclinato capite recepit coronam et imperatrix similiter *de pedibus* domini Papæ. Dominus autem Papa statim percussit cum pede suo coronam imperatoris, et dejecit eam in terram, significans quod ipse potestatem ejiciendi eum ab imperio habet si ille demeruerit. Sed cardinales statim arripientes coronam imposuerunt eam capiti imperatoris. (Roger de Howeden, *Annales*.)

2. Archives du Vatican, Registre d'Innocent III.

saya, l'empire était vacant, et peu importait au peuple romain qu'un titre tombé en désuétude fût décerné honorifiquement à l'un de ses officiers par l'empereur ou par le pape. Mais cette indifférence disparut quand il voulut faire un pas de plus : il se heurtait alors au sénat, qui le repoussa rudement. Les papes étaient toujours punis par où ils péchaient, par l'ambition du pouvoir temporel. Si, fidèles à la loi évangélique et à l'exemple des apôtres, ils s'étaient contentés de l'empire spirituel du monde, ils auraient vécu des jours paisibles et seraient tous grands dans la mort. Au lieu de comprendre combien il importait à la papauté, pour conserver son caractère divin, de s'élever au-dessus des intérêts grossiers du monde, les papes s'attachaient à ces intérêts, avec une persistance qui les perdait aux yeux de Rome. Il arrivait ainsi par un effet bien simple qui a échappé néanmoins à la plupart des historiens, qu'au moment où toute la chrétienté s'inclinait jusqu'à terre devant le successeur de l'apôtre, ce chef illustre et sacré de l'Église était le jouet des Romains.

Nous avons dit que le sénat s'opposa le premier aux envahissements d'Innocent; ceux de ses membres qui déployèrent le plus d'énergie en 1200, à propos d'une nouvelle tentative du pape, étaient les Pierleoni et Giovanni Capoccio; celui-ci, représentant d'une ancienne famille que la tradition faisait remonter jusqu'à Charlemagne, essaya de soulever le peuple contre l'ambition du pontife. « Voyez, disait-il en parcourant la ville avec le descendant du juif, voyez comme le pape vous mate ! Il plume le peuple romain comme on plume un oiseau. Ne s'est-il pas approprié Maritima et Sabina ?... Ne nomme-t-il pas, selon son bon plaisir, un sénateur parmi ceux qui lui sont dévoués, au lieu de les choisir de concert avec vous ? [1] » La conclusion de ces murmures, qu'ajourna la prise de Viterbe, était l'insurrection. Quand le peuple eut oublié la joie de ce triomphe et qu'il eut suspendu au Capitole, en souvenir de la victoire, la cloche municipale de la ville vaincue et une chaîne de ses portes, il prêta de nouveau l'oreille aux discours de Capoccio. Les Orsini, neveux du pape défunt, profitant de son irritation, n'eurent donc point de peine à le soulever. Dans l'été de 1202, ils se mettent à la tête de la milice urbaine, chassent les parents du pape, et forcent Innocent à se retirer à Anagni.

1. Frédéric Hurter, *Histoire d'Innocent III*, t. I, p. 283.

Il y était encore en 1204, lorsque l'époque du renouvellement du sénat arriva. Les représentants du pape demandaient qu'un seul sénateur fût élu; *les bons hommes du bien public*, au contraire, exigeaient qu'on en choisît cinquante-six, comme par le passé. En vertu d'une transaction proposée par les amis de la paix, dix arbitres furent chargés de faire l'élection. Or, à peine élus eux-mêmes, ces arbitres se virent entraînés par le peuple dans la tour de Saint-Jean de Stacio et contraints de choisir cinquante-six sénateurs. Mais si on avait pu leur imposer l'obligation d'élire un sénat, on ne pouvait les dépouiller de leurs passions : chacun avait choisi les candidats de son parti, de telle sorte que la transaction aboutissait finalement à mettre en présence dans l'assemblée souveraine deux factions de force égale. L'antagonisme éclata au Capitole, dès qu'on en vint au serment. Les amis du pape juraient qu'ils n'ordonneraient rien de contraire, dans une affaire alors pendante, aux intérêts de la ville; les amis du peuple juraient de ne pas intervenir avant que la ville n'eût été mise en possession de l'objet en litige entre elle et l'Église. Le peuple applaudit vivement ces derniers et le sénat se divisa : une moitié resta au Capitole, l'autre alla délibérer dans un couvent à côté de la tour de Saint-Jean. L'intervention personnelle d'Innocent fut impuissante à calmer les esprits. La guerre civile se rallume pour la centième fois. La ville prend tout à coup l'aspect d'un camp. Là où il n'y avait point de tours en pierre, on en construit en bois; on creuse des fossés, on élève des remparts; on met en état de défense d'anciens bains et d'anciennes églises; on enrôle des frondeurs et des arbalétriers et on dresse des balistes.

Les hostilités commencèrent le jour de Pâques 1204. Tandis que les Poli, qui se disaient opprimés par le Saint-Siége, se rendaient pieds nus, en faisant porter des croix devant eux, d'église en église pour émouvoir le peuple, Capoccio l'appelait aux armes, en criant qu'il allait remporter en ce jour une victoire complète sur ses ennemis! La lutte qui s'engagea immédiatement portait au plus haut point le cachet singulier de la guerre des villes au moyen âge. Les sénateurs populaires élevaient des tours devant les maisons des sénateurs dévoués au pape et y lançaient des pierres et des tisons enflammés jusqu'à la ruine ou l'incendie de l'édifice. C'est ainsi que Capoccio attaquait Pandolfo, que les cinq frères Frangipani accablaient du haut

du Colisée Pierre Annibaldi, beau-frère du pape, d'une grêle de flèches, que le peuple escaladait la tour de Richard, frère d'Innocent, et abattait tous les palais de ses ennemis autour de Latran. La guerre dura plusieurs mois : commencée le jour de Pâques, elle n'était pas encore finie le jour de Saint-Laurent. Enfin les balistes cessèrent de tirer et des propositions de paix arrivèrent d'Anagni. Innocent III offrait au peuple, ou de constituer quatre arbitres juges du différend, ou de nommer, *par bonté, dans l'intérêt de la paix et sans se lier pour l'avenir,* des candidats présentés par le Capitole. Capoccio réunit le peuple pour lui transmettre ces propositions, et quand on lui demanda s'il était d'avis de les accepter, il s'écria d'une voix ferme :

«Rome n'est jamais habituée à fléchir dans ses débats avec l'Église. Si elle cède aujourd'hui, en abandonnant au pape sa suzeraineté sur les biens des Poli et le droit de nommer le sénat, contrairement aux décrets du peuple et au serment des sénateurs, la ville est perdue. Car si nous avions le dessous, nous qui sommes en si grand nombre, qui oserait s'opposer au pape? Je n'ai point vu de paix aussi avilissante dans les annales de Rome : c'est pourquoi je refuse mon assentiment à cette honte [1]. »

Les conseillers du pape eux-mêmes ayant opiné comme Capoccio, il fallut qu'Innocent subît la loi du plus fort et consentît à la nomination des cinquante-six sénateurs. Le peuple romain, devenu ombrageux après cette lutte, ne voulait plus souffrir que rien se fît sans lui. Othon IV était venu en 1209 recevoir la couronne impériale à Saint-Pierre : il avait traité seulement avec le pape et ne s'était préoccupé ni du sénat ni du peuple. Ceux-ci lui apprirent, le jour de son couronnement, qu'ils n'entendaient pas être oubliés. Au moment où la couronne d'or en tête, le nouvel empereur accompagnait le pape jusqu'à la porte du pont Saint-Ange, cette porte s'ouvrit tout à coup et il en sortit impétueusement une foule armée qui, se précipitant sur les Tudesques, en fit un affreux carnage. Othon laissa les rues de la cité Léonine et les prés de Néron jonchés de morts, et abandonna comme sanglante aubaine à ses vainqueurs onze cents chevaux, son camp et de riches dépouilles [2]. Ce double échec ne découragea pas Innocent III : des triomphes, bien tristement célèbres, et qu'il faudrait pou-

1. Frédéric Hurter, *Histoire d'Innocent III*, t. II, p. 76.
2. Ricardo da S. Germano, et Albéric le moine in Muratori (*Annali d'Italia*, t. VII, p. 110).

voir effacer des annales de l'Église et de la mémoire des hommes, le dédommageaient au delà des Alpes. Humilié par la République, vaincu à Rome par Capoccio, fugitif à Anagni ou à Viterbe, il dirigeait fièrement la chrétienté, et le jour même où les amis des Poli, troublant, les armes à la main, les cérémonies saintes, l'obligeaient de s'enfuir de la basilique vaticane, d'une main il envoyait des armées recrutées dans toute l'Europe, continuer l'œuvre de la croisade en Orient, et de l'autre il poussait la féodalité du nord de la France contre le midi pour écraser les Albigeois.

Par des moyens que l'histoire a jugés, cette croisade réussit : les idées des Parfaits du Midi, qui étaient celles qu'Arnold de Brescia sema sur la terre romaine et les mêmes que nous verrons bientôt reverdir avec Luther, périrent étouffées par le fer et le feu. Mais tout n'était pas fini avec la victoire. Même au moyen âge, après le tour de la violence, venait celui du droit. Les hommes raisonnaient beaucoup et discutaient plus longtemps qu'aujourd'hui sur la légalité des actes. Les souverains féodaux, dépouillés par les légats du Saint-Siége de leurs comtés et de leurs villes, ne se tinrent pas pour battus : ils en appelèrent au pape et se présentèrent hardiment au concile du 14 novembre 1214, cette grande convention catholique tenue à Latran, à laquelle assistaient soixante-onze primats et métropolitains, quatre cent douze évêques, neuf cents abbés et prieurs de tous les ordres, les ambassadeurs des deux empereurs d'Allemagne et de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie et de Chypre, des représentants de plusieurs autres princes et grands seigneurs de toutes les parties de l'Europe et de plusieurs villes. On comptait deux mille deux cent quatre-vingt-trois personnes ayant le droit d'assister aux séances du concile.

Innocent III l'ouvrit par un discours sombre, menaçant, couvert d'allégories évangéliques, d'où jaillissaient sans cesse comme des éclairs, ces trois idées : la délivrance du tombeau du Christ, l'extermination des hérétiques et la suprématie de l'Église. « Je désirais, dit-il aux pères, célébrer avec vous une triple pâque : une corporelle, une spirituelle, une éternelle. Une pâque corporelle ou passage d'un lieu à un autre pour délivrer Jérusalem opprimée; une pâque spirituelle ou passage d'une situation à une autre, pour l'amélioration de l'Église universelle; une pâque éternelle ou passage d'une vie à

l'autre. Jérusalem nous appelle par la voix de Jérémie : Vous tous qui passez, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur égale à la mienne. Je suis maintenant esclave, moi qui étais la maîtresse des peuples; moi qui débordais de population, je suis abandonnée. Les lieux saints sont profanés; là où Jésus-Christ, le fils unique du Très-Haut, était adoré, on y révère Mahomet. O honte! ô outrage! les fils de la servante, les rejetons des hommes d'Agar ont rendu esclave notre mère!

« Quant au passage spirituel, le Seigneur en parle à l'homme revêtu d'un habit de lin, en lui disant : « Traverse la ville, et marque d'un T sur le front tous ceux qui pleurent et gémissent sur les horreurs qui s'y sont commises. » Il donna cet ordre en même temps à six hommes portant des instruments de mort : « Parcourez la ville et frappez tous ceux qui ne portent pas cette marque! » C'est ainsi que le pape, qui est établi gardien de la maison d'Israël, doit parcourir toute l'Église qui est la ville du grand roi, la ville fondée sur la montagne, et il doit examiner et éprouver les mérites de chacun, afin que les ténèbres ne soient pas appelées lumières et la lumière ténèbres. L'instrument de mort que vous devez porter à la main, c'est l'autorité papale que vous avez à appliquer, selon la parole du psalmiste, qui dit : « Le matin, de bonne heure, je mis à mort tous les pécheurs de la terre, afin d'extirper de la ville du Seigneur, ceux qui font le mal. »

« Et pour le passage de l'éternité, le Seigneur dit quand il en parle : « Heureux les serviteurs que le fils de l'homme trouvera veillant quand il viendra : en vérité, je vous le dis, il s'apprêtera pour les servir et il les fera asseoir à sa table. » J'ai donc désiré manger avec vous la chair de la doctrine et le mets de la pénitence, afin que nous passions du travail au repos, de la douleur à la joie, de la mort à la vie et de la corruption à l'état incorruptible par celui qui doit être honoré d'éternité en éternité!... [1] »

Selon l'usage, car l'Église alors voulait tout régler, le concile s'occupa d'abord longuement d'une foule d'objets étrangers à la religion, puis quand il eut excommunié le roi de France qui armait contre Jean sans Terre, donné tort aux barons anglais en lutte contre leur roi, repoussé les avances de l'empereur Othon, brouillé avec le Saint-Siége, et déclaré nul le mariage de Burkard d'Avesnes, il permit aux

1. Mansi, *Collection des Conciles.*

comtes dépouillés par la croisade albigeoise, de venir plaider leur cause. En entrant dans la basilique latérane, suivi des comtes de Foix et de Comminges, et de quelques-uns de ses barons, le comte Raimond de Toulouse alla s'agenouiller avec son fils, beau donzel de seize ans, devant le trône du pape, et redemanda humblement les terres de ses pères. Derrière lui se tenait debout le jeune et vaillant comte de Foix, qui prit la parole en ces termes :

« Seigneur, vrai pape, de qui le monde entier relève au même titre que la ville de Saint-Pierre et son gouvernement, écoute mes raisons et me rends justice, toi dont le jugement maintient la droiture et la paix. Je puis jurer en toute vérité, et prouver que je n'aimai jamais hérétique ni mécréant; que jamais je ne recherchai leur société ni ne les approuvai en mon cœur. Obéissant et soumis à la sainte Église, je suis venu loyalement en ta cour, chercher mon droit avec le comte, mon seigneur, et son fils qui, n'étant qu'un enfant encore, n'a pu faire ni mal ni trahison. Le puissant comte, mon seigneur, s'est mis à ta merci : il t'a rendu la Provence, Toulouse et Montauban, et partout les hommes de ses terres ont été livrés aux supplices, à la mort, et abandonnés à la rage de Simon de Montfort qui les extermine sans pitié. C'est pour s'être confiés à ta foi que mes peuples sont tombés sous le glaive; c'est par respect pour ton légat que j'ai mis en tes mains les clefs du château de mes pères, qui est si fort qu'il se serait seul défendu : si mon seigneur ne reçoit pas satisfaction, si l'on ne me rend ma forteresse, il ne faut plus croire à parole d'homme ni à loyal accord! [1] »

A ces mots le cardinal-légat et l'abbé de Saint-Tibèri, qu'Innocent interrogeait des yeux, répondirent de leur place : « Saint Père, en ce qu'a dit le comte, il n'a pas menti d'un seul mot. » Se levant aussitôt comme un furieux : « Frères, s'écria l'évêque Folquet de Toulouse, vous venez d'entendre le comte; il soutient qu'il a toujours fui l'hérésie, et moi je vous dis que c'est dans sa terre qu'elle a jeté les plus fortes racines. Je vous dis qu'il a aimé, désiré, protégé les Albigeois, et que son comté en regorgeait. Quant aux croisés, ces pèlerins fidèles

1. Senber dreitz apostolis on totz lo mon apen — e te l' loc de Sant Peire el' seu governamen — e de us tener drechura e patz e jut jamen.... Si eu com lo l'hivrei qui aital no me rent, ja nulhs homno S. deu creire e nulh be covenent.... V. 3243. (Wilhem de Tudela, *Histoire de la Croisade contre les Albigeois.*)

qui avaient marché pour servir Dieu et pour chasser les hérétiques, il en a tant tué, tant taillé en pièces, tant rompu et meurtri, que leurs ossements font croûte sur la montagne de Montjoie et que la France en pleure encore! Grands sont là-bas les lamentations et les cris des mutilés et des aveugles, qui ne peuvent plus faire un pas s'ils n'ont un guide qui les mène. Celui qui les a tués, martyrisés, foulés aux pieds, ne doit plus tenir terre : l'exhérédation et l'exil, voilà ce qu'il mérite[1] ! »

Là-dessus, Arnaud de Villemur perce la foule, entre dans l'enceinte réservée et, sans s'effrayer des regards qui se fixent tous sur lui, articule ces fières paroles :

« Seigneurs, si j'avais su qu'il serait question de cette affaire et qu'on en ferait si grand bruit à la cour de Rome, je vous jure qu'on en verrait bien plus encore sans nez et sans oreilles de ces bandits de pèlerins !» — « Pardieu ! se dirent alors les barons l'un à l'autre, voilà un fou bien hardi! » Mais le comte de Foix lui imposant silence, reprit ainsi d'un ton ferme, après avoir repoussé les reproches de l'évêque de Toulouse : « J'affirme, seigneurs, par le Dieu qui fut mis en croix, que jamais bon pèlerin ou Romain paisible, cheminant pieusement vers quelque saint lieu, ne fut par moi maltraité, dépouillé ou tué, ni arrêté dans son chemin par mes hommes. Quant à ces brigands, à ces traîtres sans honneur et sans foi, portant la croix qui nous a écrasés, il est vrai qu'aucun n'a été pris par les miens ou par moi qu'il n'ait perdu les yeux, les pieds ou les mains. De ceux que j'ai tués ou détruits, il m'en vient joie au cœur ; il m'en vient mal de ceux qui me sont échappés. Et cet évêque qui parle si haut, je vous dis, moi, qu'il nous a tous trahis, Dieu et nous; car il a, autour de Toulouse, allumé un tel feu, qu'il n'y a plus d'eau qui puisse l'éteindre. A plus de dix mille chrétiens, petits ou grands, il fait perdre la vie, le corps et l'âme, et, par la foi que je vous dois, il ressemble plus à l'Antechrist qu'à un légat de Rome[2]. »

« Comte, dit alors le pape, tu as noblement discouru en faveur de ton droit, mais en amoindrissant un peu le nôtre. Je saurai ce qui

1. Ia no den tenir terra e' aitals es sos meritz. (Le même, V. 3274.)

2. Que à plus de D. M. que de grans que petiz — i fe perdre las vidas e ls cors e ls esperitz, per la fe qu' ieu us del a seu faitz et al ditz — ez à la capteneusa sembla miellis Antécritz — que messatges de Roma. (Wilhem de Tudela, V. 3321.)

t'est dû et ce que tu mérites, et quand je me serai convaincu que tu as raison, tu recouvreras ton château. Tout pécheur, si pervers et perdu fût-il, l'Église doit le recevoir pourvu qu'il se repente et se soumette de bon cœur. » S'adressant ensuite aux membres du concile : « Frères, leur dit-il, écoutez ce que Jésus a lui-même dicté : Je veux que mes disciples marchent au grand jour, qu'ils portent l'eau avec le feu, le pardon avec la lumière, et que l'indulgence, la douceur et l'humilité suivent leurs pas. »

« S'il en est ainsi, s'écria aussitôt le vieux Raimond de Roquefeuille, seigneur vrai pape, merci pour un enfant qui n'a pas péché ! merci pour le fils du noble comte de Foix, assassiné par Simon de Montfort ! Rends leurs fiefs aux déshérités à jour fixe et prochain, sinon moi qui touche à la tombe je te demanderai terre, héritage et droit au tribunal de Dieu, le jour où tout sera jugé [1] ! »

Un peu plus de huit mois après l'ajournement du vieillard, Innocent III comparut à ce tribunal redoutable, les mains teintes du sang versé par l'ordre de ses légats. Sa mort raviva presque immédiatement les discordes du peuple et du Saint-Siége. Honorius III, qui lui avait succédé, quittait Rome en 1218, ne pouvant, dit le chroniqueur Richard de San-Germano, supporter les avanies (*molestias*) dont on l'accablait, et allait habiter Viterbe. Ramené au bout de deux ans à Saint-Pierre par Fréderic II, qui venait chercher la couronne impériale, en 1224, il recommençait la lutte contre le sénat, et succombait comme la première fois [2]. Plus habile et aussi énergique, malgré son grand âge, Grégoire IX, qui prit en main après sa mort le gouvernail de l'Église, eut encore moins de bonheur. La force du sénat grandissait avec ses succès : Grégoire ayant commis la faute de se mettre Frédéric II sur les bras, ne put résister ni au sénat ni à l'empereur. Ballotté entre les Frangipani, toujours Gibelins, Mettefuogo, chef du sénat, et les armées de Frédéric II vengeant l'excommunication de

1. E se no la li l'hivras en breu jorn assignat
Ieu te clami la terra el dreg e la eretât
Al dia del judici on tuit seren jutjat. (Le même, V. 3371.)

2. Voici un passage de la lettre que le peuple et le sénat écrivirent à Frédéric II, pour le remercier de la protection qu'il accordait à la République :

Materia litterarum vestrarum exhilaravit corda nostra quod vos qui ad Romani imperii apices estis electi almam urbem *senatum populumque et totam Rempublicam* sincerâ diligitis affectione et disposistis ut Romana *Respublica* imperiali certitudine decorari magnificari possit merito et augmentari. (Vitale, *Gloria diplomatica de' senatori Romani*, t. II, p. 84.)

leur prince par le ravage des terres de l'Église, ce vieillard, qui vécut un siècle, passa les quatorze dernières années de sa longue carrière dans les alarmes et l'angoisse.

La force morale de la papauté allait fléchissant de plus en plus sous le poids de la force matérielle de l'empire. Aussi, bien qu'un athlète plein de vigueur, le Génois Innocent IV, eût remplacée en 1242 le centenaire d'Anagni, Frédéric n'en continua pas moins sa marche victorieuse. Il occupait déjà toutes les villes du Saint-Siége, bientôt il tint les clefs de toutes les églises de Rome. N'y trouvant plus de sécurité et poursuivi d'ailleurs à outrance par les marchands, qui lui réclamaient soixante mille marcs d'argent prêtés au pape précédent, Innocent IV s'enfuit secrètement dans la nuit du 28 juin 1244, et gagna Civita-Vecchia où l'attendait une flotte équipée par ses frères, qui le transporta à Gênes. De là, au mois de décembre suivant, il se rendit à Lyon, ville qu'il choisit pour résidence sans doute à cause de sa proximité d'Avignon et du comtat Venaissin, que la croisade contre les Albigeois avait donnés au Saint-Siége.

Sa fuite toucha faiblement les Romains. Les nobles, Gibelins pour la plupart, n'y prirent pas garde, et le peuple était occupé d'une idée trop grave pour s'en émouvoir; peu à peu, ainsi qu'on a pu le remarquer en suivant le cours des événements, le sénat tendait à dominer la République. La tête avait grossi outre mesure aux dépens du corps; lorsque le peuple s'en aperçut, il chercha un remède au mal et n'en trouva pas de meilleur que de mettre à sa tête un étranger dévoué à sa cause, et assez fort de volonté et de courage pour la faire triompher. Le Bolonais Brancaleone, réunissant ces deux qualités à un degré éminent, fut élu en 1252 sénateur, fonction qui investissait le titulaire de la présidence du sénat et du pouvoir exécutif. Dans ce cas exceptionnel *le sénateur* réunissait l'autorité du sénat, qui se transformait en simple conseil de ville. Brancaleone, homme de mœurs rigides et d'un grand cœur, ne recula pas devant la tâche, mais il voulut être nommé pour trois ans; et telle était la confiance qu'il inspirait au peuple que, pour le satisfaire, on viola le statut de Rome. Dès ce moment la République reprit son caractère populaire, l'ordre, si longtemps troublé, se rétablit comme par miracle, grâce à la vigueur de Brancaleone. Tenant pendant trois ans la balance du pouvoir d'une main impartiale et ferme, quand le peuple au retour du

pape voulut le rançonner, Brancaleone, quoique Gibelin, s'y opposa; de même quand le pape eut besoin d'argent, il ne voulut ni lui en prêter ni permettre qu'il en levât sur le peuple. Cette rigoureuse impartialité ne tarda pas à lui faire de nombreux ennemis. Liguées pour l'abattre, la noblesse et la cour pontificale manœuvrèrent avec une si perfide habileté, le calomniant d'abord, puis exagérant les rigueurs de sa justice inexorable, qu'en 1256, avant l'expiration des trois années, le peuple eut la faiblesse de l'abandonner à leur vengeance. Traîné aussitôt en prison, tandis qu'on se hâtait de le remplacer par Manuello Maggi, un ami des nobles, il aurait perdu la vie sans la précaution qu'il avait prise avant d'entrer en charge de se faire donner des otages. Ces otages étaient gardés dans sa ville natale; et la noblesse eut beau les redemander avec menaces, le pape eut beau suspendre l'interdit sur la ville rebelle, Bologne fut inébranlable, et par ce noble refus sauva son concitoyen [1].

Gagner du temps est tout en politique. Sauvé du premier péril, Brancaleone était certain de prendre sa revanche. En voyant gouverner Manuello Maggi, le peuple ne tarda pas en effet à reconnaître qu'on l'avait trompé. Réparant alors sa faute aussi promptement qu'il l'avait commise, il court aux armes, arrache de la prison son ancien chef et le ramène en triomphe au Capitole. La justice sévère y rentra avec lui. Deux Annibaldeschi, fiers de l'illustration de leur famille, d'où étaient sortis des papes, du nombre de leurs vassaux et de leurs richesses, osèrent le braver. Il les fit pendre aux fourches publiques. Le pape, qui s'appelait en 1258 Alexandre IV, l'excommunia lui et ses adhérents. Mais bientôt, effrayés des menaces qui éclataient contre eux de toutes parts, le pape et ses cardinaux s'enfuirent à Viterbe. Ils n'y étaient pas arrivés que Brancaleone, à la tête du peuple en armes, portait un coup mortel à la tyrannie de la noblesse en attaquant ces tours qui, selon l'expression de Mathieu Paris, étaient autant de cavernes de voleurs. Le vaillant capitaine en prit et en rasa cent quarante, et par ce moyen l'ordre et la paix furent encore une fois rétablis dans Rome [2].

1. *Mathieu Paris*, Historia Anglorum ad annum 1252. *Nicolas di Gurbio*, idem. *Cantinelli*, Chron. id. Brancaleon s'intitulait: *Dei gratiâ* almæ urbis *Senator* et Romani populi Capitaneus. (Vitale, *Storia Diplomatica de' Senatori di Roma*, t. II, p. 122.)

2. Poscia per abassare la potenza della nobiltà Romana che colle case ridotte in forma di fortezze. — Commettevano mille insolenze, fece dirocare da *cento quaranta* loro Torri; e in questa maniera torno la quiete e la tranquillità in Roma. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. VII, p. 271.)

Malheureusement ce n'était pas pour longtemps. Comme tous les hommes utiles qui meurent jeunes, Brancaleone ne vit pas finir l'année de sa victoire. Pieusement reconnaissant, le peuple déposa sa tête dans une urne précieuse qui fut scellée au haut d'une colonne, et il choisit pour lui succéder son oncle Castellano, qu'il avait désigné en mourant. Mais la mémoire des morts s'efface aussi vite que celle des bienfaits reçus. Un an écoulé à peine, le peuple, séduit par l'or de la noblesse et les caresses du pape, avait oublié Brancaleone et assiégeait son oncle au Capitole. C'est ainsi qu'il retomba sous le joug des nobles et alla, sans le savoir, au-devant de celui que préparait la papauté. Celle-ci, comme on pense bien, ne se tenait pas pour battue. Suivant avec sa ténacité séculaire la plus chère de ses idées fixes, qui était de conquérir la souveraineté de Rome, elle tournait sans cesse autour de la démocratie du Capitole, sa grande pierre d'achoppement. Quoique le *Sénateur* n'en fût souvent qu'une expression bien infidèle, il la représentait. Délégué constitutionnel de l'aristocratie et du peuple, le sénateur, qu'il penchât vers l'une ou l'autre de ces deux fractions de la nationalité romaine, exerçait le pouvoir suprême, gouvernait et régnait à Rome. Si donc la papauté parvenait à s'emparer de cette magistrature républicaine, elle était sûre d'atteindre son but tôt ou tard. C'est de ce résultat si important que se préoccupa surtout Urbain IV : politique habile, il l'obtint en 1263. Cette même année, le peuple romain, au dire de Sabas de Malespine, se mit subitement en tête de prendre un grand prince pour sénateur. Plusieurs candidats furent proposés. Les uns voulaient Manfred, roi de Sicile et de Naples; les autres le comte d'Anjou et de Provence, frère de saint Louis; quelques-uns Pierre, fils aîné du roi d'Aragon. De sa retraite d'Orviéto, Urbain IV manœuvra si adroitement qu'il fit élire Charles d'Anjou.

Dans la pensée d'Urbain, ce choix valait une victoire. Charles d'Anjou avait déjà traité avec le Saint-Siége par l'entremise du cardinal Pignatelli. Il devait recevoir la couronne des Deux-Siciles à condition d'en faire hommage à l'Église. C'était donc son vassal que le pape avait eu l'art d'imposer au peuple romain. Charles d'Anjou étant, selon l'expression populaire du temps, comme la pierre à aiguiser sous la main des clercs, seconderait aveuglément ce plan si bien conçu, dont la réussite ne semblait pas douteuse. Mais les plus profondes

combinaisons échouent quand elles n'ont pour base que les passions des hommes. Charles d'Anjou vint à Rome en 1265; il y fut couronné l'année suivante roi des Deux-Siciles; il prêta serment de fidélité en qualité d'homme-lige au Saint-Siége, et s'engagea, la main sur les saints Évangiles, à payer tous les ans, le jour de Saint-Pierre, huit mille onces d'or à l'Église, à faire hommage au pape d'une belle haquenée en reconnaissance des royaumes qu'il tenait de sa main, et à lui envoyer, à sa première réquisition, trois cents chevaliers équipés à ses frais. Quant à prêter à la papauté le vigoureux appui qu'elle en espérait pour soumettre Rome, il n'eut ni la volonté ni le temps même d'y songer. Manfred et Conradin l'occupaient trop sérieusement.

Gibelin d'inclination, le peuple romain ne pouvait supporter longtemps un prince guelfe. Il avait déposé Manuello Maggi parce qu'il était l'instrument des nobles; il déposa Charles d'Anjou parce qu'il était le vassal du pape, et chargea Angelo Capocci de nommer un autre sénateur [1]. Celui-ci choisit Henri, frère du roi de Castille, qui se trouvait alors à Rome avec trois cents cavaliers espagnols. Attiré par les succès de Charles d'Anjou, il était venu dans l'espoir d'obtenir du Saint-Siége, aux mêmes conditions, le royaume de Sardaigne. Or, le pape Clément IV, successeur d'Urbain et vassal de Charles, l'avait joué; Charles d'Anjou refusait de lui rendre une forte somme d'argent qu'il lui avait empruntée, en sorte que dans sa colère il était prêt pour se venger à tout entreprendre contre le roi, le pape et les Guelfes. En choisissant cet ambitieux désappointé, Capocci avait eu la main heureuse. Poussé par les chefs du parti populaire, Henri de Castille se jeta sur la noblesse avec ses braves Espagnols et l'écrasa. Les tours superbes de Napoléon et de Matteo Orsini, de Giovanni Savello, de Pietro et Angelo Malabranca, furent rasées au niveau du sol; il dépouilla les sacristies et les églises de tous les objets précieux et des dépôts d'argent qu'elles renfermaient, et ouvrit ensuite les portes de Rome au jeune Conradin, le rival de Charles et l'Achille des Gibelins [2].

1. Interea populus Romanus, ab urbe potentes
Plures ejecit, prædominante carens
Unde petit Dominum cui traderet jura senatûs. (TIERRICO VALCOLORE.)

Le sénat, du reste, comme on le voit par les lettres du duc d'Anjou adressées au sénat et au peuple romain (*Archives della Zecca, regno di Carlo*, t. B 1271, p. 152) existait toujours de fait.

2. Henri de Castille reçut, comme Brancaleone, le titre de *Capitaine du Peuple*. L'anonyme des

C'est de Rome que partit, dans l'été de 1268, ce dernier et poétique rejeton de la maison de Souabe pour aller disputer les Deux-Siciles à son rival et savoir qui l'emporterait de l'aigle d'Autriche ou de la fleur de lis de France. Vaincu par les vieux chevaliers français, Conradin eut le malheur de tomber entre les mains d'un Frangipani qui le vendit à son ennemi. Mais Charles flétrit un beau triomphe dans le sang, et quand la blonde tête de cet enfant eut rebondi sur l'échafaud au milieu du marché de Naples, il reprit le titre de sénateur de Rome, et en fit exercer les fonctions par un vicaire jusqu'en 1278. Cette année-là, Nicolas III exécuta le projet d'Urbain. N'ayant rien à craindre de Charles d'Anjou, qui ne pouvait se brouiller avec lui au moment où l'Italie méridionale frémissait sous sa main, où l'on entendait déjà les premières vibrations des cloches siciliennes, il le força de renoncer à la dignité de sénateur, s'en investit lui-même, et choisit Orso son neveu pour vicaire. Nicolas III était un Orsini. Fort de l'influence de cette grande famille, qu'il fit plus riche et plus puissante encore, et qui, du haut du théâtre de Pompée qu'elle occupait depuis peu de temps, n'aspirait à rien moins qu'à dominer Rome, le pape avait la tête pleine de vastes pensées pour le gouvernement et la réforme du monde chrétien quand la mort vint lui rappeler qu'il n'était que poussière.

A la nouvelle de cet événement, qui fut connu à Rome le 23 août 1280, les Annibaldeschi s'empressèrent de prendre les armes pour arracher aux Orsini la moitié du pouvoir sénatorial. Ceux-ci, se voyant les plus faibles, cédèrent; le sénat eut alors deux chefs, l'un Orsini et l'autre Annibaldesci, et les désordres, les troubles, les meurtres recommencèrent impunément [1]. L'élévation d'un Français, Martin IV, au trône pontifical aurait changé cet état de choses : car, sur l'initiative des deux sénateurs, le nouveau pape fut élu, en 1281, sénateur suprême à vie, et prit Charles d'Anjou pour vicaire. Toute l'année 1282 fut remplie par la lutte des Orsini et des Annibaldeschi. Les premiers, dont l'influence grandissait sans cesse, eurent le dessus, pourtant après

Rerum Sicularum in Muratori *R. Script.*, t. VIII, p. 834. (*Sabas de Malespina*, lib. III, chap. XVIII et XIX.)

1. Les deux Sénateurs représentaient les anciens consuls : toutes les fois qu'on en voit deux simultanément à la tête du peuple, on peut leur assigner ce caractère. La transformation du titre datait de 1164. Ce fut la seule concession que le pape Calixte III arracha au peuple que le titre ancien serait caché sous le nom nouveau : *Altro non pote ottenere Papa Calisto che il popolo seguitasse ad elegere i consoli con titolo di Senatori.* (Vitale, *Storia Diplomatica*, t. I, p. 58.

des combats acharnés. Ils chassèrent leurs rivaux du Colisée, où ils avaient remplacé les Frangipani, les forçant d'abandonner Rome et de se retirer à Palestrina. Le lendemain de cette victoire, les Orsini triomphants ne rencontrèrent plus qu'une grande famille sur leur chemin. Toutes les autres s'étaient abaissées ou éteintes. Des comtes de Tusculum, de l'énergique race des Cencius et des Grégoire, il ne restai plus qu'un souvenir. Les Frangipani qui les remplacèrent dans le passé, venaient d'être remplacés par les Annibaldi, effacés à leur tour par les Orsini. Aux Pierleoni succédaient les Savelli, établis dès 1280 au théâtre de Marcellus, et aussi haut que toutes les familles mortes ou déchues, s'élevaient déjà les Colonna, les seuls en état de disputer la prééminence aux Orsini. Assez longtemps la balance parut égale entre les deux familles; ce n'est qu'en 1290 que l'amitié passionnée de Nicolas IV pour les Colonna la fit pencher de leur côté. Ce pontife les favorisait avec tant de partialité et de chaleur, qu'on s'amusait à le représenter sur tous les murs enfermé dans une colonne d'où sortait seulement sa tête mitrée et ayant, par allusion aux deux cardinaux Colonna, deux autres colonnes devant lui. Laissant le peuple rire et les Orsini murmurer, Nicolas s'abandonna sans contrainte à ses sympathies. Il ne continua pas seulement à prodiguer les faveurs et les dignités aux Colonna, il les en accabla. Giovanni fut créé marquis du territoire d'Ancône, Stephano marquis de la Romagne, et le cardinal Colonna élu seigneur de Rome aux acclamations du peuple [1].

Tant de grandeur blessait au cœur les Orsini. Renouveler la lutte toutefois ne leur parut pas prudent du vivant de Nicolas IV; mais quand le pape *blanc*, comme l'appelait dans sa colère le parti noir ou guelfe, eut rejoint ses prédécesseurs, ils attaquèrent les Colonna dans le conclave et dans le Capitole. Jamais on ne reconnut mieux qu'en cette occasion la supériorité du suffrage universel sur le suffrage restreint pour l'élection apostolique. Il n'y avait que douze cardinaux représentant toute l'Église, six Romains, quatre Italiens et deux Français. Ces douze électeurs formaient deux partis : le cardinal Matteo Orsini était à la tête de l'un, Jacopo Colonna menait l'autre. Ils ne pouvaient s'entendre : aucun d'eux ne voulant céder, le Saint-Siége resta vacant deux ans. Du terrain religieux le combat fut porté avec

1. L'auteur de la *Chronique de Parme* in Muratori, t. IX.

la même furie sur le terrain politique : chaque faction entendait avoir un sénateur et l'obtint en effet les armes à la main. Les choses étaient en cet état, lorsqu'une troisième famille, celle des Gaetani, essaya de se glisser entre les Orsini et les Colonna. Élu sénateur, en 1293, par une majorité populaire, Pietro Gaetano aida puissamment le cardinal Benedetto, son frère, à remplacer sur le trône papal un pauvre ermite de Morrone, plein de simplicité, qu'on y avait mis provisoirement et de guerre lasse, en 1294, et qu'on renvoya cinq mois après à sa cellule, quand les Orsini furent d'accord avec les Gaetani.

Le pontife qui lui succéda, et qui prit le nom de Boniface VIII, était un homme d'un esprit inquiet et d'un caractère plein de fierté. Il portait sur la chaire de l'apôtre un vif ressentiment contre les Colonna : les deux cardinaux de cette maison avaient voté contre lui, et Sciara, leur neveu, ne s'était fait aucun scrupule de lui enlever la plus grosse partie de son trésor dans les gorges d'Anagni. Pour se venger de ces deux outrages et humilier une famille trop puissante, en 1297 il lança contre ses deux chefs une sentence d'excomunication, et les déclara déchus de leur dignité ecclésiastique et de leurs titres. Jacopo et Pietro della Colonna en appelèrent au futur concile et se retirèrent dans leurs châteaux. Maître du terrain avec les Orsini, Boniface excommunia tous les Colonna et ne laissa pas une pierre du palais qu'ils avaient élevé depuis deux siècles dans le tombeau d'Auguste.

Enflé de ce succès, périlleux déjà, car jamais les papes n'avaient été les plus forts en luttant contre la féodalité romaine, Boniface eut l'imprudence, après avoir battu le chien, comme dit le proverbe italien, de provoquer le lion. Sans se demander si les foudres de son excommunication ne seraient pas éteintes avant d'arriver en France, il les lança contre Philippe le Bel, qui, ne voulant pas que le pape levât des tributs sur ses sujets, défendait par un édit sévère de transporter hors du royaume ni or, ni argent, ni bijoux, ni munitions de guerre. En attendant l'effet de cette bulle, qui ne fut pas, comme nous le verrons bientôt, celui qu'il espérait, Boniface VIII prêche une croisade contre les Colonna, leur enlève Nepi, Zagarolo, et les donne en fief aux Orsini; puis il célèbre le jubilé universel avec un éclat extraordinaire.

Le jubilé est la réminiscence païenne des jeux séculaires. Pour cacher sous une idée chrétienne le but de cette vieille fête si auguste

dans les premiers temps, on accordait, dit-on, une indulgence plénière à ceux qui chaque centième année visitaient l'église de Saint-Pierre. C'était du moins ce qu'assurait la tradition populaire. Ne trouvant rien à cet égard dans aucun livre, Boniface se fit amener à Latran un vieillard âgé de cent sept ans, qui dit devant les cardinaux : « Je me souviens qu'il y a cent ans, mon père, qui était laboureur, vint à Rome et y demeura pour gagner l'indulgence jusqu'à ce qu'il eût achevé ses vivres. Il me recommanda d'y venir la prochaine centième année si j'étais encore en vie, ce qu'il ne croyait pas. »

Sur ce témoignage, le pape promulgua une bulle qui excita un enthousiasme général. En janvier et février 1300, les pèlerins affluèrent en tel nombre de tous les points de l'Europe, que, selon l'historien Villani, il n'était pas de jour où l'on ne comptât à Rome deux cent mille étrangers de tout rang, de tout sexe et de tout âge. Les bénéfices du pape furent énormes : tout le jour et toute la nuit deux prêtres, qui se tenaient devant l'autel de Saint-Pierre, ramassaient avec des rateaux l'argent offert par les pèlerins[1]. Au milieu de ces joies, Boniface reçut de mauvaises nouvelles de la France ; loin de s'en alarmer, son orgueil s'en indigna. Comme ce magnanime pécheur, ainsi que l'appelle Benvenuto d'Imola, se croyait réellement le suprême arbitre de l'Europe, le souverain des souverains, il annula de son autorité pontificale tous les actes de Philippe le Bel et délia les Français du serment de fidélité. Philippe le Bel commença par faire condamner le pape dans un concile tenu à Paris, puis il envoya en Italie Nogaret, le plus astucieux de ses conseillers, qui n'eut qu'à montrer ses lettres de change aux barons romains et dire un mot aux Colonna pour mettre la main sur le pape.

Boniface vit alors, mais trop tard, que la papauté luttant contre le royaume de France est le pot de terre heurtant le pot de fer; elle fut brisée. Non-seulement Philippe renversa d'un souffle ce pontife et celui que les Orsini lui donnèrent pour successeur, mais il déplaça la chaire même de Saint-Pierre et la voulut en France. Bertrand del Got, archevêque de Bordeaux, avait été élu sous le nom de Clément V. Il devait la tiare à l'influence de Philippe, et se prêta docilement à ses volontés. Pour avoir toujours sous la main un pape dont il voulait

1. Guglielmo Ventura (*Chronique d'Asti*).

être sûr, Philippe le Bel exigeait qu'il fixât son séjour en France. Fidèle au pacte conclu avant l'élection pontificale, au commencement du printemps de 1305, Clément V vint s'établir à Avignon, et déshérita pour soixante-trois ans Rome moderne en y transportant le siége de la papauté, comme Constantin, en transportant le siége de l'empire à Byzance, avait déshérité pour toujours Rome ancienne.

CHAPITRE X

COLA RIENZO.

Aspect de Rome au moyen âge. — Les Dieux remplacés par les Saints. — Un combat de taureaux au Colisée. — Pétrarque à Rome en 1335. — Son triomphe poétique au Capitole, en 1341. — Le peuple romain envoie des députés au Pape. — Cola Rienzo. — Le consul des pauvres. — Le notaire de la chambre du Capitole. — Le tableau symbolique. — Rienzo simule la folie de Brutus. — Assemblée nocturne du mont Aventin. — Le Bon État. — La nouvelle constitution. — Rienzo, tribun. — Stupeur des nobles romains. — La justice du tribun. — Le pape Clément VI approuve la révolution de Rienzo. — Adresse de Rienzo aux villes d'Italie. — La gloire de Rienzo à son apogée. — Son déclin. — Prise d'armes des nobles. — Folie de Rienzo; il se fait armer chevalier. — Silence du peuple. — Combat de la porte Saint-Laurent. — Mort des quatre Colonna. — Chute de Rienzo. — Le jubilé de 1350.— Les nobles remontent au Capitole. — Politique de la papauté. — Elle fait reparaître Rienzo. — Entrée triomphale de Rienzo. — Sa mort.

Par la retraite de la papauté, la lutte qui depuis cinquante ans agitait Rome se trouva tout à coup circonscrite entre la féodalité et la République. En quittant le champ de bataille, le pape laissait en présence le peuple et les nobles. Un choc était inévitable : tôt ou tard il devait éclater, et avec d'autant plus de violence que le despotisme des nobles aurait été plus grand et la patience du peuple plus longue. Nous allons assister à ce combat, l'un des plus curieux épisodes de l'histoire; mais il est indispensable de jeter avant tout un coup d'œil sur la Rome du XIVe siècle.

L'aspect de la ville était bien changé. Tombée de quatre millions d'habitants à soixante mille, la population, qui se divisait en deux grandes classes, la noblesse et le peuple, semblait perdue dans l'ancienne enceinte. Les nobles, cachés dans les ruines comme des

oiseaux de proie, occupaient tous les édifices que les siècles n'avaient pas abattus. Mais ces derniers monuments de l'antique splendeur de Rome, hérissés de tours, percés de meurtrières, entourés de fossés et de palissades, étaient devenus méconnaissables : de ces aires de granit que les vieux Romains élevèrent dans d'autres pensées, la noblesse exerçait sa seigneurie sur une moitié de la ville. Sur la rive droite, les Colonna dominaient du Corso à la porte du Peuple : leur château et leur bourg allaient, s'étendant vers le Quirinal, de la place San Marcello jusqu'aux Saints-Apôtres. Maîtres de la rive droite par le palais qu'ils possédaient auprès de Saint-Pierre et le château Saint-Ange, les Orsini se déployaient de plus sur la gauche, en face des Colonna, dans le Champ-des-Fleurs (Campo di Fiori), et ils les bravaient du haut du Monte Giordano et du théâtre de Pompée. Au sud, les Gaetani étaient seigneurs de l'île Tibérine; les Savelli avaient leur bourg à l'ouest, autour du théâtre de Marcellus; les préfets de Vico, ardents gibelins et redoutés de tous pour leur férocité, habitaient la rue qui porte encore leur nom; les Conti étaient retranchés dans leur tour colossale, bâtie vers le forum de César; les derniers Frangipani au Septizonium, et les Annibaldeschi sur l'arc de triomphe de Titus et au Colisée.

Chacun des bourgs de ces barons ou princes, comme ils se qualifiaient pompeusement eux-mêmes, était fortifié avec soin et séparé du château voisin par des terrains vagues ou des champs cultivés. Et c'est là qu'on retrouvait le peuple. Chassé par la rupture des aqueducs et le manque d'eau de toutes les collines, il était descendu dans la plaine et se groupait au bord du Tibre, dans l'ancien Champ-de-Mars, depuis le Capitole jusqu'au tombeau d'Auguste. Cette partie plane de la ville constituait, à proprement parler, Rome moderne. Là, par opposition à leurs voisins nobles, barons ou princes, tous les habitants portaient le titre de citoyens romains; et, chose curieuse, les deux ordres inférieurs de l'ancien peuple s'y rencontraient encore sous le même nom et dans la même situation : les riches, représentant les chevaliers, s'appelaient *cavaleriotti*, et, comme leurs aïeux, servaient à cheval dans la milice civique ayant le droit de prendre part aux jeux équestres qu'on célébrait encore pendant le carnaval à la place Navone; les pauvres, représentant les plébéiens, s'appelaient *popolani*, *minuti*; mais, bien que placés au dernier rang dans les affaires de la ville,

ils étaient égaux en influence aux cavaleriotti, comme ceux-ci étaient égaux aux nobles [1].

Par suite de ce nouveau classement de la population, le vaste espace autrefois couvert par Rome antique offrait un tableau effrayant de solitude et de dévastation. La cité d'or de Virgile avait disparu sous la forêt de broussailles qu'elle étouffa si triomphalement pendant dix siècles. Un immense amas de ruines ensevelies dans l'herbe, quelques grands débris debout çà et là, partout des colonnes brisées, des marbres épars, des morceaux précieux de sculpture amoncelés devant les fours à chaux, voilà ce qui restait de tant de splendeurs monumentales! De ce peuple de statues de marbre, d'airain, d'argent et d'or que Publius Victor n'avait pu compter et qui, selon Dion, remplissait la ville, on n'en retrouvait plus que huit : deux sur le Quirinal, qui étaient, dit-on, Bacchus et Saturne, les colosses attribués à Phidias et à Praxytèle, la statue de Marforio couchée au bas du Capitole, les deux paons de bronze du tombeau d'Adrien transportés à Saint-Pierre, et la statue équestre de Marc-Aurèle à Latran [2].

A l'exception du Panthéon, que le pape Boniface obtint de l'empereur Phocas et conserva en le consacrant, le 13 mai 610, à la Vierge et aux martyrs, tous ces magnifiques temples des dieux, l'orgueil de Rome païenne, étaient ou abattus ou remplacés par des églises. Les autels de Marie s'élevaient à l'*Ara Cœli* sur les ruines du temple de Jupiter, au lieu nommé *in Cosmedin*, sur l'emplacement du temple de la Pudeur patricienne. Cette divine et poétique image, aux traits si touchants et si purs, effaçait, dans leurs temples transformés en sanctuaires chrétiens, le souvenir de la Fortune virile, de Minerve, de Livie et de Saturne. Partout les martyrs chassaient les dieux : saint Laurent régnait dans le temple d'Antonin et de Faustine, saint Étienne dans celui de Vesta. Le palais des Césars était devenu le couvent de Saint-Grégoire, saint Nicolas avait son église au pied de la colonne Trajane, saint André la sienne au pied de la colonne Antonine, saint Michel sa chapelle au haut du tombeau d'Adrien.

Pas un ancien monument dans lequel le christianisme eût oublié

1. En 1342 on envoya six ambassadeurs au pape Clément II, qui furent pris : deux dans la noblesse, deux dans la classe des *cavaleriotti* et deux dans le cens infime, *ceto infimo*. — Sex videlicet de quolibet statu urbis majori et minori. (Muratori, *Script.* III, p. 573.)

2. Poggio (*de Variate fortunæ*, lib. I).

d'ériger des églises comme trophées de sa victoire. Dédiés à sainte Agnès, sainte Bibiane, saint Clément, saint Eustache, saint Sergius, saint Laurent, sainte Lucie, sainte Cyriaque, saint Martin, ces arcs de triomphes pieux s'élevaient sur les voûtes sombres et de cruelle mémoire du cirque Agonal, et sur les ruines des jardins de Licinius et d'Agrippa, de la basilique Semproniane dans le Vélabre, du Nymphée de Lucine, des thermes de Domitius et de ceux de Dioclétien. Avec les grandes basiliques des deux rives, celle de Saint-Pierre, construite sur le cirque de Néron, et celle de Latran, dont le palais de Lateranus, le patricien qui mourut pour avoir conspiré contre ce César parricide, avait fourni l'emplacement et les matériaux, on comptait à Rome, au XIVe siècle, quatre cent quatorze églises, dont deux cent cinquante-deux étaient paroissiales; sur ce nombre quarante-quatre manquaient de prêtres, onze étaient entièrement détruites, la basilique de Saint-Pierre menaçait ruine, et celle de Latran, embellie pendant mille années par les papes, aux deux tiers consumée par le feu dans le terrible incendie de 1308, n'offrait plus que les quatre murs [1].

En ensevelissant sous l'herbe toute la grandeur architecturale, tous les glorieux trophées, toutes les magnificences de la vieille Rome, le temps y avait enseveli également la mémoire de ses trois cent douze triomphes et jusqu'aux plus vulgaires souvenirs de ce passé si beau. En traversant le moyen âge, les enfants de Rome moderne avaient tout oublié; ils ne savaient plus même les noms de ces lieux consacrés par l'histoire, et qui resteront éternellement gravés dans le souvenir des hommes. Ainsi ils appelaient le Forum romain, ou plutôt l'étroit espace que n'avaient pas envahi les jardins et les étables, la place des *Trois Fées*, à cause de l'ancien groupe des trois sibylles; l'arc de triomphe de Titus, le portique des Sept-Lanternes, nom pris du chandelier à sept branches sculpté sous la voûte; et les forums de Nerva et d'Auguste, les Jardins Merveilleux. Pour eux le cirque de Flaminius était le Château d'Or; le forum de Trajan, le champ de Kaloléon; la voie Sacrée, la Silice; l'arc de Faustine, l'arc de Tripoli;

1. Manuscrit de la Bibliothèque de Turin, no D, III, 38, du nouveau catalogue (*Statistica delle chiese Romane*). Le clergé, toutefois, était peu nombreux et ne se composait que de 785 prêtres séculiers, 317 religieux dominicains et franciscains pour la plupart; 126 moines, 8 abbés et 470 religieuses.

la pyramide funèbre de Cestius, le tombeau de Rémus; le mausolée d'Auguste, l'Austa; celui de Cécilia Métella, la Tête de Bœuf; la statue colossale de l'Océan, que nous nommons Marforio, Mamertinus; le Tabularium, la Cancellaria; et la prison souterraine du mont Tarpéien, la Canoparie [1].

Aveuglés eux-mêmes par la nuit du siècle, devenue de jour en jour plus ténébreuse, les nobles montraient, pour tout ce qui excite notre admiration et nos regrets, le dédain le plus injurieux et le plus barbare. Après avoir fait, par exemple, d'un des plus beaux édifices de Rome le réceptacle des immondices de la ville, ils s'acharnaient sur les monuments échappés à la flamme et au temps, les uns avec le mépris insouciant de l'ignorance, les autres avec la fureur de l'avarice. Plus excusable au fond, le peuple brisait un chef-d'œuvre de la sculpture grecque pour le jeter dans ses fours à chaux, démolissait un portique pour bâtir ses maisons, arrachait les pierres d'un temple pour clore ses vignes, et ne croyait rien profaner en appuyant la crèche de ses buffles sur la statue de César ou d'Horace, en transformant en abreuvoir un pieux sarcophage [2]; mais les nobles, qui connaissaient mieux le prix de ces reliques, puisqu'ils en trafiquaient, méritaient tous, à l'exception des Colonna, cette imprécation de Pétrarque :

« Ils avaient fait, dans leur rage avide et brutale, alliance contre des pierres : ni les Orsini, ni les Savelli, ni aucun d'eux n'avait honte de profiter de la ruine de ces palais, jadis habités par des hommes vaillants, de ces arcs triomphaux cimentés avec le sang de leurs ancêtres pour en tirer un misérable lucre. O profanation! l'indolente cité de Naples se parait de ces colonnes qui attiraient les visiteurs des pays les plus reculés; elle décorait ses édifices avec les sculptures des sépulcres où furent déposées les cendres des pères de ces vils marchands [3]. »

Tel était l'état physique de Rome à l'époque où les papes l'abandonnèrent pour s'établir à Avignon. L'état moral ne s'améliora point après leur départ. Pendant vingt-neuf ans elle fut agitée par la rivalité ardente des Orsini et des Colonna et par les ambitieuses prétentions

1. Bulle de Célestin III (*In Bollario Vaticano*, t. I, p. 74). Bulle du pape Innocent IV, publiée par Wadington. — Benedetto canonico (*Ordo Romanus*, 1142). Archives de Sainte Marie, *in via Lata*, Bulle rapportée par Golleti.

2. Poggio (*de Varietate Fortunæ*).

3. Petrarcha, *Epist. hortatoria*, p. 596.

d'Henri VII d'Allemagne, qui vint y chercher, en 1312, la couronne impériale, de Robert d'Anjou, roi de Naples, qui, en 1314, dominait au Capitole comme sénateur, et de Louis de Bavière, qui, en 1328, se proclama empereur à Saint-Pierre et y fit asseoir un antipape. Délivrée enfin de ces influences étrangères, que le cours des événements emporta loin d'elle, Rome se remit à vivre de sa vie féodale dont deux grandes fêtes, que nous allons décrire d'après les chroniques contemporaines, peignent avec une merveilleuse fidélité le côté barbare et le côté brillant et poétique.

La première fut une chasse au taureau sauvage donnée dans le Colisée le 3 septembre 1332. On y avait remplacé les gradins de pierre, déjà ruinés à cette époque, par des gradins de bois et construit tout autour, pour les dames, des balcons splendidement pavoisés de drap rouge. Proclamé longtemps auparavant à cri public dans les villes voisines, ce jeu avait attiré, outre les habitants de la campagne romaine, une foule d'étrangers. Les nobles dames de Rome, auxquelles étaient destinés les balcons rouges, s'y rendirent les premières. On vit paraître successivement la belle Savella Orsina, avec ses parents, les dames Colonna, moins la plus jeune, qui, dit le vieux chroniqueur, s'était foulé un pied la veille au jardin de Néron, et la fière Jacopa de Vico. Chacune d'elles conduisait les dames de son parti. Jacopa de Vico marchait à la tête de celles du Transtévère, la belle Orsina guidait celles de la place Navone et de Saint-Pierre, et l'aînée des Colonna toutes les autres. Ces trois bandes, rivales d'ambition et de beauté, étaient si nombreuses qu'elles se déployaient séparément jusqu'au palais Savelli, à San Geronimo et aux Monti. Toutes les dames nobles étaient d'un côté et les femmes du peuple de l'autre. Les hommes pareillement étaient divisés en trois corps, les nobles, le peuple et les combattants. Quand toute cette foule se fut engouffrée sous les voûtes du vaste amphithéâtre et placée, le jeu commença.

C'était le vieux Pietro Jacopo Rosso, qui tenait l'urne renfermant les noms des combattants. Le premier qu'il en tira fut celui d'un étranger : il était, disait-on, de Rimini et se présenta habillé de vert, l'épieu en main et portant cette devise sur sa coiffure d'acier : *Moi seul comme Horace!* Attendant le taureau de pied ferme, le champion de Rimini lui plongea si vigoureusement son épieu dans l'œil gauche que

l'animal éperdu prit la fuite. Il le poursuit, le frappe par derrière à coups redoublés quand, atteint d'un violent coup de pied au genou, il roule tout à coup sur l'arène. Au bruit de la chute de son ennemi, le taureau se retourne et revient sur lui ivre de fureur. Mais il se trouve face à face d'un nouvel adversaire. Cecco della Valle l'attendait l'épée haute : vêtu d'un habit mi-partie de noir et de blanc, il avait cette devise sur son casque : *Je suis Enée pour Lavinie!* Lavinie était le nom de la fille de Messer Giovenale, pour l'amour de laquelle il lutta valeureusement contre le premier taureau.

Le second eut affaire à Messire della Stalla, jeune et vigoureux cavalier, en deuil de sa femme, dont cette devise : *Je suis inconsolable*, exprimait les regrets et qui se porta au combat comme un homme fatigué de vivre. Après ces deux rencontres entrèrent successivement en lice : l'adolescent Cafarello, portant un vêtement semblable à la peau du lion et cette devise : *Qui est plus fort que moi ?* un baron de Ravenne, habillé de rouge et de noir, sur le casque duquel brillaient ces mots en grosses lettres : *Si je meurs pétri dans le sang, vive la mort!* Savello d'Anagni, vêtu de jaune et que distinguaient ces paroles : *Gardez-vous bien de la folie d'amour!* Cecco Conti, paré d'un costume argenté et ayant pour devise : *Voilà la couleur de ma foi!* Pietro Capoccio, en justaucorps incarnadin et portant écrit sur son casque : *Je suis l'esclave de Lucrèce!* trois Colonna, deux dans la vigueur de l'âge, et *un de première barbe*, dit la chronique, vêtus de soie couleur de fer et étalant ces fières devises : *Si je tombe vous tomberez! Aussi forts que grands! Jeune mais fort!* un Annibaldo, un Fosco, un Corso, un Altiero, un Cencio et une multitude d'autres en jupons verts, blancs, bleus, jaunes, lionnés, dont les devises, couronnées de laurier, de branches d'oliviers ou de fleurs, avaient épuisé l'imagination des lettrés.

Tous combattirent bravement aux applaudissements du peuple et des dames : dix-huit restèrent sur la place, neuf y reçurent des blessures graves; les taureaux, plus heureux, ne laissèrent dans l'arène que onze victimes. On enterra pompeusement les morts. La population entière suivit leurs cercueils à Latran et à Sainte-Marie-Majeure, et rien ne manqua dans ce jour à l'éclat de la fête, pas même la mêlée obligée, car le vieux Camillo Cencio ayant tué raide, d'un coup de bâton sur la tête, le neveu du comte de l'Anguillara, qui avait fait

tomber son petit-fils dans la foule, les parents et les amis du mort, ajoute le chroniqueur, en firent grand fracas[1].

Par une exception assez rare pour être remarquée au XIVe siècle, la seconde fête eut en revanche un but intellectuel et un caractère tout pacifique. La période de neuf années qui la sépara de la première, présenta peu de faits importants. La naissance d'un monstre, les prédications et le costume singulier d'un moine de Bergame, fra Venturino, fondateur d'une petite secte d'illuminés, voués au blanc et appelés colombes, le renouvellement, en 1334, du toit de Saint-Pierre et la terrible famine de 1338, qui fit sortir tout le peuple de la ville et dispersa ces milliers de malheureux comme des troupeaux dans les champs de fèves; tels furent les événements sur lesquels se porta l'attention de Rome avant la fête de 1341.

L'Italie comptait alors deux grands poëtes, Dante et Pétrarque. Par un hasard dont leur injuste patrie s'honore aujourd'hui, tous les deux étaient Florentins et bannis de Florence. Gibelin inflexible, le sombre Homère de l'Enfer mourut dans l'exil à Ravenne avant d'avoir les cheveux blancs. Quand ce grand astre poétique du moyen âge s'éclipsa, Pétrarque, adolescent encore, ne connaissait pas et n'était pas connu de sa Laure. Ce chaste amour, qui naquit un vendredi-saint et ne cessa jamais d'être odorant comme le myrte et pur comme le lis, fit bientôt retentir son nom des deux côtés des Alpes. Le vert laurier, nom allégorique de sa dame, et la fontaine de Vaucluse, trouvèrent autant d'admirateurs en Italie qu'en Provence. Au premier rang de ceux qui se hâtèrent d'applaudir à ses sonnets était le cardinal Colonna, fixé alors auprès du pape à Avignon. Malgré la rudesse de leurs mœurs les Colonna avaient au cœur l'instinct du beau et le respect de l'antiquité. Poëte lui-même, le cardinal se lia avec le jeune chantre de Laure d'une amitié sympathique et dévouée. Rome remplissait l'imagination de Pétrarque. Il voyait toujours cette colossale figure dans les lointains du passé et sa curiosité ardente interrogeait constamment le cardinal.

« Oh! qu'il me tarde de la voir, lui écrivait-il en 1334, cette cité déserte! quelle impatience j'éprouve de contempler la face de Rome antique! C'est la joie de Sénèque écrivant à Lucilius qu'il a vu la villa

1. Il cenci gli dette in capo una stortata, che il povero giovane morse, e subito ne fecero un gran fracasso. (Muratori, *Rerum italicarum Scriptores*, t. XII).

de Scipion l'Africain et foulé la terre où ce grand homme trouva le tombeau que lui refusait une ingrate patrie. Si un Espagnol a pu être ému à ce point, figure-toi ce que je dois sentir, moi, fils de l'Italie, en songeant à la ville où Scipion naquit et triompha! à la mère de cette foule de grands hommes dont la gloire est impérissable! à cette cité souveraine, qui n'eut et n'aura jamais d'égale dans le monde! En admettant même que mon cœur fût étranger à tous ces sentiments, quel délice pour un chrétien de voir une ville qui, pleine de corps saints et de martyrs, et arrosée du précieux sang des soldats de la vérité, est comme le symbole des cieux sur la terre? Quel bonheur de voir de ses yeux la sainte image du Sauveur à Latran, les traces adorables que laissa son pied sur le roc de l'église *Domine quo vadis?* et de baiser les tombeaux des Apôtres! [1] »

Effrayé de cet enthousiasme et craignant que le lamentable tableau de la ruine de Rome ne produisît un effet contraire sur son imagination, le vieux cardinal s'efforçait de retenir Pétrarque à Avignon; mais sa passion fut la plus forte : à la fin de janvier de l'année suivante il était au palais Colonna et racontait en ces termes ses impressions à son ami : « Tu pensais qu'à peine arrivé à Rome je t'écrirais des choses magnifiques. La matière, en effet, ne manque pas et m'enrichira un jour. Mais, pour le présent, je demeure muet en présence de tant de merveilles. La seule chose que je puisse dire, c'est qu'il m'est arrivé le contraire de ce que tu craignais. En me dissuadant de faire ce voyage tu avais peur que mon enthousiasme ne s'éteignît devant la réalité et les désastres de Rome. Aussi, tremblant de la voir moins grande que dans les livres, j'hésitais, malgré mon ardent désir, et m'attendais presque à chercher en vain celle que mon imagination s'était formée. Aux grands noms l'approche est quelquefois fatale. Ici, au contraire, loin de diminuer tout a grandi. Rome est bien plus grande, ses reliques sont bien plus majestueuses que je ne me les étais faites. Maintenant je ne m'étonne plus qu'une telle ville ait soumis le monde, je m'étonne seulement qu'elle ne l'ait pas soumis plus tôt [2]. »

A la vue du Capitole une noble ambition s'éveilla dans cette âme qu'enflammait l'amour de l'antiquité. Pétrarque se dit que le plus

1. Francisci Petrarchæ florentini, *Opera*, in-fol., p. 600.
2. Francisci Petrarchæ florentini, *Opera*, in-fol., p. 605. Ruinas urbis admirans obstupescit.

beau jour de sa vie serait celui où il recevrait la couronne des poëtes sur ce mont qui vit couronner les trois cent douze triomphateurs. Ces jeux poétiques, institués jadis au Capitole même par Domitien, venaient d'être repris depuis quelque temps. Vingt et un ans auparavant, Albertino Mussato avait été couronné solennellement à Padoue pour son histoire et sa tragédie des *Ezzelini :* le même honneur fut offert à Dante par les Bolonais, mais le fier gibelin répondit dédaigneusement que cela ne pouvait se faire qu'à Florence dans l'église Saint-Jean. Grâce à l'amitié toute-puissante des Colonna et à la protection du roi de Naples, Robert, Pétrarque obtint enfin, en 1341, ce triomphe si ardemment rêvé. Orso, comte de l'Anguillara et gendre du vieux Stefano Colonna, était alors sénateur et présida seul, en l'absence de Giordano Orsini, son collègue, au couronnement. On l'avait fixé au jour de Pâques. Dès le matin le son des trompettes annonça la cérémonie. Le peuple, curieux d'assister à une fête interrompue depuis tant de siècles, accourut en foule. Douze adolescents, appartenant aux premières familles et vêtus d'écarlate, parurent d'abord sur la plate-forme du Capitole et récitèrent au peuple les plus belles pièces de Pétrarque, en commençant par cette admirable lamentation :

« O mon Italie, quoique des paroles ne puissent guérir les blessures dont ton beau corps est déchiré, écoute du moins aujourd'hui des plaintes dignes du Tibre et de l'Arno, qui réfléchissent tous deux mon front sombre et penché de tristesse ! Toi que j'implore, divin maître du ciel, rouvre ton cœur à la pitié et daigne jeter un regard sur mon doux et bien-aimé pays. Qu'à ta voix paternelle les cœurs farouches, qui ne respirent que violence, soient émus; que la guerre oublie un moment ses fureurs ! Et vous, à qui la fortune confia les rênes du pouvoir dans ces délicieuses contrées, êtes-vous donc de marbre pour voir froidement ses douleurs ? Pourquoi tant d'épées étrangères?... Pourquoi nos champs si riants et si verts sont-ils rougis de flots de sang ? Ah ! la nature fut bien sage en élevant l'âpre barrière des Alpes entre nos douces plaines et la barbarie tudesque ; mais, aveuglés par les passions et les discordes, nous avons trompé son généreux dessein, et maintenant le tigre est enfermé dans le même parc avec les agneaux. Maintenant nous ne nous souvenons plus de Marius, qui repoussa les ancêtres de ces Barbares ; nous ne nous sou-

Bouargue del. *Lechard sculp.*

TRIOMPHE DE PÉTRARQUE

venons plus de César, dont la grande épée a jonché toute plaine de leurs cadavres!... O noble sang du Latium, coule libre enfin et ne sois plus esclave d'un fantôme! Dites-vous tous : n'est-ce pas là le premier sol que mes pieds ont foulé? n'est-ce pas le nid où je fus nourri si mollement? n'est-ce pas la patrie si chère à mon amour et à mes espérances, la mère si tendre et si pieuse qui garde dans son sein ceux qui m'ont aimé!... Oh! puisse ma lamentation toucher votre cœur et l'attendrir en la mouillant des pleurs du peuple! Il gémit, ce peuple opprimé, et n'espère qu'en vous; compatissez à ses misères et vous le verrez courir aux armes et montrer sur le champ de bataille que la valeur n'est pas encore morte dans les cœurs italiens [1]. »

Après ces chants, paré de la magnifique robe que lui avait donnée le roi de Naples, et entouré de six chefs de la noblesse [2], tous habillés de vert et portant des guirlandes de diverses couleurs, Pétrarque monta au Capitole. Le chef du sénat venait ensuite, accompagné des principaux membres du conseil de la ville. Lorsqu'il eut pris place, Pétrarque, appelé par un héraut, fit une courte harangue, en prenant pour texte un vers de Virgile, puis il cria trois fois : vive le peuple romain! vive les sénateurs de Rome! Dieu les maintienne en liberté! Et, après cette triple acclamation, il alla s'agenouiller devant le chef du sénat, qui prononça quelques paroles élogieuses, et, ôtant de sa tête la couronne de laurier, en décora le front du poëte en disant : « Je couronne le mérite! » Pétrarque lui répondit sur-le-champ par un sonnet en l'honneur des héros de Rome, qui excita le plus grand enthousiasme.

Le peuple manifestait sa joie par des battements de mains redoublés et par ces cris : « Vive Pétrarque! vive le Capitole? » Stefano Colonna se leva alors, et quand on vit qu'il voulait parler il se fit un profond silence. Ce grand vieillard, qu'on appelait la colonne de Rome, loua le poëte, son ami, en termes si nobles, que les partisans du lauréat pleuraient de joie et que Pétrarque, ainsi qu'il l'avoua lui-même plus tard, en rougissait de bonheur. Le discours de Stefano fini, on conduisit le lauréat en grande pompe à Saint-Pierre, où il rendit grâces à Dieu de l'honneur qu'il venait de recevoir et déposa sa couronne pour être suspendue avec les autres offrandes aux voûtes de

1. Italia mia, ben che l' parlar sia indarno... F. Petrarcha (*Canzoni.*)
2. Un Conti, un Savello, un Annibaldo, un Orsino, un Papareze et un Montenero.

la basilique. Un repas splendide au palais des Colonna termina la fête, et le lendemain, 9 avril, se dérobant modestement aux hommages populaires, Pétrarque quittait Rome au point du jour, emportant avec la gloire de ce triomphe un brevet sur parchemin de poëte et de prosateur, longuement libellé par le notaire de la ville [1]. A partir de ce moment, Pétrarque se considéra comme un fils adoptif de Rome et ne laissa échapper aucune occasion de lui témoigner sa reconnaissance. Dans ses vers et dans ses épîtres, il ne cessa de supplier le pape de quitter Avignon, qu'il appelait l'*avare Babylone*, et de reporter la chaire apostolique à Latran; puis à la mort de Benoît XII, en 1343, lorsque les Romains envoyèrent deux députations à Clément VI, pour lui offrir la dignité de sénateur, l'engager à venir à Rome, et lui demander de fixer le jubilé à la cinquantième année, il seconda les députés avec chaleur et se joignit à eux quand ils furent présentés à la cour papale.

Parmi ces envoyés qui avaient été élus en nombre égal, dix pour chacune, par les trois classes de la population, la noblesse, les *cavalierotti* et le peuple, Pétrarque distingua promptement un de ces hommes vers lesquels on se sent attiré par un mystérieux, mais invincible aimant. Cola Rienzo, ainsi se nommait cet homme, était le fils d'un pauvre tavernier qui tenait sur les bords du Tibre, dans le rione de la Regola et auprès du pont des Quatro Capi, une modeste auberge fréquentée surtout par les étrangers. Sa mère, appelée Matalena, vivait, dit l'auteur anonyme, *de' panni lavare e d'acqua portare*, en lavant du linge et en portant de l'eau. D'une nature nerveuse et impressionnable, elle avait légué à son fils une imagination ardente, un cœur tendre, et cette faculté si douce et parfois si cruelle de sentir vivement. Enfant encore, lorsque les pauvres voyageurs étrangers, les pèlerins à demi nus, les ouvriers dépouillés aux portes mêmes de Rome, entraient dans le cabaret de son père, et racontaient les violences dont ils venaient d'être l'objet, Cola écoutait ces récits avec l'avide curiosité de son âge, mais d'un air sombre et grave. Pas un jour ne s'écoulait à cette époque de désordre sans faire éclore un attentat nouveau : personne ne s'opposant au mal, il débordait de toutes parts. On volait, on assassinait impunément à

1. De Sade, *Mémoires pour la Vie de Pétrarque, tirés de ses Œuvres*, tome II, in-4o, p. 5. (Voir les *Œuvres de Pétrarque*, p. 1251, et la Relation de Monaldeschi, *Annali*, p. 450.)

Rome. La débauche y marchait tête levée à côté du crime, et rien, pas même la plus tendre enfance, n'y protégeait la femme. Les nobles ne reconnaissaient d'autre droit que la force, et le peuple, outragé à chaque instant dans la personne de ses femmes et de ses filles et repoussé sans cesse dans l'opprobre et la douleur, éclatait en imprécations contre ce régime.

L'enfant écoutait tout en silence; mais chaque protestation des opprimés, chaque cri de désespoir, chaque serment de vengeance tombait dans ce jeune cœur et s'y gravait profondément. En grandissant, il perdit sa mère et fut envoyé, dans l'espoir que l'air des montagnes fortifierait sa constitution, chez un parent qui habitait les roches d'Anagni. Là, il vécut jusqu'à vingt ans de la vie dure des montagnards. Son père étant mort en 1333, il revint à Rome et s'y livra d'abord avec passion à l'étude de l'histoire romaine et de ses monuments. Il ne quittait Salluste, Cicéron, Tite-Live, Sénèque, Valère Maxime, Symmaque, Boèce, ses auteurs favoris, la Bible et les poëtes que pour déchiffrer des inscriptions et aller méditer sur les ruines de l'ancienne Rome. Au milieu de ces grands débris, on l'entendait souvent s'écrier : « Où sont maintenant ces vaillants Romains? Où est leur sublime justice?... Oh! que n'ai-je vécu dans ces siècles d'or! » Doué d'une éloquence vive et hardie qui entraînait les cœurs, et dont sa taille élégante et sa noble figure doublaient le charme, Cola Rienzo enflammait ses amis d'enthousiasme quand il évoquait devant eux l'image de la vieille Rome si différente de celle de 1340. Ce n'était pas sans dessein qu'il faisait ces comparaisons. L'homme n'avait rien oublié de ce que l'enfant écouta si souvent avec émotion dans la taverne de son père. Depuis son retour des montagnes, une grande pensée l'occupait nuit et jour : changer la constitution de Rome, délivrer sa patrie de la tyrannie des nobles, y rétablir la paix et la justice, voilà le triple but qu'il se proposait. L'assassinat de son frère, égorgé sous ses yeux sans qu'il pût obtenir le châtiment du meurtrier, l'attacha plus énergiquement encore à ce but patriotique vers lequel il se mit à marcher d'un pas ferme. Tous les opprimés trouvèrent dès lors en lui un protecteur, un avocat zélé et fidèle. Aussi son nom fut bientôt sur toutes les lèvres : on le surnomma le consul des pauvres, et il n'eut qu'à se montrer pour être élu quand il s'agit d'envoyer des députés à Avignon.

Devant le pape, il ne faillit pas à sa mission populaire. Dès la première audience, il charma Clément VI par la vigueur et la grâce de sa parole. Il fit une peinture si énergique et si touchante du misérable état de Rome, que ce pape français, qui avait des entrailles, frémissait déjà de colère contre ces pervers, lorsque le cardinal Giovanni Colonna, employant avec sa finesse italienne le mensonge et la calomnie, eut l'art de l'apaiser et de rendre suspect l'orateur du peuple. La disgrâce de Rienzo toutefois ne dura pas longtemps. Au mois d'avril 1344, Clément VI, qui ne lui avait jamais retiré son estime, le nomma notaire de la chambre municipale, poste qui valait cinq florins d'or par jour. Il revint donc dans la ville plus grand qu'il n'en était parti et en beau chemin de fortune, s'il eût préféré comme tant d'autres son intérêt propre à l'intérêt public; mais ce dernier seul le touchait. En remplissant les devoirs de sa charge en homme intègre, il ne tarda pas à découvrir l'infidélité et les malversations des administrateurs de la chose publique. L'immoralité de ces magistrats prévaricateurs le révolta : emporté un jour par l'indignation, il ne put s'empêcher de se lever en plein conseil et de leur dire : « C'est une honte, concitoyens, de boire ainsi le sang des pauvres et de leur refuser du pain ! » A ce reproche si juste, un des Colonna répondit sur-le-champ par un soufflet. Aiguillonné par cet outrage, Cola fit un pas de plus, et, pour arriver à son cœur, s'adressa d'abord aux yeux du peuple.

Un jour de marché, la façade de la chambre municipale du Capitole apparut tout à coup couverte d'une toile immense. Cette toile représentait une vaste mer dont le vent semblait soulever les flots. Au milieu, on apercevait un vaisseau à moitié submergé, sans gouvernail, ni mâts, ni voiles. Sur le pont était une femme à genoux, vêtue de noir, les cheveux épars, et tendant vers le ciel des mains suppliantes : on lisait à ses pieds cette inscription en gros caractères : *Je suis Rome.* Quatre navires fracassés flottaient un peu plus bas : on voyait une femme morte dans chacun d'eux avec ces quatre noms : *Babylone*, *Carthage*, *Troie*, *Jérusalem*, et la légende suivante : *l'injustice a détruit ces villes.* De la bouche des quatre mortes sortait cet écriteau :

Tu t'es élevée au-dessus de toutes les cités du monde
Et nous voici maintenant attendant ta ruine [1].

1. Præ omni dominante sublimis extitisti
Modo heic ruinam tuam expectamus.

La partie gauche du tableau offrait deux îles : sur la première se tenait, dans l'attitude de la douleur, une veuve figurant l'Italie et portant ces vers en légende :

Toutes les villes étaient tes vassales
Et tu ne donnais qu'à moi le nom de sœur [1].

La seconde île était couverte par quatre femmes en deuil, qui symbolisaient les quatre vertus cardinales : la *Tempérance*, la *Justice*, la *Prudence* et la *Force*, et avaient aux lèvres cette plainte :

Toutes les vertus étaient autrefois tes compagnes,
Maintenant te voilà errante et seule au milieu des mers [2].

A droite s'élevait une île plus petite sur laquelle la *Foi*, habillée de blanc, montrait cette épitaphe :

O père tout-puissant du monde, mon guide et mon Seigneur,
Si Rome périt, où vivrai-je ?... [3]

Un ciel, où Dieu le père, la bouche armée de deux glaives flamboyants, était assis entre saint Pierre et saint Paul, agenouillés et suppliants devant son trône, couronnait ce tableau allégorique qui jeta le peuple dans la stupeur [4].

Le coup avait porté, le peuple s'éveilla. En conspirateur habile, Rienzo, occupant fortement son attention, l'empêcha de se rendormir : tantôt après l'abaissement de Rome il lui montrait son antique splendeur, en commentant publiquement à Latran, dans une fête théâtrale, l'inscription de la table de bronze où le sénat délégua ses pouvoirs à Vespasien ; tantôt il couvrait les murs de l'église de San Angelo in Pescheria d'une autre peinture allégorique plus expressive encore et plus hardie que la première. Les nobles, le regardant comme un bouffon sans conséquence, raillaient sa folie et s'en amusaient; ils se plaisaient même à l'avoir à leur table et n'étaient jamais plus heureux que lorsqu'ils pouvaient l'engager à discourir. Couvrant alors, comme Brutus, ses profonds desseins du masque de l'idiotisme, Rienzo

1. Cuilibet civitati potestatem eripuisti...
2. Cunctis virtutibus consociata fuisti...
3. Summe Pater, dux et dominus meus,
Si Roma perit, ubinam consistam ?...
4. Quando la gente vidde questa similitudine de tale figura, ogni persona se maravigliava... (*Vita di Colà di Rienzo.*) *Antiquités du moyen âge*, de Muratori, tome III, p. 404.

disait en regardant ses hôtes : « Un jour, qui n'est pas loin peut-être, je serai patrice ou empereur, et vous sentirez tous le bras de ma justice; j'enverrai celui-ci aux fourches, je ferai couper la tête à celui-là ; cet avare ne paiera que de sa fortune ! » A mesure qu'il les désignait d'un ton moitié railleur, moitié menaçant, ses nobles hôtes éclataient de rire, et derrière ce voile de folie ils n'apercevaient pas la mort qui venait à grands pas.

Parmi le peuple aussi l'opinion était incertaine. Quelques-uns se moquaient de ces peintures dont ils ne voyaient pas la portée; plusieurs, après les avoir longtemps contemplées, s'éloignaient en murmurant : « Pour guérir le mal il faut un médicament plus énergique que des images ! — Laissez, s'écriaient les autres, laissez faire cet homme, ses tableaux ont une grande signification. » Voyant les esprits en attente, Rienzo résolut de s'expliquer plus clairement; il profita des stations du carême, qui attiraient une foule immense dans les églises, et alla, le 15 février 1347, afficher lui-même ces deux lignes écrites de sa main sur la porte de Saint-George en Vélabre : *Dans peu de temps les Romains reviendront à leur antique et bon état.* Ce cartel produisit l'effet qu'il en attendait : les chefs des quartiers ou *caporioni*, les plus considérables parmi les cavalierotti, les riches marchands, les chefs de la milice, se pressèrent, pour lui demander des explications, autour du notaire du Capitole. Il leur donna rendez-vous pour la nuit suivante sur le mont Aventin, et quand ils furent tous réunis au sommet du vieux plateau où naquit autrefois la liberté de Rome, Rienzo leur peignit en pleurant l'abaissement de la patrie, le lit de honte et de misère sur lequel l'enchaînaient ses oppresseurs ; puis il leur avoua que son dessein était de réformer les abus et de rétablir la paix et le bon ordre. Tous l'approuvèrent; surtout lorsqu'il eut dissipé la première hésitation en leur apprenant, ce qui était vrai, qu'il agissait d'accord avec le pape, et rassuré les plus prudents en montrant qu'avec les trois cent mille florins d'or que rendaient les impôts la République nouvelle pourrait vivre, tous jurèrent sur l'Évangile de marcher au premier signal [1].

Ce signal, si impatiemment attendu, fut donné deux mois plus tard : le vieux Stefano Colonna étant sorti avec ses bandes pour piller

1. Muratori, *Antiquités du moyen âge*, tome III, p. 409.

la campagne du côté de Corneto, Rienzo fit publier à son de trompe, la veille de la Pentecôte, dans toutes les rues de la ville, que le jour suivant chacun eût à se trouver sans armes au Capitole afin de pourvoir au *bon état*. Pour lui, il se rendit à minuit dans l'église de San Angelo in Pescheria, sa paroisse, et y entendit avec le plus profond recueillement les trente messes du Saint-Esprit. Le lendemain matin à dix heures, quand elles furent achevées, il se mit en marche, armé de toutes pièces, mais nu-tête, ayant à sa gauche l'évêque d'Orviéto, vicaire du pape, et derrière lui vingt-cinq conjurés de l'Aventin. Trois autres le précédaient portant des bannières : la première, appelée le gonfanon de la liberté, était rouge ; en son champ éclatant et bordé d'or apparaissait l'image de Rome assise sur deux lions, et tenant d'une main un globe et de l'autre une palme. Sur la seconde, qui était blanche, on voyait saint Paul armé du glaive de la Justice ; saint Pierre avec ses clefs, symbole de concorde et de paix, se déroulait dans les plis de la troisième. Cent cavalierotti à cheval et l'épée nue fermaient la marche [1].

Arrivé au Capitole, où la population entière était rassemblée, Rienzo monta au *parloir* (parlatorio), et, après avoir fait un tableau brûlant d'éloquence de la servitude et de la misère du peuple, et dit que pour son salut, il se dévouait à tous les périls, il ordonna au fils de Cecco Mancino de lire la nouvelle constitution qu'il proposait à l'acceptation des citoyens. Cette constitution, nommée du *bon état*, était ainsi conçue :

« Tout meurtrier, quel que soit son rang, sera puni de mort.

« Tout procès sera jugé dans quinze jours au plus tard.

« Celui qui accusera faussement portera la peine que l'accusé aurait subie.

« Les maisons confisquées dorénavant, au lieu d'être démolies, deviendront propriété communale.

« Dans chaque rione (quartier), la commune entretiendra cent hommes de pied et vingt-cinq cavaliers pour maintenir l'ordre ; et si l'un d'entre eux meurt pour le service public, sa veuve ou ses héritiers recevront cent livres pour le fantassin, cent florins pour le cavalier.

« Des barques armées protégeront les marchands à l'embouchure du Tibre, sur les côtes et dans les marais salants.

1. Muratori, *Antiquités du moyen âge*, t. III, p. 411.

« Tout l'argent provenant de l'impôt des fours, de celui du sel, des droits de transit, de port et des amendes, sera exclusivement appliqué à l'intérêt public.

« La garde des tours, des ponts, des portes, des forteresses de la ville, sera retirée sur-le-champ aux barons et confiée à des capitaines élus par le peuple.

« Aucun noble n'y possédera désormais de château.

« Les barons sont chargés de veiller à la sécurité des routes.

« Ils ne peuvent plus donner asile aux larrons et aux assassins.

« A peine de mille marcs d'argent d'amende, ils laisseront le passage libre aux marchands.

« Le trésor commun soulagera la misère des couvents.

« Dans chaque rione il y aura un grenier public toujours plein.

« Tout le district forain de Rome participera aux bienfaits du *bon état* [1]. »

Cette lecture fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements, puis le nom de Rienzo acclamé par quarante mille voix. Toutes les mains étaient levées, toutes les bouches poussaient ce seul cri : Nous le voulons! A l'instant même et par un mouvement unanime, le peuple lui délégua sa souveraineté et lui conféra une autorité sans bornes à Rome et dans toute l'étendue de son district. Au milieu des acclamations, Rienzo demanda le vicaire du pape pour collègue; congédiant ensuite le peuple, il s'établit au Capitole, où, pour mieux rattacher la liberté de Rome moderne à la liberté de Rome ancienne, il prit quelques jours plus tard le titre de Tribun.

Tous ces événements avaient éclaté comme la foudre, et les nobles étaient si loin de les prévoir que, dans leur stupeur, ils ne songèrent pas même à la résistance. Le vieux Colonna fit seul exception : en apprenant ce qui s'était passé le 20 mai, il revint promptement à Rome et, à peine descendu de cheval, se mit à déblatérer contre le Tribun au milieu de la place de San Marcello. Ses menaces furent rapportés à Rienzo, qui, sans s'émouvoir, lui envoya l'ordre de sortir immédiatement de la ville. Le superbe vieillard prit le papier, le déchira, et après en avoir jeté les morceaux au vent : « Allez dire à ce fou, répondit-il, que s'il m'échauffe encore la bile, je vais le faire

1. Muratori, *Antiquités du moyen âge*, tome III, p. 414.

sortir lui-même du Capitole par les fenêtres[1]. » Le défi était clair; il fut relevé sur-le-champ. Lancée à toute volée, la grosse cloche du Capitole appela les citoyens aux armes; ils accoururent aussitôt en si grand nombre que le vieux Colonna, à la vue de cette foule immense et courroucée, perdit la tête, et n'eut que le temps de gagner à toute bride son fort de Palestrine. Le même jour Rienzo chassa tous les autres nobles, s'empara de leurs châteaux, des tours et des ponts, et livra les plus criminels d'entre eux aux bourreaux.

Alors sous la terreur toute cette indomptable féodalité plia. Voulant donner au peuple le spectacle de son humiliation, Rienzo exigea qu'elle vînt au Capitole prêter serment de fidélité au *bon état;* elle obéit. Les Colonna, les Orsini, les Savelli même dont il était le vassal, vinrent jurer aux pieds du fils de la lavandière de rendre la sécurité aux routes, de ne plus dépouiller les marchands, protéger les bandits, sauver les assassins, et de répondre, armés ou sans armes, au premier appel de la République. Assis sur son tribunal qu'entourait la foule, Rienzo avait l'Évangile ouvert devant lui, et chaque baron, baissant la tête, venait prêter serment sous la fermeté de son regard. Avant de quitter sa robe de pourpre, afin de montrer à ces grands coupables que la justice n'épargnait plus personne, il jugea et fit exécuter un moine du couvent de Sainte-Anastasie, fameux à Rome par ses désordres. A ces mesures le tribun en ajouta d'autres qui, en quelques semaines, du 20 mai au 7 juillet, lièrent le clergé à la cause du peuple, complétèrent l'abaissement des nobles et rétablirent l'ordre comme par miracle. Pour atteindre ce but, poursuivi en vain depuis tant de siècles par les magistrats et les papes, il n'avait eu qu'à forcer les barons d'arracher les palissades qui hérissaient leurs châteaux et leurs bourgs, et à constituer le tribunal de paix et de justice.

Composé d'hommes de bien qui s'appelaient hommes de paix (pacieri), ce tribunal siégeait au Capitole, sous la bannière blanche de saint Paul. Sa mission était d'étouffer dans les cœurs la vengeance et les passions sanglantes, et il la remplit si heureusement qu'un grand nombre d'ennemis mortels furent réconciliés par son intervention. Il

1. Per poco che quel pazzo mi stuzzichi, lo farò gettare delle finestre del Campidoglio. (*Vie de Cola Rienzo*, ch. VII.)

semblait qu'à la voix du Tribun la concorde eût quitté les cieux et qu'elle habitât désormais le palais civique sous la forme de cette mystérieuse colombe qui planait parfois dans les airs au-dessus de sa tête. Il s'était fait dans les esprits un changement si salutaire, que les blessés renonçaient d'eux-mêmes au terrible droit de la loi du talion inflexiblement appliquée par Rienzo. Un homme qui, dans une querelle, avait crevé un œil à son adversaire, attendait un jour à genoux sur l'escalier du Capitole l'exécution du jugement des hommes de paix : en apercevant l'offensé qui venait assister à son supplice, il lui demanda pardon, les larmes aux yeux, et le conjura, maudissant sa brutalité, de se venger de sa propre main. Mais le blessé, jetant le fer qu'on lui avait remis, fit relever le coupable et pardonna l'offense et la blessure [1].

A côté de la conciliation, Rienzo qui n'ignorait pas que les hommes de violence ne peuvent être corrigés que par la force, établit une justice inexorable. Attentats à la pudeur, séductions, adultères, rapts, tout fut puni de mort. Le vice eut peur et se cacha ; la débauche s'enfuit ; le jeu, rigoureusement poursuivi, disparut des places publiques et des tavernes ; les mœurs s'épurèrent aux rayons d'une administration républicaine où brillait avec tant d'éclat l'honneur du foyer domestique, et la femme, que sa faiblesse dévouait en naissant aux brutalités féodales, s'étonna d'être respectée comme au temps de Virginie. Il n'y eut aucune résistance, parce qu'il n'y avait aucune exception : les grands payaient comme les petits, les forts comme les faibles. A l'embouchure du Tibre, un bandit, nommé Martin, occupait le château du port, l'ancienne citadelle de Trajan et de Bélisaire, et dépouillait sans pitié tous les marchands que la tempête jetait de son côté ou du côté d'Ostie. Neveu de deux cardinaux, et parent des Orsini, Martin du Port avait méprisé les ordonnances de Rienzo et continuait ses déprédations. Un jour que l'hydropisie, compagne de la débauche, venait de le livrer aux médecins, les soldats de la ville le surprirent dans son repaire. Traîné à Rome, son jugement ne fut pas long : il était arrivé à la huitième heure, à la neuvième le peuple, accourant en foule aux sons lugubres de la cloche, vit son cadavre se balançant au haut d'un mât dans la plaine du Capitole.

1. *Vie de Cola Rienzo*, ch. IX.

A ce spectacle les nobles murmurèrent : alors le tribun, frappant plus fort, fit décapiter un Annibaldi, jeta dans les fers Pietro Frangipani et Luca Savelli, consigna au Capitole Giordano Orsini et Stefano Colonna, et nettoya le palais de ce dernier avec la hache, en mettant à mort tous les bandits auxquels il servait de refuge. Tous ceux qui avaient été sénateurs furent condamnés à cent florins d'or d'amende. Un muletier, qu'on avait volé sur les terres du comte d'Anguillara, étant venu se plaindre au Capitole, Rienzo força le comte à donner une indemnité de trente florins d'or à ce malheureux pour la mule et l'huile qu'on lui avait pris et d'en verser quatre cents comme punition dans le trésor commun. Non moins rigoureux pour les fonctionnaires quand il les prenait en flagrant délit de corruption, il leur infligeait une punition éclatante. De pauvres veuves lui ayant un jour signalé les concussions de deux scribes du Capitole, il les condamna au pilori et à dix mille livres d'amende ; un de ses officiers, qui avait reçu de l'argent, fut marqué d'un fer rouge aux lèvres ; un autre, coupable d'un meurtre, précipité dans une fosse sous le cadavre du mort [1].

Toutes ces exécutions répandirent une telle terreur que pas un de ceux qui avaient quelque motif de se dérober à l'œil de la loi ne resta dans la ville. Vivement traqués par les soldats urbains et par les seigneurs eux-mêmes qu'effrayait l'exemple du comte d'Anguillara, les malandrins qui infestaient les champs et les routes s'enfuirent en Toscane et dans le royaume de Naples. « Alors, dit le biographe contemporain de Rienzo, l'on vit régner partout une sécurité que nul homme de ce siècle n'avait connue. Les forêts ne recélèrent plus des hôtes pires que les bêtes féroces ; les laboureurs recommencèrent à cultiver la terre ; les pèlerins osèrent reprendre le chemin des lieux saints ; les marchands et les courriers publics ne craignirent plus de se hasarder sur les routes. Tous les méchants fuyaient ou se taisaient glacés de crainte ; tous les amis de l'ordre et de la paix tressaillaient de joie [2]. »

Un tel état de choses ne pouvait manquer d'avoir un grand retentissement au dehors : « Il s'est élevé, écrivait Pétrarque à l'empereur d'Allemagne, il s'est élevé depuis peu à Rome un homme du peuple

1. *Istorie Pistolesi*, p. 520. *Chronique de Sienne, id.*, p. 118. Raynald. *Annal.*, 1347, p. 13.
2. *Villani*, ch. XI, p. 89.

qui a rétabli la vieille liberté. Le succès de cet homme a été si prompt, que toute l'Italie applaudit déjà à son zèle. Déjà il émeut l'Europe et le monde; et, pour tout dire en un mot, j'atteste, comme témoin oculaire, qu'il nous a ramené la justice, la paix, la bonne foi, la sécurité et tous les bienfaits de l'âge d'or [1]. »

Le pape Clément VI n'était pas moins favorable à la révolution du 20 mai : « Nous avons appris, écrivait-il le 26 juin d'Avignon à Rienzo et à l'évêque d'Orvieto son collègue, que pour réprimer les excès tyranniques et l'insolence des ennemis de son repos, la veille de la Pentecôte, le peuple vous a élu à l'unanimité recteur de la ville et de son district. Ayant été investi nous-même par son choix libre et spontané des titres de sénateur, de capitaine et de syndic, nous approuvons, en cette qualité, et confirmons pleinement l'élection qui a été faite, et vous exhortons, par cet écrit apostolique, à continuer la tâche si heureusement commencée. Vos actes sont déjà bien louables, qu'ils le deviennent plus encore! Ne vous lassez pas d'observer et de faire observer le culte de l'équité, de la bonne foi et de la paix; c'est ainsi que votre régime nouveau portera les fruits de la grâce divine et méritera les bénédictions de notre Siége apostolique [2]. »

Dans une autre lettre, datée du jour suivant, il félicitait les Romains en ces termes :

« Instruit que, grâce à la prudence et au zèle de Cola Rienzo et de son collègue, notre vicaire, vous avez cessé d'être en butte à l'insolence et aux excès tyranniques de vos despotes; heureux de savoir que vous pouvez respirer enfin aux pieds de la justice, que l'audace des oppresseurs est désarmée, le chemin des saints tombeaux libre, et la paix rétablie partout, et ne formant d'autre vœu que de voir régner l'équité sur toute la terre, de notre propre mouvement et pour l'avantage de votre république, nous avons approuvé avec joie et approuvons tout ce que notre vicaire et Cola Rienzo, zélateur ardent de cette république, ont fait et feront à l'avenir. Nous consentons en outre à ce que le jubilé soit célébré tous les cinquante ans selon votre désir [3] »

1. Petrarcha F., *Apologia*, *Op.* p. 1181.

2. Manuscrit de F. M. Pelzel (*Bibliothèque du comte de Thun*), p. 22-23). Lettre de Clément VI à Raimond, évêque d'Orvieto, et à Cola Rienzo (Avignon, 28 juin 1347), citée dans les documents de la *Vie de Rienzo*, par Papencordt, p. 344.

3. Lætantes volumus et concedimus, quod prænominati Episcopus et Nicolaus quem alias ab experto novimus esse utilitatis ejusdem Reipublicæ fervidum zelatorem dictæ urbis ejusque districtus, Regimen de beneplacito auctoritatis nostræ valeant exercere.... (*Idem in ibid.*)

Ces lettres étaient des réponses. Peu de jours après son élection, Rienzo avait écrit au pape et aux conseils des principales villes d'Italie. A l'un, il racontait la révolution de la Pentecôte; aux autres, il en révélait la pensée. Ces communications, remarquables par la gravité de la forme et le sentiment religieux, étaient ainsi conçues :

« Nicolas, par la grâce du très-clément Jésus-Christ, notre seigneur, *sévère et clément tribun* de la paix et de la justice et libérateur illustre de la sainte république romaine, salut et amitié en Dieu. A la gloire du Saint-Esprit divinement descendu sur le peuple romain, nous vous instruisons aujourd'hui de notre promotion et de sa délivrance. Comptant d'avance sur une affection fraternelle, nous vous prions de recevoir gracieusement et de faire connaître à tous, pour l'amour des bienheureux apôtres Pierre et Paul, dont nous suivons les étendards avec un cœur pieux et dévoué, cette lettre adressée à votre dilection. Quant à notre autorité et à notre pouvoir légitime, ils ne vous feront jamais défaut. Écrit le 11 juin 1347 au Capitole où nous présidons selon la droiture de notre cœur [1]. »

Des tabellaires ou messagers, ayant simplement en main comme insigne de leur office une baguette peinte, couronnée d'un globe d'argent, portèrent ces lettres à Viterbe, Todi, Pérouse, Sienne, Florence, Lucques, Pise, Mantoue, Ferrare, Milan, Naples, Venise, et partout ils furent reçus avec transport. Les populations se pressaient sur leur passage, et des milliers de personnes, en reconnaissance de l'ordre rétabli et de la sécurité rendue aux routes et aux campagnes, baisaient à genoux et en pleurant l'emblème du pouvoir auquel on devait ces bienfaits. Les villes en lui répondant l'appelaient leur père, et promettaient d'envoyer des députés à l'assemblée générale qu'il voulait tenir le 1er août, à Rome, pour traiter de la pacification et de la liberté de l'Italie; des rois eux-mêmes invoquaient son arbitrage; des contrées les plus éloignées, où le bruit de son équité s'était répandu, on venait le prendre pour juge dans les différends graves; les opprimés imploraient son intervention; les proscrits lui redemandaient leur patrie, et le louant comme il méritait d'être loué, en termes magnifiques, Pétrarque disait aux Romains : « La liberté est au milieu de vous : la liberté, ce bien si doux, si grand, si enviable, qu'on

1. *Archivio secreto* de Mantoue, B. 1.

ne connaît, qu'on ne sait apprécier que lorsqu'il est perdu. Jouissez-en avec bonheur, avec calme, avec modération, et ne cessez de rendre grâces à Dieu qui n'a pas voulu laisser dans les fers celle qu'il avait faite impératrice du monde. C'est pourquoi, fils des hommes forts, si la raison est revenue en voyant fuir la servitude, ne la perdez plus cette liberté si douce qu'avec la dernière goutte de votre sang; car sans elle la vie n'est qu'un hochet misérable. Ayez toujours devant les yeux votre antique esclavage, et, dignes citoyens de Rome, vous aimerez mieux la mort de l'homme libre que l'existence de l'esclave. Le poisson sauvé de l'hameçon craint tout ce qui surnage; la brebis arrachée aux loups tremble en apercevant des chiens; l'oiseau échappé de la glue vole plus loin à la vue d'un arbre. Prenez garde, Romains! Bien des hameçons vous seront tendus! Bien des gluaux perfides vont être cachés au Capitole! Bien des loups faméliques rôdent autour du bercail! Soyez vigilants! Soyez fermes! Serrez-vous autour de ce troisième Brutus qui vous a rendu la liberté!

« Les grands méprisent sa pauvreté et la bassesse de sa naissance, mais ils ne savent pas quel grand cœur bat sous cette humiliation. Avec le poignard teint du chaste sang de Lucrèce, il a vengé et préservé vos femmes et vos filles : comme Romulus, il a ceint la ville d'un rempart de paix plus fort que le granit. Comme Camille, il fait sortir des ruines une cité nouvelle. Salut donc à toi le Brutus, le Camille, le Romulus de notre temps! Salut, ô père de la gloire, de la justice, du repos de la République! C'est par toi que la liberté éclairera nos tombes et les berceaux de nos enfants [1]. »

Pendant quelque temps Rienzo mérita ces éloges sans restriction; il avait modéré les taxes les plus rigoureuses, diminué et souvent aboli le droit de passage sur les ponts, établi dans les marchés une police si sévère que les fraudes étaient impossibles. S'abandonnant à ses idées mystiques et se croyant, comme certains sectaires de l'époque, illuminé par le Saint-Esprit, il se préparait tous les matins, par la prière et la communion, aux devoirs de sa charge, et avait rendu un décret pour obliger tout citoyen à se réconcilier avec Dieu au moins

1. Præteritam servitutem ante oculos assiduè revocate... Sic erit præsens quam vitâ charior libertas... Qui non malit in libertate mori quam in servitute vivere?... Elapsus hamo piscis quiquid in undis internatat metuit, excussa faucibus luporum ovis glaucos eminus horret canes, explicita visco volucris tuta etiam arbusta formidat... (Francisci Petrarchæ, *Hortatoria ad Nic. Laurent, Trib. Popul. de capessendâ libertate, Op.*, p. 535.)

une fois l'an, sous peine de perdre le tiers de ses biens. Aussi, marchant au bien dans la pureté de ses intentions et la droiture de son cœur, il apparaissait au peuple comme un envoyé du ciel et ne concevait rien de plus beau que sa mission sublime.

« Dieu qui voit tout, écrivait-il à un ami d'Avignon, sait si je désire des honneurs, des dignités et ce vain applaudissement du monde qui tombe à nos pieds comme de la boue ! Non ! non ! ma seule ambition est de servir la république et de maintenir le *bon état*. Dieu sait si j'ai accordé quelque chose à la faveur ; si j'ai donné à mes parents des charges ou de la fortune ; si j'amasse de l'or ; si je m'écarte du droit chemin ; si je me laisse prendre aux piéges de la flatterie. Dieu est témoin des efforts que je fais pour améliorer le sort des veuves, des orphelins et des indigents, et il n'ignore pas que le pauvre Cola Rienzo vivait plus heureux dans son obscurité que le Tribun dans sa puissance [1]. »

Comment oublia-t-il ce noble langage, le libérateur de Rome? Comment tomba-t-il si vite l'homme qui faisait la gloire d'Israël? C'est qu'il est bien moins facile qu'on ne pense de résister à la bonne fortune. L'homme qui a la raison ferme et le cœur probe la reçoit sans s'émouvoir et la regarde fuir sans regret. Celui dont le patriotisme n'était que de l'ambition s'endort au contraire sous ses caresses et se réveille transformé. Plus il a été élevé subitement, plus il a le vertige. Enveloppé d'une atmosphère de vanité, il ne voit plus que son triomphe qui l'éblouit. Pris aux gluaux perfides que lui avait en vain montrés la clairvoyance de Pétrarque, Cola Rienzo céda tout à coup à l'enivrement du succès et à la fougue de l'imagination italienne. A ses habitudes de tempérance, à sa simplicité de costume et de mœurs succédèrent tout à coup le luxe des festins et la magnificence des vêtements. Le Capitole se remplit de chanteurs et de bouffons, et les salles où était née la liberté ne retentirent plus que du son des instruments, de la joie des banquets et du bruit des fêtes. Rienzo se para d'un habit de soie verte et jaune, fourré de menu vair et prit le bracelet d'or : sa femme, jeune et belle plébéienne, vêtue, comme une princesse, d'écarlate et de brocart, ne

1. Iddio cui tutto è manifesto sa bene che non desiderio di dignità, di onori o di plauso mondano, sempre da noi sprezzati come fango ma quello dell' utilità della Repubblica... (Manuscrit de la Bibliothèque de Turin, fol. 175. *Hobhouse*, 530.)

paraissait en public que respectueusement escortée de pages et de donzelles appartenant aux familles nobles et entourée de suivantes qui la rafraîchissaient à la mode antique avec leurs éventails. Il n'y eut pas jusqu'à son oncle, qu'on appelait Jean le Barbier, qui ne quittât alors sa boutique, et, prenant le nom de Jean le Rouge (Gianni Rosso), ne se mît à courir les rues à cheval et à trancher du grand seigneur à la face de Rome [1].

Dès ce moment la grande réforme qu'il avait annoncée devint une parade, une atellane de bouffon. Rienzo ne descendit plus du Capitole que dans l'appareil d'un satrape fier d'éblouir ses sujets. Le jour de la fête de saint Jean, qui est pour Rome un jour d'allégresse, il alla visiter l'église de Latran avec une pompe tout à fait théâtrale. Il était monté sur un cheval blanc; portait un costume de soie blanche à franges d'or, tenait en main un sceptre d'argent et affectait une contenance martiale et majestueuse. Cent miliciens armés marchaient devant lui, et le gonfalonier faisait onduler sur sa tête la bannière du Capitole. Un autre jour, il se rendit à Saint-Pierre avec un appareil plus fastueux encore. Les rues avaient été élargies pour livrer passage au cortége. Précédé par la milice équestre qui allait entrer en campagne contre le préfet de Vico, ce cortége se composait d'abord des juges, des notaires, des officiers de la chambre municipale, des pacificateurs (pacieri), des syndics et de tous les autres fonctionnaires. Venait ensuite, au milieu de quatre maréchaux, Gianni di Allo, portant la coupe de vermeil pleine de pièces à l'effigie du tribun, et que les sénateurs avaient coutume d'offrir au tombeau des Apôtres. Il était suivi par les hérauts de la ville, qui, avec leurs trompettes d'argent, sonnaient, dit le vieux Fortifioca, de mélodieuses fanfares. Entre les bannitori, autres crieurs municipaux, et une troupe de cavaliers qui défilaient en silence était un officier, seul, portant haute et nue l'épée de justice. Puis venait un distributeur, jetant à pleines mains de l'argent au peuple, et enfin le tribun, montant le plus grand cheval qu'on avait pu trouver. Il était vêtu de velours blanc et vert, et agitait fièrement son sceptre à pommeau d'argent, surmonté d'une

1. Havea questo Cola una sua moglie molto jovene et bella laquale quando iva a Santo Pietro era accompagnata da joveni armati. Delle Patricie la seguitavano li fantesche li faceano vento perque sua faccia non fosse offesa da mosche. Havea uno suo zio Janni Barbieri havea nome. Barbieri fo et fatto fo grande signore e fo chiamato Janni Roscio. Havea una sua sorella laquale volze maritare a barone de Castella. (*Vie originale de Cola Rienzo, in fragmentis Historiæ Romanæ*, cap. 20.)

croix d'or, sur lequel brillaient ces mots : *Dieu et le Saint-Esprit !* Sur sa tête, comme à Latran, se déroulait un étendard orné de ses armes. Groupé sur l'escalier de Saint-Pierre le clergé l'attendait avec la croix et l'encens. En l'apercevant on entonna le *Veni Creator*, et il fut reçu avec les honneurs réservés aux empereurs et aux papes[1].

Une seule amertume se mêlait à ces joies de l'orgueil. Le plus farouche des barons romains, Jean de Vico, appelé le préfet, parce que cette famille se prétendait propriétaire à titre d'hérédité de la magistrature urbaine, avait constamment protesté contre l'élection de Rienzo. Maître de Vetralla, de Viterbe et de la roche inexpugnable de Rispampano, il bravait ses décrets et continuait à infester avec ses bandes toute la frontière toscane. Le tribun étant parvenu, grâce aux contingents envoyés par Todi, Narni, Pérouse et Corneto, à réunir six mille hommes de pied et mille chevaux, marcha contre le rebelle. Giordano Orsini commandait l'armée pendant que le frère Acuto d'Assise, regardé comme un saint, traitait secrètement avec Vico. Rienzo, qui ne songeait plus qu'aux effets de théâtre, eut l'idée de ressusciter les prodiges des anciens Romains. La nuit qui suivit la négociation on l'entendit s'écrier tout à coup dans sa tente d'une voix forte : « Laisse, laisse-moi !... » Ses Vitorchiani fidèles accourent à ces mots et lui demandent ce qu'il veut?... feignant de s'éveiller, il leur raconte aussitôt qu'il vient de voir en songe un moine blanc qui lui a dit : « Prends ta roche de Rispampano, je te la rends ! En même temps, ajouta-t-il, ce fantôme me serrait la main avec tant de force qu'il m'a arraché des cris de douleur. » Le lendemain, comme il donnait audience sur son tribunal, le frère Acuto d'Assise parut monté sur un âne, qui avait une housse blanche, et agitant des rameaux d'olivier en signe de paix. Dès qu'il l'aperçut, Rienzo dit aux siens : « Voilà le moine de mon songe ! » Le frère s'étant en effet approché, ne murmura que ces paroles : « Prends ta roche de Rispampano, je te la rends! » Et il continua sa route, laissant le tribun signer la paix avec Jean de Vico[2].

1. *Vie originale de Cola Rienzo, in fragmentis Historiæ Romanæ*, chap. XIII. Ordine che teneva il Tribuno nel cavalcare per la citta e in che modo fu ricevuto del clero di S. Pietro quando visita quella chiesa.

2. Io me sonnava che uno frate bianco veneva à me e diceva : Tuolli la tua Roca de Respampano, ecco che te la renno. (*Vie originale*, ch. XVIII.)

Après ce succès, qui n'aurait pas dû l'enorgueillir outre mesure, car il cédait plus qu'il ne gagnait en confirmant le seigneur de Vetralla dans sa dignité, Rienzo crut tout possible. Son esprit prenant un essor insensé se perdit dans les plus hautes régions de l'orgueil. Il se trouva trop grand pour rester dans le peuple, et Rome devint trop petite pour son ambition. Alors, le fils du tavernier de la Regola et de la pauvre lavandière voulut s'anoblir et élever de nouveau la ville qu'il gouvernait au rang suprême de capitale de l'univers. Les villes qui avaient des relations avec Rome furent invitées à se faire représenter au Capitole le 1er août. Rienzo avait choisi ce jour-là, qu'on nommait *ferragosto*, parce qu'il était férié et que la tradition lui conservait le caractère solennel que lui imprima jadis la fête d'Auguste. Toutes les villes envoyèrent des députés. La veille du jour fixé la fête commença avec pompe. Vers les trois heures de l'après-midi, suivi de son cortége ordinaire et des ambassadeurs étrangers, Rienzo s'achemina au milieu d'une foule de nobles vers l'église de Latran. Les premières dames de la noblesse accompagnaient sa mère, la haquenée de sa femme était conduite par deux pages de noble sang [1].

Arrivé à Latran il descendit sous le portique construit en 1300 par Boniface VIII, et peint à fresque par Giotto, et se retournant vers le peuple, dont la présence lui était déjà importune : « Cette nuit, dit-il, je me fais armer chevalier : regagnez vos maisons et revenez demain, vous apprendrez des choses qui plairont à Dieu et aux hommes ! » Le peuple se retira. Alors Rienzo, entrant dans la basilique avec son cortége, entendit l'office, prit le bain d'usage, dans la cuve antique, où, selon la légende, Constantin avait reçu le baptême, et alla se coucher ensuite revêtu de la chemise vermeille des poursuivants de la chevalerie, entre les huit colonnes de porphyre du baptistère. Ses nobles parrains remarquèrent, comme un augure sinistre, que le lit bien que neuf croula lorsqu'il y mit le pied. Ce présage troubla Rienzo mais ne put dissiper sa folie. Le lendemain, après une messe célébrée par le légat du pape, il se fit ceindre l'épée de chevalier par le vieux Vico Scotto et attacher les éperons d'or par un Orsini et le doyen des députés de Pérouse. Se tournant ensuite vers

1. *Vie originale de Cola Rienzo, in fragmentis Historiæ Romanæ*, ch. XXVI.

l'assemblée, il donna l'ordre au notaire du Capitole de lire une pièce dans laquelle lui Cola Rienzo se qualifiant candidat du Saint-Esprit, sévère et clément libérateur de la ville, zélateur d'Italie, ami du monde et tribun auguste, avait ordonné et ordonnait :

« Que Rome serait à dater de ce jour la capitale du monde et la pierre angulaire de la chrétienté ;

« Que toutes les villes et tous les peuples d'Italie redeviendraient libres et citoyens romains;

« Que l'élection des empereurs ne pourrait plus se faire qu'à Rome et par le suffrage du peuple romain;

« Et que les ducs et rois de Bavière, de Bohême, d'Autriche, usurpateurs du pouvoir impérial, et ceux qui prenaient faussement la qualité d'électeurs de l'empire, tels que le marquis de Brandebourg, le duc de Saxe et les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, seraient cités à bref délai pour répondre devant le peuple de leurs usurpations[1]. »

Le grand espoir de l'Italie se trouvait si bien formulé dans cette rodomontade, que malgré le ridicule de la forme, elle fut couverte d'applaudissements. Le seul mécontent était le légat du pape : il essaya de protester, mais à un signe de Rienzo les tambours et les trompettes étouffèrent sa voix. Plus rien dès lors ne troubla la fête qui finit par de magnifiques banquets. On avait abattu les murs intérieurs du palais de Latran pour en élargir les salles; les mets, destinés aux nobles convives du nouveau chevalier et aux ambassadeurs des cités, remplissaient cent trente chaudières : on leur prodigua les vins les plus exquis, et afin que le peuple, participât à l'allégresse générale, le cheval de Marc-Aurèle laissa couler pour lui toute la journée de ses narines des flots de vin.

Quand la folie commence à bouillonner dans son cerveau l'homme tombe de faute en faute. Quinze jours plus tard Rienzo profitait de la solennité de l'Assomption pour se faire couronner à Sainte-Marie-Majeure. C'est pendant la messe que s'accomplit cette cérémonie, non moins extravagante que la première. Le prieur de Saint-Jean-de-Latran se leva tout à coup et offrit au tribun une couronne de

1. Manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Turin, nº 784. On trouve aussi ce document abrégé dans la Chronique d'Este, *Muratori*, *Scriptores Italici*, t. xv, coll. 440.

chêne en disant : « Reçois la couronne de chêne puisque tu as délivré les citoyens de la mort ! » Le prieur de Saint-Pierre lui dit ensuite : « Reçois la couronne de lierre, car tu as aimé la religion ! » Le doyen de Saint-Paul-hors-des-Murs lui en présenta une autre en disant : « Prends cette couronne de myrte, puisque tu as rempli tes devoirs et abhorré l'avarice. » Le prieur de Saint-Laurent lui donna une couronne de laurier et répéta les mêmes paroles ; le prieur de Sainte-Marie-Majeure lui posa une couronne d'olivier sur le front en disant : « Homme rempli d'humilité, accepte ce symbole de paix, puisque tu as humilié les superbes ! » Le prieur de l'hôpital du Saint-Esprit lui remit une couronne d'argent et un sceptre, en prononçant ces mots : « Auguste Tribun, reçois dans cette couronne et dans ce sceptre les dons de l'Esprit saint avec le diadème céleste. » Enfin, le même Vico Scotto, qui l'avait armé chevalier, lui fit hommage, au nom du peuple romain, d'un globe d'argent surmonté d'une croix en s'écriant : « Sublime Tribun, reçois cet emblème impérial et continue à maintenir la justice, la paix et la liberté ! [1] »

Tandis que les chefs du clergé, d'un souffle complaisant, grossissaient les bulles de son orgueil, et que dans sa démence Rienzo se croyait parvenu au faîte de la gloire, ses véritables amis gémissaient sur cet aveuglement. Voyant le plus sincère et le plus désintéressé d'entre eux, le saint frère Guglielmo, fondre en larmes dans un coin de Sainte-Marie-Majeure, le chapelain de Rienzo court à lui et demande vivement ce qui fait couler ces pleurs? « Ton maître, répondit l'homme de Dieu ! Ah ! malheur à nous tous ! aujourd'hui il est tombé du ciel ! Je ne l'aurais jamais cru à ce point présomptueux ! Avec l'aide de l'Esprit-Saint, il avait vaincu sans tirer l'épée les tyrans de la ville ; les cités et les princes d'Italie le reconnaissaient déjà pour chef : que voulait-il de plus ?... Et pourquoi cette ambition ?... Pourquoi cette ingratitude envers le Très-Haut ?... Pourquoi demander à la terre, où tout passe et meurt, la récompense de sa grande entreprise ? Ah ! va dire à ton maître que les cendres et les sanglots de la pénitence peuvent seuls expier cet orgueil impie [2]. »

Redites à Rienzo, ces paroles l'émurent d'abord ; mais il les oublia

1. Denotatio coronarum receptarum per Nicolaum Tribunum Urbis. (Manuscrit de l'Université de Turin déjà cité.)

2. Papencordt (*Cola Rienzo et son temps*, p. 133).

bientôt dans l'ivresse des festins et des fêtes : comme tous les ambitieux à courte vue qui, une fois au pouvoir ne songent plus qu'à s'y maintenir en s'appuyant sur les ruines même qu'ils ont faites, il cherchait, pour les garder sous sa houlette, à concilier le loup et l'agneau. Insensé, qui ne savait pas qu'un ennemi vaincu ne pardonne jamais, et qu'il finit par étouffer dans ses embrassements ceux qui ne le caressent que pour conserver leur victoire! Dans l'éblouissement de son succès, le fils du tavernier oubliait qu'il n'avait été porté au Capitole que pour écraser la noblesse, et il essayait naïvement de la marier à table avec le peuple. Ce projet tourna autrement qu'il ne s'y attendait. Un jour qu'il avait réuni dans un banquet splendide l'élite des barons et les conjurés de l'Aventin, la vérité sortit du fond des coupes. Les fumées du vin ayant emporté la contrainte hypocrite que chacun s'imposait, les vieilles haines reprirent la parole. Peu à peu les convives plébéiens provoquèrent les nobles et leur reprochèrent amèrement leur tyrannie et leurs rapines. Ramassant aussitôt le gant, le vieux Stefano, surnommé *la très-glorieuse Colonne de la ville*, posa sans s'émouvoir cette question : Un représentant du peuple, doit-il être avare ou prodigue?... Un débat très-vif s'engagea sur ce texte; on disputa longtemps, et quand on eut assez agité le pour et le contre, Stefano, qui était à la droite de Rienzo, soulevant du bout des doigts un pan de sa soubreveste de soie à franges d'or : Est-ce là, dit-il, le costume d'un tribun?...

Ce coup si rude et si bien frappé, fut accueilli par de bruyants applaudissements du côté des nobles, par un silence grave et triste du côté des plébéiens. Comme illuminé par un éclair, Rienzo vit l'abîme où il courait. Un seul parti pouvait le sauver, il le prit à l'instant. Se levant sans paraître ému, il montra, en les désignant nominativement à ses Vitorchiani en armes autour de la table, Stefano, Giovanni et le jeune Colonna, Giordano Orsini, Rainaldo Orsini, seigneur de Marino, Cola Orsini du château Saint-Ange, Bertold Orsini, comte de Vicovaro, et les autres seigneurs de Rome, qui étaient tous présents moins trois, et ordonna de les mettre aux fers. Le lendemain, 15 septembre, au point de jour, il envoya aux prisonniers les frères de l'*Ara Cœli*, pour les préparer à la mort. Au glas funèbre de la cloche du Capitole qui sonnait leur agonie, ils se confessèrent presque tous et reçurent la communion. Le peuple accourut de son côté et trouva le

parloir du palais communal tendu de blanc et de rouge comme au jour des exécutions. Bientôt les condamnés parurent accompagnés par le bourreau et ses licteurs. Alors, à la stupéfaction générale de la foule, le tribun fait un discours pompeux où il commente ces paroles du *Pater, et dimitte nobis debita nostra, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés :* puis au lieu de la sentence capitale, il lit un décret qui nomme, pour restaurer l'ancienne gloire du nom romain, le vieux Stefano Colonna, le comte Bertold, Rainaldo et Orso Orsini, consuls et patrices; Giovanni Colonna, généralissime des milices, et Giordano Orsini, préfet de l'annone.

En se retirant, mécontent et silencieux, le peuple jugea son tribun. Il vient d'allumer un feu qu'il lui sera difficile d'éteindre, dit un des partisans de Rienzo, résumant l'opinion des masses plus clairvoyantes que leur chef. Quant aux barons, après avoir juré tout ce qu'il voulut, ils se hâtèrent de quitter Rome. Un mois plus tard ils avaient commencé la guerre. Sans la terreur qu'inspiraient leurs mœurs farouches, la population serait restée neutre; mais avec leur armure, les nobles reprirent leur cruauté. Un Orsini ayant brûlé vive dans son château de Marino une vieille femme de Rome, cette atrocité souleva le peuple, qui prit les armes. Moins généreux de cœur, les riches plébéiens entreprirent la guerre avec répugnance, et comme la classe moyenne arrivée au bien-être sacrifie presque toujours l'honneur à son repos, le combat était à peine engagé que les cavalierotti s'occupaient d'y mettre fin en traitant sous-main avec les Colonna. Ceux-ci, le pacte conclu, rassemblent une armée de mille chevaux et de six mille fantassins, et marchent sur la ville. Le 20 novembre 1347, ils étaient à cinq milles des murs et campaient au pied du monument sépulcral dont on voit encore les ruines à gauche de la route de Tivoli, vers le pont Mammolo. Ils en partirent à minuit et se portèrent sur la basilique Saint-Laurent-hors-des-Murs. Là, on tint conseil. Il faisait un temps affreux. Quelques barons voyant leurs hommes glacés par le froid et la pluie, proposaient de rebrousser chemin : l'avis contraire prévalut. Un peu avant l'aube, bien que tremblant comme la feuille de fièvre et de frisson, le fils aîné de Stefano Colonna, qui portait le même prénom que son père, s'avance vers la ville et se présente, suivi d'un seul serviteur, à la porte Saint-Laurent. Là, il appelle avec précaution le traître qui devait la livrer et lui jette ces mots conve-

nus : Je suis un citoyen de Rome, un partisan du bon État, ouvre. — Celui que tu appelles, répondit une voix à travers la porte, n'est plus de garde, retire-toi.

Les barons, embusqués à quelque distance, avaient tout entendu ; lorsque Colonna les rejoignit, ils tinrent de nouveau conseil, et s'arrêtèrent à un parti qui obtint tous les suffrages, car il unissait la prudence à la forfanterie. Afin de braver les Romains tout en tournant visage, il fut décidé qu'on défilerait devant la porte Saint-Laurent au son des trompettes. L'armée féodale est immédiatement divisée en trois corps, et la retraite se fait en bon ordre. Déjà les deux premières *batailles*, comme on disait au moyen âge, étaient passées triomphalement au bruit des clairons ; la troisième, composée d'un gros de cavalerie d'élite, venait tranquillement ayant pour éclaireurs, à une distance de deux cents pas, huit nobles commandés par le jeune Giovanni Colonna. Le jour commençait à poindre : les Romains s'animent au son des trompettes, et veulent charger l'ennemi ; ne trouvant point les clés de la porte, ils s'efforcent de l'enfoncer à coups de marteaux et de haches. A ce fracas, et aux rumeurs tumultueuses qu'il entendait dans la ville, le jeune Colonna s'arrêta. Sa première idée fut que ses amis forçaient la porte ; il n'en douta plus en voyant le battant de droite s'ouvrir tout à coup. Dans cette illusion, couchant la lance, il éperonna son cheval, et franchit le seuil d'un élan. Si les autres avaient fait comme lui, Rome était gagnée. L'apparition de cet enfant, derrière lequel ils croyaient voir toutes les bandes seigneuriales, troubla tellement les Romains, qu'ils prirent la fuite dans le plus grand désordre. Soldats et chefs, cavaliers et fantassins disputaient de vitesse : « Il fallait les voir, dit un chroniqueur qui les avait vus. Les plus hardis ne tournèrent la tête qu'à une demi-portée de trait ; alors, qu'on juge de leur surprise en apercevant qu'ils fuyaient devant un enfant. Giovanni Colonna était seul : personne ne l'avait suivi. »

Furieux contre eux-mêmes de cette panique, ils reviennent tous sur le jeune imprudent que, pour comble de malheur, son cheval venait de renverser dans un bourbier à gauche de la porte. L'infortuné les suppliait en pleurant de lui laisser ses armes ; ils ne lui laissèrent pas même la vie. Frappé sans pitié, une minute après il gisait mort, nu et sanglant au milieu de la boue, et, par un étrange

hasard, comme pour éclairer cette scène sinistre, le ciel, jusqu'alors pluvieux et sombre, redevenait serein, et s'illuminait tout à coup des plus beaux rayons du soleil d'automne. Cependant Stéfano Colonna, ne voyant plus son fils, le demandait avec anxiété. Personne n'osant lui rien dire, il pousse son cheval jusque sous la porte, et aperçoit ce cadavre souillé de fange que l'œil d'un père pouvait seul reconnaître en ce moment. A cette vue, il tourne bride machinalement, et s'en retourne saisi d'une telle douleur qu'il n'avait plus conscience de ses actions; mais, après avoir franchi la porte, le souvenir de son fils lui revient avec force, l'idée qu'il peut le sauver encore se présente à son esprit éperdu. Sans prononcer une parole, il rentra dans la ville; mais cette fois il n'en sortit plus. Atteint par une grosse pierre qu'on précipita sur lui du haut des murs, le cheval s'abattit, et à peine Colonna eut-il touché la terre qu'il y fut cloué par les épées et les lances [1].

Échauffés par cette première vengeance, les Romains débouchent en tumulte de la porte Saint-Laurent et se jettent dans le flanc de la colonne qui achevait de défiler. Tout ce qui leur tomba sous la main fut passé au fil de l'épée. Déjà démoralisés par la mort des deux Colonna, les nobles cédèrent au premier choc : les mieux montés donnèrent l'exemple, les autres abandonnèrent leurs rangs et leurs armes pour fuir plus vite. La déroute et le carnage durèrent jusqu'à trois heures du soir. On ramassa parmi les morts quatre Colonna et cinq de leurs parents, deux barons de Lugnano et un Frangipani; Giordano Orsini de Marino et un Gaetani étaient mortellement blessés. Les prisonniers, au nombre desquels étaient le préfet Vico et son fils, furent enfermés dans la grosse tour du Capitole.

Au lieu de profiter de cette victoire qui avait été remportée sans lui, Rienzo ne songea qu'à s'en attribuer l'honneur. Il se décora d'une couronne d'argent, monta en triomphe au Capitole, se compara, dans des discours emphatiques, à Judith venant de tuer Holopherne, et courut en procession à Sainte-Marie-Majeure, quand il aurait dû courir avec l'armée à Palestrina ou à Marino. Puis, trois jours après, il révolta par une nouvelle explosion d'orgueil, aussi ridicule que les précédentes, et presque impie, ceux de ses partisans qui lui étaient

1. Non havea uno de li piedi moite ferute havea. Fra lo naso e li vuocchi havea una feruta e si terribele apertura che parea lo quado de le gote dello lupo.... (*Vie originale*, chap. 34.)

restés fidèles. Se mettant à la tête de la cavalerie qu'il appelait sacrée, sans doute parce qu'elle recevait double solde, il se rendit à l'endroit où avait été tué Stéfano Colonna, et, descendant de cheval avec son fils, il prit dans le creux de la main un peu de cette boue sanglante, et en souillant le front de cet enfant, il le créa chevalier de la victoire [1].

Pendant ce temps, les dames Colonna éplorées, les cheveux épars, et suivies d'une multitude d'amies en deuil et de vassales qui poussaient des lamentations, ensevelissaient leurs morts dans l'église de Saint-Sylvestre *in capite*, et un fuyard apprenait au vieux Stéfano qu'il n'avait plus ni fils ni petit-fils. Le Priam féodal reçut cette nouvelle avec une effrayante impassibilité. Les yeux attachés à la terre, il demeura longtemps muet, puis levant lentement la tête : « Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il ; mieux vaut mourir que de plier sous le joug d'un vilain ! » Sa fermeté releva le moral des nobles, et ils reprirent la lutte avec d'autant plus d'ardeur, qu'à mesure que le courage et l'espoir leur revenaient une pusillanimité inexplicable s'emparait du cœur de Rienzo. Aussi timide que la colombe qu'il avait prise pour symbole depuis la victoire du 20 novembre, il s'effrayait de tout. Son esprit troublé enfantait les visions les plus puériles : il passa douze nuits dans l'agitation et l'insomnie parce qu'un hibou venait se percher et jeter son cri lugubre du haut du Capitole. Enhardis par sa faiblesse, les barons conspirèrent dans Rome même. Il avait cité à son tribunal un palatin d'Altamura nommé Pipino, chassé pour ses méfaits du royaume de Naples ; loin d'obéir, l'audacieux banni se retranche, avec cinquante hommes, dans les ruines du cirque de Flaminius, et criant : *Vive le peuple* et *mort au Tribun !* il appelle aux armes les amis des Colonna.

Rien n'était plus facile que d'étouffer ce mouvement ; il ne s'agissait que d'agir avec vigueur : au lieu de marcher contre le rebelle, Rienzo n'envoya qu'une bannière ou cohorte de cavalerie, de cinq qui étaient sous sa main, et le chef de cette cohorte ayant été tué d'un coup de lance, il se mit à trembler et à pleurer comme un enfant. Ce qui achevait de lui briser le cœur, c'est que la cloche avait beau sonner

1. Jettava li lo Tribuno l'acqua de lo sangue de Stefano e disse : *Sarai cavalieri de la Vittoria*. (La même, ch. 37.)

l'alarme, personne ne bougeait. Non que le peuple voulût délaisser son tribun, mais, un peu refroidi, il ne se pressait pas de répondre à l'appel. Rienzo se crut abandonné. Aussi après avoir déploré avec émotion, dans un dernier discours, l'inconstance et l'ingratitude du peuple et s'être démis de son pouvoir, le 15 décembre au soir il monta à cheval, et descendant triomphalement du Capitole, il se retira au château Saint-Ange, d'où il partit quelque temps après pour passer à Naples et disparaître tout à coup.

Les nobles étaient si loin de s'attendre à ce rapide succès qu'ils n'osèrent d'abord y croire : pendant deux jours Rome fut sans gouvernement. Le vieux Colonna, qui avait rallié les bandes féodales, arriva enfin à leur tête le 17 et rétablit l'ancienne constitution. On élut deux sénateurs pour représenter au pouvoir les deux factions rivales, Bertold Orsini et Luca Savelli, un parent des Colonna. Ces magistrats, finissant la guerre comme elle avait commencé, par des images, se hâtèrent de faire peindre sur le mur du Capitole le tribun et deux de ses amis : représentés dans leur plus fastueux costume, ils étaient pendus la tête en bas, à la grande joie des barons. Ce fut le seul acte éclatant des nouveaux capitaines du peuple. Avec l'administration sans moralité et sans vigueur de la noblesse, tous les abus, tous les excès, tous les crimes du passé étaient revenus. Transformée une seconde fois en caverne de brigands, Rome pouvait comparer le bon État au mauvais Régime. Regardant le triomphe des nobles comme une amnistie, ce ramas de bandits, de malfaiteurs, d'assassins, que la peur de la justice avait chassés, reparut plus funeste et plus audacieux que jamais. On volait, on tuait partout comme autrefois en plein soleil. Gens de la ville ou étrangers étaient, dit Matteo Villani, sur la terre romaine, comme des brebis au milieu des loups[1].

La peste de 1348 vint encore aggraver cet état de choses : cet épouvantable fléau, qui emporta cent mille personnes à Venise, passa moins désastreux sur Rome ; mais, comme en Toscane, il dut coucher dans la tombe le tiers de la population. Les survivants respiraient à peine, lorsque l'année suivante un tremblement de terre, dont la vio-

1. La città rimase senza governatore, e cadauno faceva male a suo senno, pero che non v'era luogo di giustizia, e per questo il Popolo era in male stato, la città dentro piena di malfattori, fuori per tutto si rubava, i forestieri e i Romani erano in terra di Roma come le pecore tra' lupi. (*Matteo Villani Istoria*, lib. II, cap. 47.)

lence ébranla toute l'Italie, compléta l'œuvre des siècles et des Barbares. Depuis deux mille ans la cité n'avait, au dire de Pétrarque, essuyé pareil ravage. La plupart des maisons croulèrent; les anciens édifices qui avaient résisté au temps et aux hommes, furent ébranlés par ces secousses souterraines. Le portique extérieur du Colisée, vers le Palatin, céda et couvrit le sol de ses ruines; le sommet de la tour des Conti, le clocher de Saint-Paul et les toits de Sainte-Marie-Majeure et de Latran, après avoir quelque temps chancelé, tombèrent avec fracas. Le jubilé fit oublier ces maux. Clément VI, comme nous l'avons dit déjà, venait, en considération de la brièveté de la vie, de diminuer de moitié le cycle séculaire de cette fête. Or cinquante ans s'étant écoulés depuis le jubilé centenaire de Boniface VIII, le 8 août 1349 le pape annonça solennellement à la chretienté que tous ceux qui, à partir de Noël, visiteraient pendant trente jours les églises de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Jean-de-Latran, et confesseraient leurs péchés, en obtiendraient, avec l'indulgence, l'entière rémission.

Cette promesse attira de tous les points de l'Europe un concours plus grand encore que la première fois. Rome n'était plus qu'une grande hôtellerie : les maisons manquant à la foule incessamment grossie des pèlerins, on campait dans les rues et les places. De Noël à Pâques il vint douze cent mille étrangers; à l'Ascension et à la Pentecôte, on en compta huit cent mille. L'affluence diminua un peu pendant l'été; mais, en moyenne, le chiffre des pécheurs qui arrivaient chaque jour ne tomba guère au-dessous de cinq mille. Par la multitude des pèlerins on peut juger de la masse d'argent qu'ils laissèrent à Rome. Ruinée auparavant et presque déserte, après la riche moisson du jubilé la ville refleurit. Elle aurait dû, ce semble, montrer quelque reconnaissance au pape. Ce fut le contraire qui arriva. Trois fois la population, dont les instincts violents n'étaient plus réprimés, faillit tuer le légat : la première, à cause d'un dromadaire qu'il avait dans ses écuries et que tout le monde voulait voir; la seconde, parce que dans l'intérêt des pèlerins il abrégea de moitié le mois fixé pour gagner l'indulgence; la troisième, parce qu'il avait condamné par contumace et excommunié Cola Rienzo.

Le passage subit de la misère à l'aisance amena un résultat non

moins imprévu. Flétri par la pauvreté, l'homme ne sent plus le poids des chaînes. Mais qu'un rayon de prospérité réchauffe son cœur, la haine de l'injustice et de l'oppression y renaît à l'instant. Quand la manne apostolique eut réconforté les Romains, ils rougirent de se voir une seconde fois sous les serres des vautours. Les nobles réparaient le temps perdu : l'anarchie était grande, et chaque parti voulant régner seul il n'y avait plus de chef au Capitole. Un prompt retour au régime démocratique était le seul qui pût sauver la ville : les riches *popolani* ou bourgeois, qui le comprirent, se réunirent le lendemain même de la fin du jubilé, 26 décembre 1351, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et nommèrent capitaine du peuple et recteur souverain un honnête homme de leur classe, nommé Giovanni Cerroni. Par ses mesures vigoureuses et son équité Cerroni rétablit l'ordre et le maintint dix mois. Au bout de ce temps les nobles l'attaquèrent et le peuple le défendit mal. Condamné par cet abandon, Cerroni suivit à l'instant l'exemple de Rienzo, et, se dépouillant des marques de sa dignité, il quitta le Capitole et s'exila volontairement dans les Abruzzes.

Sa retraite rendait encore une fois le pouvoir aux nobles : le vieil Orsini et Stefanello Colonna, un adolescent, remplacèrent Cerroni au palais sénatorial. Ils n'y restèrent pas longtemps. Durs aux pauvres et avares, ils profitèrent de la cherté des grains pour les accaparer, les expédier secrètement à l'étranger, et après avoir épuisé de mille manières la patience de Rome, ils l'affamèrent. Le 15 février 1353, ne trouvant au marché que du blé en très-petite quantité, le peuple devint furieux; son cri sinistre : *popolo! popolo!* retentit de toutes parts. Il court au Capitole. Des deux sénateurs, le jeune Stefanello Colonna s'enfuit par une porte de derrière, et, se laissant couler au moyen d'une corde le long du rempart donnant sur le Forum, il sauva sa vie; le vieux Bertold Orsini sort armé de toutes pièces pour monter à cheval, et gagner le château Saint-Ange. Dès qu'on l'aperçoit au haut de l'escalier, il s'élève de la foule une immense rumeur, et bientôt une grêle de pierres fond sur lui. Un témoin oculaire dit qu'elles volaient aussi épaisses que les feuilles d'automne. Blessé, éperdu au milieu de ce tourbillon, il eut à peine la force de descendre l'escalier, et vint tomber devant l'image de la Vierge. Là,

chacun le lapidant à son tour, le cadavre disparut écrasé sous une pyramide de pierres [1].

Le lendemain, l'abondance régna dans la ville. Un autre Colonna, Pietro Sciarra, et un autre Orsini se glissèrent au Capitole, et l'anarchie féodale ramena la guerre civile. Les nobles se partageaient comme toujours; les uns suivaient les bannières des deux factions rivales, les autres voulaient leur opposer le préfet Giovanni de Vico. En attendant, chacun s'était barricadé comme au bon temps, et tous les jours Savelli, Orsini et Colonna se livraient bataille. Un tel état de choses ne pouvait durer. Le peuple, perdant patience, résolut de ne plus souffrir le gouvernement des nobles. Il se leva en masse le 14 septembre 1353, et, revenant au *bon Etat*, créa tribun un ami de Rienzo. C'était un scribe du sénat nommé Francesco Baroncelli, qui eût rétabli et consolidé le régime républicain, si un ennemi puissant et habile n'avait été intéressé à le détruire. Homme pratique, rompu aux affaires, et d'une vive intelligence, quoiqu'un noble historien l'appelle dédaigneusement *un uomo di vile nazione e di poca scienza* [2], Baroncelli prit le contrepied du premier tribun, s'entoura de conseillers sages et d'employés capables, parla peu, agit beaucoup, et atteignit en deux mois le but que Rienzo n'avait fait qu'entrevoir. Confiée à des mains probes, l'administration des deniers publics s'épura; devant le glaive de la justice, qui s'abattait sans pitié sur les coupables, reflua toute cette écume que la réaction nobiliaire avait rapportée. Aussi la paix succéda immédiatement aux violentes agitations du passé.

Ce n'était pas ce que voulaient les ennemis du bon État. La liberté, à Rome, se trouvait sans cesse entre deux adversaires : l'élément féodal et le Saint-Siége. Quand elle avait repoussé l'un, il fallait qu'elle luttât contre l'autre. Malgré leurs efforts, depuis qu'ils habitaient Avignon les papes n'exerçaient plus qu'une ombre d'influence dans la cité des grands apôtres. Non qu'ils eussent renoncé à l'idée de l'asservir un jour; mais leur éloignement, l'état anarchique de Rome, l'esprit d'indépendance du peuple et les prétentions ambitieuses des

1. Allora lo popolo senza misericordia ne leje in quello loco li compio li dii, allapidandolo come cane, jettanno sassi sopra lo capo, come a san Stefano... (L'auteur anonyme des *Fragments de l'Histoire de Rome*, liv. III, ch. IV.)

2. *Matteo Villani Istoria*, liv. III, p. 414.

nobles avaient rendu vaines toutes leurs tentatives. Le pape de 1352, Étienne d'Albert, de Limoges, qu'on nommait Innocent VI, reprit la trame tant de fois brisée, à l'avénement du second tribun. La politique des papes visant à rester seuls maîtres de Rome, avait consisté jusque-là dans un jeu de bascule assez ingénieux : lorsque la balance penchait du côté du peuple, ils étaient avec le peuple, et l'aidaient à écraser les nobles; si le peuple devenait trop fort, ils se retournaient à l'instant contre lui, et l'empêchaient, en semant habilement l'or et multipliant les obstacles sous ses pas, de fonder un gouvernement durable. Cette manœuvre, qui réussit tant que les deux partis s'équilibrèrent, ne fut plus praticable le jour où la république se trouva assez forte pour vaincre les nobles et le pontife réunis. Innocent VI changea donc de système, et il employa pour renverser Baroncelli, dont le gouvernement se fortifiait de jour en jour, un de ces moyens audacieux et habiles dont les politiques de génie ont seuls le secret.

Après une série d'aventures marquées au cachet de son imagination romanesque et mystique à la fois, Cola Rienzo qui, du fond de l'Apennin où il fut trois ans ermite, était passé à Prague, et de Prague à la cour de l'empereur Charles IV qui le livra au pape, expiait en ce moment ses fautes dans la grosse tour d'Avignon. Lié par une chaîne qui, pendant de la voûte de son cachot, était rivée à sa ceinture, il pouvait aller jusqu'à la fenêtre grillée, d'où l'on voyait le Rhône, et ne se plaignait pas dans sa résignation religieuse, car il s avait, disait il, que l'orgueil a besoin de châtiment. Ce fut l'instrument qu'Innocent VI eut l'idée d'employer pour écarter Baroncelli et ruiner indirectement la république. Au printemps de 1354, il brisa sa chaîne, lui rendit son titre vain de chevalier, et, le nommant sénateur de Rome, l'envoya en Italie sous la surveillance du cardinal Albornoz. Mais, avec la dignité nominale de sénateur, il ne lui avait donné que sa bénédiction apostolique. L'ancien tribun cherchait donc partout de l'argent. Le hasard lui en fit trouver à Pérouse : un jeune Provençal, frère d'Arnaud de Montréal sous Narbonne, le plus célèbre capitaine d'aventure de l'époque, séduit par ses chaleureuses oraisons sur les temps antiques, lui prêta quatre mille florins. On lui conseilla ensuite de prendre à sa solde une troupe de ces routiers ou mercenaires qui vendaient leur sang au plus offant, et de marcher sur Rome. Ce fut à la tête de seize compagnies de ces malandrins, la terreur et le fléau

des populations, que l'ancien fondateur du *Bon État* rentra dans sa patrie.

Après la bataille de Zama, Scipion y reçut un accueil moins enthousiaste. Toute la population s'était portée à sa rencontre jusqu'au Monte Mario avec les bannières. Il arriva le 1er août 1354, et monta au Capitole au milieu des acclamations, sous une pluie de fleurs et de couronnes. Mais Rienzo n'avait pas eu ce bonheur, qui arrive quelquefois à ceux que de grandes fautes ont précipités du pouvoir, d'être corrigé par l'adversité : la leçon avait été dure et longue. On devait espérer que ce ridicule et fol orgueil des derniers temps s'était évaporé dans les solitudes de l'Apennin et la tour du palais des papes. Il n'en fut rien. Au lieu de guérir, le mal avait empiré. Le calcul du pape avait été juste: le peuple, lâchant aussitôt la proie pour l'ombre, abandonna le sage pour le fou. Baroncelli resté seul, sortit du palais sénatorial, et y laissa remonter la démence et l'orgueil, en désespérant à coup sûr dans son cœur de la liberté. Tandis que le tribun véritablement digne de ce nom quittait le pouvoir, à la grande surprise de ses amis, Rienzo le prenait au nom du pape. Toujours empressé à discourir, il se compara dans une harangue cicéronienne au roi Nabuchodonosor, que Dieu châtia pendant sept ans et remit glorieusement sur le trône, puis il s'applaudit de l'honneur que le pape lui avait fait en le nommant sénateur, et se pavana si longtemps de cette gloire, qu'il dissipa les illusions de ses partisans les plus dévoués, et parut ce jour-là aux yeux de tous ce qu'il était réellement, non plus l'ancien tribun du peuple, mais un délégué du saint-siége.

Cette transformation le perdit : sentant qu'il n'avait plus devant lui le conspirateur de l'Aventin, à mesure que Rienzo déroulait ses élégantes périodes, le peuple, dont le cœur était froid et désabusé, se mit à l'examiner curieusement. Mais Rienzo n'était plus le fier et beau jeune homme du *Ferragosto* de 1347. Vieilli avant l'âge, alourdi par ses excès de table, il ressemblait, sous les oripeaux dont il s'empressa de s'affubler comme avant sa chute, avec sa face rubiconde et luisante, et son embonpoint énorme, à un prieur de Saint-Jean-de-Latran. C'est un abbé d'Afrique (abbate Asiano), disait le peuple, ce n'est pas Cola. Ce n'était plus lui effectivement, le peuple avait raison : tous ses actes prouvèrent qu'on n'avait ramené au Capitole que son fantôme. La vengeance, seule passion qui jetait encore un

éclair dans cet esprit obscurci par les fumées du malvoisie et du fiajano, lui inspira trois mesures impolitiques et odieuses, et sous le poids desquelles il succomba. Il faisait la guerre aux Colonna : ne sachant comment payer les mercenaires qui l'avaient reconduit à Rome et formaient seuls son armée, il fit décapiter, afin de s'emparer de ses trésors, Arnaud de Montréal, le fameux capitaine d'aventures, et paya son frère, le prêteur des quatre mille florins, en le livrant au légat, chargé de chaînes. Bientôt, cette ressource ne suffisant pas, il rétablit l'impôt sur les objets de consommation, qu'il avait autrefois supprimé lui-même, et comme le peuple murmurait, il lui jeta, pour l'apaiser, la tête d'un citoyen aimé et honoré de tous, qu'on appelait Pandolfuccio di Guido.

Le meurtre de cet homme de bien fut son glas funèbre. Profitant du mécontentement général les Colonna et les Savelli semèrent l'argent à pleines mains, et l'insurrection éclata. Le 8 octobre 1354 au matin, Rienzo dormait encore lorsque des cris : Vive le peuple! vive le peuple! poussés par des milliers de voix, le réveillèrent en sursaut. Il écoute et entend une rumeur sinistre et des clameurs de plus en plus menaçantes. Arrivé au pied du Capitole, le rassemblement, composé des hommes des rioni, des partisans de l'infortuné Pandolfuccio, et conduit par les Colonna, dévoila tout à coup son but en criant : *Mort au traître qui a rétabli la gabelle! mort!* Tout en s'habillant, Rienzo, au lieu de faire appeler des troupes, se vantait de calmer cette émeute en lisant au peuple une bulle du pape qui le confirmait dans sa dignité. Mais, voyant cependant que tout le monde avait disparu et que le tumulte allait toujours grossissant, il demanda conseil aux trois amis qui demeuraient seuls pour le trahir. Ceux-ci gardant le silence, il revêtit son armure de chevalier, et se présenta au balcon de la grande cour en agitant l'étendard du peuple d'une main et faisant signe de l'autre qu'il voulait parler. Mais, couvert d'outrages et de huées toutes les fois qu'il essayait d'élever la voix, assailli d'une grêle de pierres et de flèches, blessé même à la main, il se retira désespéré, au moment où l'émeute triomphante mettait le feu aux portes.

Les traîtres, auxquels il demandait conseil quelques instants auparavant lui donnèrent alors le coup de grâce. Il suffisait de l'empêcher de quitter le Capitole, où il était en sûreté, car, par un bonheur

inespéré, l'incendie, en détruisant le pont-levis, avait eu pour effet de rendre sa position plus forte. Au lieu de lui conseiller d'attendre, couvert par les murs du palais, le secours des dix régions qui ne s'étaient pas jointes à l'émeute, ils ne cessèrent de l'engager à fuir, et finirent, à force de lui répéter qu'il n'y avait plus d'espoir, par lui faire prendre le même chemin que Stefanello Colonna naguère. Une fois dans le jardin du Capitole, où ils le descendirent avec des cordes, Rienzo délibéra quelque temps en proie aux plus vives agitations : par moments le courage lui revenait au cœur : il songeait aux grands hommes de l'antiquité, et voulait imiter leur héroïsme et marcher d'un pas ferme au-devant de la mort. Pendant ces hésitations le feu avait fait des progrès et se rapprochait avec un bruit sourd et d'éclatants pétillements : entendant enfin le fracas des poutres et des planchers embrasés qui croulaient et les clameurs des assaillants, il céda, comme le cerf qui s'est arrêté pour reprendre haleine, à l'instinct de la conservation personnelle, et, dans son trouble, se décida à fuir la mort.

Se dépouillant précipitamment de son riche costume, il entre dans la case du *portanaro* ou concierge, y taille sa barbe à coups de ciseaux, se noircit le visage, endosse un tabar campanien d'étoffe grossière, et se couvrant la tête et les épaules d'un matelas et de couvertures, il sort par la porte du jardin, qui brûlait comme les autres, descend l'escalier, dont les marches enflammées craquaient sous ses pas, et arrive heureusement à travers une pluie de débris brûlants jusqu'aux derniers degrés. Là tout le monde le prit pour un pillard, et le laissa passer. Mêlé à la foule, il criait en dialecte montagnard : « *Suso! suso a quel traditore!* Sus! sus à ce traître! Pillons, car il y a du butin! » Encore un pas et il était sauvé! Mais un homme du peuple l'ayant regardé fixement, l'arrête en disant. « Halte là! où veux-tu aller ?» Expiation providentielle de son orgueil ! L'amour des oripeaux, qui égara si déplorablement sa raison le perdait à cette heure. A l'éclat de ses bracelets d'or et à ses bottines de chevalier, l'homme qui l'arrêtait l'avait reconnu : on le prit par les bras et on le conduisit devant la Cage du Lion, à la place des exécutions. Il y eut alors un moment de profond silence. Personne n'osait porter la main sur lui. Un partisan des Colonna, donnant enfin le signal, lui ouvrit le ventre d'un coup d'estoc. Au même instant un notaire, armé d'une épée à

deux mains, lui fracassait le crâne. Il expira sans souffrir, au premier coup. Les assassins n'en criblèrent pas moins son corps de blessures, puis ils nouèrent une corde autour de ses pieds sanglants, et traînèrent le cadavre devant le palais des Colonna, où il fut pendu comme dans le tableau mural du Capitole, la tête en bas. Le surlendemain ces restes profanés furent abandonnés aux juifs, qui allèrent les brûler en triomphe avec les chardons du Champ-de-Mars, au pied du mausolée d'Auguste[1].

1. Là se adunao tutti li judiei in granne moititudine. Non ne remase uno. Là fo fatto uno fuoco de cardi secchi. In quello fuoco de cardi fo messo. Era grasso e per sia moita grassezza ardea volentieri. Stavano là li judiei fortemente affaccennati, afforosi, affoiti attizavano li cardi, perche ardesse. Cosi quello cuerpo fo arzo e fo reduto in polvere. Non ne remese cica. (*Vie originale de Cola Rienzo*, liv. III, ch. 24.)

CHAPITRE XI

SOUVERAINETÉ TEMPORELLE DES PAPES.

Les nouveaux statuts de Rome. — Le sénateur étranger. — Les sept Réformateurs. — Retour et départ du pape Urbain. — Les drapeaux rouges. — Les Caporioni. — Retour définitif des papes. — Entrée triomphale de Grégoire XI. — Les officiers de la ville. — Lettre des Florentins. — Conclave de 1378. — Les Romains et les cardinaux de France. — Le grand schisme. — Le pape de Rome et le pape d'Avignon. — Insurrection de 1393. — Les barricades. — Le jubilé de 1400. — Luttes violentes de 1414. — Massacre des chefs du peuple. — Les grands conciles. — Agonie de la liberté. — Domination temporelle des papes. — Les sept papes de la fin du siècle. — Ils font une nouvelle Rome. — Innocent VIII.

Lorsque le vent eut dispersé les cendres de Rienzo, la noblesse et la papauté crurent n'avoir plus qu'à se disputer les fruits de la victoire. Elles se trompaient toutes les deux. Tandis que l'habile représentant du pape, Albornoz, s'efforçait d'empêcher l'élection sénatoriale, qui, en immobilisant le pouvoir dans les grandes familles, annulait de fait la prétendue souveraineté du saint-siége, les Orsini et les Colonna s'emparaient, comme par le passé, de cette magistrature. Ils ne l'exercèrent pas longtemps. Quatre ans après le meurtre du tribun, un nouveau mouvement du peuple modifiait la constitution de Rome dans le sens démocratique. Vingt années auparavant, en 1338, on avait emprunté à Florence des statuts qui furent remis en vigueur. Un article de cette charte écarta définitivement la noblesse, en stipulant que nul ne pourrait à l'avenir remplir la charge de sénateur s'il n'était étranger; mais une disposition non moins importante investit en réalité du gouvernement de la ville sept délégués du peuple nommés *Réformateurs.*[1]

Le sénateur étranger, en arrivant à Rome, devait, aux termes des

1. Manuscrit du Vatican (Archivio segreto), cité par Vitale (*Storia diplomatica de' Senatori di Roma*, t. I, p. 283). D. Martène, *Anecdot.*, t. II, p. 846.

statuts, amener avec lui six juges, dont deux docteurs ès lois, deux maréchaux ou officiers de justice, quatre notaires criminels, un notaire civil, un maréchal inférieur et quatre aides décemment vêtus, huit domestiques habillés de serge, et vingt chevaux de guerre d'une valeur de vingt-cinq florins [1]. Il ne restait en charge que six mois et recevait un traitement de quinze cents florins [2]. Dans un juste sentiment de défiance, les rédacteurs des statuts avaient rigoureusement limité le pouvoir de ce magistrat; mais le peuple ne tarda pas à s'apercevoir cependant qu'il en étendait le cercle dans l'intérêt du pape, et aussitôt il le chassa. Les réformateurs, parmi lesquels était un Baroncelli, fils peut-être ou parent du tribun qui dormait alors sous les pierres tombales de l'église de San Stefano, gouvernèrent tantôt seuls, tantôt à côté d'un sénateur étranger choisi par les papes jusqu'au retour définitif de ces derniers [3].

Ce fut Urbain V qui traça la route. En 1367, séduit par les offres des Romains, qui lui avaient envoyé les clefs du château Saint-Ange et s'engageaient à reconnaître sa souveraineté, il fit sa rentrée solennelle dans la ville de saint Pierre. Ce pape n'avait jamais vu Rome. Sur la foi de l'histoire et des lamentations poétiques de Pétrarque, il s'en était fait une grande idée. Aussi fut-il désappointé cruellement en ne trouvant qu'un désert plein de ruines. Les majestueux monuments de l'antiquité étaient couverts de débris et de ronces; l'herbe croissait dans les palais; la plupart des églises étaient sans toits et sans autels. La population, décimée par la peste, la guerre civile et la misère, ne se composait plus que de dix-sept mille âmes [4]. Consterné d'avoir quitté sa fastueuse résidence d'Avignon pour ce qu'il appelait *un nid de hiboux*, et voyant, malgré les promesses des Romains, qu'au milieu de ce peuple, républicain par nature et turbulent par habitude, le pape, selon l'expression du cardinal Ceccano, ne serait de longtemps qu'un archiprêtre, Urbain V revint en France, après un séjour de deux années. Il n'arrivait pas à Marseille

1. Il avait la police des marchés, la surveillance des poids et mesures, la direction administrative des métiers, et le droit de prononcer en dernier ressort, au troisième son de la cloche, s'il s'agissait d'un meurtre ou d'un vol avéré.

2. Statuts cités.

3. Confirmation des statuts du 28 octobre 1360. — In fine fu appoggiato il governo a sette, che chiamaronsi Riformatori. (*Campelli in Vitale*, t. I, p. 289.)

4. La città aveva ai tempi d'Innocenzo III, 35,000 abitanti, e a quelli di Gregorio XI, soli 17,000. (*Cancellieri del arantismo*, p. 19-26.)

que l'état politique de la Ville changeait encore. La république de Florence n'avait vu que d'un œil défiant le retour du pape et ses prétentions au gouvernement temporel de Rome. Quand il eut quitté l'Italie, elle envoya au peuple romain des bannières de soie rouge sur lesquelles un seul mot, Liberté, brillait en lettres d'or.

L'envoi fut compris, et les treize chefs caporioni des quartiers du Champ-de-Mars, de Ripa, de la Regola, de Parione, du Pont, de Trevi, de Colonna, de S. Eustachio, de Campitelli, de Trevi, de Saint-Ange in Pescaria, de la Pigna et du Trastevere, s'emparèrent de l'administration de la chose publique, ne laissant au sénateur que le pouvoir judiciaire. Celui-ci, dès lors, fut à divers intervalles suppléé et remplacé par trois magistrats de création récente appelés *conservateurs* de la bonne chambre de la ville (almæ cameræ Urbis). Les conservateurs, représentants du sacré sénat et de la république romaine, veillaient au maintien et à l'observation des nouveaux statuts [1]. Ce régime dura jusqu'en 1377, époque du retour définitif des papes.

Cette dernière révolution avait alarmé Grégoire XI, successeur d'Urbain. Craignant de perdre le fruit de l'habile et vieille politique du saint-siége, il commença par excommunier les Florentins, dont l'intervention venait de relever au Capitole la statue de la Liberté; puis, se berçant de la même illusion que son prédécesseur, il crut n'avoir qu'à se présenter pour recueillir la souveraineté de Rome, et quitta Avignon. Le 14 janvier 1377, la galère qui portait le pape et la fortune de l'Église mouilla sur trois ancres au port d'Ostie. On descendit pour passer la nuit dans l'enceinte fortifiée bâtie auprès des ruines de l'ancienne ville. Des groupes de vieillards, muets de joie, dansaient et battaient des mains au son des instruments, en agitant des torches, sous les fenêtres du château où soupa le saint-père. A minuit, Grégoire se leva pour chanter laudes; puis, après un repos de quelques heures, la trompette sonna le réveil, et il regagna sa galère, qui se mit à remonter le Tibre à force de rames. On mit quinze heures pour faire seize milles, et le jour était tombé depuis long-

1. Per dare qualche soddizfazione ai cittadini Romani che non volevano il senatore forestiere e da quali voleva il compenso di abolire il magistrato di *Riformatori* come troppo injurioso per la sua origine alla sovranita del Pontificato, fù creato un altro magistrato di *tre Conservatori*. (Gigli, *Ann.* 1368.)

temps lorsque enfin le vaisseau jeta l'ancre devant Saint-Paul. Une foule immense couvrait la rive, où brillaient des milliers de flambeaux. La galère pontificale fut saluée par les trompettes, par les acclamations du peuple et ce cri de joie qui sortait de toutes les bouches : Vive le pape! Malgré l'enthousiasme qu'on lui montrait, fidèle à ses habitudes de prudence, Grégoire resta dans sa galère et ne débarqua avec ses cardinaux que le lendemain quand il fit grand jour, pour visiter la basilique Saint-Paul.

Quel magnifique vestibule de la métropole des apôtres! En mettant le pied dans cette église abandonnée, solitaire et muette, comme toutes les basiliques de Rome dont la foule respecte depuis quinze siècles le mystérieux isolement, le pape se trouva au milieu d'une forêt de colonnes. On en comptait cent trente-deux toutes antiques, toutes enlevées aux temples païens. Quatre lignes de vingt colonnes chacune partageaient l'église en cinq nefs. Parmi les quarante colonnes de la nef du milieu, vingt-quatre, qui étaient d'ordre corinthien et d'un seul bloc de marbre violet, avaient été prises au tombeau d'Hadrien. Tout rappelait dans ce monument admirable la sévérité et la douloureuse tristesse des idées chrétiennes au VIe siècle, date de sa fondation : d'énormes poutres que ne recouvrait aucun ornement formaient la toiture, le pavé était composé de fragments irréguliers de marbres arrachés aux anciens édifices et aux sépulcres de la voie Appia. Du seuil de la grande porte de bronze faite à Constantinople en 1070, l'œil était frappé par la mosaïque à personnages gigantesques qu'on apercevait derrière l'autel par delà cette forêt de colonnes : elle servait comme d'inscription à tout ce qui était alentour, et nommait à l'âme le sentiment qui la troublait [1].

Grégoire XI y entendit la messe et s'achemina ensuite vers la ville, à cheval, au milieu de ses cardinaux. Ils étaient au nombre de treize, neuf Français, un Espagnol, un Milanais, un Florentin et un Romain. Des histrions habillés de blanc les précédaient en battant des mains. Les fils des nobles criaient devant eux : Voici le Seigneur que nous attendions! Et à chaque instant s'élevait la grande voix de la foule dominant le bruit et jetant ces acclamations : Vive le pape! Allons joyeux ! A quelque distance de la porte Saint-Paul étaient groupés

1. Beyle (*Promenades dans Rome*, t. II, p. 181).

les prélats à la tête du clergé et les joueurs d'instruments. Les magistrats et les officiers de la ville l'attendaient à la porte. Ils étaient suivis par six appariteurs portant leurs masses d'argent. Après les massiers s'avançaient à cheval quatre hallebardiers de la garde du sénateur en chausses rouges et en uniforme jaune et pourpre décoré de parements blancs. Ils précédaient le capitaine de la garde sénatoriale qui, montant un cheval magnifiquement caparaçonné, avec sa barrette ombragée d'une plume, sa jupe de damas rouge pressée par une éclatante cotte de mailles, et ses chausses à l'antique, l'une cramoisie, l'autre jaune et rouge, attirait tous les regards. A ses côtés marchaient deux hallebardiers, et derrière les maîtres d'estrade (*maestri di strada*) deux syndics du peuple, deux secrétaires du Capitole, deux scribes du sénat, et quatre maréchaux ayant en main le bâton blanc comme signe de leur office.

Immédiatement après les maréchaux défilaient quatre par quatre, en troublant de leurs roulements l'écho de la porte Saint-Paul, les tambours des treize rioni, sur lesquels étaient peintes avec les armes des rioni l'ancienne devise républicaine S. P. Q. R. *le sénat et le peuple*[1]. Treize pages des caporioni à cheval, vêtus d'un élégant costume, déployaient ensuite devant les chefs du peuple les bannières des rioni[2]. Les caporioni venaient après les pages, montés sur des chevaux superbes et couverts de velours vert à franges d'or ou d'argent. Deux chanceliers en soutane de velours escortaient et devançaient les orateurs des rois, des princes et des républiques présents à la cérémonie. Ceux-ci étaient suivis par le gonfalonier du peuple portant le grand étendard de la liberté romaine, par le préfet, les pages du sénateur, les vitorchiani ou fidèles du peuple romain et deux gentilshommes à cheval en costume de soie cramoisie élevant au bout de leur lance, le premier la statue d'or de Rome qui, assise sur un lion, tenait d'une main la Victoire et de l'autre le globe; le second, une louve d'argent avec les deux enfants. Le *sénateur*, tout

1. Celle de Ripa, de Sant Angelo in Pascaria, de la Regola, de Trevi, du Parione, du Trastevere, étaient rouges et avaient pour armes, la première une roue, la seconde un ange, la troisième un cerf, la quatrième trois épées, la cinquième un griffon, la sixième une tête de lion : un pont, trois barres, un croissant, une tête de cerf armée d'une croix, une pomme de pin, un dragon et trois montagnes distinguaient les bannières blanches et cramoisies du quartier du Pont, de Colonna, du Champ-de-Mars, de Sant Eustachio, de Campitelli et des Monti.

2. Manuscrit de la Bibliothèque du Vatican, n. 6723. (Ordine e magnificenza dei magistrati Romani nel tempo che la corte del Papa stava in Avignone.)

habillé de brocart d'or et étincelant de rubis et de diamants, fermait la marche avec ses camériers secrets, les juges du Capitole vêtus de noir, ses pages, ses trompettes, deux chœurs de musiciens et cinquante chevau-légers [1].

Ce cortége sembla si splendide à la cour papale, que l'évêque de Sinigaglia, témoin oculaire, avoue qu'il ne croyait pas que ses yeux vissent jamais un pareil déploiement de luxe. Une autre surprise était réservée au pape, sur la place Saint-Pierre. Il n'y arriva qu'à la nuit, car il était parti tard de Saint-Paul, et il chevauchait lentement. Une foule nouvelle l'attendait là avec des cierges allumés, et dix mille lampes illuminaient la vieille basilique [2]. Tous les honneurs dus au souverain pontife lui furent prodigués par la population heureuse d'applaudir au rétablissement du siége apostolique. L'union ne cessa qu'au moment où Grégoire XI et les cardinaux laissèrent entrevoir leurs vues politiques. De toutes les dominations, celle qui répugnait le plus aux Romains était la domination pontificale. Le citoyen le moins éclairé sentait à merveille que si le trirègne spirituel se changeait en diadème terrestre, c'en était fait de la liberté. Rome, d'ailleurs, se serait endormie aux douces paroles de Grégoire, que sa voisine, Florence, fidèle amie et sentinelle vigilante, l'aurait réveillée. Dès l'arrivée du pape, les républicains florentins écrivirent aux caporioni :

« Très-illustres et très-honorables frères, quoique nous ayons perdu souvent nos peines en vous conjurant de songer sérieusement à votre liberté et à celle de l'Italie, car jusqu'ici nous n'avons recueilli d'autre fruit de nos conseils que des discours polis avec art, et d'éloquentes sentences, nous écartons aujourd'hui toute irritation de notre esprit pour vous montrer le précipice où vous courez tête baissée. Les entreprises plusieurs fois tentées sans succès réussissent quelquefois à l'improviste. Qui sait si nous ne serons pas plus heureux que par le passé?... Nous voyons donc, excellents frères, et vous devez le voir clairement comme nous, à moins de fermer les yeux à dessein, que le souverain pontife, que vous attendiez avec tant d'impatience, ne reporte pas le siége papal dans votre ville pour en consoler le

1. In ultimo veniva una corneta di cinquanta cavalli legieri...

2. Itinerarium Domini Gregorii Papæ à Petro Amelio allectensi exaratum... (Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. III, deuxième partie, p. 690.)

peuple affligé et dévot, mais pour mettre des fers aux mains de votre liberté. Que pensez-vous qu'il veuille, à quoi croyez-vous qu'il tende, si ce n'est à détruire votre indépendance et à renverser cette colonne de dignité humaine, que vos pères ont élevée avec tant de labeurs?... Où trouver un frein pour les forts et un refuge pour les faibles si votre sainte association à laquelle tiennent la force, la paix et le bonheur de Rome, se dissout à l'arrivée du pape?... Devrait-il rendre son éclat antique à la ville, ressusciter la magnifique gloire des aïeux, couronner une seconde fois votre front de la majesté du vieil empire, devrait-il couvrir vos murailles d'or, qu'il vaudrait mieux encore garder la liberté. Nous vous le redisons donc avec un dévouement sincère : si vous voulez conserver cet inestimable trésor, ne conservez pas dans vos murs celui qui tôt ou tard vous le ravira. Votre salut est dans vos mains, veillez et soyez fermes! Vous savez que nous sommes prêts à voler à votre secours[1]. »

La prédiction des Florentins se réalisa promptement : Grégoire XI, qui avait feint d'abord de tout approuver, ne s'occupa, dès qu'il se vit au palais pontifical, que de miner sourdement la république. Un complot tramé par ses officiers, et dans lequel étaient entrés quatre cents nobles, s'organisa pour supprimer du même coup et les caporioni et le régime populaire. La guerre éclata aussitôt entre le saint-siége et la ville, et le pape, qui avait à sa solde plusieurs compagnies de mercenaires, loin de reculer devant le peuple, se montrait de plus en plus menaçant, et marchait à son but quand la mort l'arrêta. On le porta le 17 mars 1378 à Sainte-Marie-la-Neuve, où la cérémonie de ses obsèques dura neuf jours, puis, le 7 avril, les cardinaux se réunirent en conclave au Vatican.

Comme funeste présage, la foudre devançant les prélats qui se rendaient au palais, y éclata avec un bruit épouvantable, et brisa le toit et les fenêtres. Les cardinaux étaient encore tout tremblants lorsque l'émeute arriva pour les achever. Malgré les remontrances du camerlingue, des hommes armés étaient entrés avec les prélats; malgré ses prières ils visitaient les cellules, et refusaient de se retirer. Se pressant tumultueusement aux portes du conclave, la foule criait pendant ce temps d'une voix menaçante : *Romano lo volemo lo papa! Romano*

1. Clarissimi viri fratres honorandi, quamquam hactenus verba incassùm fudevimus... (*Lettres de Colucio Salutato*, éditées par Rigacci, t. I, p. 58.)

lo volemo ! Nous le voulons romain, le pape ! Romain nous le voulons ! — Le camérier descendit pour essayer de faire entendre raison à ces furieux, et les vit s'écartant avec respect devant deux de leurs caporioni. « Nous voulons parler aux seigneurs cardinaux, » dirent ces magistrats. Le camerlingue les conduisit dans une petite chapelle où était réuni le conclave, et là le plus âgé d'entre eux s'exprima en ces termes :

« Révérendissimes seigneurs du monde, le saint peuple de Rome tout entier se recommande par ma voix à vos grâces, et vous supplie d'avoir égard à la requête que je viens vous présenter en son nom. Durant soixante-dix ans, ce saint peuple a vécu orphelin de la papauté. Notre ville étant la tête du monde chrétien, d'après Jésus-Christ lui-même qui, en confiant les clefs du royaume des cieux au prince des apôtres, lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon église; » et aucun pontife ne méritant le titre de saint s'il ne demeure au milieu de ce peuple sanctifié, nous venons vous supplier de nommer un pape romain. Si vous faites cela, vous donnerez une grande consolation à ce peuple; si vous ne le faites pas, nous serons tués certainement, mais vous périrez comme nous[1]. »

Les cardinaux avaient beau protester contre ces violences, et répéter qu'on dirait une messe du Saint-Esprit, et qu'ils obéiraient à son inspiration, les caporioni et leurs officiers continuaient à les menacer, et le peuple ne cessait de vociférer au dehors : « S'ils ne nomment pas un Romain ou tout au moins un Italien, nous les couperons par morceaux, ces cardinaux de France. » Toute la nuit ces clameurs retentirent aux portes du sacré collége. Au point du jour, le désordre atteignit son apogée. Las de crier en vain, les émeutiers enfoncèrent la porte du clocher de Saint-Pierre, et en lancèrent la grosse cloche à toute volée, comme si Rome entière eût été en feu. A ce tocsin, une multitude furieuse accourt, envahit le conclave, maltraite les cardinaux, et les force, le couteau sur la gorge, à désigner l'archevêque de Bari, qui prit aussitôt le nom d'Urbain VI[2].

Certes, s'il y eut jamais une élection nulle au monde, comme

1. Si autem facere nolueritis, sciatis, sanctissimi Domini mei, quod primi nos qui officiales sumus erimus mactati et occisi et certè vos etiam... (Baluze, *Vie de Grégoire XI.*)

2. Baluze, *Vie de Grégoire XI.* — Mense maï 1393, Romæ insurrexerunt Banderenses contra Bonifacium...

arrachée par la violence, ce fut celle-là. Les cardinaux, qui n'avaient feint d'y souscrire que pour sauver leur vie, ne furent pas plus tôt en sûreté qu'ils protestèrent, et, votant librement, choisirent à Fondi un autre vicaire du Christ. Alors, par un éclatant mépris de la vérité, le pape élu par force se prétendit seul légitime, et alluma au feu de son ambition un schisme qui, pendant cinquante ans, allait troubler l'Église. L'élu de Fondi, de son côté, établit, sous le nom de Clément VII, son siége à Avignon, et la chrétienté se divisa entre les deux pontifes. La guerre devait naître de cet antagonisme. Chacun des deux rivaux la fit comme on la faisait alors, en prenant à sa solde des compagnies de ces mercenaires ou malandrins (Masnadieri) qui se battaient par procuration, et vendaient avec indifférence leur sang au plus offrant : mais pour les garder sous sa bannière, Urbain VI fut contraint, en 1381, de mettre à l'encan les revenus des bénéfices de l'église romaine, et, cette ressource ne suffisant pas, de convertir en florins les calices d'argent et d'or, les croix, les images des saints et autres objets précieux, offerts à Saint-Pierre par la piété des fidèles.

En dilapidant ce trésor, il s'aliéna le clergé, et ne tarda pas, lorsqu'il voulut faire acte politique, à se brouiller avec les caporioni. Le 21 juin 1381, il venait de nommer sénateur un exilé de Florence. Dès que ce choix fut connu, les caporioni coururent au Capitole, et dirent à messer Lapo, le nouveau magistrat : « Nous n'entendons pas que tu viennes gâter Rome comme tu as gâté Florence. On te trouve de trop ici : pars donc sur-le-champ, ou nous te coupons à morceaux ? » Cette menace, que messer Lapo ne se fit pas répéter, caractérise fidèlement les relations des deux pouvoirs. Les chefs du peuple se maintenaient dans une complète indépendance. Huit ans plus tard ils furent excommuniés pour avoir rejeté le sénateur du pape; en 1393, ils se révoltèrent contre Boniface IX, son successeur romain (car celui du pape avignonnais était Pierre de Luna), et en 1398, après une lutte très-vive, et qui avait duré cinq ans, ils le chassèrent[1].

Un an ne s'était pas écoulé, qu'on le regrettait. Le jubilé, l'ère d'or de Rome, le rappela. Dans la crainte que son absence n'empêchât

1. Antonino, archevêque de Florence, *Relation historique*, ch. III, p. 3.

cette source séculaire des revenus de la ville de s'épancher avec son abondance accoutumée, les Romains envoyèrent leurs orateurs à Boniface IX, pour le supplier de revenir. Il y consentit, mais à condition que les caporioni seraient supprimés, et qu'on lui livrerait comme garantie le château Saint-Ange. Les Romains, dit Muratori, firent tout ce qu'exigeait leur intérêt; le pape rentra dans son palais, présida aux fêtes du jubilé, qui fut un peu troublé par la peste; mais la concorde n'en devint ni plus facile ni plus durable qu'auparavant. A sa mort, le peuple se leva en masse pour la liberté : Rome se couvrit de barricades (fu sbarrata tutta Roma), et les caporioni furent rétablis par acclamation[1]. Une transaction, ménagée par les soins de Ladislas, roi de Naples, allié secret du pape, couvrit la retraite de la papauté romaine. Innocent VII, son représentant, consentit à la création de sept *gouverneurs de la liberté*, qui maintinrent la paix sept ans. L'été de 1405 ramena les luttes violentes. Pendant la paix le pape était parvenu à s'emparer du château Saint-Ange et du Capitole, le peuple les lui redemanda les armes à la main. Le soleil d'août échauffait les têtes, aussi l'on se battit au Ponte Molle et dans les rues. Tout à coup, des propositions pacifiques viennent du Vatican aux chefs du peuple. Deux d'entre eux, accompagnés de citoyens notables, se rendent au palais pontifical pour les entendre. Puis, à leur retour, le neveu d'Innocent, Lodovico di Megliorati, les arrête avec ses hommes au moment où ils passaient sous le fort Saint-Ange, et, après les avoir fait égorger tous les onze, jette leurs corps sanglants par les fenêtres du château[2].

A la vue de ces cadavres la population poussa un seul cri : Aux cloches! Les cloches, frappées à grands coups de marteaux, mugissent bientôt de toutes parts, les bannières sont levées, chacun accourt avec ses armes, et l'on se porte au Vatican avec une telle fureur que le jour même, 6 août, le pape avait pris la fuite, le palais pontifical était mis à sac, et le sang de ses courtisans, massacrés dans les salles dévastées et vides, payait le sang des magistrats du peuple. Il y eut alors une nouvelle période pleine d'agitations. De 1408 à 1414, le roi de Naples, Ladislas, exerça sous couleur de protectorat une véritable

1. Lo popolo di Roma si levò a rumore per rivolere la libertà... (L'Infessura, *Diario Romano.*)

2. Fece a se venirli esso Lodovico e con orrida crudeltà li fece tutti tagliar a pezzi e gitar dalle finestre.... (Leonardus Aretinus, *Histoire de son temps.*)

domination à Rome. A sa mort, un peu après l'avénement du pape Martin V, en 1422, et quinze ans plus tard, des mouvements ayant pour but d'annuler de plus en plus l'influence du sénateur papal et de faire passer le pouvoir des mains des trois Conservateurs dans celles des sept Réformateurs et des Gouverneurs de la liberté, éclatèrent au cri de : Vive le Peuple! — Ils réussirent tous, car le grand schisme, en la divisant, affaiblissait l'action de la papauté. Jusqu'en 1419 deux demi-pontifes s'étaient constamment disputé le gouvernement de l'Église : en vain quatre grands conciles avaient essayé de rétablir l'unité apostolique, le zèle et les efforts des Pères s'étaient toujours brisés contre la tenace ambition de ces deux vieillards. Le concile de Pise, déposant, en 1409, Grégoire XII, demi-pape de Rome, et Pierre de Luna ou Benoît XIII, demi-pape d'Avignon, élut Alexandre V pour les remplacer. Cet acte, loin d'éteindre le schisme, donna trois papes à l'Église.

Le concile de Constance, tenu en 1414 à la lueur du bûcher de Jean Huss et de Jérôme de Prague, excommunia Benoît XIII, força Grégoire XII à se déclarer démissionnaire, fit jeter dans un cachot Jean XXIII, successeur d'Alexandre, et proclama Martin V. Celui de Bâle, réuni en 1431, remplaça Eugène IV, successeur de Martin V, par le duc de Savoie, qui, excommunié à son tour par le concile de Ferrare, mit fin au schisme, en devenant, par amour de la paix, le premier cardinal de Nicolas V. Plus heureux que tous ses prédécesseurs, Nicolas, dès lors sans rival, vit mourir à la fois au pied de son trône affermi le schisme de l'Église et la liberté de Rome. Vers la moitié du xve siècle le peuple, courbé sous le pouvoir pontifical, mais non soumis, ne manquait que d'un chef pour s'y soustraire. Ce chef se rencontra en 1453 dans les rangs mêmes de la noblesse. Nourri de la lecture de Pétrarque, dont on ne connaît que les idées juvéniles, et qui eut un vrai cœur de tribun, plein d'inspirations pures et de grandes pensées, Stefano Porcari résolut de relever la bannière arborée cent ans avant par Rienzo. La liberté de ses discours l'avait fait exiler à Bologne, il en revint secrètement et ourdit un complot qui avait pour but de substituer encore une fois le gouvernement populaire au gouvernement temporel du saint-père. Par malheur pour les esprits qu'elles entraînent, les conspirations ont peu de chances de succès dans les pays méridionaux. Le profond secret qu'elles exigent s'échappe tou-

jours de l'âme ardente de ces hommes qui ne savent ni contenir la haine ni commander à la passion. Découvert avant d'éclater, le complot de Porcari perdit son auteur. Saisi dans sa maison, il fut traîné chargé de fers au Capitole avec cinq de ses complices. Là, selon Girolamo della Corte, historien de Vérone, les conjurés avouèrent leur dessein et ne demandèrent qu'une grâce, qui leur fut refusée. Pour les punir dans ce monde et dans l'autre, le sénateur Lavagnola les fit pendre sans confession. Ainsi périt, dit l'Infessura dans son journal contemporain, ainsi périt cet homme de bien qui ne voulait que le bonheur et la liberté de Rome. Pour avoir montré son amour de la justice, il fut banni; il fut tué pour avoir voulu tirer sa patrie de la servitude [1].

De cette époque date sérieusement la domination temporelle des papes sur Rome. Ils y aspiraient depuis six cents ans, mais elle leur avait sans cesse échappé : le silence du peuple devant la potence de Porcari la leur donna, et l'immobilité de la noblesse confirma cet abandon pour des siècles. Le triomphe était complet : les dangereuses rivalités du schisme venaient de s'éteindre; de ces trois ennemis qui les tinrent si longtemps en échec, l'Empereur, la féodalité et le peuple, les papes n'en voyaient plus un seul sur leur chemin. Leur action pouvait donc se déployer librement. Ils allaient montrer, comme souverains temporels, si leur gouvernement valait mieux que ceux sous lesquels avait vécu Rome moderne depuis la chute du pouvoir impérial. Arrivés à cette hauteur dans l'histoire, les papes devinrent pour Rome nouvelle ce que les Césars avaient été pour Rome ancienne, ils la tirèrent des ruines, et, s'ils ne la firent pas aussi grande, ils la firent comme la première, noble, illustre, belle, et sans rivale encore. C'est dans cette œuvre de fondation et d'embellissement que nous allons suivre les papes en élargissant notre point de vue pour peindre leur influence sur les affaires de l'Europe, nous plaçant dans ces hautes sphères où l'esprit de secte et de système n'altèrent point la sérénité de l'histoire, jugeant les actes et non les mœurs des hommes et considérant la papauté comme un chêne à l'immense ombrage qui, malgré la mousse et les rugosités d'un tronc chargé

1. Perdette la vita quest' uomo da bene e amatore dello bene e della libertà di Roma, lo quale si vede senza cagione essere stato sbannito da Roma, vole per liberar la patria sua da servitu mettere la vita come fece. (Stefano Infessura, *Diario Romano*, t. III, p. 1134-1136 des *Scriptores Italici*, t. III.)

de siècles, plane sur tout ce qui l'entoure, superbe de verdure, de majesté et de vigueur.

Sept papes, y compris Nicolas V, régnèrent à Rome durant la seconde moitié du xve siècle : Calixte III depuis 1455 jusqu'en 1458; Pie II jusqu'en 1464; Paul II jusqu'en 1471; Sixte IV jusqu'en 1484; Innocent VIII jusqu'en 1492; Alexandre VI pendant les dix années suivantes. Les cinq premiers, dont un seul événement important, la prise de Constantinople par Mahomet II en 1453 et le projet chimérique de la reconquérir en prêchant une croisade, appelèrent l'attention au dehors, ne furent distraits au dedans que par des faits secondaires, tels que le complot des savants sous Paul II qui tortura l'historien des papes, Platina, et ses amis, persuadé qu'ils conspiraient parce qu'ils avaient pris des noms grecs, le jubilé de 1474, où il ne vint presque personne, le terme ayant été réduit à vingt-cinq ans, l'inondation et la peste de l'année suivante, et ils portèrent tous leur activité sur le but principal du saint-siége qui était alors de rendre digne de lui Rome sa capitale.

Nicolas V jeta les fondements de la nouvelle basilique de Saint-Pierre, celle qui existe aujourd'hui. Il bâtit un palais auprès de Sainte-Marie-Majeure, restaura l'église de Saint-Étienne-le-Rond (S. Stefano Rotondo), édifia celle de Saint-Théodore, couvrit de plomb la coupole du Panthéon et fonda la célèbre bibliothèque du Vatican. Calixte II continua ses travaux et fit bâtir l'église de Sainte-Prisca. Sous Paul II, qui, pour honorer le patron de sa patrie, reconstruisit l'église de Saint-Marc dans le neuvième rione, et la décora d'un double portique, on vit s'élever le palais de Venise formé des débris de la façade méridionale du Colisée. Ce monument massif et lourd, du génie de Majano, était destiné à recevoir les papes quand la tramontane et les fièvres les chassaient du Vatican. Suivant la voie tracée par ses prédécesseurs, mais en les surpassant tous dans ses treize années de pontificat, Sixte IV donna pour ainsi dire à Rome sa physionomie actuelle. Il aligna les rues, rebâtit le pont du Janicule qui porte son nom, les églises de Saint-Nérée, de Sainte-Suzanne, de Saint-Vital, de Sainte-Balbine et de Saint-Sauveur-du-Trastévère. Par ses soins l'eau vierge dont le cours était arrêté depuis longtemps, coula de nouveau, et la statue de Marc-Aurèle, enfouie sous les décombres, fut replacée sur un piédestal au milieu de la place de Latran. Il édifia en outre la

magnifique église de Sainte-Marie-della-Pace, releva celle de Sainte-Marie-du-Peuple, embellit les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Jean-de-Latran, restaura le palais qui touche à cette église, et ajouta au Vatican la fameuse chapelle Sixtine [1].

Les riches cardinaux imitèrent le zèle du Pape. Son neveu Giuliano restaura Sainte-Agnès hors des murs et fit bâtir le monastère de Saint-Pierre-in-Vincoli. Le cardinal d'Estouteville fut le fondateur de l'église de Saint-Augustin et du palais de Saint-Apollinare, le cardinal Agriense reprit aux fondements l'église de Saint-Sergio et Bacco, et le cardinal Riario, consacrant désormais à des œuvres monumentales une partie des trésors qu'il dépensait follement, construisit deux monuments dignes des temps antiques, le palais de la Chancellerie et la nouvelle église de Saint-Laurent-in-Damaso. A côté de ces édifices, il s'en éleva, par une louable émulation, un si grand nombre d'autres sous le pontificat de Sixte IV, qu'on put dire avec raison de lui, qu'il avait trouvé une ville de boue et qu'il en laissait une, non de marbre, comme Auguste, mais de briques [2].

1. Particularmente si distinse nell' assistare tutti i fabbricanti di Roma Nicolò V, che intraprese a nuova basilica Vaticana, edificò un palazzo presso S. Maria Maggiore... (Antonio Nibby, *Roma nell' anno* 1838, parte prima moderna, p. 12.)

2. Cosi che fu detto di lui che lasciò Roma ex *lutea lateritiam*... (Le même, p. 13.)

CHAPITRE XII

LES BORGIA.

Mœurs de Rome au xve siècle. — Conclave de 1492. — Élection d'Alexandre VI. — Vanozzia et Giulia la Bella. — Charles VIII. — Son entrée à Rome. — Le pape et le roi de France au Vatican. — Assassinat du duc de Gandie. — Le vieux marinier du Tibre. — Désespoir d'Alexandre VI. — Lucrèce Borgia. — Son second divorce. — Savonarola. — César Borgia quitte la pourpre. — Le jubilé de 1500. — César Borgia, gonfalonnier de l'Église. — Le pape lui donne la rose d'or. — Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare. — Crimes et tyrannie des Borgia. — Pasquino. — Le jardin du Belvédère. — Le vin empoisonné. — Conclusion de Machiavel.

Au point de vue monumental Rome était en progrès : au point de vue social, au contraire, nous allons la voir reculer de deux siècles. Rien ne pourrait peindre l'état de trouble et de désordre où elle se trouvait plongée à la fin du xve siècle. Il faut, pour s'en faire l'idée, lire une page du journal d'un contemporain : le 1er janvier 1485, on apprit que le vice-camerlingue, le seigneur Paolo Orsini et messire Giorgio Santa-Croce, commandants de la garde du pape, avaient saccagé et détruit Albano; le 3, fut banni de Rome et des terres de l'Église, avec toute sa famille, le seigneur Antonello. Le 21 février, on assassina, pendant qu'il disait son office, le chanoine Santa Croce. Le 25, la maison della Valle prit les armes, sur le bruit que la garde papale voulait arrêter Bernardo della Corona qui venait de tuer un Florentin. Le 26, la population était si agitée, qu'on ne put célébrer les jeux du carnaval. Le 27, furent pendus, aux fenêtres du Capitole, les deux fils de Cola Santo de Ripa. Le même jour, on justicia Antonio Aroltto, au pied du grand escalier, sans sonner la cloche. Romanello et Cola Facovaccio eurent aussi la tête tranchée sans jugement. Le 29, il y eut une autre nouveauté : toute la maison Orsini se mit en armes, avec la maison de Santa Croce et celle de Stefano Cresenzi, contre les Colonna, qui avaient de leur côté les familles della Valle et Mar-

gana. Aussitôt, Rome entière se trouva sur pied. Chacun se fortifiait dans sa maison et murait portes et fenêtres avec de grosses pierres. Toute la nuit, le cri de la famille Orsini : *Orso! Orso!* retentit dans le quartier du Pont. A Monte Giordano, on ne voyait briller que feux, on n'entendait que clameurs. Au jour, on força le palais des Colonna, à San Marcello. Le seigneur Savello, trois de ses hommes d'armes et nombre des partisans des Colonna y périrent : le palais fut pillé et tout le quartier saccagé. On démolit, par ordre du pape, la maison des Valle, et le lendemain, 30, on coupa la tête, sur le pont du château Saint-Ange, au protonotaire Colonna[1].

Sous Innocent VIII, qui obtint le pontificat après la mort de Sixte IV, on ne fit rien de bon à Rome, dit l'annaliste du sénat[2]. Ce n'étaient tous les jours que vols, meurtres, sacriléges. On enfonçait la nuit les portes des églises et des sacristies pour en dérober les ornements et les châsses précieuses. Les assassins poursuivaient et frappaient leurs victimes jusque chez les barbiers. Toute la ville était pleine de bandits, auxquels chaque palais de cardinal servait d'asile. Les plus criminels obtenaient sans peine, à titre de sauvegarde ou d'absolution, une bulle du pape qui aurait arrêté le bras de la justice, si la justice eût encore existé. Mais il n'y avait au Capitole ni tribunal ni juges. On trouvait bien de temps en temps, le matin, quelques hommes pendus à la Tour de la Nonne (Tor di Nona), devant la maison du vice-camerlingue, mais personne ne savait pourquoi. La seule chose qui était certaine, c'est que les morts n'avaient pu racheter leurs crimes, car le bourreau ne touchait pas ceux qui donnaient deux cents ducats par homicide. — Voilà, ajoute le scribe de Rome, sous quel régime l'on vivait en 1489[3]. » Plus on montait, dans cette étrange société du xve siècle, plus on était frappé de la brutalité et de la corruption des mœurs. On avait vu, en 1452, les illustres chanoines de Saint-Jean-de-Latran se battre à coups de poing avec le sénateur et les conservateurs du Capitole : au sein même du sacré collége, en 1486, Rodrigo Borgia traitait d'ivrogne le cardinal de La

1. Alli 26 di dicembre Pietro de Andreozzo del Rione del Ponte combatte à Steccato chiuso... (*Diario di Roma del Notari del Nantiporto*, p. 1084 de la deuxième partie du t. III, collection des *Scriptores Italici.*)

2. *Diario di Roma del Notario del Nantiporto, del anno* 1481 *al* 1492. Manuscrit du Vatican, 6823.

3. Stefano Infessura, *Diario di Roma;* G. Eckard, *Corpus historicum Medii Ævi*, t. II, colonne et p. 1987.

Balue qui ripostait en l'appelant fils de juif, coureur de filles de joie, et il fallait les séparer, car ils s'étaient pris au collet, tant ce corps vénérable, comme le remarque douloureusement Muratori, était alors livré à la licence[1] !

Telles étaient les mœurs de Rome à la mort d'Innocent. Un médecin juif, qui promettait de le sauver, avait eu beau sacrifier, en les saignant trop abondamment pour composer un philtre avec du sang humain, trois enfants de dix ans, le 25 juillet 1492 il rendit l'âme. Cet événement, au lieu d'augmenter le désordre comme de coutume le calma tout à coup : il était temps. Pendant la maladie du pape, deux cent vingt assassinats avaient été commis. On porta son corps à Saint-Pierre et, après la neuvaine d'usage, les cardinaux s'occupèrent de lui donner un successeur. Ils étaient seulement au nombre de vingt-trois quand ils entrèrent au conclave, le 6 août, dans la chapelle du Vatican, et avaient à choisir entre trois rivaux : Giuliano della Rovere, qui fut depuis le pape Jules II, le cardinal Ascanio et Rodrigo Borgia. Le premier était le plus digne, le second, le plus avide d'argent, le troisième, le plus riche et le plus puissant dans l'Église. Borgia possédait beaucoup d'or; il jouissait en outre des revenus de trois archevêchés, de plusieurs évêchés, d'un grand nombre de bénéfices : or, comme le nouvel élu abandonnait toutes ses places à ses collègues, en entrant au conclave il pouvait compter sur autant de voix qu'il avait de sinécures à distribuer. On savait donc d'avance où était la majorité. Seize torches allumées au haut d'une tour en avaient révélé le chiffre; cependant les cardinaux hésitaient, et pendant quatre jours ils reculèrent devant un scrutin qui allait mettre à la tête de la chrétienté le plus grand scélérat du siècle. Enfin, le poids des ducats l'emporta. Le samedi matin, 11 août 1492, au point du jour, Borgia fut proclamé, sous le nom d'Alexandre VI.

Aussitôt la curée commença : fidèle à des engagements sur lesquels il se proposait de revenir plus tard, Alexandre VI paya loyalement le prix de son élection. Le cardinal Orsini s'était vendu pour le palais Borgia et les châteaux de Monticelli et de Soriano; le cardinal Colonna, pour l'opulente abbaye de Subbiaco; le cardinal Ascanio, pour l'une des plus hautes dignités de l'Église, celle de vice-

1. Tanto era allora disordinato quel si venerabil collegio!... (Muratori, *Annali d'Italia*, t. IX, p. 284.)

chancelier; le cardinal Saint-Ange, pour l'évêché du Port; le cardinal de Parme, pour la seigneurie de Népi; le cardinal Savelli, et celui de Saint-Jean, pour les églises de Sainte-Marie-Majeure et de Sainte-Marie *in via Lata*. Les autres avaient reçu de l'or. On citait parmi eux un Vénitien presque centenaire dont la tête, dit l'annaliste de la ville, tremblait continuellement, et qui eut pour sa part 5,000 ducats : ce qu'on trouva si mauvais à Venise, qu'il fut exilé et dépouillé de tous ses bénéfices. Cinq cardinaux seulement, ceux de Naples, de Sienne, de Portugal, de Sainte-Marie-du-Portique et de Saint-Pierre *in Vincoli*, repoussèrent la corruption en disant que leurs voix n'étaient point à vendre [1].

Rome était alors si tristement dénuée de sens moral que le honteux marché dont s'indignait Venise y parut très-légitime, et qu'on y applaudit à une élection que les étrangers seuls avaient repoussée. En se rendant à Latran, après son couronnement dans la basilique de Saint-Pierre, Alexandre VI trouva les rues jonchées de fleurs et ornées d'arcs de triomphe. Le peuple était plein d'enthousiasme et lui prodigua des honneurs qu'il n'avait rendus à aucun pape. Tous les tyrans commencent bien : les premiers actes d'Alexandre rappelèrent ceux de Néron. Un meurtre ayant été commis le 3 septembre dans le Champ-des-Fleurs (Campo di Fiori), il fit raser sur-le-champ la maison du meurtrier, et, comme il avait pris la fuite, son frère, soupçonné d'être son complice, fut pendu à sa place. De mémoire d'homme on n'avait vu la répression suivre le crime; aussi cette justice expéditive charma les Romains. Pour arriver plus vite au rétablissement de l'ordre il avait créé des visiteurs des prisons, quatre juges extraordinaires, un syndic, et consacré le mardi de chaque semaine à une audience publique où il écoutait tous les plaignants.

A ces premiers soins d'intérêt général succédèrent les soins de famille. N'étant encore que cardinal, Alexandre VI avait eu de Vanozzia, noble Romaine, trois fils et une fille [2]. Quand il se vit sur le

1. Stefano Infessura scriba del senato e popolo Romano. (Muratori, *Scriptores Italici*, t. III, deuxième partie, *Vitæ Pontificum*, p. 1243.) (*Diario della citta di Roma.*)

2 Hebbe quatro figliuoli maschi due femine. (Deux étaient de Giulia la Bella.) Vannocia Romana fu quella che egli più che altra ne amasse onde e per la bellezza e per lascivi costumi di lei e per esser mirabilmente feconda l'hebbe *quasi in luogo di legitima moglie*. On lui en donna le titre sur son tombeau; l'inscription de sa pierre funèbre à Sainte-Marie-del-Popolo était ainsi conçue : Juliæ Vannociæ matri Ducissarum Ferrariæ et Urbini filiorum Alexandri sexti appæ vixit... (Onofrio Panvinio di Verona, *Vite dei Pontefici et d'Alessandro VI*, p. 253.)

trône pontifical il ne songea qu'à procurer à ces enfants un établissement digne de sa fortune. A force d'importunités il obtint du roi d'Espagne, pour l'aîné Giovanni Borgia, le titre de duc de Gandie; le second, César, fut fait cardinal, et le troisième, Joffredo, marié, avant qu'il eût atteint quatorze ans, à Sancia, bâtarde du roi d'Aragon. La fille, appelée par une singulière ironie du hasard, Lucrèce, comme la chaste Romaine, était la femme d'un gentilhomme espagnol. Le pape annula ce mariage, paya trois mille ducats de dédommagement et donna sa Lucrèce bien-aimée au seigneur de Pesaro qui ne devait pas la garder longtemps. Il était tout entier à ces joies de famille, aux mutineries des Colonna, aux projets que son avarice basait sur la rançon ou la mort de Djem, frère rival du sultan Bajazet, mis entre ses mains par les chevaliers de Rhodes, lorsqu'il apprit l'arrivée de Charles VIII. Dans ces plans ambitieux, qu'il jetait comme des réseaux sur les cours d'Europe, car nul ne fut plus adroit diplomate, il avait inspiré lui-même au jeune roi de France l'idée de réclamer les droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. Ce leurre qu'il s'efforça de retirer plus tard, quand il eut uni ses iniquités à celles du roi d'Aragon, et que son fils Joffredo se trouva grand dignitaire de la couronne de Naples, venait d'attirer Charles VIII sur les terres de l'Église. Ce prince marchait vers Rome à la tête d'une forte armée, dans le but, disait-on, de déposer un pape indigne et de faire élire à sa place le cardinal della Rovere.

Ce dessein semblait si naturel qu'Alexandre n'en douta point. Se retirant par précaution au château Saint-Ange, il envoya, le 31 décembre 1494, une députation au-devant du roi qui venait par le nord : cette députation, composée d'officiers subalternes de la cour papale et de la ville, devait tâcher de pénétrer les intentions des Français. Elle rencontra le roi deux milles plus loin que le ponte Molle, et là, le maître des cérémonies d'Alexandre, Burkhardt, qui en était l'orateur, ayant dit à Charles VIII qu'il venait pour lui demander comment il voulait être reçu!... « Sans pompe, » répondit celui-ci avec son laconisme ordinaire. Burkhardt tourna bride avec ses compagnons, et Charles le suivit de près. A trois heures de l'après-midi, l'avant-garde de l'armée française parut à la porte du Peuple. Elle était composée de Suisses et d'Allemands qui marchaient par bataillons, tambour battant et enseignes déployées. Leurs habits étaient

courts, étroits et de couleurs variées. Les chefs se distinguaient par les hauts plumets de leurs casques. Tous portaient des lances de bois de frêne de dix pieds de long dont le fer étroit et acéré ressemblait à une hache tranchante surmontée d'une pointe à quatre angles. On maniait cette arme à deux mains en frappant également du tranchant et de la pointe. A chaque millier de soldats était attachée une compagnie de cent hommes armés de fusils à mèche. Le premier rang de chaque bataillon portait en tête des casques de fer et sur la poitrine des cuirasses. C'était aussi l'armure des capitaines, les autres n'avaient pas d'armes défensives. Après les Suisses marchaient cinq mille Gascons, presque tous arbalétriers : la promptitude avec laquelle ils tendaient et tiraient leurs arcs de fer était remarquable. Du reste, la petitesse de leur taille les faisait contraster étrangement avec les Suisses. Les Romains les jugèrent pauvres, car leurs habits étaient sans ornements.

Venait ensuite la cavalerie, composée de la fleur de la noblesse française. Elle brillait par ses manteaux de soie, ses casques et ses colliers dorés. On y comptait cinq mille deux cents cuirassiers et deux fois autant de cavalerie légère. Leurs chevaux étaient grands et robustes; mais, selon l'usage français, on leur avait coupé la queue et les oreilles. Les Romains remarquèrent que ces chevaux n'étaient point couverts, comme ceux des gendarmes italiens, de caparaçons de cuir bouilli qui les missent à l'abri des coups. Chaque cuirassier était suivi de trois chevaux : le premier, monté par un page armé comme son maître; les deux autres, par des écuyers qu'on appelait auxiliaires latéraux, parce que dans les combats ils soutenaient leur maître à droite et à gauche. Les chevau-légers se reconnaissaient à leurs grands arcs de bois propres à lancer de longues flèches. Quelques-uns portaient une demi-pique pour percer à terre les ennemis renversés par le choc des chevaux. Leurs manteaux étaient ornés de plaques d'argent qui dessinaient les armoiries de leurs chefs.

Enfin, on vit s'avancer l'escorte du jeune roi. Quatre cents archers, parmi lesquels cent Écossais, bordaient la haie autour de Charles VIII. Deux cents chevaliers français, choisis dans les plus illustres familles, marchaient à pied à côté de ce prince. Leurs épaules étaient chargées de masses d'armes de fer semblables à de lourdes haches. Les mêmes, lorsqu'ils montaient à cheval, prenaient les armes offensives

et défensives des hommes d'armes, mais on les distinguait à la beauté de leurs chevaux, à l'or et à la pourpre qui les couvraient. Tous les yeux cherchaient Charles VIII : il parut enfin. Les cardinaux Giuliano della Rovere et Ascanio Sforza chevauchaient sur des mules à la droite et à la gauche du roi; les cardinaux Colonna et Savelli le suivaient immédiatement; une foule de seigneurs français venaient ensuite.

A peine le roi passé, un bruit sourd ébranla le pavé, et trente-six canons de bronze, traînés par de forts chevaux, roulèrent vers le palais de Venise. La longueur de ces canons était de huit pieds, leur poids de six milliers, et les boulets qu'ils lançaient gros comme la tête d'un homme. Après les canons venaient des couleuvrines longues de seize pieds, puis des fauconneaux qui lançaient des balles de la grosseur d'une noix. L'avant-garde avait commencé à passer la porte du Peuple à trois heures après midi, mais quand la nuit fut venue, la marche continua à la lueur des torches et des flambeaux, qui, en éclairant les armes brillantes des soldats, leur donnaient cette contenance superbe et furieuse dont parle Brantôme[1]. Toutes les maisons étaient illuminées et l'air retentissait de ces acclamations : « France! France! Colonna! La Rovère! » L'armée française ne cessa de défiler qu'à neuf heures. Le jeune roi se logea, avec son artillerie, au palais de Venise.

Le pape, pendant ce temps, tenait un consistoire secret pour implorer le secours du Grand-Turc, et tremblait, car d'heure en heure il lui venait de mauvaises nouvelles. Le lendemain, la terreur gagna les cardinaux; en allant visiter le roi, ils virent les Français qui se logeaient à leur manière, brûlant le bois, buvant le vin de leurs hôtes et pillant les maisons des juifs. Leurs chefs n'avaient qu'à dire un mot, et tout allait plier sous la volonté du roi de France : il pouvait, en remplaçant Borgia par un honnête homme, tel que le cardinal de la Rovère, purifier la chaire apostolique et rendre à la tiare, avec sa sainteté, le respect du monde chrétien. Voilà quel pouvait être le rôle de Charles VIII à la face de l'Europe : son oncle et ses conseillers lui en laissèrent jouer un moins élevé. Dans la première entrevue qu'il eut avec Alexandre, le roi se borna, de sa personne,

1. Paolo Giovio, *Mémoires de Louis de La Trémouille*, p. 148.

à demander un chapeau de cardinal pour un de ses prélats; dans la seconde, il fut reçu en consistoire par le pape, et lorsque, après avoir fléchi le genou devant lui et baisé sa main, il eut pris place à sa gauche, le premier président du Parlement de Paris s'avança et dit que, avant de rendre ses devoirs à Sa Sainteté, le roi son maître sollicitait trois grâces : la confirmation des indulgences particulières accordées aux rois de France et à leurs femmes, l'investiture du royaume de Naples et la remise de Djem, frère du sultan.

Alexandre répondit aussitôt qu'en ce qui touchait le premier point, il confirmait pleinement la concession de ses prédécesseurs, mais que pour les deux autres il ne pouvait rien dire avant d'en avoir conféré avec les cardinaux. Après cette réponse, sur un signe du président du Parlement de Paris, le roi se tourna vers le pape et lui adressa la parole : « Sainct Père, je suis venu pour rendre obédience et révérence à Vostre Saincteté comme sont solitz (habitués) à faire les miens prédécesseurs roys de France. » Le président, se levant, traduisit ces mots en latin et prononça le discours suivant dans la même langue :

« Père bienheureux, de tous les princes, les rois très-chrétiens de France furent toujours ceux qui professèrent le plus grand respect pour le saint-siége. Ce respect dont il n'a cessé de vous donner des assurances par la bouche de ses envoyés, le roi très-chrétien vient aujourd'hui, dans son éclatante dévotion, vous le témoigner en personne. Il vous reconnaît, Saint Père, pour le véritable vicaire du Christ, le digne successeur des apôtres Pierre et Paul, et rend à Votre Sainteté et au saint-siége la révérence filiale et les hommages que ses prédécesseurs leur ont toujours rendus [1]. »

Le pape, sans quitter sa chaire et tenant de sa main gauche la main droite du roi, fit alors une réponse brève et amicale, puis il rentra dans ses appartements suivi de vingt cardinaux. Ce fut là tout le fruit du pompeux voyage de Charles VIII. Revenu de ses frayeurs, le pape exigea deux cent cinquante-deux ducats pour le chapeau qu'il lui avait accordé, et vingt mille ducats pour Djem, le frère du sultan, qu'il lui livrait. Seulement comme Bajazet lui en offrait sous main trois cent mille si ce rival redouté cessait de vivre, en voyant mourir

1. Burkhardt, *Diarium Curiæ Romanæ*, p. 2063 de la Collection d'Eckardt.

Djem quelques jours plus tard, on pensa qu'Alexandre s'était arrangé pour ne rien perdre [1]. Il était impossible de se tirer plus heureusement d'un mauvais pas.

Pendant deux années encore ce bonheur merveilleux qui l'avait suivi dès le berceau lui resta fidèle. Se jouant des hommes comme de l'opinion, il signait un traité d'alliance avec Charles VIII, et formait le lendemain une ligue contre lui avec Venise et l'Empereur. Et cependant, malgré ses trahisons, son avarice, son mauvais gouvernement et ses désordres, il était entouré d'honneurs et de respects, et voyait sa famille traitée en fille bien-aimée de Rome et de l'Église. Toutes les fois qu'un de ses enfants rentrait dans la ville après une absence, deux cents gardes allaient à sa rencontre, tous les cardinaux et leurs familles passaient la porte pour le recevoir, et le fils du pape, ayant ordinairement à ses côtés la fameuse Lucrèce, chevauchant sur un cheval arabe tout couvert de soie noire, pour que son front parût plus blanc sous ses tresses blondes, et sa taille plus déliée avec sa basquine espagnole aux tresses d'argent, se rendait au Vatican entre les ambassadeurs d'Espagne et de Naples, suivi de tous les nobles Romains et de leurs dames. Arrivé au palais pontifical, le Borgia baisait le pied et la main de son père, qui le pressait avec tendresse dans ses bras, puis il allait baiser successivement les mains des cardinaux et recevoir leur accolade. Cela fait, il allait se placer dans le cercle des cardinaux, entre César Borgia, son frère, et le cardinal de San-Severido; Lucrèce s'asseyait à terre, sur un coussin, à la droite de son père, et sa belle-sœur Sancia s'asseyait à gauche [2].

Alexandre VI n'avait pour racheter ses vices que cette seule qualité, qui chez lui par malheur était un nouveau crime, l'amour paternel. Comme on est toujours puni par ses fautes, c'est à ce côté faible du cœur que la main invisible le frappa. Le 15 juin 1497, les serviteurs

1. Cujus cadaver ad instantiam Magni Turcimissum est qui propter ea magnam pecuniarum summam dicitur persolvisse. Burknardt, *Diarium Curiæ Romanæ*, ab Eckardteus, *Corpus historicum Medii Ævi*, *Alexandro VI papa*, t. II, p. 2066.

2. Deinde dominus Joffredus ad singulos cardinales accessit et singulorum manus deosculatus est et singuli ipsum ad oris osculum receperunt secuta est domina Sancia quæ similiter manus singulorum cardinalium deosculata est... Huis factis, dominus Joffredus stetit inter cardinales Sancti Severini et Valentini fratris sui et Lucretia sedit super cusinum in terrâ à dextris Pontificis et Sancia super alium à sinistris... (Burkhardt, *Ceremoniarum magistri Diarium Curiæ Romanæ sub Alexandro VI*, p. 2069 du t. II de la collection d'Eckardt.

du duc de Gandie, son fils aîné, qu'il avait attendu toute la nuit, vinrent le prévenir avec émotion que leur maître n'était pas rentré. Le pape, qui savait que le duc avait soupé la veille avec son frère César et son cousin à la vigne de Vanozzia, fait appeler à l'instant son estafier, l'interroge, et ce qu'il en apprend augmente son trouble et ses tristes pressentiments. Après avoir soupé avec leur mère, le duc et le cardinal étaient partis ensemble pour le Vatican au pas tranquille de leurs mules. Auprès du palais du cardinal Ascanio, situé vers le quartier juif, le duc prit congé de son frère et rétrograda jusqu'à la place des Israélites; là, il dit à son estafier de l'attendre une heure et de se retirer s'il tardait plus longtemps. Il s'était éloigné ensuite accompagné d'un homme masqué et personne ne l'avait revu. Alexandre attendit toute la journée dans les angoisses les plus vives; mais vers le soir quand on lui annonça que la mule de son fils venait d'être retrouvée errant à l'abandon dans la rue du Peuple, il reconnut la main de Caïn et se tourna avec désespoir vers le Tibre.

Sous l'hôpital de Saint-Jérôme-des-Esclavons était amarré le bateau d'un vieillard qui passait sur l'eau les jours et les nuits. On pensa avec raison que le fleuve avait peu de secrets pour cet homme : il fut interrogé, et voici ce qu'il répondit lorsqu'on lui demanda s'il n'avait rien vu jeter au Tibre dans la nuit du mercredi ? Cette nuit-là j'ai vu deux hommes sortir avec précaution de la ruelle (vicolo) de l'hôpital et regarder de tous côtés, comme pour s'assurer s'ils étaient seuls. N'apercevant personne ils se retirèrent; puis au bout d'un instant il en vint deux autres qui examinèrent aussi les rives et firent signe à leurs compagnons d'approcher. Du fond de mon bateau où j'étais couché j'aperçus alors un autre homme monté sur un cheval blanc; il maintenait sur la selle un cadavre dont la tête pendait d'un côté et les jambes de l'autre. Cet homme descendit au bord du Tibre : ils saisirent le cadavre tous ensemble et le lancèrent dans le fleuve. On lui demanda pourquoi il n'avait pas révélé ce fait au gouverneur de la ville; il répondit qu'il avait été témoin plus de cent fois de scènes semblables, sans que jamais la justice se fût inquiétée des victimes.

Sur le récit du vieux marinier on fit sonder la rivière par des pêcheurs, et le lendemain vers le soir le corps du duc fut retrouvé : il était percé de neuf coups de poignard et avait encore ses habits et sa bourse. On le porta dans une nacelle au château Saint-Ange et de là

dans l'église de Sainte-Marie-du-Peuple. Lavé avec soin et revêtu de son costume de gonfalonier de l'Église, le jeune duc semblait dormir : deux cent vingt torches brillèrent autour de son catafalque, toute la maison du saint-père et la cour papale assistèrent à ses funérailles. Quant au pape, enfermé dans son appartement, il pleurait seul, fou de désespoir et de rage, car il connaissait l'assassin et ne pouvait le frapper sans devenir parricide. La lutte qui se livrait dans son cœur entre ses plus chères affections était si vive et si poignante que, malgré les exhortations et les prières des cardinaux, il resta trois jours et trois nuits sans nourriture et sans sommeil[1]. L'éloquence persuasive des prélats finit par mettre un frein à sa douleur : il comprit, dit avec une étrange naïveté le confident de ses pensées intimes, qu'il pourrait lui arriver un malheur plus grand encore en altérant à ce point sa santé, et son égoïsme reprit le dessus. Pour se consoler, il annula le second mariage de Lucrèce, l'unit en troisièmes noces à un enfant de dix-sept ans, Alfonse, prince de Salerne, bâtard du roi de Naples, et fit brûler Savonarola.

Jérôme Savonarola de Ferrare était un moine austère de l'ordre de saint Dominique. Il habitait Florence et y prêchait : vu de mauvais œil par les Médicis, parce qu'il avait refusé au lit de mort l'absolution à Laurent le Magnifique, à moins qu'il ne rendît la liberté à sa patrie, il devint odieux au pape dont il censurait indirectement les scandales, ne cessant de dire en chaire que l'Église de Dieu avait besoin d'être réformée et purgée. A l'instigation d'Alexandre, les Florentins étouffèrent sa voix dans les flammes le 23 mai 1498. Au mois d'août de la même année, l'assassin du duc de Gandie commençait à dévoiler le but de son crime. Dans le consistoire secret du 13, César Borgia prenant tout à coup la parole, représenta aux cardinaux que son inclination ne l'avait jamais porté vers l'état ecclésiastique : le monde l'attirait invinciblement, disait-il, et il sollicitait l'autorisation d'y rentrer. Le sacré collége s'en rapporta tout d'une voix au bon plaisir d'Alexandre, qui, brisant les nœuds sacrés de son fils avec l'Église, comme il brisait les nœuds conjugaux de Lucrèce, entreprit de lui donner pour femme la princesse royale de Naples.

Ce projet manqua : plus difficile ou plus scrupuleux qu'Alphonse II,

1 Burkhardt, p. 2082 de la collection d'Eckardt, t. II.

Frédéric d'Aragon repoussa le bâtard du pape : Alexandre alors se tourna vers la France, et sûr d'être plus heureux auprès de Louis XII, qui avait besoin des Borgia pour son divorce, il lui adressa son fils César avec cette lettre écrite de sa propre main[1] :

« Jésus et Marie :

« Alexandre VI, pape, à notre très-cher fils en Jésus-Christ salut et bénédiction apostolique.

« Désirant satisfaire à la fois à ta volonté et à la nôtre, nous adressons à Ta Majesté notre cœur, c'est-à-dire notre fils chéri, *Il Valentino*, ce que nous avons de plus cher, afin que ce soit un signe très-certain et très-précieux de notre affection pour Ta Certitude à qui nous ne le recommandons pas autrement. Nous te prions seulement de vouloir traiter celui qui est ainsi confié à ta foi royale de telle façon, que tous même pour notre satisfaction comprennent qu'il a été accueilli comme sien par Ta Majesté. »

Ni le bon roi ni son grand ministre d'Amboise ne furent les dupes de ces deux fourbes; cependant en apparence ils se prêtèrent aux plans des Borgia, parce qu'ils servaient leurs vues. En échange de la bulle de divorce pour Louis XII, du chapeau rouge pour d'Amboise et de l'alliance pontificale, César reçut le titre de duc de Valentinois et la main de Charlotte d'Albret. Il lui restait à montrer que sa vocation était plutôt militaire que religieuse : il le prouva avec éclat en prenant l'épée. Alexandre VI, qui, selon Machiavel, toujours à genoux devant son génie, ne fit que tromper toute sa vie ceux avec lesquels il traitait et violait les serments dont il était si prodigue, réussit donc en cette occasion comme toujours. Pour mettre la fortune de César au niveau de son ambition, il fallait occuper chez eux le duc de Milan et les Vénitiens, qui n'auraient pas souffert sur leurs frontières un nouveau voisin trop puissant, et achever d'écraser à Rome les Orsini et les Colonna. La première partie de ce plan habilement conçu fut heureusement exécutée, grâce à l'intervention de la France, qui, en croyant agir pour son propre compte lorsqu'elle attaquait Venise et le Milanais, préparait seulement la grandeur future des Borgia. L'argent

1. Manuscrit de la Bibliothèque impériale, n. 8465, p. 13.

manquait seul pour mener à bonne fin la seconde, le jubilé de 1500 en accumula des monceaux au Vatican.

Le 22 décembre 1499, on publia la bulle la veille de Noël; le pape descendit ensuite à Saint-Pierre, et après les vêpres il se plaça sous le baldaquin et se dirigea processionnellement vers la porte, tenant d'une main un marteau et de l'autre un cierge doré. L'office d'usage chanté, il frappa la porte de trois coups de marteau, les maçons la démolirent et il en franchit le seuil le premier, suivi de tous les cardinaux et du clergé qui entonnait le *Te Deum*. Le jubilé attira un concours immense. Si les chrétiens, dit un écrivain de l'Église, y gagnèrent la rémission de leurs péchés, le pape y gagna des trésors[1]. Aussi, dans l'effusion de sa joie, il permit le carnaval qu'on supprimait toujours durant l'année sainte, et voulut qu'il fût animé et bruyant. Sa fille Lucrèce fit de brillantes cavalcades à Latran, César Borgia parut aux jeux de la place Navone, après une course de quadriges antiques, sur un char de triomphe; il portait le costume du vainqueur des Gaules. Une foule obséquieuse et avilie formait son cortége, et ses estafiers élevaient, en l'acclamant de toutes leurs forces, des bannières où se lisaient ces mots, les derniers de son ambition : *Aut Cæsar aut nihil!* ou rien ou César[2]!

Créé ensuite par son père, qui ne se souvenait plus du fils retrouvé dans le Tibre, capitaine général et gonfalonier de l'Église, il reçut la rose d'or, et alla conquérir la Romagne, mais en se chargeant cette fois du divorce de sa sœur. Le matin même de son départ, Alphonse d'Aragon était assassiné sur les degrés du Vatican. C'est à côté de son gendre blessé à la tête, au bras et baignant dans son sang, que le pape, escorté de quinze cardinaux, passa pour aller rendre grâces à la bienheureuse sainte Marie-du-Peuple à laquelle il attribuait son salut dans un péril récent. En effet, le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, à la suite d'un violent orage, un plafond s'écroula sur sa tête. Trois Florentins, qui attendaient une audience dans la salle supérieure, tombèrent écrasés à ses pieds. Le voyant couvert de débris, on le crut mort, il n'avait que de légères contusions. En reconnaissance de cette préservation miraculeuse, il alla réciter une oraison aux pieds de la Madone et lui offrit un calice plein de pièces

1. Raynaldus, *Annales ecclésiastiques.*
2. Tomasi, *la Vita di Cesare Borgia.*

d'or. A son retour, il fit étrangler Alphonse d'Aragon, qui, selon la naïve expression de Burkhardt, ne voulait pas mourir de ses blessures (*cùm nollet vulneribus sibi datis mori*), puis il se mit en quête d'un quatrième mari pour Lucrèce.

Depuis l'assassinat du duc de Gandie, toutes ses affections s'étaient concentrées sur César Borgia et sur sa fille. Lucrèce le suppléait en son absence, ouvrait ses lettres, et, assistée d'un cardinal, gouvernait Rome et l'Église [1]. Pour lui, ne songeant qu'à la solde des mercenaires de l'un et à la dot de l'autre, il inventait à chaque instant des moyens de fiscalité, inconnus jusqu'alors. En 1501, un projet d'expédition contre les Turcs lui servait de prétexte pour taxer les juifs, le clergé et les cardinaux. Chacun de ces derniers dut payer de trois à vingt mille ducats. A cette ressource extraordinaire il joignit le produit des testaments : le pape étant l'héritier des cardinaux ; il en mourut beaucoup sous Alexandre : à ceux qui vivaient trop longtemps il reprenait les bénéfices donnés comme prix de leur vote le lendemain de l'élection ; puis il pillait les monastères. C'est dans ces moyens nouveaux de battre monnaie qu'il trouva la solde des condottieri de César et la dot de Lucrèce. Le samedi 4 septembre 1501, on apprit à Rome que cette veuve de deux maris vivants et de l'infortuné Alphonse épousait le fils du duc de Ferrare. Lucrèce confirma cette nouvelle le lendemain en allant remercier sainte Marie-du-Peuple. Habillée magnifiquement de brocart d'or, elle était précédée par quatre évêques et suivie de trois cents dames, prélats ou nobles romains, à cheval. Deux bouffons, l'un sur une mule et l'autre à pied, parcouraient pendant ce temps les rues principales, en criant : Vive l'illustrissime duchesse de Ferrare ! Vive le pape Alexandre ! Et par un de ces contrastes où éclate une amère et sanglante ironie, au moment où la fille du pape, adultère, incestueuse et homicide, triomphait rayonnante de bonheur, une pauvre femme qui avait frappé son mari dans un mouvement de jalousie ou de colère, était pendue ignominieusement sur son passage [2].

Le pape et son fils présidèrent à la cérémonie des noces, qui furent célébrées à deux reprises dans la tour des Borgia au seuil de laquelle

1. Recessit Pontifex iturus Nepi et domina Lucretia mansit in camerâ pro illius custodiâ cum commissione ut in alio ecesu... (Burkhardt, *in Eckardarpus Historicum Medii Ævi*, t. II, p. 2134.)
2. Le même, p. 2133.

nous nous arrêtons par respect pour la mémoire de saint Pierre qui dut frémir d'horreur dans son tombeau au bruit de ces orgies. Plus la patience de la Providence semblait les absoudre, plus les Borgia se précipitaient à corps perdu dans des crimes sans nom. A ce moment, comme ces reptiles qui nous épouvantent de leurs jeux monstrueux quand ils roulent entrelacés sur le limon du Nil, ils font peur à l'histoire : l'histoire se tait comme se taisait Rome en 1502, mais non pour les mêmes motifs. Quant à l'honnête homme qui en était révolté et qui osait le dire, voici le sort qui l'attendait : un masque, profitant de la liberté du carnaval, laisse échapper un mot de vérité sur César Borgia, on lui coupe la main droite et la langue qui est attachée au petit doigt de cette main; un Vénitien traduit du grec une épigramme contre le pape et son fils, il est étranglé; tous ceux qu'on accuse du même crime, sont jetés au Tibre, une pierre au cou; les cachots regorgeaient de prisonniers et les galères de forçats, saisis, mis à la torture et condamnés pour les causes les plus futiles[1].

Environnés de délateurs et sachant bien qu'une parole imprudente était une condamnation à mort, les Romains pliaient sans résistance sous ce despotisme. Pasquin seul osait parler. On donna ce nom de Pasquino, qui fut, dit-on, celui d'un tailleur satirique du voisinage, à un torse découvert autrefois dans les fondements du palais Orsini. Ce torse antique, dans lequel les antiquaires ont vu tour à tour Ajax, Ménélas, un gladiateur, était devenu dès le xve siècle le héraut de l'esprit public. Une main furtive collait, la nuit, un placard sur son piédestal, et le lendemain Rome entière répétait en riant ce que personne n'eût osé dire. Pasquin avait souvent flagellé les pontifes précédents : il n'épargna pas Alexandre. Toujours vives et ardentes, ses épigrammes s'élevèrent jusqu'à l'éloquence à la mort du cardinal de Saint-Chrysogone Giovanbattista, le ministre et l'âme damnée d'Alexandre, dont la dureté de cœur et l'avarice révoltaient tout le monde. « Me voilà mort, faisait dire Pasquin au cardinal; si mon médecin eût connu mon mal, et qu'il m'eût traité avec de l'or et non avec le suc des herbes, je vivrais encore! — Que la terre lui soit légère, disait Pasquin un autre jour; ne répandez point de fleurs sur

1. Eâdem die quidem mascheratus verbis inhonestis usus contra ducem Valentinum .. cui fuit abscissa manus et anterior pars linguæ quæ fuit appensa parvo digito manus abscissæ... (Burkhardt, ouvrage cité *in Corpus Historicum Eccardi Medii Ævi*, p. 2135.)

sa tombe, de l'or! de l'or! son ombre ne veut que de l'or! C'est une horrible odeur qui sort de ce tombeau, celle de ses crimes est plus fétide encore ! — Oui, il est moins honteux de supporter le joug d'un monstre que de travailler à sa grandeur[1]. » Mais, sans s'inquiéter des saillies de Pasquin, les Borgia, qui avaient tous deux d'éminentes qualités comme hommes d'État, développaient impassiblement leur sanglant système, l'un à Rome, l'autre au dehors.

Ainsi, tandis que César, à la tête de ses bandits, s'emparait de Sinigaglia et y faisait étrangler les quatre seigneurs les plus puissants du pays et le chef des Orsini, Alexandre se débarrassait de la même manière du cardinal de ce nom, et mettait au château Saint-Ange l'archevêque de Florence et messer Jacopo de Santa Croce. Trouvant bientôt la main de leurs bourreaux trop lente, et voyant que la solde de l'armée épuisait le trésor papal, ils résolurent de frapper à la fois, dans le sacré collége, et les vieillards qui ne mouraient pas, et les jeunes qui semblaient avoir longtemps à vivre. Le 2 août 1503, le pape invita tous ceux dont il voulait être l'héritier à une fête qu'il donnait, disait-il, pour célébrer les victoires de César Borgia, dans son délicieux jardin du Belvédère. Cette fête devant commencer par un banquet, César empoisonna quelques flacons et les remit, avec les instructions accoutumées, au *boutillier* (*bottigliere*) : mais par un effet du hasard, où l'on a vu souvent le doigt de Dieu, Alexandre, comme tous ceux que tourmente un mauvais dessein, descendit avant l'heure au Belvédère. La chaleur étant accablante, il voulut se rafraîchir; alors le sous-boutillier, à qui on vient demander du vin pour le pape, croit faire merveille en prenant celui qu'on a mis à part comme le plus rare, et, sans le savoir, donne un flacon empoisonné. Alexandre but avec avidité et sentit sur-le-champ l'effet du poison. Bien qu'il y eût mis beaucoup d'eau, César Borgia éprouva les mêmes symptômes quoique moins violents. On les porta tous deux au Vatican, et ils ne se revirent plus dans ce monde. Alexandre, que les Romains avaient surnommé *le Bœuf*, et qui était bien nommé car il avait une véritable constitution de taureau, lutta huit jours contre la

1. Hic Baptista tegor : medici quem culpa peremit;
Naturam fuerat nescius ille meam;
Herbarum mihi pro succis dare debuit aurum
Sola erat apta meis hæc medicina malis.
.... turpius est monstrum tollere quam parere.... (Burkhardt, même ouvrage, p. 2139.)

mort, mais sans reprendre connaissance et sans que le souvenir de César ou de sa fille lui revînt une seule fois. De temps en temps, par un mouvement convulsif, il cherchait une boule d'or dans laquelle était renfermée une hostie, et qui pendait constamment sur sa poitrine. Dans sa superstition impie il se croyait invulnérable avec ce talisman, et ne l'avait par mégarde quitté que ce jour-là[1].

On se hâta de cacher son corps dans une chapelle souterraine de Saint-Pierre. Mais la terreur qu'il inspira de son vivant était si grande que ce cadavre épouvantait encore Rome. D'un autre côté, bien que moribond, César Borgia, qui avait dans la cité Léonine et au château Saint-Ange douze mille hommes, faisait trembler les cardinaux réunis sur la rive gauche, au couvent de la Minerve. George d'Amboise heureusement leur rendit un peu de cœur, et après avoir posé ce trirègne, dont nul n'était plus digne que lui, sur le front d'un vieillard infirme, Pie III, qui ne le garda que vingt-six jours, ils élurent Giuliano della Rovere, l'ancien concurrent d'Alexandre, qui prit le nom de Jules II.

Ainsi commencèrent et finirent les Borgia : un moment leur fortune étonna l'Europe; ils avaient franchi tous les obstacles, ils étaient grands de l'abaissement de leurs ennemis, riches de leurs dépouilles. Maîtres de Rome, ils touchaient déjà de la main la souveraineté de l'Italie, et comme le remarque l'habile secrétaire de Florence [2], tous ces efforts d'ambition et de génie, toutes ces ruses et tous ces crimes tournèrent exclusivement au profit de la papauté. La grandeur de César s'évanouit avec le dernier souffle de son père; il disparut de la scène politique et même de l'Italie, et la papauté recueillit seule le fruit de ses actes sanglants et des sombres trames d'Alexandre. En s'asseyant sur le trône pontifical, Jules II trouvait l'Église romaine forte et respectée, la féodalité pliée au joug, les factions mortes, la Romagne réunie au domaine de Saint-Pierre, et il n'avait plus qu'à marcher dans une voie large et libre où brillait encore, pour comble de bonheur, le soleil levant du XVIe siècle.

1. Usera il papa di portare continuamente adorso in una palleta doro il Santissimo Sacramento dell' Eucharistia perche havea havuta predizione da un astrologo che portando quello ci non sâraebbe morto... (Tomasi, *La Vita di Cesare Borgia detto poi il Duca Valentino*, p. 397.)

2. Panvinio, *Vita d'Alessandro VI*, p. 252. — Paul Jove, *Vie du cardinal Pompeo Colonna*, id. — Nicolò Machiavelli, *Il Principe*, cap. XI.

ROME MODERNE

CHAPITRE XIII

LA RENAISSANCE

Jules II, époux militaire de l'Église. — Renaissance des arts à Rome. — Michel-Ange. — Nouvelle basilique de Saint-Pierre. — Raphaël. — La chapelle Sixtine. — La cité des fleurs. — Élection de Léon X. — Enthousiasme de Rome. — Passion du pape pour les Lettres grecques et latines. — Son injustice envers Arioste. — Léon X fonde des académies et des colléges. — Décret du concile de Latran sur la liberté de penser. — Léon X injuste envers Michel-Ange. — Il répand toutes ses faveurs sur Raphaël. — Le palais de Chigi. — Fêtes et peintures de la *Farnésine*. — Raphaël, architecte de Saint-Pierre et préfet des antiquités. — La Transfiguration. — Mort de Raphaël. — La guerre contre les Turcs, et les indulgences. — Résistance et protestation de l'Allemagne. — Martin Luther.

JULES II avait soixante ans quand il fut sacré à Saint-Pierre. Porté au trône pontifical par acclamation, à l'âge où les passions sont mortes, il sut faire oublier les scandales d'Alexandre et purifier l'Église comme ces appartements des Borgia où il ne voulut jamais mettre le pied. Recouvrer les domaines de l'église romaine, et chasser de l'Italie les Barbares, tel était le double but de son ambition. Pour l'atteindre, il ramassa l'épée de César Borgia, et suivit, durant neuf années, pas à pas, la trace guerrière du bâtard d'Alexandre, ourdissant des ligues, et luttant tour à tour, avec plus d'audace que de bonne foi, pour quelques misérables bicoques, contre les Vénitiens, le duc de Ferrare et le roi de France. Il était difficile, dit un de ses panégyristes, de trouver un homme dont la conduite fût plus en contradiction avec l'esprit de la religion chrétienne et l'exemple donné par son divin auteur [1]. Loin de la laisser, comme le Christ, pauvre mais sainte, ce

1. William Roscoë, *The Life and Pontificate of Leo the Tenth*, Liverpool, 1805, vol. II, p. 150. Guicciardini, lib. XI. Erasme, *Epist.*, lib. XII.

fier pontife à barbe blanche, voulait l'Église, qu'il appelait son épouse, parée d'or et de diamants, moins peut-être par amour pour elle, que par orgueil.

Ce fut pourtant le souffle ardent et fiévreux de cet énergique vieillard qui fit éclore la Renaissance des arts à Rome. L'émigration des savants grecs, après la prise de Constantinople, avait déjà ranimé le goût des lettres et tourné les esprits vers l'antiquité. Les hommes du XVIe siècle, qui devaient faire de si grandes choses, ne pensaient pas encore, mais ils interrogeaient curieusement le passé. Ils se hâtaient de ressusciter et de répandre, à l'aide de l'imprimerie, qui venait d'être inventée, les idées des morts, et en attendant que cette poussière humaine eût fait verdir de nouveaux germes, ils commençaient à fouiller le vieux sol de Rome, non pour fabriquer de la chaux, comme leurs pères, avec les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, mais pour les admirer et les imiter. Il n'était bruit, en ce temps-là, que d'un jeune Florentin qui marquait avec la même furie, de l'énergique empreinte de son âme, et le marbre et la toile. Michelagnolo Buonarrotti, ou, comme nous disons en France, Michel-Ange, n'avait pas trente ans, et déjà de Florence, sa patrie, le bruit de ses succès était venu par Venise et Bologne à Rome. La ville indolente, qui dédaigna Lascaris et laissa son maître Argyropoulos vendre ses livres grecs pour vivre, donna peu d'attention d'abord à celui qui devait l'illustrer bientôt et la remplir de sa gloire. Un Français, le cardinal George d'Amboise, et messire Jacopo Galli, devinèrent seuls le grand homme. Il fit pour le Romain un Cupidon et un Bacchus d'un travail merveilleux, et pour le cardinal d'Amboise, la Vierge immortelle de *la Pieta*.

L'enthousiasme soulevé par l'apparition de ce chef-d'œuvre rendit les Florentins jaloux : ils écrivirent à Michel-Ange de revenir, et en obtinrent le colosse de David et les fameux cartons de la salle du conseil. Ces deux merveilles de l'art moderne attiraient à Florence tous les artistes d'Italie, lorsque Jules II demanda le jeune sculpteur au gonfalonier Soderini. La mort, qui approchait, n'avait inspiré au vieillard qu'une pensée pleine d'orgueil. Il voulait un tombeau d'empereur; il fallait à ses restes un monument aussi pompeux que ceux qui n'ont pu conserver les cendres d'Auguste et d'Hadrien. Michel-Ange lui soumit un plan à la hauteur de son ambition. Le mausolée qu'il avait imaginé devait avoir pour base un massif parallélogramme

de dix-huit brasses de longueur sur douze de largeur. L'extérieur aurait été orné de niches, séparées par des termes supportant l'entablement. Chacune de ces figures, drapées, aurait tenu un captif à la chaîne. Ces captifs représentaient les villes conquises par Jules II, et réunies aux États de l'Église. Outre les emblèmes historiques, l'entablement aurait supporté quatre statues colossales, la Vie active, la Vie contemplative, saint Paul et Moïse, entre lesquelles se serait élevé le sarcophage, surmonté de deux statues, l'une représentant le Ciel qui reçoit l'âme de Jules II, l'autre la Terre, qui pleure sa mort.

Jules II trouva ce plan si grandiose, que la vieille basilique de Saint-Pierre lui parut trop étroite pour son mausolée. Il promit donc deux cent mille écus à Michel-Ange, lui dit de se mettre à l'œuvre sur-le-champ, et donna l'ordre à son architecte Bramante de démolir la vénérable métropole du monde catholique, et d'édifier sur cet emplacement, consacré par douze siècles d'hommages pieux, de pèlerinages et de prières, un temple digne de Salomon par ses proportions gigantesques et sa magnificence. Tous les cardinaux tombèrent en vain à ses pieds pour le supplier d'épargner cette tête noble et sainte de l'Église : il fut inflexible. Vieux murs fondés, si l'on en croit l'inscription de la tribune, par l'empereur Constantin, forêt de marbre des cinq nefs, arcs triomphaux, quadriportique, fontaine des pèlerins aux colonnes de porphyre, mosaïques de l'atrium, peintures murales, reliques précieuses de l'art byzantin et de Giotto, tout fut abattu et détruit par le marteau de Bramante. Le 18 avril 1506, c'est-à-dire douze cents ans jour pour jour après la fondation de l'ancienne, Jules II posa solennellement la première pierre de la basilique actuelle. Sans tenir compte des travaux d'agrandissement entrepris cinquante-six ans auparavant par Nicolas V, et continués sous Paul II, Bramante avait tracé un plan nouveau, mais qui était plein de simplicité et de grandeur. L'édifice, tel qu'il l'avait conçu, devait former une croix grecque, avec une coupole au milieu et une façade ornée de deux campaniles. Regardant avec raison la coupole comme la partie capitale de son œuvre, il commença par élever les piliers destinés à la soutenir.

Tandis que ces quatre massifs énormes sortaient lentement de terre,

1. Le dessin original qui passa dans les mains de Mariette, auteur des *Observations sur la vie de Michel-Ange* par Condivi, a été décrit très-exactement par M. Delécluze.

que Michel-Ange achevait le Moïse et jetait en bronze la statue du pape *batailleur* qui voulut être représenté une épée à la main, il arriva en 1506 un jeune parent de Bramante que Jules attendait avec impatience, car cet adolescent balançait déjà la renommée de l'artiste Florentin. Fils d'un pauvre peintre d'Urbino nommé Santi et de la belle et chaste Maggia, ce chérubin de la peinture était né au milieu des couleurs et des roses, et n'avait vu en grandissant que les traits gracieux des madones et le sourire de sa mère. Tout dans la maison où son enfance s'écoula était consacré aux anges : il portait lui-même le nom du plus beau d'entre eux, *Raffaele*. Dans quelles conditions plus heureuses pouvait donc éclore et se développer ce talent qui devait être l'étoile la plus lumineuse du firmament de l'art?... A quinze ans, Raphaël orphelin peignait des Vierges admirables, car il leur donnait les traits de sa mère. Une autre faveur de la destinée le mit dans les mains du Pérugin, le dessinateur le plus élégant, le plus harmonieux coloriste de l'époque. De ce peintre tout byzantin il prit la pureté antique et la grâce du contour, le relief de Masaccio, l'idéal de Léonard de Vinci, l'art patient de Fra Bartolomeo, et il s'appropria si heureusement les qualités de tous ces maîtres, qu'à vingt-cinq ans elles brillaient dans ses tableaux avec d'autant d'harmonie et d'éclat que les couleurs sur sa palette.

Tel était Raphaël lorsque Bramante le présenta à Jules II. Appuyé des deux mains sur ce bâton que redoutaient les prélats eux-mêmes, le pape à la barbe blanche regarda longtemps d'un œil interrogateur ce protégé de Bramante, brillant de jeunesse et de gloire; puis, le prenant par la main, il le conduisit dans une des salles de l'appartement de Nicolas V, et lui dit : « Tu vois ces fresques de Pietro della Francesca, de Bartolomeo della Gatta et de Signorelli, efface-les et fais un grand tableau. » Raphaël peignit la Dispute du saint sacrement. Plaçant à la fois la scène dans les cieux et sur la terre, à l'aide du procédé trop simple peut-être et mécanique en quelque sorte des peintres du Bas-Empire, il montra dans la partie supérieure du tableau l'Éternel éclairant de ses rayons divins les séraphins et les chérubins qui l'entourent. Son Fils, étendant le bras, se dévoue à ses pieds pour le salut du monde. D'un côté se tient la Vierge en adoration; de l'autre, saint Jean-Baptiste qui montre le Messie. Assis dans les régions célestes, Abraham, Moïse, saint Paul, les évangélistes, saint Étienne,

Tonarqui del. Rebel sculp.

JULES II ET RAPHAËL.

saint Laurent, et notre premier père, contemplent Dieu dans toute sa gloire : au-dessous de la ligne qui sépare les deux parties de cette vaste composition s'élève un autel où brille le calice d'or du Saint-Sacrement. A droite et à gauche apparaissent rangés des souverains pontifes, des évêques et les plus célèbres théologiens qui ont traité dans leurs écrits du mystère de la sainte Trinité. Leur attention ne se porte point sur la scène céleste que leur dérobent d'épais nuages, elle est concentrée sur l'hostie : au dernier plan sont massés des groupes de spectateurs parmi lesquels le peintre, dans sa reconnaissance, plaça Bramante, comme dans son admiration il avait mis au milieu des théologiens l'illustre martyr de la réforme et de la liberté, Savonarola [1].

Ce tableau, où les Allemands et leurs disciples ont vu tant d'allégories, tant de spiritualisme nuageux et tant de mythes [2], consacrait d'une façon assez obscure le souvenir du concile qui mit fin aux controverses sur le sacrement de l'Eucharistie. Il est évident que, au lieu d'un idéal confus et à peu près inintelligible, il eût mieux valu se borner à retracer la scène historique ; mais à force de chercher minutieusement le beau, Raphaël oubliait déjà le vrai, et il allait arriver dans ses grandes compositions à cette nature de convention où tout est faux et souvent monotone, parce que tout est parfait. S'il n'eût peint que des madones ou les sujets gracieux qui naissaient naturellement sous son pinceau comme les fleurs sur l'oranger, Raphaël serait mort sans rival; l'aveugle volonté de Jules II le jeta hors de sa voie, et, pour quelques fresques à moitié effacées aujourd'hui, la postérité perdit des chefs-d'œuvre; mais on ne pensait pas ainsi en 1508. Le pape fut si content de ce début, qu'il mit les trois salles voisines à la disposition de Raphaël, et qu'afin d'exciter entre les deux grands maîtres une émulation féconde pour l'art, il donna l'ordre à Michel-Ange de peindre à fresque la chapelle Sixtine.

On ne répliquait pas à Jules II : aussi Michel-Ange, qui l'aimait malgré ses boutades et leurs querelles, parce qu'il retrouvait dans le vieillard sa fierté de caractère et son impétueuse humeur, après une vive hésitation, finit par obéir. Les peintures dont la chapelle avait été

1. Pietro Bellori (Descrizzione delle imagini dipinte da Rafaelle d'Urbino nelle camere del Palazzo apostolico Vaticano.)

2. *Rafaël von Urbino*, von J.-D. Passavant; Leipzig, 1839.

décorée par de vieux maîtres furent enlevées, et Michel-Ange se mit à composer les dessins du plafond. Connaissant sa propre inexpérience dans la partie mécanique de son art, il invita plusieurs peintres florentins de ses amis à venir à son aide. Durant quelque temps Granaccio Bugiardini, Jacopo di Sandro et d'autres, travaillèrent sous sa direction : mais le pinceau de ces artistes d'un ordre secondaire rendait si mal les idées de Michel-Ange qu'un matin, effaçant tout ce qu'ils avaient fait, il leur ferma les portes de la chapelle. A compter de ce moment il travailla seul, ne permettant qu'au pape de gravir quelquefois les marches de son escalier à pivot. Lorsqu'il eut peint la moitié de la chapelle, Jules voulut que le mérite de l'œuvre fût soumis au public. L'admiration que montra Rome ne fit qu'augmenter l'impatience du pape qui, sentant la vie lui échapper, tenait avec une obstination d'enfant à voir ce magnifique travail achevé avant de descendre dans la tombe. Il visitait souvent Michel-Ange et le gourmandait sur sa lenteur : « Quand finiras-tu donc cette chapelle? » lui cria-t-il un jour avec colère.... « *Quando potrò*, quand je pourrai, » répondit froidement le peintre. « Quand tu pourras? » répliqua Jules en frappant la terre de son bâton; « tu as donc envie que je te fasse « jeter à bas de cet échafaud [1]? »

Quelques mois après cette menace que Jules était homme à exécuter, Michel-Ange laissa enlever les échafaudages, bien qu'il manquât la dernière touche à ses fresques. Elles furent découvertes le jour de la Toussaint 1512. L'artiste s'était surpassé. En vingt mois il avait signé son immortalité dans cette page célèbre, la première et la plus belle de l'histoire de la renaissance des arts en Italie. On eût dit que les grandes figures de l'Ancien Testament étaient sorties de la tombe comme Samuel à la voix de la pythonisse, ou descendues des cieux pour venir se ranger autour de la voûte Sixtine. L'image majestueuse de l'Éternel domine l'œuvre entière. Dieu vous éblouit partout de sa grandeur : soit que de son bras tout-puissant il divise la lumière des ténèbres; qu'il lance dans l'espace le soleil et la lune, qu'il crée la terre, l'herbe, les animaux, qu'il dise aux mers de se creuser un lit, ou que, porté par un ravissant groupe d'anges, il fasse l'homme à son

1. Il papa dimandolo un giorno, quando finirebbe questa capella, e rispondendo egli quando potrò ; *Quando potrò*, egli soggiunse, *tu hai voglia, ch'o ti faccia gitar giù di quel palco.* Condivi, *Vita di Michelagnolo Buonarrotti*). Vasari, *idem*, terza parte, p. 732.

image, et tire pendant le sommeil de cet Adam, beau comme l'Apollon, la femme de ses flancs. Un cri d'admiration unanime salua ces poétiques personnifications du serpent, de l'enfer, de Caïn, des cinq sibylles, des sept prophètes, de Moïse et du vieux Noé, où éclatent une telle vigueur de conception, une si incroyable hardiesse de dessin, une telle variété dans le caractère, l'expression, la pose des personnages, que, pour la première fois peut-être, l'envie resta sans voix et la critique sans murmures.

Cette œuvre est le flambeau qui illuminait le monde de l'art plongé depuis tant de siècles dans les ténèbres, voilà l'aveu qui sortait de toutes les bouches : en digne rival de Michel-Ange, Raphaël était le premier à le répéter. Bien qu'il eût succombé dans cette lutte de géants où chaque défaite nous légnait un chef-d'œuvre, car ni l'École d'Athènes, ni le Miracle de Bolsène, ni l'Héliodore battu de verges n'approchent, malgré leur beauté, des vigoureuses créations de la chapelle Sixtine, Raphaël n'en applaudissait pas moins au triomphe de son rival, et, en se hâtant de l'imiter et d'agrandir sa manière, il se montrait digne de lui disputer la victoire. Jules II sembla n'être resté sur la terre au milieu des agitations de sa vie militante que pour voir la fin de ces travaux : quand il eut dit sa messe dans la chapelle dont il trouvait cependant la décoration trop simple, il prononça le *nunc dimittis*, et laissa, le 21 février 1513, l'anneau et le trirègne à Léon X.

Léon, qui s'appelait Jean avant de monter sur le trône pontifical, était fils de ce Laurent de Médicis surnommé le Magnifique, parce que son grand-père avait dépensé trente-deux millions pour l'embellissement de Florence, et fait de son palais une académie et de ses jardins un musée. Passionné pour les lettres, les arts et Platon, Laurent recueillit avec amour dans sa villa de Coreggi et son frais Tusculum de Fiesole les savants, les poëtes et les philosophes qui accouraient de toutes parts, car *la cité des fleurs* était, depuis la dernière moitié du xve siècle, le berceau de la Renaissance. C'est là que s'étaient rendus d'abord les émigrés de Constantinople fuyant devant les musulmans et emportant dans l'exil non les ossements, mais l'esprit de leurs pères. C'est dans le palais de ces anciens marchands de laine, devenus les rois de l'Italie intellectuelle, que Pic de La Mirandole et Marsile Ficin préparèrent, à leur insu, la réforme en traduisant Platon; que Politien ressuscitait la belle langue de Cicéron, et que la vue des

statues antiques éveillait le génie du jeune Michel-Ange. Jean vint au monde au milieu de ce printemps de l'intelligence et quand l'astre des Médicis était à son zénith. Les présages les plus riants entouraient son berceau. Sa mère avait rêvé qu'elle accouchait, dans l'église de Santa Reparata, d'un lion merveilleux de beauté et de douceur. Pour réaliser cet augure et les horoscopes des astrologues grecs dont la complaisance prédisait à l'enfant les plus brillantes destinées, au sortir des langes son père le mit dans l'Église. Tonsuré à sept ans et nommé par Louis XI abbé du monastère de Font-Douce en Saintonge, à treize il était cardinal et à trente-six ans souverain pontife.

Aussitôt que les chanoines de Saint-Pierre eurent enseveli Jules II, vingt-cinq cardinaux entrèrent au conclave : le 10 mars, Jean de Médicis dépouilla lui-même le scrutin, le lendemain matin à sept heures on démolit la fenêtre du conclave qui était murée, et le cardinal Alexandre Farnèse, se présentant au balcon, prononça en latin, à haute et intelligible voix, les paroles suivantes : « Je vous apporte un grand sujet de joie, nous avons un pape, c'est le révérendissime seigneur Jean de Médicis, qui a pris le nom de Léon X. » Le cardinal n'avait pas fini que l'artillerie du fort Saint-Ange et toutes les cloches sonnant à grande volée annonçaient la nouvelle à Rome. La foule immense qui se pressait sur la place du Vatican l'accueillit avec de tels cris de vive Léon ! les balles ! les balles ! *viva Leone! palle! palle!* (armes de sa famille), qu'on eût cru, s'écrie un témoin oculaire, que le tonnerre faisait crouler le ciel [1]. Quelques instants après, les portes s'ouvrirent et il parut porté sur la chaire pontificale, suivi de tout le clergé et des cardinaux qui allèrent en grande pompe l'introniser sur l'ancien emplacement de Saint-Pierre. Jamais élection n'avait excité pareil enthousiasme. Rome fut illuminée pendant huit jours. Fiers de l'élévation de leur souverain, les marchands de Florence jetaient de l'argent au peuple et entretenaient son allégresse par d'abondantes distributions de pain et de vin dans les rues et les places. On n'entendait devant leurs riches maisons et à la porte des palais que sérénades, chansons et bruit de fêtes.

Couronné le 19 mars au grand autel provisoire de Saint-Pierre, il descendit le 11 du mois suivant du Vatican, devant lequel s'élevait un

1. E voce di popolo gridando *Viva Leone* e Palle ! Palle ! che parea proprio il cielo tonitruasse o fulminasse.... Penni, *Medico fiorentino.*

arc de triomphe à huit colonnes orné de cette inscription : *A Léon, souverain pontife, le protecteur des Lettres et le père de la Bonté*, pour aller prendre possession de la basilique et du palais de Latran. Rome, qui s'attendait à un pompeux spectacle, était tout entière sur la place des Saints-Apôtres. Son espoir ne fut pas trompé : Léon, qui avait dépensé cent mille écus pour cette fête, montra qu'il était vraiment le fils de Laurent le Magnifique. Deux cents cavaliers ouvraient la marche la lance au poing. Derrière cet escadron bariolé de flammes blanches et rouges, signe distinctif des Orsini, venaient plus de cent comtes ou seigneurs, et les chefs de toutes les familles romaines, les Colonna en tête. Ils étaient suivis de musiciens habillés aux couleurs du pape, de rouge, de blanc et de vert. Puis, entre l'avant-garde des Grecs portant la lance et le bouclier et deux cent soixante estafiers pontificaux en habit rose, conduits par deux majordomes, marchaient pêle-mêle les principaux marchands de Florence, splendidement vêtus de velours et de satin cramoisi. Après les estafiers pontificaux, un palefrenier tenait d'une main un bâton peint en rouge et conduisait une haquenée couverte jusqu'aux pieds d'une housse de velours sur laquelle était l'échelle recouverte de velours cramoisi dont le pape se sert pour monter à cheval. Douze coureurs montés sur des chevaux superbes et portant chacun une bannière aux armes papales précédaient les caporioni, le grand gonfalonier de l'Église, le porte-étendard de l'ordre Teutonnique et celui de Saint-Jean de Jérusalem.

Le drapeau aux clefs pontificales flottait ensuite et courbait sous son poids le capitaine de l'Église qui avait pour escorte deux cents barons, chevaliers ou neveux de cardinaux, tous en riche costume, et deux cent cinquante-six camériers rangés sur deux lignes portant des capuces doublées d'hermine. Le neveu du pape, devant lequel caracolaient dix jeunes nobles romains couverts d'armures éblouissantes et qu'entourait toute la jeune aristocratie de Florence, chevauchait plus loin à quelque distance des ambassadeurs; ceux-ci étaient suivis d'une mule blanche qui portait le saint-sacrement renfermé dans un tabernacle de drap d'or, de deux cent cinquante archevêques et évêques, des cardinaux montés sur des chevaux dont les housses de damas blanc pendaient jusqu'à terre, de la garde suisse, et enfin du pape. Assis sur sa haquenée au-dessus de laquelle les conservateurs du Capitole soutenaient un dais somptueux, Léon, paré d'une mitre

éclatante de pierreries et d'un pluvial d'or, bénissait à droite et à gauche les milliers de spectateurs agenouillés sur son passage et remplissant l'air de ces cris : Vive Léon ! Derrière le pape, le clerc de la chambre apostolique jetait à poignées l'argent au peuple, et quatre cents arbalétriers terminaient le cortége [1].

Voilà, selon l'expression d'un poëte contemporain, avec quelle magnificence Léon X épousa l'Église : l'éclat de ces noces papales, qui avaient couvert Rome d'arcs de triomphe, et la libéralité proverbiale des Médicis, firent battre de joie le cœur des lettrés et des artistes. Ils acceptèrent, comme la devise du nouveau règne, l'inscription dont le riche banquier Augustin Chigi avait décoré son palais : « Vénus et Mars ont régné assez longtemps Pallas aujourd'hui leur succède » ; et ils se pressèrent tous avec enthousiasme autour du pape. Les premiers jours d'un grand pouvoir aveuglent : l'homme le plus fort est ébloui, il voit confusément et choisit mal. Ses regards ne tombent en effet, pendant ces jours-là, que sur les hommes médiocres, toujours en tête quand il s'agit d'intrigues ou de faveurs : le mérite, qui se tient à l'écart pour ne pas se mêler à la cohue vulgaire, ou n'est pas aperçu, ou vient trop tard. Léon X remplit de ducats les mains de Tebaldeo, un de ces poëtes qu'on ne connaît, un siècle après leur mort, que par les récompenses qu'ils dérobèrent au talent; il donna à Bernard Accolti d'Arezzo, tout aussi justement oublié, bien qu'on le nommât alors l'unique (l'unico!), l'emploi de secrétaire apostolique et le duché de Nepi; il prit pour secrétaires Bembo, un pâle et froid imitateur de Pétrarque, et Sadolet, un pédant latin; et lorsque le seul grand poëte de l'époque, Arioste, vint tomber à ses pieds, il se contenta de l'embrasser et de lui faire délivrer un bref pour l'impression de son poëme !

On n'est jamais injuste impunément pour le génie. Déçu dans son espoir, l'auteur du *Roland furieux* se vengea par une fine et spirituelle satire, qui durera aussi longtemps que la mémoire de Léon, parce qu'elle laisse luire un rayon de vérité sur les mensonges de l'histoire vénale. « Quelques personnes disent, écrivait-il à son cousin, que si je suis allé chercher des bénéfices à Rome, j'aurais pu en obtenir, ayant été l'un des meilleurs amis du pape avant que ses vertus

1. Le même, *Chronica delle magnifiche ed honorate pompe fatte in Roma per la creazione ed incoronazione di papa Leone X.*

et sa bonne fortune l'eussent élevé au rang suprême, avant que les Florentins lui eussent rouvert leurs portes, avant que Julien, son frère, eût trouvé un refuge à la cour d'Urbin, où le poëte du *Cortegiano*, Bembo et d'autres favoris des Muses, ont adouci les rigueurs de son exil. Jean, lorsque les Médicis relevèrent la tête dans Florence, et qu'il alla recevoir la tiare à Rome, me conserva son amitié. Il m'a dit souvent, pendant qu'il était légat, qu'il ne faisait aucune différence entre son frère et moi. On pourrait donc trouver surprenant que, lorsque je me suis présenté devant lui, il ne m'ait accordé qu'un bref, qu'il fallut payer encore assez cher au secrétaire Bibiena. Cela devait être ainsi toutefois, et vous serez de mon avis en jetant les yeux sur cet apologue, que vous aurez plus de peine à lire que je n'en ai eu à l'écrire :

« Il fut un temps où la terre était tellement brûlée de sécheresse, qu'il semblait que Phébus eût abandonné ses coursiers à Phaéton : toutes les sources étaient taries ; on pouvait passer à pied sec tous les fleuves. Alors vivait un berger qu'enrichissaient, ou plutôt qu'embarrassaient en ce moment de nombreux troupeaux. Ayant longtemps cherché de l'eau, mais en vain, il se tourna vers celui qui n'abandonne jamais les hommes. Dieu eut en effet pitié de sa détresse et lui inspira l'idée de se diriger vers une vallée voisine. Il y courut sur-le-champ avec sa famille, ses amis et ses troupeaux. Son attente ne fut pas trompée : une source se trouvait effectivement dans ce lieu ; mais, comme elle ne consistait que dans un mince filet d'eau, que le berger n'avait apporté qu'un petit vase, il pria ses compagnons de lui permettre de boire le premier. La seconde fois, dit-il, je puiserai de l'eau pour ma femme, la troisième et la quatrième pour mes enfants ; ceux qui m'ont aidé à creuser le puits auront leur tour ensuite. Les hommes, s'étant désaltérés, abreuvèrent les troupeaux. A la fin, un pauvre perroquet, fort aimé de son maître, s'écria : Hélas ! je ne suis point de ses parents, je n'ai pas aidé à creuser le puits ; il y en a encore d'autres derrière moi, et certainement je mourrai de soif, si je ne puis me désaltérer ailleurs !

« Je vous invite, ajoute Arioste, et vous presse même, mon cousin, à raconter cette histoire à tous ceux qui pensent que le pape devrait me préférer aux *Neri*, aux *Vanni*, aux *Lotti* et aux *Baci*, ses neveux et ses parents. C'est pour eux d'abord qu'il doit puiser dans la source,

puis pour ceux qui lui ont tissé le plus riche de tous les manteaux. Quand ces derniers seront désaltérés, il songera aux Florentins qui ont pris son parti contre le gonfalonier Soderini. L'un dira : J'étais avec ton frère Pietro à Cosentino, et je faillis y laisser la vie ou la liberté. L'autre représentera qu'il lui a prêté de l'argent. Un troisième s'écriera : Il a vécu toute une année à mes dépens; je lui ai fourni des armes, des habits, des chevaux ! Si j'attends donc qu'ils soient tous désaltérés, je mourrai de soif ou je trouverai le puits à sec [1]. »

Ce grand Léon, dont Pope a célébré avec tant de feu l'*âge d'or*, et sous lequel, d'après le poëte britannique, « l'antique génie de Rome, enseveli dans les débris et l'herbe, leva enfin sa tête blanche couronnée de lauriers », ne traita pas mieux Sannazar. Le Napolitain Sannazar avait consacré vingt années à la composition d'un poëme latin en trois chants, ayant pour sujet l'*enfantement* de la Vierge. Léon réservant toutes ses faveurs aux écrivains qui préféraient la langue de Virgile au nouvel idiome, il attendait probablement des récompenses qu'il n'obtint pas; car soufflant dans ses vers railleurs sur les flatteries des courtisans du pape, et jouant avec esprit sur sa vue basse, il avait dit hautement à la face de Rome que celui que ses adulateurs appelaient un *lion*, par une servile allusion au songe de sa mère, n'était en réalité qu'une *taupe* [2].

Malgré cette allusion arrachée au poëte par le dépit, Léon X n'en continuait pas moins à réunir à grands frais des manuscrits et des livres, il fondait des colléges et des académies; il écrivait à Marc Musurus, le docte professeur de Padoue : « Comme j'ai le désir le plus ardent de favoriser l'étude de la langue et de la littérature grecques, négligées de nos jours, et d'encourager les arts libéraux, je vous prie de faire venir de Grèce dix professeurs capables et enclins à la vertu; ils formeront un collége où, sous la direction de Jean Lascaris, que ses qualités et ses talents me rendent extrêmement cher, les Italiens pourront s'instruire des règles de la prononciation de la langue grecque. » Il payait les cinq premiers livres des *Annales* de Tacite cinq cents sequins; il protégeait généreusement Alde Manuce,

1. Ariosto, *Sat.* 3, ad Annibale Malaguzzi.

2. Sumere maternis titulos cum posset ab Ursis
Cæculus hic noster, maluit esse Leo.
Quid tibi cum magno commune est, talpa, Leone?... (Sannazaro, *Sat.*)

le père de la typographie italienne ; il ne craignait pas de proclamer dans ses brefs l'utilité et la convenance des encouragements donnés aux lettres, sans lesquelles, disait-il souvent, il n'y aurait ni joies morales dans la vie, ni consolations dans l'adversité, ni honneur dans la fortune. Mais toutes ses sympathies, tous ses soins, tous ses efforts ne tendaient qu'à occuper l'esprit humain des idées du passé et à le parquer inflexiblement dans le cercle où l'humanité tournait en aveugle depuis trois mille ans.

Ainsi, en même temps qu'il amoncelait les manuscrits grecs et latins au Vatican, et qu'il distribuait les abbayes et les évêchés aux érudits qui bornaient leur ambition à l'intelligence des textes, et aux poëtes assez dociles pour éteindre leur verve dans les sources classiques, il dévoilait toute sa pensée au concile de Latran, ouvert le 6 avril 1513. Un grand pouvoir venait d'être donné à l'homme. La découverte de l'imprimerie, en attachant à la pensée ces ailes de feu dont parle le prophète, rendait l'émancipation de la raison moins difficile et plus prochaine. Loin de seconder ce mouvement des esprits, et de le diriger, Léon voulut l'arrêter brusquement. « Parmi les sollicitudes qui nous pressent, » dit-il en confirmant le cinquième article des canons romains relatif aux écrits imprimés, « une des plus vives et des plus constantes est de pouvoir ramener dans la voie de la vérité ceux qui s'en sont écartés ; or, nous avons appris, par des plaintes élevées de toutes parts, que l'art de l'imprimerie, dont l'invention s'est toujours perfectionnée de nos jours, grâce à la faveur divine, quoique très-propre, par le grand nombre de livres qu'il met à peu de frais à la disposition de tout le monde, à exercer les esprits dans les lettres et les sciences, et à former des érudits dans toutes sortes de langues, devient pourtant une sorte d'abus par la téméraire entreprise des maîtres de cet art ; que, dans toutes les parties du monde, ces maîtres ne craignent pas d'imprimer, traduits en latin du grec, de l'hébreu, de l'arabe, du chaldéen, ou nouvellement composés en latin et en langue vulgaire, des livres contenant des erreurs même dans la foi, des dogmes pernicieux et contraires à la religion chrétienne, des attaques contre la réputation des personnes même les plus élevées en dignité, et que la lecture de tels livres, loin d'édifier, enfante les plus grands égarements dans la foi et les mœurs, fait naître une foule de scandales et menace le monde de plus grands encore.

« C'est pourquoi, afin qu'un art si heureusement inventé pour la gloire de Dieu et la propagation des sciences utiles ne soit pas perverti par un usage contraire, nous avons jugé qu'il fallait tourner notre sollicitude du côté de l'impression des livres, pour qu'à l'avenir les épines ne croissent pas avec le bon grain et que le poison ne vienne pas se mêler au remède. Voulant donc pourvoir à temps au mal, de l'avis du sacré collége, nous statuons et ordonnons que dans la suite et dans tous les temps futurs, personne n'ose imprimer ou faire imprimer un livre quelconque dans notre ville ou dans quelque diocèse que ce soit, qu'il n'ait été examiné avec soin, approuvé et signé à Rome, sous peine d'excommunication[1]. »

Défendre à l'homme de penser autrement que l'Église romaine et l'interdire pour toujours, tel était le but du décret de Léon X. En attendant qu'un frère augustin d'Allemagne, Luther, venu trois ans auparavant à Rome, se chargeât de la réponse, le fils de Laurent le Magnifique se montra aussi libéral pour les arts que pour les lettres grecques et latines. Comme tous les Médicis, il aimait avec passion les antiques : à peine au Vatican, il y fit transporter le Laocoon, découvert, en 1508, dans les thermes de Titus, et nomma Felice de Fredis, qui avait trouvé ce beau groupe, notaire apostolique. L'urne de porphyre qui orna depuis à Latran le mausolée de Clément XII, fut placée par ses ordres au-dessus du frontispice du Panthéon, et s'il méconnut Michel-Ange, comme Arioste, en l'éloignant pour aller bâtir une église à Florence, il accorda en revanche toute sa faveur à Raphaël. Aussi doux de caractère que de physionomie, et brillant de jeunesse, de gloire et de bonheur, Raphaël possédait au suprême degré ce charme particulier aux hommes à qui tout a souri. On était entraîné par une sympathie naturelle vers cet enfant gâté de la fortune, qui, souple d'ailleurs comme le roseau, se pliait avec grâce aux volontés du maître. C'était l'homme qu'il fallait au pape : repoussant le rude et sombre Michel-Ange, toujours dominé par ses pensées austères, toujours silencieux, toujours seul, Léon ne voulut entendre parler que du jeune et doux Raphaël. Les travaux commencés dans les salles du Vatican furent poussés avec une nouvelle ardeur. Le pinceau complaisant du peintre illustra glorieusement sur les murs l'orgueil de Léon X.

1. Traduction officielle de *l'Invariable*.

Raphaël était habitué à ce mode de flatterie, qui lui avait déjà fait pousser l'anachronisme jusqu'à rendre Jules II témoin du châtiment d'Héliodore; pour plaire au nouveau pape, il se surpassa. Les sujets de ses deux compositions principales, Léon Ier arrêtant Attila et la Délivrance de saint Pierre, étaient deux allégories parlantes. Dans la première, en donnant à saint Léon les traits du pape régnant, et en groupant autour de lui les cardinaux de 1515, Raphaël attribuait à Léon X l'expulsion des Français de Milan. Louis XII était l'Attila. La seconde composition rappelait la délivrance du pape, qui, n'étant encore que le cardinal Jean, fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne. Ces fresques, dont le fils superbe des Médicis aima certainement l'intention autant que le mérite, doublèrent l'éclat du nom de Raphaël. Le banquier Agostino Chigi, presque aussi riche et aussi libéral que Léon, parvint à force de caresses à le rappeler dans sa villa qu'il avait commencé à décorer du temps du pape Jules II. Située dans le Transtévère, au bord du Tibre, cette délicieuse demeure, qu'on nomme aujourd'hui la Farnésine, était la *casa aurea*, la maison d'or du prince de la banque romaine. Dans cette salle où Raphaël avait peint Galatée, trônait alors la belle Imperia : des banquets splendides y réunissaient tous les jours l'élite des poëtes, des artistes, des prélats de la cour papale; toutes les nobles dames de la ville et du Borgo se pressaient aux fêtes de Chigi, et dans la double ivresse de l'orgueil et de l'or, quand il lui naissait un enfant et qu'il voyait à sa table Raphaël et sa cour d'artistes, le sacré collége, les ambassadeurs étrangers et Léon X, le banquier du XVIe siècle, ressuscitant le luxe extravagant d'Héliogabale, dépensait pour un seul mets des sommes immenses, et faisait jeter, à mesure qu'elle avait servi, la vaisselle d'argent dans le Tibre[1].

Raphaël ornait une nouvelle salle de ce palais d'une suite de tableaux représentant l'histoire de Psyché, lorsque Bramante mourut : Léon X alors adressa ce bref à son peintre bien-aimé :

« Outre l'art de la peinture, dans lequel chacun sait que vous excellez, vous possédez à un degré non moins éminent celui de l'architecture : Bramante, auquel votre mérite était bien connu, désira, en mourant, vous avoir pour successeur dans l'œuvre de construction de Saint-Pierre, et le plan que nous vous demandâmes à ce moment

1. Paul Jove, *Hist. de Léon X.* — Bayle, *Dictionnaire historique*, art. *Chigi.*

justifia pleinement son choix. Notre désir le plus ardent étant d'élever ce temple rapidement et de le décorer avec le plus de magnificence possible, nous vous créons surintendant de l'œuvre et vous accordons trois cents couronnes d'or d'honoraires. Acquittez-vous de cette tâche d'une manière digne de votre renommée, et qui réponde à nos espérances, à la bienveillance paternelle que nous vous témoignons et à l'importance de l'édifice le plus grand et le plus saint du monde[1]. » Aidé de l'expérience du dominicain de Vérone Fra Giocondo et du talent de Giuliano de San Gallo, que le pape avait eu la précaution de lui donner pour adjoints, Raphaël se mit à l'œuvre; il changea le plan primitif, décida que l'église, qui devait être bâtie en forme de croix grecque formerait une croix latine, et ordonna de renforcer les piliers de la coupole; puis il revint à ses fresques du Vatican et commença de peindre la troisième chambre et les loges.

Pendant ce temps, le pape voyait ses Suisses conduits par le fanatique cardinal de Sion, Mathieu Schinner, refoulés à coups de canon et de lances à Marignan, et, suivant la victoire, il allait mettre courtoisement dans celle de François Ier, à Bologne, cette main si hostile aux Français. De la légèreté du jeune roi et de la trahison du chancelier Duprat, qui vendit la liberté du clergé de France pour la pourpre, il obtint le concordat de 1518, c'est-à-dire l'abolition de l'élection en matière ecclésiastique. En vertu d'un droit aussi vieux que l'Église, droit confirmé solennellement le 13 juillet 1439, dans l'édit de la Pragmatique-Sanction qui était basé sur un décret du concile de Bâle, les chapitres nommaient seuls leur évêque et les monastères leur abbé; ce droit auquel l'Église reviendra, si elle veut se retremper dans les fonts saints de son baptême, le pape et le roi se l'attribuèrent, l'un pour étendre la suprématie de Rome, sous prétexte de rétablir l'unité et pour rentrer en possession de la souveraineté religieuse de la France, et l'autre dans le seul but d'avoir plus de grâces à répandre et plus d'argent à recueillir.

Ce succès ne surprit personne. Aussi heureux qu'Alexandre VI, Léon faisait marcher de front, dans son esprit, l'intérêt de l'église de Rome, la construction de Saint-Pierre, l'embellissement du Vatican,

1. Poi che oltre l'arte della pittura, nella quale tutto il mondo sa quanto voi siete eccellente, anche siate stato reputato tale dall' architetto Bramante in genere di fabbricare.... (*Lettere Pittoriche*, t. VI, p. 14.)

la fondation du gymnase de la Sapience et l'agrandissement de sa famille, et il réussissait à tout. Fra Giocondo, l'habile architecte des ponts Saint-Michel et Notre-Dame de Paris, modifiait avec bonheur les plans de Bramante. Raphaël avait terminé dans les chambres vaticanes : le Couronnement de Charlemagne par Léon III, la Victoire remportée par Léon IV à Ostie, l'Incendie du *Borgo Vecchio*, les tapisseries, et entrepris les loges : philologues, médecins et savants célèbres peuplaient son gymnase, et il venait enfin d'investir ses parents, déjà maîtres de Florence, du duché d'Urbin. S'abandonnant, les yeux fermés, au courant de cette bonne et facile fortune, Léon s'endormait au bruit des fêtes, oubliait trop souvent à la chasse ou dans les festins la dignité du *grand devoir*, connaissait mieux la mythologie de la Grèce et les poëtes latins que l'histoire de l'Église et la doctrine des Pères, et se plaisait beaucoup plus aux comédies libres de son siècle, telles que *la Calandre* de Bibiena et *la Mandragore*, qu'aux cérémonies et aux processions [1].

La renaissance grandissait cependant à Rome et développait ses formes jeunes, mais parfaites comme celles des statues antiques : l'école romaine venait de naître dans les loges du Vatican, à la voix de Raphaël ; sous ses yeux Marc-Antoine perfectionnait la gravure, son burin apprenait à reproduire sur le cuivre, pour les multiplier, les merveilles du pinceau du maître. Jules Romain, Jean d'Udine, *il Fattore*, Barthélemi Bagnacavallo, Pellegrino de Modène, Vincenzo de San Geminiano, Garofolo, ses élèves chéris, travaillaient avec ardeur à propager sa gloire ; il venait de finir le tableau qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, *la Transfiguration*, et s'occupait, comme préfet des antiquités, d'un vaste plan qui aurait retracé l'aspect monumental de Rome ancienne, lorsqu'il tomba d'épuisement au milieu de sa carrière éclatante.

Le vendredi saint de 1520, jour anniversaire de sa naissance, mourut à trois heures de l'après-midi, dans son palais du *Borgo*, ce noble et gracieux Raphaël dont le nom ne périra plus. Il n'avait que

1. Papa Leone che ruminando alti pensieri di gloria mondana e più che agli affari della religione agonizante in Germania passando all'ingrandimento temporale della Chiesa... (Muratori, *Annali*, t. x, p. 145.)

Admoto cristallo concavo (une loupe) oculorum acuin his venerationibus felicitate cunctos anteibat... (Paul Jove, *Vie de Léon X*.)

trente-sept ans et pouvait peindre longtemps encore. Sa mort fut un deuil public; mais si Rome y perdit quelques chefs-d'œuvre, la gloire du peintre de *la Transfiguration* se compléta par cette fin prématurée. Arrivé à l'âge où il ne pouvait que déchoir, car son éclectisme en peinture, lorsque sa main se serait affaiblie, l'eût conduit droit à l'imitation des autres écoles, il quitta la vie assez tôt pour rester toujours jeune dans le souvenir des hommes : Raphaël en cheveux blancs aurait obtenu l'admiration et le respect de la postérité; mais il n'aurait pas eu son amour, et il ne nous apparaîtrait pas aujourd'hui, entouré de ses madones, comme le plus brillant idéal de l'art et le type le plus gracieux de la beauté humaine.

On exposa son cadavre devant le tableau de *la Transfiguration* qui était encore sur le chevalet, puis on le porta, comme il l'avait souhaité en mourant, dans le vieux Panthéon. Là une simple plaque de marbre encastrée dans le mur de l'une des niches du côté gauche et ornée de deux inscriptions latines du pédant Bembo, fut son seul monument sous cette voûte immense, nue et déserte. Léon X le pleura amèrement : il allait le suivre au milieu des soucis, car depuis trois ans sa vie si douce s'était troublée. La construction de Saint-Pierre, à laquelle il tenait plus que jamais et qu'il venait de confier, après la mort de Raphaël, à Baldassarre Perruzzi, allait appeler de l'Allemagne un orage sinistre. Pour se procurer de l'argent, Léon X, mal conseillé, employa, en 1515, un moyen dont les papes abusaient depuis cinquante ans. Il y avait en effet un demi-siècle que, sous prétexte de faire la guerre aux Turcs, ils levaient des décimes sur les fidèles.

On commençait donc à être fortement prévenu contre cet expédient financier du saint-siége, lorsque Léon X eut la malheureuse idée de le reprendre et d'y ajouter, pour en raviver l'effet, la vente publique des indulgences. L'Allemagne, où le vent gibelin soufflait encore, fut la première à s'émouvoir et à parler de résistance. « Ne donne pas l'obole qu'on mendie; n'écoute pas, je t'en conjure, ces légats que Rome envoie dans les quatre parties du monde pour demander l'aumône; c'est le lait des nations qu'elle veut tarir; c'est à la mamelle des rois qu'elle veut s'enivrer! » Ainsi parlait un homme de guerre, le vaillant Hutten. Une voix plus hardie encore s'éleva bientôt dans l'Église même, et jeta ces rudes paroles du haut d'une chaire saxonne :

« As-tu de l'argent de reste? donne à celui qui a faim, cela vaudra mieux que de donner pour élever des pierres. Je te dis que l'indulgence n'est ni de précepte ni de conseil divin. Que les âmes soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne crois pas. Ce que je te dis fera tort à leur boutique; mais que m'importent leurs bourdonnements? Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes et s'abîment dans leurs ténèbres[1]. »

Celui qui prêchait ces choses au peuple et qui affichait sur l'un des piliers de l'église de Tous-les-Saints à Wittemberg, que le pape n'a pas d'autres pouvoirs que le simple curé de village; que les prédicateurs empochaient la pièce à mesure qu'elle tombait dans le bassin, et que le trésor des indulgences était un filet propre à pêcher les richesses des fidèles, portait un froc de moine et s'appelait Martin Luther.

1. *Œuvres de Luther*, t. VII, p. 438, et t. XV, p. 474, traduction d'Audin. *Vie de Léon X*, t. I.

CHAPITRE XIV

LUTHER.

Voyage de Luther à Rome. — Lettre de Luther à Léon X. — Bulle d'excommunication. — Réveil de l'esprit gibelin. — Mort du pape. — Adrien VI lui succède. — Clément VII. — Ses entreprises politiques. — Rome surprise par les Espagnols et les Colonna. — Le connétable de Bourbon. — Il mache sur Rome à la tête de l'armée impériale. — Discours de Bourbon sur le Janicule. — Anxiété du pape. — Le 6 mai 1527. — L'assaut. — Mort de Bourbon. — Prise de la ville. — Le château Saint-Ange. — Sac de Rome. — Massacres. — Barbarie des lansquenets d'Allemagne. — Cruautés des Espagnols et des reîtres. — Scènes horribles. — Sacriléges. — La famine et la peste. — Clément VII au château Saint-Ange. — Pompée Colonna. — Le pape capitule. — Son évasion. — Réconciliation du pape et de Charles-Quint. — Mort de Clément VII. — Paul III. — Michel-Ange chargé de la construction de Saint-Pierre. — Pie V et Grégoire XIII. — Progrès des idées de Luther.

UTHER avait fait dans sa jeunesse un voyage à Rome. Accueilli avec indifférence et avec dédain, il en était revenu le cœur plein de colère. Tout avait souffert chez lui, l'amour-propre, le sentiment religieux et l'orgueil national, si vif dans les cerveaux tudesques. «Pas une figure allemande, disait-il souvent, pas une tête à cheveux blonds parmi ces prélats en robes rouges : il n'y a des Allemands à Rome que parmi les porteurs d'eau et les palefreniers ! » Aussi, en quittant cette Rome de la renaissance, trop occupée de sa vie de luxe, d'art et de plaisir, pour laisser tomber un regard sur le pauvre moine, Luther secoua ses sandales vers le Vatican et murmura ces mots comme adieu avant de tourner le Monte Mario : « Il luira bientôt le jour où nous ferons expier à ces Italiens leurs dédains, où nous leur apprendrons si les Allemands sont des ignorants et des Barbares ! »

Ce jour avait lui depuis trois ans en 1520 : s'emparant, pour chasser du temple les marchands d'indulgences, de ce fouet de l'hérésie que les Albigeois transmirent à Arnold de Brescia, et qui des mains d'Arnold passa tour à tour dans celles de Jean Huss, de Jérôme de Prague et de Savonarola. Luther frappait à coups redoublés, non plus Eck et Tetzel, missionnaires de Rome, mais Rome et l'Église elle-même. Dans cette voie où il marchait vite, plus vite qu'il n'eût voulu

peut-être, car toute l'Allemagne était derrière lui et le poussait, le réformateur de Wittemberg se trouva bientôt en face du pape. D'abord il se fit humble : « Que Votre Sainteté, écrivait-il au Vatican, daigne prêter une oreille miséricordieuse à une pauvre brebis du troupeau du Christ et comprendre ses bêlements. » Puis, comme au sortir de la diète impériale de Worms, il releva la tête et parla ainsi à Léon X :

« Depuis trois ans que je lutte contre tous les monstres du siècle, je suis forcé de tourner de temps en temps ma pensée vers toi, ô très-saint Père! La guerre qu'on me fait d'ailleurs et qui vient de toi seul suffirait pour te rappeler sans cesse à mon souvenir. Quoique tes flatteurs impies en m'attaquant avec fureur m'aient forcé d'en appeler au futur concile, je ne suis pas tellement loin de ta *Béatitude*, que je ne puisse encore faire des vœux et prier ardemment pour ton bonheur et pour la splendeur de ton siége. A la vérité, je commence à me rire de ceux qui voulaient me faire peur avec la majesté et l'autorité de ton nom. Mais il est une accusation que je repousse : on dit que j'ai eu la témérité d'attaquer ta personne. Cela est faux, cela est si contraire à ma conscience, que l'ayant fait, je reconnaîtrais librement mon erreur et mon impiété. Non; j'ai été le premier à défendre la pureté de ta vie contre tes calomniateurs! Non! non! je ne suis pas assez fou pour attaquer celui auquel tout le monde applaudit, moi qui ai toujours eu pour loi d'épargner ceux même que la voix publique condamne. Mais si je n'ai pas cherché la paille qui est dans ton œil en voyant trop clairement la poutre qui est dans le mien, il en a été autrement pour tout ce qui t'entoure. Personne, en effet, ne peut nier, tu l'avouerais le premier toi-même, que la cour de Rome ne soit plus corrompue que Babylone et Sodome. Elle est livrée à une audacieuse et horrible impiété, elle donne la peste aux âmes, elle offre l'exemple de tous les genres d'iniquité. Il est clair comme la lumière, que l'Église romaine, jadis la plus sainte de toutes les Églises, est devenue une caverne de voleurs, le théâtre de la plus honteuse prostitution, le royaume du péché, de la mort et de l'enfer.

« C'est pourquoi, Léon, tu es là comme l'agneau au milieu des loups, comme Ézéchiel au milieu des vipères. Mais qui opposer à ces monstres? Trois ou quatre cardinaux, joignant comme toi à la science une vie pure. Hélas! que peuvent cinq hommes de bien en face de tant de pervers? Le poison vous aurait tous mis au tombeau

avant que vous eussiez l'idée de remédier à ces désordres. C'en est fait de la cour de Rome. La colère de Dieu la poursuivra jusqu'à la fin. Elle abhorre les conciles, elle redoute les réformes, elle ne veut point adoucir la fureur de son mpiété, Dieu la condamne : on peut dire maintenant d'elle comme de son abominable mère : « Nous avons traité Babylone, elle n'est point guérie... abandonnons-la ! »

« Je t'en conjure donc, Léon, mon père, ferme l'oreille à ces sirènes, qui voudraient te persuader que tu es plus qu'un homme et qui, te changeant en dieu, ne cessent de te répéter que tu peux tout ce que tu veux. Pourquoi ce mensonge?... Tu n'es que le serviteur des serviteurs de Dieu assis à la place la plus périlleuse et la plus funeste; qu'ils ne t'égarent pas, ceux qui prétendent que tu es le seigneur du monde, qu'on ne peut être chrétien en dehors de toi et que tu as quelque pouvoir dans l'enfer, le paradis et le purgatoire. Ce sont tes ennemis qui tiennent ces discours. Ils cherchent à perdre ton âme. Ils te trompent aussi ceux qui t'élèvent au-dessus des conciles et de l'Église universelle, ceux qui n'attribuent qu'à toi seul le droit d'interpréter les Écritures, ceux qui déploient la majesté de ton nom sur leurs iniquités. Hélas! c'est par leur influence que Satan a fait tant de mal sous tes prédécesseurs[1] ! »

A cette lettre, écrite de Wittemberg le 6 avril 1520, le pape répondit, le 15 juin, par une bulle fulminante, œuvre du cardinal Pietro Accolti. Pour la première fois, l'Église jetait le cri d'alarme : « Lève-toi, Seigneur, faisait-on dire au pape, lève-toi, et viens juger ta propre cause ! Ouvre l'oreille à nos prières, car les renards ravagent ta vigne, car le sanglier est sorti de sa forêt pour la fouler aux pieds. Lève-toi, Pierre, et défends cette Église romaine, la mère de toutes les autres, que tu as sacrée de ton sang. Des maîtres de mensonge, des apôtres de perdition conjurent contre elle, et leur langue de feu, pleine d'un poison mortifère, siffle contre la vérité. Lève-toi aussi, Paul, toi qui as illustré cette Église sainte par ta doctrine et ton martyre, voici qu'un nouveau Porphyre, aussi audacieux que l'ancien, déchire iniquement les Apôtres, et de sa langue de serpent darde sur les saints pontifes nos prédécesseurs le venin et l'outrage[2]. »

1. Suas enim hi omnes impietates sub tuo nomine statuere in ecclesiâ quærunt, et proh dolor! multum per eo Satan profecit in tuis prædecessoribus. (Luther, *Œuvres*, t. I, p. 183-184.)

2. Jam enim surgit novus Porphyrius qui sicut ille olim sanctos apostolos injustè momordit. (Luther, *Œuvres*, t. I, p. 423.)

Après cet exorde, le pape énumérait toutes les propositions du moine, les condamnait et frappait d'excommunication leur auteur et ses adhérents. Il n'en fallait pas plus pour faire déborder les flots de bile qui remplissaient le cœur de Luther. Le 10 décembre de la même année il brûla publiquement la bulle à Wittemberg. Cinq mois plus tard, du haut de l'inexpugnable château de Warbourg, il lançait à son tour l'anathème contre l'Église. « Quel spectre de la colère de Dieu que cet abominable règne de l'Antechrist de Rome ! Je prends en haine, disait-il, la dureté de mon cœur, qui devrait fondre en larmes pour pleurer les fils de mon peuple égorgé. O règne du pape, digne de la lie des siècles ! Dieu ait pitié de nous ! Quand je considère ces temps horribles je voudrais trouver dans mes yeux deux fleuves de larmes, pour déplorer la désolation des âmes que produit ce royaume de perdition. Le monstre siége à Rome au milieu de l'Église et il se proclame dieu ; les pontifes l'adulent, les sophistes l'encensent, et il n'est rien que les hypocrites ne fassent pour lui. Cependant l'enfer épanouit son cœur et ouvre sa gueule immense[1]. »

Les invectives de Luther n'émurent pas la cour de Rome. En lisant ses premiers écrits, Léon avait répondu à ceux qui le pressaient d'en condamner l'auteur : « Frère Martin a un beau génie ; plus tard, apprenant ses déclamations furibondes, querelles de *frateschi* (moines), disait-il en haussant les épaules. Il avait tort. Dans les nuages de ce débat théologique se cachaient deux filles du ciel, qu'on proscrit, qu'on égorge depuis deux mille ans sur la terre, et qui ressuscitent toujours plus fortes et plus belles. La liberté religieuse et la liberté politique sa sœur allaient sortir de cet épais nuage formé par la poussière de l'école et du cloître ; mais Léon ne les voyait pas. Au moment où le vieil esprit gibelin de l'Allemagne passait dans le luthéranisme et l'animait de sa haine contre les *noirs* et les papes, Léon, ne songeant qu'à l'agrandissement de sa puissance temporelle, formait avec Charles-Quint et les Suisses une nouvelle ligue dont le but était l'expulsion des Français d'Italie et la reprise de Parme et de Plaisance. Les deux généraux de l'Église, le cardinal de Médicis et Mathieu Schinner, le farouche cardinal de Sion, étaient déjà en campagne, l'un avec les bandes noires et l'autre avec ses *bœufs d'Uri et d'Unterwald*, lorsque

1. Luther, *Lettre à Mélanchton.*

la mort, qui n'attend personne, emmena Léon X au séjour de paix! Il mourut le 1er décembre 1521, laissant ici-bas un souvenir plus grand que ses mérites. Presque toujours, en effet, le pape chez lui s'effaça devant le souverain temporel. Prince beaucoup plus que vicaire du Christ, il consuma les huit années de son pontificat dans les plaisirs, les festins, les spectacles. S'il favorisa la renaissance des lettres grecques et latines, il préféra l'Arétin à l'Arioste, et eut le malheur, tout en protégeant dignement Raphaël, d'être injuste pour Michel-Ange. Aussi l'histoire, dont le premier devoir, selon Tacite, est de louer le bien et de blâmer sans passion le mal [1], l'histoire condamne son amour du luxe, ses prodigalités et ses guerres, qui n'aboutirent qu'à épuiser le trésor pontifical et à ouvrir une énorme brèche dans le mur, bien vieux il est vrai, mais entier encore, de l'Église apostolique [2].

On eût choisi son successeur par esprit de réaction qu'il n'aurait pas offert, dans ses mœurs, ses idées et sa personne, un contraste plus éclatant. Fils d'un brasseur de bière d'Utrecht, Adrien VI était un honnête Allemand du XVIe siècle, bardé de pied en cap de théologie et d'études scolastiques, et ayant les arts et les lettres profanes en horreur. Les intrigues de Charles-Quint, dont il avait été le précepteur, le portèrent au trône papal, au grand désespoir des Romains, qui poursuivirent les cardinaux au sortir du conclave en les accablant d'injures. La vue et les actes du nouveau pontife ne les apaisèrent pas. Nourri des préjugés de l'Allemagne contre les mœurs païennes de l'Italie, le vieux compatriote de Luther reculait avec effroi, comme s'il eût marché sur des serpents, à l'aspect des chefs-d'œuvre de la sculpture antique. *Hæc sunt idola veterum*, ce sont les idoles des païens! disait-il d'une voix aigre. Quant aux fêtes, aux amusements, aux spectacles dont le palais de Saint-Pierre avait retenti si longtemps, on n'en parla plus. Le luxe disparut également, et fit place à la simplicité cénobitique. Plus de festins, le pape mangeait seul

1. Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sideantur, neque pravis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit. (*Tacite*, lib. III, cap. 65.)

2. Non gli mancava buon fondo di religione e pietà ma tutto si diede a farla da principe secolare con corte oltremodo magnifica, con attendere continuamente ai passatempi, alle caccie, ai conviti, alle musiche, ad accrescere il lusso de Romani in forma eccessiva ma per soddisfare alla prodigalità per far fabriche sontuose e specialmente per suscitare e sostener guerre non solamente immenso danaro... (Muratori, *Annali d'Italia*, t. X, p. 123.)

comme un religieux; plus de magnificence; car n'oubliant pas qu'il avait été élevé par charité, Adrien VI donnait aux pauvres et non aux riches. Une telle vie aurait dû lui valoir l'estime et le respect de tous, elle lui valut (tant les mœurs étaient corrompues!) l'exécration publique. On essaya de l'assassiner. Il échappa heureusement à ce péril, et ne fut pas écrasé par la chute d'une voûte, minée peut-être à dessein, ce qui affligea tellement les cardinaux présents, qu'ils en marquèrent leur dépit par leurs gestes. Plus ardent encore dans sa haine, le peuple maudissait tout haut la Providence de lui avoir sauvé la vie.

Les choses étant ainsi, Adrien VI ne pouvait vivre longtemps, dans ce pays surtout dont les Allemands disaient avec terreur : « Là on vous ôte tous les sens par de secrets poisons, l'air même en est chargé. » Le 14 septembre 1523, il laissait le saint-siége vacant. Les cardinaux avaient tant de hâte de voir recommencer le règne précédent, qu'ils élurent un bâtard de la maison de Médicis, le cardinal Jules, qui prit le nom de Clément VII. Alors le peuple applaudit et cessa de chanter son refrain satirique contre le pape allemand : « *Toujours sous les papes qui ont le chiffre VI, Rome est en peine*[1]. » Étrange aveuglement de l'homme, qui ne souhaite jamais rien avec plus d'ardeur que l'événement qui fait sa perte! Ces chants allaient bientôt se changer en plaintes, les cris de joie qui saluaient l'élévation du Médicis en cris de désespoir, l'allégresse publique en deuil et en larmes, car à peine intronisé, Clément VII se jeta dans les intrigues politiques, à l'exemple de son prédécesseur, Léon X. Il y porta la même passion et la même duplicité, et y trouva les mêmes fortunes.

Il était d'abord entré dans la coalition de Charles-Quint, du roi d'Angleterre et de l'archiduc d'Autriche contre la France; trahissant les confédérés, il passa secrètement du côté des Français, parce qu'il voyait François Ier à la tête d'une nombreuse armée sous les murs de Pavie. La funeste bataille du 24 février 1525 ruina ses espérances. Après de longues hésitations, il persista dans son premier plan, et renforça la ligue avec la France en y attirant Venise, Florence et le duc de Milan. Cette constance, par malheur, ne dura qu'une année. La victoire était sous les drapeaux de Charles-Quint; il crut plus utile

1. Semper de sextis Roma diruta fuit.

à ses intérêts de l'y suivre, et traita sous main avec le vice-roi de Naples et les Colonna, qui étaient en campagne pour l'Empereur. Il paya cher ce manque de foi. A peine eut-il licencié ses milices, que l'Espagnol et les Colonna oublièrent l'accord qu'ils venaient de conclure. Dans la nuit du 15 septembre 1526, ils s'emparèrent par surprise de trois portes de Rome et marchèrent avec huit cents cavaliers et trois mille hommes de pied sur le Vatican. Le pape y était au milieu de ses cardinaux, prenant à témoin de cette perfidie Dieu et les hommes, et refusant obstinément de se réfugier au château Saint-Ange, où il ne se laissa entraîner que lorsque ces bandits ébranlèrent à coups de hache les portes du palais.

Abandonné de tous, car le peuple assistait indifférent au pillage du Vatican, et les cardinaux avaient pris la fuite chacun de son côté, Clément VII fut forcé de subir la loi du plus fort. Il céda en frémissant, fit semblant de recevoir avec reconnaissance la crosse d'argent et la mitre pontificale que le commandant des bandes espagnoles de Charles-Quint vint lui rendre à genoux après avoir pillé son palais, puis il se hâta de faire revenir les bandes noires de Florence, prit à sa solde deux mille Suisses, et se vengea des Colonna en véritable Médicis. Dans la trêve qu'il avait signée, le fer espagnol sur la gorge, Clément VII s'était engagé à retirer ses troupes de la ligue française. Regardant avec raison comme nul un engagement arraché par la force, il ne se vit pas plus tôt en liberté que, loin de rappeler ses compagnies, il en envoya de nouvelles. Charles-Quint alors résolut de punir ce qu'il appelait sa mauvaise foi, et donna carte blanche au connétable de Bourbon.

Cette permission était un coup de fortune pour ce dernier. Le célèbre transfuge se trouvait en ce moment à la tête d'une armée qu'il ne pouvait ni contenir, ni payer, ni nourrir. Il avait à soumettre au frein de la discipline de fiers Castillans, qui l'appelaient *l'insensé* (el insano) parce qu'il aspirait à la main de la sœur de Charles-Quint; dix-huit mille compagnons de Georges Frundsberg, l'ami de Luther, qui l'appelaient le gueux (bettel-mann) parce qu'il était sans patrie et sans terre, et un ramas de déserteurs de toutes les nations. Dans une armée semblable, il y avait autant de volontés que de chefs; Bourbon les réunit toutes en promettant à ses soldats le pillage de Rome. Le 27 avril, abandonnant son artillerie à Sienne, il se mit en

marche par le chemin le plus court, mais le plus difficile. Grossis par les pluies du printemps, les torrents inondaient partout ces petites vallées qui serpentent au pied des montagnes : les ruisseaux de l'été étaient devenus des fleuves. Mais rien n'arrêta des hommes habitués à tout braver. Formant en se tenant par la main des bandes de trente à quarante hommes, les soldats entraient hardiment dans les torrents et les traversaient, quoique l'eau battît leurs poitrines et leur vînt souvent au menton. Ceux que le courant entraînait étaient sauvés plus loin par des nageurs robustes ; les plus faibles passaient en s'accrochant aux crinières ou aux queues des chevaux.

Pendant que ces légions infernales accouraient à marches forcées, un nouveau Jonas excitait les risées de Rome. C'était un pauvre de Sienne, qui, pâle, décharné, vêtu d'un sac et brandissant un crucifix, parcourait jour et nuit la ville criant d'une voix lamentable : « Pénitence ! pénitence ! » et prédisant l'abaissement des prêtres et la réforme de l'Église. On l'appelait *le fou du Christ*, et comme il parlait avec irrévérence du pape et des cardinaux, et qu'il ne cessait de crier dans les rues : « Voici le châtiment de Babylone ! voici le fléau du Vatican ! voici la ruine de Rome ! » le gouverneur le fit mettre en prison. Huit jours plus tard, sa première prophétie était réalisée : le 5 mai 1527, à vingt et une heures [1], Bourbon arrivait sur le Janicule. Il n'avait que deux jours de vivres, aussi envoya-t-il sur-le-champ un trompette demander au pape la permission de traverser la ville, afin de conduire, disait-il, son armée dans le royaume de Naples. Cette permission fut refusée. Il s'y attendait, et résolut de brusquer l'attaque. « Dans l'extrémité où nous sommes, dit-il aux chefs qui se pressaient autour de son cheval, il ne convient pas de renvoyer l'assaut à demain ; c'est maintenant qu'il faut profiter de la surprise du peuple romain pour essayer de tomber au milieu de la ville. C'est le seul moyen de s'en emparer, ainsi que des richesses immenses qu'elle renferme. Si nous différions l'attaque, les habitants ne manqueraient pas de se préparer cette nuit, et nous opposeraient probablement une énergique résistance. Quand la fortune se présente, il faut se hâter de la saisir, ou elle s'enfuit sans retour. Je sais que l'armée est fatiguée, mais je sais aussi

1. Quatre heures quarante-cinq minutes.

que la victoire est facile; un instant de retard peut la rendre au contraire incertaine ou coûteuse[1]. »

Les chefs n'étaient pas de ce sentiment; ils gardèrent le silence. Bourbon renvoya donc à regret l'attaque au lendemain; mais il ne voulut pas rentrer dans sa tente sans parler aux soldats. S'étant placé, avant le coucher du soleil, sur le plateau le plus élevé du Janicule, il adressa aux troupes une de ces allocutions brèves et fortes dont la chaleur militaire électrise les âmes, et qu'il termina en montrant cette Rome opulente qui se déroulait à leurs pieds. Au murmure d'heureux présage qui s'éleva de toutes parts, il comprit que pour cette foule empressée d'en venir aux mains, chaque heure de retard allait être un siècle d'attente, et il la congédia en pressant les soldats de prendre du repos pour se trouver aux remparts à la première aurore. Quant à lui, la plus grande partie de cette nuit, qui devait être sa dernière, il la passa sous sa tente à conférer avec les chefs supérieurs, sur le plan d'attaque. En les quittant, il leur recommanda instamment, à plusieurs reprises, de porter à leurs soldats la confiance dont il se sentait animé, et la certitude de la victoire.

Tandis que des milliers de feux s'allumaient sur le Janicule et que le tumulte et le bruit des voix y tombaient peu à peu avec la nuit, le pape, qui voyait toute cette multitude armée des fenêtres du Vatican, était en proie à la plus cruelle anxiété. Parfois, cherchant à relever le moral des cardinaux et de ses capitaines, il leur demandait leur avis d'un ton ferme; puis, découragé tout à coup par leur pâleur, il ne leur parlait plus que d'une voix faible et suppliante. Que faire? Fallait-il descendre à Ostie, où étaient les galères pontificales, ou bien quitter Saint-Pierre et couper les ponts?... Valait-il mieux

1. Si vuole (soggiunse) conoscimento da sapere discernere quando sia il tempo di pigliare la fortuna per i capelli mentre ella colla sua velocità si dimostra e si rappresenta all' uomo. Ancorchè io al presente confessi il nostro esercito esser molto stracco ed aver bisogno di riposo, con tutto ciò conoscendo la difficultà della vittoria se si tarda e la facilità se si seguita, mi persuado che ciascuna delle signorie vostre doverà far di se ogni ultimo sforzo. (Jacopo Bonaparte, di san Miniato al Tedesco, *Sacco di Roma*, p. 124.)

Ce récit d'un témoin oculaire a été imprimé pour la première fois à Cologne, en 1756 et traduit en 1809 par *Hametin :* dérogeant cette fois à notre habitude constante de n'admettre que nos propres versions des textes étrangers, nous avons reproduit en grande partie la traduction publiée en 1830 à Florence par Napoléon-Louis Bonaparte, frère de Napoléon III, et pour deux raisons : la première parce que la traduction est excellente, et la seconde parce que, outre l'intérêt que présente naturellement l'interprétation de l'œuvre d'un Bonaparte du XVIe siècle faite par un Bonaparte du XIXe, c'est pour nous une occasion de rendre à ce noble martyr de l'insurrection italienne de 1831, la justice due à son mâle caractère, à son jeune héroïsme et à son amour de la liberté.

attendre les secours des alliés, ou acheter la paix de ces mécréants au prix des plus grands sacrifices? Son esprit flottait incertain entre ces différents partis. Oh! qu'il regrettait amèrement à cette heure les deux mille Suisses et les deux mille fantassins des bandes noires, qu'il avait licenciés quelques jours auparavant pour épargner trente mille écus par mois! Fatale économie! il fallait s'en tenir aux trois mille soldats qu'on venait de rassembler à la hâte. Mais quelle armée! C'était la lie de la population, valetaille tirée des écuries des cardinaux, arrachée aux cabarets de Rome, et incapable de manier les armes. Ces troupes avaient reçu un chef digne d'elles, Renzo da Ceri. Ce capitan papalin s'empressa de faire élever au milieu du Vatican un rempart qui devint la risée de l'ennemi et des Romains eux-mêmes. Il arma six tribus urbaines, aussi neuves que les trois mille fantassins aux exercices militaires, leur joignit quelques soldats de ceux qu'on avait licenciés, et se fit fort de défendre, à la tête de cette ombre d'armée, le faubourg et la ville.

Pendant ces préparatifs le saint père avait convoqué d'urgence au Vatican les caporioni, chefs des quartiers, les nobles, les principaux d'entre les bourgeois et les marchands les plus riches : il leur représenta que dans le péril où se trouvait la patrie ils devaient tous contribuer à sa défense, les uns en prenant les armes, les autres en prêtant de l'argent pour payer les soldats. Son éloquence fut perdue. Personne ne parla de prendre les armes, et Domenico Massimi, un des plus riches habitants de Rome, fut le seul qui offrit ironiquement de prêter cent écus. Égoïsme infâme, qui allait être expié le lendemain par le déshonneur des femmes, les outrages de la captivité et le sacrifice de tout cet or si cher! — Le reste de la nuit se passa à tenir conseil, à visiter les fortifications, à préparer des projectiles, de la poix brûlante et des fusées.

L'aube du 6 mai 1527, qui ouvrait un si lugubre jour de deuil, de sang et de larmes, brilla enfin et trouva l'armée impériale rangée en bataille. Le connétable de Bourbon, que l'on reconnaissait à son vêtement blanc, parcourait les rangs à cheval, exhortant les soldats, rappelant tour à tour aux Espagnols, aux Allemands, aux Lombards, l'intrépidité qu'ils avaient montrée dans d'autres circonstances, et leur disant de cette voix vibrante qui remue les cœurs qu'il y allait cette fois de leur salut autant que de leur renommée, car il ne restait d'autre

ressource que la victoire. Il renouvela ensuite aux Espagnols et aux Milanais la promesse qu'il avait faite tant de fois, et leur jura, qu'outre leur portion de butin ils allaient conquérir des seigneuries, de riches châteaux et des villes. Aux luthériens de ce fanatique Frundsberg, qui portait un poignard d'or pour égorger le pape, et un cordon de soie rouge pour étrangler les cardinaux, il montrait Rome et leur disait : « Souvenez-vous de la faim, des fatigues, des misères que vous avez endurées dans l'unique dessein de vous emparer de cette ville dont votre courage vous aura bientôt ouvert les portes. Vous allez entrer dans la Babylone papiste avec vos femmes et vos enfants, et y jouir tout à votre aise de richesses immenses de cette multitude de seigneurs, princes, évêques et cardinaux. » Partout où il voyait un groupe considérable de soldats il y courait pour les encourager à commencer l'assaut.

Le corps espagnol s'ébranla le premier à sa voix. Emporté par sa valeur accoutumée, il commença intrépidement l'attaque du côté de la rue Julia. Mais trouvant au haut des murs une division de la garde suisse du pape, et pris en flanc par le feu d'une batterie voisine, il fut repoussé et perdit deux drapeaux. Ce n'était pas un échec à rebuter ces vieilles bandes. Se ralliant au bord du fossé, elles se dirigèrent en silence vers le quartier Saint-Esprit, au-dessus du jardin du cardinal Ermellino, où les murs étaient moins élevés. En cet endroit la ligne de l'enceinte fortifiée était interrompue par une petite maison dont on ne pouvait apercevoir le peu de solidité qu'en y donnant une attention particulière. Une meurtrière, plus grande qu'on ne les fait ordinairement, servait de fenêtre. Les fondations du mur étaient à fleur de sol. Au dehors on avait masqué avec de la terre un soupirail garni au dedans de barreaux de bois très-rapprochés. Ceux qui ne connaissaient pas cette ouverture ne pouvaient la découvrir, cachée et recouverte comme elle était. On ne peut nier cependant que, de la part du capitaine Renzo da Ceri et des autres officiers chargés d'examiner les fortifications, ce ne fût une négligence impardonnable de laisser les choses en cet état[1].

Du fond des marécages s'élevait un brouillard épais, qui dès la

1. Eravi ricoperta di fuori con terra e letame una poca di finestra piccola quale già serviva alla cantina di quell' abitazione ma serrata con alcune traverse di legname.... (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 148.)

pointe du jour enveloppa toute la rive droite et finit par intercepter tellement la lumière qu'on ne voyait plus à deux pas devant soi. L'artillerie du château Saint-Ange, non plus que celle des autres batteries, ne pouvait faire aucun mal aux assaillants et tirait au hasard; car dans ces ténèbres on était forcé de s'en rapporter à l'oreille plutôt qu'aux yeux, et de diriger ses coups sur le point d'où partait le bruit, au risque de blesser les siens. A la faveur de ce brouillard l'assaut se poursuivait avec ardeur. S'attachant, comme nous l'avons dit, à l'endroit le plus facile à escalader, Bourbon dirigeait en personne l'attaque principale auprès de la porte Turrioni. Située au bas de la pente du Janicule, cette porte, qu'on appela depuis Cavallegieri, consiste dans une simple voûte assez basse. Le mur, comme au quartier du Saint-Esprit, présentait peu d'élévation. C'est là que se tenait Bourbon à la tête des plus intrépides assaillants : la main gauche sur une échelle appliquée au mur, de la droite il faisait signe à ses soldats de suivre leurs camarades. Son vêtement blanc servit de point de mire dans l'obscurité aux tireurs du rempart. Un Romain nommé Francesco Valentini, du rione du Pont, ancien soldat, l'abattit d'un coup d'arquebuse. En tombant blessé à mort par une balle qui l'avait traversé de part en part, il eut encore la force de dire à ceux qui l'entouraient : « Cachez mon corps et marchez toujours en avant : la victoire est à vous, ma mort ne peut vous la ravir ! » On couvrit le cadavre d'un manteau et on le porta dans une petite chapelle qui se trouvait à deux pas dans la vigne d'un cardinal [1].

Les chefs n'avaient rien dit, mais à leur consternation les soldats devinèrent tout. Il y eut un moment d'hésitation et de stupeur, puis le sentiment de leur situation désespérée et la fureur les ramenèrent à la charge. Ils recommencèrent l'assaut avec plus d'impétuosité que la première fois. Le brouillard ne s'était point encore dissipé et continuait à les protéger contre l'artillerie, en sorte que malgré la défense la plus opiniâtre, les Romains ne pouvaient les faire reculer d'un pas ni obtenir le moindre avantage. On roulait sur eux d'énormes blocs de pierre, on leur lançait des torches enflammées, de la poix bouillante. Rien ne les arrêta. L'acharnement,

1. *Benvenuto Cellini*, dans ses Mémoires, s'attribue ce coup d'arquebuse. Son récit seul prouve le peu de fondement de cette vanterie. C'est *Pompilio Totti* (*Ritratto di Roma moderna*, 1638, p. 361), qui nomme « *Francesco Valentini che avea servito sotto il comando di Luca Antonio, capitano di Francesco-Maria duca d'Urbino.* »

qui était extrême de part et d'autre, se soutint une heure sans relâche. Au bout de ce temps les Impériaux gagnèrent du terrain. Ils étaient supérieurs en nombre et pouvaient sans cesse se relever. Les assiégés ne purent voir le nombre de leurs ennemis grossir continuellement sans que leur résolution s'affaiblît. La fureur toujours croissante des assaillants les ébranlait peu à peu et préparait leur défaite. Ils luttèrent pourtant encore; mais tout à coup, à treize heures[1], le cri de Sauve qui peut! se fit entendre derrière eux. Ils se tournent et aperçoivent Renzo da Ceri fuyant à toutes jambes avec ses fantassins et ses tribus urbaines, du côté du pont Sixte. C'étaient les Espagnols qui, s'acharnant avec leur ténacité habituelle à l'attaque du quartier du Saint-Esprit, pénétraient enfin dans la ville par la meurtrière dont nous avons parlé. Les Romains, voyant fuir leur chef, abandonnèrent aussitôt leur poste. En ce moment un capitaine espagnol s'écria d'une voix forte : « Vive l'Espagne! tuez! tuez devant vous! » et le tumulte fut à son comble. Ce n'est qu'à grand'peine et après des détours sans fin que le généralissime Renzo, mêlé avec les fuyards, arriva au château Saint-Ange. Le pape Clément entendit des premiers les cris des soldats; il se sauva précipitamment par les corridors bâtis en forme d'aqueduc romain qui conduisent du Vatican au château Saint-Ange. Il pleurait et se lamentait d'avoir été trahi par tout le monde, et pouvait voir, à mesure qu'il avançait, ses soldats en fuite et poursuivis par des ennemis furieux qui les déchiraient à coups de hallebarde. Il n'y avait au château ni vivres ni munitions : le pape se fit apporter sur-le-champ, des maisons voisines, ce qu'on put se procurer au milieu d'une telle confusion [2].

Pendant qu'on s'approvisionnait en grande hâte, l'entrée du château était encombrée d'une foule si nombreuse de prélats, de gentilshommes et de dames, qu'on ne pouvait baisser la herse : on réussit à la fin à la faire descendre, mais avec peine, car personne n'avait songé à la rouille qui en rendait le jeu difficile. Plus de trois mille personnes se pressaient dans l'intérieur. Il s'y trouvait un grand nombre d'hommes de marque, entre autres tous les cardinaux, à l'exception de quatre

1. Neuf heures vingt minutes.

2. Entrato il pontefice in castello nè ritrovando in esso ne vettovaglie ne munizioni subito fece dalle case e botteghe vicine condurre quello che in tanta confusione e travaglio fu allora possibile provvedere... (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 160.)

qui pensèrent, parce qu'ils étaient chefs du parti gibelin, pouvoir rester en sûreté dans leurs palais. Le cardinal Pucci reçut, avant d'arriver au château, diverses blessures à la tête et aux épaules, et y fut introduit par une fenêtre à moitié mort. Le cardinal Ermellino s'y fit, comme d'autres gentilshommes, hisser dans un panier. Tous ceux qui auraient pu résister encore et sauver la ville, en coupant les ponts, ou fuyaient ou jetaient leurs armes. Mais ils avaient beau demander quartier, les soldats allemands répétaient impitoyablement le mot d'ordre des Espagnols : tuez! tuez devant vous!... Pas un malheureux soldat romain ne put se dérober à leur furie, vainement se retiraient-ils désarmés dans les églises, vainement embrassaient-ils les autels, dans ces lieux saints jadis respectés par les Goths et les Vandales, ils étaient égorgés sans miséricorde[1].

Les Impériaux étaient maîtres du Transtévère et du Borgo : par la porte Saint-Pancrace, fracassée des chocs furieux qu'elle avait soutenus, et par les retranchements, l'armée venait d'entrer en masse et d'inonder ces deux faubourgs. Le Flamand Philibert d'Orange, élu général en chef par les soldats, commanda une halte pour se mettre au courant des moyens de défense des habitants, puis lorsqu'il fut bien certain que nulle résistance n'était à craindre, il lança mille arquebusiers en avant, franchit au bruit des clairons et des tambours le mur qui de la porte Saint-Pancrace allait à la porte Settimiana à travers la vigne du Janicule, et se dirigea vers le pont Sixte. Quarante mille hommes, répartis en plusieurs corps, vingt mille lansquenets d'Allemagne, six mille Espagnols et quatorze mille Lombards ou gendarmes, chevau-légers et déserteurs de tous les pays, débouchèrent par ce pont sur la rive gauche derrière le prince d'Orange. Le nouveau chef les conduisit d'abord au château Saint-Ange. Dans l'espoir de s'emparer par un coup de main du pape et des princes du sacré collége, il essaya de brusquer l'escalade, mais elle ne réussit point. Voyant qu'il perdait beaucoup de monde, il se contenta de bloquer étroitement le château en y plaçant de fortes gardes et revint sur ses pas afin de consommer la ruine du peuple romain[2].

1. Tra quei soldati Romani che sopraggiunsero non vi fu alcuno, che fuggendo si potesse salvare, ancorchè fuggissero) nelle chiese e sopra gli altari. Ognuno benche disarmato, era ad ogni modo tagliato a pezzi in quei luoghi, che perinnanzi Totila Goto, e Genserico Vandalo religiosamente avevano rispettato. (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 170.

2. Onde vedendo che per allora non potevano superare la fortezza del luogo lasciatevi bone guar-

Ce peuple était glacé de frayeur : tous ceux qui auraient pu lui donner encore force et courage avaient disparu : il n'espérait plus rien du dehors et enviait, résigné d'avance à son sort, la fin glorieuse de ceux qui étaient tombés aux murailles en combattant pour la patrie. Lorsque l'armée, renonçant à l'escalade du château Saint-Ange, se répandit dans la ville, elle trouva d'abord sur son passage les parents de ceux qui avaient péri dans le combat. Désespérés de la perte de leurs enfants et vêtus de deuil, ces infortunés offraient aux ennemis leurs maisons, leurs meubles, tous leurs biens, et, fondant en larmes, ils demandaient d'une voix suppliante qu'on leur fit grâce de la vie. Ni leur malheur ni leurs prières ne fléchirent ces bandes féroces. Comme si le bruit des tambours et le son des trompettes les eût animées au carnage, elles se jetèrent le fer à la main sur ces malheureux et en firent une horrible boucherie. Les étrangers ne furent pas plus épargnés que les Romains. Exaspérés par la mort de leur chef, les soldats se souillèrent de cruautés inouïes dans l'histoire[1].

On les voyait contraindre à coups de bâton des prisonniers de tout âge et de toute condition à regagner leurs demeures déjà pillées et ravagées de fond en comble. Ils les y enfermaient pour essayer de leur tirer encore de l'argent. Plus ces prisonniers étaient d'un rang élevé, plus les tourments qu'ils avaient à souffrir devenaient atroces. Quelques-uns restèrent plusieurs jours suspendus en l'air par les bras; les autres, une corde au pied, étaient accrochés au-dessus de l'eau avec menace de couper la corde s'ils ne déclaraient où étaient cachés leurs trésors; plusieurs furent accablés de coups, d'autres stigmatisés avec un fer ardent en diverses parties du corps. Ces barbares, dit un témoin oculaire de ces lamentables scènes, imaginèrent d'enfoncer de fines échardes de bois sous les ongles des patients, de leur faire couler du plomb fondu dans la bouche, de leur arracher les dents, enfin de les mutiler de la manière la plus horrible[2].

die si voltarono con fierissimo animo alla rovina del popolo romano. (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 178.)

1. I vincitori intanto per natura fieri divenuti ancora assai più non per dalle vittorie, ma ancora della rabia conceputa per la morte del loro capitano si diedero a fare i maggiori strazzi... (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 180.)

2. Di questi molti erano tenuti più ore del giorno sospesi da terra per le braccia : molti legati e tirati aspramente per le parte vergognose; altri per un piede impiccati e sopra l'acqua con manifeste minaccie di tagliar subito la corda;... a molt' altri fu colato in bocca piombo strutto, svelti di bocca i denti o stranamente furono mutilati e mal conci. (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 202.)

Aussi une lutte héroïque d'indignation et de désespoir s'engagea souvent entre les bourreaux et les victimes. Un officier du cardinal Cibo avait été frappé par les Espagnols d'une taxe qu'il ne pouvait payer, et pour l'y contraindre on lui faisait subir les plus affreux supplices : au milieu des tortures il parvint à s'approcher d'une fenêtre, et, s'y lançant à l'improviste, il se brisa le crâne sur le pavé. Le Florentin Ansaldi montra plus de courage encore : pour se tirer des mains des brigands qui le tourmentaient avec rage, il avait fixé lui-même sa rançon à mille écus. Il les comptait lorsque ces barbares exigèrent des ducats d'or; comme il n'en avait point, on l'étendit de nouveau sur le chevalet : alors rendu furieux par la douleur, il se jette sur son bourreau, le désarme, et après lui avoir plongé son poignard dans le cœur le tourne tout sanglant contre sa poitrine et se tue.

Les rues étaient jonchées des cadavres de ceux qui avaient péri en voulant résister au vainqueur. On y apercevait çà et là des blessés respirant encore, mais dont les plaintes s'élevaient en vain, car ils étaient destinés à mourir faute de secours. Sur ces morts et ces mourants tombaient de temps à autre un homme, une femme, un enfant, qui, se précipitant du haut de leur maison, aimaient mieux être écrasés et ne souffrir qu'un instant, que de rester aux mains de ces bandes féroces. Si quelque malheureux parvenait à s'enfuir, il était aussitôt poursuivi, atteint, égorgé. Ni les supplications, ni les pleurs, ni le désespoir des mères implorant la débauche à genoux ne pouvaient sauver l'honneur des femmes. Outragées par les soldats elles étaient massacrées ensuite sous les eux des pères et des époux retenus là garrottés. Ceux-ci, frappés de stupeur à cet horrible spectacle, n'avaient plus ni larmes à verser sur leurs malheurs, ni voix pour le déplorer. Ils regardaient sans voir, d'un œil immobile, et inanimés comme des statues. Des mères s'arrachèrent les yeux de rage; des pères, renouvelant le sacrifice de Virginius, poignardèrent leurs filles pour sauver leur pudeur; mais on frémit de le dire : la mort même ne les sauvait pas !

Les palais comme les maisons du pauvre, les églises et les couvents furent le théâtre de ces scènes abominables. Luther devait être content. Les malheureux Romains étaient brisés par la tempête sortie du vent que ses lèvres semèrent. Luther! Luther! voilà le grand coupable ! A lui la responsabilité de ces jours sinistres. Sa violence avait tout fait : chacune de ses invectives enfantait un crime, chaque vœu

formé autrefois dans la double ivresse de la colère et de la bière devenait une atroce réalité. Les reîtres de Georges Frundsberg comprenaient ainsi la réforme ! A peine avaient-ils mis le pied dans une église qu'ils portaient leurs mains ensanglantées sur les calices, croix ou vases précieux qui frappaient leurs regards. Ils s'empressaient de détacher des murs les tableaux pour les déchirer ou les brûler. Les fresques, ils les barbouillaient ou les mutilaient à coups de piques. Les restes vénérés des saints, ils les foulaient aux pieds quand ils s'étaient emparés des reliquaires. Puis, traînant dans les temples les religieuses éplorées et nues, tantôt ils souillaient le sanctuaire et l'autel des impiétés les plus révoltantes ; tantôt ils promenaient dans les rues, pour les livrer aux risées de la soldatesque, les prélats romains revêtus des marques de leur dignité.

Une compagnie de reîtres, parodiant avec l'esprit germanique les cérémonies du culte romain, cloua dans une bière le cardinal Aracèle, et le promena ainsi de quartier en quartier en chantant l'office des morts ; puis ils le rapportèrent dans son palais et achevèrent la cérémonie sous ses yeux, selon leur coutume, par une orgie brutale. Les cardinaux connus pour leur dévouement aux intérêts de l'Empereur n'étaient pas mieux traités. Celui de Sienne, dont personne n'ignorait l'attachement héréditaire au parti gibelin, venait d'être durement rançonné par les Espagnols : en sortant de leurs mains il tomba dans celles des Allemands. Ceux-ci, se moquant de la sauvegarde accordée par les Espagnols, pillèrent son palais, et, après l'avoir accablé de coups, ils l'entraînèrent en chemise au Borgo, d'où il ne se tira qu'en leur payant un nouveau tribut de cinq mille écus. Ordinairement, on les portait en croupe, liés comme des criminels, de maison en maison, afin de leur permettre de réunir la somme exigée pour leur rançon. La cupidité insatiable de ces bandes n'avait d'égale que leur férocité. Les luthériens avaient fait prisonnier un prélat qui portait au doigt un diamant d'un grand prix. Un des soldats cherche aussitôt à le lui arracher ; mais n'y pouvant parvenir assez vite au gré de son impatience, il s'irritait et jurait avec rage, lorsqu'un de ses compagnons le tira d'embarras : saisissant un couteau bien affilé, il coupe le doigt au prélat et le tend à son camarade qui en retire la bague, puis jette ce doigt sanglant au visage du cardinal[1].

1. Avenne in oltre che una squadra di Tedeschi fatto avendo prigioniero un prelato che portava in

On eût dit que cette ville magnifique, siége du chef visible de l'Église, si souvent le théâtre des plus brillants triomphes, de la gloire la plus éclatante, était destinée depuis des siècles à devenir la proie de ces hordes sauvages. Combien de statues de marbre et de bronze sculptées avec un talent admirable, combien de médailles d'empereurs, de rois et de papes rassemblées à force de soins, remontant à la plus haute antiquité et d'un travail exquis, furent détruits en un moment! A ne parler que des objets pris et emportés, on évaluait la perte à deux millions d'or et le total des rançons imposées au même chiffre.

Aussi, ces Allemands venus à la suite de Georges Frundsberg, avec des habits en lambeaux et pâles de misère et de faim, on les vit tout à coup superbement parés de draps de brocart et de soie. Montés sur les mules des prélats, ils se promenaient insolemment par les rues et s'amusaient à contrefaire le pape et les cardinaux. A côté d'eux chevauchaient leurs femmes et leurs vivandières en robes taillées dans les chasubles pontificales, et grotesquement couvertes de joyaux enlevés aux saintes madones. Les draps d'or des ostensoirs avaient servi à vêtir leurs palefreniers et leurs goujats, qui les suivaient en belle livrée, comme des pages. Les somptueux palais des cardinaux, les pompeux appartements des papes, les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, la chapelle Sixtine et tous les autres lieux saints avaient été transformés en écuries. Ces enceintes, consacrées par tant de prières, ne retentissaient plus du chant des psaumes : aux saints cantiques avaient succédé les blasphèmes; à la musique harmonieuse qui faisait résonner naguère ces voûtes les jurements des reîtres et les hennissements des chevaux. Tous les autels étaient souillés, tous les crucifix criblés de balles, toutes les images des saints enterrées sous la litière et le fumier [1].

Cette tyrannie bestiale ne dura pas seulement quelques jours, mais des mois entiers; et, comme si elle n'eût pas suffi pour châtier la malheureuse Rome, Dieu y joignit un autre fléau. Ces hordes féroces étaient frappées d'un tel aveuglement et poussées par un amour si effréné du mal, qu'après avoir consommé tous les vivres que renfer-

dito un diamante che poteva valere scudi tre o quattrocento... un caporale di detta compagnia messo mano ad un affilato pugnale gli tagliò il dito e lo diede in mano al compagno che cavato l'anello gettogli il dito tagliato in viso. (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, *p.* 200.)

1. Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 216.

mait la ville, elles accueillaient par de mauvais traitements et des voies de fait ceux qui en amenaient au marché. Écartés par ces violences, les *contadini* cessèrent d'approvisionner Rome, et tout manqua à la fois. Le soldat fut réduit à manger les chevaux, les bêtes de somme, les chiens et jusqu'aux rats des maisons. Le bas peuple vivait de racines, d'herbes, d'aliments immondes à peine suffisants pour l'aider à se soutenir. Hâves, exténués, chancelants, ces malheureux ne ressemblaient plus à des hommes, mais à des spectres sortis du tombeau. La famine ne tarda pas à engendrer la peste. Il n'y avait pas une rue à Rome qui ne fût encombrée des pestiférés morts ou de mourants qui appelaient la mort avec des cris et des hurlements désespérés pour qu'elle mît un terme à leurs souffrances. Bientôt la contagion passa du peuple aux soldats; elle s'avançait de rue en rue, de maison en maison, et gagna Rome en un clin d'œil, aussi rapide que l'étincelle qui, tombant sur un feu d'artifice, en embrase à la fois toutes les pièces[1].

Qu'on juge de la douleur de Clément VII au milieu de ces calamités. Humilié par la comparaison de sa grandeur passée avec son abaissement présent, il tournait vers le ciel ses yeux pleins de larmes, et se frappait la poitrine en répétant ce verset du Psalmiste : « Mon Dieu, j'ai espéré en toi; ne m'abandonne pas à la furie de mes persécuteurs, et délivre-moi. » Il dut faire alors d'amères réflexions sur les inconvénients du rôle temporel des papes : s'il n'eût quitté, en effet, la chaire de saint Pierre pour se mêler d'entreprises politiques et courir aux champs de bataille, cette tempête affreuse n'eût point éclaté sur sa tête. C'était pour la seconde fois qu'en sortant, au mépris de la loi divine, du cercle exclusivement religieux que Jésus-Christ traça autour des apôtres, les papes attiraient sur Rome la dévastation et la mort. En 1084, l'obstination de Grégoire VII dans sa lutte contre l'empereur Henri IV amena le sac de Robert Guiscard; en 1527, l'obstination de Clément dans sa lutte contre Charles-Quint amenait celui de Bourbon. Quatre cent quarante-trois ans d'expérience et de dures leçons n'avaient rien produit : la même tradition aveugle régnait au Vatican, et les mêmes fautes enfantaient les mêmes désastres.

1. Cominciò a stendere di casa in casa e di strada in strada il suo veleno come si veggiamo per le pubbliche feste stendersi il fuoco sulla polvere che a pena tocca una scintilla sola quasi in un momento tutti gli mortaletti o masti prendono la fiamma... (Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 220.)

Un mois après la prise de la ville revint le cardinal Pompeo Colonna, l'ennemi personnel du pape. Ce dernier devina son arrivée en voyant, du haut du château Saint-Ange, sa vigne du Monte Mario, qu'il avait embellie avec tant de soin, livrée aux flammes. Le malheur rend l'homme plus juste : « Pompeo, dit le pape en se tournant vers les cardinaux, me paye aujourd'hui une vieille dette. J'ai fait brûler ses châteaux dans la campagne de Rome : il brûle à son tour ma vigne. » Cet incendie fut le dernier. Le cardinal Colonna était venu pour insulter à la chute de son ennemi; mais, à la vue des misères de la ville, le patriotisme étouffa sur-le-champ sa haine. Il pleura, se maudit lui-même d'avoir contribué aux malheurs de sa patrie, et ne songea plus qu'à les réparer. Son intimité avec l'Empereur lui donnait un grand pouvoir : il en profita pour arrêter le désordre. Ouvert à deux battants, son palais se remplit aussitôt, de la cave au toit, de femmes arrachées aux brutalités du soldat. Il rachète les prisonniers; dans les mains des malheureux qui avaient échappé à la famine et à la peste, il vide sa bourse; amis ou ennemis ont une part égale à ses bienfaits : il ne voit plus que des concitoyens. Puis, quand tout le monde le bénit, il va frapper au château Saint-Ange.

La situation du pape était des plus critiques. On bloquait si étroitement le château, qu'un jour des reîtres ayant surpris une vieille femme au moment où elle essayait d'y faire passer quelques laitues, ils la pendirent au bord des tranchées. Ils tuèrent aussi à coups d'arquebuse des enfants qui cueillaient des herbes pour les mettre dans un panier tiré du haut des bastions avec des cordes. Rien ne pouvant pénétrer dans le fort, les vivres y manquèrent bientôt. Le pape était réduit avec ses cardinaux à manger de la chair d'âne, lorsqu'on lui annonça le cardinal Colonna. En l'apercevant, il lui tendit la main; le cardinal la baisa en silence, et ces deux vieillards se mirent à pleurer tous deux sur les désastres qu'ils avaient causés. Après une conférence secrète, Colonna partit pour s'occuper des moyens de mettre Clément en liberté. La tâche n'était point facile. En faisant fondre les vases sacrés d'or et d'argent, on n'avait pu frapper que trois cent mille écus. Cette somme suffit à peine à calmer l'avidité des chefs supérieurs, et quand on l'eut comptée, les soldats, qui s'en exagéraient le chiffre, devinrent encore plus menaçants. Ils ne parlaient de rien moins que de donner l'assaut au château Saint-Ange. Épouvanté, pressé par la

famine, et sachant du cardinal Colonna que Charles-Quint trouvait raisonnables les exigences des soldats, Clément VII les subit dans toute leur rigueur. Vers la fin de juin, il s'obligea de payer cent mille ducats d'or comptant, cinquante autres mille dans vingt jours, et deux cent cinquante mille dans six mois. Pour garantie de sa promesse, il livra le château Saint-Ange, et s'engagea en outre à céder Parme, Plaisance et Modène à l'Empereur[1].

Les rapides progrès de l'épidémie n'avaient pas peu contribué à la détermination du pape. La corruption des corps morts abandonnés sans sépulture sur les places publiques, les variations continuelles de la température, et la disette, avaient doublé les ravages du mal. Au commencement du mois d'août, la peste, apportée par les soldats, se déclara au château Saint-Ange. Grande terreur de Clément VII et de ses cardinaux ! Ces vieillards demandent miséricorde aux capitaines impériaux, et les conjurent à genoux de les placer au Belvédère, où, grâce à l'intervention de Colonna, ils furent transférés le 13, sous la garde de mille Espagnols. Le reste de l'armée, pour échapper à la rage du fléau qui avait déjà moissonné les deux tiers des pillards, sortit de Rome et alla prendre ses quartiers d'été à Terni, Narni et Spolète. C'est ainsi que se passa l'automne. Toujours plus étroitement resserré au château Saint-Ange, où on l'avait reconduit avec ses treize cardinaux, le pape se décida enfin aux derniers sacrifices pour recouvrer la liberté : il aliéna ses droits ecclésiastiques sur le royaume de Naples, et parvint, en réunissant la plus grande partie de la somme exigée et en livrant comme otages cinq membres du sacré collége, à satisfaire les soldats et le prince d'Orange.

Après sept mois de captivité, il devait être libre le 9 décembre : mais se défiant de la parole des Espagnols et de la foi des reîtres, le 6, à minuit, il mit en défaut la vigilance de ses geôliers et s'échappa. Couvert du grossier manteau (tabarro) des campagnards, et portant un panier au bras, et sur le dos une hotte et des sacs vides, il dit aux sentinelles que le pape devant aller à Viterbe avec les cardinaux il prenait, lui, les devants pour préparer les logements sur la route. Trompés par ce déguisement, les Espagnols le prirent pour un aide du maître d'hôtel et le laissèrent passer. Il gagna le jardin du Belvédère

1. Jacopo Bonaparte, *Sacco di Roma*, p. 226. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 168.)

et sortit par une porte secrète pratiquée dans l'angle du mur. Louis de Gonzague, dont il venait de nommer cardinal le frère cadet, l'attendait dans les prés de Néron. Montant sur un genet d'Espagne qu'il lui avait amené, et suivi d'un seul paysan, Clément VII traversa à la hâte Celano, le bois de Baccano, se rafraîchit en tremblant à Capranica, et ne respira que lorsqu'il fut arrivé, par un chemin taillé dans le roc, à Orviéto, ville aussi forte que le château Saint-Ange.

Telle fut la fin du sac et de l'occupation de Rome. Deux mois après la fuite du pape, ceux des Impériaux que la peste avait épargnés partirent chargés de butin, laissant derrière eux vingt-sept mille des leurs morts ou malades. Ceux-là ne guérirent pas. Dès que le prince d'Orange eut pris la route de Naples, l'abbé de Farfa, Napoléon Orsini, accourut avec ses vassaux et les égorgea tous. Le ressentiment du pape, non moins vif d'abord, fut moins long. Deux ans ne s'étaient pas écoulés, que le déclin de la fortune des Français en Italie, le désir de se venger des Florentins, et l'amour de sa famille, qu'il voulait élever à tout prix, lui avaient fait oublier et ses longues angoisses, et l'humiliation du saint-siége, et les malheurs de Rome. Le 29 juin 1529, il signait la ligue de Barcelone, et le 22 février de l'année suivante, couronnait Charles-Quint à Bologne : trois ans plus tard, il revint aux Français pour marier Catherine de Médicis, sa nièce, au dauphin. Ce fut son dernier revirement politique. Le 25 septembre 1534, Dieu le retira de ce monde : il avait un terrible compte à lui demander. Outre les flots de sang qu'il avait fait répandre à Florence, dans le seul but d'y écraser la liberté, et les cris de cette multitude de victimes qui portaient témoignage contre son ambition en lui reprochant le sac de Rome, Clément VII avait contre lui la défection d'une autre nation catholique. Pour plaire à l'Autriche, en effet, et s'avancer dans la faveur de Charles-Quint à l'aide des moyens religieux, il avait négligé la vieille prudence du saint-siége, heurté sans ménagement un prince dont les passions violentes ne souffraient aucun frein, et jeté l'Angleterre, à la suite de Henri VIII, dans le camp de Luther.

Alexandre Farnèse lui succéda sous le nom de Paul III, à la grande joie des Romains. Leur espoir ne fut pas trompé. Deux années d'une abondance extrordinaire, la paix et son bon gouvernement cicatrisèrent les blessures de la malheureuse cité : elle portait encore cependant les marques de la barbarie de ses vainqueurs, lorsque l'auteur de

tous ses maux vint la visiter en 1536. Le clergé, ami facile du pouvoir, et la noblesse, l'actrice empressée de toutes ces pompes, attendaient Charles-Quint à la porte de Saint-Sébastien, et le conduisirent en triomphe à travers l'ancien Forum, dont on avait abattu deux cents maisons pour laisser libre passage à son cortége jusqu'à la basilique vaticane. Le pape l'y reçut, selon la coutume, sur les degrés que ses reîtres avaient teints de sang, puis il le logea au Vatican, dans les anciens appartements d'Alexandre. Le peuple seul l'accueillit par un silence glacial; aussi, trois jours après, Charles-Quint était sur la route de Sienne [1].

Trois événements importants : l'excommunication lancée contre Henri VIII et la séparation définitive de l'Angleterre de l'Église romaine, l'établissement de l'ordre des Jésuites, approuvé en 1540 par une bulle spéciale, et la convocation du fameux concile de Trente, destiné à réformer les abus du catholicisme, marquèrent le pontificat de Paul III. Ses contemporains ont blâmé avec amertume son népotisme. Il avait des neveux qu'il éleva aux premières dignités de l'Église, les établissant, dit un vieil auteur, avec des frais immenses, aux dépens du saint-siége, possesseurs de divers États. « Ce qui donna occasion aux hérétiques, qui multipliaient alors partout comme des mouches, de réfuter l'autorité du pape, et de se faire tout blancs de ce nouvel argument. » Cette faiblesse, que nous allons retrouver chez la plupart des papes, et qui nous semble excusable puisqu'elle fut souvent la seule joie de ces vieillards sur le bord du tombeau, n'empêcha nullement Paul III de tenir d'une main ferme les clefs de saint Pierre. En même temps qu'il s'efforçait de rétablir la paix toujours troublée en Europe, il reprit la construction de la grande basilique, suspendue depuis seize ans. Il y en avait quarante que le nouveau monument était commencé. Les architectes se succédaient, critiquant et changeant sans cesse les plans de leurs prédécesseurs; mais bien qu'elle absorbât des sommes immenses, l'œuvre n'avançait point. On eût dit qu'elle attendait, pour s'élancer dans les airs, le génie de Michel-Ange.

Ce grand homme était à Florence lorsque le dernier architecte, San

1. Vi fù da cardinali, da vescovi, e dagli altri prelati e dalla nobiltà Romana con trionfal pompa ricevuto... nè il popolo molto lieto se ne mostrava ricordandosi del sacco pochi anni innanzi patito... (Onofrio Panvinio, *delle vite de' Pontefici*, *Paolo III*, p. 273.)

Willmann sc

Imp.ie Delamain & r. Gît-le-Cœur Paris.

Gallo, mourut, en 1546. Paul III, dont il avait immortalisé le règne en peignant le *Jugement dernier*, qui lui prit huit ans de travail, se hâta de l'appeler à Rome et de le nommer à la place de San Gallo. Il avait bien choisi. En quinze jours Michel-Ange improvisa le plan du monument tel qu'il existe aujourd'hui. On était dans l'hiver, et par extraordinaire une couche épaisse de neige couvrait le sol. Durant tout ce temps Michel-Ange, taciturne et seul comme d'habitude, se promenait lentement dans le Colisée : après avoir passé de longues heures à contempler ces arcs magnifiques, il remontait la voie Sacrée et allait mesurer de l'œil les voûtes de la basilique de Constantin; puis on le retrouvait devant le Panthéon, plongé dans une sombre méditation et aussi immobile que son David ou son Moïse. Les quinze jours écoulés, le grand artiste porta au Vatican le plan de Saint-Pierre, dans lequel, par un vigoureux effort de génie, il était parvenu à fondre l'imposant caractère et le grandiose des trois plus beaux monuments de l'antiquité. Les dernières dix-sept années de sa vieillesse furent consacrées à ce travail immortel. Il en pressa les travaux si vivement, afin que son successeur ne pût y rien changer, que lorsqu'il manqua aux vivants, en 1564, les voûtes étaient faites et le tambour de la coupole avec tous ses ornements achevés. Avant d'aller retrouver celui dont il s'était efforcé de peindre ici-bas les merveilles, il fit exécuter par un Français, dont le nom est resté inconnu, le modèle de cette basilique grande comme sa gloire.

Tandis que Michel-Ange élevait Saint-Pierre, les papes se succédaient au Vatican : Jules III, qui ne s'occupa que de son délicieux jardin de la porte du Peuple, dont les arcs de triomphe, les fontaines, les fabriques, les statues, firent longtemps l'admiration de Rome, remplaça Paul III et fut remplacé par Paul IV. Trop indulgent pour les Caraffi, ses neveux, trop rigoureux aux Colonna, et trop enclin aux entreprises aventureuses, celui-ci, en déclarant la guerre à l'Espagne, attira le duc d'Albe sous les murs de Rome, qui fut sur le point de revoir les jours néfastes de 1527. Il avait rajeuni, dans l'ardeur de son zèle, le vieux pouvoir de l'Inquisition, qu'il appelait l'antidote de l'hérésie, et l'avait rendu si violent, que lorsque la mort l'emporta, en 1559, le peuple soulevé brisa la porte des prisons, où languissaient quatre cents victimes, saccagea le palais des inquisiteurs, situé à Ripetta, brûla leurs informations, et, après avoir renversé la

statue du pape au Capitole en traîna la tête dans toutes les rues [1].

Quand la justice du peuple eut passé, on vit paraître celle du pape. Pie V, qui était monté sur le trône pontifical comme un agneau, y déploya la vigueur du lion. A peine au Vatican, il fit arrêter et juger les cinq neveux de son prédécesseur, qui avaient commis toute sorte d'excès et de crimes pendant le règne de leur oncle. La procédure dura neuf mois. Le 3 mars 1560, la cour criminelle rendit sa sentence, et les bourreaux l'exécutèrent la nuit suivante en étranglant dans sa prison le cardinal Carlo Caraffa, et décapitant, dans les cachots de Tordinona, le duc de Paliano, le comte d'Olife et Léonard de Cardine. Dans ce châtiment rigoureux mais juste, on crut, en 1564, voir les racines du complot formé par le neveu du cardinal Accolti contre la vie du pape. Ces racines plongeaient plus loin et touchaient au sol luthérien.

En effet, ni l'inquisition, ni la société de Jésus, ni le concile de Trente, qui employa vingt-cinq sessions à élever autour de l'Église catholique un rempart d'orthodoxie, ni les efforts incessants des papes et leurs bons exemples, car les mœurs de la cour pontificale s'étaient épurées comme l'or dans la fournaise ardente de la réforme, rien n'arrêtait le progrès du protestantisme. Le Turc et Luther, voilà les deux grands fantômes de la papauté pendant toute la dernière moitié du XVIe siècle. Rome avait beau lutter avec constance, chercher à précipiter une seconde fois l'Europe sur l'Asie, armer les princes chrétiens contre Constantinople, et porter à la réformation des coups terribles, Aroudj Barberousse n'en infestait pas moins, sous Pie V, les côtes d'Italie, et quoique Grégoire XIII eût célébré, le 8 septembre 1572, par une procession solennelle, le massacre de la Saint-Barthélemi, les idées du moine saxon ne marchaient pas avec moins de rapidité dans le sang et sur les cadavres. A l'anathème de Rome papale Élisabeth d'Angleterre répondait en élevant plus haut encore le drapeau de Luther. Les fils des reîtres qui avaient pris et saccagé le Vatican promenaient ce drapeau en France, et la Hollande abandonnait l'Espagne et le saint-siége à ce mot d'ordre de l'esprit humain en révolte : Luther!

1. Quindi passa quel torrente in Campidoglio, dove restò atterrata e rotta la statua eretta ivi in onor del pontefice ne fu strascinato il capo per la città. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 323.)

CHAPITRE XV

SIXTE-QUINT.

Le gardeur de pourceaux des Grottes. — Félix Perretti. — Le cardinal Mont' Alto. — Conclave de 1585. — Six factions et quatorze candidats. — Souper du Vatican. — Pasquino. — Sixte-Quint. — La justice du Pape. — Les têtes de bandits. — Les délateurs. — Embellissements de Rome. — L'obélisque du Vatican. — Grands travaux publics. — Palais de Latran, de Monte-Cavallo, du Vatican. — La coupole de Saint-Pierre. — Rigueur inflexible du Pape. — La sœur du Pape. — Les trois Jules. — Le couvent des Saints-Apôtres. — Mort de Sixte-Quint. — Le peuple brise sa statue. — Décret du Sénateur et des conservateurs du Capitole.

Pour guider la barque de saint Pierre sur l'orageuse mer du XVIe siècle, l'Église avait besoin plus que jamais d'un rameur vigoureux. Plus que jamais, en 1584, il fallait à la tête de Rome un homme énergique, car les brigands la tenaient à la gorge et n'y souffraient d'autre loi que la violence, d'autre gouvernement que celui du pistolet ou du couteau. Grégoire XIII, par sa bonté et sa faiblesse de caractère, avait encore laissé empirer le mal. Au milieu des périls du dehors et de l'affreux désordre où Rome était plongée, il ne s'était occupé, dans les cinq dernières années de sa vie, qu'à fonder le Collége anglais et celui des Jésuites (collegio Romano), à faire dessiner sur les murs de la grande galerie du Vatican les cartes des pays dont la papauté fut ou se crut souveraine, et à réformer le calendrier, d'après le plan de Luigi Lilio, médecin de Vérone. Lorsque, le 10 avril 1585, la mort renversa d'un souffle ce vieillard presque centenaire, il y avait donc urgence à le remplacer par un homme ferme : or, des quarante-deux cardinaux qui entrèrent le jour de Pâques au conclave, quarante et un voulaient, pour continuer à être les maîtres, un homme aussi débile de volonté et de vieillesse que le pape défunt.

Nul en ce moment ne semblait mieux réunir ces deux conditions que le cardinal Mont' Alto. Tout le monde le croyait octogénaire et il paraissait moribond. Ce cardinal était arrivé de loin à la seconde

dignité de l'Église. Fils d'un pauvre paysan du village des Grottes de Castel di Fermo, à neuf ans il gardait encore les pourceaux. Pendant le carême de 1529, le hasard ou plutôt la Providence mit cet enfant sur le chemin d'un religieux de saint François, qui allait prêcher à Ascoli. Le moine s'était égaré et cherchait un guide. Le jeune Félix Perretti s'offrit avec empressement, et lui parla, en traversant les bois de la Marche, avec tant de vivacité et d'esprit naturel, que lorsqu'il reconnut sa route, le bon religieux éprouva du regret d'abandonner à sa misérable condition un enfant doué de dispositions si heureuses. Il voulait le renvoyer : mais, comme s'il eût lu dans son cœur, l'enfant marchait toujours sans faire semblant de l'entendre. Lui ayant alors demandé s'il avait envie de le suivre jusqu'à la ville, « Je vous suivrais, répondit Félix, jusqu'au bout du monde. » Le religieux réfléchit quelque temps, et, frappé de la fermeté du petit pâtre, il résolut de l'emmener, lui dit d'aller reconduire son troupeau chez son maître et de venir le rejoindre au couvent Saint-François d'Ascoli. Mais l'enfant, qui tremblait de le perdre de vue, lui répondit que ses bêtes avaient coutume de s'en retourner elles-mêmes à l'entrée de la nuit, et il continua son chemin. Ils arrivèrent ensemble sur la fin du jour au monastère des franciscains. Ce fut là que le pâtre des Grottes fit ses études et prit l'habit de l'ordre sous le nom de frère Félix.

Pendant dix-huit ans, frère Félix travailla opiniâtrément à conquérir le grade de bachelier en théologie. Il y parvint en 1548, après avoir recueilli miette à miette toute la science scolastique et religieuse que renfermaient les couvents d'Ascoli, de Fermo, de Macerata, de Recanati, d'Osmo, d'Ancône et d'Urbin. C'était à cette époque un rude joûteur dans les disputes philosophiques. Les pères de Fermo, fiers des progrès de leur élève, s'empressèrent, pour s'en faire honneur, de le conduire au chapitre général de l'ordre, qui se tenait cette année-là dans la ville d'Assise. On mit le jeune Félix aux prises avec un vieux frère, premier lecteur de philosophie à Pérouse, qui avait blanchi dans l'école et en connaissait toutes les subtilités; il le terrassa. Ce tournoi théologique avait été si brillant et le vainqueur y recueillit tant de gloire que le cardinal-président, protecteur de l'ordre de saint François le prit en affection et le fit nommer successivement régent de Macerata, prédicateur à Sienne, à Camerino et à Rome. Dans cette dernière ville, où, en 1552, son éloquence attirait la foule à l'église des

Saints-Apôtres, il gagna l'estime et l'affection d'un commissaire du saint office, qui depuis devint pape sous le nom de Pie V. Grâce à cette liaison, il obtint, trois ans plus tard, le poste d'inquisiteur à Venise. Là, le zèle rigoureux qu'il déploya dans ses nouvelles fonctions augmenta l'attachement du commissaire de l'inquisition, devenu l'un des princes les plus influents de l'Église. Par son crédit, il s'éleva aux premières dignités dans la sombre et redoutable congrégation du saint office, puis il fut fait procureur-général de son ordre, et enfin cardinal en 1570, avec le titre de Mont' Alto.

Félix Perretti avait mis quarante et un ans à venir du bois des Grottes au sacré collége. Mont' Alto en mit quinze pour passer du sacré collége au Vatican. A peine eut-il le chapeau rouge qu'il voulut avoir la tiare, et, pour arriver à ce but suprême de l'ambition ecclésiastique, il prit habilement la voie qui semblait la plus propre à l'en éloigner. Au lieu de laisser grandir son orgueil avec sa fortune, aussitôt qu'il se vit élevé au cardinalat, il s'humilia. Le général des cordeliers était d'un caractère fier et rude, l'inquisiteur impétueux, violent et d'une intraitable rigidité; le cardinal, transformé tout à coup, se montra plein de douceur, de simplicité et de patience. Modestement retiré dans sa vigne de Sainte-Marie-Majeure, il y vivait à petit bruit et n'en sortait que pour visiter les congrégations et assister aux consistoires. Dans ces assemblées du sénat de l'Église jamais il ne prenait la parole que pour approuver. S'il partageait un avis différent de celui qui parlait, il se laissait convaincre doucement et prenait grand soin de ne heurter personne. Insensible au mépris qu'excitait son apparente incapacité et aux railleries qu'elle lui attirait, l'*Ane de la Marche*, ainsi l'appelaient ses collègues, portait sa pourpre comme un bât et cheminait à petits pas vers le trirègne sans éveiller l'attention de personne[1].

Au commencement de 1585, le pape Grégoire XIII déclina si rapidement qu'il ne fut pas difficile de prévoir la vacance du saint-siége. Alors il se fit un autre changement dans la personne de Mont' Alto. Comme s'il eût été accablé par l'âge et les infirmités, il ne marchait

1. Quieta era la vita sua, ritirato stava nella sua vigna, mai non contendeva con gli altri cardinali cedendo ad ognuno... benchè ingiuriato nissun rissentimento mostrava, e quantunque talvolta *chiamato asino della Marca* dai confratelli porporati o mostrava di non udire, o pure rideva... (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 401.)

plus qu'appuyé sur un bâton et le corps à moitié courbé vers la terre. Son teint était blême, sa tête tremblante, sa voix éteinte comme celle d'un moribond. « Que vient faire ici cette face de Lazare?» disaient avec humeur les cardinaux chez lesquels il se traînait, chancelant, livide, essoufflé au moindre effort. Tout le monde le croyait au bord du tombeau : le cardinal de Saint-Sixte, neveu du pape, l'ayant un jour retenu à dîner, il fit ce qu'il put pour s'en défendre, prétendant qu'il ne lui convenait plus d'assister aux festins. Forcé de se rendre cependant il faillit s'évanouir deux fois en se mettant à table. « Si vous ne mangez, Monseigneur, lui dit le cardinal-neveu, vous mourrez sans avoir été pape. — A-t-on jamais mis en cette place, répondit Mont' Alto de sa voix cassée, un vieillard infirme et agonisant? J'ai cru, ajouta-t-il, que j'allais étouffer par un autre accès de cet asthme qui m'oppresse depuis si longtemps. » Durant le carême il était allé passer huit jours pour entendre un prédicateur dans son ancien couvent des Saints-Apôtres : aussi les prélats disaient en riant : « Puisque Mont' Alto retourne chez les frères, il n'en a pas pour longtemps, le lièvre va mourir au gîte[1]. » C'est là que, le 10 avril, le cardinal Castagna, son ami, l'était venu chercher pour le conduire au Vatican. Le pape se mourait, et avait voulu parler pour la dernière fois aux doyens du sacré collége. La convocation fut faite trop tard. Apprenant en chemin qu'ils ne trouveraient plus qu'un cadavre, les cardinaux regagnèrent leurs palais, et ne s'occupèrent plus que de son successeur.

Pendant les dix jours que dura la cérémonie des obsèques de Grégoire XIII, tout en cachant soigneusement ses prétentions, Mont'-Alto visita quelques cardinaux. Il s'efforça très-adroitement de se rendre favorables ceux qui avaient le plus de crédit, en leur offrant sa voix, et d'exagérer sa décrépitude et son incapacité pour leur inspirer l'idée d'un choix qui au premier abord eût semblé impossible. Avec ses protestations, et son air humble, et cette toux qui ne le quittait jamais, il réussit auprès de tous ses collègues, mais il ne fut deviné que par le cardinal Farnèse. Doyen du sacré collége, et rompu aux intrigues de la cour pontificale, ce prélat vit d'un coup d'œil, en écoutant Mont'Alto, que sous la peau de l'*Ane de la Marche* se cachait

1. Montalto adesso si, che se ne va all' altro mondo mentre è ritornato un altra volta tra frati. (Gregorio Leti, *Vita di Sisto V*, t. I, p. 330.)

un renard. « Si je savais que le conclave durât longtemps, je me dispenserais d'y entrer, lui disait le vieillard, de peur d'y mourir avant l'élection d'un nouveau pape. » Le cardinal Farnèse l'exhortant, en termes généraux, de ne pas abandonner l'intérêt de l'Église, Mont'-Alto se hâta de répondre que l'espérance où il était que son suffrage ne lui serait pas inutile pouvait seule lui donner le courage d'aller affronter la mort dans le conclave. « Monseigneur, répliqua Farnèse « en se levant, je vous conseille de ne penser qu'à vous, car, si je ne « me trompe, vous êtes aussi bien intentionné qu'un autre pour le « pontificat. » Mont'Alto affecta une grande surprise et se contenta de dire qu'il faudrait que les cardinaux fussent privés de sens s'ils préféraient à un aussi grand personnage un sujet sans mérite, sans expérience des affaires, et qui n'avait rien de bon que l'envie de rendre service à ses patrons et à ses amis [1].

Averti par cet échec, et sentant combien il lui importait de voiler ses prétentions, dès que les portes du conclave se furent fermées sur lui, Mont'Alto fit le mort. Les quarante-deux cardinaux qui formaient ce conclave étaient partagés en six factions. La première avait pour chef le cardinal Farnèse, la seconde le cardinal d'Este, la troisième le cardinal Alessandrino, la quatrième le cardinal Médicis : des deux dernières, l'une était conduite par le cardinal Altemps, l'autre par le cardinal de Saint-Sixte ; on comptait quatorze candidats, parmi lesquels Mont' Alto venait en septième ligne. Les premiers jours, les factions essayèrent leurs forces : cinq candidats furent mis en avant et repoussés tour à tour. Comme il n'était pas d'usage de reporter les voix sur un candidat exclu, c'est-à-dire rejeté une première fois, les cardinaux Alessandrino, d'Este et Médicis, après s'être concertés secrètement, résolurent d'élire Mont' Alto. Celui-ci, oublié de tous et constamment renfermé dans sa cellule, était semblable au paralytique de l'Évangile, qui n'avait personne pour le jeter dans la piscine. Une nuit, on frappe doucement à sa porte : elle s'ouvre, et son conclaviste, entrant à pas furtifs et le doigt sur les lèvres, introduit les trois chefs des factions coalisées. « Courage, monseigneur, lui dit tout bas « le cardinal Alessandrino, qui tremblait d'être entendu de Farnèse, « dont la cellule n'était séparée de celle de Mont'Alto que par une

1. A che Farnese rispose, Monsignore, ajutate pure li vostri interessi perchè non vi credo esente della volontà d' esser papa... (Gregorio Leti, t. I, p. 35.)

« légère cloison, courage! nous sommes venus vous annoncer une « bonne nouvelle : nous voulons vous faire pape! »

A ces mots, le vieillard fut pris d'un accès de toux si prolongé, que les cardinaux craignirent un moment qu'il ne rendît l'âme : recouvrant enfin la parole, il leur dit d'une voix mourante : que son règne serait de peu de jours, et, qu'outre la difficulté continuelle qu'il avait à respirer, il ne se sentait pas assez de force pour soutenir un si pesant fardeau; que son peu d'expérience des grandes affaires et son incapacité absolue lui interdisaient de se charger du gouvernement de l'Église. Les cardinaux lui ayant répondu que Dieu lui donnerait les lumières et la force dont il avait besoin, il leur déclara qu'il n'accepterait jamais le pontificat, dont il était indigne, s'ils ne lui promettaient auparavant de ne le point abandonner et de gouverner l'Église avec lui. « Eh bien, dit alors le cardinal de Médicis, nous « vous aiderons. — Si vous me faites pape, répondit Mont'Alto, c'est « vous seuls que vous placez sur le saint-siége : je ne veux du pontificat « que l'honneur et la tiare. J'aurai le nom de pape, mais vous en « aurez le pouvoir [1]. »

Les cardinaux, qui ne demandaient pas mieux, sortirent ravis de cette abnégation. Croyant ne travailler que pour eux, ils redoublèrent d'ardeur, et manœuvrèrent avec tant d'habileté et de zèle, que les chefs des deux autres factions, les cardinaux Altemps et de Saint-Sixte se rangèrent de leur côté. Dès lors, ils se décidèrent à brusquer l'élection. Le mercredi 24 avril 1585, avant de passer au scrutin dans la chapelle Pauline, d'Este fit un signe de tête au cardinal Alessandrino, qui était placé vis-à-vis de lui. Celui-ci, qui le comprit, se leva et se tint quelques minutes courbé sur sa table, comme s'il écrivait son suffrage, mais ce n'était qu'une ruse pour donner le temps au cardinal de Saint-Sixte, qu'il avait fait avertir, d'aller l'attendre hors de la chapelle. Là, il lui dit nettement que l'heure du vote était venue et que la majorité était résolue à élire sur-le-champ Mont'Alto avec lui ou sans lui. Posée ainsi, la question fut résolue dans l'esprit de l'ambitieux cardinal à l'instant même. Ne voulant pas compromettre le prix de son concours, il se met à la tête de ses douze amis et rentre

1. A chi nel conclave gli parlava del papato, esagerara la sua inabilità e quando pure per miracolo ciò avvenisse, gli scappava detto di non poter senza buoni coadjutori portare quel peso... (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 401.)

Romarque del *Massson sculp.*

SIXTE-QUINT

brusquement dans la chapelle. Ce mouvement fit changer de visage à plusieurs cardinaux. Sitôt que les absents eurent repris leurs places, on proposa d'ouvrir le scrutin, mais le cardinal de Saint-Sixte, soit par impatience, soit par l'envie d'avoir la plus grande part en cette affaire, prit par la main le cardinal Alessandrino et alla saluer avec lui et embrasser Mont'Alto, en criant : *un pape! un pape!* [1]

La grande majorité des cardinaux ayant suivi leur exemple et s'étant rangée en répétant leur acclamation du côté de Mont'Alto, le cardinal-doyen procéda à l'opération du scrutin qui donna le même résultat. Pendant toute cette scène, l'homme qu'elle devait le plus émouvoir n'était pas sorti en apparence de son insensibilité. Immobile sur son siége et comme étranger à la vive agitation de ses collègues, il écoutait, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux fermés, la lecture des bulletins. Pendant le dépouillement et le recensement du vote, l'œil le plus exercé n'eût pu surprendre un signe d'émotion sur son visage, mais lorsqu'après avoir tiré le dernier suffrage du calice d'or, le doyen déclara que l'élection était confirmée par le scrutin, tous les cardinaux se crurent le jouet d'un songe en voyant la transformation subite du cardinal Mont'Alto. Le vieillard débile s'était redressé, le moribond avait la vigueur d'un jeune homme. Jetant au milieu de la salle le bâton sur lequel il s'était tenu courbé si longtemps, il quitta son siége, marcha vers l'autel d'un pied ferme, et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte et si éclatante, que toute la voûte de la chapelle en retentit [2].

1. Entrati in capella si propone lo scrutinio, ma san Sisto impaziente andò a levare Alessandrino del suo luogo ed insieme andarono poi tutti allegri ad adorare ed abbracciare Montalto gridando ad alta voce Papa! Papa!... (Gregorio Leti *Vita di Sisto V*, t. I, p. 397.)

2. Intonando egli medesimo il *Te Deum* con una voce così sonora ed alta che il ribombo caminava per tutta la sala..... (Gregorio Leti, t. I, p. 403.)

Appena chiariti i voti e confermata l'elezione sua gittò via il bastoncello, su cui sa'ppoggiava e si alzò ritto. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. X, p. 401.)

Il y a aujourd'hui une école qui pour mettre la *majesté* dans l'histoire en exclut à tous moments la vérité. Léopold Ranke (*Histoire de la Papauté pendant les* XVIe *et* XVIIe *siècles*) n'admet pas ces faits; et, comme il n'a rien à opposer aux hommes graves ou aux contemporains qui nous les ont transmis, voici comment il détruit une vérité confirmée par le témoignage de trois siècles : « Tout « homme qui regarde sérieusement au fond des choses juge d'avance combien sont fausses et ridicules ces imputations. *Ce n'est point par de semblables moyens que s'acquièrent les hautes digni-* « *tés.* » (Tome II de l'ouvrage précité, p. 262.) On pourrait ajouter que ce n'est point par de semblables raisons que l'école historique d'Allemagne convaincra les lecteurs sérieux. M. Ranke n'a pas osé citer, et il a bien fait, l'ouvrage qui lui a inspiré ses doutes. C'est une histoire manuscrite attribuée à tort au père Maffei, comme monseigneur le cardinal Maï nous a fait l'honneur de nous le dire dernièrement. Ranke, du reste, se réfute vertement lui-même quelques pages plus loin : S'é-

Les cardinaux étaient pétrifiés de surprise. L'un de ses plus chauds partisans, qui le voyait pendant la cérémonie de l'habillement étendre et ramener ses bras avec une élasticité et une force merveilleuses, et qui ne comprenait rien à une telle métamorphose, ne put s'empêcher de lui dire : « Il paraît, très-saint Père que le pontificat est un remède souverain, puisqu'il rend jeunesse et santé aux cardinaux vieux et malades. » — « J'en suis convaincu, répondit sèchement Mont'Alto, par l'expérience que je viens d'en faire. » On annonça ensuite au peuple, avec le cérémonial ordinaire, que l'Église avait pour chef le cardinal Mont' Alto, sous le nom de Sixte-Quint, et le même jour, à la quinzième heure, il fut porté sur la chaise (*gestatoria*) dans la basilique de Saint-Pierre, et reçu à l'entrée par les chanoines, qui l'attendaient en chantant l'antienne : *Ecce sacerdos magnus*, voici le grand prêtre ! — Il donnait la bénédiction en sortant du conclave avec tant de vivacité que le peuple, accouru en foule, ne le reconnut pas. Est-ce là, disait-on de toutes parts, ce cardinal Mont'Alto que nous avons vu tant de fois tomber de faiblesse dans les rues?... Mais non, il chancelait à chaque pas, il avait la tête toujours penchée sur une épaule : non, non, ce n'est pas là Mont' Alto ! — Stupéfait de l'agilité avec laquelle il montait à cheval pour retourner au Vatican, un des chefs des factions du conclave lui dit en regardant ses amis : « Votre Sainteté a meilleure mine sous la tiare que sous la pourpre. » — « Cela est vrai, répondit Sixte-Quint, mais savez-vous pourquoi?... c'est qu'alors je cherchais les clefs de la terre et que je baissais la tête pour les mieux voir : maintenant que je les ai trouvées, je regarde en haut pour découvrir celles du ciel [1]. »

De retour au palais, il ordonna au camérier de couvrir sa table comme celle des rois, et invita les cinq cardinaux qui avaient fait son élection. Monseigneur d'Este, le plus fin d'entre eux, trouva un prétexte pour s'en dispenser : les autres s'y rendirent, mais ce festin leur fut amer. Sixte-Quint ne les avait conviés à souper avec lui que pour leur déclarer de la façon la plus formelle qu'il entendait garder tout le pouvoir. « Que les jugements de Dieu sont profonds, leur dit-il,

lever, dit-il (t. II, p. 345), obtenir de l'avancement, dépendait des faveurs personnelles : dans cette mobilité excessive de toute influence individuelle *l'ambition calculatrice devait prendre une forme particulière et suivre des routes souvent très-singulières*.

1. .... Che cercava col volto chino le chiavi della Terra, ed ora col volto alto le chiavi di aprire il Cielo. (Muratori *Annali d'Italia*, t. X, p. 402.)

en se mettant à table. Jésus-Christ n'a laissé sur la terre qu'un seul vicaire et un seul chef; à lui seul il a confié le soin de son troupeau, et tous ceux qui l'entourent ne sont que ses inférieurs ou ses ministres. » — « Mais, saint-père, s'écrièrent-ils, ce n'est point là le langage que vous nous teniez au conclave : vous prétendiez alors ne pouvoir gouverner l'Église sans notre secours?...» — « En ce temps-là, répondit Sixte, je le croyais ainsi; mais aujourd'hui, je sens et vous dis le contraire. » Les cardinaux se retirèrent cruellement désappointés et d'autant plus confus, qu'ils prévoyaient les railleries de Rome. La ville caustique par excellence ne les épargna pas. Le lendemain, Pasquin tenait une rave brisée : « Qu'on me rompe la tête comme à cette rave, avait-on écrit sur son piédestal, si jamais moine devient pape. » On le représentait en même temps sur les murs avec une assiette pleine de cure-dents, et Marforio, son interlocuteur obligé, lui demandant où il les portait?... « chez les cardinaux Alessandrino, Médicis et Rusticucci, disait-il, qui en ont grand besoin [1]. »

Le jour du couronnement des papes était, de temps immémorial, marqué par une amnistie. On ouvrait les prisons, et cette indulgence traditionnelle en perpétuant le désordre, attirait au château Saint-Ange tous les bandits et les criminels de la ville et des États romains qui venaient se constituer volontairement prisonniers pendant quelque temps pour sortir ensuite absous de tous leurs crimes. Sur la réputation de douceur et d'imbécillité même que sa dissimulation avait faite au cardinal Mont'Alto, il s'en était présenté plus de cinq cents au château, à Tordinona et au Capitole. Mais ces misérables ne furent pas moins déçus que les cardinaux. Deux jours avant son couronnement, le gouverneur de Rome et le commandant du fort étant venus trouver le pape pour prendre ses ordres à cet égard et lui demander s'il voulait que la grâce fût générale ou s'il avait l'intention d'en excepter quelques-uns des plus coupables?... irrité de ces questions et le visage en feu, Sixte-Quint les apostropha ainsi d'une voix menaçante :

« De quelle grâce osez-vous me parler?... ou vous ignorez votre métier, ou vous voulez m'en apprendre un qu'il ne me plaît pas de

1. Si vedeva Pasquino con un tondo pieno di curadenti il quale interrogato da Marforio rispondeva : *Porto questi curadenti* alli signori cardinali Alessandrino, Medici e Rusticucci perchè n' hanno bisogno. (Gregorio Leti, *Vita di Sisto V*, t. I, p. 413.)

savoir. Les juges se sont assez reposés pendant le règne de mon prédécesseur. Je ne prétends pas les laisser dans cette oisiveté honteuse. J'ai vu trop longtemps avec douleur les crimes impunis dans Rome et ne veux accorder aucun pardon aux coupables. Sachez tous que je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je défends donc qu'on fasse sortir de prison aucun criminel, quelle que soit sa condition. Je veux en outre que ces coupables soient plus étroitement resserrés et qu'on instruise promptement leur procès afin d'en vider les prisons pour faire place à d'autres. Que toute la terre apprenne que Dieu m'a élevé sur la chaire de saint Pierre pour châtier le crime et récompenser la vertu. Demain on jugera quatre des plus criminels : deux seront pendus sur-le-champ et deux décapités le jour de mon couronnement. Ces exécutions seront d'un bon exemple et contribueront, en diminuant la foule, à prévenir le désordre et la confusion qu'entraîne toujours cette cérémonie[1]. »

Il tint le même langage aux juges criminels et déploya tant de rigueur, frappant les yeux fermés et employant vigoureusement au rétablissement de l'ordre la hache, la corde et les galères, que tout tremblait autour de ce vieillard. Les malheurs particuliers servent quelquefois au bien public. Étant cardinal, il avait perdu un de ses neveux par le couteau : il s'en souvint alors et ne fit jamais grâce à un meurtrier. Qu'il fût pauvre ou riche, noble ou vilain, l'assassin payait à l'instant de sa vie le sang versé. Le gouverneur de Rome, que le pape gourmandait sans cesse sur sa lenteur, n'en dormait plus, et il ne se serait pas couché tranquille, si quelque exécution n'avait eu lieu dans la journée. A force d'appliquer ce remède héroïque, Sixte guérit le mal. Dans cette même ville où quelques jours auparavant personne n'était sûr de sa vie en traversant la rue, où l'on assassinait impunément jusque dans les églises, on n'osait plus même finir à coups de poing les querelles qui finissaient jadis à coups de poignard. *Adesso è il tempo di Sisto :* c'est à présent le tour de Sixte, se disait l'offensé ; patience ! Et il se tournait effrayé pour voir si quelque espion ou quelque sbire n'avait pas compris sa pensée. Les brigands régnaient en maîtres dans la campagne de Rome, il les fit traquer jour

1. Si pose subito ad estirpar un gran numero di banditi che danneggiavano lo stato ecclesiastico... che non v'era quasi luogo alcuno dove l'uomo si potesse assicurar l'havere e la persona propria.... (Cicarelli, *Vita di Sisto V*, p. 314.)

et nuit comme des bêtes fauves. Le comte Pepoli, un des chefs de la noblesse romaine, qui leur donnait asile dans son palais, fut d'abord pendu pour l'exemple. Lançant ensuite contre cette peste des États de l'Église ses Suisses et ses sbires auxquels il était défendu de faire quartier, il eut bientôt nettoyé les routes et décoré les portes de la ville et les créneaux du fort d'un cordon de têtes sanglantes. On en exposa une telle quantité des deux côtés du pont Saint-Ange que la puanteur qu'elles exhalaient rendit peu à peu ce passage impraticable. Les vieux cardinaux n'y pouvant plus résister, supplièrent le pape de faire transporter ailleurs ce foyer d'infection. Mais Sixte, les regardant de travers : « Vous êtes bien délicats, leur dit-il, de ne pouvoir supporter un instant l'odeur de ces têtes qui ne feront plus de mal à personne.

Cette terreur était nécessaire, mais appliquée sans cesse par un homme dont la volonté n'avait point de frein, elle finit par substituer au désordre le plus dur despotisme. Le gouvernement de Sixte-Quint fut celui de l'inquisition, qui n'eut que deux ministres, l'espion et le bourreau. Au lieu d'oublier en montant sur le trône pontifical les traditions du saint office, il les prit pour base de sa politique et de son administration. Rome fut enveloppée d'une chaîne de délateurs d'autant plus redoutable qu'elle était invisible, d'autant plus lourde, que rivée à tous les couvents et à toutes les églises, elle traversait toutes les maisons, et pesait sur le prince comme sur le bourgeois, sur le cardinal comme sur le mendiant du Transtévère. Aussi, sous ce joug de fer, le caractère national s'assombrit tout à coup : le silence, fils des gouvernements absolus, étendit sa main de plomb sur la ville. Comme on était puni même pour ce que les espions n'avaient pas entendu, Rome tremblante n'osait ni parler, ni se taire. La gaieté du carnaval était glacée par la vue de la potence toujours dressée dans les rues, et le nom seul du pape mettait la population en fuite; car, dans son humeur sombre, il punissait du fouet ceux qui avaient l'audace de crier : Vive Sixte !

Quelques mois lui suffirent pour établir ce régime; quand il vit que les Romains s'y pliaient assez docilement pour lui élever au Capitole une statue d'airain qui en était l'image, il s'occupa, comme le dernier pape dont il portait le nom, de l'embellissement de la ville. C'est par l'érection de l'obélisque du Vatican que ses grands travaux com-

mencèrent. Apporté d'Égypte sous le règne de Caligula, qui en orna le cirque du Vatican et le dédia, par une inscription en lettres dorées, à la mémoire d'Auguste et de Tibère, ce beau monolithe, témoin muet de la chute des Césars comme de celle des Pharaons, était resté debout à sa place sur sa base de bronze. Quatre papes avaient eu l'idée de le transporter ailleurs : Nicolas V, celui de tous qui eut le plus d'imagination, voulait le poser sur les épaules de quatre statues colossales, et le surmonter d'une statue de bronze du Christ tenant sa croix ; tous ces projets manquèrent par la timidité des architectes ou des papes. Michel-Ange refusa de se charger de l'entreprise sous Paul III, et le devis de Camillo Agrippa fit reculer Grégoire XIII. Moins facile à s'effrayer, Sixte-Quint ouvrit un concours, choisit le plan de Domenico Fontana, ancien compagnon maçon, et s'y attacha contre l'avis de tout le monde avec d'autant plus de chaleur qu'on en jugeait l'exécution impossible.

Du piédestal sur lequel repose l'obélisque à la place qu'il occupait alors, on mesure huit cent trente-trois pieds et demi. Il s'agissait d'abord de saisir cette masse énorme dont on évaluait le poids à sept cent cinquante mille kilogrammes, de la soulever et de l'amener au milieu de la place. Fontana y parvint au moyen d'un solide appareil qui se composait de huit mâts liés par de forts madriers et des bandes de fer, et posés debout. Ils soutenaient quatre poutres à l'épreuve sur lesquelles s'enroulaient des câbles dont on entoura l'obélisque. Cette machine, appelée *château*, était manœuvrée par six forts cabestans. Le 30 avril 1586, on l'arracha de sa base antique, et le 7 mai on se mit à le traîner vers l'emplacement actuel. Il fallut trente-sept jours pour lui faire franchir une distance qui arrêterait à peine pendant quelques heures les mécaniciens modernes. Tout l'été fut employé en préparatifs; enfin, le 10 septembre, cent soixante chevaux attelés à quarante cabestans, et neuf cents hommes marchant au son de la trompette et s'arrêtant à celui de la cloche, enlevèrent l'immense bloc, et le laissèrent retomber sur son piédestal [1].

1. D'après une tradition populaire, passée dans l'histoire, un ouvrier nommé Bresca de San Remo aurait bravé la peine de mort dont un décret du pape menaçait quiconque romprait le silence pour crier : *Acqua alle corde!* de l'eau aux cordes! et ce cri aurait fait réussir l'opération en sauvant les cordes sur le point de se rompre. Mais cette tradition est une fable. Au lieu du silence qu'elle suppose, il se faisait un tel bruit sur la place, et le tumulte augmenté par les rumeurs d'une foule immense y était si grand que Fontana ne pouvait transmettre ses ordres qu'au son de la trompette ou de la

Encouragé par ce succès, Sixte remit sur pied trois autres obélisques. L'un, qu'il transporta sur la place de Sainte-Marie-Majeure, ornait jadis l'entrée du tombeau d'Auguste. Brisé par la hache barbare, et à moitié enfoui sous les ruines devant le mausolée du grand empereur, il rappelait là tristement les désastres de Rome. Les autres, enterrés également, depuis des siècles, sous les débris du cirque Maxime, étaient rompus en trois endroits. Sixte en fit rejoindre habilement les morceaux, il érigea le plus grand devant Saint-Jean-de-Latran, et celui qui paraît le plus remarquable par ses hiéroglyphes, au milieu de la place du Peuple. En relevant ces colonnes de la vieille Égypte sur les places de Rome moderne, Sixte leur imposa le baptême chrétien, et les décora de la croix. Par cet emblème, il purifiait ces monuments de la superstition païenne, et il consacrait le triomphe du christianisme, ainsi qu'il le dit éloquemment sur la face orientale de l'obélisque : « Voici la croix du Seigneur : fuyez; anciens ennemis, le lion de la tribu de Juda vous a vaincus. [1]

A ces travaux d'embellissements succédèrent les travaux utiles, tels que la construction de la fontaine de Monte Cavallo et l'hôpital de la rue Julia. L'ancien mont Quirinal manquait d'eau : Sixte dépensa soixante mille écus romains pour amener la source, appelée de son nom de baptême, Felice, sur la place de Sainte-Suzanne. Prise au col *delle Pantanelle*, près du village de la Colonna, qui est à quatorze milles de Rome, et destinée à alimenter les quartiers du Quirinal, du Monte Pincio et du Capitole, au bout de dix-huit mois de travail, cette source arrivait à Rome. Avant que Fontana eût élevé le monument dont les trois arcades devaient couvrir Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, Aaron et Gédéon, le bassin de pierre de taille où elle s'épanche ne porta que cette inscription : « Sixte-Quint, souverain pontife, né dans la province de la Marche, a fait conduire cette eau à gauche de la voie Prénestine, depuis le champ Colonna jusqu'à ce ré-

cloche. *Tale tanto era il tumulto e lo strepito e rumore di tanta multitudine de' maestri e degli argani e canapi e le traglie o pulee, che mentre durava parea di continuo havere il rimbombo di un tuono nelle orecchie ovvero di un terremoto....* (Andrea Fulvio, *Antichità di Roma*, libro quinto, p. 318.)

1. Ecce crux Domini, fugite partes adversæ : vicit Leo de tribu Juda. Voir pour cette érection Mercati (obelischi), Bargeo, Pigafeta, Iodati, Torrigio, Vittorelli et Carlo Fea qui a calculé que le transport de cette pierre coûta au trésor papal trente-sept mille écus et neuf cents kilogrammes de métal que la chambre apostolique fournit pour les manœuvres et les ornements.

servoir par un canal de vingt-deux milles de long, et il a voulu qu'elle s'appelât comme il s'appelait avant d'être pape. »

Continuant ensuite, au point de vue chrétien, son œuvre de restauration des monuments du paganisme, il fit mettre la statue de bronze de saint Pierre sur la colonne Trajane, et celle de saint Paul sur la colonne Antonine. La vérité historique et la justice qu'on doit aux morts semblent, il faut le reconnaître, souffrir de cet anachronisme. Toutefois, ces places triomphales conviennent aux chefs des apôtres, les pères et les rois immortels de Rome moderne, et comme trophées de la victoire de l'idée nouvelle sur l'idée vieille, et comme témoignage du succès réservé aux faibles qui ont raison, dans leur lutte contre des puissants qui ont tort, il est beau de voir sur le socle d'airain des deux grands Césars le pauvre pêcheur de Césarée et le tailleur de cuir de Tarse.

Par les soins du pape, dont l'activité dévorante allait toujours croissant, les deux chevaux et les colosses de marbre attribués, par erreur, à Praxytèle et à Phidias, furent restaurés et posés sur un autre piédestal; puis, donnant toujours l'essor à ses vastes projets, Sixte-Quint montra ce que peut, même sur le trône papal, une volonté forte. Presque au même instant Rome se trouva envahie par une armée d'ouvriers, livrée au marteau, et couverte de démolitions et de pierres. Moins de quatre ans après, des palais magnifiques s'élevaient sur les places de Latran et de Monte Cavallo. La belle chapelle de la Crèche et le tombeau de Pie V décoraient Sainte-Marie-Majeure : on achevait la loge ou galerie peinte de Saint-Jean, d'où le pape donne la bénédiction; l'Échelle sainte était placée sous un portique d'une noble architecture; de larges rues partaient de Sainte-Marie-Majeure et de Sainte-Croix-de-Jérusalem, et, rattachant ces basiliques à la Trinité du Mont, à la porte Pia, au palais de Venise, rayonnaient dans la vieille ville, y répandant à flots l'air et la lumière. L'on voyait en même temps la bibliothèque du Vatican terminée, et le Vatican lui-même agrandi de façon à former le plus spacieux palais du monde.

Après avoir fait tout cela et rebâti trois églises, Sixte-Quint résolut d'achever Saint-Pierre. Les travaux du merveilleux édifice avaient langui depuis la mort de Michel-Ange : Pie V destitua Ligorio, suc-

cesseur de ce grand homme, qui s'efforçait d'altérer son plan : Vignole se borna jusqu'à sa mort, arrivée en 1573, à revêtir de travertin l'extérieur de la basilique, en suivant fidèlement les dessins du Buonarotti. Giacomo della Porta, choisi par Grégoire XIII, commença par la chapelle grégorienne à orner l'intérieur. Tout le corps du temple, tel que l'avait conçu Michel-Ange, était donc terminé en 1588, et depuis vingt-quatre ans, le tambour de la coupole attendait la voûte qu'il devait porter. Mais là était le mauvais pas. Devant ce travail d'Hercule, architectes et papes reculaient à l'envi. Sixte, qui aimait l'impossible, adjoignit à Giacomo della Porta Fontana, son architecte favori, et voulut que ce dôme, qui avait effrayé tous ses prédécesseurs, fût enfin jeté dans les airs.

Avant de placer le cintre, où il n'entra pas moins de onze cents poutres, dont cent avaient cinq pieds de diamètre, les deux artistes tracèrent le dessin complet de la coupole, avec toutes ses proportions, dans la vaste basilique de Saint-Paul; puis ils se mirent à l'œuvre. Commencé le 15 juillet 1588, et poussé jour et nuit par six cents ouvriers qui avaient derrière eux le pape Sixte, en vingt-deux mois le dôme fut fini. Le 14 mai 1590, on en plaça la dernière pierre bénie par le pontife, au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. On avait employé cinq cent mille livres pesant de cordages pour élever les matériaux, trente milliers de fer pour lier la coupole qui est double et serrer l'intérieur par deux cercles, un million de livres de plomb pour le revêtement extérieur, et dépensé pour les seuls voûtes deux cent mille écus d'or[1].

La construction de ces édifices n'empêchait pas Sixte de remplir fièrement le *grand devoir* au dehors comme au dedans. Au dehors il excommuniait Henri III et le roi de Navarre, agitait les cantons catholiques en Suisse, donnait les deux mains pleines d'indulgences et d'or à la Ligue en France, bravait l'Espagne, essayait de faire un roi en Pologne, savait intervenir en Allemagne, et, sentant bien que la papauté et la royauté sont solidaires, il se rangeait du côté des couronnes pour mieux lutter contre le protestantisme, et préparait par son habile politique l'abjuration de Henri IV. Au dedans il maintenait par des exemples rigoureux l'inflexibilité et la terreur de son gouverne-

1. *Mémoires de Trévoux*, pour servir à l'Histoire des sciences et des beaux-arts, octobre 1760 p. 2812.

ment. Un jour qu'il revenait de voir les têtes du pont Saint-Ange, il aperçut le *bargello*, ou chef des sbires de la campagne, se promenant tranquillement dans les rues. Il ordonna aussitôt qu'on le fît venir devant lui. Ce malheureux, qui avait pris la fuite en reconnaissant le pape, sentit le sang se glacer dans ses veines lorsqu'il s'entendit demander deux fois par Sixte, d'une voix terrible, qui il était... A peine eut-il la force de balbutier son nom en tremblant... « Eh quoi, misérable ! lui répondit Sixte de ce ton qui faisait frémir les plus intrépides ; tu as l'audace de mentir devant le pape? Comment est-il possible que tu sois le bargello de la campagne, puisque tu te promènes ainsi par la ville? » Il l'envoya ensuite en prison. Les assistants ne prisaient pas sa vie un quattrino, il la lui laissa cependant, mais à condition que dans huit jours il lui apporterait six têtes de bandits. Le bargello avait été si effrayé qu'avant l'expiration du terme il en apporta sept.

La sévérité était nécessaire pour réprimer le libertinage et le scandale qui s'étaient introduits sous le pontificat de Grégoire XIII, trop indulgent pour l'insolence de la noblesse et de la jeunesse romaine. Mais il poussa cette sévérité à l'excès. Sous le précédent pape, aucune femme honnête n'osait paraître dans les rues, de peur d'y être insultée. Sixte voulut que ces filles dont on ne sauvait l'honneur qu'en les cachant, y marchassent avec autant de sécurité à toute heure qu'une religieuse dans son couvent; et voici comment il s'y prit. La servante d'un marchand de toile, étant allée de grand matin querir une sage-femme, rencontra l'estafier d'un gentilhomme qui éteignit sa lanterne et voulut lui prendre un baiser. Cette fille poussa des cris qui mirent l'estafier en fuite, et se plaignit au retour à son maître. Mais celui-ci ne jugea pas l'offense assez grande pour porter plainte. Tel ne fut pas l'avis de Sixte. Instruit du fait trois jours après par ses espions, il commença par faire emprisonner le marchand pour sa discrétion et fit fustiger l'estaffier tout le long de la rue où il avait voulu insulter la servante. Le fils d'un avocat de Pérouse fut plus rigoureusement traité encore. Dans l'espoir de forcer une veuve par un éclat public à lui donner sa fille dont il était éperdument épris, ce jeune homme, au désespoir, avait levé le voile de celle qu'on lui refusait et effleuré des lèvres son front. La mère, furieuse, alla d'abord se plaindre au pape ; puis elle s'apaisa, et consentit à couvrir le scandale par un mariage.

Les époux étaient unis et on commençait le repas de noces, lorsque le bargello de la ville se présenta avec ses sbires. Sixte, lui, n'avait pas pardonné, et il envoyait chercher le coupable pour le faire traîner aux galères, où il resta cinq ans[1].

Malgré la rudesse de ces actes, où perçait toujours le pasteur des grottes, il y avait pourtant quelquefois, au fond de cette nature sauvage, endurcie par l'âge et le contact du saint office, d'excellents sentiments, de la tendresse de cœur, et cette bonhomie spirituelle et railleuse qui caractérise le vieux Romain. Il avait une sœur, appelée Camille, qui, en apprenant son exaltation, se hâta d'accourir à Rome. Les cardinaux, croyant faire leur cour à Sixte, la lui présentèrent vêtue en princesse; mais il refusa de la reconnaître. Avec la fine intuition de l'Italienne, Camille devina les motifs de cette froideur. Elle sortit sans écouter personne et revint bientôt avec ses habits de paysanne. Sixte alors lui ouvrit les bras en disant : « J'ai retrouvé ma sœur ! »

Lorsqu'il étudiait la théologe dans le couvent de Macerata, il eut besoin d'une paire de souliers et les marchanda longtemps, car il ne possédait que six jules (un franc cinquante centimes), et le cordonnier en voulait sept. « Contentez-vous de ce que j'offre aujourd'hui, dit-il enfin au marchand, plus tard je vous donnerai le septième jules. — Mais quand? reprit le cordonnier; faudra-t-il attendre que vous soyez pape? — Si vous voulez m'en faire crédit jusque-là, reprit le frère Félix, je m'engage à vous le payer avec les intérêts. » L'artisan se mit à rire et lui laissa les souliers. Sixte notait exactement dans un agenda tout ce qu'il faisait chaque jour. Au bout de quarante ans, y repassant sa vie, il tomba sur ce passage et manda au gouverneur de Macerata de lui envoyer son créancier, s'il existait encore. Qu'on juge des terreurs du pauvre diable ! Il avait beau se creuser la tête, il ne pouvait deviner ce que lui voulait Sixte, et plus il approchait de Rome, plus il frissonnait à l'idée de se trouver devant le pape.

Sa frayeur augmenta lorsque Sixte lui demanda de sa voix rude s'il ne se souvenait point de l'avoir vu à Macerata? Il se hâta de répondre que non : « Tu m'as cependant, reprit plus doucement le pape, vendu autrefois une paire de souliers sur laquelle tu me fis crédit d'un jules

1. *Memorie del Pontificato di Sisto V.*

que je promis de te payer avec les intérêts quand je serais pape : puisque je le suis devenu, il est juste que je tienne parole. » S'adressant en même temps à son camérier : «Voyez, lui dit-il, à combien s'élèvent depuis quarante ans les intérêts d'un jules à cinq pour cent, et ce calcul fait, joignez le revenu au capital, et soldez ma dette à cet homme. » Le cordonnier sortit de la chambre du pape croyant recevoir une grosse somme ; mais lorsqu'il vit que le camérier ne lui donnait qu'environ trois jules, il se retira en murmurant, et dit à ceux de ses amis, qui l'attendaient pleins d'impatience à la porte du Vatican, que Sa Sainteté lui avait fait faire un voyage dans lequel il avait déjà dépensé plus de vingt écus pour lui donner trois jules ! » Le cordonnier éclatait en plaintes ; il criait si haut, attroupant la foule et tenant dans la main son argent qu'il montrait à tout le monde, qu'à la porte de Rome les sbires l'arrêtèrent et le ramenèrent devant le pape. « As-tu « un fils ? » lui demanda Sixte d'un ton menaçant. La réponse fut affirmative. « Eh bien ! je le fais évêque, continua le pape ; compte main- « tenant, et vois si je t'ai bien payé les intérêts de ton jules [1]. »

Plus il se rapproche de la tombe, plus l'homme aime à rétrograder dans sa vie et se rappelle avec plaisir ses jeunes années. Un matin qu'il descendait en carrosse du palais de Monte Cavallo, il passa devant son ancien couvent des Saints-Apôtres, et en voyant la porte ouverte, il fit arrêter et entra seul. Un frère convers était assis devant la cellule du portier, et mangeait des fèves à l'huile avec un appétit qui lui rappela l'heureux temps où il s'appelait frère Félix. S'asseyant sans façon à ses côtés sur la première marche de l'escalier, Sixte prit une cuiller de bois, l'aida à finir cette portion, et en fit encore venir une autre. Puis levant les yeux vers le ciel, il s'écria : « Soyez béni, Seigneur, pour avoir permis à un pape de manger une fois dans sa vie en paix et sans crainte ! »

Son application constante au travail et les agitations de son esprit toujours en feu ruinèrent sa santé. Les médecins avaient beau lui ordonner le repos, il ne les écoutait pas. « Il faut qu'un prince qui a charge d'hommes, répondait-il, ne quitte le gouvernement qu'avec la vie, et qu'il imite le rossignol qui chante jusqu'à sa mort. » Il fut fidèle

1. Memorie autografe di papa Sixto V, Manuscrit de la bibliothèque Chigi. Fate adesso il conto, a che somma l'interesse del vostro giulio che ci havete dato... (Gregorio Leti, *Vita di Sisto V*, t. II, p. 86.)

à sa maxime. Épuisé de fatigues trop pesantes pour sa vieillesse et miné par les fièvres, il ne voulut jamais abandonner le gouvernail et mourut debout, comme Vespasien, le 27 août 1590. On porta à Saint-Pierre son corps dans une litière, du palais de Monte Cavallo, où il avait rendu le dernier soupir. Rome alors se leva tout entière, ivre de joie et de fureur. On courut au Capitole, on brisa sa statue, on insulta publiquement à la mémoire de l'un des hommes les plus fermes et les plus remarquables qui aient porté la tiare, pendant que ceux-là même qui lui avaient dressé une statue de bronze pour le remercier, à juste titre, d'avoir rétabli la paix publique, détruit le brigandage, ramené l'abondance et illustré la ville par ses constructions monumentales, firent graver le décret suivant sur une table de marbre :

« Si jamais quelqu'un, soit citoyen, soit magistrat, ose proposer d'élever une statue en l'honneur d'un pape vivant, le sénat et le peuple romain le tiennent pour incapable d'exercer aucune charge, et le déclarent d'avance infâme à perpétuité ! »

CHAPITRE XVI

LE SAINT OFFICE.

Les Brigands de la campagne romaine. — Alfonso Picolomini. — Marco Sciarra. — Clément VIII et les Aldobrandini. — Amende honorable des ambassadeurs d'Henri IV, imposée par le saint office. — Arrestation du Tasse par Marco Sciarra. — Le Tasse à Rome en 1592. — On lui prépare au Capitole le laurier de Pétrarque. — Le cloître de Sant' Onofrio. — Mort de Torquato Tasso. — Beatrice Cenci. — Paul V et les Borghèse. — Grands travaux publics. —Urbain VIII et les Barberini. — Pasquin retrouve la parole. — Le Saint Office romain. — Origine et constitution de son tribunal. — Auto-da-fé de Giordano Bruno dans le campo di Fiori. — Assassinat de fra Paolo. — Emprisonnement de Campanella. — La France le sauve. — Le saint office poursuit Galilée. — Il dénonce Galilée à la sainte congrégation. — On lui défend de dire que la terre tourne. — Galilée cité devant le saint office romain. — Il comparaît et se constitue prisonnier. — La torture. — Amende honorable de Galilée à la Minerve. — Sa rétractation à genoux. — Jugement du saint office. — Mort de sœur Marie Céleste. — Noble intervention de Peiresc.

ixte-Quint qui tenait toujours l'œil sur Rome et l'oreille penchée vers ses délateurs, avait prévu les excès dont sa mort fut suivie et le choix du conclave. « Les Romains, dit-il quelque temps avant sa fin, sont fatigués des fruits du *poirier* (perreti), ils veulent des châtaignes. » On élut, en effet, le cardinal Castagna; mais ce digne prélat, accablé de vieillesse, ne porta que douze jours le titre et le nom d'Urbain VII : Grégoire XIV et Innocent IX, qui lui succédèrent, restèrent à peine un an chacun au Vatican, et la brièveté de leur vie acheva de détruire l'œuvre de Sixte-Quint. L'autorité vigoureuse qu'il avait reconstituée avec la potence et la hache, périt dans les mains tremblantes de ces trois vieillards. Les désordres recommencèrent, et les brigands rassurés reprirent possession de la campagne romaine.

Plus nombreux qu'auparavant, ces héros de la Macchia (forêt) étaient conduits par des chefs célèbres dans les chroniques féodales et les traditions du pasteur à demi sauvage des marais Pontins. Alfonso Picolomini et Marco Sciarra réalisaient le beau idéal du bandit d'Italie. Jeunes, robustes, accoutumés à souffrir la faim, la

soif et les fatigues les plus grandes, déployant dans le péril un courage désespéré, car ils auraient mieux aimé tomber morts que vivants au pouvoir de leurs ennemis, ces capitaines d'aventures se montraient d'autant plus audacieux, qu'ils avaient des complices partout, jusque dans le sacré collége, jusque dans la chambre du pape. Dix ans avant, Picolomini n'avait pas craint de venir à Rome, sous la sauvegarde du duc de Toscane, demander à Grégoire XIII l'absolution de tous ses meurtres. Ils étaient si nombreux, que le pape, saisi d'horreur, jeta la liste sanglante sur la table. Alors « De deux choses l'une, lui dirent les cardinaux qui étaient présents, ou votre neveu Giacomo sera assassiné par Picolomini, ou vous pardonnerez au bandit. » Les confesseurs de Saint-Jean-de-Latran ayant ajouté qu'il fallait opter sur-le-champ, si l'on voulait prévenir un grand malheur, entre ces deux conditions, le saint-père choisit la moins cruelle, et pardonna[1].

Sous le faible gouvernement des trois pontifes qui suivirent Sixte-Quint, les brigands eurent vite regagné le temps perdu et reconquis l'*Agro Romano*. On prit bien Picolomini, qui fut pendu à Florence, mais on ne put prendre Marco Sciarra : il battit le duc de Sermoneta et Virginio Orsini, repoussa les barons napolitains unis à ceux des États de l'Église, et resta maître de toute la ligne du sud. Un fléau ne vient jamais seul ; Marco Sciarra amena la famine. L'année 1590 avait été si mauvaise, que le rubi de blé valait plus de trente écus romains. Bientôt il devint impossible d'en trouver à aucun prix. Après avoir épuisé tout ce qui peut servir d'aliment, les hommes mouraient par milliers. Les chemins de la campagne étaient couverts de cadavres qui avaient encore la bouche pleine d'herbe. Les cardinaux, les prélats, les religieux de tous les couvents, et particulièrement les Pères de la compagnie de Jésus, vinrent avec un zèle des plus louables au secours des pauvres de la ville. Leurs soins et leurs aumônes ne purent cependant empêcher des centaines de malheureux de mourir de faim. Innocent IX avait donné cent mille écus d'or pour acheter des grains : les vents contraires ne permirent pas aux vaisseaux qui les apportaient d'aborder, et la disette en augmenta d'autant. Au commencement du carême de 1591, on ne vendait plus sur le vu d'un bulletin donné d'avance, que dix-sept onces de pain par tête. Cette ration d'un pain

1. Dispaccio Donato 9 avril 1583. Manuscrit de Sixte-Quint à la bibliothèque Altieri.

fait avec de l'orge, des fèves et des légumes, coûtait deux baïoques. L'insuffisance et la mauvaise qualité des aliments produisirent leurs conséquences ordinaires. La population affaiblie ne put résister aux fièvres de la canicule, et l'épidémie remplaça la famine. S'il faut en croire Ciaconio et Cicarelli, elle emporta soixante mille personnes[1].

Peu de mois après cette calamité, Clément VIII reçut les clefs de saint Pierre : abandonnant aussitôt le gouvernement temporel et spirituel à ses neveux, les Aldobrandini, qu'il décora de la pourpre, il ne parut se proposer pour but de son pontificat que trois choses : l'élévation de sa famille, la destruction des brigands et le triomphe de la Ligue en France. Ayant amplement pourvu à la première de ces choses et mené à bien la seconde, en forçant Marco Sciarra de se réfugier avec cinq cents de ses bandits sur les terres de Venise, il s'occupa avec ardeur de la troisième, qui était la plus importante. Ses prédécesseurs lui avaient tracé la voie ! Grégoire XIV payait à la Ligue catholique de France un subside mensuel de quinze mille écus : Innocent IX avait triplé ce subside, Clément le maintint à cinquante mille scudi par mois; puis il ordonna par une bulle extraordinaire aux catholiques français d'élire un roi de leur religion, à l'exclusion d'Henri IV. Celui-ci, auquel une nouvelle abjuration ne pesait guère, essaya de parer le coup en revenant publiquement le 25 juillet 1593 à la religion romaine. Mais le pape fut inflexible : il fallut pour vaincre sa résistance deux ans de négociation, la menace d'abandonner le saint-siége, en élisant un patriarche à Paris, et l'habileté diplomatique de d'Ossat et de Du Perron. Ces deux adroits négociateurs, qu'attendait le chapeau rouge, persuadèrent enfin le pape. Assis au milieu de ses cardinaux et de sa cour, sous le portique de Saint-Pierre, dont les portes étaient fermées, le 17 septembre 1595, il consentit à leur donner audience. Les deux représentants du roi de France montrèrent d'abord leurs lettres de créance : ils abjurèrent ensuite l'hérésie au nom de leur maître, firent pour lui une profession de foi catholique, et acceptèrent humblement les conditions et la pénitence que lui imposait le saint office : Clément VIII alors fit lire son absolution et ouvrir toutes grandes les portes de la basilique de Saint-Pierre, dans laquelle un

1. Vogliono che in Roma medesima dall' agosto del 1590 fino all' agosto del 1591 più di sessanta mila persone sieno morte. (Cicarelli, *Vita di Gregorio XIV*, p. 337 *delle Vite de' Pontifici.*)

magnifique *Te Deum*, chanté au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange, célébra la réconciliation du roi de France avec l'Église[1].

Deux mesures de bonne administration, le rappel des barons à l'égalité devant la loi et la répression des brigands, furent prises cette année-là par les Aldobrandini. Écrasés de dettes, les barons romains ne payaient plus depuis la mort de Sixte-Quint, et, substituant leurs biens, ils bravaient toutes les poursuites. Par une bulle ou constitution solennelle, Clément VIII brisa les liens du fidéi-commis, et décida que la créance aurait plus de force que la fiction légale. De concert avec le comte d'Olivarez, vice-roi de Naples, quand il eut mis un terme à la licence des barons, il donna la chasse aux brigands. Ceux-ci bloquaient toujours la ville. Maîtres de la campagne et des routes, ils dépouillaient marchands, courriers et voyageurs, ou les traînaient dans la *Macchia* pour les rançonner. Ils venaient de finir l'année par la capture d'un évêque et d'un archevêque, ils l'avaient commencée par l'arrestation du Tasse. Ce qui prouve combien le brigandage date de loin sur cette terre infortunée, c'est que le Tasse fut arrêté aux portes de Rome, comme l'avait été Pétrarque deux cent cinquante-quatre ans auparavant en venant recevoir la même couronne qu'on décerna au Capitole à l'amant idéal de Laure. Les cardinaux-neveux, Cynthio et Piétro Aldobrandini, par une noble émulation, se disputaient l'estime et l'amitié du Tasse. Ce n'était pas la première fois qu'à force de prières ils parvenaient à l'attirer à Rome. En 1592, cédant à leurs instances, il était déjà venu, et, chose singulière, tout à point pour sauver Pasquin. Le satirique de marbre parlant trop librement, les neveux du pape résolurent de le punir. On réunit une commission de cardinaux qui furent unanimes à reconnaître la culpabilité de Pasquin, et le condamnèrent à être brisé en expiation de ses méfaits, et jeté dans le Tibre. Heureusement pour le seul organe de l'opposition romaine, avant d'exécuter la sentence, les Aldobrandini consultèrent le Tasse. « Laissez Pasquin sur son piédestal, répondit le poëte, car si vous le jetiez au fleuve, il naîtrait de sa poussière des milliers de grenouilles qui vous étourdiraient jour et nuit de leurs coassements[2]. »

Lorsqu'il revint trois ans plus tard, ce malheureux grand homme,

1. Stringa, *Vita di Clemente VIII*, p. 349 *delle Vite de' Pontifici.*

2. Non di grazia, signore, percioche dalle polveri nella ripa del fiume nasceranno infinite rane che gracherianno la notte e 'l dì. (Giov. Batista Manso, *Vita di Torquato Tasso*, p. 141.)

qui payait sa gloire si cher, avait le pressentiment de sa fin prochaine. Un cortége triomphal, composé de toute la cour du pape, des cardinaux-neveux et d'une foule immense, l'attendait en vain à la porte San-Lorenzo; son front soucieux ne se dérida point. Conduit au Vatican au milieu des acclamations il accueillit avec un mélancolique sourire les remerciements et les louanges de Clément VIII. Le cardinal Cynthio lui ayant présenté un sonnet d'Hercule Tasso, son cousin, qui félicitait Rome moderne de marcher sur les pas de Rome ancienne, en accordant la couronne à la vertu et les honneurs du triomphe au génie, il le lut, et murmura, en le rendant à son ami, ce vers de Sénèque : *Magnifiques paroles, que la mort qui me touche va emporter !* [1] Cette prédiction s'accomplit la veille du triomphe. Il en avait toujours considéré les apprêts avec une douloureuse indifférence. Sentant la vie lui échapper, le chantre de Jérusalem voulut en passer les derniers instants dans les bras de cette religion qui avait inspiré son poëme. Il se fit porter du Vatican au couvent de Sant' Onofrio sur le Janicule.

Le 1er avril dans la matinée, par un de ces orages de printemps où le vent lutte de violence avec la pluie, les frères virent avec surprise le carrosse du cardinal Pietro Aldobrandino gravir la rampe escarpée qui mène à leur maison. S'attendant à quelque événement extraordinaire, ils vinrent se ranger sur la porte avec leur prieur et bientôt virent descendre le Tasse qui, s'approchant du parvis avec peine, leur dit qu'il venait mourir parmi eux. De la porte du couvent, à droite de laquelle est l'église, on voit à travers les arbres de la terrasse la plus belle partie de Rome; puis on pénètre dans un cloître étroit, humide, bas, et dont l'aspect serre le cœur. C'est là que les religieux conduisirent le Tasse. A gauche de ce froid vestibule du tombeau, s'ouvre une église humble et obscure; puis, en face, du côté du sud et dans l'un des sites les plus délicieux de l'univers, s'étend le jardin au haut du Janicule. Ce jardin si beau, surtout au printemps, quand on découvre à travers les pêchers fleuris Rome tout entière, noyée dans une vapeur rose, n'offrait cependant qu'un attrait secondaire au Tasse. Ce qui l'avait amené dans le couvent des frères de Saint-Jérôme, c'était la petite chapelle du portique dédiée à Notre-Dame-du-Rosaire. L'immortel poëte, dans un de ses accès de démence

1. Magnifica verba mors prope admota excussit....

ou de fièvre, avait vu la douce image de Marie couronnée de rayons d'or et resplendissante de lumière, et en attendant que, selon ses expressions, il pût la contempler plus belle encore dans les cieux, il lui avait voué un culte fidèle [1].

Tant qu'il lui fut possible de se traîner dans le cloître ou dans l'église, il ne songea qu'à l'implorer et à réciter son rosaire. Mais la mort venait vite. Huit jours après son entrée à Sant' Onofrio, la fièvre fatale le prit. Le médecin du pape, qui était son ami depuis longtemps, remplit alors sa triste mission en l'avertissant du péril. Cette nouvelle ne l'effraya pas. Il l'apprit sans émotion, remercia le médecin en l'embrassant, et, levant les yeux au ciel, rendit grâce à Dieu de ce qu'il allait enfin toucher au port après tant de tempêtes. Il était dans le jardin, sous un chêne antique où il avait voulu revoir le jour pour la dernière fois : on le reporta dans son lit, et il n'en sortit plus que pour descendre dans la tombe qu'on lui creusa au fond de l'humble église. Là, un marbre de deux pieds et demi couvrit cette éternelle gloire : on l'enterra sans pompe comme il l'avait souhaité, et c'est à peine si les ermites de Saint-Jérôme voulurent permettre à son meilleur ami le Manso, seigneur de Bisaccio, de faire graver ces quatre mots sur la pierre : ci-gît Torquato Tasso [2].

1. Egro io languiva e d'alto sonno avinta
Ogni mia possa havea d'intorno al core...
E pien d'orrido gielo e pien d'ardore;
Quando di luce incoronata e cinta
E sfavillando del divino ardore,
Maria pronta scendesti al mio dolore... (Torquato Tasso.)

2. Hic jacet Torquatus Tassus. Six ans après, les frères remplacèrent ce marbre *picol e simplice* par une pierre de deux palmes et demie de long et de deux palmes de large, sur laquelle on lit cette inscription :

D. O. M.	Par la miséricorde de Dieu tout-puissant
Torquati Tassi	de Torquato Tasso
ossa	les os
hic jacent.	ici reposent.
Hoc ne nescius	Pour que tu en fusses instruit,
esses hospes	ô étranger!
fratres hujus ecclesiæ pp.	les frères de cette église lui ont érigé ce monument,
M. D. C. I.	en 1601.
Obiit ann. MDXCV.	Il mourut l'an 1595.

A côté de cette humble pierre, de niveau avec le pavé de l'humble église, est encastrée dans le mur du fond blanchi à la chaux une plaque de marbre noir que le cardinal Bevilaqua fit placer là en mémoire de son immortel compatriote. Cette plaque, ornée d'une inscription, est surmontée d'un portrait enfumé qui ne ressemble pas au Tasse.

En copiant l'inscription précédente M. Beyle (Stendhal), *Promenades dans Rome*, t. II, p. 242, a lu 1503 pour 1601, et a fait mourir le Tasse quarante ans avant qu'il fût né.

Après le génie ce fut le tour de l'innocence : victime d'un attentat que les lois de toutes les nations devraient punir de mort, et abandonnée par le pape, vers lequel elle avait inutilement tendu les bras afin qu'il l'arrachât des outrages de l'inceste, Béatrix Cenci au désespoir ne put sauver son honneur de cet épouvantable opprobre qu'en laissant tuer son père. Malgré l'éloquent plaidoyer de Farinaccio, le Cicéron du XVIe siècle, et les supplications de Rome entière, Clément VIII, qui n'ignorait aucun des crimes de Cenci, à la vérité l'un des nobles les plus riches de Rome, pour venger le légitime assassinat de ce misérable, livra trois victimes au bourreau. Le 11 septembre 1599 un échafaud fut dressé au milieu de la place du Pont, Béatrix et sa belle-mère eurent la tête tranchée : leur sang rejaillit sur le plus jeune fils de Cenci, enfant de quinze ans, reconnu innocent, mais qu'on avait traîné là pour l'exemple; quant au frère aîné, l'exécuteur l'assomma entre les deux cadavres avec une masse de plomb; c'est ainsi que les Aldobrandini protégeaient l'honneur des jeunes Romaines et la sainteté du toit paternel[1].

Après ce jugement qui fait tache sur sa mémoire et la célébration du jubilé de 1600, Clément VIII descendit au tombeau, et les cinq neveux qu'il avait comblés d'honneurs l'y suivirent à la fin d'avril 1605. Un troisième Médicis le remplaça sur la chaire pontificale; mais au bout de vingt-cinq jours il la laissait à Paul V. Celui-ci, qui était un Borghèse, y fit monter à ses côtés toute sa famille. Son neveu, selon l'usage, devint premier ministre sous le nom de cardinal-patron (padrone), et ses frères prirent les clefs du trésor ecclésiastique. Pendant seize ans, tous les Borghèse y puisèrent à pleines mains. Mais on leur doit cette justice, qu'ils rendirent noblement à Rome ce qu'ils prenaient à l'Église. L'ère monumentale de Sixte-Quint recommença avec éclat. Dans les seuls fondements du palais qui porte son nom, le cardinal Scipione jeta deux cent mille ducats : il fallut niveler une partie de l'ancien Champ-de-Mars, aplanir des collines et faire disparaître une multitude de maisons. La villa Borghèse s'élevait pour lui en même temps que le palais, et tandis que ses oncles édifiaient celle de Frascati, le pape Paul surpassait, par la magnificence et le nombre de ses constructions, son neveu et ses frères.

1. Farinaccio, *de Homicidio*, n° 172.

A l'imitation de Sixte-Quint, il ramena d'abord sur le Janicule l'eau Paola, dont les cinq nappes jaillissantes vont alimenter neuf fontaines. Cette eau Paola ou Pauline est l'ancienne eau Trajane; mais depuis des siècles elle avait cessé de couler. Paul V fit restaurer l'aqueduc et le monument où elle s'épanche par Giovani Fontana et Carle Maderno. Ce travail utile coûta quatre cent mille scudi. Au palais apostolique du Quirinal il ajouta diverses fabriques, et à la basilique de Sainte-Marie-Majeure la chapelle Borghèse. Mêlant comme Sixte le sacré au profane, il enleva une superbe colonne de marbre de Paros, cannelée, de cinquante-huit pieds de haut, qui restait encore dans la basilique de Constantin, et la fit transporter sur la place de Sainte-Marie-Majeure, où elle servit de piédestal à une statue en bronze de la Vierge. Heureuse Rome, si la fureur d'édifier ne l'eût pas entraîné plus loin! Mais, ne pouvant résister à la fièvre des constructions, il porta la main sur Saint-Pierre, et livra l'œuvre admirable de Michel-Ange à Maderno qui la gâta.

Incapable, avec sa médiocrité d'intelligence et son coup d'œil vulgaire, de saisir la grandeur et la sublime simplicité du plan de Buonarrotti, le triste architecte de Paul V s'imagina qu'en agrandissant la basilique il la rendrait plus belle, et il l'allongea de trois arcs. La croix grecque se trouva dès lors transformée en latine, et toute l'harmonie de l'édifice disparut. Avant ce fatal prolongement, en mettant le pied dans l'église on voyait toute la coupole comme du seuil du Panthéon. Lorsque Maderno eut élevé ses voûtes il fut impossible de l'apercevoir : les nefs latérales devinrent trop étroites et sombres. Le plan, remarquable par la largeur des lignes et la clarté du dessin, parut tout à coup énigmatique et confus. Enfin, en attendant qu'il en masquât l'effet au dehors par sa façade, Carle Maderno avait détruit au dedans la beauté d'un temple qui, sans ses profanations, serait le premier monument du monde [1].

Paul V survécut peu de temps à ce vandalisme : les Borghèse sortirent alors du Vatican, si riches de ses libéralités et des fruits du pouvoir, que le prince de Sulmona possédait deux cent mille scudi de

1. Egli slungò di tre archi il manico della croce la quale di greca divenne latina. Terribili effetti di sì fato prolungamento sono : 1° non più punte di veduta; 2° si entra e coll' ansia di godere quel cupolone che da lungi fa tanto fracasso non si vede che uno squarcio nella volta e si ha a caminare un pezzo per vedere quella rotondità che si aveva a scoprire da tutti i punti; 3° navette meschine; 4° la pianta che era della più bella facilità è divenuta un intrigo... (Milizia, *Roma delle Belle Arti.*)

rente et le cardinal Scipione le double. Ils y furent remplacés, en 1623 (car les Ludovisi ne firent qu'y passer avec Grégoire XV), par les Barberini, neveux d'Urbain VIII. «A la nouvelle de l'élection de leur oncle, ils étaient, dit un chroniqueur, accourus de Florence, volant comme un essaim de ces abeilles qu'ils portent dans leurs armes, pour sucer le miel de l'Église.» Urbain VIII les accueillit sans trop d'empressement dès le début, et fit un bon choix en donnant le chapeau rouge et la direction des affaires à Francesco Barberino, son neveu, homme au-dessus de tout éloge; ses deux frères eurent, l'un, qui était capucin, la pourpre, et l'autre, qui s'appelait Taddeo, les charges de gonfalonier de l'Église et de préfet de Rome, et tant d'offices civils et militaires qu'il en aurait oublié le nombre sans le soin qu'il n'oubliait pas d'en toucher les émoluments.

Urbain fit éclater d'abord un grand zèle et une sévère vigilance dans le gouvernement de l'Église et la réforme des abus, mais après cinq ou six ans de pontificat, il s'en reposa entièrement sur ses parents qui n'étaient pas tous de la trempe du cardinal Francesco. La passion d'amasser de l'or aveugla aussitôt les Barberini, qui ne songèrent plus qu'à remplir leurs maisons de scudi comme les Borghèse. Un bénéfice vaquait à peine qu'il était pour l'un d'eux : rien ne sortait de la famille. On préférait à des religieux blanchis sous le froc des Barberini à la mamelle, et aux prélats les plus recommandables des Barberini qui n'étaient pas encore nés. Le mariage d'un fils du préfet Taddeo avec une Colonna ne se conclut, en effet, qu'à la condition qu'une abbaye vacante serait réservée au premier fruit de cette union. Leur avidité était telle, qu'ils enlevèrent jusqu'aux portes de bronze du Panthéon, dont ils s'approprièrent la meilleure part, sous prétexte de les fondre pour élever le baldaquin de l'autel de Saint-Pierre, méritant cette épigramme que le peuple allait chantant par les rues : *quod non fecerunt Barbari fecerunt Barbarini* [1].

Aussi, muet sous les règnes précédents et sous les Borghèse, Pasquin retrouva la parole, et sa verve ne tarit plus. Un jour, il comparait le cardinal-patron Francesco à un ange, et son frère le cardinal Antonio à un diable; le lendemain il répondait à un pauvre qui lui demandait l'aumône :

1. Ce que n'ont pas fait les barbares, les Barberini l'ont fait.

Ohimè! io no ho quattrino
Tutto 'l mio è da Barberino.

Hélas! je n'ai pas un quattrino,
Tout mon bien est chez Barberino.

Une autre fois, l'Église romaine était représentée sur son piédestal couchée et criblée de blessures faites par l'épée de Gustave-Adolphe. Ces plaies étaient couvertes de mouches, et l'Église, par allusion aux abeilles des armoiries des Barberini, disait à l'Empereur agenouillé à son chevet et lui demandant du secours : « Je n'ai plus rien, ô mon généreux défenseur! les mouches me rongent jusqu'aux entrailles. » La Rome du XVIIe siècle était la ville des contrastes. Tout s'y heurtait, parce que l'esprit ancien y livrait bataille à chaque instant à l'esprit moderne, et que, voûtée et murée comme les cachots des couvents, l'ignorance refusait opiniâtrément de laisser passer la raison. Personne ne fut donc surpris, en 1633, d'entendre tout à coup, au milieu des plaisanteries de Pasquin, la voix sinistre de l'Inquisition.

Institué en 1200 pour écraser l'hérésie albigeoise, le tribunal de saint Dominique avait été transporté à Rome, en 1243, par le Génois Fieschi ou Innocent IV. En 1545, Paul III l'avait réorganisé sous le nom tristement célèbre de saint office, et lui avait donné la mission de rechercher les luthériens par toute l'Italie, *et, s'il ne pouvait guérir les membres gangrenés de l'Eglise, de les couper*[1]. Le sombre et cruel Paul IV étendit encore la juridiction de ce tribunal, et le composa de seize cardinaux juges et d'un grand inquisiteur, qui fut cet Alessandrino si cruellement joué par Sixte-Quint. Par cette même constitution, la surveillance des livres et le *veto* de la pensée, que Léon X réservait au saint-siége, furent abandonnés au saint office. Ainsi un tribunal était établi au-dessus de l'humanité, de la justice, de la religion elle-même, qui, foulant aux pieds toute loi divine et humaine, ne devait procéder que par la torture et corriger qu'avec la mort. Il ne faillit point à sa tâche. Du moment qu'il fut en exercice, les cachots, au témoignage d'Onofrio Panvinio, l'historien officiel et censuré des papes, ne désemplirent pas. Ses premiers coups tombèrent sur les israélites que leurs grandes fortunes condamnaient d'avance. Mal-

1. Che essendo le membra inferme o guarite o se guarire non potevano tronche.... (Panvinio, *Delle Vite de Pontefici Paolo IV*, p. 286.)

heur à ceux qui portaient la barrette jaune! malheur à ceux que les familiers dénonçaient comme suspects d'hérésie! Leurs parents ne les revoyaient plus : la voûte mystérieuse des cachots étouffait leurs plaintes, et quelque cimetière inconnu cachait leurs corps.

A l'horreur qu'il inspirait, à la violence des émeutes qui éclatèrent contre lui, à la fureur avec laquelle Antonio Gambaro tourmenta ses suppôts lors du sac de Rome en 1527, on peut juger du nombre des malheureux qu'assassina le saint office! Il avait clôturé le XVIe siècle par l'auto-da-fé d'un grand homme. Giordano Bruno, philosophe, astronome et littérateur célèbre, ayant eu l'imprudence de quitter Paris, où il professait la philosophie, pour revoir le ciel natal, fut arrêté à Venise et transféré à Rome dans les prisons du saint office. Les inquisiteurs élevaient contre lui trois griefs, dont le moindre était mortel : il avait embrassé le système de Copernic, il s'était fait huguenot à Genève, et il venait de publier un livre contre la cour papale, intitulé *Boutique de la Bête triomphante* (Spaccio della Bestia triunfante). Conduit, écrit un témoin oculaire, dans le palais du grand inquisiteur au commencement de février, il y comparut le 5 devant les illustres cardinaux du saint office de l'inquisition, les théologiens consulteurs et le gouverneur de la ville. Là, étant à genoux, il entendit lire sa sentence. Elle portait qu'après l'avoir maintes fois averti fraternellement de changer de vie, l'Inquisition se voyait forcée de le livrer au bras séculier, *mais que, voulant pousser la clémence jusqu'à ses dernières limites, elle demandait qu'il fût puni sans effusion de sang, et condamné au feu*[1]. « Giordano Bruno écouta cette lecture, dit toujours l'auteur du récit, avec un calme impie. Il osa répondre à ses juges qu'ils devaient être plus effrayés que lui de leur sentence, et douze jours après, quand on le mena au supplice, il refusa de baiser le crucifix. On le brûla le 17 février 1600, dans le Campo di Fiori[2]. »

A Giordano Bruno succéda Sarpi, nommé aussi fra Paolo, théologien consultant de la république de Venise. C'était l'un des adversaires les plus redoutables de la cour romaine. Un homme de bien, le cardinal Bellarmino, lui fit dire de se tenir sur ses gardes : dès lors le

1. Seculari magistratui eum tradiderunt puniendum rogantes *ut quam clementissimè et sine effusione sanguinis puniretur*. Lettre de Scioppius (*Struve acta litteraria, fasc.* V, p. 64.)

2. Le même. Giordano Bruno avait été arrêté à Venise non solo com' eretico ma anco imputato di eresiarca. (Manuscrit des Archives de Venise, *Roma*, exposizioni 1592.)

sénat exigea qu'il mît sous sa robe une cotte de mailles et qu'il ne sortît que bien escorté. Malgré ces précautions, le bras invisible de l'inquisition le frappa de cinq coups de poignard. Après fra Paolo, le saint office s'occupa de Dominis. Comme le grand pontife, l'Inquisition n'immolait que de nobles victimes. Marco-Antonio Dominis, archevêque de Spalatro, ne pouvant réformer son clergé, s'était retiré en Angleterre, où il acheva sa *République ecclésiastique*, qui, publiée en 1618, à Heidelberg, obtint un succès prodigieux. Jaloux, disait-il, de voir briller chez les protestants cette lumière catholique, le pape Grégoire XV prodigua les promesses les plus séduisantes à Dominis pour le ramener à Rome. Le noble vieillard ne sut pas résister à ces instances; il quitta le doyenné de Windsor, que lui avait donné Jacques Ier, et revint faire amende honorable à la Minerve. Mais l'inquisition la jugea insuffisante. Sous prétexte que sa conversion n'était pas sincère, on le jeta dans un cachot. Il y mourut en 1624; alors, pour ne pas perdre toute sa proie, l'inquisition brûla son cadavre[1].

Ce fut ensuite le tour de Campanella. L'illustre apôtre de la liberté moderne venait de payer son tribut au despotisme espagnol. Appliqué sept fois à la torture, et la dernière pendant quarante heures, en 1626 il fut réclamé comme hérétique par Urbain VIII et livré au saint office de Rome. Il resta trois ans enseveli dans ses prisons. Grâce à l'intervention de la France, on le relâcha un instant en 1629 : aussitôt l'ambassadeur de Louis XIII le prend dans son carrosse, enlève cette victime destinée au Campo di Fiori, et l'envoie à Paris. Là, Campanella trouva enfin la paix et un asile dans ce cloître des Jacobins où, cent soixante-quatre ans plus tard, son ombre tressaillit plus d'une fois sans doute en entendant maudire ses bourreaux[2].

En même temps que Dominis et Campanella, le saint office poursuivait Galilée. Depuis quinze ans, tous les partisans des vieilles idées étaient en insurrection contre ce régénérateur des sciences en Europe : or, derrière les disciples routiniers d'Aristote et les défenseurs aveugles de la Bible, on voyait l'ombre de l'inquisition. Toutes ces excursions de Galilée dans les cieux inquiétaient le saint office. Créé dans le but d'enchaîner l'essor de l'esprit humain, il s'indignait que l'inventeur du télescope eût dépassé les limites permises, et se préparait à l'en punir.

1. G. Libri, *Histoire des Sciences mathématiques*, t. IV, p. 148.
2. Cypriani, *Vita Th. Campanellæ*, p. 24 et 25.

Un moine, du nom de Caccini, commença l'attaque à Florence. Prenant pour texte ce verset du Nouveau Testament : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum*[1] ? Il entreprit de démontrer en chaire, aux Florentins, que la géométrie est un art diabolique, et qu'on devrait bannir les mathématiciens d'un État bien ordonné comme auteurs de toutes les hérésies. Galilée se plaignit de ces attaques au père Maraffi, l'un des Pères les plus influents de l'ordre du prédicateur. « J'en suis au désespoir, répondit celui-ci; car, pour mon malheur, je suis solidaire de toutes les sottises que peuvent faire ou que font trente ou quarante mille moines[2]. »

Les attaques du père Caccini n'ayant pas atteint le but qu'il se proposait, il s'en vengea, le 5 février 1615, en dénonçant Galilée à la sainte congrégation. Son accusation, appuyée par le dominicain Lorini, son coadjuteur en cette affaire, était basée sur une lettre de Galilée écrite, en 1513, et relative au système de Copernic. Il était dit dans cette lettre, que l'Écriture renferme plusieurs propositions qui sembleraient fausses, si on ne s'attachait qu'au sens littéral; qu'en matière de science, l'argument logique vaut mieux que l'argument sacré, et qu'afin de descendre à la portée de toutes les intelligences, l'Écriture a changé le sens de ses principaux dogmes. Chacune de ces paroles sonna comme un crime aux oreilles de l'inquisition. L'intervention du saint père fut invoquée, et Paul V chargea le cardinal Bellarmino d'enjoindre à Galilée d'abandonner sur-le-champ l'opinion que le soleil est le centre du monde et que la terre tourne, avec défense de parler ou d'écrire à l'avenir sur ce sujet. Cet ordre lui fut signifié le 26 février 1616, et il promit de se soumettre et d'obéir. Mais, comme il s'efforçait sous main d'en obtenir la révocation, et qu'il insistait avec chaleur auprès du cardinal Orsini pour qu'on ne condamnât point le système de Copernic, la congrégation de l'Index, par un décret du 5 mai suivant, défendit d'enseigner, de soutenir, de professer ce système, et prohiba son livre des *Révolutions du globe*, jusqu'à ce qu'il eût été corrigé. Chargé de ce soin, le cardinal Gaetani substitua partout la forme hypothétique à l'affirmation. Puis le saint office mit Galilée dans son livre rouge et attendit[3].

1. Hommes de Galilée, que regardez-vous dans le ciel?...

2. Per la mia disgrazia sto a parte di tutte le bestialità che possono fare o che fanno trenta o quaranta mila frati. (*Journal des Savants*, mars et avril 1841, p. 161.)

3. Mss. dell' imperiale e reale biblioteca Palatina, acquis en 1820 par le grand-duc de Toscane, de la famille Nelli, part. 1, tome XIII.

Seize ans s'écoulèrent sans qu'on pût prendre Galilée en flagrant délit de désobéissance : feignant de fermer les yeux, l'inquisition le surveillait soigneusement. Vers la fin de 1632, elle crut s'apercevoir qu'il oubliait ses injonctions. Aussitôt le pape écrit à l'inquisiteur de Florence de signifier à Galilée, au nom de la sainte congrégation, d'avoir à comparaître dans tout le mois prochain, à Rome, devant le commissaire général du saint office. Effrayés par les exemples que nous avons rapportés plus haut, les meilleurs amis du vieillard lui conseillaient d'envoyer une apologie et de changer de climat. Après une assez grande hésitation, il obéit, partit de Florence le 20 janvier 1633 et arriva le 13 février à Rome. Pendant vingt-huit jours, il eut pour prison le palais de l'ambassadeur de Florence Nicolini. Le saint office lui avait interdit toute communication; et comme ses familiers veillaient à la porte, la consigne fut sévèrement observée. Le 12 avril seulement, à la suite d'une lettre que, dans son impatience, il avait écrite au cardinal Barberino, il reçut la permission de se constituer prisonnier au siége de la congrégation.

Il s'y rendit un mardi matin avant le jour. Le commissaire général le reçut avec les démonstrations les plus doucereuses (*con dimostrazioni amorevoli*), et lorsque le vieillard eut achevé une lettre trop significative et trop pleine de précautions dans l'intérêt des inquisiteurs, pour n'avoir pas été dictée par le saint office lui-même, on le conduisit dans la salle des audiences. Trois membres du redoutable tribunal, le père Vincenzo Maccolani de Fiorenzuola, commissaire général, Carlo Sincero, procureur fiscal, et un troisième Père qu'on ne nommait pas, firent subir à Galilée l'interrogatoire préliminaire. A cette question que lui adressa d'abord le fiscal : « Savez-vous pourquoi vous avez été appelé à Rome? » Galilée répondit : « Je suppose que c'est pour rendre compte du dernier ouvrage que j'ai publié; car le père inquisiteur a donné l'ordre à mon libraire d'en envoyer un exemplaire au saint office. » Le commissaire alors lui demanda quel était ce livre.

C'est un ouvrage, répondit-il, en forme de dialogue, qui traite de la constitution du monde, c'est-à-dire des deux grands systèmes de l'ordre du ciel et des éléments. » On lui montra un livre[1] qui était sur la table; il le reconnut, et soutint qu'il n'avait jamais approuvé l'opi-

1. Io non ho con detto libro ne tenuta nè diffesa l'opinione della mobiltà della terra e della stabilità

nion de Copernic ni cru à la mobilité de la terre. Il prétendit même que son ouvrage avait pour but de démontrer le contraire. Jugeant, à cette déclaration, que la torture seule lui arracherait l'aveu qu'exigeait le fiscal, on l'y appliqua [1]. Détaché de l'instrument du supplice, qui avait disloqué les membres du vieillard septuagénaire, il fut pendant dix-huit jours en proie aux plus vives douleurs. Là, seul, mis au secret le plus rigoureux et entouré d'hommes qui, selon l'expression de Nicolini, ne parlaient ni ne répondaient (*non parlano e non rispondono*), il n'eut qu'une consolation, la lettre suivante, écrite par sa fille, Marie-Céleste, religieuse au couvent de San-Matteo d'Arcetri :

« J'apprends par le seigneur Père, lui disait cette fille chérie, que vous êtes enfermé dans les chambres du saint office, ce qui me fait un vif chagrin, dans la crainte que vous ne vous y trouviez mal de corps et d'esprit. D'un autre côté, considérant la nécessité d'en venir à cette conclusion, la bénignité avec laquelle il a été procédé jusqu'ici contre vous, et par-dessus tout la justice de votre cause et votre innocence, je me console et conçois l'espérance d'un prompt et heureux succès, avec l'aide de Dieu toujours béni, vers lequel mon cœur s'élève sans cesse pour vous recommander ardemment.

« Ce qui importe le plus maintenant, c'est que vous ayez bon courage, ne songeant qu'à ne pas nuire à votre santé par trop d'inquiétudes, et à placer tout votre espoir en Dieu, père plein de tendresse, dont on n'est jamais abandonné. Très-cher seigneur père, j'ai voulu vous écrire en ce moment pour que vous sachiez, si mon angoisse pouvait en alléger le poids, que je partage toutes vos peines. Personne ne sait que je vous écris, car je veux que ces amertumes soient pour moi seule. Nous attendons tous votre retour avec la plus grande impatience. Qu'il me tarde d'entendre votre voix ! et qui sait? peut-être

del sole anzi nel ibro io mostro il contrario di detta opinione e che le ragioni del Copernico sono invalide e non concludenti. (Archives secrètes du Vatican, procès ms. de Galilée, pièce no 75.)

1. Quelques écrivains modernes ont nié et certains autres ont douté que Galilée ait subi la torture. Afin de pouvoir contester ce fait de nos jours et de prêter la douceur de l'agneau aux hommes qui venaient de brûler Giordano Bruno vivant et l'archevêque de Spalatro mort, les partisans du saint office ont retiré des pièces du procès celles qui contenaient la relation de la torture : heureusement pour la vérité on ne saurait penser à tout. En enlevant ces pièces les partisans du saint office ne s'aperçurent pas qu'elles portent toutes un numéro d'ordre et que la lacune laissée par celles qu'on a soustraites constitue une présomption d'autant plus grave qu'elle vient d'être officiellement établie dans la publication de monsignor Marino Marini, préfet des archives secrètes du saint-siége (*Galileo e l'Inquisizione memorie storico-critiche*, 1850).

à l'heure où je trace ces lignes, Votre Seigneurie n'est plus en souci? Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! C'est avec lui que je vous laisse, afin qu'il vous console [1]. »

Trois ou quatre jours après avoir reçu cette lettre, Galilée quitta son lit de douleur pour comparaître de nouveau devant ses juges. L'examen rigoureux avait produit l'effet désiré, et le grand homme cette fois répondit catholiquement. Il désavoua tous ses écrits, promit de les réfuter publiquement, et demanda grâce au saint tribunal avec cette humilité que les justiciables de l'inquisition ne puisaient que dans les supplices [2]. Le lendemain, 1er mai, attendu la gravité de son état, on le fit porter à la nuit au palais de l'ambassadeur de Toscane, mais avec ordre de ne le laisser communiquer avec personne du dehors. Rappelé le 11 devant le saint office, il y subit un nouvel interrogatoire dans lequel se dévoila pour la première fois l'un des motifs secrets du procès. Avant d'imprimer ce dialogue sur les deux systèmes de Ptolémée et de Copernic, où l'on prétendit qu'il avait introduit Urbain VIII sous le nom de Simplice, Galilée soumit le manuscrit au pape lui-même, qui changea quelques mots du titre de sa propre main, et le fit examiner par le maître du sacré palais. Celui-ci l'ayant lu, et n'y comprenant rien probablement, délivra l'approbation. Or, il existait une de ces haines irréconciliables de couvent (*odio fratino*) entre le père Fiorenzuola, commissaire général du saint office, et le père Mostro, maître du sacré palais. Fiorenzuola n'interrogea donc Galilée le 11 mai que sur l'approbation du Dialogue, et d'après ses réponses il s'empressa d'inculper son ennemi. Cité à l'instant, le père Mostro déclara qu'il avait reçu l'ordre d'approuver le livre de la bouche même de Sa Sainteté. Trouvant le pape derrière le père Mostro, l'inquisition s'en prit au pape, qui nia avec emportement. Mostro invoqua le témoignage de Ciampoli, secrétaire apostolique. Urbain ne voulut pas qu'on l'entendît. Alors, poussé à bout, le maître du palais exhiba l'ordre écrit, que dans sa prudence monastique il avait tenu en ré-

1. Così piaccia al Signore il quale sia quello che lo consoli e con il quale lo lascio... (*Lettres autographes de Galilée*, part. I, t. IV.)

2. Io prometto di ripigliare gli argomenti già recati a favore della detta opinione falsa e dannata e confutarli... prego, dunque questo santo tribunale che voglia concorrer meco in questa buona rezoluzione e concedermi facoltà di poterla mettere in effetto *et iterum se subscripsit*. (Pièce 75 du procès déposé aujourd'hui au Vatican.) Ce précieux manuscrit était en France, où Napoléon le fit porter en 1809, avec toutes les archives de l'inquisition. Il a été rendu il y a trois ans.

serve. Voyant qu'il ne pouvait frapper son ennemi par-dessus la tête de Galilée, Fiorenzuola s'adoucit un peu et donna huit jours à l'accusé pour préparer sa défense [1].

Enfin, le 21 juin, les officiers de l'inquisition lui firent subir le dernier interrogatoire. Il s'agissait de savoir depuis combien de temps il professait l'opinion de Copernic. Galilée répondit que bien avant 1616 il flottait incertain entre les deux systèmes astronomiques, les étudiant l'un et l'autre avec indifférence et par pure curiosité; mais qu'à partir du décret de l'index, s'inclinant devant la sagesse de ses supérieurs, il n'hésita plus, et tint pour seule vraie et indubitable l'opinion de Ptolémée, c'est-à-dire la stabilité de la terre et la mobilité du soleil. Satisfaits cette fois, les officiers de la sainte congrégation remirent au lendemain le prononcé du jugement. Le lendemain donc, 22 juin 1633, l'auteur de la révolution scientifique du XVIIe siècle, entendit à genoux, dans la grande salle du couvent de la Minerve, la lecture de cette sentence :

« Nous Gaspard Borgia du titre de Sainte-Croix en Jérusalem, frère Felice d'Ascoli du titre de Saint-Anastase, Guido Bentivoglio du titre de Sainte-Marie del Popolo, frère Desiderio Scaglia de Crémone du titre de San Carlo, frère Antonio Barberino de Sant' Onofrio, Landivio Zacchia de Saint-Sixte du titre de Saint-Pierre in Vincoli, Berlingero Gessi du titre de Saint-Augustin, Fabricio Verospi du titre de S. Vincenzo in pane e perna, Francesco Barberino de S. Lorenzo in Damaso, Marzio Ginetti de Santa Maria Nuova;

« Par la miséricorde de Dieu, cardinaux du saint-siége romain et inquisiteurs commis spécialement par le saint-siége apostolique pour combattre la perversité de l'hérésie dans toute la république chrétienne :

« Considérant que toi Galileo, fils de feu Vincenzo Galilei, Florentin, aujourd'hui âgé de soixante-dix ans, as été dénoncé il y a dix-huit ans au saint office comme tenant pour vraie la fausse doctrine des mouvements qui présente la terre comme se mouvant même le jour;

« Que tu as enseigné ce même faux système à tes disciples ;

« Que tu entretenais, à ce sujet, une correspondance avec certains savants d'Allemagne;

1. Relazione intorno alla processura contro Galileo di Giov. Francesco Buonamici.

« Que tu as livré à l'impression un recueil de lettres intitulé *des Taches du Soleil*, dans lequel tu soutenais cette opinion ;

« Qu'aux objections, tirées de la Sainte Écriture, qui te furent souvent adressées, tu répondais en interprétant la Sainte Écriture selon ton système ;

« Et que dans tes ouvrages écrits en la forme épistolaire, et que tu dis être adressés à un disciple, se trouvent plusieurs propositions contraires au sens et à l'autorité de la Sainte Écriture ;

« Le saint tribunal, pour mettre fin au désordre qu'introduisaient dans la foi des opinions aussi subversives, fit formuler par des théologiens capables les deux condamnations suivantes :

« Il est absurde et faux en philosophie, il est expressément contraire à la Sainte Écriture et d'un pur hérétique de prétendre que le soleil est le centre du monde et qu'il n'a pas de mouvement local ;

« Il est pareillement absurde et faux en philosophie et contre la foi de dire que la terre se meut et qu'elle n'est pas le centre du monde ;

« Voulant néanmoins te traiter avec bénignité, il fut décrété, dans la sainte congrégation tenue avant le 25 février 1606, que le cardinal Bellarmino t'ordonnerait d'abandonner cette opinion comme fausse et perverse ; ce que tu promis de faire. Mais ayant continué à laisser serpenter et siffler cette couleuvre contre la vérité de l'Écriture, nous t'avons finalement mandé à notre tribunal et interrogé, et comme il nous paraissait que tu n'avais pas dit toute la vérité, nous avons jugé *qu'il était nécessaire d'en venir contre toi au rigoureux examen dans lequel* (sans préjudice de choses volontairement par toi confessées) *tu as répondu catholiquement ;*

« Tous ces faits mûrement considérés et pesés, nous avons rendu notre sentence :

« Après avoir invoqué le très-saint nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et celui de sa très-glorieuse Mère, nous disons, nous déclarons, nous prononçons et nous jugeons que tu es, toi Galilée susdit, pour les choses avouées et prouvées de la procédure, coupable aux yeux du saint office et véhémentement suspect d'hérésie en ayant cru et soutenu cette opinion fausse et contraire à la Sainte Écriture, que le soleil est le centre de la terre et qu'il ne se meut pas d'orient en occident, tandis que la terre se meut et n'est pas le centre du monde ;

« Nous décidons, en conséquence, que tu as encouru toutes les censures et peines des saints canons et des constitutions générales et particulières promulguées contre les délits de ce genre, dont nous modérons toutefois la rigueur, pourvu que d'un cœur sincère et d'une foi réelle tu abjures, tu maudisses et tu détestes devant nous les susdites erreurs et toute autre hérésie contraire au saint-siége romain, dans la forme que nous allons te prescrire ;

« Et pour que tes graves et pernicieuses erreurs et tes transgressions ne demeurent pas impunies, et que tu sois plus réservé à l'avenir, nous supprimons ton livre des *Dialogues massimi*, et nous te condamnons, pour un temps indéterminé (*arbitrio nostro*), à l'emprisonnement dans le château du saint office, où pour pénitence tu réciteras les Sept Psaumes une fois par semaine pendant trois ans [1]. »

Après cette lecture on mit entre les mains du vieillard, toujours à genoux, la pièce suivante, qu'il transcrivit de sa main et récita mot à mot à haute voix :

« Moi, Galileo Galilei, fils de Vincenzo Galilei de Florence, âgé de soixante-dix ans, constitué personnellement en jugement, et à genoux devant vous éminentissimes et révérendissimes seigneurs cardinaux, établis inquisiteurs dans toute la république chrétienne contre la perversité de l'hérésie, ayant sous les yeux les sacro-saints Évangiles, que je touche en ce moment de ma propre main, je jure que j'ai toujours cru, que je crois en ce moment, et qu'avec l'aide de Dieu je croirai à l'avenir tout ce que maintient, prêche et enseigne le saint-siége catholique et apostolique romain. J'abjure, je déteste, je maudis l'erreur et l'hérésie qui consiste à croire que le soleil est immobile et que la terre se meut. Je jure que désormais je ne dirai ni ne livrerai à l'impression aucune erreur pareille; et que si je viens à découvrir quelque hérétique ou quelque personne inclinant à l'hérésie, je m'empresserai de les dénoncer au saint office ou à l'inquisition établie dans le lieu où je me trouverai. — Écrit et prononcé mot à mot, à Rome, au couvent de la Minerve, le 22 juin 1633 [2]. »

Le 25, la peine de l'emprisonnement dans le château du saint office fut commuée en celle de la réclusion dans les jardins de la Trinité-

1. Archives secrètes du Vatican et Memorie storico-critiche di monsignor Marino Marini.
2. Mêmes sources.

du-Mont (au Pincio) où l'ambassadeur de Toscane le conduisit le vendredi soir. Une dizaine de jours après, il obtint la permission de se rendre à Sienne pour y vivre sous la surveillance de l'archevêque, séparé du commerce des hommes. Il était si joyeux en quittant Rome qu'il fit quatre milles à pied : mais, en arrivant à Sienne, cette réclusion le navra. « On m'avait assigné, dit-il, pour prison la maison de l'archevêque. J'y restai cinq mois au bout desquels ma prison fut changée et limitée au petit village d'Arcetri à un mille de Florence, avec défense expresse de descendre dans la ville, de voir des amis et de les inviter chez moi. Je passai là mon temps tranquillement, faisant de fréquentes visites à un monastère voisin où j'avais deux filles que j'aimais beaucoup, particulièrement l'aînée femme d'un esprit très-distingué, d'une grande bonté, et qui m'était tendrement attachée [1]. »

C'était la sœur Marie-Céleste qui, gravement malade d'une affection de poitrine, avait tout caché à son père tant qu'il fut au pouvoir de l'inquisition, pour ne pas ajouter à ses chagrins. Aussitôt qu'elle le vit hors de danger, elle commença à le préparer à cette nouvelle douleur. « Je ne saurais vous exprimer, lui écrivait-elle avec une exquise délicatesse, la joie que j'éprouve de vous savoir de retour et en bonne santé. Qu'une pauvre religieuse comme moi fût retirée de ce monde, cela importerait peu ou point du tout, car je n'y suis pas bonne à grand'chose; pour une foule de raisons, au contraire, sans parler du bonheur de ceux qui vous aiment, il importe que vous puissiez longtemps glorifier Dieu avec la haute intelligence qu'il vous a donnée [2]. » Cette tombe qu'elle montrait avec tant de résignation à son père s'ouvrit pour elle au mois d'avril 1634. Un jour où le vieillard venait de la voir à son couvent, le médecin lui apprit qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Il s'en retournait en pleurant lorsque son désespoir fut augmenté par un autre événement douloureux. Peu d'instants avant que sa fille expirât, le vicaire de l'inquisiteur se présenta pour lui notifier un ordre du saint office envoyé de la Minerve

1. Lettre adressée à Diodati et recueillie par M. Luigi Cibrario, dans les manuscrits de la bibliothèque de Carpentras.

2. Perchè a poco o nulla son buona dove che nella persona di V. S. sarebbe tutto l'opposito per moltissime ragioni perchè con il grande intelletto e sapere che gli ha concesso il signore Iddio può servirlo e onorarlo infinitamente più di quello che non posso io. (Manuscrit acquis par le grand-duc de Toscane, de la famille Nelli.)

qui lui enjoignait de renoncer à demander l'autorisation de retourner à Florence sous peine d'être reconduit dans les prisons de Rome[1].

Toute l'Italie savante protesta, mais la voix la plus éloquente qui s'éleva alors en faveur de Galilée partit de la France. Tel était le langage que, le 5 décembre 1635, l'illustre Peiresc tenait à son ami le cardinal-patron :

« Il me reste encore une demande à faire à Votre Éminence, en vous priant d'excuser ma hardiesse et de vouloir accorder à la confiance dont vous m'avez honoré l'espoir que je fonde en votre bonté de vous voir faire quelques démarches pour la consolation d'un vieillard sep tuagénaire et malade dont la mémoire sera difficilement effacée dans la postérité. Lors même qu'il se serait trompé sur quelques points, ce qui est la condition de l'humanité, de grâce, s'il est possible, obtenez quelque adoucissement; ne le traitez pas avec la rigueur que j'entends être exercée sur sa personne. Il sera difficile que la postérité ne lui ait pas une obligation éternelle pour les admirables découvertes qu'il a faites dans le ciel à l'aide de son télescope et par son merveilleux génie. Les siècles futurs pourront trouver étrange qu'on déploie une telle sévérité contre un vieillard. Je dis cela par la compassion que j'ai envers Galileo Galilei auquel, ayant voulu écrire dernièrement et m'étant informé, auprès d'un ami de Florence de sa demeure, j'ai appris qu'il était relégué dans une maison de campagne près d'un couvent où était morte une fille religieuse qu'il avait, et qui faisait son unique consolation, et l'on m'a dit que non-seulement l'accès de la ville et de sa propre maison lui était défendu, mais qu'il lui était même interdit de recevoir ses amis et de leur écrire. Ces nouvelles me fendirent le cœur et me forcèrent à répandre d'amères larmes sur les vicissitudes des choses humaines. De tels maux après avoir mérité tant d'honneurs et une gloire qui durera tant de siècles[2] ! »

1. Manuscrit de la bibliothèque de Carpentras.
2. Luigi Cibrario (Lettere inedite di principi e d'uomini illustri).

CHAPITRE XVII

LE NÉPOTISME ET LES JÉSUITES.

Fatale influence des Barberini. — Le généralissime Taddèo. — Mort d'Urbain VIII. — Innocent X et les Panfili. — Avénement d'Alexandre VII. — Les Chigi. — Christine à Rome. — Premières insolences des Chigi envers la France. — Affaire des Corses. — Un ambassadeur de Louis XIV. — Amende honorable de la Cour papale à Versailles et à Rome. — Mort d'Alexandre VII. — Clément IX. — Pas de népotisme. — Clément X et les Altieri. — Innocent XI. — Ses différends avec Louis XIV. — Humiliation de la papauté. — Lavardin. — Mort de Christine. — Innocent XII. — Bulle contre le népotisme. — Clément XI. — Ses différends avec l'Autriche. — Les derniers Stuarts à Rome. — Benoît XIII. — Sage et bonne administration de l'Église et de Rome. — Clément XII et le cardinal Coscia. — Benoît XIV. — Lambertini. — Son bon gouvernement, ses réformes et ses travaux. — Clément XIII, Rezzonico et les Jésuites. — Clément XIV. Ganganelli. — Suppression de la Société de Jésus.

La condamnation de Galilée n'était pas seulement une tache sur le manteau pontifical, elle était surtout un triste symptôme de l'abaissement du saint-siége et de la décadence de Rome catholique. En niant le mouvement de la terre, la papauté prouvait qu'elle ne voyait pas le mouvement de l'esprit humain, qu'on ne pouvait arrêter ni avec les inquisiteurs de la Minerve, ni avec les flammes du Campo di Fiori. Déjà se développaient, dans l'ombre du XVIIe siècle, trois grands vengeurs de Galilée, de Giordano Bruno et de Campanella, le jansénisme, la philosophie et la révolution, qui allaient lui porter des coups mortels avant même qu'elle soupçonnât leur puissance. Si, pour sauver le prestige de la chaire de saint Pierre, qui devait être déplorablement compromise dans cette période de cent cinquante ans, il n'avait fallu que des vertus personnelles, quinze pontifes qui se succédèrent au Vatican, de 1633 à 1775, eussent rempli cette condition. Tous d'une haute moralité et d'une vie aussi sainte que pure, ils réalisèrent plus ou moins cet idéal de perfection religieuse qu'on aurait toujours dû trouver dans le chef de l'Église. Et cependant, malgré leurs incontestables mérites et leur sainteté, ces quinze vieillards ne purent prévenir ni

l'abaissement du pontificat ni la décadence de Rome, parce que, immobiles sur leur montagne, ils refusèrent de suivre la marche intellectuelle de l'Europe qui les laissa derrière elle et n'y songea plus; parce que dans leurs mains débiles ils s'obstinèrent à garder cette ombre de gouvernement temporel, cause de leurs malheurs; et enfin parce qu'ils n'eurent pas le courage de détruire assez tôt le népotisme.

L'exemple d'Urbain VIII aurait pourtant dû les instruire. Après le procès de Galilée, les Barberini avaient commis en son nom faute sur faute. D'abord, en envoyant à la cour de Louis XIII Giulio Mazzarino pour duper Richelieu, qui l'acheta et le garda au grand détriment de la France; puis en couvrant de ridicule le drapeau du saint-siége. Taddèo Barberini, préfet de Rome, le portait fièrement à Parme, en 1642, à la tête de vingt mille hommes, lorsqu'il en rencontra, du côté de Bologne, trois mille conduits par Farnèse, qui avait voulu lui épargner la moitié du chemin. A la vue de cette poignée de braves, il fut saisi d'une panique telle, qu'il prit la fuite à toute bride et ne s'arrêta qu'à Ferrare. Ses vingt mille soldats en avaient fait autant et s'étaient dispersés comme des oiseaux effrayés à l'aspect du milan. Peu de temps après cet exploit, Urbain VIII laissa le trirègne à Innocent X. On eût pu croire que les Panfili remplaceraient les Barberini. Il n'en fut pas tout à fait ainsi. Le cardinal-neveu ayant quitté le chapeau rouge, à l'insu de son oncle, pour épouser la belle princesse de Rossano, le népotisme tomba en quenouille. Dona Olympia Maidalchina, belle-sœur du pape, prit la place de son neveu, et, sauf une courte disgrâce, la remplit dix ans, tenant le vieux Innocent en tutelle, et gouvernant Rome et l'Église. Les Barberini payèrent alors par l'exil leur longue faveur et leur fortune; mais ce qui semblait impossible, dona Olympia les surpassa en avidité. Dévorée de la soif de l'or, elle mit à l'encan les évêchés, les abbayes, les canonicats et toute sorte de bénéfices. Quant au pape, ne voyant que par les yeux de cette femme adroite et ambitieuse, il ne franchissait pas le seuil de son oratoire, ne songeait personnellement qu'au bien public, ramenait l'ordre dans les couvents, et mourait en 1653 sans remords, après avoir ouvert l'année sainte et allumé dans l'Église un terrible brandon de discorde en condamnant cinq propositions du livre de Jansénius [1].

1. Trois lignes d'une dépêche de l'ambassadeur de France (10 juin 1646), achèvent de peindre ce vieillard : « Il me reçut, écrit l'abbé de Saint-Nicolas à Mazarin, avec un visage riant et des paroles

On avait tant crié contre le népotisme, on avait dit si souvent qu'il finirait par envahir tout à fait le Vatican, qu'Alexandre VII, successeur d'Innocent, en montant au trône papal, jura sur le crucifix qu'il ne recevrait jamais ses parents à Rome. Ce serment, qui lui aurait épargné bien des disgrâces, paraissait d'autant plus nécessaire que la famille Chigi, d'où sortait Alexandre VII, était nombreuse, pauvre, et aussi affamée de biens et d'honneurs que les précédentes. Elle habitait Sienne, et crut voir le paradis s'ouvrir à la nouvelle inattendue de l'exaltation de son parent Fabio Chigi. Sans même attendre qu'on lui eût fait un costume convenable, don Mario, frère aîné du pape, se jette sur un cheval et pique des deux vers Rome. Il bâtissait des châteaux en l'air si magnifiques qu'il ressemblait à un homme en extase. Malheureusement pour lui, à quelques lieues de Sienne, un courrier de son frère chassa tous ses rêves d'un mot. « Gardez-vous de bouger de votre maison jusqu'à nouvel ordre. » Voilà ce que le pape écrivait à don Mario. Celui-ci retourna donc sur ses pas si triste et si confus qu'il n'osa rentrer à Sienne que de nuit. C'étaient de beaux commencements, mais la suite n'y répondit guère. Entraîné, comme tous ses prédécesseurs, par cet attrait si doux des affections de famille, Alexandre VII se relâcha bientôt de sa rigueur. Un casuiste complaisant l'assura qu'il ne violerait pas son serment s'il recevait ses parents hors de Rome. Il se laissa persuader, les reçut à Castel-Gandolfo, et les ramena bientôt avec lui comme en triomphe au Vatican.

Ils étaient six qui accoururent avec empressement à la curée pontificale : don Mario et Flavio, son fils aîné; don Agostino et don Sigismondo, fils d'un second frère d'Alexandre, et deux autres neveux en ligne féminine des Richi. Mario fut créé préfet de Rome, gouverneur, gonfalonier et généralissime du saint-siége; le jeune Flavio eut la pourpre et le poste de cardinal-patron; Agostino, créé prince de Farnèse, l'emporta sur l'héritier des Colonna, son rival, et obtint la main de la princesse Borghèse, le plus riche parti de Rome; trois abbayes consolèrent Sigismondo, et des deux frères Richi l'un devint coup sur

étudiées, mais douces, obligeantes et accompagnées de toutes les démonstrations imaginables. Je lui présentai ma lettre de créance, après quoi il fut un peu de temps sans parler : en attendant la sortie de quelques larmes qui ne me surprirent non plus que tout le reste, car je m'y étais attendu aussi bien qu'à un grand tremblement de mains, ayant su que cela lui était ordinaire quand il parle d'affaires importantes. Sous cet air de bonhomie se cachait toutefois, dit Retz, *un génie perçant.* » (Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. II, p. 504.)

coup évêque d'Osmo et cardinal, et l'autre chevalier de Malte et général des galères. Il n'en fallait pas davantage pour réveiller Pasquin. Faisant allusion aux armoiries des Chigi, *deux montagnes, deux arbres et deux étoiles*, il disait que la montagne était le calvaire sur lequel on déshonorait et l'on dépouillait Rome, l'arbre la croix du mauvais larron, et l'étoile une comète qui prédisait la ruine de la ville, à laquelle il fallait s'attendre avec d'autant plus de certitude que sous trois Alexandre Rome avait été prise et saccagée par l'ennemi.

Aussi vivement hostiles à la famille Chigi que Pasquin, les écrivains du temps ne flattaient pas don Mario. « Il était, disent-ils, fort petit, gras, ignorant, avare, et ne songeait qu'à entasser l'or dans ses coffres, sans se soucier des gémissements du peuple qui allait criant mille fois plus contre lui qu'il n'avait jamais fait contre Taddèo ou contre Olympia elle-même. Il avait inventé des moyens si ingénieux pour tirer de l'argent de tous les offices qu'il faisait regretter les Barberini eux-mêmes[1]. Il eût été odieux à tout le monde, si l'esprit et les grâces de dona Bérénice, sa femme, n'eussent voilé et racheté une partie de ses défauts. Tel était l'homme qui gouvernait arbitrairement la capitale de l'Église, et qui, en 1660, osa de dessein prémédité traiter insolemment la France. Le pape, lorsqu'il s'appelait encore Fabio Chigi, avait eu à se plaindre de son compatriote Mazarin. Exclu par son ordre du pontificat, il s'humilia devant le ministre de Louis XIII pour obtenir la levée de cet interdit qui lui eût fermé pour toujours les portes du sacré palais, mais quand il fut pape il retrouva dans sa mémoire italienne l'amer souvenir de son exclusion et sa haine contre Mazarin et la France.

Le secret des passions du maître est promptement trahi par les valets. Don Mario, qui outrait en les partageant les rancunes de son frère, saisit la première occasion que lui offrait le hasard de mortifier les Français. Le 20 juin 1660, les sbires, voulant arrêter un ouvrier en toiles (*velettajo*), dans les remises du cardinal d'Este, protecteur de la France, furent repoussés à deux reprises par les gens du palais dont ils violaient la franchise. En l'apprenant, don Mario, donna l'ordre aux milices papales et à la garde corse de soutenir le bargello. Aussitôt les nombreux parents du cardinal, tous les Français qui se

1. *Le Népotisme de Rome*, première partie, p. 196.

trouvaient à Rome, et les gens des autres ambassadeurs prirent les armes. Aussi lâche que fier, don Mario recula. Mais, le cardinal Mazarin, que les questions d'honneur national ne touchaient guère, ayant laissé ce demi-outrage impuni, Mario résolut d'être plus hardi une autre fois. Les successeurs de Mazarin lui en fournirent l'occasion. Ils avaient choisi pour ambassadeur le duc de Créqui, premier gentilhomme du roi, dont on vantait fort la fermeté de caractère, et lui avaient prescrit de ne pas visiter les parents du pape. Ce mépris révolta les Chigi, ils s'en plaignirent si amèrement qu'Alexandre jeta les hauts cris. Les ministres de Louis XIV eurent la faiblesse de céder. C'était mal connaître les Chigi. Enflés de ce triomphe, ils animèrent si bien les Corses qu'une collision sanglante éclata deux jours après l'amende honorable du duc de Créqui.

Le 20 août 1662, trois Français et trois soldats de la garde papale, s'étant rencontrés sur le pont Sixte, mirent l'épée à la main : un des Corses fut légèrement blessé. A ses cris, quelques-uns de ses camarades, casernés à deux pas, auprès de la Trinité, accoururent, chargèrent les Français et les poursuivirent jusqu'aux écuries du palais Farnèse, résidence de l'ambassadeur. Tout ce qui se trouva là de gens de livrée sortit au bruit avec des fourches et des épées, et repoussa les Corses. Ceux-ci revinrent bientôt en force et firent reculer les valets du duc de Créqui. Il était absent ainsi que l'ambassadrice. Le hasard ayant voulu qu'il rentrât en ce moment, il envoya pour faire retirer les Corses deux gentilshommes qu'on reçut à coups de mousquet. Fidèles à la consigne de don Mario, qui leur avait dit quelques jours auparavant : « Ne savez-vous plus vous servir de vos armes? tuez désormais ou je vous envoie aux galères ! » Les Corses occupèrent tambour battant toutes les avenues du palais Farnèse. Le duc de Créqui essaya de leur parler du balcon; mais, accueilli par une grêle de balles, il fut forcé de quitter la croisée après avoir vu tomber trois hommes.

Ce feu, comme un signal, avait mis sur pied toute la soldatesque papale. Elle criait partout d'envoyer la cavalerie et chargeait tous les Français qu'elle rencontrait. Les sbires eux-mêmes coururent aux armes : ils blessèrent, eux qui ont ordre de ne jamais tirer, le capitaine des gardes de l'ambassadeur et tuèrent un de ses laquais. L'ambassadrice revenait des églises pendant cette fusillade. En arrivant

devant Saint-Charles des Catinari, on arrêta son carrosse. Méprisant l'injonction des Corses, le cocher essayait d'avancer : aux premiers pas des chevaux, ces furieux, mettant un genou en terre, criblèrent le carrosse de balles et renversèrent raide mort un page de l'ambassadrice. La duchesse épouvantée rebroussa chemin et alla se réfugier chez le cardinal d'Este. Ce cardinal, homme de cœur, lui montra sur-le-champ qu'il ne craignait pas les balles. Se faisant porter dans une chaise découverte en avant du carrosse de l'ambassadrice et escorté de tous ses gens et de ceux que le duc avait envoyés à sa rencontre, il la ramena au palais Farnèse, à la lueur de trois cents épées et d'une centaine de flambeaux[1].

Les ambassadeurs des diverses puissances avec l'ancienne reine de Suède, Christine, tombée par une abjuration et une abdication du trône de Gustave-Adolphe au dernier rang de la cour du pape, tentèrent le lendemain de prévenir les suites de cette affaire, en assurant le représentant de la France que l'insulte n'avait point été préméditée et qu'on lui en donnerait toute sorte de satisfaction. Mais don Mario, triomphant, ne l'entendait pas ainsi. Tandis que le cardinal-patron et le pape proposaient des réparations dérisoires, il bloquait avec ses Corses la place Farnèse, défendait aux marchands de vendre aux Français et réduisait à un certain nombre de rations de pain et de viande la consommation journalière de la maison de l'ambassadeur. Ce duc si altier dans les mémoires du XVIIe siècle, et qui emportait les choses de haute lutte, supporta neuf jours ces avanies. Le 1er septembre enfin il se détermina à sortir d'une ville où il ne pouvait plus rester avec honneur, et se retira en Toscane. Les ministres français montrèrent alors une grande modération. On fit reconduire le nonce du pape aux frontières de France, mais il fallut deux ans de négociations pour tirer vengeance d'une insulte qui n'avait coûté que deux jours de préméditation aux Chigi. Il est vrai que le népotisme ne perdit rien pour avoir attendu. Les parents d'Alexandre VII payèrent avec usure l'intérêt de leur insolence et de leur orgueil dans le traité de Pise. Ce traité, signé le 12 février 1664, outre plusieurs autres concessions d'un intérêt purement politique, renfermait les conditions suivantes :

1. L'abbé Régnier Desmarais, *Histoire des démêlés de la Cour de France avec la Cour de Rome*, p. 16.

M. le cardinal Chigi ira, en qualité de légat, en France, et dans la première audience qu'il aura de Sa Majesté, il lui dira en propres termes : « Sire, Sa Sainteté a ressenti avec une très-grande douleur les malheureux accidents qui sont arrivés, et les sujets de mécontentement que Votre Majesté en a eus lui ont causé le plus sensible déplaisir qu'elle fût capable de recevoir, l'assurant que ce n'a jamais été l'intention de Sa Sainteté que Votre Majesté fût offensée dans la personne du duc de Créquy, son ambassadeur, sadite Sainteté désirant qu'à l'avenir règne la bonne et sincère concorde qui a toujours été de part et d'autre. En mon particulier, j'atteste à Votre Majesté, avec le plus profond respect qui m'est possible, la joie que j'éprouve de me voir cette entrée ouverte pour faire connaître à Votre Majesté les plus soumises et sincères preuves de mon obéissance. Si ma famille et moi avions eu la moindre part à des attentats que nous n'avons appris qu'avec la plus amère douleur, nous nous jugerions nous-mêmes indignes d'en demander pardon à Votre Majesté, laquelle nous avons toujours eue en vénération singulière et parfaite dévotion. »

Le seigneur don Mario déclarera par écrit, en foi de cavalier, qu'il n'a eu aucune part à tout ce qui s'est passé le 20 août à Rome, et sa déclaration sera confirmée par un bref formel de Sa Sainteté ; il sortira en outre de Rome, et n'y rentrera que lorsque le cardinal Chigi aura présenté des excuses à Sa Majesté, au nom de toute sa maison.

Le seigneur don Agostino ira au-devant de l'ambassadeur jusqu'à San Quirico, s'il vient par terre, ou jusqu'à Civita Vecchia, s'il revient par mer, et lui témoignera le déplaisir de Sa Sainteté touchant l'affaire du 20 août.

La signora dona Bérénice, semblablement le jour que madame l'ambassadrice arrivera à Rome, ira au-devant d'elle jusqu'à Ponte Molle, pour lui témoigner l'extrême déplaisir qu'a fait à toute sa maison l'accident du 20 août, et la joie qu'elle ressent du retour de Son Excellence.

Toute la nation corse sera déclarée incapable à jamais de servir, non-seulement dans Rome, mais encore dans les États ecclésiastiques.

Le bargello sera destitué et banni.

Il sera élevé une pyramide vis-à-vis l'ancien corps-de-garde des Corses avec une inscription qui contiendra en substance le décret rendu contre cette nation.

Toutes ces conditions furent exécutées à la lettre. Le cardinal Flavio Chigi vint humblement répéter mot à mot à Versailles le formulaire d'excuses arrêté à Pise, le 18 avril 1664; le superbe Mario attesta, *foi de cavalier*, qu'il n'avait pas eu la moindre part à l'attentat du 20 août, et qu'il aurait cru faire une action détestable s'il en avait conçu même la pensée. Le pape enregistra solennellement dans une bulle cet acte de contrition, et une pyramide fut élevée devant l'ancien corps de garde des Corses, qui portait cette inscription entre son sommet et sa base :

En exécration de l'abominable attentat
Commis contre l'excellentissime Duc de Créquy,
Orateur du Roi très-chrétien,
Par la milice Corse,
Le XIII des kalendes de septembre, an MDCLXII,
La nation Corse est déclarée inhabile et incapable
De servir le Siége apostolique.
Par décret
Et de l'ordre de notre seigneur très-saint, Alexandre, souverain pontife,
En exécution du traité de Pise
Et pour perpétuer le souvenir de l'acte criminel [1].

Pour le bien de la paix, Alexandre VII avait tout subi sans murmurer, et il était retourné à ses embellissements de la basilique de Saint-Pierre et de la grande place, qui l'occupaient tout entier. Par ses soins, Bernini terminait l'escalier de la façade, et traçait les plans de la fameuse colonnade semi-circulaire. Il venait d'achever la seconde fontaine, lorsque la mort ferma les yeux du pontife, qui aurait eu tous les mérites s'il n'avait pas eu de parents. Instruit par son exemple, l'homme de bien qui lui succéda, en 1667, Clément IX ne voulut de Rospigliosi ni au Vatican ni dans les emplois. Il débuta comme un ami du peuple, en supprimant l'impôt des grains, et fut pleuré après son court passage comme un père par les pauvres de Rome. La bonne voie était tracée; par malheur, Clément X ne la suivit pas. Le népotisme releva la tête sous son pontificat, et les Altieri, ses neveux d'alliance, rappelèrent, par leur soif d'argent, leurs exactions fiscales et leur dureté, les plus mauvais jours des Barberini et des Chigi. Ce mal dura autant que la vie du pape. Il finit donc en 1676, avec la vie de Clément X; mais la querelle diplomatique, un moment réveillée par la maladresse

1. In execrationem damnati facinoris...

du cardinal Altieri au sujet des priviléges des ambassadeurs, se ralluma sur ce terrain brûlant à l'avénement du vertueux Innocent XI. Si ce digne pontife eût pu se renfermer dans le cercle des devoirs du grand sacerdoce, rien ne serait venu troubler la sécurité de l'Église. Mais, entraîné malgré lui par la position de prince temporel dans le champ des débats politiques, il s'y heurta de même qu'Alexandre contre l'orgueil jaloux de Louis XIV.

Dans un but d'ordre public, Innocent XI avait annulé les franchises des ambassadeurs. En vertu de ce droit qui, alors, à ce qu'il paraît, dégénérait souvent en abus, le palais de l'envoyé d'une puissance était sacré et son circuit était inviolable. Tous les souverains protestèrent en conséquence contre la bulle du pape, et celui de France plus haut que personne. Il n'était pas dans la nature de Louis XIV de plier devant l'étranger. Résolu d'opposer la force à ce qui prenait à ses yeux toutes les apparences d'un acte de représailles ou d'un empiétement sur le droit des gens, il nomma, en 1687, le marquis de Lavardin en remplacement de d'Estrées, et lui enjoignit d'en agir fièrement avec la cour papale. Lavardin forme sur-le-champ une maison militaire, l'embarque à Marseille, et, le 17 novembre, il entre à Rome à la tête de quatre cent cinquante gardes ou officiers d'élite, l'épée nue, et va prendre possession du palais Farnèse au son des trompettes. Le lendemain et les jours suivants, il se mit à parcourir triomphalement la ville avec une longue file de carrosses escortés par deux cents de ses officiers armés jusqu'aux dents. Trois cents autres, à cheval, stationnaient pendant ce temps sur la place Farnèse. Semant l'argent à profusion et tenant table ouverte, il gagna promptement l'amour du peuple et les sympathies de la noblesse. Retiré dans son palais, dont, pour plus de sûreté, les portes étaient assujetties avec des chaînes, le pontife, doucement résigné, se contentait de lever les mains au ciel, en répétant ce verset du psalmiste : « Ils se confient en leurs chevaux et en leurs chars, et non dans le nom du Seigneur ! »

Pendant deux ans, l'ambassadeur Lavardin fit trembler le pape, sa cour, sa milice et ses sbires. De guerre lasse, il en aurait tout obtenu; mais le duc de Chaulnes le remplaça le 30 avril 1689, trois mois avant

1. C'est des anciens abus du népotisme et du dépouillement de la chambre apostolique que vient surtout la fortune des Aldobrandini, Borghèse, Panfili, Barberini et autres. (Le président de Brosses, *l'Italie il y a cent ans*, t. II, p. 155.)

la mort d'Innocent. Le pontife avait à peine eu le temps de célébrer les obsèques de Christine et d'ordonner qu'on élevât à cette illustre recrue du catholicisme un mausolée dans la basilique de Saint-Pierre, vis-à-vis de celui de Mathilde, que les fièvres d'août l'emportèrent. A sa dernière heure seulement, il permit d'introduire son neveu, qui sollicitait en vain cette grâce depuis cinquante jours, et qui sortit avec sa bénédiction et l'ordre de distribuer cent mille écus aux pauvres. Ce n'est pas sur ce noble exemple que prétendait se régler Alexandre VIII son successeur. Ressuscitant en grande hâte (*prestolosamente*) le népotisme, il n'eut rien de plus pressé que de créer son neveu généralissime du saint-siége, l'un de ses petits-neveux cardinal et vice-chancelier, l'autre secrétaire d'État, et d'en marier un quatrième avec la princesse Altieri. Les Ottoboni triomphaient déjà, mais leur fortune passa aussi vite qu'elle était venue : le 12 juillet 1691, les cardinaux élisaient à la place de ce vieillard, qui vécut quatre-vingts ans, le Napolitain Innocent XII.

La nouvelle de son exaltation jeta la joie dans la famille Pignatelli, d'où il sortait; mais ces transports furent de peu de durée. Indigné des excès dont il avait été si longtemps témoin, le pape commença par marcher au monstre qui souillait le palais apostolique : une bulle des plus énergiques frappa le népotisme au cœur. Plus ferme qu'Innocent, qui avait eu le même dessein, mais que l'opposition du sacré-collége effraya, il força la main aux cardinaux, leur fit signer individuellement la bulle qui réformait cet abus déplorable, et la publia le 28 juin 1692. Les scandales du népotisme avaient été si éclatants, que cette mesure, applaudie des protestants eux-mêmes, suffirait à illustrer le pontificat d'Innocent XII. Ce vertueux pasteur du troupeau de Dieu en prit beaucoup d'autres non moins louables. A la place des Pignatelli, il mit dans son cœur les pauvres de Rome : « Ce sont mes neveux, disait-il, traitons-les en parents chéris. » Et conformant ses actions à ses paroles, il leur ouvrit le palais de Latran, et consacra les revenus de ses vignes à leur entretien. Puis, afin que le travail ne manquât jamais aux malheureux, il fonda et dota de rentes suffisantes le magnifique atelier de charité de Saint-Michel. Il terminait en même temps, pour y réunir les juges et les notaires, le palais de Monte Citorio, et faisait construire la douane de terre et celle de Ripa Grande.

C'est ainsi que le pape Innocent XII acheva le XVIIe siècle. Clément XI,

son successeur, qui ouvrit le XVIIIe, témoigna la même sollicitude pour les pauvres; mais quoique, selon l'abbé Polidori son historien, il ait donné en sa vie plus de deux cent mille scudi, il ne fit peut-être pas autant de bien que son illustre devancier. L'Europe était alors en feu : Louis XIV soutenait sa lutte héroïque contre l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Autriche. Brouillé avec l'Espagne d'un côté et avec la cour d'Autriche de l'autre, le saint-père était entraîné malgré lui dans le mouvement et forcé de s'y abandonner presque tout entier. Aussi rien de plus pauvre en événements que l'histoire de Rome pendant les vingt années de son règne. Le tremblement de terre de 1703, qui ébranla la ville et fit camper sous des tentes une partie de la population; l'armement de 1708, dirigé contre l'Autriche, et dont le seul résultat fut d'épuiser le trésor du château Saint-Ange; la condamnation de l'ouvrage janséniste du père Quesnel et l'arrivée du dernier des Stuarts, qui vint implorer l'hospitalité pontificale et recevoir, comme Christine, une pension de douze mille scudi, voilà les seuls faits saillants du pontificat de Clément XI. Éteinte à moitié par ce gouvernement de vieillards, qui hait l'action et le bruit, la chaleur vitale de Rome s'affaiblissait de plus en plus : trop souvent bravée par les rois, l'autorité du saint-siége avait pâli; minée de tous côtés par le protestantisme, le jansénisme, l'incrédulité libertine de la Régence et la philosophie, la papauté s'affaissait tristement sur elle-même; et dans cette décadence générale, hommes et choses, tout se rapetissait.

Innocent XIII, un Conti, prend la tiare en 1721 et la garde tout juste assez longtemps pour revêtir de la pourpre l'infâme Dubois, le proxénète du Régent. Il est remplacé par un Orsini, Benoît XIII, qui, avec les vertus d'un saint, ruine les États de l'Église. Personnellement, ce digne vicaire du Christ, rappelait, par la pureté de sa vie et la simplicité de ses mœurs l'âge d'or du christianisme. Sortant sans gardes et sans pompe, il allait visiter à pied, comme le plus humble des religieux, les églises, les couvents et les hôpitaux. Des chaises de paille, quelques estampes communes et un crucifix étaient les seuls meubles de son appartement. A la table des Dominicains, où il avait l'habitude de s'asseoir au milieu des chanoines de Saint-Pierre, rien ne distinguait le souverain pontife que son humilité. On le voyait toujours entouré de pauvres dont son inépuisable charité soulageait les misères. Observant rigoureusement la bulle d'Innocent XII, il n'avait pas voulu

souffrir un de ses parents au Vatican; mais par malheur, en fermant la porte au népotisme, il y installa le favoritisme le plus funeste dans la personne du cardinal Coscia, son ministre.

Coscia vendait au plus offrant les clefs du ciel et celles de la terre. Ses concussions furent poussées si loin, que les officiers de la chambre apostolique se virent dans l'obligation de signaler au pape un déficit annuel de cent vingt mille écus : le pape ne les écouta pas. Dans sa prévention aveugle et cette opiniâtreté de caractère que le général des Dominicains comparait plaisamment à la rudesse d'un cor de chasse, il leur répondit par son dicton familier : « Ce n'est rien [1], » et laissa Coscia faire fortune. L'avide favori la fit trop vite; aussi à la mort de Benoît, en 1730, le peuple l'aurait brûlé vif s'il ne s'était réfugié avec ses trésors au château Saint-Ange. Lorenzo Corsini, devenu Clément XII, l'y frappa d'une amende de deux cent mille écus.

Clément XII, qui disait avec autant de vérité que d'esprit, « J'ai été un abbé opulent, un prélat aisé, un pauvre cardinal et un pape ruiné [2], » avait près de quatre-vingts ans lorsque les cardinaux le choisirent; peu après il perdit la vue, et avec les intentions les plus pures, le pouvoir de bien gouverner. Le népotisme rentra au Vatican, et s'établit en maître comme autrefois au chevet de l'aveugle. On lui fit signer ce qu'on voulut, et, ce qui était plus blâmable, les puissants abusèrent de leur force afin d'arracher à cet octogénaire infirme et moribond des concessions déshonorantes pour le saint-siége. Ainsi Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, exigea que son troisième fils, à peine âgé de sept ans, fût élevé à l'archevêché de Tolède, le plus riche de la Péninsule, et le pape signa les bulles de cette dérision épiscopale. Il y avait glissé une clause qui atténuait jusqu'à un certain point le scandale, en stipulant que l'Infant serait confirmé une fois parvenu à l'âge canonique. Élisabeth la lui fit effacer et cependant en montra tant de ressentiment, que, pour l'apaiser, le pape envoya le chapeau de cardinal au prélat de sept ans, et, en violation des décrets du concile de Trente, lui permit de cumuler l'archevêché de Séville, qui valait cent mille écus de rente, avec celui de Tolède, qui en valait deux cent mille.

Dans ce fait, monstrueux au XVIIIe siècle, éclatait la faiblesse du

1. Ah che questo e niente.

2. Son stato un ricco abbate, un commodo prelato, un povero cardinale ed un papa spiantato.

saint-siége. Les trônes dominaient chaque jour davantage la chaire apostolique, qui, au rebours des grands rêves d'Hildebrand, n'en était plus que le marchepied; et l'oppression du souverain pontife, devenue un jeu pour les cours, allait constater aussi douloureusement que les bravades du marquis de Lavardin l'abaissement du pontificat et la décadence de Rome. Une trêve de vingt ans précéda la reprise des hostilités. Aussitôt que son neveu Néri eut déposé le pape aveugle dans cette urne de porphyre d'Agrippa, qui orne à Latran la belle chapelle Corsini, Benoît XIV prit sa place à Monte Cavallo. Né à Bologne, dont il occupait auparavant l'archevêché, Prosper Lambertini avait alors de soixante-quatre à soixante-cinq ans. « Il était, dit le président de Brosses, d'une taille au-dessous de la moyenne, assez gros, robuste, et avait le visage rond et plein, l'air jovial, la physionomie d'un bonhomme, le caractère grand, uni et facile, l'esprit gai et plaisant, la conversation agréable, la langue libre, les mœurs pures et la conduite irréprochable. » Son pontificat fut le reflet de son caractère. Homme de transition par bonhomie, il imprégna la papauté de l'esprit nouveau par son désir de plaire à tout le monde. L'amour du juste-milieu, qui est souvent de la sagesse et souvent aussi de l'indifférence ou de l'égoïsme, caractérisait tous ses actes. Il s'est peint lui-même en disant à notre savant Montfaucon, à propos de la question religieuse, qui divisait l'église de France et l'église romaine : « Moins de libertés de l'église gallicane de votre part, moins de prétentions ultramontaines de la nôtre, et nous mettrions les choses à leur niveau naturel. »

Dans cette pensée de conciliation générale et de pacifique temporisation, Lambertini se laissait caresser par les philosophes. Flatté par Voltaire, qui lui dédia *Mahomet*, admiré par les protestants, qui lui élevaient des statues, il accomplit, quelques réformes ecclésiastiques, fonda quatre académies pour éclairer le jeune clergé, répara la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, fit construire une aile de l'hôpital du Saint-Esprit ainsi que la façade de Sainte-Marie-Majeure, consolida la coupole de Saint-Pierre, et mourut en 1758 en s'amusant d'études littéraires.

Tandis qu'il dormait réellement, ou feignait de dormir au chant des sirènes de la philosophie, celle-ci avait avancé à pas de géant; Rezzonico ou Clément XIII, le nouveau pape, la vit si près de l'autel

qu'il s'effraya : reculer n'était plus possible, il fallait ou céder ou combattre. Clément XIII accepta le combat; malheureusement pour la cause qu'il défendait, et qui était belle, car la religion de saint Paul vaut bien la morale de l'Encyclopédie, il ne sut pas choisir son terrain, et se servit de mauvaises armes. Sa première attaque fut une faute. Au lieu de signaler au point de vue de la religion, ce qui était son droit, les pages dangereuses de l'*Émile*, il déféra le livre de Jean-Jacques Rousseau à l'Inquisition, et donna raison à l'auteur aux yeux d'une société assez éclairée pour regarder le saint office comme un anachronisme aussi inutile qu'odieux.

Après ce début, qui affaiblissait encore l'action du saint-siége, le pape aborda la question brûlante de l'époque qui était le maintien ou la suppression de l'ordre des jésuites. Cette compagnie célèbre, qui possédait d'immenses trésors et comptait vingt-cinq mille membres répandus dans toutes les parties du monde, était la véritable armée du catholicisme romain et la garde prétorienne des papes. Rezzonico s'empressa donc de la couvrir de son corps, et, loin de la détruire comme on le lui demandait avec menaces, il fit dans une bulle fameuse le plus grand éloge de ses services et de ses vertus. Mais les jésuites avaient de puissants adversaires. Il ne s'agissait plus des jansénistes, des parlements français et des philosophes cette fois : la querelle était entre la maison d'Ignace et la maison de Bourbon. L'influence d'une courtisane, en France, madame de Pompadour, les jalousies d'un ministre, en Espagne, et la cupidité qui poussa jadis Philippe le Bel à détruire l'ordre des Templiers pour s'emparer de ses richesses, avaient mis contre les jésuites les trois cours de Paris, de Madrid et de Naples. En 1762, Louis XV les supprima en France; cinq ans plus tard, ils furent chassés d'Espagne et de Naples, et, en 1768, sur le refus du pape d'abolir l'ordre, les Français occupèrent Avignon, et les Espagnols Bénévent.

Telle était la situation à la mort de Clément XIII. Les Bourbons qui, pour obtenir l'extinction des jésuites, se préparaient à bloquer Rome, bloquèrent moralement le sacré collége; des intrigues d'une vivacité et d'une puérilité extrême aboutirent enfin à la nomination d'un cardinal qui disait très-haut, pour qu'on l'entendît à Paris, à Madrid et à Naples : « Le temps est venu où il faut obéir aux souverains, car leurs bras s'étendent beaucoup au delà de leurs fron-

tières, et leur puissance s'élève au-dessus des Alpes.» Ce cardinal, appelé Ganganelli, qui devint pape sous le nom de Clément XIV, tint la parole qu'il avait donnée aux trois cours, et, le 21 juillet 1773, par un bref dans lequel il l'accusait d'avoir trop désiré les biens de la terre, et de s'être brouillée avec les souverains, il abolit la société de Jésus, et mit le père Ricci, son général, au château Saint-Ange [1].

Ainsi tomba cet ordre puissant qui soutint longtemps la gloire de l'Église romaine. Né en 1540, il fut frappé au cœur, en 1656, par Pascal, et traîna pendant plus d'un siècle le trait mortel des Provinciales. Au moment de son agonie une dominicaine de Valentano, Teresa Poli, qui prophétisait, annonça sa résurrection. Plus tard, en effet, il sortit du tombeau; mais enveloppé pour toujours des bandelettes du Lazare et moins semblable à un vivant qu'à un fantôme.

1. Augustin Thiener, prêtre de l'Oratoire, *Histoire du Pontifical de Clément XIV*, d'après les documents inédits des Archives secrètes du Vatican.

CHAPITRE XVIII

BONAPARTE ET PIE VI.

Magnificence de Pie VI. — Grands travaux publics. — Procès de Cagliostro. — La Papauté et la République française. — Assassinat de Basseville. — Bonaparte. — Il marche sur Rome. — Terreur de Pie VI. — Traité de Tolentino. — Complot de décembre 1797. — Assassinat de Duphot. — Joseph Bonaparte, ambassadeur de la République. — Joseph quitte Rome. — Le Directoire fait marcher l'armée d'Italie contre le gouvernement pontifical. — L'assemblée du *Campo Vaccino*. — Le peuple romain reprend sa souveraineté. — Entrée de l'armée française. — La République romaine de 1798. — Berthier la reconnaît au Capitole. — Déchéance et expulsion du pape. — Organisation de la République. — Consuls. — Contributions, exactions, pillages des fournisseurs. — Adresse de l'armée à Masséna et au Directoire. — Insurrection militaire et insurrection transtévérine. — Première invasion des Napolitains. — Entrée de Ferdinand à Rome. — Réaction. — Retour des Français commandés par Macdonald. — Seconde invasion des Napolitains, des Autrichiens et des Anglais coalisés. — La Junte suprême et la Junte d'État. — Mort de Pie VI. — Bonaparte, premier consul.

LÉMENT XIV mourut quatorze mois après avoir supprimé les Jésuites. Il eut pour successeur à Monte Cavallo Angelo Braschi, le plus beau des cardinaux, qui se fit appeler Pie VI, et ne songea d'abord qu'à mériter le surnom de Magnifique. Tandis que la tempête révolutionnaire s'amoncelait au nord, le nouveau pape se jeta avec passion dans les travaux publics et entreprit presque à la fois le desséchement des Marais Pontins, la construction du palais Braschi, au bout de la place Navone, et celle de la sacristie de Saint-Pierre. Malheureusement, pour élever la sacristie il abattit le temple antique de Vénus, monument si respectable aux yeux de Michel-Ange qu'y toucher seulement lui paraissait un sacrilége[1], et pour construire son palais, lourde fabrique de Morelli, il fit démolir à moitié l'admirable tombeau de Cecilia Metella. Le bruit de ces constructions empêcha pendant quinze années Pie VI et Rome d'entendre ce qu'on faisait en France. La révolution

1. Carlo Botta, *Storia d' Italia*, tome I, p. 46.

avait éclaté, les paysans brûlaient les châteaux, les Parisiens rasaient la Bastille, les conventionnels allaient juger Louis XVI, et les Romains ne songeaient qu'au procès Lepri et à la condamnation de Cagliostro.

La première de ces causes eut un fâcheux retentissement. Il s'agissait d'une immense fortune qu'un prêtre milanais, Amansio Lepri, avait donnée aux neveux du pape. La famille dépouillée réclama, et avant d'aboutir à une transaction, cette cause, dont les ennemis de Pie VI exagérèrent le mauvais côté, passa par tous les degrés de la justice pontificale et tint l'opinion en haleine pendant six ans. Le procès de Cagliostro ne fit pas moins de bruit à Rome : le célèbre aventurier n'y était point inconnu. Au début de son étrange carrière il y avait épousé la belle Lorenza Feliciani, la fleur (*fiore*) du quartier de la Trinité des Pèlerins. En sortant de la Bastille, où le conduisit son intimité avec madame de Lamothe, il eut l'imprudence d'aller se réfugier à Rome. C'était tomber de Charybde en Scylla. Il n'échappait en effet au parlement de Paris que pour se jeter dans les fers de l'Inquisition. Comme la cour papale, le saint office prenait très au sérieux toute cette magie blanche qui nous fait sourire aujourd'hui. Il était persuadé que la franc-maçonnerie couvrait l'univers d'un réseau invisible, que la religion s'écroulait sous le pic d'Hiram et que Joseph Balsamo, dit Cagliostro, chef de ces associations ténébreuses, avait fait un pacte avec le diable pour sa ruine. Aussi dès qu'on l'eut arrêté dans le quartier Farnèse, le 27 décembre 1789, et enfermé au château Saint-Ange, les commissaires du saint office s'empressèrent de l'interroger sur ses relations avec le diable. Il eut beau répondre en frémissant, à la vérité, ainsi que le remarqua l'inquisition, qu'il n'avait jamais mêlé le diable à ses travaux, mais comme il fut prouvé au procès, que plusieurs années s'étaient *écoulées sans qu'on le vît faire le signe de la croix*[1], et que d'ailleurs il avait reçu deux Romains francs-maçons, le tribunal jugeant avec la mansuétude et la douceur qui caractérisent les conseillers de l'inquisition[2], formula ainsi sa sentence :

« Joseph Balsamo, dit Cagliostro, ayant confessé, et les preuves les

1. Più anni della sua vita non gli fù mai veduto fare un segno di croce. (Estratto del processo contro J. Balsamo formato in Roma, l'anno 1790, p. 191.)

2. Piene di mansuetudine e di lenita ecclesiastica, quali sono li consultori della santa Inquisizione. (*Idem.*)

plus convaincantes le démontrent, qu'il a été le restaurateur et le propagateur, dans une grande partie du monde, de la maçonnerie égyptienne, et qu'à Rome même, il y a affilié deux personnes, nous paraît avoir mérité la peine de mort, avec d'autant plus de raison que le prévenu, tant sous le rapport de la foi que par les scélératesses de sa vie privée, doit être considéré à juste titre comme l'un des plus mauvais membres de la société[1] ». La sentence fut soumise au pape qui, à titre de grâce spéciale, le 7 avril 1791, commua la peine de mort en une prison perpétuelle sans espoir de grâce[2], et condamna Lorenza Feliciani, reconnue innocente, à la réclusion pour le reste de ses jours dans le couvent de Sainte-Apolline[3].

Tandis que l'inquisition condamnait Cagliostro et que Pie VI annonçait dans son jugement consultif (giudizio consultivo) que, par une nouvelle loi apostolique, on confirmerait et on renouvellerait les lois des pontifes précédents et l'édit de la secrétairerie d'état contre les francs-maçons et les illuminés, les événements marchaient en France. Bientôt ils se précipitèrent. La révolution, après avoir écarté violemment le roi et les nobles, trouva sur son chemin les prêtres et les frappa ; c'était déclarer la guerre au saint-père qui, pasteur de l'Église, ne pouvait abandonner son troupeau. Dès qu'elle eut touché aux prêtres, la révolution fut sur le pied de guerre vis-à-vis de la papauté : celle-ci avait de son côté le droit; elle ne sut pas le conserver. Un déplorable assassinat compromit sa cause aux yeux de l'Europe, et légitima les colères de la République française. Voici comment arriva cet événement qui devait avoir des suites si graves pour Rome.

Le 10 janvier 1793, le ministre de la République française à Naples avait expédié Basseville, son secrétaire, et le major Deflotte, au consul de France à Rome, pour lui enjoindre d'arborer les couleurs nationales. Trois jours après son arrivée, Basseville étant allé se promener au Corso, dans une voiture, avec sa femme, son enfant et le major Deflotte, se voyant assailli tout à coup, auprès de la place Colonna, par un déluge de pierres, se réfugie avec sa femme derrière le palais

1. Cagliostro a confessato, e le prove più convincenti dimostrano, che era stato *il Ristoratore* e propagatore... (Archives du Saint Office, 21 mars 1791.)

2. Senza speranza di grazia. (Estratto del processo contro J. Balsamo.)

3. Compendio della vita e delle geste di Giuseppe Balsamo, denominato il conte di Cagliostro, p. 198.

Chigi, dans la maison du banquier Moulte; mais le peuple ayant forcé la maison, Basseville fut frappé d'un coup de rasoir dans le bas-ventre et mourut trente-quatre heures après, des suites de cette blessure. Le major Deflotte se sauva par une fenêtre. La maison du banquier Moulte fut pillée et brûlée. On mit également le feu au palais de l'Académie de France et à la maison du consul aux cris de : *Vive le pape! vive la religion!*[1]

Quoique le gouvernement eût fait avancer des troupes, il n'en avait pas moins ordonné ou permis le crime, car les chefs des assassins étaient un abbé et un caporal, Beltrami et Pulcini, qui ne furent jamais inquiétés. Basseville mort, les jeunes prélats et les abbés de Rome crurent avoir remporté une grande victoire contre la liberté. Fiers de ce lâche assassinat, ils allaient la tête haute, disant que le lion de Juda n'était pas engourdi de vieillesse, qu'il savait encore rugir, hérisser sa crinière et glacer d'effroi les Pharaons. Cette arrogance dura autant que les embarras de la République. Dans sa séance du 2 février 1793, la Convention, en adoptant le fils de Basseville, avait chargé les généraux de l'armée d'Italie de tirer de ses meurtriers une vengeance éclatante. Cette vengeance, que les vicissitudes de la guerre ajournèrent à trois ans, arriva lorsqu'on ne l'attendait plus. Déjà le vainqueur de Lodi et d'Arcole avait annoncé, le 20 mai 1796, dans sa proclamation de Milan : que les Français, amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants des Brutus et des Scipions, allaient rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre, et réveiller le peuple romain, avili par plusieurs siècles d'esclavage. Lorsqu'il eut écrasé l'Autriche, Bonaparte tint parole. Un mois après il s'emparait des Légations et marchait sur Rome. Le pape effrayé demanda la paix à genoux : il n'obtint qu'une trêve dans laquelle les commissaires du Directoire et Bonaparte posaient pour premières conditions : que Pie VI enverrait le plus tôt possible un plénipotentiaire à Paris pour traiter de la paix; que ce plénipotentiaire ferait au nom du pape des excuses pour les injures et les pertes éprouvées par les Français dans l'État Romain; que ces excuses porteraient notamment sur le meurtre de Basseville; que sa famille recevrait les dédommagements

1. *Moniteur*. (Séance du 2 février 1793.)

qu'elle avait droit d'attendre, et que tous les détenus pour cause politique seraient mis en liberté. Cent tableaux, bustes ou vases antiques, au choix de la France, et vingt et un millions, complétaient le prix de la trêve. Tant que les baïonnettes françaises brillèrent à Bologne et à Ferrare, la cour de Rome parut s'exécuter de bonne foi : elle envoya l'abbé Pierrachi négocier à Paris, et acquitta une partie de la contribution imposée. Mais, tout en cédant à la force, elle n'avait pas abjuré ses haines.

Prévenu que l'Autriche préparait sa troisième descente en Italie, avant même que ses armées eussent débouché du Tyrol, Pie VI traitait sous main avec la cour de Vienne. Une lettre du cardinal Busca, secrétaire d'État, interceptée le 12 janvier 1797, révéla cette trame à Bonaparte, précisément après la victoire de Rivoli et la capitulation de Mantoue. Le moment était mal choisi pour trahir la France. Vingt mille hommes prirent la route de Faënza, culbutèrent les troupes papales sur le Senio, emportèrent Ancône et Lorette, et jetèrent une si grande terreur au Vatican, que le secrétaire d'État Busca envoya à Bonaparte quatre légats, avec mission de conclure la paix à tout prix [1]. Si Bonaparte l'eût voulu, elle aurait été dure : il se contenta d'exiger, par un traité signé le 19 février 1797 à Tolentino, la cession d'Avignon et du comtat Venaissin, une contribution de quinze millions, dix en espèces et cinq en diamants, les tableaux et objets d'art cédés dans la convention de Bologne, le désaveu de l'assassinat de Basseville, trois cent mille livres pour la famille du mort, la mise en liberté des détenus politiques et la réouverture de l'école française des beaux-arts.

Ce traité eut le sort de la convention de Bologne. Accablé par l'âge, Pie VI avait abandonné le pouvoir au cardinal Braschi, son neveu. Celui-ci gouvernait despotiquement Rome avec sa coterie, composée des cardinaux Busca et Albani, et des prélats Barbieri, Sparziani, Galeppi, Consalvi et Panfili Doria, secrétaire d'État. Le même vertige qui avait autrefois poussé les Chigi à braver Louis XIV troublait les cerveaux de tous ces hommes pleins de fiel et de vanité [2]. Rêvant sans

1. Brefs de Pie VI, 1796.

2. Quelques jours auparavant, obstiné comme un prêtre italien qui croit n'avoir rien à craindre, Pie VI répondait à monsignor Galeppi, essayant de lui faire adoucir les expressions d'une lettre trop vive : *Lasci pure così, perchè questa è la nostra risoluzione; la sosterremo al costo della nostra vita.*

cesse, malgré les leçons qu'ils venaient de recevoir, une revanche impossible, en voyant remuer la cour de Naples sous l'influence de l'or anglais, ils crurent l'occasion favorable, et se déclarèrent à demi, en appelant le général autrichien Provera au commandement de leurs troupes. Le frère du général en chef de l'armée d'Italie, Joseph Bonaparte, représentait alors la France auprès du saint siége. Il regarda la nomination de Provera comme un acte hostile, et exigea son renvoi, que la coterie du cardinal-neveu n'osa lui refuser. Mais cette concession n'était pas sincère. Tout en paraissant rentrer dans le traité de Tolentino, pour endormir la vigilance de l'ambassadeur français, elle s'apprêtait mystérieusement à en sortir à la manière italienne. Vers la fin de 1797, deux complots qu'elle dirigeait dans l'ombre commencèrent à frapper les yeux des moins clairvoyants. L'un tendait au renversement du gouvernement pontifical, et l'autre au massacre des Français. Par les soins de la police, le premier éclata dans la nuit du 27 décembre. Trois cents démocrates, qu'échauffaient des agents provocateurs, se réunirent à la villa Medici, et prirent la cocarde tricolore. Dispersés plus tard par la cavalerie papale, après une bagarre qui coûta la vie à deux dragons, ils coururent où les poussait la direction occulte de l'émeute, au palais Corsini, qu'habitait l'ambassadeur de France.

Le palais Corsini, l'un des plus beaux édifices du Trastévère, est situé à l'extrémité méridionale de la grande rue de la Longara, qui commence, vers le sud, à la porte Septimienne, et descend, vers le nord et Saint-Pierre, jusqu'à la porte du Saint-Esprit. On y entre par trois portiques, qui restent ouverts toute la journée, selon la coutume d'Italie. A deux heures de l'après-midi, une vingtaine de patriotes ayant fait partie du conciliabule de la villa Medici s'y présentèrent et furent repoussés d'abord par le suisse. Joseph Bonaparte allait se mettre à table avec le général Duphot et l'adjudant-général Sherlock. Informé par un artiste français que le rassemblement grossissait à chaque instant, qu'on distinguait dans la foule des espions du gouvernement bien connus qui vociféraient plus haut que les autres *Vive la République! vive le peuple romain!* qu'on jetait les piastres à pleines mains et que la rue commençait à être obstruée, il revêtit son uniforme et descendit avec les deux officiers généraux.

En ce moment un piquet de dragons pontificaux entrant, au mépris

du privilége qui la rendait inviolable, dans la juridiction de France, et la traversant au galop, faisait feu par les trois portiques du palais. Ce piquet fut suivi d'une compagnie de fusiliers qui tira également, et malgré les protestations de l'ambassadeur, s'apprêtait à tirer encore. Duphot indigné s'élance d'un bond. Il est entre les baïonnettes des soldats, empêchant l'un de charger, écartant le coup de l'autre. Peu à peu les soldats d'Amadei l'entraînèrent sous la porte Septimienne. Là, le caporal Marinelli lui déchargea son mousquet dans la poitrine. L'infortuné tombe, se relève en s'appuyant sur son sabre, essaie de faire un pas; un second coup l'étend sur le pavé. Plus de cinquante coups de fusil sont tournés à l'instant contre son cadavre[1].

Entraîné par Sherlock qui voyait une nouvelle bande accourir du côté du palais, Joseph Bonaparte prit alors la première ruelle qu'on rencontre à gauche de la porte Septimienne et rentra par une grille de la villa Corsini, heureusement ouverte en ce moment. Au palais tout était désordre, tumulte et désespoir. Une vingtaine de cadavres jonchaient la cour : les marches du double escalier étaient teintes de sang : aux plaintes des mourants, aux cris des blessés, se mêlaient les pleurs des femmes et les gémissements de la sœur de Joseph qui devait le lendemain même porter le nom du malheureux Duphot. Cependant, malgré la fusillade qui éclatait encore et leur petit nombre, les officiers ne voulurent pas abandonner aux assassins le corps de leur général. Ils allèrent le chercher sous les balles et le trouvèrent dépouillé, percé de coups, souillé de sang et à moitié couvert de pierres. En vrais bandits romains, les meurtriers s'étaient partagé ses

1. Rapport de Joseph Bonaparte au ministre des relations extérieures, daté de Florence 11 nivôse an VI, publié par le *Moniteur* du 23.

Ragguaglio di quanto avenne in Roma nel 1798 come cagione della partenza del pontefice. — Voici le récit de l'assassin : « Une grande multitude, portant cocarde française, se porta sous la porte Septimienne, ayant à sa tête deux Français vêtus de bleu, *sabres nuds, cocarde en main*. Un d'eux invitait les troupes du pape en criant : *avancez! allons! courage! vive la liberté! vive la liberté! Je suis votre général*. La troupe répondit, en couchant en joue, *N'approchez pas!* Et ceux-ci, sans y faire attention, s'approchèrent toujours davantage. Alors le caporal Marinelli, après les avoir plusieurs fois invités à mettre bas les armes, voyant que ceux-ci approchaient davantage leurs sabres des fusils, fit faire feu, et en renversa quelques-uns du nombre desquels était celui qui le menaçait du sabre. » (Rapport, Pont Sixte, compagnie Amadei, du 28 décembre 1797.) (Archives de l'Ambassade française à Rome.)

« Ainsi, dit M. Artaud de Montor (*Histoire de Pie VII*, t. I, p. 47), un homme qui a représenté vingt ans la France à Rome, mais qui n'était Français ni par l'esprit ni par le cœur, Duphot périt dans une émeute qu'il suscitait lui-même à l'autorité reconnue. »

dépouilles sur place. Le capitaine Amadéi avait pris son sabre et son ceinturon, le curé de Sainte-Marie de la Scala sa montre, et le caporal Marinelli, qui lui tira le premier coup de mousquet, son uniforme et son argent [1].

A la vue du cadavre du général criblé de balles et de coups de baïonnette, Joseph quitta sur-le-champ Rome, et se retira en Toscane, laissant les Français sous la protection du ministre du grand-duc et de l'ambassadeur d'Espagne, dont la conduite fut des plus nobles dans ces circonstances. En arrivant chez notre ambassadeur Cacault, il s'empressa d'adresser un rapport circonstancié au ministre des relations extérieures. Écrit à Florence le 11 nivôse, trois jours après l'événement, le 22 ce rapport était communiqué au conseil des Cinq-Cents et publié par le *Rédacteur*, et le même courrier qui l'avait apporté reprenait en poste la route d'Italie pour remettre à Berthier, commandant en chef par intérim, l'ordre de marcher sur Rome. Le Directoire avait promptement agi : Berthier ne perdit pas plus de temps que le Directoire.

Le 10 février 1798, au point du jour, six mille Français paraissaient sur le Monte Mario. La terreur qui les précédait leur ouvrit sans combat le château Saint-Ange. Berthier en prit possession quelques instants après son arrivée. Il fit occuper les points les plus importants, mais ne voulut pas entrer dans la ville que le gouvernement du pape ne fût renversé. L'impatience des patriotes ne le laissa pas longtemps au Monte Mario. Le 15 février, jour anniversaire de la vingt-troisième année du pontificat de Pie VI, tandis que les cardinaux réunis à la chapelle Sixtine chantaient un *Te Deum* en mémoire de son intronisation, des rassemblements considérables, guidés par l'avocat Rigonti, le duc Bonelli et un neveu du marquis del Gallo, se mirent à parcourir la ville en criant liberté ! Suivis bientôt par toute la population, les chefs du mouvement se rendirent au *Campo Vaccino*, et là, sur l'emplacement de l'ancien Forum, ils plantèrent, en face du Capitole, l'arbre civique surmonté du bonnet et du nouveau drapeau national, blanc, rouge et noir. A cette vue l'enthousiasme italien éclate avec sa furie accoutumée, les clameurs de l'immense foule qui entourait l'arbre redoublent, le délire est au comble, et les échos du Capitole,

1. Rapport de Joseph.

de l'Aventin, du Colisée et du Tibre, qui ne les avaient pas entendus depuis quatre siècles, répètent de toutes parts ces cris poussés par des milliers de voix : liberté ! liberté !...

Les orateurs de l'insurrection saisirent ce moment pour demander au peuple s'il voulait être libre? tout le *Campo Vaccino* retentit d'un cri unanime. « Est-ce bien la volonté du peuple romain? » reprit en insistant Rigonti... Un seul cri lui répondit : *Libertà ! libertà !* — Formalistes comme leurs pères, les tribuns de 1798 firent alors rédiger par cinq notaires un acte qui constatait la reprise du droit de souveraineté par le peuple. Il était dit dans cet acte (*atto del popolo Sovrano*) que le peuple romain, opprimé depuis plusieurs siècles par un gouvernement de prêtres, avait souvent tenté en vain d'en secouer l'insupportable joug; qu'une magie secrète de superstition, d'intérêt et de force armée, combinés contre ses efforts, avait rendu jusqu'à ce jour ses tentatives inutiles : mais qu'enfin ce gouvernement venait de s'écrouler de lui-même sous le poids de ses fautes et de son orgueil; que le peuple romain, craignant de le voir remplacé par l'anarchie ou une tyrannie pire peut-être, avait rassemblé tout son courage et réveillé toutes ses forces pour prévenir les suites de sa chute; qu'il s'était en conséquence décidé à revendiquer ses droits inaliénables de souveraineté, et à proclamer, avec un seul esprit et d'une seule voix, en présence de Dieu et de l'univers :

Que le peuple romain n'avait eu aucune part aux attentats et aux assassinats par lesquels son gouvernement avait si gravement offensé la nation française et la République invincible : attentats que le peuple détestait, abhorrait, et dont il vouait les auteurs à l'infamie. Qu'en supprimant et abolissant les autorités politiques, économiques et civiles de ce gouvernement sacerdotal, le peuple se constituait souverain libre et indépendant; qu'il reprenait les pouvoirs législatif et exécutif et qu'il les exercerait par ses représentants en vertu des droits de l'homme qui sont imprescriptibles.

L'acte rédigé est voté par acclamation au milieu d'un délire que, selon un historien peu suspect de partialité, il n'est pas donné à la plume de décrire[1]; l'assemblée nomma huit délégués pour le porter à Berthier et lui recommander la jeune République. Préparé à cette

1. Carlo Botta, *Storia d'Italia*, tome III, p. 131. Salgues, *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte*, tome II, p. 117.

nouvelle, Berthier se détermina sur-le-champ à faire son entrée dans la Rome des anciens tribuns. De l'aveu même des ennemis de l'idée nouvelle, ce fut une véritable solennité. Le général français entra par la porte du Peuple au milieu d'un brillant état-major et d'un magnifique cortége que formaient cent chevaux d'élite de chaque régiment. Sous la porte, des députés lui présentèrent une couronne au nom du peuple romain ; il l'accepta, mais en disant qu'il la gardait pour le général Bonaparte, dont les magnanimes travaux avaient seuls préparé la liberté de Rome. Au son d'éclatantes fanfares, accueilli par les acclamations et les applaudissements de la foule, Berthier monta au Capitole où la statue même de Marc-Aurèle était parée des couleurs françaises. Il reconnut la jeune République, déclara qu'elle se composerait de tout le territoire laissé au pape par le traité de Tolentino, et approuva l'institution des cinq consuls votée par l'assemblée du *Campo Vaccino*. Il fit ensuite le tour de la place aux cris mille fois répétés de : Vivent la République française et la République romaine ! vivent les généraux Bonaparte et Berthier, et l'invincible armée française ! Puis s'étant placé sur l'estrade élevée au pied de l'arbre de la liberté, il s'écria dans une énergique allocution :

« Mânes de Caton, de Pompée, de Cicéron, de Brutus, recevez l'hommage des hommes libres dans ce Capitole où vous avez tant de fois défendu les droits du peuple et illustré la République romaine. Les enfants des Gaulois, l'olivier de la paix à la main, reviennent dans ce lieu auguste rétablir les autels de la Liberté dressés par le premier des Brutus. Et toi, peuple romain, qui viens de reconquérir tes droits légitimes, rappelle-toi quel sang coule dans tes veines; jette les yeux sur les monuments qui t'environnent; reprends les vertus de tes pères, montre-toi digne de leur antique grandeur, et prouve à l'Europe qu'il est encore dans tes rangs des âmes qui n'ont point dégénéré de celles de tes ancêtres ! »

Des chants, des danses, des courses en voiture, aux flambeaux, et un solennel *Te Deum* chanté à Saint-Pierre, célébrèrent la naissance de la nouvelle République. Aux joies de la fête se mêlaient, comme toujours, les fougues de l'esprit méridional : ainsi tandis qu'une foule délirante d'enthousiasme applaudissait avec frénésie à la liberté, l'architecte du gouvernement, Barberi, reniant jusqu'à son baptême,

se frottait la tête avec de l'eau pour en effacer les traces et proclamait publiquement qu'à l'avenir il s'appellerait Tisiphonte. Au même moment, l'un des plus illustres princes romains livrait aux flammes, sur l'estrade expiatoire de la place d'Espagne, ses décorations et ses titres. Retiré au fond du Vatican désert et courbé sous le poids de ses quatre-vingts ans, le pape ignorait encore la vérité. Le marquis de Vivaldi, l'un des exilés auxquels l'insistance de Bonaparte avait rouvert les portes de leur patrie, la lui apprit : se présentant tout à coup devant le vieillard : « Tyran, lui dit-il avec l'amertume que laisse au cœur l'exil, ton règne est fini ! » Le pape octogénaire ne fléchit pas. Il répondit avec dédain aux injures de Vivaldi et avec dignité aux menaces de Cervoni, qui lui ordonnait au nom de la République française de renoncer à l'autorité temporelle et de se tenir désormais dans les limites du pouvoir spirituel.

Au point où en étaient les choses, l'opposition de Pie VI importait peu. On s'en débarrassa le 20 février en l'envoyant à Sienne, et quatre commissaires du Directoire, Faypoult, Florent, Daunou et Monge, organisèrent l'État nouveau sur les ruines du pouvoir pontifical[1]. Ce travail ne fut pas heureux : faute d'intelligence politique ou à dessein, la constitution qu'ils élaborèrent ne fut qu'une copie réduite du gouvernement directorial. Le Directoire, le conseil des Anciens, celui des Cinq-Cents, le tribunal de Cassation et la Commission de comptabilité étaient servilement reproduits par le Consulat, le Sénat, le Tribunat, les Cours de haute préture et de haute questure. Quant à l'administration, elle était entièrement taillée sur le patron français. Les commissaires avaient divisé la République romaine en huit départements. Rome était le chef-lieu de celui du Tibre. Les premiers consuls furent Liberio Angelucci et Ennio Quirino Visconti de Rome, Giacomo Dematteis de Frosinone, Panazzi et Reppi d'Ancône, les premiers ministres Torriglioni, Camillo Corona, Mariotti et le

1. Le Directoire annonça ces événements au corps législatif le 13 ventôse an VI, dans un message plein de virulence et de colère qui se terminait ainsi : « A peine les troupes françaises s'étaient-elles retirées de l'État ecclésiastique, que la théocratie avait recommencé à assassiner. L'un de nos meilleurs généraux, le brave Duphot, victime désignée, tombe sous leurs coups. C'en est trop, citoyens représentants, la mesure s'est vue comblée. C'était à la République française à sécher les larmes de l'humanité. Le pape a quitté Rome. Des monuments augustes vont être élevés sur les places où furent massacrés Duphot et Basseville. Une fête d'un caractère antique et noble va avoir lieu au Forum en l'honneur de la République française, sous les arcs de triomphe de Septime Sévère et de Titus. Il est beau de voir un grand peuple éteindre pour jamais les foudres du Vatican de la même main qui relève au Capitole les autels de la Liberté ! » (*Moniteur* du 14 ventôse an VI.)

Français Brémond. L'ancien conventionnel Bassal servait de secrétaire aux consuls.

A côté de ce gouvernement qui signala son inauguration par le vote d'une somme de 150,000 francs offerte à la famille de Duphot[1], il y avait le gouvernement militaire des Français. Celui-ci ne tarda pas à devenir insupportable. Les armées de la République, à cette époque, étaient infestées par une nuée de pillards dont l'immoralité et les rapines déshonoraient le drapeau français. Protégés par la complicité ou l'insouciance des corrompus du Directoire, ils formaient avec les généraux une ligue infâme, et rançonnaient le pays conquis et les peuples amis avec la rapacité des bandits des Abruzzes. Le malheur voulut que la plus altérée de ces sangsues, le Suisse Haller, et le plus avare des généraux, Masséna, se trouvassent ensemble à Rome. Alors propriétés publiques ou privées, palais, villas, jardins, monuments, églises, tout fut mis au pillage.

Instrument passif de ce brigandage, et laissée sans habits, sans souliers, presque sans pain, l'armée frémissait d'indignation. Le général Saint-Cyr, qui avait protesté avec l'émotion de l'honnête homme, venait d'être rappelé par le Directoire; les officiers, plus sensibles à l'honneur que leurs chefs, ne voulurent pas souffrir plus longtemps ces infamies. Ils réclamèrent auprès de Masséna, et ne furent point écoutés. Exaspérés par ce refus et la misère des troupes, ils prirent un parti extrême. Le 27 février, tous les officiers et sous-officiers des corps composant l'armée de Rome, se réunirent au Panthéon pour aviser aux moyens de sauver l'honneur du drapeau. Masséna, furieux, envoie aussitôt un adjudant général pour sommer la réunion de se dissoudre et la menacer de ses canons. « Nous attendrons tranquillement la mort, répondirent les chefs de l'assemblée : car nous aimons mieux mourir que de survivre à la honte dont l'armée et la patrie sont menacées, et dans ce temple où nous sommes réunis, nous prenons l'Être suprême à témoin de la pureté de nos vues[2]. »

1. Le 23 février ses obsèques furent célébrées avec pompe sur la place Saint-Pierre. Un somptueux catafalque dont la chambre sépulcrale était éclairée par vingt-quatre flambeaux s'appuyait à l'obélisque. Le peuple remplissait la colonnade et le Vatican. Le père Faustino Gagliuffi, des écoles pies, prononça l'oraison funèbre. On porta ensuite l'urne cinéraire au Capitole, qui y fut déposée au sommet d'une colonne antique. (*Moniteur* du 27 ventôse an VI, 13 mars 1798.)

2. *Histoire civile, politique et religieuse de Pie VI.* (L'abbé Aimé Guillon, *Martyrs de la Foi*, tome IV, p. 305.)

Sans s'arrêter aux menaces de Masséna, l'assemblée députa un officier de chaque corps pour lui remettre une adresse dans laquelle l'armée protestait contre les vols commis par quelques misérables qui la déshonoraient et provoquaient la juste indignation des Romains. Le général reçut les députés comme des séditieux : il ne voulut ni faire droit à leurs justes réclamations, ni même lire l'adresse. De leur côté, les officiers foulèrent aux pieds sa proclamation et refusèrent d'obéir à un ordre qui eût donné le signal de nouvelles Vêpres Italiennes; car, pour briser l'opposition des officiers, Masséna comptait ne laisser que trois mille hommes dans la ville. Ce débat avait fait grand bruit. Persuadés que ce relâchement apparent des liens de la discipline, leur livrait les Français, les fanatiques courent tout à coup aux armes. Conduits par un prêtre qui portait comme signe de ralliement la bannière de la Vierge, ils débouchent en masse du côté de Saint-Pierre, surprennent un poste français, l'égorgent et descendent le Transtévère aux cris de *Viva Maria! Maria evviva!* vers le château Saint-Ange.

Au premier bruit de l'insurrection, le général Dallemagne était accouru avec quelques braves : son bataillon improvisé contint les Transtévérins et forma un point d'appui où vinrent se réunir au pas de course tous les soldats que l'émeute n'avait pu cerner. Bientôt on entendit les tambours de la garde civique qui attaquait les insurgés du côté du pont Sixte. Ce fut le glas funèbre des Transtévérins. Chargés à la baïonnette par l'intrépide Vial, qui se jeta dans cette foule avec une poignée de grenadiers, l'enfonça, la refoula jusqu'à la porte Septimienne et teignit la Longara de sang, ils prirent la fuite. Dallemagne en fit fusiller vingt des plus coupables, et enjoignit aux cardinaux, accusés d'avoir préparé le mouvement, de déposer la pourpre. Antici et Alfieri obéirent; les autres, parmi lesquels se trouvaient l'ancien secrétaire d'État Panfili Doria et le cardinal émigré Maury, préférèrent la prison et l'exil.

Maîtresse de Rome par le départ de Masséna et la défaite des Transtévérins, l'armée réclama la punition des concussionnaires. En conséquence, en attendant la réponse du Directoire auquel l'assemblée du Panthéon avait envoyé quatre délégués, le chef de bataillon Charrier, attaché à l'état-major du général Cervoni, condamné déjà par la voix publique, fut traduit devant une commission militaire, jugé cou-

pable et fusillé le même jour. D'autres exemples montrèrent aux Romains que l'honneur était resté pur sous le drapeau de la France. Quelque dangereuse que lui parût pour l'avenir l'initiative de l'armée d'Italie, le Directoire comprit qu'il ne pouvait être sévère. Une proclamation du gouvernement engagea les soldats à l'observation de la discipline, mais elle autorisa en même temps les commissaires à poursuivre devant des cours martiales tous ceux qui s'étaient rendus coupables d'excès ou d'exactions[1]. Faypoult et Masséna furent rappelés, et un ordre parfait régna dans Rome jusqu'au mois de novembre.

A cette date la guerre recommença. Enhardi par le désastre d'Aboukir, les excitations secrètes de l'Autriche et la présence de Nelson qui venait de mouiller à Naples avec sa flotte victorieuse, le roi de Naples envahit les États Romains à l'improviste, à la tête de quatre-vingt mille hommes. Championnet, qui n'en avait pas dix mille à lui opposer, se vit donc forcé d'évacuer Rome et de concentrer ses sept régiments à Pérouse. Sûr dès lors de ne trouver aucune résistance, le 29 novembre 1798, le roi de Naples fit son entrée triomphale dans la ville des Césars. Le lendemain, les arbres de la liberté arrachés, le monument élevé sur le Capitole, à la mémoire de Duphot, abattu, les maisons des républicains démolies et les coups de poignard signalèrent le rétablissement du pouvoir monarchique. Le désordre devint si grand, que Ferdinand dut organiser une garde urbaine pour empêcher les assassinats et conférer l'autorité à un gouvernement provisoire, composé des princes Borghèse, Aldobrandini, Gabrielli, du marquis Massimi et du chevalier Ricci. La foule, qui aime le changement, avait accueill les Napolitains avec enthousiasme. En voyant qu'ils se montraient aussi rapaces que les voleurs du Directoire, et plus vandales, puisqu'ils détruisaient, pour le seul plaisir du mal, jusqu'aux fresques de Raphaël, elle ne tarda pas à les couvrir de malédictions.

Heureusement leur domination devait être courte. Devant les baïonnettes de Macdonald, cette terrible armée napolitaine fondit comme la neige aux rayons du soleil, et, dix-sept jours après l'avoir quittée, les Français rentrèrent à Rome avec le sénat et les consuls.

1. Salgues, *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon Banaparte*, tome II, p. 137.

Mais l'Italie était trop vivement agitée par les agents anglais pontificaux et autrichiens pour que la paix y fût durable. Le 26 mai 1799, Macdonald traversait Rome pour marcher contre les Toscans révoltés, et, le 25 septembre, attaqué par les Autrichiens, les Napolitains et les Anglais réunis, le général Garnier, pour sauver les républicains romains, traitait avec le capitaine Trowbridge et ramenait en France la garnison de Rome et ceux qui voulurent la suivre. Quelques partisans de la République restèrent, et mal leur en prit. Lorsque le représentant du roi de Naples, don Diego Naselli eut institué une junte suprême, formée des anciens membres du gouvernement provisoire, Aldobrandini, Gabrielli, Massimi et Ricci, et une junte d'État ou de justice, qui avait pour président le chevalier Giacomo Giustiniani, et pour fiscal ce Barberi, qui passa, le jour de la proclamation de la République, quatre heures au carcan, la réaction éclata avec toute la fureur des haines italiennes. Au mépris de la capitulation de Garnier, tous ceux qui avaient occupé des emplois sous le gouvernement populaire furent bannis : on confisqua leurs propriétés, on jeta dans les fers, après leur avoir fait subir dans tout le Corso, liés sur des ânes, les outrages et les huées de la populace, le comte Torriglioni, ancien ministre de l'intérieur, homme d'un rare mérite et de mœurs irréprochables et les consuls Zaccaleoni et Dematteïs [1], puis les Napolitains se mirent à piller les magasins et les maisons et à tuer, sous les yeux même de leurs chefs, ceux qui osaient se plaindre.

C'est pendant cette tyrannie qu'il arriva deux événements d'une importance capitale pour Rome, la mort de Pie VI, que le Directoire avait interné à Valence, et la révolution du 18 brumaire, qui à la tête du peuple français mit le général Bonaparte.

1. Carlo Botta, *Storia d'Italia*, tome IV, p. 221.

CHAPITRE XIX

ROME FRANÇAISE.

Pie VII. — Retour du pape à Rome. — Le concordat de 1801. — Napoléon, empereur. — Consistoire secret. — Lettre autographe de Napoléon au saint Père. — Pie VII à Paris. — Désappointement de la cour de Rome. — Le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. — Grand débat entre la tiare et l'épée. — Quel est le souverain de Rome?.... — Les prêtres doivent-ils gouverner?... — Lettre de Napoléon au prince Eugène. — Le général Miollis occupe Rome. — Décrets du 2 avril 1808 et du 17 mai 1809. — Rome est réunie à la France. — La Consulte. — Escalade nocturne du Quirinal. — Radet enlève le pape. — Bon gouvernement de la Consulte. — Département de Rome. — Administration française. — Grands travaux publics. — Restauration des monuments antiques. — Travaux utiles. — Le Monte Pincio. — Le roi de Rome. — Retour de Pie VII et du cardinal Consalvi.

Les représentants des vieilles idées sont comme les rejetons des races royales : le malheur ne les instruit pas. Au moment où le saint-siége était brisé de fait, les cardinaux réunis en conclave à Venise y donnaient au monde le triste spectacle de ces intrigues qui entourent depuis tant de siècles l'élection du chef de l'Église. Divisés en cinq ou six factions, les trente-trois *porporati* italiens qui, avec le Français Maury, et l'Anglais York, allaient choisir le souverain pontife de cent millions d'hommes, se disputèrent au scrutin pendant cent quatre jours cette tiare qu'une acclamation unanime aurait dû donner au plus capable. L'adresse de Consalvi, secrétaire du conclave, prévalut enfin, et, le 14 mars 1800, l'évêque d'Imola, Chiaramonti, auquel on imposa le nom de Pie VII, fut élu de guerre lasse. Monsignor Hercule Consalvi, l'oracle de la coterie du cardinal-neveu sous le pape précédent, et l'âme de tous les complots ourdis contre les Français, n'avait songé qu'à lui en portant Chiaramonti au trône papal. Il connaissait la simplicité du nouvel élu, que les railleurs de Rome appelaient *Pax* (enfant de dix ans)[1], le savait incapable de s'occuper d'affaires, et

1. Satire anagrammatique : *Puer Annis Decem.*

était certain de porter la tiare et le sceptre sous son nom. Appelé aussitôt, en effet, au poste de secrétaire d'État, il fut, à dater de sa nomination, la tête et le bras de ce pontificat dont Pie VII était le titulaire.

Par ses conseils, le nouveau pape quitta Venise et s'achemina vers Rome, où il entra le 3 juillet. L'occupation des Napolitains était si dure, que la population accueillit son pontife avec transports. On avait dressé un arc de triomphe à la porte du Peuple, et ce fut sous une pluie de fleurs et de couronnes qu'il se rendit par le Corso et le pont Saint-Ange au Vatican. Il y était à peine sans grande influence, sans force suffisante pour s'y maintenir, car un parti nombreux et ardent y souhaitait encore la république, lorsque, par un bonheur inespéré, l'homme le plus puissant de l'époque vint au-devant de sa faiblesse. Bonaparte, qui, en un jour, avait conquis l'Italie à Marengo, voulait, selon son expression, bien vivre avec le pape. Comme la restauration de la religion catholique lui semblait indispensable au succès de ses projets de restauration monarchique, il résolut de relever les autels en France, le saint-siége à Rome, et proposa un concordat. Dans sa vivacité militaire, le pemier consul croyait qu'on traitait avec les chasubles comme avec les épées, et il avait donné trois jours au pape pour accepter ou refuser son traité religieux; Consalvi se fit décorer de la pourpre, courut à Paris, et discuta pendant un an les dix-sept articles du concordat signé le 26 messidor an IX de la République française (15 juillet 1801), dans lequel les hautes parties contractantes déclaraient :

Que la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de la grande majorité des Français; que son culte serait public, en se conformant aux règlements de police; qu'il serait fait une nouvelle circonscription des diocèses français; que le premier consul nommerait les évêques, lesquels prêteraient serment de fidélité entre ses mains à la constitution et à la République française, et que Sa Sainteté ne troublerait en aucune manière les acquéreurs des biens ecclésiastiques, et reconnaissait dans le premier consul de la République les mêmes droits et prérogatives dont jouissait près d'elle l'ancien gouvernement[1]. En vertu de ce traité, que le clergé romain blâma

1. *Moniteur*, 26 messidor an IX.

avec aigreur[1], le premier consul accrédita successivement à Rome comme ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, Cacault, un Breton rappelé de ce même poste en 1797 à cause de son royalisme, et le cardinal Fesch.

Depuis longtemps Bonaparte préparait l'empire : le 18 mai 1804, il le fit rétablir par le sénat, et aussitôt le pape fut invité à venir à Paris sacrer et couronner le nouveau Charlemagne. A cette proposition, Consalvi réunit vingt cardinaux des plus influents, leur confia sous le sceau de la confession la dépêche du cardinal Caprara, leur demandant ce que devait faire le pape. Deux des princes de l'Église dirent que l'empereur des Français était illégalement et illégitimement élu, et que Sa Sainteté ne devait pas confirmer cette élection par le sacre, car les oraisons prononcées par lui consacreraient un droit usurpé et illégitime. Six cardinaux craignaient de voir la dignité du chef de la religion compromise s'il se portait à Paris pour une affaire purement humaine et inouïe depuis l'origine de l'Église. Six autres exposaient la crainte du scandale que les fidèles recevraient de la présence de Sa Sainteté en France si le gouvernement français ne voulait pas abroger les lois organiques du concordat. Quatre objectaient que Sa Sainteté se trouverait dans une position des plus fausses s'il arrivait qu'on la fît assister par des évêques constitutionnels, et deux demandaient les raisons qu'elle donnerait aux autres souverains qui voudraient être également sacrés et couronnés par elle[2]?

Les représentants de ces souverains disaient tout bas de leur côté à l'oreille du pape : « Épargnez un outrage de cet éclat à la majesté royale et aux principes sur lesquels reposent toutes les souverainetés modernes; n'abandonnez pas d'anciens amis pour vous jeter dans les bras d'un ami récent : ne sanctifiez point le despotisme militaire, ne légitimez point l'humiliation de l'Europe. La violence est sans durée,

1. Pio (VI) per conservar la fede,
Perde la sede.
Pio (VII) per conservar la sede,
Perde la fede.
Pie VI, pour conserver la foi,
Perdit le saint siége.
Pie VII, pour conserver le saint siége,
A perdu la foi.

2. Archives du ministère des affaires étrangères. Cartons de Rome. Correspondance du cardinal Fesch, 1804.

elle porte avec elle l'élément de sa ruine; le colosse abattu, vous aurez besoin de vos anciens appuis. Il ne s'agit plus de sauver la religion, la religion est sauvée; préserver les trônes antiques, choisir entre la légitimité et l'usurpation, le règne des lois et celui du soldat, voilà ce dont il s'agit aujourd'hui. Ne donnez pas cet exemple funeste qu'un pontife romain, que le chef de la chrétienté ait fait servir la religion à revêtir du pouvoir suprême celui pour qui la religion n'est qu'un moyen, la foi promise qu'une déception, la force qu'un instrument de ravage. Voyez l'Italie esclave, l'Allemagne épouvantée, la France asservie, et demandez-vous s'il vous est permis d'oublier à ce point la dignité du saint-siége et de couvrir d'une solennelle consécration des principes réprouvés par les lois divines et humaines [1]. »

Si le pape avait eu une volonté, il aurait répondu comme les vingt cardinaux, mais la négociation se poursuivait par-dessus sa tête par voie diplomatique : Talleyrand, ministre des relations extérieures de France, et Consalvi, traitaient seuls sérieusement cette affaire derrière le cardinal Fesch et le cardinal Caprara. En trois mois ils furent d'accord; le 29 septembre 1804, le général Caffarelli, envoyé extraordinaire, remettait au pape la lettre d'invitation de Napoléon, et le lendemain cette pièce était communiquée aux cardinaux. Napoléon s'exprimait en ces termes :

« Très-Saint-Père,

« L'heureux effet qu'éprouvent la morale et le caractère de mon peuple par le rétablissement de la religion chrétienne, me porte à prier Votre Sainteté de me donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle prend à ma destinée et à celle de cette grande nation dans une des circonstances les plus importantes qu'offrent les annales du monde. Je la prie de venir donner au plus éminent degré le caractère de la religion à la cérémonie du sacre et du couronnement du premier empereur des Français. Cette cérémonie acquerra un nouveau lustre lorsqu'elle sera faite par Votre Sainteté elle-même; elle attirera sur nous et nos peuples la bénédiction de Dieu dont les décrets règlent à sa volonté le sort des empires et des familles [2]. »

Un mois après le pape sortait de Rome par la porte Angelica,

1. Chancellerie Romaine, anno 1804.
2. Sirey, *Recueil général des Lois et Arrêts*, t. II, an x, 1801 et 1802.

laissant au cardinal Consalvi les pouvoirs les plus étendus pour gouverner la ville et l'Église, et le 17 décembre, sur les vingt-quatre heures[1], un ballon lancé la veille à Paris allait, comme si tout devait être extraordinaire dans la vie de Napoléon, tomber dans la campagne romaine et apprendre aux cardinaux que l'empereur était sacré. La politique de Consalvi, comme il le rappela bientôt à Talleyrand, avait décidé ce voyage, dont l'habile ministre se promettait les plus grands avantages. Au retour du saint-père, il s'aperçut que dans cette joute diplomatique il venait de trouver son maître. De tout ce que la finesse de Talleyrand laissa espérer ou promit peut-être avant le sacre, Pie VII n'obtint rien. Il réclamait les Légations et Bénévent, redemandait Avignon et s'opposait, à cause de l'article du divorce, à la promulgation du Code Napoléon en Italie. On ne lui répondit que par des assurances de respect et des phrases évasives, et lorsque, le 27 juin 1805, il réunit les cardinaux en consistoire, ce fut seulement pour leur apprendre que les sociétés des pères de la *Mission* et des *Filles de la Charité* étaient reconstituées, et que la munificence de l'empereur allait rendre sa splendeur antique à Saint-Jean-de-Latran.

Ce désappointement, bien que dissimulé avec adresse, cachait une vive irritation qui ramena dans le cœur du pape et de ses vénérables frères du sacré collége la vieille haine contre la France, et donna beau jeu aux ministres étrangers... Rome ayant été jusqu'alors une sorte de terrain neutre, devint le foyer des complots que la coalition tramait sans cesse contre l'empire. Madame de Staël y conspirait tout haut avec Kotzebue, et l'Autriche regagnait rapidement le terrain perdu. Avant la fin de l'été de 1805 une sourde fermentation commença de se manifester dans le peuple. Tout à coup on accusa les Français d'avoir assassiné deux marchands de *cocomeri* (concombres) sur la place Navone, et pour prévenir quelque scène sanglante du genre de celles de la place Colonna ou de la porte Septimienne, il fallut que le cardinal Fesch élevât la voix avec Consalvi. Ce prélat, appelé *la sirène* de Rome, que la moindre allusion à l'assassinat de Duphot rendait à l'instant le plus doux des hommes, s'humilia avec sa souplesse accoutumée devant l'oncle de l'empereur; mais, tout en de-

1. Cinq heures du soir.

mandant grâce à ses genoux, il cherchait à le frapper d'un coup de stylet par derrière en le dénonçant à Talleyrand. Le bon sens de l'empereur ne s'y trompa pas. Une lettre sévère, écrite après la victoire d'Austerlitz, apprit, vers le commencement de janvier 1806, à Consalvi, qu'il était deviné.

« Je protégerai constamment le saint-siége, y disait Napoléon au pape, malgré les fausses démarches, l'ingratitude et les mauvaises dispositions des hommes qui se sont démasqués pendant ces trois mois. Ils me croyaient perdu; Dieu a fait éclater, par les succès dont il a favorisé mes armes, la protection qu'il accorde à ma cause. Votre Sainteté, ajoutait-il le 13 du même mois, est souveraine de Rome, mais j'en suis l'Empereur. » Sur ce mot la guerre éclata. « Votre Majesté, répondit Consalvi sous la signature de Pie VII, Votre Majesté établit en principe qu'elle est l'Empereur de Rome. Nous lui dirons avec la franchise apostolique que le souverain pontife, le plus ancien des princes régnants, ne reconnaît et n'a jamais reconnu dans ses États une puissance supérieure à la sienne. Aucun empereur n'a de droits sur Rome; vous êtes immensément grand, mais vous avez été élu, sacré, couronné, reconnu Empereur des Français et non de Rome. Il n'existe pas d'Empereur de Rome. Il n'en peut pas exister, si on ne dépouille le souverain pontife du domaine absolu et de l'empire qu'il exerce seul dans la ville[1]. »

« Charlemagne, écrivait encore Pie VII, contrairement à l'histoire, dont le témoignage sur ce point est formel, a trouvé Rome dans les mains des papes et n'a prétendu aucun droit de domaine ni de supériorité sur les pontifes considérés comme souverains temporels. Il en a reçu la simple qualité d'avocat et de défenseur de l'Église romaine, avec la couronne impériale, et dix siècles écoulés depuis ont rendu toute investigation inutile. La possession pacifique de mille ans est le titre le plus lumineux qui puisse exister entre souverains. »

Napoléon répliqua sans s'émouvoir, et il avait raison en droit féodal, d'où émane le seul titre de possession du pape, que toutes les provinces des États pontificaux appartenaient à l'Empire français et en faisaient partie : qu'il en possédait la souveraineté comme successeur de Charlemagne; que si le pontife était le seigneur de Rome,

1. Lettre de Pie VII à Napoléon, du 21 mars 1806.

il en était lui le suzerain et que le pape lui devait soumission pour le gouvernement temporel comme il la devait lui-même au pape pour le gouvernement spirituel. Allant plus loin à mesure qu'il rencontrait plus de résistance, Napoléon finit par dévoiler toute sa pensée l'année suivante, dans cette lettre écrite de Dresde, le 22 juillet 1807, au prince Eugène :

« Il y avait des rois avant qu'il n'y eût des papes. Le pape actuel s'est donné la peine de venir à mon couronnement à Paris; j'ai reconnu à cette démarche un saint prélat, mais il voulait que je lui cédasse les Légations, je n'ai pu ni voulu le faire. *Les prêtres ne sont point faits pour gouverner.* Pourquoi le pape ne veut-il pas rendre à César ce qui est à César? Est-il sur la terre plus que Jésus-Christ?... Peut-être le temps n'est pas loin, si l'on veut continuer à troubler les affaires de mes États, où je ne reconnaîtrai le pape que comme évêque de Rome, comme égal et au même rang que les évêques de mes États. » Le gant était jeté, il fut ramassé par Pasquin. » Canons de ci, dit le vieux satirique, canons de là, foudres à l'orient, foudres à l'occident. Napoléon et le pontife se sont lancé le dernier mot. Dieu donne la victoire à ses enfants, tard quelquefois, mais il la leur donne toujours. »

Dans cette confiance, que les ambassadeurs des souverains alliés avaient soin d'entretenir, Pie VII refusa avec opiniâtreté d'entrer dans la confédération italique et de fermer ses ports aux Anglais. Un tel refus équivalait à une déclaration de guerre. Le 2 février 1808, Miollis arriva avec six mille hommes, enfonça la porte du Peuple, et occupa militairement la ville et le fort Saint-Ange. A partir de ce moment une lutte, dont il n'était pas difficile de prévoir l'issue, s'établit entre le chef de l'armée d'occupation et le vieux pontife, retiré au palais de Monte Cavallo. Le 27 mars, dix cardinaux, parmi lesquels se trouvait le successeur de Consalvi, qui s'était prudemment retiré devant l'orage, reçurent l'ordre de quitter Rome dans les vingt-quatre heures. Un piquet de soldats prit possession de la poste; des détachements s'emparèrent des imprimeries, et les troupes papales furent incorporées dans nos régiments. Prisonnier volontaire à Monte Cavallo, le pape protestait avec vigueur, défendait le carnaval et inondait Rome de proclamations manuscrites. Cependant, déterminé à en finir, Napoléon, selon sa coutume, alla droit au but. Le 2 avril,

considérant que le pape avait refusé d'entrer dans la ligue italienne, que la donation de Charlemagne, son illustre prédécesseur, des pays composant l'État pontifical, fut faite au profit de la chrétienté et non à l'avantage des ennemis de notre sainte religion, et vu la demande des passe-ports faite par l'ambassadeur de la cour de Rome, l'Empereur décrétait la réunion à perpétuité au royaume d'Italie des provinces d'Urbin, Ancône, Macerata et Camerino [1].

Le 21 du même mois, le gouverneur de Rome, monsignor Cavalchini, l'un des organisateurs du guet-apens qui coûta la vie à Duphot, enlevé militairement de son palais, fut envoyé à Fenestrelles. Enfin, le 17 mai 1809, Napoléon, aux prises avec l'Autriche, rendit, à son camp impérial de Vienne, le décret suivant, qui retentit sur les bords du Tibre comme l'annonce du canon de Wagram :

« Considérant que, lorsque Charlemagne, empereur des Français et notre auguste prédécesseur, fit don aux évêques de Rome de diverses contrées, il les leur céda à titre de fiefs, pour assurer le repos de ses sujets, et sans que Rome ait cessé pour cela d'être une partie de son empire; *considérant que depuis ce temps l'union des deux pouvoirs spirituel et temporel, ayant été, comme elle est encore aujourd'hui, la source de continuelles discordes;* que les souverains pontifes ne se sont que trop souvent servis de l'influence de l'un pour soutenir les prétentions de l'autre, et que par cette raison, les affaires spirituelles, qui de leur nature sont immuables, se trouvent confondues avec les affaires temporelles qui changent suivant les circonstances et la politique des temps; considérant enfin que tout ce que nous avons proposé, pour concilier la sûreté de nos armées, la tranquillité et le bien-être de nos peuples, la dignité et l'intégrité de notre empire avec les prétentions temporelles des souverains pontifes, a été proposé en vain :

« Les États du pape sont réunis à l'empire français.

« La ville de Rome, premier siége du christianisme, et si célèbre par les souvenirs qu'elle rappelle et les monuments qu'elle conserve, est déclarée ville impériale libre.

« Les monuments de la grandeur romaine seront conservés et maintenus aux dépens de notre trésor.

1. Brefs du pape Pie VII et Recueil de pièces officielles publiés en 1814, par Schœll, numéros 17, 20, 35, 37, 38.

« La dette publique est déclarée dette de l'empire.

« Les revenus actuels du pape seront portés jusqu'à deux millions de francs, exempts de toute charge et redevance.

« Une Consulte extraordinaire prendra, le 1er juin prochain, possession en notre nom des États du pape, et fera en sorte que le gouvernement constitutionnel y soit en vigueur le 1er janvier 1810 [1]. »

Nommée le même jour, la Consulte, qui se composait du général Miollis, président, Salicetti, de Gerando, Janet, Dalpozzo, et Balbo, entra en fonction le 10 juin au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. A dix heures du matin on amena le pavillon pontifical, et salué par les canons du vieux fort, le drapeau tricolore, si glorieux alors en Europe, s'éleva majestueusement sur les deux mâts de la plate-forme, et alla se déployer dans les mains de l'archange. On publiait en même temps à son de trompe dans tous les rioni le décret du 17 mai. Le pape, ainsi qu'on devait s'y attendre, répondit le jour même et le lendemain par une protestation énergique et une bulle d'excommunication que des mains fidèles placardèrent aux lieux accoutumés (*luoghi soliti*), c'est-à-dire aux portes des trois basiliques de Saint-Pierre, de Sainte-Marie-Majeure et de Latran. Par une fâcheuse coïncidence, une flotte anglaise louvoyait en ce moment le long des côtes en vue de Rome. Afin d'empêcher un débarquement, Miollis avait été forcé d'envoyer toutes les troupes disponibles sur les hauteurs de Velletri, et lorsque le pape songeait, disait-on, à descendre en habits pontificaux du Quirinal pour appeler le peuple aux armes. Le nouveau gouvernement ne pouvait disposer, dans une ville de cent cinquante mille âmes, que de cinq cents hommes d'infanterie et de cent gendarmes. Dans cette situation que chaque jour aggravait, car on était sans nouvelles de l'empereur, occupé à manœuvrer sur le Danube, la Consulte, en présence des flottes anglaises, de l'insurrection de la Bavière et du Tyrol, qui refluait jusque dans les légations, et de la fermentation des classes pauvres poussées à la révolte par les prêtres et les moines, ne trouva pas d'autre parti à prendre que d'éloigner le pape.

Le 4 juillet au matin, Miollis en donna l'ordre au général de gendarmerie Radet. On s'y attendait au Quirinal. Depuis dix mois, un homme

1. *Bulletin des Lois.*

sûr observait toutes les nuits, par l'ordre du cardinal Pacca, secrétaire d'État, les mouvements des troupes françaises; des gardiens veillaient à toutes les portes, bien qu'elles fussent fermées à double tour; une sentinelle avait été placée sur la terrasse qui domine la cour de la *panneteccia* (paneterie); on avait doublé la garde mensuelle des Suisses. Enfin, pour plus de sûreté, le secrétaire d'État Pacca faisait la ronde à minuit, inspectant tous les postes, et s'assurant par ses propres yeux de l'exécution de ses ordres. Ces dispositions avaient eu pour effet d'exciter les alarmes des Transtévérins, dont on voyait rôder des groupes jusqu'au jour autour du palais [1]. Dans la nuit du 5 juillet, ils ne vinrent pas, en même temps des détachements d'un bataillon napolitain, commandé par le général Pignatelli, fermaient les ponts, et le Quirinal était investi de toutes parts sans que l'officier placé en vedette sur la tour de la grande porte eût conçu le moindre soupçon.

A deux heures trente-cinq minutes Radet donne le signal à voix basse. Aussitôt un détachement de trente hommes escalade les murs du jardin près de la grande porte derrière la cour de la paneterie pendant qu'un autre détachement de vingt-cinq hommes gardait la petite porte dans la rue qui descend au *lavotojo* (évier). Le colonel Siry monte avec cinquante hommes par la fenêtre d'une chambre non habitée, dans le centre des bâtiments touchant au Quirinal, où logeaient les gens de service du pape. Radet avait essayé de monter par la toiture, mais deux échelles ayant cassé, il dut renoncer à son projet et revenir à la grande porte. L'horloge du Quirinal sonnait trois heures : au son de la cloche de la chapelle, mise tout à coup en branle, mais qui s'arrêta au bout de deux minutes, se mêlent ces cris : *all'arme! all'arme! traditori!*... Radet ordonne aussitôt de briser à coups de hache la petite porte pratiquée dans l'un des battants du grand portail lorsqu'elle fut ouverte par les soldats du colonel Siry, parvenu enfin dans la cour intérieure. Le général rassembla son détachement, le réunit à celui du colonel, et après avoir mis une garde à l'entrée et dispersé un gros d'ouvriers, qui faisaient mine de se défendre, dans l'angle de la cour à droite, il monta, d'appartements en appartements, jusqu'à l'antichambre de la salle du trône dite des

1. *Mémoires du cardinal Pacca sur la captivité de Pie VII*, t. I, p. 66.

sanctifications. Là était rangée la garde suisse de Sa Sainteté forte de quarante hommes y compris le capitaine, tous armés et en bon ordre dans le fond de la pièce. Il somma les Suisses de se rendre, et les fit désarmer, conduire et garder à vue dans leur propre corps de garde [1].

Pendant ce temps, averti par les soins du cardinal Pacca, le pape s'était levé et avait gagné avec son secrétaire d'État, le cardinal Despuig et quelques prélats, officiers et employés de la trésorerie, la salle des audiences. La porte en était ouverte. Voyant de la lumière, Radet se dirige de ce côté et se trouve face à face avec le pape assis à son bureau et revêtu de ses habits pontificaux. Durant quelques minutes il y eut un profond silence. Pâle et se soutenant à peine, le général s'avance enfin respectueusement, s'incline et balbutie d'une voix tremblante : qu'autant il en coûtait à son cœur de remplir auprès de Sa Sainteté une mission douloureusement sévère, autant ses serments et des devoirs sacrés lui en imposaient l'obligation. A ces mots le pape se leva et répondit avec émotion : « Pourquoi venez-vous à cette heure troubler ainsi ma demeure et mon repos?... Que voulez-vous?... — Très-saint Père, reprit le général, je viens au nom du gouvernement réitérer à Votre Sainteté la proposition de renoncer officiellement à sa souveraineté temporelle.» Le pape leva les yeux en étendant la main : « Je n'ai agi, dit-il, dans tout ce que j'ai fait, qu'après avoir invoqué les lumières de l'Esprit Saint, et vous me taillerez plutôt en pièces (*à pezzi*) que de m'arracher une rétractation. » Radet n'avait plus dès lors qu'à exécuter ses ordres : il mit le pape et le cardinal Pacca dans une de ces voitures fermées qu'on nomme *bastardelle* (casseroles), sortit de Rome par la porte Pia et conduisit son captif à Savone [2].

A peine Pie VII eut-il quitté Monte-Cavallo, que rien ne gêna plus l'action de la Consulte. Ceux qui la composaient se mirent donc à l'œuvre, et travaillèrent avec un zèle qu'on ne peut trop louer à initier Rome aux idées françaises. C'était une rude tâche; il s'agissait de répandre à flots l'air et la lumière de la civilisation dans des esprits aussi obscurs, aussi encombrés des débris du passé qu'une ruelle du Ghetto, pleine de vieilles hardes. Les membres de la Consulte ne

1. *Relazione dei fatti accaduti in Roma*, ne'li 4 febbrajo e 21 marzo dell' anno 1809.
2. Radet, Relation exacte et détaillée de l'enlèvement du pape Pie VII. Paris, septembre 1814.

reculèrent pas. L'État pontifical proprement dit fut divisé en deux départements. On forma des légions civiques, un corps municipal, des tribunaux jugeant d'après les lois françaises; on supprima les couvents d'hommes et de femmes, à l'exception des Camaldules que sauvèrent leurs mœurs chrétiennes et leurs vertus. Les sciences, les lettres, les arts, l'agriculture, le commerce, attirèrent ensuite l'attention de la consulte. Toutes les branches de la prospérité publique, vivifiées par le soleil de l'empire, se développèrent bientôt avec vigueur. Sous le gouvernement papal, la ville ne possédait ni revenu, i administration municipale. Un sénatus-consulte acheva de la transformer. Réunie à l'empire et devenue chef-lieu d'un département qui portait son nom avant que l'année 1810 se fût écoulée, Rome n'eut plus rien à envier aux villes françaises [1]. A ce pouvoir ecclésiastique, fils du chaos et père du désordre, qui ne laissait derrière lui que les traces d'une effroyable dilapidation et le déficit, succéda la régularité, l'économie et la probité sévère de l'administration impériale. Aussi, en quatre ans le préfet de Rome et son conseil firent des prodiges.

Depuis les Césars et les grands papes on n'avait pas imprimé un pareil essor aux travaux publics. Une commission, composée du baron Daru, intendant des biens de la couronne, du duc Braschi, neveu de Pie VI et maire de Rome, et du prince Gabrielli, l'un de ses adjoints, s'occupa d'abord de la restauration des monuments antiques. Voici dans quel état l'administration française les trouva : au pied du Capitole, vers le Forum, un amas séculaire d'immondices formait une terrasse qui, touchant presque à l'astragale des colonnes du temple de Jupiter Tonnant, s'élevait à dix mètres au-dessus du sol antique. Une rampe de difficile accès, construite sur la pente de ce remblai, conduisait sur la place du Capitole. Au-dessous de ce monceau de débris, des maisons occupaient l'aire du temple de la Concorde; d'autres maisons et des greniers étaient bâtis entre la colonne dédiée à Phocas et l'arc de Septime Sévère. Le temple d'An-

1. Le département de Rome était borné au nord par les départements de l'Ombrone et du Trasimène; à l'est par le département du Trasimène et le royaume de Naples; au sud par le même royaume et la Méditerranée; à l'ouest par la Méditerranée. Sa superficie était d'environ 1,300,000 hectares; sa population, de 560,000 individus. Il était divisé en six arrondissements : Rome, Frosinone, Rieti, Tivoli, Velletri et Viterbe.

Le maire, qui était en 1813 le baron *Braschi*, avait huit adjoints : les princes Buoncompagni, Gabrielli, Cesarini, Curti Lepri, et MM. Origo, Albani, Marconi, Costacuti.

tonin et de Faustine était enterré jusqu'au-dessus des bases des colonnes liées entre elles par la lourde grille d'une église, dont la façade du plus mauvais goût contraste si péniblement avec l'élégance de ce portique. En face on n'apercevait plus que les chapiteaux des colonnes du temple de Jupiter Stator, et l'immense vasque de granit qui est aujourd'hui au pied de l'obélisque de Monte-Cavallo touchait par ses bords au sol et se dégradait sous les roues des charrettes qu'on y roulait pour les laver[1].

Plus loin, les vastes voûtes du temple de la Paix, fermées par des murailles, servaient d'étables à des bestiaux et de remises aux charrons du Campo-Vaccino, et un amas de débris s'élevait jusqu'à la naissance des arcs. Au delà de ce temple, et au point culminant du vallon du Forum, placé à treize mètres au-dessus du niveau du sol pris au pied de l'arc de Septime, une ligne de mauvaises constructions coupait la vue en s'étendant de l'église et du monastère de Santa Francesca Romana à l'arc de Titus. La contre-pente du coteau vers le Colysée, occupée par une vigne, présentait un relief irrégulier formé de débris jusqu'au mur extérieur de ce monument, rempli lui-même de dépôts entassés dans toute son aire sur trois ou quatre mètres de hauteur. Ses voûtes entr'ouvertes, ses murs lézardés, annonçaient une ruine prochaine, accélérée encore par une active végétation, et que le contre-fort hardi élevé par Pie VII ne retardait que sur un seul point. Enfin, sur les bases du Viminal, les salles des Thermes de Titus, explorées à plusieurs reprises, avaient été aussitôt remplies de terre. Au fond du Vélabre, de misérables constructions masquaient les temples de Vesta et de la Fortune virile; l'arc de Janus était obstrué de terre et de débris, et la colonne Trajane, presque dérobée à la vue par des masses de bâtiments modernes sans intérêt, sortait comme du fond d'un puits d'une place si étroite qu'on pouvait à peine voir ce monument immortel du génie d'Apollodore[2].

En quatre ans l'administration française dégagea les trois colonnes du Forum jusqu'au sol antique, c'est-à-dire à environ quinze mètres de profondeur, les redressa, car elles avaient perdu leur aplomb et n'étaient retenues que par la pression des terres qui les ensevelis-

1. *Moniteur* de mai et de juin 1811.

2. Le comte de Tournon, préfet de Rome, de 1810 à 1814, *Études statistiques sur Rome*, t. II, p. 237-266.

saient, et les affermit pour des siècles en remplaçant par une base neuve leur stylobate rongé par le temps. Le temple du Capitole, consacré à la Concorde selon les uns, et, selon les autres, à la Fortune, fut déblayé des constructions vulgaires appuyées contre ses colonnes; son ravissant portique de granit apparut entièrement isolé, et ce travail permit de reconstruire sur des murs de soutènement la route qui mène au Capitole, par une pente accessible aux voitures. Alors changea totalement d'aspect ce versant du mont Capitolin, si riche de restes précieux, et depuis tant de siècles changé en réceptacle d'immondices. Au-dessous de ces monuments du *Clivum capitolinum*, la colonne isolée qui, à l'entrée du forum de César, disparaissait cachée entre deux vieilles maisons, dégagée par leur démolition et profondément fouillée, fut reconnue par l'inscription de sa base pour un monument antique remanié et consacré à Phocas[1].

En remontant vers l'arc de Titus, on déblaya la vasque de granit du Forum et le temple d'Antonin et de Faustine jusqu'au pavé de la voie Sacrée. De plus importants travaux s'exécutaient simultanément au temple de la Paix, ou, pour parler le langage de l'érudition contemporaine, à la basilique de Constantin. Les constructions modernes ayant disparu, les terres, les débris de murs et de routes furent enlevés, et, sous leur amas conservateur, la fouille mit à découvert, à une profondeur de plusieurs mètres, le parvis formé de marbres précieux. Alors les trois voûtes colossales recouvrèrent leurs proportions, et on put comprendre le plan de l'immense monument. Entre ce temple ou cette basilique et l'arc de Titus se trouvaient, comme nous venons de le dire, un couvent, une église et une ligne de misérables constructions masquant la vue du Colisée. L'administration française abattit les greniers et une partie du couvent; mais, par respect pour sainte Françoise, qui pouvait être aussi bien ailleurs, elle s'arrêta devant une église d'un aspect déplorable, et dont l'odieuse façade coupe l'un des plus admirables points de vue de Rome ancienne. Vers le vallon du Colisée, elle fit abaisser le sol pour découvrir le soubassement du temple de Vénus et de Rome, et, après avoir isolé ce vieil arc de Titus que l'architecte *romain* Valadier devait restaurer plus tard d'une façon si barbare, elle porta toute son attention sur le Colisée.

1. Rapports de Valadier et de Comporesi, architectes.

Rouargue Frères del et sc.

Imp.ie Delamain R. s. Sait-le-Grand Paris.

LE CAPITOLE

Ce magnifique monument, qui avait résisté aux Barbares et aux barons du moyen âge, n'avait pu résister aux neveux du pape. Toute la partie extérieure de l'enceinte du côté du midi avait été démolie pour élever le lourd palais de Venise et ceux des Farnèse et des Barberini. Échappée seule à la barbarie du népotisme, l'enceinte septentrionale menaçait ruine : les lézardes des murs et les crevasses des voûtes annonçaient une chute prochaine. L'administration française commença par faire enlever les terres qui entouraient le monument du côté du nord. Un mur fut construit pour soutenir le terrain laissé hors de la fouille et sur lequel passait la route de Naples. On poursuivit ensuite les déblaiements dans l'intérieur de l'édifice, et ses portiques nettoyés, les dalles de son parvis mises à découvert, on put librement, après treize siècles, circuler sous le triple berceau de voûtes et suivre sur les marbres usés les traces du peuple romain.

Les travaux exécutés aux Thermes de Titus, dans la vallée du Tibre et au forum de Trajan ne furent pas moins utiles. Les sept salles du bon empereur, les temples de la Fortune virile et de Vesta, la colonne Trajane et la basilique Ulpienne, déblayés jusqu'au sol antique, se montrèrent de nouveau dans leur beauté première. Des architectes français[1] réparèrent en outre le Panthéon, Saint-Pierre, le Quirinal, le Vatican, le palais de la chancellerie, construisirent deux cimetières, l'un à l'est, à côté du couvent de *San Lorenzo fuori delle mura*, l'autre à l'ouest, sur les ruines de la villa Sachetti, et tracèrent sur la vieille colline Hortulane les plans du Pincio, la seule promenade digne de ce nom que possède Rome moderne.

Tandis que Miollis, gouverneur général, le comte de Tournon, préfet, et le baron Daru, intendant de la couronne, imprimaient sur la vieille terre de Romulus ces marques ineffaçables de la domination française, le 25 mars 1811, l'artillerie du fort Saint-Ange réveilla la ville en sursaut. Cent coups de canon lui annonçaient qu'un fils était né à l'empereur Napoléon, et que ce fils, couronné avant d'être au monde, était roi de Rome. Toutes les cloches de la métropole du christianisme saluèrent l'heureux souverain. Dans l'église de Saint-Louis, père des Bourbons, le fidèle clergé de Sa Majesté Impériale chanta solennellement l'hymne ambroisien, en signe de réjouissance.

1. MM. Berthaut et de Gisors.

Le 8 juin, à la nuit, au bruit des canons de la flottille de Civita-Vecchia, qui avait remonté le Tibre pour donner le signal des fêtes, le Capitole, le Forum, les temples de la Concorde, d'Antonin, de la Paix, les arcs de triomphe de Septime, de Titus, de Constantin et le Colisée s'illuminèrent à la fois. Les courses de chevaux, les chants, les danses et les transports accoutumés des poëtes, qui voyaient, dans leur enthousiasme, les *sept collines bondir de joie comme les agneaux*[1], célébrèrent durant tout le mois de la *jeunesse* le baptême du roi de Rome. A genoux devant son berceau, des milliers de flatteurs promettaient les plus illustres destinées au fils d'Achille[2]. Trois ans plus tard Napoléon allait à l'île d'Elbe, les Autrichiens emportaient le roi de Rome à Schœnbrunn, et entre le cardinal Pacca et l'habile Consalvi, Pie VII rentrait au Quirinal.

1. Glorioso, il Capidoglio
E d'orgoglio
Gia spirante
Per il Prence acora infante...
Salve o germe d'alto eroi
Cresci a noi
Speme e amore... (Comoli.)

Gli idi di Marzo
Il sol conduce
Che Roma spense
Il primo duce
D'alto destino
Va·o disegno
E a sette colli
Prepara il regno. (Norberto Zavicci, *des Arcades*,)

2. Odo un vagito : al nuovo sono i colli
Di gioja esultan qua i lanuti arieti!
Quando pascendo per l'erbete molli
Saltano lieti....

Salve alla terra e al ciel propagni cara!
Salve o speranza degli Ausoni liti!...
Quant trofei, quante vitorie e lauri
Cerchio ti fon.... (L'abbate Picin)

CHAPITRE XX

LES TRIUMVIRS MODERNES.

Joachim Murat. — La Sainte-Alliance, 1815 et 1817. — Réaction cléricale. — Le San-Fédisme et les Carbonari. — Les Autrichiens au Monte Mario, en 1821. — Bulle contre les Carbonari. — Homélie de l'évêque d'Imola. — Mort de Pie VII. — Léon XII. — Retour au moyen âge. — Gouvernement du *Sacré Cœur*. — Mort de Léon XII. — Pie VIII et le cardinal Albani. — Mort de Pie VIII. — Les neveux de l'empereur. — Conclave de 1831. — Grégoire XVI. — Le cardinal Bernetti. — *Memorandum* des grandes puissances. — Gouvernement de Grégoire XVI. — Le cardinal Mastaï. — Conclave de 1846. — Élection de Pie IX. — L'amnistie. — Ciciruacchio et le père Ventura. — Statuts du 14 mars 1848. — Manifeste de Pie IX. — Les cercles politiques. — Coup d'État du 16 septembre. — Nouveau ministère. — Assassinat de Pelegrino Rossi. — Émeute du Quirinal. — Ministère Mamiani. — Fuite de Pie IX à Gaëte. — La junte d'État. — Convocation de la Constituante. — Mazzini. — Son discours aux constituants. — Triumvirat républicain. — Siége de Rome. — Garibaldi au Capitole. — Retour du pape.

'ÉTAIT Joachim Murat qui avait rétabli Pie VII en tournant son épée contre la France, lorsque épuisée, sanglante, accablée par le nombre, elle se défendait à peine. Ce fut lui qui, le 22 mars 1815, le chassa de nouveau de Rome. Prenant les armes à la nouvelle du départ de son maître de l'île d'Elbe, pour essayer de racheter sa défection de 1813, il parut avec ses Napolitains du côté de Terracine, et le saint Père s'enfuit du Quirinal, en disant aux prélats éplorés : « Ne craignez rien : c'est un orage qui durera trois mois. » L'orage dura cent jours : il emporta Napoléon à Sainte-Hélène et ramena le pape en triomphe à Rome. Consalvi avait réussi au congrès de Vienne. La Sainte-Alliance venait de restaurer le pouvoir temporel de la papauté. Il était dit dans l'article 103, que la Marche avec Camerino et leurs dépendances, ainsi que le duché de Bénévent et la principauté de Ponte-Corvo, faisaient retour au saint-siége, et qu'il rentrait en possession des légations de Ravenne, de Bologne et de Ferrare, à l'exception de la partie de Ferrare située sur la rive gauche du Pô. L'Autriche

se réservait encore le droit de garnison dans Ferrare. Après la captivité de Savone et de Fontainebleau, la cour romaine aurait dû chanter pour le traité de Vienne son *Te Deum* le plus solennel. Mais, quoiqu'on lui eût donné plus qu'elle n'avait jamais possédé, elle protesta et se prétendit spoliée. Cette fois, la Sainte-Alliance n'écouta plus Consalvi et le renvoya au Quirinal où il était temps qu'il arrivât.

Une réaction pleine de fanatisme y brandissait déjà le poignard. Pendant un mois, tous ceux qui avaient rempli des emplois sous la domination française furent entre la vie et la mort. Sans l'adresse de quelques gens de bien qui parvinrent par des fêtes et d'éclatantes réjouissances à détourner l'attention de la classe pauvre placée sous la main du clergé, le sang eût coulé à flots. Condamnant et bouleversant tout, cette réaction aveugle entraînait violemment le pape. Le cardinal Pacca, son chef à Rome, non content du rétablissement des jésuites qu'il avait obtenu le 7 août 1814 de la faiblesse de Pie VII, rêvait la restauration complète du moyen âge, et allait moins loin encore que Rivarola, qui appelait l'enregistrement et le code civil *des œuvres de l'enfer*. En arrivant de Vienne, Consalvi fut effrayé. L'âge avait calmé ses fougues d'autrefois. Le secrétaire d'État de 1815 ne ressemblait plus au chef de la coterie Braschi. Sans être plus libéral, il était plus prudent, et il voyait bien qu'il fallait, sous peine d'être entraîné à l'abîme, élever une digue devant ce torrent roulant avec trop de furie vers le passé. Assez intelligent pour comprendre en outre qu'une longue trêve succéderait aux agitations de la révolution et aux batailles de l'empire, il inventa un gouvernement *de statu quo*, sorte de compromis tacite entre le passé et le présent, qui ne satisfaisait personne et n'avait qu'un seul but, celui de laisser mourir en paix deux vieillards, l'un sur le siége pontifical et l'autre à la secrétairerie d'État.

Constitué par le *motu proprio* de 1816, ce gouvernement, assemblage incohérent des débris du système administratif français et des vieux abus de l'administration romaine, ne tarda pas à devenir un instrument de tyrannie entre les mains des prêtres qui étaient rentrés dans tous les emplois. Aussi, pendant que Pie VII envoyait des cierges bénits aux princes de la maison de Bourbon; que Consalvi, ce Mazarin pontifical, signait, le 11 juin 1817 avec Louis XVIII, un concordat abolissant celui qu'il avait signé le 15 juillet 1801 avec Napoléon, et ra-

menant la France au concordat de François Ier, la réaction cléricale levait la tête avec tant d'audace, que l'esprit public s'indigna, les hommes d'opinion même modérée s'exaltèrent, s'unirent en secret, et deux affiliations rivales se trouvèrent bientôt en présence, le *san-fédisme* et le *carbonarisme*.

De tout temps il a existé des associations mystérieuses ayant pour objet la défense de la religion et du saint-siége. Au parti guelfe succéda le parti des Pacifiques et de la Sainte-Union : de ce dernier naquit le *san-fédisme* dont les adeptes prêtaient serment de défendre la religion catholique, les priviléges de la cour romaine et du pontificat et le pouvoir temporel du pape, contre les complots des novateurs et contre les entreprises des puissances. Cachée dans l'ombre et formidable, car si elle avait la tête à Rome elle avait des bras dans tous les pays, conduite par les plus habiles cardinaux et les princes romains les plus influents, cette association pesait sur le gouvernement, et en était obéie plutôt qu'elle ne lui obéissait. Poussée par la jalousie de secte, autant que par sa passion politique, elle força, en 1817, le paisible Consalvi à persécuter les *carbonari*. Ceux-ci étaient issus des francs-maçons, comme les san-fédistes des guelfes et des pacifiques. Le but où ils tendaient, tout le monde le connaît aujourd'hui, mais alors il était couvert d'un voile si épais, que l'œil des espions du san-fédisme et de la police de Rome ne pouvait l'entrevoir. On savait seulement que les carbonari s'engageaient par serment et sous peine de mort à ne rien révéler de ce qui se passait dans leur secte, et qu'ils conspiraient contre le principat temporel du saint-siége. Il n'en fallait pas davantage pour les rendre criminels. Le gouvernement sévit contre eux avec rigueur : ils ripostèrent à l'italienne par des coups de poignard ; et le sang avait déjà coulé plusieurs fois, versé par des mains invisibles, lorsque en 1820 et 1821 la liberté se réveilla tout à coup en Espagne, à Naples et en Piémont. Aussitôt on entendit le pas lourd des Autrichiens sous les murs de Rome. Ils allaient égorger les libéraux républicains et piémontais, et s'arrêtèrent au pied du Monte Mario pour donner le temps au san-fédisme de faire signer au pape une bulle fulminante contre les carbonari.

Dans cette bulle, donnée auprès de Sainte-Marie-Majeure, le 13 septembre 1821, Pie VII appelait les carbonari des loups rapaces (*lupi rapaci*), les comparait aux priscillianistes, et leur ordonnait de se dis-

soudre sous peine de mort. Comme les événements changent les hommes ! un quart de siècle auparavant, lorsqu'il n'était que l'humble Chiaramonti, évêque d'Imola, le même pape adressait à ses diocésains cette belle homélie :

« La liberté, chère au ciel et à la terre, est une des facultés de l'homme : elle est le pouvoir d'agir ou de n'agir pas, mais dans les limites de la loi divine et humaine. Le but que se propose le plus ardemment le disciple de Jésus-Christ consiste à mettre de l'ordre dans ses actions et dans ses passions, à mettre en harmonie les forces inférieures avec les forces supérieures, à subordonner la chair à l'esprit, les plaisirs à l'honnêteté, à diriger ses facultés vers la fin ordonnée de Dieu. Le gouvernement démocratique adopté parmi nous, mes très-chers frères, n'est pas en contradiction avec ces maximes et ne répugne point à l'Évangile ; il exige même toutes ces vertus sublimes qu'on n'apprend qu'à l'école de Jésus-Christ, et qui si elles sont pratiquées religieusement, feront votre bonheur, la gloire et la splendeur de la République.

« Si les vertus morales donnèrent tant de lustre à la liberté romaine, combien ne devons-nous pas croire la vertu plus nécessaire dans la démocratie actuelle, nom que le Verbe de Dieu a sanctifié. Les vertus morales, qui ne sont autre chose que l'ordre établi par l'amour éternel, nous rendront bons démocrates : elles nous feront aimer la vraie démocratie, qui ne désire que le bonheur de tous ; qui, repoussant la haine, l'infidélité, l'ambition, est fidèle au devoir et n'usurpe point les droits d'autrui. Ces vertus conserveront au milieu de nous cette égalité bien entendue, qui, nous montrant la loi toujours juste, soit qu'elle protége, soit qu'elle punisse, nous trace en même temps, en présence de la loi divine et humaine, les devoirs que chacun doit remplir dans la démocratie envers Dieu, envers soi-même et ses semblables.

« Les préceptes de l'Évangile, les traditions des apôtres, les maximes de ces grands philosophes, les pères et les docteurs de l'Église, concourent au maintien de la paix, à la véritable grandeur de l'état démocratique, à l'amélioration des hommes. Le glorieux objet de notre démocratie doit être d'établir la plus grande union possible de sentiments, de cœur, de force physique et morale, pour qu'il en résulte une douce fraternité parmi nous. Peut-être suffit-il d'une vertu commune

pour rendre durable le bonheur des autres gouvernements : dans la démocratie, au contraire, il faut s'efforcer d'atteindre le plus haut degré de vertu ; étudiez et exécutez l'Évangile, et vous ferez la gloire de la République. Ne croyez pas que la religion catholique s'oppose à la forme du gouvernement républicain. Dans cet état, en vivant unis avec votre divin Sauveur, vous pouvez concevoir une juste espérance de votre salut éternel. Oui, mes chers frères, soyez bons chrétiens et vous serez excellents démocrates [1]. »

S'il s'était souvenu de ces paroles, l'exilé de Savone n'aurait pas condamné à l'exil et au martyre du Spielberg une foule de Romains moins exaltés qu'il ne l'avait été lui-même, et il n'eût pas laissé, en rendant son âme au Seigneur, un gouvernement peu aimé au dedans, et peu estimé au dehors [2]. Le 22 août 1823 on porta son corps au Vatican pour la neuvaine des obsèques. Le cortége, précédé de détachements de cavalerie, s'avançait lentement au milieu de la foule : il était formé de la garde noble, de la garde civique, de la garde suisse et des différents corps de la garnison de Rome. Sept pièces d'artillerie avec leurs caissons roulaient devant une litière à deux mules, surmontée d'un dais, où l'on voyait le pape avec son trirègne, porté à visage découvert. Les principaux officiers de sa maison l'entouraient, mais il n'y avait là aucun prêtre. On n'entendait aucun chant religieux [3]. Ce fut au bruit d'une musique militaire et dans un appareil qui paraissait annoncer plutôt les funérailles d'un général d'armée que d'un souverain pontife, que Pie VII alla remplacer Pie VI dans le sarcophage aérien où chaque pape attend son successeur.

Le sien fut le cardinal della Genga, qui prit le nom de Léon XII. Candidat du parti san-fédiste, rétrograde ou ultra, qui suivait au conclave le mot d'ordre du cardinal Pacca, monsignor della Genga l'emporta, après vingt-trois jours de lutte, sur les candidats du parti modéré, dirigé par Consalvi. On rapporte que lorsque les cardinaux se prosternèrent à ses pieds, il leva sa longue robe de pourpre et leur montra ses jambes enflées, en disant qu'elles fléchissaient sous le fardeau dont ils l'avaient chargé. L'infirmité de ce vieillard, indice d'une mort prochaine, était l'image de son pontificat.

1. Regist. de Pie IX.
3. Poco amato dentro, poco stimato fuori. (Luigi Carlo Farini, *lo Stato Romano*, t. I, p. 19.)
3. Artaud de Montor, *Vie de Pie VII*, t. II.

Confiant le gouvernail à un septuagénaire presque tombé en enfance, Della Somaglia, il s'efforça, pendant six années, de pousser la barque de saint Pierre contre le courant de son siècle. C'était pitié de voir ces deux champions décrépits du passé, fermant les yeux aux lumières de la civilisation et raidissant leurs bras pour arrêter l'humanité. Ces projets heureusement étaient plus grands que leurs forces. Les idées rétrogrades de Léon XII n'exercèrent point d'influence sérieuse hors des États romains; mais elles portèrent le désordre, la terreur et le désespoir dans les légations et la ville : ce qu'on aurait peine à croire si le fait n'était pas d'hier, le pape commença par appliquer aux Juifs les lois barbares du moyen âge. Il les enferma dans le Ghetto, leur ôta le droit de propriété, ressuscita les avanies des temps d'ignorance, et les mit sous la main du Saint Office. Le san-fédisme eut ensuite libre carrière, et il répara le temps perdu sous l'administration modératrice de Consalvi. En un clin d'œil Rome et les provinces furent couvertes de gendarmes, de sbires délateurs et de moines prêchant publiquement contre les libéraux. Les cardinaux Palotta, Rivarola, Invernizzi, chefs furibonds des san-fédistes, répondaient à l'attente de leur parti. Dans le seul district de Ravenne monsignor Rivarola condamna cinq cent huit carbonari, le 31 août 1825, à la potence, aux travaux forcés, à la prison perpétuelle ou à temps dans une forteresse, à l'internement et à la surveillance. Le pape, pendant ce temps, accordait des priviléges aux corporations religieuses, célébrait le jubilé, envoyait le chapeau et l'estoc (*berreton e lo stocco*) au duc d'Angoulême, restaurateur de l'absolutisme en Espagne, donnait la toge du juge à l'inquisiteur, la robe de l'inquisiteur au juge, et laissait le san-fédisme triomphant gouverner avec la police, le confessionnal et la potence. Ce gouvernement, dit du Sacré-Cœur par les fanatiques san-fédistes, dura jusqu'au 5 février 1829. Ce jour-là, le bruit se répandit que Léon XII était attaqué d'une strangurie. A l'instant même il fallut mettre une sentinelle devant la statue de Pasquin, qui recommençait à dire la vérité. Le 8, le pape reçut le viatique, et le 10, le sénateur fit sonner la grosse cloche du Capitole qui annonçait sa mort. Ses actes avaient soulevé tant de haine, qu'au moment où toutes les cloches de Rome répondirent à celle du Capitole, la joie si impie devant un cercueil, éclata de toutes parts. Ses serviteurs n'avaient pas attendu qu'il eût les yeux fermés pour abandonner, au

dernier moment, ce vieillard, seul au monde, sans famille, sans amis et sans courtisans, car le pouvoir l'avait quitté avant la vie : le peuple romain le maudit jusque dans la tombe, et accueillit par des applaudissements unanimes l'élection de son successeur.

Les cardinaux s'étaient assemblés au Quirinal le 23 février 1829; il y avait dans le conclave trois partis bien formés : le parti ultra ou san-fédiste, conduit par le cardinal Pacca; le parti libéral, dont Bernetti était le chef; et le parti autrichien ou du centre, qui suivait le cardinal Galeffi : celui-ci l'emporta. Le 31 mars, il donna la majorité au vieux cardinal Castiglioni, qui se fit appeler Pie VIII et prit pour ministre un ami âgé de près de quatre-vingts ans, le cardinal Albani. Ces deux vieillards se traînaient péniblement sur les traces de Léon XII, poursuivant le libéralisme et irritant de plus en plus les esprits par les inquisitions et les condamnations politiques au moment où éclata la révolution de 1830. Ils en furent si effrayés que la faible santé de Pie VIII ne put résister à l'automne. Le 30 novembre, la grosse cloche du Capitole sonna pour lui, et les cardinaux rentrèrent dans les cellules de Monte Cavallo. La situation était grave, et il importait de ne pas laisser le saint-siége vacant. Mais chez les vieillards l'ambition est tenace et l'entêtement incurable. Deux mois s'écoulèrent sans qu'on pût faire un pape. Alors les libéraux tentèrent de faire une révolution. Deux neveux de l'Empereur, Napoléon et Louis Bonaparte, réunissent quelques étudiants des provinces, quelques officiers et soldats pontificaux, et forment le projet de s'emparer par surprise du château Saint-Ange et de déployer le drapeau de l'indépendance italienne en criant: « Rome! Italie! liberté! » La police éventa le complot et arrêta une partie des conjurés: les plus braves prirent néanmoins les armes et attaquèrent la garnison sur la place Colonna, mais ils furent repoussés. Cette levée de boucliers n'amena donc que des arrestations, des proscriptions nouvelles, et l'élection de Grégoire XVI.

Troublés par le bruit des armes et par la crainte d'un mal plus grand, le 2 février 1831, les cardinaux l'adorèrent. Il était temps : la haine qui couvait depuis quinze ans dans les cœurs contre le gouvernement pontifical éclata, le lendemain de l'élection, à Bologne. Bientôt, par la voix de Giovanni Vicini, président du gouvernement provisoire bolonais, la Romagne protesta avec énergie contre la souveraineté temporelle du pape, et déclara que le seul but de l'insurrection était d'affran-

chir la patrie du servage des prêtres. Les Autrichiens, ces vieux bourreaux de l'Italie, replacèrent les Romagnols sous le joug ecclésiastique à coups de baïonnettes; mais quoique la diplomatie eût approuvé leur brutale intervention, elle ne put s'empêcher de reconnaître que les plaintes des Romains étaient justes : aussi, afin de prévenir, dans l'intérêt de la paix de l'Europe, un nouveau mouvement, les représentants des cinq grandes puissances remirent au cardinal Bernetti, secrétaire d'État, le *memorandum* suivant :

« Il semble à propos aux cinq puissances, disaient les ambassadeurs dans cette pièce délibérée en commun, que pour l'avantage général de l'Europe, le gouvernement de cet État repose sur des bases neuves et consolidées par des améliorations dont le temps est venu. Rendre une déclaration organique pour que ces améliorations politiques soient appliquées non-seulement dans les provinces où a commencé l'insurrection, mais encore dans celles qui sont restées fidèles et dans la capitale, et ouvrir aux laïques les fonctions administratives et judiciaires : voilà les deux principes fondamentaux de la constitution qu'il paraît nécessaire d'accorder. Les améliorations doivent porter sur l'organisation judiciaire et l'administration municipale et provinciale. Il semble indispensable de rétablir l'élection et les franchises des communes, de former une cour suprême de comptabilité à Rome (stabilimento centrale) pour contrôler les finances, et une junte ou consulte administrative. Cette junte choisirait un conseil d'État parmi les hommes les plus remarquables par la naissance, la fortune et le talent.»

Sans ouvrir la porte à la démagogie Bernetti pouvait accepter ce pâle *fac-simile* des institutions constitutionnelles; il ne le voulut pas et promulgua, le 5 juillet, un édit dérisoire, où, en paraissant céder quelque chose aux représentations de la France et de l'Angleterre, l'autocratie pontificale ne faisait en réalité aucune concession. Il en résulta que les Autrichiens qui avaient évacué les légations y furent rappelés par l'insurrection l'année suivante, que la France occupa Ancône, et que pour contenir ces populations esclaves mais frémissantes, il fallut armer le san-fédisme, et joindre aux baïonnettes étrangères les poignards des centurions. Alors s'organisa secrètement cette milice de l'assassinat politique dont les sicaires prêtaient serment de répandre le sang devant l'image de la Vierge et du pape. Ces bandits sans foi ni loi, car ils avaient été recrutés parmi les gens perdus

et les brigands, eurent dès lors la liberté de frapper, tuer, voler impunément tant que dura le règne de Grégoire XVI : les prêtres, les moines et les évêques ne cessaient en chaire d'échauffer leur zèle, et le gouvernement, jetant sur leurs vols et leurs crimes le manteau pontifical, leur prodiguait les éloges, les grades et les décorations. C'est ainsi que l'ancien camaldule entendait sa mission de pasteur de l'Église universelle. Le sang de ses sujets était versé à flots par les centurions, il ne voulait pas voir; les plaintes des proscrits s'élevaient sans cesse de l'exil, il ne voulait pas entendre : la Pologne expirante sous le joug de la Russie, tendait en vain des mains suppliantes vers le pape, il ne lui envoyait pas même une prière; mais que dom Miguel lui arrivât souillé de crimes, que don Carlos implorât son intervention, il les pressait avec effusion dans ses bras et les appelait ses fils bien-aimés.

Quoique la patience des peuples soit grande, un tel régime et de telles idées devaient porter leurs fruits. Déjà deux fois depuis l'intervention autrichienne le drapeau de l'insurrection avait reparu. Malgré les échecs de 1843 et de 1845, la jeune Italie se préparait à le déployer encore; les jésuites avaient été chassés de France, la Suisse républicaine les attaquait au delà des Alpes; l'empereur de Russie détruisait dans ses vastes États l'autorité de Rome; si bien que menacée partout et perdant du terrain sur tous les points, la papauté reculait effrayée avec l'absolutisme, lorsque le 1er juin 1846 Grégoire XVI fut appelé au tribunal de Dieu.

Il y avait alors dans le sacré collége un cardinal nommé Mastaï Ferretti, qui, dans sa jeunesse, avait voulu entrer dans la garde noble, et qui, par dépit de ne pouvoir porter l'uniforme, avait pris l'habit ecclésiastique. Homme de mœurs douces et pures, et d'une piété singulière, Mastaï n'était guère connu que des pauvres de *San Michele* et des orphelins de l'hospice de *Tata Giovanni*. Cet asile des enfants abandonnés avait été fondé par un pauvre maçon qu'on appelait Giovanni Borgi. Plein de cœur et de dévouement, le brave ouvrier qui après avoir travaillé tout le jour passait souvent les nuits à veiller les malades, vit un soir en traversant la place de la Rotonde un groupe d'enfants couchés sur les auvents des marchands de volailles et sur les dalles du Panthéon. Les rues et les places publiques regorgeaient alors de ces petits infortunés à moitié nus que la charité abandon-

nait comme leurs mères. Ému de pitié, Borgi recueillit ces jeunes victimes; et comme il les appelait ses enfants, les orphelins lui donnèrent le nom de père, *Tata*. De là vint le nom de *Tata Giovanni*, laissé en mémoire de leur bienfaiteur à l'hospice des enfants du peuple.

Durant plusieurs années, Mastaï en avait été le directeur et l'un des maîtres les plus zélés; mais la plupart de ses collègues le connaissaient à peine, aussi un murmure d'étonnement remplit-il la salle au dépouillement du scrutin quand on entendit retentir son nom treize fois. Pâle de fureur, mais le sourire aux lèvres, le candidat de l'Autriche et du san-fédisme Lambruschini, dont on croyait avant la nomination assurée, interrogeait avec effroi la physionomie impassible de ces vieillards, et voyait tous les yeux arrêtés avec surprise sur son rival inconnu. Qui l'avait fait surgir?... Nul ne le savait; mais chaque scrutin augmentait ses chances et diminuait celles du favori de l'Autriche. Le 16 juillet au matin, Mastaï, qui était scrutateur, lut onze fois seulement le nom de Lambruschini et vingt-sept fois le sien. On approchait du dénoûment, et l'émotion du conclave était grande. Le scrutin fut rouvert à trois heures. La séance s'ouvrit par le chant du *Veni Creator;* les votes furent déposés dans le calice, et le dépouillement commença.

Mastaï lut son nom sur le premier bulletin; il le lut encore sur le second, sur le troisième et ainsi de suite jusqu'au dix-septième bulletin sans interruption. Sa main était tremblante, sa voix faiblissait, et quand sur le dix-huitième bulletin, que le second scrutateur lui présenta, il lut encore son nom, ses yeux se voilèrent; il supplia l'assemblée de prendre en pitié son trouble, et de charger un autre de continuer le dépouillement. Mastaï oubliait qu'un scrutin ainsi interrompu eût annulé l'élection. Le sacré collége s'en souvint heureusement. « Reposez-vous, nous attendrons, » cria-t-on de tous côtés. Les plus jeunes s'empressant autour de lui, l'obligèrent à s'asseoir et à se reposer. Un de ses collègues lui apporta un verre d'eau. Il s'était assis, et il restait tremblant, silencieux, immobile, n'entendant rien, ne voyant plus. Deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues.

Au bout de quelques instants, il revint au bureau soutenu par deux cardinaux. Le dépouillement s'acheva lentement. Au dernier bulletin il avait lu son nom trente-six fois. Aussitôt les cardinaux confirmèrent

le scrutin par acclamation, et demandèrent à Mastaï, qui s'était agenouillé, s'il acceptait le pontificat. Il répondit simplement qu'il se conformait à la volonté de Dieu, et qu'il prenait le nom de Pie IX [1]. Annoncée au peuple à minuit, cette élection surprit Rome. Personne, dans les hautes classes et la bourgeoisie, n'y connaissait cet archevêque d'Imola, confiné depuis quinze ans dans son diocèse. Aussi, l'accueil qu'il reçut le lendemain au Vatican et le jour de son couronnement à Saint-Pierre fut plein d'indifférence. Quelques voix seules sortaient çà et là de cette foule silencieuse, criant avec ardeur : *Viva Pio nono! Evviva il padre del popolo!* Vive Pie IX! Vive le père du peuple! C'étaient les orphelins de *Tata Giovanni*. En rentrant au Quirinal, qu'il avait choisi pour demeure, Pie IX dit à son majordome : « Les Romains me traitent durement; mais, patience! je sais le moyen de dissiper leurs préventions. »

Huit cents condamnés politiques attendaient sa clémence dans les prisons ou l'exil. Un mois s'écoula sans qu'il parût s'en souvenir; des mesures sages montraient cependant qu'il n'était point indifférent au bien public; mais, préoccupée d'un intérêt plus sympathique, la population n'y prenait pas garde. Le 16 juillet 1846, on affiche vers le soir un manifeste à deux colonnes. La désaffection était déjà si grande qu'on ne s'en approchait même pas. Un curieux essaie de le déchiffrer dans les ténèbres, et ne peut en croire ses yeux, c'était l'acte d'amnistie. Il pousse un cri de joie qui vole de bouche en bouche et met sur pied la population tout entière. Cent mille personnes se pressent devant les placards; on colle des bougies aux murs, et on lit ces paroles au milieu d'un profond silence :

« Pie IX à ses très-fidèles sujets, salut et bénédiction apostolique.

« Dans ces jours où la joie publique qu'excitait notre exaltation au pontificat nous faisait éprouver au fond du cœur la plus vive émotion, nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de douleur à la pensée qu'un grand nombre de familles ne pouvaient prendre part à la joie commune parce que, privées comme elles l'étaient des consolations domestiques, elles portaient une grande partie de la peine que quelques-uns de leurs membres avaient méritée en attaquant l'ordre

1. F. Clavé, *Vie de Pie IX*, p. 112.

social et les droits sacrés du prince légitime. Nous jetions d'un autre côté un regard de compassion sur cette jeunesse nombreuse et sans expérience qui, bien qu'entraînée par de trompeuses illusions (*lusinghe*), au milieu des tumultes politiques, nous semblait coupable plutôt de s'être laissé séduire que d'avoir séduit. C'est pour cela que dès ce moment nous pensâmes à tendre la main et à offrir la paix du cœur à ceux de ces chers enfants égarés qui voudraient se montrer sincèrement repentants. L'affection que notre bon peuple nous a montrée et le témoignage de constante vénération que le saint-siége a reçu dans notre personne, nous ont persuadé que nous pouvions pardonner sans qu'il en résultât aucun danger public. [1] »

Deux choses étaient à remarquer dans ce manifeste, l'une, qu'il s'appuyait sur des considérants énonçant le contraire de la vérité, car la nomination de Pie IX n'avait pas été accueillie avec joie, et l'autre, qu'il justifiait toutes les rigueurs politiques du précédent pontificat. Mais les masses ne réfléchissent pas : la foule ne vit que l'amnistie, et se précipita vers Monte Cavallo en criant : Vive Pie IX ! Trois fois, pendant cette soirée, le pape fut l'objet d'une ovation immense. Dix mille personnes le couvrirent de bravos à neuf heures quand il se montra sur la galerie (*loggia*) du Quirinal. Une heure après il en revint vingt mille, à onze heures Rome entière recevait sa bénédiction. Alors commença cette apothéose enthousiaste qui devait le conduire à Gaëte sous des arcs de triomphe. Le 19 juillet, le 8 septembre et en octobre, à son retour de la villégiature de Tivoli, Pie IX trouva le Corso jonché de fleurs et monta au Quirinal sous une voûte de lauriers et de palmes.

Deux hommes de bien, mais d'un orgueil naïf, le père Ventura et Angelo Brunetti, surnommé Ciciruacchio, étaient alors les coryphées de l'enthousiasme populaire. L'un, religieux de l'ordre des Théatins, se croyait un Massillon parce qu'il noyait dans un flux de paroles emphatiques un flux d'idées communes; l'autre se croyait un Colà Rienzo parce que les popolani de Ripetta respectaient en lui l'artisan enrichi, l'honnête homme et l'hercule. Ancien charretier, puis loueur de chevaux, et finalement marchand de foin, Ciciruacchio remplissait dans la rue par amour-propre le rôle que le père Ventura jouait dans

1. Nei giorni, in cui ci commuoveva nel profondo del cuore la pubblica letizia per la nostra esaltazione al pontificato... (Bollario di Pio nono, die XVI Julii anni 1846.)

la chaire par ambition; il louait Pie IX et servait volontairement de héraut à sa popularité. Conseiller intime du Quirinal, le père Ventura était l'âme de ce gouvernement naissant, et Ciciruacchio, Lafayette de faubourg, tribun en manches de chemise, en était le bras. On ne saurait imaginer la peine que prit pendant trois ans pour maintenir l'ordre de bonne foi et le troubler à son insu, le *capo Popolo Romano*. Ciciruacchio imaginait les fêtes, organisait les souscriptions, payait les torches et les rafraîchissements et portait les drapeaux. Ridicule sans le savoir et avec dignité lorsqu'il fraternisait au Cercle avec les nobles et qu'il prenait gravement la droite que lui offraient les princes dans leurs carrosses, cet homme devenait sublime s'il s'agissait de dévouement ou de péril. Dans l'inondation du Tibre de décembre 1846, Ciciruacchio, les poches pleines d'argent et sa barque pleine de vivres, secourut tous les malheureux au cri de vive Pie IX. Il sauva les juifs du Ghetto, que les fanatiques du Transtévère et de la Regola voulaient égorger, parce que le pape les traitait en hommes, et le 17 juin 1847, jour anniversaire de l'amnistie, sa vigilance et sa résolution prévinrent une réaction sanglante préparée par les brigands du san-fédisme.

Une année s'était écoulée cependant depuis l'avénement de Pie IX, et comme l'écrivait Rossi, ambassadeur de France, à son gouvernement, rien n'avait encore été fait : les commissions traînaient les choses en longueur, sous prétexte de procéder avec mesure, mais en réalité dans le but d'éteindre l'ardeur de la population : elles ne réussirent qu'à l'irriter. Voyant alors qu'on ne pourrait calmer avec des promesses cette grande soif de liberté qui dévore Rome depuis tant de siècles, la papauté, samaritaine craintive, inclina l'urne constitutionnelle, et versa goutte à goutte : une loi sur la presse, la réforme des institutions municipales, l'admission des laïques aux emplois publics, et la formation d'une garde nationale et d'une consulte : voilà ce que Pie IX décréta successivement. Rome était dans l'ivresse, et trois millions d'hommes à genoux lui criaient comme les enthousiastes de Ripetta, quand il se montrait au balcon du Quirinal : « Marche, Saint Père, marche, le peuple est avec toi ! » Pie IX attendait, troublé, hésitant encore, mais il avait beau écouter du haut de la chaire pontificale, sur tous les points de l'Europe, il entendait éclater un seul cri : liberté ! Un jour le chant de triomphe s'élevait de la Suisse, et

Rome spontanément illuminée, fêtait la déroute du Sunderbund : le lendemain, il venait de la Sicile et de la Calabre ; le 24 février 1848, Paris l'envoyait à toute l'Europe. Persuadé que l'heure du peuple était venue, Pie IX n'hésita plus, il brisa les sceaux sacerdotaux et sur une page blanche du vieux livre de la papauté, il écrivit, le 14 mars 1848, le statut fondamental pour le gouvernement temporel des États du saint-siége[1]. Quinze jours plus tard, il donnait sous l'anneau du pêcheur, dignement employé, cette homélie plus belle encore que celle de l'évêque d'Imola :

« Le pape Pie IX aux peuples d'Italie, salut et bénédiction apostolique.

« Les événements que nous venons de voir se succéder durant ces deux mois, avec une rapidité si merveilleuse, ne sont point l'œuvre des hommes. Malheur à qui n'entend point la voix du Seigneur dans ce vent qui tord, arrache et brise les cèdres et les chênes ! Malheur à l'orgueil humain, s'il attribue ces miraculeux changements aux fautes ou au génie des hommes, au lieu d'y reconnaître et d'adorer la main de cette Providence, qui couvre toute la terre ! Et nous à qui la parole a été donnée pour interpréter la muette éloquence des œuvres de Dieu, nous ne pouvons nous taire au milieu des désirs, des craintes et des espérances qui agitent les cœurs de nos enfants.

« Respectez la religion qui vous est déjà venue en aide et dont l'œuvre vous suit, et n'imitez pas les ingrats qui dans quelques pays ont insulté à ses ministres. Il est plus facile de vaincre que de bien savoir user de la victoire. Si le temps présent en rappelle un autre tout semblable dans votre histoire, n'oubliez pas que les erreurs des aïeux doivent éclairer leurs descendants ; n'oubliez pas que toute stabilité et tout bonheur ont pour fondement la concorde qui vient de Dieu. N'oubliez pas surtout que la justice seule édifie quand les passions renversent, et que celui qui prend le nom de Rois des rois s'appelle aussi le Souverain des peuples !

« Puisse notre prière monter jusqu'aux pieds du Seigneur et faire descendre sur vous ce souffle de raison, de force et de sagesse dont le principe est la crainte de Dieu, afin que vos yeux puissent voir la paix sur cette terre d'Italie que dans notre devoir de charité univer-

1. Lizabe Ruffoni, membre de la Constituante romaine, *Révolution d'Italie*, chap. xxv, p. 364.

selle pour tout le monde catholique nous ne pouvons appeler la plus chère, mais qui par la volonté divine, se trouve la plus rapprochée de notre cœur [1].

Jamais successeur des apôtres n'avait tenu un plus noble langage : mais bientôt accablé d'obsessions par la diplomatie et les cardinaux, Pie IX le démentit le 29 avril en déclarant dans le consistoire, qu'il s'opposait à la guerre contre l'Autriche. Toutefois il n'était plus en son pouvoir d'arrêter le mouvement : les conseils législatifs réunis le 5 juin et composés d'hommes modérés se mirent sérieusement à l'œuvre, et d'accord avec le ministère présidé par le comte Mammiani, commencèrent à jeter les bases du gouvernement constitutionnel. L'attention se trouva bientôt partagée entre les délibérations des députés, les motions ardentes des cercles et la polémique des journaux : peu à peu le pape était oublié au Quirinal : quand tout à coup, le 16 septembre, il força les ministres constitutionnels à déposer leurs portefeuilles et chargea Pelegrino Rossi, l'ancien ambassadeur de France, de former un nouveau ministère. C'était un retour au passé, trop clair et trop brusque pour ne pas révolter le peuple : il se crut trahi et ne cacha pas sa colère. Le parlement était convoqué pour le 15 novembre. Dans la matinée, rien ne semblait présager la tempête. La ville avait l'air calme et indifférent. Mais à midi, la foule envahit tout à coup la place de la Chancellerie, et reflue jusque dans la cour du palais bâti par Bramante où les députés tenaient leurs séances. De la porte d'entrée jusqu'à l'escalier qui est à gauche, la haie était formée par les *Réduci*, volontaires que leur exaltation avait fait exclure de la milice civique. Les traits de ces hommes presque tous décorés de médailles d'honneur exprimaient une sombre colère; on les entendait par moments vociférer des imprécations. Les députés arrivaient lentement et en silence. Un cri perçant partit de la tribune du peuple : tandis qu'on cherchait inutilement à savoir qui l'avait poussé, le carrosse de Rossi parut à la porte. Dès qu'il fut aperçu, un hurlement de rage remplit la cour et alla retentir jusque dans la salle des séances. Ferme et la lèvre dédaigneuse, Rossi descend le premier, malgré les prières de son collègue Righetti, et veut traverser

1. Gli avvenimenti che questi due mesi hanno veduto con si rapida vicenda succedersi e incalzarsi non sono opera umana. Guai a chi in questo vento che agita schianta e spezza i cedri e le roveri non ode la voce del Signore !... (Bollario di Pio nono, xxx Martii 1848.)

cette foule qui s'ouvre une minute et se referme aussitôt sur lui. A un mot outrageant qu'on lui jeta, il leva la tête avec un regard de mépris. On vit luire alors un poignard et le ministre s'affaisser sur lui-même. L'assassin lui avait traversé la gorge; et par une coupure large et béante, le sang coulait à flots. Relevé par Righetti, chancelant, sans parole, les yeux voilés par l'agonie, l'infortuné fut porté au premier, dans l'appartement du cardinal Gazzoli où il expira quelques instants après [1].

Ce crime, car l'assassinat politique ne portera jamais d'autre nom, devint le signal d'une insurrection formidable. Dans la soirée du 15, une centaine de ces misérables prêts pour tous les excès, qui forment dans les mauvais jours l'avant-garde des partis, avaient parcouru le Corso avec des torches en hurlant des chants horribles et glorifiant l'assassin jusque sous les fenêtres de la maison où une famille au désespoir pleurait la victime. Le lendemain, un rassemblement immense se porta sur le Quirinal : ce n'était pas Ciciruacchio cette fois qui devait parler pour le peuple, c'était le canon. Menacé par tout le monde et abandonné de ses troupes, Pie IX céda en frémissant et nomma le ministère démocratique qui était ainsi composé : Rosmini d'abord, puis le cardinal Muzzarelli, à l'instruction publique; Mammiani, aux affaires étrangères; Galletti, à l'extérieur; Sereni, au ministère de grâce et justice; Sterbini, aux travaux publics; Campello, à la guerre; Lunati, aux finances. Neuf jours plus tard, il s'échappait déguisé du Quirinal et allait à Gaëte dans le carrosse armorié de la belle comtesse de Spaur, femme du ministre de Bavière. Le parlement, c'est-à-dire le haut conseil (*consiglio alto*) et le conseil des députés où le parti modéré dominait encore, députa par deux fois ses membres les plus honorables au pontife, pour solliciter son retour, il refusa. Force fut, dès lors, de constituer une junte d'État représentant le pouvoir exécutif. Dans la séance du 11 décembre 1848, les deux conseils choisirent au scrutin pour la composer, le prince Corsini, sénateur de Rome, Zucchini, sénateur de Bologne, et le comte Filippo Camerata, gonfalonier d'Ancône. De la nomination d'une junte d'État à l'appel au peuple il n'y avait qu'un pas. D'accord avec le

1. Oh! io ho ancora dinanzi agli occhi la faccia livida di tale che in vedermi gridò : *Così finiscono i traditori del popolo!* (Farini, *lo Stato Romano*, t. II, p. 370.)

ministère, cette junte provoqua l'élection d'une assemblée constituante qui se réunit le 5 février 1849, au palais de la chancellerie.

Dans les circonstances où se trouvait l'Italie, lorsque la révolution défendue avec courage, mais sans succès, pliait partout devant les armes de l'Autriche et que le général Cavaignac s'apprêtait à renverser à Rome cette république qui l'avait tiré en France de l'obscurité, convoquer une Constituante était un acte insensé, car on ne la conviait qu'à des funérailles. Gioberti, le chef sage et habile du libéralisme italien, l'avait bien prévu : mais la voix de celui qu'on portait en triomphe quelques mois avant au Capitole ne fut pas écoutée quand elle avertit. Une influence, plus puissante sur les jeunes cerveaux, détruisait la sienne. Mazzini avait parlé et ses ardents séides, orateurs des *circoli* ou clubs romains, les Boni, Vannucci, Ongaro, enfants dont l'inexpérience égalait l'aveugle confiance, croyaient naïvement comme le prince de Canino que tout serait sauvé en proclamant la république.

Elle fut proclamée le 9 février du haut du Capitole, et le 6 mars, Mazzini accouru en toute hâte, prononçait ce discours au sein de la Constituante :

«Si nous faisions les parts égales, ces marques d'affection que vous me donnez, ces applaudissements qui m'ont accueilli, c'est vous, ô collègues, qui les auriez reçus de moi. Car le peu de bien que j'ai fait ou tenté de faire, m'est venu de Rome. Rome fut toujours une sorte de talisman pour moi : enfant, j'étudiais l'histoire d'Italie, et lorsque je voyais dans toutes les autres histoires les nations naître, se développer et tomber pour jamais : une seule cité privilégiée de Dieu m'apparaissait douée du pouvoir de mourir et de ressusciter plus grande, afin de remplir une mission plus éclatante encore que la première. Je voyais surgir d'abord la Rome des empereurs, qui s'étendait par la conquête des limites de l'Afrique aux limites de l'Asie : je voyais Rome périr, écrasée sous les pieds des Barbares, sous les pieds de ceux qui n'ont pas encore changé de nom. Et je la voyais sortir plus noble du tombeau et recommencer sa grande mission avec les papes. Je disais en mon cœur : Il est impossible qu'une cité qui a eu seule sur la terre deux existences de plus en plus brillantes n'en ait pas une troisième. Après la Rome qui conquit le monde par les armes et la Rome qui le conquit par la foi, viendra la Rome qui

opérera par la vertu de l'exemple. Après la Rome des empereurs et des papes, viendra la Rome du peuple.

« Cette Rome nouvelle est née! Je vous parle à vous, ses enfants, qui me saluez en son nom. Félicitons-nous ensemble de sa naissance! Je ne puis vous promettre que mon concours dans tout ce que vous entreprendrez pour le bien de l'Italie, de Rome et de l'humanité. Nous aurons peut-être à traverser de rudes crises. Peut-être aurons-nous à livrer une sainte bataille contre la seule ennemie qui nous menace, l'Autriche. Nous la combattrons et nous la vaincrons. J'espère avec l'aide de Dieu, que l'étranger ne pourra plus dire que tout ce qui sort de Rome est un feu follet, une lueur de cimetière : le monde verra cette fois, que la lumière qui brille aujourd'hui, est la lumière d'une étoile éternelle, éclatante et pure comme celles qui resplendissent dans notre ciel [1]. »

Entraînée par les cris des cercles autant que par l'éloquence du chef mystique de la jeune Italie, l'Assemblée élut, le 29 mars, un triumvirat composé de Mazzini, Armellini et Safi, et l'investit des pouvoirs les plus étendus. Mais il ne suffit pas de décréter la dictature, il faut avoir des caractères énergiques pour savoir l'exercer. Mazzini, homme de parole et d'imagination ardente, s'enivra de son propre enthousiasme, et fut plutôt le grand prêtre de la République romaine que son dictateur. Au moment où le cercle fatal se resserrait autour de Rome, il faisait illuminer la grande croix du Vendredi-Saint, qui éclaire toute la basilique de Saint-Pierre en montant du parvis de la coupole au faîte. On tirait des feux d'artifice à trois couleurs pour symboliser l'union des peuples; le jour de Pâques Mazzini paraissait à la loge de Saint-Pierre accompagné du Saint-Sacrement, et il bénissait la République à la place du pape, au bruit des canons et des cloches. Pendant ce temps, le noble Charles-Albert succombait à Novare, et Oudinot débarquait à Civita-Vecchia.

Le 30 avril, ce général compromit ses troupes devant la porte Cavalleggieri, puis il ouvrit un siége en règle, et eut la gloire d'entrer, au bout de deux mois, à la tête de trente mille hommes, dans une ville où Berthier et Miollis, deux vrais hommes de guerre, entrèrent

1. Se le parti dovessero farsi qui tra noi, i segni di applauso, i segni di affetto che ci date dovrebbero farsi, (o colleghi) da me a voi e non da voi a me.... Roma fu sempre una specie di talismanno per me.... (Procès-verbaux de la Constituante romaine, il giorno 6 di marzo.)

tambours battants au bout d'une heure avec moins de six mille soldats[1]. Dans la matinée du 30 juin, quand les Français touchèrent à Saint-Pierre in Montorio et à la porte Saint-Pancrace, l'Assemblée se réunit au Capitole. Il y avait dans ses rangs un député nommé Cernuschi que nul ne dépassait en exaltation; à la séance du 20 avril, détachant son écharpe de représentant, il s'était écrié avec violence : « Ceints de cette écharpe, ô peuple! nous vaincrons ou nous mourrons avec toi! » Ce fut lui qui proposa de capituler. Il faut rendre justice à Mazzini : à ce mot ses fibres s'émurent; il rappela l'héroïsme de Saragosse; mais la défaite avait brisé les cœurs. Tous gardaient le silence. Une voix s'élève enfin; c'est celle de Bartolucci : il accuse le triumvir de cacher la vérité, et demande que l'assemblée entende Garibaldi. Le brave condottiere de la liberté, qui se couvrit de gloire dans ce siége, est introduit, le visage encore noir de poudre, les habits teints de sang. On l'interroge avec émotion : « La défense est-elle possible? — Non! répond-il loyalement; nous ne reculerions que de quelques jours notre perte; il faut sortir de Rome et aller planter notre drapeau à Spolète ou sur l'Apennin. »

Sur cette déclaration, l'Assemblée vota, malgré les efforts de Mazzini et de ses amis, la proposition de Cernuschi : « La Constituante romaine cesse une défense devenue impossible et reste à son poste. » Alors les triumvirs quittèrent Rome : Garibaldi en sortit le 2 juillet par la porte Saint-Jean avec quatre mille hommes de pied et huit cents chevaux, et se dirigea sur Tivoli, guidé par Ciciruacchio, que ses ovations conduisaient en exil. Trois commissaires de Sa Sainteté, les cardinaux Della Genga, Vannicelli et Altieri, vinrent recevoir tous les pouvoirs civils des mains du général Oudinot. Ces triumvirs ecclésiastiques préparèrent le retour de Pie IX en cassant tous les actes de la junte et du gouvernement provisoire, en restaurant le régime des vieux abus administratifs, des abus financiers et de la *carta moneta*, et en publiant, le 8 septembre 1849, une amnistie dont Sa Sain-

1. La faute de son chef ne retombe pas sur l'armée française, qui se montra, comme toujours, admirable de bravoure et d'élan. S'il avait convenu au duc de Reggio d'attaquer Rome du côté où elle n'est pas défendable, c'est-à-dire sur la rive gauche, où la vieille enceinte d'Aurélien ne résisterait sur aucun point à l'artillerie, le soir même de son arrivée il serait entré dans la ville. Nous ignorons dans quel intérêt les documents officiels élèvent le nombre des défenseurs de Rome à 34,000 combattants, lorsqu'il est constant que l'effectif de la garnison ne dépassait pas *sept mille hommes*. Ce sont des moyens indignes d'une armée qui n'a jamais compté ses adversaires.

teté n'exceptait que les membres du gouvernement provisoire, du triumvirat et du gouvernement républicain, les chefs de corps militaires, tous les anciens amnistiés qui avaient pris part aux nouveaux mouvements, et ceux qui, outre les délits politiques, auraient commis des crimes prévus et punis par les lois pénales. Après ce pardon qui chassait de Rome ou envoyait dans les prisons des milliers de personnes, Pie IX revint au Quirinal. Mais que les temps étaient changés! Aux lieux où se pressait naguère un peuple ivre d'amour, la solitude et le silence. Ce cortége qu'entouraient naguère soixante mille *popolani* enthousiastes, criant vive Pie IX lorsque Ciciruacchio agitait la bannière derrière son carrosse, s'avançait, le 12 avril 1850, au milieu d'une double haie de soldats, entre les sabres et les canons, et le roulement des tambours étrangers remplaçait l'hymne des premiers jours si touchante et si sympathique :

Delle trombe guerriere lo squillo
Di Quirino la prole destò,
Salutiamo il fraterno vessillo
Che superbo sul Tebro s'alzò.

Le fracas des trompettes guerrières
Réveille les enfants de Quirinus.
Saluons l'étendard fraternel
Qui se déploie superbe sur le Tibre!..

Rouargue del *Doherty sculp.*

RECEPTION DU PAPE PIE IX A ROME

CHAPITRE XXI

TABLEAU DE ROME PAPALE.

Esprit public pendant les quatre derniers siècles. — Transfusion du paganisme dans le catholicisme romain et son influence sur les esprits. — Les papes imitent les Césars. — Monuments chrétiens. — Les sept basiliques : Saint-Pierre, Saint-Paul hors des murs; Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Croix-en-Jérusalem, Saint-Laurent et Saint-Sébastien. — Églises et palais. — Ordres religieux. — État physique et moral de la population. — Mœurs. — Piferrari. — Le Bambino. — Carnaval. — État de Rome actuelle sous le rapport intellectuel. — Cour du pape. — Gouvernement sacerdotal. — La *Sagra Consulta*. — Le cardinal secrétaire d'État. — Le cardinal camerlingue et le cardinal trésorier. — Congrégation. — Caractère exclusivement ecclésiastique du gouvernement. — Le sénateur actuel. — Les conservateurs. — Les Caporioni. — Système judiciaire. — La *Sagra Rota*. — La *Segnatura*. — Le tribunal de l'A.-C. — Celui de la fabrique de Saint-Pierre. — L'inquisition. — Manière de rendre la justice en matière civile et criminelle. — Système financier. — Contributions. — Déficit. — Incapacité de l'administration. — Emprunts. — Énormité de la dette. — Conséquences du gouvernement temporel. — Appel de Rome à l'Europe. — Conclusion.

Descendons maintenant des hauteurs de l'histoire générale où nous avons vu se dérouler le dernier anneau de cette chaîne d'événements qui commence à Numa, le roi-pontife, et finit à Pie IX, le pontife-roi, mesurant une période de deux mille six cent six ans, et en rentrant dans l'intérieur de la ville, comme si nous descendions du Janicule ou du Monte-Mario, parcourons encore une fois Rome moderne pour jeter un dernier coup d'œil sur son esprit, ses monuments, ses institutions et ses mœurs.

L'influence de la réformation, qui retrempa si heureusement la raison humaine en Europe, ne se fit point sentir à Rome. Au moment où l'intelligence s'élançait avec vigueur vers le nouveau monde des idées, la Rome du XVIe siècle était immobile dans l'ancien ; la renaissance n'avait éclairé que les beaux-arts. Tout le reste était plongé dans les ténèbres du moyen âge. Écoutons, pour nous peindre l'état des esprits à cette époque, le récit d'un voyageur de 1518 : « Le len-

demain de mon arrivée à Rome, j'allai ouïr messe à l'église de Saint-Pierre. Moi venu en ladite église, à la droite main en haut me montra-t-on où repose la Véronique, et la lance de quoi notre Sauveur fut percé. Je vis aussi en ladite église, où reposent les corps de saint Pierre et saint Paul, tout près de là une colonne qui est bien belle et bien taillée, et qui paraît être d'albâtre. C'est la colonne à laquelle s'adossait Jésus-Christ lorsqu'il prêchait à Jérusalem. Le 29 avril, j'allai ouïr messe en ladite église, dont fut là amenée une femme, laquelle était fort tourmentée du diable que c'était une pitié; et fut menée cette femme dans l'enceinte grillée de la colonne. Il y avait là un prêtre qui conjura les ennemis; ceux-ci disaient, je l'entendis, qu'ils étaient trois; cependant il en fut trouvé quatre. Le premier fit un grand tourment à la pauvre femme; cependant il sortit et souffla une chandelle, car le prêtre le lui avait ordonné, afin qu'on vît quand il serait hors. Le second criait, et tout le monde l'entendit; le troisième fit aussi grand'peine à la pauvre femme. Je croyais qu'elle en dût mourir, car elle avait la bouche ouverte bien grande. Adonc le prêtre mit son doigt en la bouche de la pauvre créature, et dit au diable que s'il avait puissance sur Dieu il le mordît. Il ne lui fit nul mal et vuida, et le quatrième aussi. Mais soyez sûrs que le prêtre eut bien du mal, car il fut bien une heure; et après je vis la pauvre femme aller remercier saint Pierre et saint Paul[1]. »

Le pape Paul IV, dans le même siècle, parquait les Juifs au Ghetto, leur imposait l'ignominie de la barrette jaune, déchirait tous les priviléges qu'ils avaient chèrement payés, et confisquait leurs biens. Au XVIIe siècle, les ténèbres du moyen âge s'épaissirent encore et devinrent sanglantes. On tortura Galilée, on mit dans les fers Dominis et Campanella; on brûla Giordano Bruno au Campo di Fiori. Vengeance et rigueurs inutiles! Moins puissant que Josué, le saint office ne put arrêter le soleil.

Au siècle suivant, la lumière philosophique se fit au delà des Apennins; elle traversa ce désert qui entoure Rome comme pour la défendre contre la civilisation avec la fièvre et la mort, et amena un brusque revirement d'idées. Que de distance entre les scènes dont fut témoin le bon Jacques Le Saige et celles que rapporte un voyageur de 1740,

1. Soixante-trois ans plus tard, Montaigne fut témoin d'un exorcisme tout pareil.

Charles de Brosses : « Je viens de voir au palais pontifical une triste image des grandeurs humaines : tous les appartements étaient ouverts et déserts. Je les ai traversés sans y trouver une âme jusqu'à la chambre du pape, dont j'ai trouvé le corps couché à l'ordinaire dans son lit, et gardé par quatre jésuites de la Pénitencerie, qui récitaient des prières ou en faisaient semblant. Le cardinal camerlingue était venu sur les neuf heures faire sa fonction : il a frappé à diverses reprises d'un petit marteau sur le front du défunt, l'appelant par son nom : *Lorenzo Corsini;* et voyant qu'il ne répondait pas il a dit : *Voilà ce qui fait que votre fille est muette,* et lui ayant ôté du doigt l'anneau du pêcheur, il l'a brisé selon l'usage. On doit mettre le défunt *in pace* dans cet admirable tombeau de porphyre d'Agrippa, qui était ci-devant sous le portique du Panthéon [1]. »

Quatre-vingt-neuf ans plus tard, ce reflet de scepticisme que le président de Brosses surprit sur les lèvres du camerlingue Albani, était sur les lèvres du peuple. « Hier dans la nuit, écrit le 23 février 1829 un voyageur athée, nous avons assisté par une grande protection à un spectacle lugubre. Dans cette immense église de Saint-Pierre, quelques ouvriers menuisiers, éclairés par sept ou huit flambeaux, clouaient définitivement le cercueil de Léon XII ; des ouvriers maçons l'ont ensuite hissé avec des cordes et une grue au-dessus de la porte où il remplace Pie VII. Ces ouvriers ont plaisanté constamment : c'étaient des plaisanteries à la Machiavel, fines, profondes et méchantes. Ces hommes parlaient comme les démons de la *Panhypocrisiade;* ils nous faisaient mal [2]. »

Cette tendance vers l'incrédulité et cette habitude de traiter peu sérieusement les choses religieuses, qu'on trouve à la fois de nos jours dans le haut clergé et dans le peuple italien, fut encore plus développée par le souffle philosophique du XVIIIe siècle ; mais elle existait déjà depuis longtemps, et c'est ailleurs qu'il en faut rechercher la cause. A force de ne se préoccuper que du côté matériel du christianisme, les papes et le clergé romain avaient fini par sacrifier le cœur même de la religion au culte. Ils voulurent trop d'éclats, trop de cérémonies, trop de fêtes symboliques, et, à leur insu sans doute,

1. Charles de Brosses, *l'Italie il y a cent ans*, ou Lettres écrites à quelques amis en 1739 et 1740, tome II, p. 406.
2. Beyle (Stendahl), *Promenades dans Rome*, tome II, p. 540.

ils reconstruisirent pièce à pièce le paganisme que les premiers chrétiens avaient détruit. Les successeurs de saint Pierre prirent le premier titre des Césars, celui qui brille encore en lettres de bronze sur l'obélisque de la place de Monte Citorio, dédié à Auguste, *Pontifex Maximus*, souverain pontife, et ils s'habillèrent de la tunique blanche du flamine dial et de la pourpre des maîtres du monde. Celle qui décorait les flamines de Jupiter échut aux cardinaux ; les évêques empruntèrent aux augures leur *lituus* ou bâton recourbé, qui devint la crosse, et la mitre aux pontifes. Les anciens chefs des curies ou *curions* se transformèrent en curés, et les vestales en religieuses ; on poussa l'imitation si loin, qu'on se mit à couper les cheveux à ces dernières comme aux jeunes filles consacrées à la déesse du feu. Les cierges remplacèrent les *tœda* ou torches saintes, les lampes des sanctuaires les lampes des temples, les madones des carrefours et du coin des rues l'image des dieux Lares. Il n'y a pas jusqu'aux flagellants qui n'aient ramassé le fouet des Luperques, et ce plagiat du paganisme est tel, qu'on ne peut ni prendre l'encens de la main des enfants de chœur sans rappeler les Camilles, ni toucher à l'eau bénite sans rappeler l'eau lustrale, ni baptiser les nouveau-nés sans rappeler la salive des matrones romaines, ni, ce qui est plus étrange enfin, enterrer un pape sans rappeler dans les *novendiali* les novemdiales ou sacrifices institués par Tullus Hostilius et les *novensiles*, jeux funèbres qu'on célébrait pendant neuf jours à la mort des empereurs et des grands hommes.

Heureusement, par une juste balance du gouvernement invisible, à côté du mal il est rare qu'on ne rencontre pas un bien. Si l'imitation des symboles du paganisme, qui, n'ayant plus de sens dans le culte chrétien et n'exerçant dès lors qu'une influence superficielle sur les cœurs, conduisit trop souvent par la superstition à l'incrédulité et au scepticisme, l'imitation des édifices païens en revanche amena la Renaissance et couvrit Rome nouvelle de monuments. Le christianisme obscur et militant avait bâti les sept basiliques de Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Croix-en-Jérusalem, Saint-Sébastien et Saint-Laurent : le catholicisme vainqueur les reprit aux fondements et les reconstruisit avec magnificence. De Nicolas V à Alexandre VII, trente papes épuisèrent leurs trésors pour le temple de Saint-Pierre, qui exigea deux cents ans de travaux et le

génie de Bramante, de Raphaël et de Michel-Ange. Saint Léon Ier, Simmaque, Jean Ier, Jean VI, Grégoire II, restaurèrent et embellirent Saint-Paul. En 1725, Benoît XIII fit élever, du côté du Tibre, par Antonio Cnevari et Matteo Sassi, un portique à sept arcades soutenues par quatorze colonnes de marbre. Il y en avait dans les cinq nefs quatre-vingts admirables, parmi lesquelles vingt-quatre en marbre violet provenant du tombeau d'Hadrien; les portes de bronze avaient été fondues à Constantinople en 1070; de précieuses mosaïques ornaient le grand arc et la tribune. Tout cela fut réduit en cendres dans l'incendie du 15 juillet 1823. On y replace aujourd'hui des colonnes de granit; déjà le clocher, encore enveloppé d'échafaudages, atteint la hauteur de celui qu'abattit le feu; les murs de la croisée sont revêtus de marbre; les quatre colonnes d'albâtre oriental, données par le pacha d'Égypte, sont sur pied; mais quoique la reconstruction marche rapidement, et qu'un Grégoire XVI en marbre, seul dans la grande nef, semble activer les travaux comme de son vivant, qui peut ressusciter ces vieilles merveilles de l'art admirées pendant quinze siècles, retrouver les grandes poutres coupées sur le Liban et rendre à la basilique solitaire du Tibre ce frémissement chrétien qui passait sur l'âme de ses visiteurs[1] !

La basilique d'or de Saint-Jean-de-Latran, la mère et la première des églises de Rome et de l'univers (*Urbis et orbis*), fut entièrement refaite sous Innocent X, en 1650, par le Borrimini; en 1734, Alessandro Galilei éleva la façade. L'édifice est donc tout neuf et n'offre rien qui émeuve fortement que la porte en bronze du milieu à l'entrée orientale, qui roula jadis sur les gonds de la basilique Émilia, l'urne de porphyre taillée pour conserver sous le Panthéon les cendres du gendre d'Auguste, et qui contient les restes de Clément XII, le plus ancien portrait connu de Jésus-Christ et le tabernacle gothique du grand autel où sont les têtes vénérées de saint Paul et de saint Pierre. Restaurées également de la base au faîte dans le siècle dernier, par Lambertini (Benoît XIV), les deux basiliques de Sainte-Croix-en Jérusalem et de Sainte-Marie-Majeure ont perdu ce caractère antique

1. Martinelli, *Roma ex Ethnicâ Sacrâ*, p. 95. Nicola Maria Nicolai, *Storia della Basilica di S. Paolo sulla via Ostiense*. Ciampini, *de Sacris Ædificiis à Constantino magno constructis*. De Angelis, *Basilic. S. Mariæ Majoris de Urb. descript.*, p. 56-82. Panvinio, *delle sette Basiliche di Roma*.

et cet air de vétusté qui dispose à l'émotion religieuse et au respect. Extérieurement, elles ne parlent pas plus à l'âme qu'une caserne neuve; à l'intérieur, au milieu des mosaïques, des bas-reliefs, des statues et des peintures qui les ornent, on n'est frappé que par l'urne en basalte ferrugineux du grand autel qui, à Sainte-Croix-en-Jérusalem, renferme les reliques de deux martyrs et par l'urne de porphyre de l'autel papal de Sainte-Marie-Majeure, qui fut le sarcophage du patrice Jean. Abandonnées, au contraire, sur les voies Tiburtine et Appienne, à deux milles des murs, les pauvres basiliques de Saint-Laurent et de Saint-Sébastien respirent encore, dans leur isolement et leur simplicité, la foi qui les fonda. Ce sont les plus beaux arcs de triomphe du christianisme, car l'une est bâtie sur les catacombes de Cyriaque et l'autre sur les catacombes de Calyxte, où reposent en paix des milliers de martyrs.

Au milieu des basiliques s'élèvent trois cent vingt-six églises : onze sont consacrées à saint Jean, huit à saint Laurent, soixante-dix à la mère du Christ. De ces dernières, après le Panthéon (Sancta Maria ad Martyres) qui garde toujours son aspect païen, celles qui rappellent le mieux par leur grandeur les monuments antiques, sont Santa Maria in Aracœli où l'on monte pour voir le *Bambino*, par un magnifique escalier de marbre de cent vingt-quatre degrés; Santa Maria del Popolo, décorée par le Pinturrichio, Michel-Ange et Annibal Carrache; Sainte-Marie-des-Anges, Sainte-Marie-della-Navicella, construite par Raphaël, et Sainte-Marie-du-Transtévère au superbe portique. A Saint-André-della-Valle, San-Girolamo-della-Carita, San-Pietro in Vincoli, San-Gregorio al monte Celio, Santa-Agnese in Piazza Navona, Santa-Cecilia, San-Marcello, San-Pietro in Montorio, Santa-Bibiana, et à l'église des Saints Apôtres, resplendit dans son vieil éclat, le génie du Dominicain, de Michel-Ange, du Guide, du Pérugin, d'Antoine et d'Annibal Carrache, de Cioli, de Jules Romain, de Sébastien del Piombo, de Pierre de Cortone, du cavalier Bernin et de Canova.

Non compris les trois palais apostoliques, le Vatican aux dix mille chambres et aux fresques immortelles, Latran et l'immense Quirinal, les trois édifices publics de la chancellerie de Monte Citorio et du Capitole, les palais Farnèse, Barberini, de Venise, Colonna, Corsini, Doria, Borghèse, Rospigliosi, Chigi, Torlonia, demeures vraiment princières et richement ornées, soixante-dix palais élevés sur les des-

LES JARDINS FARNÈSE.

sins de Raphaël, San Gallo, Fontana, Maderne, Nonni di Baccio Bigio, Flaminio Ponzio avec les trente-six fontaines qu'alimentent l'eau Felice, l'eau Paola et l'eau Vergine, et les obélisques, complètent le tableau monumental de Rome moderne [1].

A côté de cette Rome toute de marbre et de travertin, et pleine de tableaux, de statues d'or et d'encens, où vivent à deux pas l'une de l'autre la famille pontificale avec ses soixante-dix cardinaux, ses camériers secrets, ses camerieri de cape et d'épée, ses camériers d'honneur en habit violet, ses familiers, ses nombreux monsignori ou prélats domestiques, et une noblesse qu'on peut appeler *papaline*, car, fille de l'Église, elle grandit comme Éliacin à l'ombre de l'autel, s'élève la Rome monastique. Celle-ci renferme la garde féodale du catholicisme qui se compose : des chanoines du Saint-Esprit in Sassia et de Latran, des théatins, barnabites, jésuites, clercs mineurs, clercs réguliers de la Mère de Dieu et des frères des écoles pies. Viennent ensuite les communautés de l'Oratoire, de san Filippo Neri et de san Girolamo, de la Charité, des doctrinaires, missionnaires, ouvriers pieux, frères des écoles chrétiennes, passionnistes et du saint Rédempteur. Les moines (*monaci*) de Saint-Basile, du mont Cassin, camaldules, camaldules ermites, maronites, arméniens; les frères réformés de Saint-Dominique, du tiers ordre de Saint-François, mineurs conventuels, mineurs capucins, augustins, augustins déchaussés, carmes chaussés (*calzati*), carmes déchaussés, serviteurs de Marie, trinitaires de la Rançon (*Riscatto*), minimes, frères de Saint-Jérôme, de la Pénitence de *fate ben fratelli* (faites le bien, frères), et les religieuses (*monache*) bénédictines, chanoinesses de Latran, camaldules, de Sainte-Claire, franciscaines, augustines, capucines, de Sainte-Thérèse, carmélites réformées, ursulines, adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement, dominicaines, carmélites déchaussées et servites. Puis au milieu de ces églises, de ces palais et de ces couvents, est parquée plutôt que logée dans cent quarante-quatre places et six cent quatre-vingt-huit rues, grandes ou petites (*strade e vicoli*) une population de cent quarante mille âmes.

1. De ces trente-six fontaines, les plus remarquables sont la fontaine de Trevi du rione II, qui porte son nom, où coule l'ancienne *aqua virgo* d'Agrippa; la fontaine Paoline, sur le Janicule; celle du Triton, au milieu de la place Barberine; celle des Tartarughe, sur la place Mattei, celle de la place Navone, chef-d'œuvre du Bernin, et celles de la place Saint-Pierre, dont l'eau Paola et le lac Sabatino alimentent les magnifiques gerbes.

Un tiers de cette population vit de la messe ou de l'aumône, un autre tiers de la propriété ou de l'argent apporté par les étrangers; le reste, ne trouvant de ressources suffisantes, ni dans l'administration qui paie peu et mal, ni dans le travail qu'appellent en vain des milliers de bras, croupit dans cette squalide misère qu'on ne rencontre qu'en Italie. La ville actuelle, enfoncée dans cet entonnoir que forment à gauche les sept collines et à droite les coteaux du Vatican, du Janicule et du Monte Verde, manque des conditions de salubrité essentielles à la vie. Une atmosphère molle et saturée des miasmes les plus délétères plane particulièrement sur les rioni ou quartiers habités par la classe pauvre. Il serait facile d'assainir ces foyers permanents d'infection et d'épidémie, mais les quatre cavaliers chargés, sous le titre de *maestri delle strade*, de remplir l'office des anciens édiles, n'y songent même pas. Aussi, la maladie et la douleur semblent avoir marqué ces malheureux au front. Au lieu de cette race belle et forte, dont quelques Transtévérins au cou de taureau, quelques ouvriers du Monte Caprino, et les dominicains si riches d'embonpoint, reproduisent le type énergique, on n'aperçoit qu'une génération abâtardie, sans beauté, sans vigueur, dont les joues pâles attestent les souffrances, dont les haillons disent la pauvreté.

Ne cherchez parmi elle, ni expansion, ni joie, ni bonheur. Ses fêtes sont tristes comme ses journées, son sourire forcé vous glace; quoi de plus gai que les fêtes d'octobre, si le peuple avait le cœur aux amusements?... En souvenir des *dionysiaques* tous les lundis et tous les jeudis, de jeunes Romaines couronnées de roses ont coutume de parcourir en voiture la ville et la campagne. A peine si quelques Transtévérines au castor noir orné de panaches et au brillant corset de velours, troublent encore de temps en temps du son rauque et sourd de leur tambour de basque le silence des rues. Pauvres filles aux traits amaigris qui expieront par un mois de privations ces quelques instants de gaieté factice! Non, ni l'inondation de la place Navone chaque samedi et chaque dimanche d'août, ni le bruit aigre et nasillard des musettes des piferrari, musiciens montagnards de l'ancienne Apulie, ni la vue du Bambino de l'Ara Cœli, effigie de cire de l'Enfant Jésus, placée dans un *presepio* ou crèche illuminée de cierges, ni la bénédiction à Saint-Pierre de la rose d'or destinée aux reines, dont un bouton est rempli de musc, ni les courses du dimanche à Saint-

Paul et au Monte Mario quand le soleil du printemps ou de l'automne brille dans un ciel pur et qu'un air aussi doux que celui d'Albano agite la vaste ceinture de *canetti* (roseaux) qui entoure la ville, ni le carnaval dans le Corso, lorsque des voitures aux magasins tendus de rouge comme des loges, pleuvent les *mazzetti di fiori* et les *confetti* ou blanches dragées de plâtre, et que des chevaux armés d'un collier de métal aux pointes acérées pour aiguillonner leur ardeur, courent sans guide à travers la foule de la place del Popolo au palais de Venise, ni les piquants lazzi de Stenterello, son comique favori du théâtre Capranica, ne chassent l'indifférence triste dont l'ombre de la misère glace partout le peuple. Il ne redevient lui-même, c'est-à-dire impressionnable, agité et ardent jusqu'à l'enthousiasme, qu'au moment où il assiste au tirage de la loterie [1].

Sous le rapport intellectuel, il y a peu de différence entre les diverses classes de la population : élevés par des abbés ou des moines, les princes ne dépassent guère la portée d'esprit de leurs maîtres. La masse du clergé séculier et régulier est très-loin du clergé de France, mais un fonds réel d'instruction distingue les prélats et les membres du sacré collége. Il y a parmi les cardinaux des savants du premier mérite comme Angelo Maï, des hommes d'une haute valeur comme Muzzarelli, Ferretti, Ciacchi, Antonelli : la bourgeoisie et la classe commerçante, grâce à cette promptitude d'intuition, à cette sagacité naturelle qui caractérisent le Romain et à un bon sens solide, ne sont pas moins éclairées que dans les autres villes d'Italie. Quant au peuple, il est livré pieds et poings liés à l'ignorance, par dédain ou par système. Transtévère et Regola, deux rioni qui ont plus de trente mille habitants, ne possèdent que deux écoles [2].

Voilà une vue générale de Rome telle que l'a faite le gouvernement des papes. Modifié un instant en 1849, ce gouvernement, le plus étrange et le plus compliqué des temps modernes, a été replacé de-

1. Il Loto.

2. En revanche, il y a quinze séminaires outre l'établissement encyclopédique de la Sapience (della Sapienza), où l'on enseigne tout, et douze académies appelées : des Arcades, des Nouveaux Lynxées, de Saint-Luc, de France, à la villa Medici, pour les jeunes peintres français, de Naples, d'Archéologie, de Théologie, de la Religion catholique, Tibérine, Ecclésiastique, Philharmonique, Philodramatique. Fondée par Louis XIV en 1666 sur les instances de Lebrun, l'Académie de France s'établit en 1725 dans le palais du Corso, qui fait face au palais Doria Panfili, et que Louis XV acheta au duc de Nevers. Au commencement de ce siècle, par suite d'un échange fait avec la Toscane, l'académie fut transportée sur le Pincio à la villa Medici.

puis sur ses vieilles bases. Il convient donc d'en montrer ici en finissant l'organisation et les rouages. Un prélat majordome, d'autres prélats clercs de la chambre et camériers secrets; des laïques gentilshommes de cape ou d'épée ou chambellans; des laïques adjudants de chambre ou domestiques couverts de l'habit clérical; une garde noble en uniforme rouge remarquable par ses grosses épaulettes dorées, ses baudriers de diverses couleurs, ses casques à queue noire ou blanche, une compagnie de gardes suisses avec ses hallebardes et sa livrée jaune, bleue et noire dessinée à l'image d'un damier par Raphaël; un secrétaire des mémoires (*memoriali*), un cardinal secrétaire des brefs, un cardinal dataire, un cardinal camerlingue (*camarlengo*), un cardinal chancelier du saint-siége, un secrétaire particulier du pape, un prélat secrétaire des lettres latines, un prélat de la garde-robe et une foule de familiers surnuméraires, participants ou chapelains d'honneur, forment la cour papale.

Issu d'un pouvoir électeur que ses prédécesseurs ont créé, et qui, depuis 1130, se prétend le seul représentant légitime de toute la catholicité, le pape réunit sur sa tête les trois pouvoirs distincts de pontife suprême de l'univers chrétien, d'évêque de Rome et de souverain temporel. Par une tradition sainte en quelque sorte dans une cour où tout se rattache au passé, le pape partage l'exercice de l'autorité absolue qu'engendre la concentration de ces trois pouvoirs avec les cardinaux réunis en congrégations spéciales pour les affaires ordinaires et en consistoire, c'est-à-dire en assemblée générale. Le sacré collége alors joue le rôle que sous les empereurs jouait le sénat romain. Il est appelé à consacrer par un vote la volonté arrêtée d'avance de celui qui le consulte. Deux ministres sont les organes de cette volonté: l'un est le cardinal secrétaire d'État, qui règne et gouverne sous le nom du pontife, et l'autre le cardinal camerlingue du saint-siége nommé à vie. Ces deux ministres travaillent directement avec le pape, et sont aidés dans l'exécution de leur tâche par des prélats et de nombreuses congrégations [1].

1. Nous ne mentionnons que pour mémoire les congrégations : *Consistoriale*, des *Vescovi* et Regolari, du Concilio, de la Résidence des Evêques, de la Propagation de la foi, de l'Immunité, de l'Inde, des sacrés Rites, Cérémoniale, de la Discipline régulière, des Indulgences et reliques, de l'Examen des Évêques, de la Correction des livres pour l'Eglise d'Orient, de la Santé, del *buon* Governo, Economique, de Lorette, des Eaux, des Affaires ecclésiastiques extraordinaires pour la réédification de Saint-Paul....

Parmi celles qui traitent les affaires du département du secrétaire d'État, on remarque d'abord la *Sagra Consulta :* présidée par le cardinal ministre et composée d'un grand nombre de cardinaux et de *prelati ponenti* ou référendaires, la *Consulta* est à la fois un corps administratif et un tribunal. Le secrétaire d'État a sous la main le chef de la police, prélat investi d'une grande autorité, qui est en même temps général des carabiniers pontificaux et gouverneur de Rome. Ce gouverneur, dit un des meilleurs administrateurs du premier Empire[1], est très-redouté de la population, parce que non-seulement il exerce le pouvoir le plus illimité, et qu'il préside une congrégation qui peut prononcer la peine de mort, mais parce que, assisté seulement de deux ou trois magistrats subalternes, il a le droit de juger sans tenir compte des formes légales, de condamner même aux galères les prévenus de crimes ou de délits et de prendre discrétionnairement les mesures de police qu'il croit nécessaires tant dans la ville que dans son district.

Comme pendant de la *Sagra Consulta* se trouve placée sous la présidence du camerlingue la chambre apostolique. Formée de douze prélats appelés *chierici di camera*, du trésorier général, de l'auditeur général et de l'avocat des pauvres, cette chambre des clercs unit le pouvoir administratif au pouvoir judiciaire et dirige exclusivement, la préfecture de l'*annona* ou des approvisionnements en grains, celle de la *grascia* ou des comestibles, et les deux présidences des rives du Tibre, des aqueducs et des rues de Rome (*delle strade*).

Sur la même ligne que le cardinal secrétaire d'État et le cardinal camerlingue se range le cardinal trésorier, qui est chargé de l'administration du domaine public, de l'assiette et de la levée des impôts. Ces trois fonctionnaires supérieurs tiennent les trois leviers principaux du gouvernement, mais leur action est entravée à chaque instant et souvent arrêtée par trois congrégations indépendantes dites *del buon governo* (du bon gouvernement), des eaux et des finances. Si l'on réfléchit que tous les membres de ces congrégations portent la pourpre et sont les égaux des ministres et à peu de chose près du pontife lui-même, on ne s'étonnera plus de la lenteur avec laquelle fonctionne le mécanisme de ce gouvernement.

Malgré la réclamation des puissances dans le *memorandum* du 10

1. Le comte de Tournon, dans l'ouvrage déjà cité.

mai 1831, aucune part d'influence sérieuse n'est laissée aux laïques. On n'a pu abolir l'imposant souvenir du sénat, qui remplit encore le Capitole, mais on l'a rendu ridicule. Jusqu'à la fin du moyen âge le sénateur, représentant de la grande assemblée romaine, fut le premier magistrat de la ville. Dès que les papes conférèrent cette dignité, aussitôt avec son origine populaire disparut son éclat. En 1560, le sénateur, forcé de céder la droite à l'ambassadeur d'Autriche, marchait encore à la gauche du pape; en 1700 on se faisait prier pour lui accorder l'honneur de tenir le premier bâton du baldaquin du saint père; en 1733, il obtenait à grand'peine le privilége de s'asseoir devant les conservateurs, et d'être précédé d'une clochette en sortant du Capitole; en 1766, il obéit à la bulle qui l'obligeait d'aller vénérer les reliques des apôtres à Latran pendant l'octave de Saint-Pierre, et accepta soixante écus par mois de gages[1]. Aujourd'hui ce simulacre des magistrats anciens n'exerce qu'une ombre de juridiction, et tout son rôle se borne à promener dans les cérémonies et les fêtes publiques la toque de velours à plumes et la casaque gothique du xve siècle, puis à donner en carnaval le signal du départ aux chevaux qui courent dans le Corso. A côté de ce fantôme sénatorial siégent trois nobles, appelés conservateurs, qui ne jouissent que trois mois de leur titre éphémère; chaque quartier a également son chef ou *caporione*, nommé par la voie du sort; mais aussi nuls dans l'ordre administratif que les magistrats du Capitole, les caporioni, hors du tribunal de police que leur réunion constitue, n'ont pas même l'initiative d'un carabinier pontifical. La conséquence de ces faits se déduit sans peine. Puisque les prêtres gouvernent seuls, il est clair qu'ils doivent seuls répondre des résultats de leur gouvernement. Voyons donc comment ils administrent la justice et les finances.

Rome moderne ne possède point de code[2]. Ce qu'on y appelle la jurisprudence est un chaos composé du droit romain et des décrétales, dont les bulles des papes, les gloses des légistes et les commentaires des casuistes augmentent l'obscurité. Pour se diriger dans ces ténèbres, il y a plusieurs tribunaux civils et criminels. Autrefois le

1 *Atti della Canonizazione de' Santi*, ch. III, p. 204.

2. Un proverbe populaire dans les États romains n'accorde à toute loi que trois jours de durée.

pape les présidait tous : il jugeait personnellement les grandes causes à la Segnature et à la Rote, et se faisait remplacer dans les petites par l'auditeur de la chambre. Ce substitut prit d'abord un sous-auditeur; puis il s'entoura d'assesseurs, lesquels finirent par former une congrégation civile et une congrégation criminelle dites de l'A.-C. (*Auditoris cameræ*). Elles se composent de trois prélats et de trois légistes : la première juge les petits procès en première instance et en appel; la seconde porte le nom de tribunal du gouvernement. Douze prélats, appelés auditeurs, constituent la sainte Rote romaine. A chaque auditeur sont attachés un aide d'étude (*aiutante di studio*) et deux *segreti* ou secrétaires, que rémunèrent les plaideurs gagnants. *La Rota*, qui n'est point liée par la loi écrite, se guide seulement d'après sa conscience et ses propres décisions. Ses arrêts ne sont toutefois que des avis motivés jusqu'à ce qu'elle ait prononcé la formule *expediatur*. De cette façon une cause peut revenir au rôle après dix décisions contraires. La procédure est faite en latin. La cour suprême, ou *della segnatura*, compte un cardinal-préfet, sept prélats votants et deux auditeurs, un prélat et un légiste. Arbitraire et latine comme celle de la Rote, la procédure de la *segnatura* offre peu de garanties aux plaideurs [1].

A ces cours principales et à la sacrée consulte qui, formée d'un cardinal-préfet et de prélats référendaires en nombre indéterminé, juge principalement les délits politiques, s'ajoutent les tribunaux d'exception, tels que le saint office, la cour ecclésiastique du cardinal-vicaire, le tribunal de la fabrique de Saint-Pierre, ceux du camerlingue, du maître des sacrés palais, des cardinaux et des moines. La sainte Inquisition conserve toujours sa congrégation de douze cardinaux, ses grands inquisiteurs, ses vicaires, ses familiers, et prononce sans appel en matière de foi. Si elle ne brûle plus les impies, elle les emprisonne encore, et tient sous le joug ignominieux du moyen âge les Israélites du Ghetto, qui ne peuvent se déplacer qu'un père du saint office n'ait visé leur passe-port. Des lieutenants et des assesseurs instruisent les causes portées au tribunal du cardinal-vicaire. Mais de toutes ces juridictions exceptionnelles, la plus blessante au

1. Un monsignor Grossi decano che da lungo tempo l'aveva pessima nel' 1845 falsificò una sentenza e per ciò venne destituito, ma ebbe cinquanta scudi mensili di pensione. (Farini, *lo Stato Romano*, tome I, p. 142.)

point de vue du droit est celle de la fabrique de Saint-Pierre. Créé pour opérer le recouvrement des legs pieux, ayant même des siècles de date, ce tribunal a le privilége de fouiller dans les cartons des notaires, d'ouvrir et de refermer les testaments, et de saisir par provision les biens de ses justiciables. S'il arrive par miracle que ceux-ci écartent ses prétentions, ils n'en sont pas moins condamnés à payer un droit variable comme compensation du jugement qui pouvait les frapper. Nul débat du reste, nulle publicité, et partant nulle justice. En matière civile les procès se jugent sur mémoires et par des informations orales, espèce de plaidoirie sans contradicteur que chaque avocat fait à son tour séparement devant le tribunal. En matière criminelle et politique surtout, les accusés sont abandonnés à l'arbitraire ; ils ne peuvent être confrontés avec les témoins ; interrogés devant le tribunal tout entier, il ne leur est pas permis d'assister à la discussion ; l'appel ne leur est ouvert, dans le seul cas de peine capitale, que devant les juges qui les ont déjà condamnés ; enfin ils doivent accepter un défenseur nommé d'office. N'est-ce pas là ce que Rossi appelle dans son *Droit pénal* usurper tous les droits de l'homme et assassiner le genre humain ?...

Le système financier n'est pas moins vicieux. Un cardinal l'a comparé depuis longtemps à un cheval qui, fatigué de la course, est éperonné de nouveau, et se remet à courir jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Déjà, en 1663, le cardinal Sacchetti, ému des misères du peuple, écrivait sur son lit de mort au pape Alexandre VII : « Les exactions, les saisies, les violences par lesquelles on fait rentrer les impôts, sont des fléaux, très-saint-père, pires que les plaies des Hébreux en Égypte. Des peuples qui n'ont pas été conquis par l'épée, mais qui sont venus sous l'autorité du saint-siége par les donations de princes ou une soumission volontaire, sont traités plus inhumainement que les esclaves de Syrie ou d'Afrique.[1] » Revenant par malheur à ce temps néfaste, Pie IX s'est vu contraint, par le besoin d'argent, d'augmenter et d'exiger, par anticipation, la contribution principale et la taxe immobilière, d'élever de nouveau le prix du sel, de rétablir l'impôt du *macinato* ou de mouture, les droits sur l'introduction des liquides et les péages, de doubler les droits d'enregistrement, de tripler

1. Ranke, *Histoire de la Papauté*, tome IV, p. 404.

l'impôt du timbre et de frapper d'une taxe désastreuse l'industrie, les arts et les métiers.

Le produit annuel des contributions des États romains, non compris les frais de perception, s'élèvent à neuf millions d'écus. Si la moitié seulement de cette somme arrivait dans les coffres du trésorier général, elle suffirait amplement à couvrir les dépenses. Mais, outre qu'il n'existe aucun ordre dans l'administration des finances, les ressources du présent sont dévorées par les charges du passé, et l'avenir aliéné sans espoir. Le déficit absorbe tout. Dans le but de combler le vide qui se fit après la Réformation dans le trésor pontifical, en anticipant au moyen d'un emprunt sur les recettes, Clément VII en ouvrit le premier le gouffre en 1523 par l'établissement des *luoghi di monte,* et depuis il va toujours s'élargissant. Ces *luoghi di monte* ou monts consistaient dans telle ou telle partie des revenus publics hypothéquée d'avance à ceux qui prêtaient au saint-siége moyennant un intérêt fixé dans l'origine à 16 fr. par action. Cet énorme intérêt, bien que successivement réduit par Innocent X et Pie VIII, ajouta, jusqu'en 1660, cinquante-deux millions d'écus par an à la masse de la dette. En 1811, l'administration française la remboursa avec le produit des biens du clergé; mais à son retour l'administration papale rouvrit l'abîme : des emprunts écrasants, à 65 pour cent, furent contractés avec Rothschild, les meilleures sources de l'impôt engagées à Torlonia. Les trésoriers-cardinaux en vinrent bientôt à ne plus pouvoir rendre aucun compte; et aujourd'hui, entre un papier sans valeur, car il ne représente que la banqueroute, et un déficit que chaque année accroît de cinq ou six cent mille écus, le pape se trouve contraint de se courber comme un prodigue sous le joug de l'usure, ou d'essayer de reculer une catastrophe inévitable en vendant Bologne à l'Autriche et Bénévent au roi de Naples [1].

Ainsi, une dette de trente-huit millions d'écus, un déficit annuel effrayant, le commerce pauvre et timide, l'industrie morte, la contrebande mieux organisée et plus forte que le fisc, des impôts exorbitants et mal répartis, l'instruction étouffée, la presse soumise à une

1. Discorso del dominio temporale e spirituale del S. Pontefice Romano, 1664, mss. *Almaden* ou *Relazione dello stato di Roma presente.* Les monti vacabili ou rentes viagères assises sur certains produits de la Daterie, entrant dans le trésor du pape, rapportaient 10 1/2 pour cent et grevaient le trésor pontifical, en 1797, d'une somme annuelle de 400 mille écus. L'écu romain vaut 5 fr. et 7 baioques ou 35 centimes.

double censure, l'arbitraire à la place des lois, deux mille exilés, proscrits ou condamnés politiques, une multitude de suspects (*ammoniti*) transformés en parias, les progrès de la civilisation dédaignés ou foulés aux pieds, la haute noblesse dévouée au pape, mais ennemie secrète du pouvoir sacerdotal, la bourgeoisie ouvertement hostile, et en dehors de cette tourbe de clients parasites qui vit des abus aux genoux des prélats et des cardinaux, un peuple enfin rude de mœurs, demi-sauvage, et qui n'a recueilli de l'héritage de ses pères que l'orgueil du nom romain, tels sont les fruits du gouvernement temporel des papes[1].

« Nous voulons, disaient en 1845 les rédacteurs du manifeste de Rimini, nous voulons seulement que les rois et les peuples de l'Europe se demandent dans leur justice et leur conscience de chrétiens si cette condition est supportable, et si au moment où le monde se renouvelle par la science et l'industrie, un peuple placé entre des États qui marchent au progrès d'un pas plus ou moins rapide, doit rester parqué comme un vil troupeau dans les claies gothiques de ce pouvoir arriéré de dix siècles? » Pour tout homme de bonne foi la réponse n'est pas douteuse. Quand une forme de gouvernement a fait son temps, on a beau s'efforcer de la maintenir, il faut qu'elle périsse. Il y a aujourd'hui deux pouvoirs en Europe entièrement minés par la base, chancelants de vétusté et qui s'écrouleront bientôt, malgré les étais dont on les entoure, le gouvernement musulman de Constantinople et le gouvernement papal de Rome. L'un est une anomalie dans la civilisation chrétienne, l'autre une violation de la morale évangélique. Nous accordons que Jésus ait dit à Pierre que ses successeurs seraient pasteurs spirituels de l'Église, mais il ne leur a jamais dit qu'ils seraient rois. La seule couronne qu'il porta lui-même fut une couronne d'épines. Qu'on montre un trirègne éblouissant de pierreries plus grand et plus glorieux !

Tous les malheurs de la papauté viennent du gouvernement temporel. On ne peut servir Christ et Mammon, être à la fois César et vicaire de Dieu. A chaque page de l'histoire de Rome nous avons vu éclater en insurrections, en combats, en crises violentes, les effets de cette dualité funeste. Par l'expérience éclairée, il est temps que la

1. Farini, *lo Stato Romano del anno* 1815 *al* 1850, tome IV, p. 147.

papauté y renonce. Ce qu'elle perdra n'est rien au prix de ce qu'elle doit reconquérir. En laissant Rome se gouverner elle-même sous la protection des puissances européennes, les papes se trouveraient replacés sur la chaire apostolique au sommet de la chrétienté. Ils seraient véritablement alors les souverains du monde, car la souveraineté ne consiste pas dans la domination de la matière, mais dans celle des esprits et des cœurs; et comme il n'y a qu'une voix dans ce siècle pour laisser Rome capitale de l'Église universelle et l'héritier de saint Pierre chef suprême de cette Église, le jour où il ne couvrirait plus un seul sujet le manteau pontifical couvrirait cent millions de fils catholiques.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

ROME SOUTERRAINE ET BIZANTINE.

CHAPITRES. PAGES.

Ier. — Les catacombes..... 1
II. — Constantin..... 22
III. — Préfets de la ville..... 31
IV. — Les Barbares..... 52
V. — Goths et Byzantins..... 58
VI. — Lombards et Franks..... 96

ROME FÉODALE ET PAPALE.

VII. — Les comtes de Tusculum..... 129
VIII. — Les grands papes du moyen âge. — Sylvestre II et Grégoire VII..... 140
IX. — L'Église, la Féodalité et la République..... 161
X. — Cola Rienzo..... 201
XI. — Souveraineté temporelle des papes..... 245
XII. — Les Borgia..... 259

ROME MODERNE.

XIII. — La Renaissance..... 277
XIV. — Luther..... 296
XV. — Sixte-Quint..... 321

XVI. — Le Saint office..... 341
XVII. — Le Népotisme et les Jésuites..... 361
XVIII. — Bonaparte et Pie VI..... 376
XIX. — Rome française..... 391
XX. — Les Triumvirs modernes..... 407
XXI. — Tableau de Rome papale..... 427

H 344 85

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: DEC - 2001
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

HECKMAN
BINDERY INC.
JUN 85
N. MANCHESTER,
INDIANA 46962

LIBRARY OF CONGRESS
0 009 061 985 8